


600050653P





LA

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

ILLUSTRÉE

PAR M. A. MAZUY,

AVEC LA VIE DU TASSE

ET DES NOTES HISTORIQUES D'APRÈS LES CHRONIQUES DES CROISADES

ET LES HISTORIENS ARABES DU XIe SIÈCLE



PARIS.

CHEZ ABEL LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, 9,

1845.


600050653P

LA

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

ILLUSTRÉE.

PAR M. A. MAZUY,

Nouvelle traduction

AVEC LA VIE DU TASSE

ET DES NOTES HISTORIQUES D'APRÈS LES CHRONIQUES DES CROISADES

ET LES HISTORIENS ARABES DU XIe SIÈCLE.



PARIS.

CHEZ ABEL LEDOUX, LIBRAIRE,

[illegible]

1845.

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

PARIS, DECOURCHANT, IMPRIMEUR,
1, RUE D'ERFURTH.




BODLEIAN
P
LIBRARY

TASSE (Le) Jérusalem délivrée, nouvelle trad. avec la vie du Tasse et des notes histor. d'après [illegible] des Croisades et les Historiens arabes du XIe Siècle, par A. Mazuy. Paris, Knab, 1838, in-8° broché, couv. de 1841 [illegible] et renforcée. (Bel exempl., rare) 60 fr.

Orné de vignettes dans le texte, 1 frontispice et 20 planches h. texte gravées sur bois par divers artistes sur les dessins de Lecurieux.

Ce vol. est d'une grande importance au point de vue typographique. C'est le premier ouvrage tiré en France sur machine, par Aristide, avec l'application de son procédé de décomposition.

l'épopée du Tasse avait paru en
[r]veilleuse, et, pour nous servir
[te]mps, *la Hiérusalem du seigneur*
[fr]*ançaise* par Blaise de Vigenère,
[int]erprète qui voulut montrer à
comment avait été délivrée la
[Chr]ist *.
[Dep]uis, que de traductions n'ont
[ju]squ'au travail de Lebrun, élé-
[ce] beau poëme! Mais un fait
[c']est, de toutes ces traductions,
[fidè]le exacte, qui fasse connaître
à mot et même la pensée in-

* Dans l'appendice placé en tête de la traduction de Lebrun, édition de 1813, M. Suard dit que le travail de Vigenère a été perdu et qu'on n'en connaît plus que le titre. Cela est inexact; la Bibliothèque royale en possède un exemplaire, imprimé à Paris en 1610, chez *A. du Brueil, au mont Saint-Hilaire, rüe d'Escosse, à la Coronne*, cot. Y, 3582.

time du poëte. A prendre les deux extrémités de ces travaux, le bon Vigenère et le traducteur Lebrun, que trouvons-nous dans leur œuvre? Le premier, empreint des mœurs de son temps, de la renaissance de toutes choses, de cet esprit mélangé de moyen âge et d'antiquité païenne, s'est jeté dans d'incessantes digressions; il aime à développer à sa manière les idées du poëte; il fait de la mythologie, de l'histoire naturelle, de l'alchimie; il ne croit pas le Tasse assez intéressant pour la génération; il l'explique et le commente.

Un autre esprit domine Lebrun, qui écrivait à une époque de vie élégante et philosophique; il a revêtu la *Jérusalem délivrée,* non point des couleurs dont le poëte s'était servi, mais des idées du XVIIIe siècle. Lebrun n'a pas compris que le Tasse parlait des pieux Croisés, dont il partageait les convictions et la croyance, car le poëte qui chantait les pèlerins était lui-même sous l'empire de la pensée religieuse. Ceci a entraîné Lebrun dans une fausse route. De là son dédain pour toute expression puisée dans la chronique : le mot pèlerin lui a paru vulgaire; la désignation de *Païens* *, que le Tasse applique aux Infidèles, lui a semblé mauvaise; le nom de Jérusalem appartenait à une géographie trop simple; Lebrun a préféré les poétiques changements de Voltaire; sous

* Voyez la note 3 du chant VI, page 131 de ce volume.

sa plume, Jérusalem, c'est *Solime;* les pèlerins deviennent les *héros*, les *Pagani* du Tasse les Musulmans; et, au besoin, il ferait de Soliman une espèce d'Orosmane: tant l'admirable *Zaïre* a fait impression sur le traducteur!

De là aussi ces fréquentes infidélités, ces phrases redondantes, ces développements que l'on ne trouve pas dans le Tasse. Si le vieux Blaise de Vigenère pèche par trop de naïveté, par une admiration trop profonde, Lebrun a le tort, de son côté, de donner du brillant encore à un poëme si brillant déjà par lui-même. Ce que nous reprochons à Lebrun, ce n'est pas d'avoir fait une œuvre médiocre, mais d'avoir accompli autre chose qu'une traduction fidèle de la *Jérusalem délivrée*, avec ses pieuses expressions et les souvenirs de la croisade *.

* Il y a, au sujet de la traduction de Lebrun, une anecdote peu connue. Lorsque, consul de la République française, Lebrun siégeait à côté de Bonaparte, la conversation s'engagea un soir, dans le brillant salon de Saint-Cloud, sur la *Jérusalem délivrée*. « Il me semble, Lebrun, dit le premier consul à son collègue, que vous n'auriez pas dû commencer ainsi : « Je chante la guerre sainte et le héros qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. » Il y aurait eu plus d'exactitude si vous aviez mis : « Je chante les pieux combats et le guerrier, etc. » Bonaparte, on le sait, possédait à fond la langue italienne; il la parlait avec toute la facilité et la verve que lui donnaient ses souvenirs d'enfance. Lebrun reconnut la justesse de cette observation, et, quelques mois après, parut une nouvelle édition de son travail avec la variante du premier consul. Telle est la cause du changement qui existe dans les éditions de Lebrun antérieures à 1803 et dans celles qui suivirent cette époque.

Ce même reproche, nous l'adresserons à bien des traducteurs qui n'ont pas étudié la merveilleuse épopée ; les traductions pullulent, et c'est une des plaies des grandes œuvres du génie, d'être soumises à de certains esprits qui ne peuvent jamais s'élever jusqu'à elles.

Expliquons le but de cette nouvelle traduction. On ne peut se le dissimuler, il s'opère en ce moment une transformation dans tous les arts ; on veut la vérité technique ; bonne ou mauvaise, on la veut : on ne demande d'autre vêtement que le costume naturel de chaque œuvre. Pourquoi la traduction ne subirait-elle pas cette destinée ? pourquoi ne pas reproduire le sens de l'original mot à mot, quand on possède une langue aussi flexible que la langue française ?

MM. Panckoucke et Framery tentèrent, sur la fin du dernier siècle, un essai imparfait de traduction littérale. Ils mirent le texte en regard, et imitèrent tellement les formes de la poésie italienne, que leur travail fut inintelligible, leur style presque barbare. Toutes les fois que la difficulté était trop grande, ces messieurs avaient copié textuellement Lebrun, et l'on vit le plus disgracieux mélange d'une phrase élégante cousue à côté d'un idiome à peine lisible.

Le Tasse a également inspiré quelques traducteurs en vers. Virgile avait eu Delille pour interprète, le Tasse a eu M. Baour-Lormian. Le succès

couronna cette tentative; mais les deux langues sont trop différentes pour qu'on puisse en identifier les prosodies. M. Baour-Lormian ne pouvait aller au delà du possible : les exigences de la rime française ne lui permettaient pas de rendre textuellement la *Jérusalem délivrée*. M. Baour-Lormian est resté poëte : a-t-il été aussi heureux comme traducteur?

Si notre traduction a quelque mérite, c'est d'avoir vaincu la difficulté d'un mot à mot que notre langue puisse avouer. Nous avons voulu faire connaître la *Jérusalem délivrée*, ses pieuses émotions, les sentiments des pèlerins, et l'esprit du XVI[e] siècle dans lequel le poëme fut conçu. Nous nous sommes identifié avec le Tasse, nous avons vécu avec son œuvre, et lorsque nous avons eu le bonheur de la reproduire, nous nous sommes effacé pour laisser rayonner toute la beauté de l'original.

La seule liberté que nous nous soyons permise, les bons esprits la comprendront. Le XVI[e] siècle est une époque de naïf langage; les poëtes italiens avaient emprunté aux trouvères et aux troubadours des expressions souvent licencieuses. Le Tasse est, certes, le plus chaste des auteurs contemporains, quand on le compare surtout au Boïardo et à l'Arioste : il a néanmoins conservé des tableaux que l'on ne peut toujours traduire dans le sens absolu du mot à mot. Nous avons pensé que, travaillant pour la jeune génération et voulant prépa-

rer un ouvrage que tout le monde pût lire, il fallait s'efforcer, en conservant la fidélité du texte, de voiler les descriptions trop hardies. Ce but moral, nous osons l'espérer, méritera les suffrages de ceux qui protégent les mœurs de la jeunesse et la sévérité de l'éducation.

Nous appelons l'attention du lecteur sur les notes multipliées que contient ce volume : il a paru curieux de placer l'histoire en face de la poésie, et la vérité des chroniques de la Croisade en regard d'un poëme destiné à chanter les Croisés. Le Tasse est historien plus qu'on ne le croit, et cela explique l'union qui s'est toujours produite entre le Tasse et les hommes supérieurs qui ont écrit sur les Croisades. Ainsi, toutes les fois que M. de Châteaubriand a parlé des saints lieux, il s'est inspiré du Tasse, et l'éminent historien des Croisades, M. Michaud, n'a-t-il pas été aussi bon poëte que chroniqueur exact ? Ne pourrait-on pas dire qu'il y a autant de poésie dans le beau travail historique de M. Michaud que d'histoire dans la magnifique poésie du Tasse ?

On nous demandera peut-être, comment, traducteur textuel du Tasse, nous n'avons pas suivi la forme adoptée par le poëte, c'est-à-dire traduit *la Jérusalem* strophes par strophes. A ceci nous devons une réponse simple. La poésie italienne permettant de couper le sens d'une strophe à l'autre,

nous aurions été obligé de suspendre souvent le lecteur et de fractionner la phrase. Nous n'avons jamais prétendu rendre les formes matérielles spéciales à chaque langue et à chaque prosodie, mais la pensée et l'expression qui appartiennent à tous les temps et à toutes les sociétés. Comparez avec le texte la traduction de Lebrun, et voyez combien de fois, en homme de goût, Lebrun a réuni ou divisé les strophes pour ne point tomber dans le ridicule.

Nous n'espérons pas avoir fait connaître toutes les beautés de la *Gerusalemme liberata*, mais enfin nous avons tâché d'atteindre un double résultat d'exactitude et de moralité, en effaçant bien des défauts que l'on trouvait dans les traductions antérieures. Nous avons révélé les pieux sentiments du poëte, son époque tout entière, et les grandes expéditions dont le Tasse voulut rappeler le souvenir. Désormais la jeune génération pourra lire ce merveilleux poëme. Distraire sans corrompre, voilà le but que se propose l'éducation publique, et c'est le plus beau succès auquel notre traduction puisse prétendre.

OBSERVATION ET ERRATA.

Le Tasse, en parlant de Sophronie, a employé ces mots : *vergine era... di già matura verginità*. Comment interpréter ces expressions quand on lit le touchant épisode d'Olindé et Sophronie, échange de dévouement, d'amour et de naïves pensées ? Devions-nous suivre en cette circonstance la traduction technique et matérielle de vierge mûre, c'est-à-dire, avancée dans la vie ? Ne fallait-il pas prendre les paroles du Tasse dans le sens moral, et supposer que Sophronie était à cet âge où, sous le ciel de l'Orient, les sentiments exaltés laissent une empreinte profonde ? On a dit qu'il s'agissait de la princesse Léonore, qui avait déjà trente ans ; avouons alors que la galanterie du poëte amoureux eût été en défaut, et peut-on s'imaginer qu'il ait voulu donner à l'objet de sa passion l'épithète de vieille fille ?

Pages.				
4,	*au lieu de*	sa grande et injuste proie,	*lisez*	leur grande et injuste proie.
9,	—	brillait déjà à l'Orient,	—	brillait à l'Orient.
10,	—	formant le cercle,	—	forment le cercle.
17,	—	pour découvrir le pays,	—	afin de découvrir le pays.
Ib.,	—	afin de faciliter,	—	pour faciliter.
34,	—	la veut seulé,	—	la veut seul.
49,	—	chroniques françaises,	—	chroniques de la croisade.
189,	—	couverts d'opprobres,	—	couvertes d'opprobres.
196,	—	Bucoliques,	—	Géorgiques.
204,	—	reparler,	—	parler encore.
213,	—	superjacta,	—	superjecta.
231,	—	lacus,	—	lacu.
252,	—	incendiarum,	—	incendiarium.
Ib.,	—	Μηδχον et Μηδιας,	—	Μηδικον et Μηδειας.
317,	—	se refuse d'adoucir,	—	refuse d'adoucir.
327,	—	conservent la vigueur,	—	conservent la vivacité.
350,	—	assaillit,	—	assaille.

TORQUATO TASSO.

1544-1595.

—

La grande époque de la renaissance se levait pour l'Europe ; on était à cette période de transition qui, du moyen âge, passait aux temps modernes, période féconde et remarquable où les œuvres du génie reçurent une si vive impulsion. Le moyen âge avait été une ère de croyances, de légendes, de romans et de chroniques ; la renaissance fut spécialement empreinte de l'esprit d'imitation et de recherches ; on copia partout l'antiquité, elle devint le type de tous les travaux.

Le Tasse appartient essentiellement à cette époque ; c'est peut-être le génie qui en a le mieux reproduit la tendance ; sa *Jérusalem délivrée* est un mélange d'antiquité profane et des croyances du christianisme ; il y a tout à la fois étude de l'art, tel que les anciens le comprenaient, imitation du poëme épique, tel que l'entendaient la Grèce et Rome ; puis enfin, connaissance profonde de la chronique et des mœurs chevaleresques. La charpente de son épopée est antique, c'est la méthode d'Homère et de Virgile ; mais l'esprit, la poésie et l'expression surtout sont puisés dans les pieuses émotions des pè-



nise pour sa typographie dirigée par les Alde Manuzio était alors européenne, et l'on accourait de tous les points du continent pour y suivre la correction des premiers livres de la renaissance. Le Tasse vint ensuite à Padoue s'initier au droit civil et au droit canon, sous le célèbre Pancirole, l'érudit qui avait commenté les Pandectes et expliqué l'histoire des empereurs.

Au milieu de ses études sérieuses, quand son esprit était préoccupé des codes Justinien et Théodosien, le Tasse, à dix-huit ans, publia son poëme de *Rinaldo* ou de Renaud, le courageux paladin du cycle des romans de Charlemagne, ce Renaud de Montauban, avec sa flamberge et son bon cheval Bayard chantés par les chroniques de l'archevêque Turpin. Le *Rinaldo* du Tasse est une œuvre d'étonnante imagination, où la poésie revêt de ses formes brillantes les merveilleux récits de Turpin et des romans de chevalerie. Aussi ce travail fit une grande sensation, et déjà le nom de son auteur devint retentissant [1].

A cette même époque, le Tasse conçut l'idée de son poëme de la *Gerusalemme*, ou plutôt de son *Goffredo*, comme il le nomma d'abord. Pour expliquer ce sujet, il faut se rappeler que l'esprit des croisades se réveilla au XVI[e] siècle dans toute sa ferveur; les Turcs avaient débordé sur l'Europe, Constantinople était au pouvoir des Infidèles; les Barbaresques parcouraient la Méditerranée, les armées du croissant dévastaient la Hongrie; on ne parlait que des dangers imminents de la chrétienté; les papes élevaient leur voix puissante, et la ligue protestante de Smalkade même avait appelé la chevalerie allemande à ce grand œuvre de la délivrance de l'Europe. Qui ne sait que sans la bataille de Lépante, l'Italie eût été ravagée par les Barbares?

Ce fut dans ces préoccupations que le Tasse entreprit son poëme sur la croisade, dont le but est de rappeler au peuple chrétien les jours de victoire où l'islamisme fut attaqué jusque dans Jérusalem; l'œuvre du Tasse est une

[1] La première édition du *Rinaldo* est de Venise 1562, in-4°.

éloquente prédication pour engager tous les Fidèles à s'unir contre le Turc ; c'est ce qui résulte de plus d'un passage que nous avons eu soin de signaler dans les notes. Et s'il était besoin de plus grandes preuves, nous pourrions citer la lettre du poëte à Horace Lombardelli qui critiquait le titre de *Jérusalem délivrée* : ce titre n'exciterait-il pas les moqueries des Musulmans, redevenus maîtres de la ville sainte ? « L'objection m'inquiète peu, répondit le Tasse, *parce qu'il me semble que des railleries capables d'irriter le généreux courroux des Chrétiens ne sont pas inutiles*. J'ajouterai que ces railleries ne seraient point raisonnables, car les Chrétiens ont délivré la Cité sainte avec une telle effusion du sang des Sarrasins, que ceux-ci n'ont pas sujet de se moquer [1]. »

La réputation du Tasse grandissait ; bientôt il se rendit à Ferrare. L'habitude de ces temps était que chaque grande race eût des gens de lettres, des artistes à son service, comme on avait des gentilshommes ; le moyen âge avait créé ces liens de domesticité dans toute la hiérarchie, depuis le baron qui servait le roi dans les festins d'honneur, jusqu'au troubadour qui chantait ses batailles et ses bons coups d'épée. Le Tasse fut présenté par le cardinal Louis d'Este au duc Alphonse, quelques jours avant les noces de ce prince avec une archiduchesse d'Autriche ; les fêtes du mariage, ces joûtes, ces carrousels où l'on se disputait à lance émoulue le prix de la beauté, frappèrent l'imagination du jeune poëte ; l'auteur du *Rinaldo* put justement se complaire au milieu des tournois qui reproduisaient les cours plénières de Charlemagne, le grand empereur.

A la cour de Ferrare, le Tasse vit la princesse Léonore, sœur du duc Alphonse. Une légende d'amour a raconté

[1] « *Quel che V. S. soggiunge appresso, che 'l titolo porgerebbe materia di scherno, non mi muove molto, perche mi par che niuno scherno che possa irritare il generoso sdegno de' Christiani sia inutile. Oltredíciò non è ragionevole lo scherno, perchè i Christiani veramente la racquistarono con tanto sangue di Saracini, che non hanno di che schernirci.* » Tom. v des Œuvres du Tasse, *Firenze*, 1724, in-f°. *Lettere poetiche*, nos 42, 43.

que le Tasse aima Léonore et que ses sentiments furent partagés par la princesse ; cette légende plaît toujours dans la vie d'un poëte, parce qu'elle suppose l'égalité entre la naissance et le génie, elle élève la condition du talent. Discuterons-nous cette question si longtemps agitée : le Tasse fut-il heureux en ses amours [1] ? Esprit essentiellement chevaleresque, nourri de la lecture de toutes les productions des troubadours et des trouvères, il a pu prendre sans doute une dame de ses pensées, objet de ses vœux et de ses adorations ; le Tasse célèbre Léonore dans tous ses vers, il la place dans tous ses chants [2]. La *Jérusalem* même s'empreint de ce culte poétique ; le personnage de Sophronie fut le symbole de Léonore de Ferrare, et les lamentations d'Olinde ne sont que l'expression des désirs chastes et timides du poëte.

Le Tasse avait vingt-six ans lorsqu'il partit à la suite du cardinal Louis d'Este, chargé d'une mission du souverain pontife auprès du roi de France [3]. Depuis la publication du *Rinaldo*, la réputation du poëte retentissait même à la cour du Louvre ; Charles IX, qui régnait alors, accueillit le Tasse avec distinction. Ce prince, qu'on a présenté comme un tyran sombre et farouche, charmait ses loisirs par la

[1] Le Manso, marquis de Villa, ami sincère du Tasse, et l'abbé Serassi, dévoné à la maison d'Este, qui ont écrit chacun en italien une Vie du grand poëte, entrent dans beaucoup de détails à ce sujet ; mais leurs récits se contredisent, et doivent être lus avec une extrême réserve.

[2] Nous avons compté plus de cent odes, sonnets, *canzoni* et madrigaux adressés par le Tasse à Léonore ; tom. II de ses Œuvres, édition de Florence, 1724, in-f°. Il joue quelquefois, à la manière de Pétrarque, sur le nom de la dame de ses pensées, comme, par exemple, dans ces vers :

Se ferir brami, scendi al petto, scendi
E di sì degno cor tuo stra LE ONORA.

[3] A son départ pour la France, T. Tasso fit une espèce de testament confié à son ami Hercule Rondinelli ; il lui recommande ses poésies manuscrites, et le charge de ses dernières dispositions : « Si mes volontés rencontrent quelque obstacle, disait-il en finissant, le seigneur Hercule aura recours à la faveur de l'excellente madame Léonore, laquelle lui accordera, je l'espère, sa protection pour l'amour de moi : « *Ricorra il signor Ercole al favor dell' eccellentissima madama Leonora, laqual confido che per amor mio, gliene sarà liberale.* Tom. V de ses Œuvres, déjà citées.

poésie ; il était maladif, et son cœur avait besoin de ces distractions qui tiennent à l'esprit ; souvent il s'entretint avec le Tasse dans cette magnifique langue italienne que Catherine de Médicis enseignait à son fils ; les Médicis, alliés à la maison de Ferrare, avaient tous leurs souvenirs en Italie. Quelques lettres du Tasse nous restent sur son séjour à Paris ; elles indiquent la véritable situation de la lutte entre les protestants et les catholiques ; Torquato signale un conflit comme imminent : quelques mois plus tard éclataient la Saint-Barthélemy et les terribles massacres. Dans une autre lettre le poëte décrit, avec un accent de critique à peine déguisé, la vie et les mœurs de Paris ; habitué au beau soleil d'Italie, vivant dans ces palais de marbre qui embellissent Naples et Florence, il n'est pas étonnant que le Tasse ait été tristement affecté de ce ciel de brouillards, de ces maisons étroites et de ces escaliers tortueux dont il parle tant dans sa lettre [1] ; d'ailleurs, il n'avait pas été heureux à Paris : presque disgracié par le cardinal d'Este, il reprit le chemin de l'Italie, dans un état de dénûment tel, qu'il fut réduit, dit-on, à emprunter un écu pour sa dépense personnelle [2].

Le voilà donc sur la route de Rome, et dès qu'il touche la capitale du monde chrétien, il se montre impatient d'entrer tout à fait au service du duc de Ferrare, brillant protecteur de tout ce que l'Italie produisait de poëtes et d'artistes. Torquato Tasso fut reçu par le duc Alphonse dans sa noble domesticité ; l'histoire nous a conservé le traité passé entre le prince et le poëte ; le Tasse eut le logement, la nourriture et 50 livres 10 sous par mois [3]. Dans les loisirs de Ferrare, le poëte composa l'*Aminta ;* après le genre chevaleresque vint le genre pastoral. Tel fut le type de la

[1] *Lettera nella quale si paragona l'Italia alla Francia ;* imprimée à Mantoue, 1581, in-8°. Le Tasse écrivit cette lettre au comte de' Contrarj, de Ferrare.

[2] Guy Patin rapporte que Torquato fit cet emprunt à un de ses amis, Balzac dit à une amie. Serassi, on ne sait pourquoi, nie ce fait, qui paraît constant ; trop de témoignages l'affirment pour en douter.

[3] Voyez Serassi, *Vita del Tasso,* édition de Bergame, 1790, in-4°, pag. 163.

littérature du XVI[e] siècle ; on mêlait les bergeries aux exploits des paladins ; à côté des batailles, on plaçait les amours naïves, l'existence tranquille de la campagne, cette vallée de Tempé empruntée à la Grèce et aux grands romans de chevalerie. L'*Aminta* fut jouée à la cour de Ferrare avec un éclat inouï [1]. Il y a des époques où l'on a besoin des sentiments tendres et de la vie simple des pasteurs ; ce sont en général les temps agités ; on cherche des contrastes, on se délasse ainsi des trop vives émotions de la guerre étrangère ou des désordres civils. Quelque éclatant que fût le succès de l'*Aminta*, le Tasse demeura préoccupé de sa *Gerusalemme* ; retiré alors chez Lucrèce d'Este, princesse d'Urbin, ce fut à Castel-Durante qu'il composa les derniers chants de son poëme épique ; puis il accompagna le duc Alphonse qui allait à Venise au-devant de Henri III, prince fugitif du royaume de Pologne, et qui secouait ce pesant diadème comme un poids importun.

Les souffrances du Tasse commencent ; cette existence active, ce travail persévérant lui avaient donné une violente fièvre. On ne sait pas assez tout ce que coûte de tourments une vaste composition littéraire, et le frémissement de l'âme, et l'agitation de l'esprit, et la crainte de la critique, et le sentiment de sa propre imperfection, et l'enthousiasme même du succès. Ce fut pourtant au milieu de cette crise que le Tasse acheva son travail [2] ; il en expédia le manuscrit à Rome chez son ami Scipion de Gonzague, avec prière de le lire attentivement et de lui en signaler les défauts ; d'autres copies furent également envoyées à ses amis de Ferrare et de Padoue. Il en résulta beaucoup d'observations, quelques-unes sages, plusieurs étroites et pleines de préjugés. Le Tasse prit la peine de les réfuter une à une ; jamais peut-être on ne déploya une plus

[1] Dans les premiers mois de 1573 ; publiée à Venise chez les Alde, en 1581, sous ce titre : *Aminta favola boscareccia*, in-8°. Il en existe de nombreuses éditions et des traductions dans toutes les langues.

[2] Avril 1575.

prodigieuse instruction; on s'aperçoit que le poëte, tout empreint des souvenirs de l'antiquité, s'est nourri des études d'Homère et de Virgile; il défend son œuvre en citant mille exemples; il veut prouver surtout que ce n'est pas une création et qu'il a gardé fidèlement la méthode classique [1]. Dans ce siècle on repoussait toute innovation littéraire, et le plus grand reproche fait à Luigi Ariosto fut de s'être affranchi, dans l'*Orlando furioso*, des règles inflexibles d'Aristote.

Depuis les premières souffrances de sa vie, le Tasse paraît plus inquiet, plus agité; il a déjà le projet de se séparer de la maison d'Este, et dans un second voyage à Rome, Scipion de Gonzague le présenta au cardinal Ferdinand de Médicis, devenu plus tard grand-duc de Toscane, qui voulut le retenir auprès de lui. Rome frappait vivement l'imagination du Tasse; sa poésie s'était inspirée des douces légendes que la piété avait jetées au peuple; le Sauveur des hommes, la Vierge Marie, les saints, toute cette brillante myriade de bienheureux avaient reçu ses hommages [2]. Torquato Tasso est fervent dans sa dévotion; il assiste à Rome au Jubilé, temps de pardon et de repentir: le spectacle de tout un peuple qui demandait grâce et merci à Dieu parlait à son âme ardente. Le Tasse s'était représenté l'enfer, ses épouvantables tourments: il rêvait un paradis de bonheur et de délices, et ces préoccupations contribuèrent beaucoup à l'état de sombre exaltation qui le fit confondre avec les insensés.

Torquato revint à Ferrare triste et mélancolique; il voyait partout des ennemis [3]. Souvent il arrive que les esprits supérieurs s'imaginent être en proie à la persécution;

[1] *Lettere poetiche*, tom. v de l'edition de Florence, *loc. cit.*

[2] On peut voir, tom. II de ses Œuvres, les *canzoni* adressées à la Vierge et aux saints patrons; il y a aussi un beau poëme à la Vierge Marie: *Lagrime di Maria vergine*, imprimé à part, Rome, 1593, in-4°.

[3] Le Tasse eut alors une affaire qui fit quelque bruit à Ferrare; trois jeunes hommes, au détour d'une rue, se précipitèrent sur lui. Torquato, sans se laisser intimider, saisit son épée et mit en fuite les assaillants; la multitude, qui admire

le Tasse a cela de commun peut-être avec Rousseau si profondément malheureux, si pesant même pour ceux qui cherchaient à embellir sa vie : quand le caractère humain s'est aigri, le mal est sans remède. Cependant il y avait de la réalité dans cette jalousie qui s'attachait à la renommée du poëte; on fouillait ses papiers, on interceptait ses lettres. Le duc Alphonse s'apercevait de ce chagrin, et sa sœur, la princesse Léonore, cette favorable divinité, conduisit son poëte de prédilection dans une délicieuse *villa* où il reprit avec ardeur la correction de sa *Gerusalemme*.

Tout à coup, tandis qu'il perfectionne son œuvre, et la nuit et le jour, le Tasse apprend que l'on imprime à son insu la *Jérusalem délivrée*. Quel tourment ne dut pas éprouver son âme! Vous tous qui travaillez laborieusement, et qui savez les douleurs que cause à l'amour-propre une seule incorrection, il vous est facile de comprendre les angoisses du poëte lorsqu'il sut qu'on allait publier sans lui un livre sujet encore à bien des modifications, à bien des changements; Torquato, le cœur flétri, supplia le duc Alphonse d'écrire à Parme, à Gênes, au pape, à tous les princes d'Italie pour en arrêter l'impression [1]. De là, ses grandes terreurs; comme ses ennemis lui ont ravi le produit de ses veilles, il se persuade qu'ils en veulent à sa vie, à son existence auprès du duc de Ferrare; peut-être ses croyances vont être dénoncées au tribunal du saint-office, il craint d'avoir exprimé des doutes sur le mystère de l'Incarnation et sur divers dogmes de la foi; aussitôt il court à Bologne chez l'inquisiteur, il s'agenouille, confesse ses fautes, et quand le religieux lui-même le rassure, Torquato rejette l'absolution; en vain Alphonse et Léonore tâchent d'apaiser ses scrupules;

toujours un acte de courage, récita pendant plusieurs mois ce distique de sa composition : « Avec la plume et l'épée, nul n'égale Torquato »

Colla penna e colla spada
Nessun val quanto Torquato.

[1] Décembre 1576.

plus que jamais il est préoccupé de la douloureuse idée d'une damnation éternelle.

Cette exaltation d'esprit devient presque de la folie ; le Tasse se méfie de ceux qui l'entourent, il s'imagine que ses serviteurs conspirent contre lui ; un soir, sous les lustres brillants du palais de Ferrare, lorsque dans le salon de la duchesse d'Urbin une nombreuse assemblée se livrait à toutes les distractions d'un bal, Torquato, l'œil égaré, se précipite un couteau à la main sur un de ses domestiques qu'il soupçonnait d'intelligence avec ses ennemis [1]. Le sang italien bouillonne dans les veines du poëte ; il agite le poignard comme naguère il maniait l'épée. Cette tentative d'assassinat devait être punie ; le duc de Ferrare fit enfermer le Tasse dans une tourelle du château. Torquato s'occupe toute la journée à envoyer des placets à Alphonse, avec prière de lui rendre sa liberté ; il l'obtient enfin, et le premier usage qu'il en fait, c'est d'aller chez le grand inquisiteur de Ferrare. Le vieux moine le proclame encore très-orthodoxe ; Torquato n'en croit rien ; il discute, il commente la sentence, et va se renfermer dans le couvent de Saint-François où il écrit lettres sur lettres aux cardinaux à Rome, puis au duc Alphonse, et ces lettres sont tellement empreintes d'une triste préoccupation, que le duc de Ferrare lui ordonne de cesser sa correspondance. Alors les frayeurs du Tasse redoublent : cette disgrâce n'était-elle pas l'œuvre de ses ennemis ? Il s'en inquiète encore ; il lui semble voir l'inquisition et la police ducale se réunir contre sa vie malheureuse ; dans une nuit obscure, il sort du couvent, franchit les murailles de la ville ; sans argent, presque sans vêtements, il s'éloigne seul, et n'emporte même pas une copie de son poëme, comme le Camoëns au milieu de la tempête et du naufrage.

Il faut déplorer ici cette infirmité de notre nature qui place la folie et l'exaltation à côté du génie ; le vulgaire

[1] Le 17 juin 1577.

peut s'en étonner, mais quand on touche le cœur humain, on s'explique comment la trop grande méditation sur soi-même pousse à cette effervescence d'idées qui brise le cerveau. Que des hommes méthodiques, des intelligences compassées mènent doucement la vie, sans émotions, sans tourmentes, cela se conçoit ; mais l'homme de génie a sans cesse le cœur déchiré, les entrailles en feu ; il se crée des fantômes et des chimères qui l'inspirent ou le tourmentent. Le Tasse se rendit à Sorrento, sa ville natale, auprès d'une sœur qu'il chérissait. La vue des lieux de son enfance, cet air du berceau que l'on respire à pleins poumons, les douces consolations de sa famille, ramenèrent le calme dans son esprit ; il s'adresse au duc de Ferrare pour obtenir de nouveau ses bonnes grâces ; point de réponse. Alors il quitte Sorrento avec la même précipitation qu'il avait mise à fuir le couvent de Saint-François ; il vient à Rome, il écrit et fait écrire au duc de Ferrare. Alphonse consent à le recevoir, et tandis qu'il l'accueille avec bonté, le poëte croit voir de la froideur dans cette réception ; Torquato demande avec instance ses papiers, la copie de sa *Gerusalemme ;* il se désespère de ce qu'on ne les lui rend pas, et s'éloigne une fois encore de Ferrare. La misère l'accompagne ; il erre de Mantoue à Padoue, de Padoue à Venise et à Urbin, où le duc régnant lui donne une noble hospitalité [1].

Voilà l'homme avec ses faiblesses, voici maintenant le poëte dans son admirable génie. Au milieu de cette période de malheurs et de disgrâces, le Tasse exerçait son prodigieux talent poétique ; tantôt il retouchait de mémoire les belles pages de la *Jérusalem,* tantôt il improvisait un sonnet, une ode, une *canzone.* Il est une de ces touchantes productions où Torquato retrace les infortunes et les douleurs de son existence ; il se prend au berceau, il se présente comme l'enfant de la désolation et de la tristesse : « Hélas ! s'écrie-t-il, dès le premier jour où

[1] Août 1578.

je respirai l'air et la vie, quand j'ouvris les yeux à cette lumière qui jamais ne fut sereine pour moi, la fortune injuste et cruelle me prit pour son jouet ; je reçus d'elle des blessures que la plus longue vie pourrait à peine cicatriser. J'en atteste la glorieuse Syrène (de Sorrento) : mon berceau fut placé près de son sépulcre ; et pourquoi, dès la première atteinte, n'y eus-je pas aussi ma tombe ? J'étais encore petit enfant lorsque l'impitoyable fortune m'arracha du sein de ma mère ; je me rappelle en soupirant ses baisers qu'elle inondait de larmes douloureuses, je me rappelle ses ardentes prières que les vents fugitifs ont emportées. Je ne devais plus me retrouver mon visage sur son visage, pressé dans ses bras avec de si fortes, de si étroites étreintes. Hélas ! je suivis d'un pied mal assuré, comme Ascagne ou Camille, mon père errant et fugitif.... O mon père, mon bon père, toi qui me regardes du haut des cieux ; j'ai pleuré, tu le sais, ta maladie et ta mort, j'ai baigné de pleurs en gémissant ton lit de souffrances et ta tombe ; maintenant élevé dans les sphères célestes, tu es heureux ; on te doit des honneurs et non des larmes : seul je dois épuiser la coupe entière de la douleur [1]. »

La terreur ne cesse pas de dominer Torquato ; il veut abandonner l'Italie, franchir les Alpes, mettre des rochers, des précipices entre lui et ses ennemis ; il marche errant, à pied, sur la route du Piémont, et arrive dans l'état le plus

[1] *Oimè! dal dì, che pria*
Trassi l'aure vitali, e i lumi apersi
In questa luce a me non mai serena,
Fui dell' ingiusta, e ria
Trastullo, e segno: e di sua man soffersi
Piaghe, che lunga età risalda appena.
Sassel la gloriosa alma Sirena,
Appresso il cui sepolcro ebbi la cuna:
Così avuto v' avessi o tomba, o fossa
Alla prima percossa.
Me dal sen della madre empia fortuna
Pargoletto divelse: ah! di que' baci
Ch' ella bagnò di lagrime dolenti,
Con sospir mi rimembra, e degli ardenti
Preghi, che sen portar l'aure fugaci,
Ch' io giunger non dovea più volto a volto
Fra quelle braccia accolto
Con nodi così stretti, e sì tenaci.
Lasso! e seguii con mal sicure piante,
Qual Ascanio, o Camilla, il padre errante.
Padre, o buon padre, che dal Ciel rimiri,
Egro, e morto ti piansi, e ben tu il sai
E gemendo scaldai
La tomba, e il letto: or che negli alti giri
Tu godi, a te si deve onor, non lutto,
A me versato il mio dolor sia tutto

misérable aux portes de Turin ; les gardes, en voyant son aspect sauvage, lui refusent l'entrée de la ville, et le poëte allait être confondu avec les voleurs qui infestaient la Savoie, si un de ses anciens amis ne l'eût reconnu et protégé. Le Tasse trouve là une fois encore l'hospitalité généreuse : les petits princes d'Italie se faisaient un honneur de s'attacher la plus haute intelligence de leur époque ; Torquato distribuait alors la gloire, ses vers étaient récités par le peuple, et déjà ses chants donnaient l'immortalité.

L'âpre climat des montagnes ne convenait pas à la douce imagination du Tasse ; Ferrare, théâtre de ses succès et de ses distractions premières, revient à sa pensée, et, par les froidures de février, il quitte Turin pour retourner à la cour d'Alphonse. Au milieu des fêtes et des carrousels, on s'aperçut à peine de l'arrivée du poëte ; les courtisans se moquèrent de lui, car l'exaltation de son esprit était empreinte dans ses traits en caractères indélébiles : jeune encore, le Tasse portait sur sa physionomie les ravages du temps. Celui qui avait chanté la maison d'Este ne put obtenir un regard, une parole amie. Torquato, indigné, se livre à la colère ; il maudit Alphonse et sa race, il regrette publiquement de les avoir célébrés dans ses vers, et le duc, instruit de ces emportements, fait conduire le poëte dans la prison des fous furieux [1].

Le Tasse fut renfermé à l'hôpital Sainte-Anne, car les hospices et les monastères servaient alors de refuge à toutes les infirmités de l'existence. On a dit que quelques indiscrétions sur ses amours avec Léonore avaient amené la réclusion de l'auteur de la *Jérusalem* : ne s'est-on pas laissé entraîner à un parallèle avec Ovide ? Le Tasse ressemble par plus d'un trait au poëte latin ; les *Tristes* et les *Pontiques* d'Ovide furent écrites dans son exil de la Scythie, et le Tasse acheva plusieurs de ses belles *canzoni* dans sa captivité à l'hôpital Sainte-Anne. Quel jugement porter sur la brusque décision d'Alphonse ? Comment la maison

[1] Mars 1579.

d'Este, protectrice du talent et du génie, put-elle s'abandonner à une si étroite vengeance? Qui sait; peut-être la conduite du Tasse, ce caractère de douleurs et d'agitations malheureuses n'ont pas été bien compris; il y eut de l'amertume dans les paroles du poëte, de l'aigreur dans ses reproches. Comme il avait beaucoup fait pour les princes de Ferrare, il croyait devoir en exiger beaucoup, et cela importune la puissance; elle se défait au plus vite de ces voix fâcheuses qui l'accusent d'avoir oublié de nobles services.

Le déplorable état du Tasse dans sa prison vint de cette solitude cruelle qui place sans cesse l'imagination en face d'elle-même; Torquato eut alors ses apparitions; comme Socrate, il eut son génie familier; comme Pascal, il eut son abîme; comme les chroniqueurs et les trouvères du moyen âge, il vit devant lui la Vierge éblouissante de clartés célestes, rayon d'espérance qui se montre toujours aux malheureux[1]. A cette époque l'infortuné captif compose avec une étonnante fécondité des sonnets, des *canzoni*, et, chose curieuse, celle qu'il avait tant aimée, tant célébrée, s'efface de la vie, Léonore meurt, et son poëte ne jette pas une fleur sur sa tombe. Puis, une grande douleur, dès longtemps pressentie, vint s'unir à toutes les autres; quatorze chants de la *Jérusalem*, imprimés sur une copie informe, parurent à Venise sans qu'il pût s'y opposer; néanmoins, le succès en fut si prodigieux, que huit éditions se succédèrent en une seule année[2].

A quoi aboutissait tant de célébrité? à faire montrer

[1] « Je n'en puis plus, écrivait-il à son ami Maurizio Cataneo; maintenant l'espérance me manque, et mes misères s'accroissent : *ora mancano le speranze, e cresce la miseria*; des étincelles brûlantes sortent de mes yeux, des sifflements horribles déchirent mes oreilles, et j'aurais craint de succomber si je n'avais aperçu distinctement la glorieuse Vierge Marie, tenant son fils dans ses bras, entourée d'un cercle resplendissant des plus vives couleurs; je ne dois donc point désespérer de sa grâce. »

[2] Trois à Venise, une a Casal-Maggiore, deux à Ferrare et deux à Parme, toutes en 1581. La seconde édition de Parme, et celle de Mantoue en 1584, sont les plus estimées.

le Tasse comme une bête fauve; tous les étrangers le visitaient en traversant Ferrare, et c'était alors un douloureux spectacle de contempler le chantre immortel de Godefroi; ses yeux s'effaçaient sous des cils touffus, ses traits pâles et contractés apparaissaient à peine sous sa chevelure en désordre et sa barbe crépue. Montaigne se rendit auprès du Tasse dans un voyage qu'il fit à Rome, et ce philosophe au cœur sec ne trouva dans son âme qu'une froide réflexion à l'aspect de tant de misères [1]. La seule consolation du Tasse était sa dévotion à la Vierge Marie, il s'y voue tout entier, s'y recommande dans une maladie grave, et lorsqu'il recouvre la santé il lui consacre deux sonnets où brillent sa foi naïve et ses pieuses croyances [2].

De nouvelles tracasseries viennent accroître la tristesse de Torquato. Quand un grand succès arrive, des médiocrités jalouses le poursuivent incessamment; les corps savants même sont quelquefois sous l'empire d'étranges préoccupations, et l'Académie de la Crusca condamna la *Gerusalemme liberata*, comme plus tard le *Cid* fut critiqué par l'Académie française. Sous prétexte de défendre l'*Orlando furioso* de l'Arioste, les académiciens de la Crusca déclarèrent « que la Jérusalem, loin d'être un poëme, n'était qu'une mauvaise compilation; l'unité qui y régnait était mince et pauvre comme celle d'un dortoir de moines, tandis que l'unité du *Roland furieux* ressemblait à celle d'un immense palais, dont la longueur, la largeur et la hauteur sont proportionnées. Dans ce travail, continuaient les censeurs, les expressions sont tellement contournées,

[1] « J'eus plus de despit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux estat, écrit Montaigne, se survivant à soy mesme, mescoignoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sçu et toutefois à sa vue, on a mis en lumière, incorriges et informes. » Liv. II, chap. 12 des *Essais*.

[2] Ils sont imprimés tom. II de ses Œuvres, *Firenze*, in-f°. L'un commence par ce vers : *Egro io languiva, e d' alto sonno avvinta ;* l'autre par celui-ci : *Non potea la natura e l' arte omai*. — Quelques pages plus loin se trouve une magnifique *canzone* à Notre-Dame de Lorette :

Ecco fra le tempeste, e i fieri venti, etc.

désagréables, qu'on a de la peine à les comprendre. Ce poëme, s'il mérite qu'on lui en donne le nom, est raboteux, escarpé, non-seulement dépourvu de clarté, mais enseveli dans une obscurité profonde, et rempli de mots pédantesques, étrangers ou lombards, qui pour la plupart ne sont pas des mots, mais des barbarismes. » Il est pénible de voir une assemblée, devenue depuis justement célèbre, exprimer une opinion aussi passionnée, un jugement aussi injuste.

Nous avons parcouru attentivement la réponse de T. Tasso à ces attaques grossières[1]; il y règne une modération extrême, une raison droite, une résignation touchante : « En citant les mots dont je me suis servi, dit-il, on les confond, on les défigure; je ne les reconnais plus. Certes, je ne veux pas les chercher dans un poëme que je n'ai pas lu depuis dix ans, et dans lequel j'aurais changé beaucoup de choses, si j'en avais eu la liberté. — Moi qui souffre volontiers, mais non sans douleur, qu'on veuille me guérir de mon ignorance, je dirai au médecin : Je suis malade pour avoir trop goûté dans mon jeune âge la douceur des aliments de l'esprit; j'ai pris l'assaisonnement pour la nourriture. Cependant vos remèdes sont trop désagréables, je crains qu'ils ne me trompent pas assez pour que je puisse m'en servir. C'est un nouvel art de guérir et une nouvelle espèce d'artifice que d'imbiber le vase avec du fiel au lieu de miel, pour qu'il ne soit pas rejeté du malade[2]. » Les inimitiés ne se calmèrent

[1] *Apologia in difesa della Gerusalemme liberata contra la difesa dell' Orlando furioso degli accademici della Crusca.* Mantoue, 1585, in-12.

[2] *Ma io che volentieri, nè però senza mio dolore, sostengo d' esser medicato dell' ignoranza, dirò al medico : Son infermo per la dolcezza de' cibi dell' intelletto, de' quali ho gustato di soverchio nell' età giovenile, prendendo il condimento per nutrimento; non dimeno, troppo spiacevoli sono questi medicamenti : e temo che non m' ingannino, perchè io li prenda, benchè questa è nuova sorte di medicare e nuova maniera d'artificio unger di fiele il vaso, in cambio di mele, perchè dell' infermo non sia ricusato.* — La comparaison de l'enfant malade, imitée de Lucrèce, avait déjà servi au Tasse, en commençant la Jérusalem : *Così a l' egro fanciul,* etc....

point, et Galilée, très-jeune encore, Galilée, qui devina la grandeur et la majesté de l'immense système du monde, écrivit un détestable pamphlet contre le Tasse et la *Jérusalem délivrée*[1] : « Signor Tasso, s'écrie-t-il en finissant, vous n'y entendez rien du tout ; vous barbouillerez beaucoup de papier, et ne ferez que de la bouillie pour les chiens[2]. » Hélas ! Galilée, en persécutant un pauvre captif, ne se doutait pas alors que lui-même, en butte à une affreuse persécution, serait détenu dans un cachot plus noir et plus lugubre que la prison du grand poëte.

Tant de renommée exerçait une irrésistible puissance sur l'imagination du peuple italien ; ce peuple s'animait pour un baladin, pour un mime, ne devait-il pas songer à son poëte favori ? Le pape, les cardinaux, les ducs de Toscane, d'Urbin et de Mantoue, les villes même, Bergame en tête, adressèrent des suppliques à Alphonse, qui faisait beaucoup de promesses et retardait toujours la délivrance du captif. Le duc de Ferrare craignait une de ces vengeances du génie qui sait flétrir un nom jusque dans la postérité. Cependant Vincent de Gonzague, beau-frère d'Alphonse, cautionna le Tasse, et donna l'assurance qu'il ne publierait aucun pamphlet injurieux contre la famille d'Este, et « ne tenterait aucune chose contre l'honneur et le respect dus à un aussi grand prince comme était le duc Alphonse[3]. » La liberté fut accordée. Après sept ans et deux mois de souffrances, le sublime auteur de la *Jérusalem* sortit de l'hôpital Sainte-Anne[4] ; il revit le monde brillant, les magnifiques fêtes, dans le palais des ducs de Mantoue ; des soins, des prévenances rendirent un peu de repos à sa tête et à son cœur.

Deux ans plus tard, le poëte était à Rome, puis sur la route de Naples ; il aimait de prédilection la ville

[1] *Considerazioni al Tasso di Galileo Galilei* ; Venise, 1793, in-12.

[2] Ce sont les propres expressions de Galilée : *Una paniccia da cani*.

[3] *Ch' ei non tenterebbe cosa alcuna contro l' onore e la riverenza dovuta a un si gran principe, com' egli era.* SERASSI, *Vita del Tasso*, p. 369.

[4] Le 6 juillet 1586.

au golfe divin, sa mer paisible et son beau ciel. Torquato habita chez les moines du Mont-Olivet, pieux souvenir des guerres saintes et de la tombe du Christ qu'il avait chantées[1]; au pied de la croix, sous l'olivier qui rappelle le sol de la Palestine, le Tasse voulut retoucher sa *Jérusalem délivrée*, et en effacer les éloges prodigués à la maison d'Este. Bientôt il quitte Naples pour Florence; il va encore à Rome, et revient la même année à Naples, toujours agité, comme si la vie était pour lui une fièvre incessante. Ici se place un épisode célèbre en Italie : qui n'a vu ce tableau où le Tasse est entouré de brigands des Apennins, à la mine sauvage, au costume national et pittoresque; tous sont agenouillés devant le poëte, et le supplient de reprendre quelques pièces de monnaie dont ils l'ont dépouillé. L'anecdote, telle que la peinture l'a reproduite, n'est point exacte; voici ce que fournissent des renseignements plus précis. Le Tasse était un brave et courageux cavalier, il ne craignait point de croiser l'épée ou de manier le poignard; on disait dans les villes que la montagne n'était pas sûre, qu'on serait infailliblement arrêté; les amis de Torquato hésitèrent, lui seul persista dans le dessein de faire le voyage, et quand les voleurs connurent son projet, ils lui envoyèrent un sauf-conduit.

C'est à Naples qu'une pensée religieuse entraîna Torquato à composer sa *Gerusalemme conquistata*. Le premier poëme de la *Jérusalem délivrée* était comme un remords pour le Tasse; il regrettait d'avoir mêlé des détails profanes à la sainte entreprise; tous ces tableaux de galanteries et de passions humaines, Herminie, Armide, Sophronie et Olinde, lui paraissaient souiller le récit de la noble croisade. La *Jérusalem conquise*, froide et lan-

[1] Le Tasse composa le premier chant d'un poëme pour célébrer la généreuse hospitalité des bons religieux; publié à Ferrare sous ce titre : *Il Mont-Oliveto del signor Torquato Tasso, con aggiunta d' un dialogo che tratta l' istoria dell' istesso poema*. 1605, in-4°.

guissante épopée, fut une espèce de cantique en l'honneur des Chrétiens victorieux [1].

Alors on préparait au Tasse un beau triomphe; fatale destinée! quand la mort s'approchait on venait orner de fleurs la tête du poëte, abîmée par une longue suite de persécutions et de chagrins. Le cardinal Cinthio Aldobrandini avait engagé le pape Clément VIII à renouveler pour Torquato le poétique couronnement au Capitole, vieille coutume de Rome païenne. Tandis qu'au Vatican on tresse des couronnes, le Tasse vient dans la métropole du monde chrétien; une fièvre lente le consumait; il se fit porter au monastère de Saint-Onuphre, où il expira le 25 avril 1595 [2]. A cette nouvelle, le délire fut général; Rome se couvrit de deuil; ce peuple italien, si enthousiaste, si démonstratif, exposa sur les places publiques son corps revêtu de la toge et le front ceint de lauriers. Hélas! un peu plus de joie, un peu plus de bien-être pendant la vie, un peu moins d'encens après la mort; faut-il donc être poussière pour que l'implacable haine des hommes

[1] La *Gerusalemme conquistata* eut peu de succès; elle ne fut imprimée qu'une seule fois en Italie; Rome, 1593, in-4°. — Abel l'Angelier en donna une édition à Paris, in-12, que le Parlement supprima, comme renfermant des propositions contraires aux droits des couronnes, et surtout ces vers où le poëte disait que le droit des papes était de disposer des trônes, de donner le roi au royaume et *le royaume* au roi :

Ei solo il re può dare al regno,
E 'l regno al re, domi i tiranni e i mostri,
E placarli del cielo l grave sdegno.

[2] T. Tasso avait alors cinquante et un ans un mois. Quelques jours avant sa mort, il écrivait à son ami Costantini : « Je me sens au terme de ma vie, n'ayant jamais pu trouver remède à une fâcheuse indisposition qui s'est jointe à toutes mes infirmités habituelles, et qui, je le vois clairement, m'entraîne comme un torrent rapide. Je me suis fait conduire à ce monastère de Saint-Onuphre, non-seulement parce que les médecins en jugent l'air meilleur que celui de tous les autres quartiers de Rome, mais pour commencer en quelque sorte, de ce lieu élevé, et par la conversation de ces saints religieux, mes conversations dans le ciel. Priez Dieu pour moi, et soyez sûr que comme je vous ai toujours aimé dans cette vie, je ferai aussi pour vous, dans l'autre, qui est la véritable, ce qui convient à une charité vraie et sincère. Je vous recommande à la grâce divine, et je m'y recommande moi-même. » Tom. v de ses Œuvres, *Firenze*, in-f°.

pardonne aux esprits éminents et à la magnificence de leurs œuvres? Un superbe mausolée fut élevé à la mémoire du Tasse par le cardinal Bevilacqua; on le voit encore dans la petite église de Saint-Onuphre.

Jugerons-nous maintenant l'homme et le poëte? L'homme fut inquiet, mélancolique, fantasque, comme tout ce qui est dévoré par les feux d'une imagination trop vive, d'une méditation trop profonde; le Tasse portait la croix du génie, la plus lourde, la plus cruelle, parce qu'elle vous expose à de continuelles expiations. Le poëte fut immense; Torquato Tasso est un des prodiges de ce XVIe siècle, époque si féconde en érudition, si remarquable dans les sciences et dans les arts. *Rinaldo*, c'est son enfance chevaleresque, c'est le prodigieux début d'un écolier nourri de la lecture des romans du moyen âge, des légendes et de la chronique de Turpin. La *Jérusalem délivrée*, si solennelle, si sagement conçue, est le produit d'un talent mûr, parvenu à son apogée de force et de vigueur; enfin, la *Jérusalem conquise* arrive au déclin de la vie, comme un repentir tout catholique des jours de distractions mondaines. Le Tasse a multiplié les poëmes, les *canzoni*, les lettres, les sonnets, cris de douleur, d'indignation ou de piété[1]. Telle fut cette existence qu'on ne peut suivre sans se laisser entraîner à mille pensées tristes, à mille rapprochements; elle serait décourageante pour l'homme de génie, si la vocation se commandait; quand les entrailles brûlent, qu'importent les obstacles! on s'avance dans cette carrière dont la main de Dieu a marqué les phases; la destinée n'appartient à personne, et alors même que la persécution vous attend, on y marche, parce qu'on est résigné aux sacrifices.

[1] Il existe plusieurs éditions des Œuvres du Tasse : *Opere*, Firenze, 1724, 6 vol. in-f°. — *Opere raccolte da Foppa;* Roma, 1666, 3 vol. in-4°.—Venetia, 1735-1742, 12 vol. in-4°. — *Opere scelte*, Milano, 1804, 5 vol. in-8°. — *Opere complete*, Pisa, 1821 et suiv., 30 vol. in-8°.



Godefroi haranguant les chefs Croisés.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

Je chante les pieuses batailles, et ce capitaine qui délivra le grand sépulcre du Christ. Il dut beaucoup à son génie et à son bras; que ne souffrit-il pas dans cette glorieuse entreprise? En vain l'enfer s'oppose à ses desseins, en vain les peuples réunis de l'Asie et de l'Afrique s'arment contre lui; le ciel lui vint en aide, et il sut maintenir sous ses saintes bannières ses compagnons errants (1).

O muse, toi qui n'as pas le front ceint des lauriers vieillis de l'Hélicon, mais qui, dans le ciel, parmi les bienheureux esprits, portes la couronne d'or, brillante d'étoiles immortelles; inspire à mon cœur une ardeur céleste, embellis mes chants, et pardonne si je mêle à la vérité d'autres charmes que ta poésie. Tu le sais, le monde accourt où le Parnasse répand le plus ses douces illusions, et le vrai, reproduit en vers harmonieux, persuade les plus rebelles. Ainsi, à l'enfant malade, nous présentons un vase rempli de sucs amers; les bords en sont trempés d'une douce liqueur; séduit, il boit, et de son erreur il reçoit la vie.

Toi, magnanime Alphonse, toi qui m'as arraché aux fureurs de la fortune, et, du sein des écueils et de l'onde agitée, m'as guidé dans le port, moi, pèlerin errant; accueille d'un front gracieux cet écrit : je fis vœu de te le consacrer. Peut-être un jour viendra où ma plume, prophétisant l'avenir, osera écrire de toi ce qu'elle ne fait qu'ébaucher aujourd'hui. Il est bien juste, si jamais l'on voit le bon peuple du Christ, avec ses vaisseaux et ses chevaliers, arracher aux fiers enfants de la Thrace sa grande et injuste proie; il est bien juste qu'il te concède le sceptre de l'armée de terre, ou, si tu l'aimes mieux, le haut empire des mers. Emule de Godefroi, écoute mes chants, et prépare-toi aux batailles (2).

Six ans s'étaient écoulés depuis que les Chrétiens avaient passé en Orient pour cette haute entreprise; ils s'étaient déjà emparés de Nicée par assaut (3), et par ruse de la puissante Antioche, qu'ils avaient défendue en bataille contre la gent innombrable de Perse (4). Tortose aussi avait été assiégée. Les froidures de l'hiver les mirent dans l'inaction, et ils attendaient le nouvel an.

La fin des pluies supportées par l'armée des Fidèles n'était pas éloignée, lorsque l'Eternel, placé dans la partie la plus pure du ciel, du haut de son trône, autant élevé au-dessus de la sphère étoilée que celle-ci l'est des abîmes de l'enfer; ce grand Dieu, l'œil tourné vers la terre,

embrassa d'un seul aspect et dans un seul instant tout ce que réunit le monde.

Il contemple toute chose, et s'arrête enfin sur les princes chrétiens rassemblés en Syrie. De ce regard qui pénètre les plus secrètes affections des humains, il aperçoit Godefroi plein de foi et de zèle, méprisant toute gloire mortelle, les trésors et l'empire : son vœu est de chasser le païen cruel de la sainte cité (5). Mais il voit en Baudouin un esprit cupide qui aspire aux grandeurs humaines. Tancrède lui paraît fatigué de la vie, tant un fol amour le tourmente et le martyrise! Il remarque Boëmond occupé à fonder les grands principes de son nouveau royaume d'Antioche, à lui imposer des lois, à introduire de bonnes coutumes, les arts et le culte du vrai Dieu : absorbé dans ces pensées, Boëmond dédaigne toute autre entreprise. Il découvre en Renaud un cœur guerrier, impatient du repos ; sa cupidité n'est, ni pour l'or, ni pour les empires, mais il est ardent de renommée et d'honneurs immodérés. Il le voit apprenant de la bouche de Guelfe les exploits éclatants de ses aïeux.

Après donc que le Roi du monde a observé les plus intimes sentiments, il appelle à lui, du milieu des splendeurs angéliques, Gabriel, le second du premier ordre des séraphins ; joyeux messager, c'est aussi l'interprète fidèle entre Dieu et ses meilleures âmes ; il leur porte les décrets du ciel, et reporte au ciel le zèle et les prières des mortels. Dieu dit à son envoyé : « Va trouver Godefroi, et dis-lui en mon nom : Pourquoi ce retard? pourquoi la guerre ne se renouvelle-t-elle pas, afin de délivrer Jérusalem opprimée? Qu'il assemble les chefs dans un conseil, qu'il hâte leur lenteur. Il sera leur capitaine ; je l'ai élu ici, les autres le feront sur la terre, et ceux qui naguère étaient ses compagnons ne seront plus que ses subordonnés. »

L'Eternel parle ainsi, et Gabriel s'apprête soudain à exécuter ses commandements ; il donne à sa forme invisible un aspect qui le rend semblable aux humains ; son corps est

celui des mortels, mais une céleste majesté l'environne; il est dans l'âge qui sépare la jeunesse de l'enfance, et des rayons éclatants ornent ses blonds cheveux; ses épaules sont revêtues d'ailes blanches, dont la cime est dorée; leur vitesse, leur légèreté est infatigable. Il fend l'air, les nuages; et, majestueux, il plane sur la terre et sur la mer. Ainsi vêtu, le messager, agitant ses ailes, se dirige vers le globe et s'arrête d'abord au mont Liban; puis, reprenant son vol précipité, il arrive vers les plaines de Tortose. Le soleil sortait à peine de l'Océan limpide; quelques rayons s'apercevaient, mais la plus grande partie était encore cachée sous les eaux. Godefroi, selon sa coutume, adressait à Dieu ses prières matinales, lorsque, du côté de l'orient, l'ange apparut avec le soleil, mais plus brillant que lui.

« Godefroi, dit-il, voici la saison opportune que l'on attend pour guerroyer; pourquoi donc ce retard dans la délivrance de Jérusalem subjuguée? Assemble un conseil de princes, et pour ce grand œuvre presse les plus négligents; Dieu t'a déjà élu pour leur chef, ils se soumettront volontairement à toi. Il m'envoie; messager céleste, c'est en son nom que je te révèle sa volonté. Quelle espérance ne dois-tu pas avoir dans la victoire, quelle confiance dans l'armée qui t'est donnée! » Gabriel se tait, et disparaît dans la partie du ciel la plus sereine et la plus lumineuse. A ce discours, à cet éclat, Godefroi reste les yeux éblouis, et le cœur étonné.

Ayant repris ses sens, et réfléchi sur cette vision, sur son objet, sur son auteur, il désire ardemment mettre fin à une guerre dont il va avoir la conduite; non que sa poitrine se gonfle d'ambition en se voyant préférer par le ciel à tous les autres, mais sa volonté s'embrase dans la volonté du Seigneur comme l'étincelle dans la flamme. Aussitôt il invite ses héroïques compagnons, dispersés de tous côtés, à se réunir promptement; il leur envoie lettres sur lettres, messages sur messages; toujours aux conseils il unit la prière; tout ce qui peut attirer des âmes généreuses,

tout ce qui peut réveiller la vertu assoupie, il a tout employé, et d'une manière si efficace qu'il plaît, même en imposant un devoir. Les chefs viennent; des chevaliers les suivent. Boëmond seul ne parut pas (6). Une partie est campée sous des tentes, l'autre se groupe dans Tortose et aux faubourgs. Les grands de l'armée s'assemblent en ce jour solennel, glorieux sénat, où le pieux Godefroi, la majesté dans le regard, et d'une voix sonore, leur dit ces paroles * :

« Guerriers de Dieu, que le Roi du ciel a choisis pour restaurer sa foi; vous qu'il a conduits sains et saufs au milieu des dangers de la terre et des mers; si bien, qu'en peu d'années, vous avez successivement soumis tant de provinces rebelles, et planté vos enseignes victorieuses chez des peuples vaincus: nous n'avons pas, si je ne m'abuse, délaissé les douceurs de nos familles et les lieux de notre naissance, nous ne nous sommes pas exposés aux périls de la mer et d'une guerre lointaine, pour acquérir une renommée vulgaire de courte durée, et posséder une terre barbare; nous nous serions proposé une bien chétive récompense, et n'aurions-nous versé notre sang qu'à la damnation de notre âme? Le noble but de nos projets a été d'assiéger les murs de Sion, et de soustraire des Chrétiens à l'indigne joug d'une triste et dure servitude; de fonder un nouveau royaume en Palestine, où la piété soit en repos, et qu'il n'y ait plus d'obstacles pour le dévot pèlerin, lorsqu'il viendra adorer la grande tombe et ac-

* Nous rapportons tous les discours que le Tasse fait tenir aux Croisés, quelle que soit leur longue et élégante répétition. Ces poétiques harangues font connaître l'esprit du temps ; Guillaume de Tyr, l'historien de prédilection du Tasse, multiplie les exhortations qu'il attribue aux chefs de la croisade. Nous le disons plus loin, la *Jérusalem délivrée* fut une grande prédication pour appeler la chrétienté aux armes : rien d'étonnant d'y rencontrer des espèces de sermons. Ce sont moins les discours des Croisés au XIe siècle, que des allocutions adressées par le Tasse aux populations chrétiennes pour les exciter à prendre les armes contre le Turc du XVIe siècle. Notre respect pour le texte ne nous permet pas d'en supprimer une seule phrase; une traduction de la *Jérusalem* ne peut être que la reproduction de ce grand poëme dans notre langue nationale.

complir ses vœux. Jusqu'à présent nous avons souffert de nombreux dangers, achevé des travaux plus nombreux encore ; mais peu de choses ont été faites pour notre honneur, et rien pour nos desseins. Soit que nous restions ici, soit que l'impétuosité de nos armes nous jette en d'autres lieux, que nous servira d'avoir rassemblé les grandes forces de l'Europe et porté le feu dans l'Asie, si le résultat d'un si grand mouvement n'est pas de fonder des royaumes, mais d'en ruiner? Ce n'est pas élever des empires que de les poser sur des bases mondaines; nous ne voyons plus la patrie, parmi cette multitude de peuples païens, étrangers à notre foi; le secours des Grecs n'est pas même une espérance, et la protection de l'Occident est trop lointaine. Ne remuer que des ruines, c'est vouloir nous écraser nous-mêmes, et creuser notre sépulcre. Les Turcs et les Persans vaincus, Antioche domptée, magnifiques exploits qui ne sont pas notre ouvrage; ces victoires merveilleuses, ce sont les dons du ciel ; si vous les détournez de l'intention du donateur, craignez qu'il ne vous en prive, et que votre illustre renommée ne devienne la fable des nations. Ah! pour Dieu, qu'aucun de nous ne fasse un mauvais usage de biens aussi précieux ; les chefs principaux de ce grand œuvre doivent répondre de sa fin. Maintenant les routes sont libres, nous sommes secondés par la saison, pourquoi tous ne pas courir vers la cité qui sera le terme de nos victoires? Qui peut nous retarder? Princes, je vous le proteste, et mes protestations faites à la face du monde et des esprits célestes retentiront dans l'avenir : le temps de l'entreprise est déjà mûr. Plus nous mettrons de retard, moins le moment sera opportun, et ce qui est assuré deviendra très-douteux. Je le prédis, si nous ralentissons notre marche, l'Egypte prêtera secours au Sarrasin. »

Il dit, et ses paroles sont suivies d'un léger murmure. Pierre le Solitaire se lève après lui. Il fut le premier auteur de ce grand passage, et, simple ermite, il siége dans ce conseil des chefs (7) : « Ce que propose Godefroi, s'é-

crie-t-il, moi je vous le conseille; il n'y a aucune place pour le doute lorsque la vérité est si évidente, si notoire par elle-même; elle vous a été longuement démontrée, vous avez approuvé. J'ajouterai ce seul mot : si je médite sur les discordes et les avis contraires, et les lenteurs qui vous divisent honteusement en arrêtant le succès de l'entreprise, je puis rapporter la cause de tous ces débats, de tous ces retards, à une seule origine, à cette autorité si multiple, si variée d'opinions. Le gouvernement flotte toujours incertain, là où un seul ne commande pas; un seul doit distribuer les récompenses et les peines. Ah! ne faites qu'un corps de ces membres unis; créez un chef qui dirige les autres et les réprime; donnez à un seul le sceptre et la puissance; qu'il vous tienne lieu de roi, qu'il en ait la majesté. »

Ici le vieillard se tut. Quels pensers, quelles émotions peuvent t'être cachés, Esprit saint, divine ardeur? Tu inspiras le discours de l'ermite, tu l'imprimas au cœur des chevaliers; tu étouffas en eux l'amour du pouvoir, de la liberté, des honneurs. Guillaume et Guelfe, les plus capables de l'armée, proclament les premiers Godefroi pour leur chef. Les autres approuvent ce choix. Ce sera désormais à lui à délibérer, à commander seul; il imposera à son gré la loi au vaincu, il portera la guerre où il voudra et quand il le voudra : ses compagnons et ses égaux ne seront plus que les exécuteurs de ses commandements. Ceci conclu, la renommée le porte au loin, et la grande voix de l'armée répète cette nouvelle.

Godefroi se montre aux soldats; il leur paraît à tous digne du haut rang où ils l'ont mis. Il reçoit les saluts, les applaudissements militaires d'un visage calme et plein de dignité. Après avoir répondu aux témoignages de soumission et de dévouement, d'amour et d'obéissance, il ordonne que le lendemain, dans un vaste champ, tous comparaissent, chacun rangé sous sa bannière. Le soleil brillait déjà à l'orient, plus clair, plus lumineux que jamais,

quand avec ses premiers rayons tous les guerriers se présentent au pieux Godefroi : ils se parent de leurs plus belles armes, formant le cercle autour d'un large pré, et Bouillon, l'œil sévère, voit attentivement les chevaliers et les fantassins défiler devant lui.

Mémoire, victorieuse des vieux ans, ennemie de l'oubli, gardienne et dispensatrice de toute chose, aide-moi de tes faveurs; reproduis-moi chaque capitaine, chaque troupe de ce camp ; proclame leur antique renom noirci par les années, et dérobe à tes trésors, pour orner mon langage, tout ce que les âges futurs répéteront.

Les Français se montrent les premiers ; ils furent choisis dans la province de France *, vaste et beau pays, que quatre fleuves fertilisent. Hugues, frère de leur roi, naguère les commandait. Depuis sa mort, ils suivent le fier drapeau aux fleurs de lis d'or, sous les ordres de Clotaire, valeureux capitaine, auquel rien ne manque, pas même un nom royal (8). On en compte mille, tous bardés de fer. Les chevaliers qui leur succèdent sont une fois plus nombreux ; leur discipline est la même; ils leur ressemblent par les traits, les mœurs, les armes ; tous Normands, ils ont pour chef Robert, qui naquit parmi eux. Guillaume et Adhémar (9), tous deux pasteurs des peuples, viennent ensuite, déployant leurs escadrons. L'un et l'autre s'étaient déjà consacrés au saint ministère de l'Eglise ; maintenant un casque presse leur longue chevelure : ils manient avec habileté le fer des batailles. Le premier conduit quatre cents guerriers de la cité et du territoire d'Orange ; l'autre, un pareil nombre de la ville du Puy, non moins bien équipés et vaillants.

Baudouin se présente suivi de ses Boulonnais et des vassaux que son pieux frère lui céda lorsqu'il fut créé le

* Il y a dans le texte italien : *Isola di Francia*, île de France. Nous avons employé le mot province, afin d'éviter toute confusion. L'ancienne province de l'Ile-de-France était entourée par quatre rivières : l'Aisne au nord, la Seine au midi, la Marne à l'est, et l'Oise à l'ouest.

capitaine des capitaines *. Le comte de Chartres vient après lui; il est le plus puissant dans les conseils, le plus prompt dans l'exécution; quatre cents cavaliers l'accompagnent : un nombre triple obéit à Baudouin. Guelfe occupe le camp voisin : son mérite égale sa fortune. D'origine italienne, il compte dans la maison d'Este une longue suite d'aïeux; Allemand de seigneurie et de surnom, il fait partie de la grande race des Guelfes; il régit la Carinthie et tous les pays que les anciens Rhétiens et les Suèves possédaient entre le Danube et le Rhin. A cet héritage, venu du côté maternel, il a ajouté de glorieuses conquêtes. Les soldats qu'il commande prennent la mort en moquerie, quelle que soit leur habitude de passer l'hivernage dans de chaudes demeures, et de célébrer les festins entourés de joyeux convives. Ils étaient cinq mille à l'époque du départ; un tiers à peine a survécu à l'impétuosité des Persans.

Voici la blonde et naïve nation placée entre la France, la Germanie et la mer, terre fertile en blés et en pâturages, arrosée par la Meuse et par le Rhin. Elle amène avec elle un peuple que de hautes digues protégent contre l'Océan terrible; cet Océan qui engloutit les vaisseaux, leurs marchandises, et les cités et les royaumes. Les uns et les autres sont au nombre de mille, commandés par un autre Robert **. La troupe des Bretons, plus considérable, est dirigée par Guillaume, fils puîné de leur roi. Les Anglais sont tous archers; ils ont avec eux d'autres peuples, plus voisins du pôle; leur pays est hérissé de hautes forêts: c'est l'Islande, dernière limite du monde ***.

* Nous donnerons plus tard les notices biographiques des principaux personnages de la première croisade, et à mesure qu'ils joueront un plus grand rôle dans le poëme; nous pourrons ainsi les varier et leur assigner plus d'étendue.

** Robert II, comte de Flandre. Ses beaux faits d'armes en Palestine lui méritèrent le surnom de *Jérosolymitain*.

*** Le Tasse a adopté l'opinion des romans de chevalerie, qui considèrent l'Islande comme le pays le plus rapproché du pôle. Cela se trouve aussi dans l'*Orlando furioso*.

Puis vient Tancrède. Parmi tant de guerriers, il n'en est aucun, Renaud excepté, qui frappe de plus grands coups; nul n'a un plus beau visage, des manières plus nobles, un courage plus intrépide. Si une légère tache ternit sa haute renommée, c'est une frénésie d'amour; cet amour naquit tout à coup au milieu des armes; le chagrin est son seul aliment : il en reçoit toute sa force. On dit que dans cette glorieuse journée, où les Français mirent en déroute les peuples de Perse, Tancrède, victorieux, las de poursuivre les fuyards, s'arrêta pour rafraîchir ses lèvres brûlantes et reposer ses membres fatigués; il entra sous de frais ombrages, où des siéges de verdure entouraient une source d'eau vive. Une jeune fille armée de toutes pièces, la tête nue, lui apparut aussitôt; elle était païenne, et venait dans ces lieux chercher les douceurs du sommeil. Tancrède la regarda fixement, admira son fier maintien, se complut à la voir. O merveille! son cœur s'enflamme; cet amour, à peine né, grandit et dompte le guerrier. L'altière vierge se couvrit de son casque et allait assaillir Tancrède, sans une troupe de Chrétiens qui arriva près de lui; elle s'éloigna de celui qu'elle a vaincu, cédant à la nécessité seule; mais sa belle image resta vivement empreinte dans l'esprit de Tancrède. Sa pensée lui reproduit toujours, et l'attitude de la fière amazone, et le lieu où il la vit, éternels aliments du feu qui le consume. Un esprit pénétrant eût pu le lire dans ses traits : cet homme brûle, et il brûle sans espoir. Il s'avance ainsi en soupirant, l'œil baissé, la tristesse au front. Les huit cents cavaliers qui l'escortent ont abandonné une campagne riante, berceau pompeux de la nature, avec ses coteaux fertiles que le Tibre embellit.

Deux cents Grecs les suivent; ils sont presque dépouillés de toute armure; des sabres recourbés pendent à un de leurs côtés; leurs arcs, leurs carquois résonnent sur leur dos. Leurs chevaux sont habitués aux longues courses, invincibles à la fatigue, sobres de nourriture. Prompts dans l'attaque, prompts dans la retraite, ces hommes com-

battent même en fuyant, errants et dispersés. Tatin, le seul des Grecs qui accompagne l'armée latine, commande cette troupe. Honte à toi, Grèce! ô lâcheté! ne vois-tu pas que ces guerres touchent à tes frontières? Et cependant, assise comme à des jeux publics, tu attends tranquillement la fin de ce grand acte! Si tu es maintenant dans un vil esclavage, ne te plains pas; ta servitude n'est point un outrage: c'est justice (10).

Un escadron est aux derniers rangs; mais il est le premier par l'honneur, le courage et la ruse. Ce sont les héroïques aventuriers, terreurs de l'Asie, foudres de Mars. Héros d'Argos, faites silence; qu'Artus se taise avec ses chevaliers fabuleux, dont les chimères grossissent tant de volumes. Les antiques souvenirs s'effacent devant ces champions. Mais quel est le capitaine digne de les commander? c'est Dudon. Tous ces hommes de courage et de haute lignée se sont soumis à lui d'un accord unanime, car il avait plus fait et plus vu qu'aucun d'eux. Dans un âge avancé, sa tête chenue conserve encore la vigueur de la jeunesse; il montre d'honorables cicatrices, nobles vestiges de ses exploits. Après lui vient Eustache, illustre par sa valeur, et plus encore par son frère Bouillon; Gernand, fils du roi de Norvége, qui se glorifie de sa puissance, de ses titres et de ses couronnes. L'antique renommée désigne, entre les plus braves, Enguerrand et Roger de Bernaville; elle salue le courage d'un Genton, d'un Raimbauld, et des deux Gérard.

Parmi les plus vantés on aperçoit Ubalde, et Rosemond, héritier du grand duché de Lancastre. Il ne faut pas qu'Obizon le Toscan soit la proie de l'oubli; on ne peut dérober au monde les noms célèbres de trois frères Lombards: Achille, Sforce et Palamède; ni le courageux Othon qui conquit le bouclier où un petit enfant, tout nu, sort de la gueule d'un serpent*. Je ne laisserai en arrière, ni

* C'était le blason de Voluce, prince turcoman; Othon l'ayant tué en combat singulier, s'en empara comme trophée de sa victoire. Ces armoiries passèrent plus tard aux Visconti et aux Sforce, ducs de Milan.

Gaston, ni Rodolphe; ni l'un ni l'autre Gui; et Evrard, et Gernier ne seront point ensevelis dans un ingrat silence. Fatigué par le nombre, où m'entraînez-vous, Gildippe et Odoard, amants et époux tout à la fois? Compagnons dans la guerre, la mort elle-même ne peut vous séparer. Mais que n'apprend-on pas à l'école de l'amour? Gildippe est devenue une guerrière hardie; toujours unie à son époux, leur vie dépend d'un seul destin; le trait dirigé vers un seul les atteint tous deux; la douleur leur est commune; si l'un est blessé, l'autre languit, et celui-ci perdrait la vie, si sa compagne perdait son sang.

Au-dessus d'eux, au-dessus de tous ceux qui comparaissent dans ce dénombrement, on doit placer le jeune Renaud. Une douce fierté relève son front royal, et seul il attire tous les regards; il devance son âge, surpasse les espérances, pareil aux fleurs qui naissent avant les fruits. Regardez-le, fulminant, couvert de son armure: vous le prendriez pour le dieu Mars; découvre-t-il son visage, c'est l'amour. Il fut conçu sur les rives de l'Adige, par Berthold et Sophie, Sophie la belle, Berthold le puissant. Avant même qu'il eût quitté la mamelle, Mathilde l'enleva, le nourrit et l'instruisit dans l'art de gouverner; il fut toujours auprès d'elle, jusqu'à ce que ses jeunes oreilles eussent entendu la trompette qui résonnait vers l'Orient. Alors, et il n'avait pas encore atteint son troisième lustre, il s'enfuit seul, parcourant des routes inconnues; il traversa la mer Egée, et joignit le camp dans des régions lointaines; fuite illustre, et bien digne d'être imitée par ses magnanimes neveux. Depuis trois ans il faisait la guerre, et à peine un léger duvet apparaissait à son menton.

Les cavaliers ayant défilé, les gens de pied font leur revue. Raimond s'avance le premier; il gouverne Toulouse, et a choisi ses hommes entre les Pyrénées, la Garonne et l'Océan. Ils sont quatre mille, bien armés, bien instruits, habitués aux privations; bonnes troupes qui ne pouvaient être guidées par un chef plus expert et plus

courageux. Etienne d'Amboise en conduit cinq mille des environs de Tours et de Blois; ceux-ci craignent les fatigues, quoique tous couverts d'un acier brillant; cette terre de douceurs, de joies et de délices ne produit que des habitants qui lui ressemblent : impétueux au premier choc, leur ardeur se ralentit facilement, et finit par s'éteindre.

Alcaste vient le troisième, le regard menaçant : tel on vit autrefois Capanée sous les murs de Thèbes; il a arraché aux petits villages des Alpes six mille Helvétiens, peuples fiers et audacieux. Le fer qui leur servait à tracer des sillons et à déchirer la terre, a pris une forme nouvelle et plus digne; la main rustique qui gardait les troupeaux, n'éprouve nulle crainte de défier les rois. On voit ensuite se déployer le grand étendard, avec les clefs et le diadème de saint Pierre : sept mille hommes, aux armes flamboyantes, sont conduits par le bon Camille. Joyeux d'avoir été désigné par le ciel pour une si haute entreprise, il veut rajeunir l'antique honneur de ses aïeux, ou montrer au moins que rien ne manque à la valeur romaine, si ce n'est la discipline.

Déjà toutes les troupes étaient passées en bon ordre; celle-ci fut la dernière. Alors Godefroi appelle les principaux chefs, et leur manifeste sa volonté : « Je veux, dit-il, que demain avec l'aube du jour, l'armée s'achemine promptement vers les murailles de la cité sainte, et qu'elle puisse y arriver lorsqu'on l'y attendra le moins. Préparez-vous à ce voyage, aux combats et à la victoire. » Ce discours hardi d'un homme aussi sage anime tous les chefs et accroît leur ardeur; tous sont prêts à marcher, ils attendent avec impatience les premières lueurs du jour. Le prévoyant Bouillon n'est pas sans quelque crainte, mais il la cache dans son cœur. Il a eu la nouvelle que le sultan d'Egypte était campé sur la route, vers Gaza, avec une puissante armée, pour protéger la Syrie; il ne peut croire que l'homme, toujours accoutumé aux rudes entreprises, languisse dans l'oisiveté; et, s'attendant à avoir en

face cet âpre ennemi, il parle ainsi à Henri, son fidèle messager :

« Prends un léger navire, et dirige-le vers la Grèce; tu y seras joint, j'en ai reçu l'avis certain, par un enfant royal, d'un courage invincible, qui veut être notre compagnon dans cette guerre. C'est le prince des Danois; il mène avec lui une grande troupe, tirée des pays glacés du pôle. Mais comme le rusé empereur grec emploiera sans doute ses artifices habituels pour lui faire rebrousser chemin, ou porter sa marche audacieuse sur d'autres contrées loin de nous, toi, mon envoyé, mon interprète, dispose-le, en mon nom, à ce que commandent notre intérêt et le sien; dis-lui qu'il vienne aussitôt, et que tout retard serait indigne de lui. Tu ne l'accompagneras pas; reste auprès de l'empereur, et sollicite le secours que plus d'une fois il nous a promis, et qui nous est dû par les traités. » Tels furent ses instructions et son discours. L'envoyé prit congé, partit en toute hâte; et Godefroi fit trève un instant à ses grandes pensées.

Le jour suivant, dès que l'orient eut ouvert ses portes au soleil, le bruit des trompettes et du tambour invita chaque guerrier au départ. Dans les plus chaudes journées d'été, le tonnerre apportant au monde l'espérance de la pluie, n'est pas plus agréable que ne le fut à ces braves troupes le son hautain des belliqueux instruments. Aussitôt chacun, animé d'un vif désir, se revêt de son armure; toute l'armée est rassemblée; chaque homme se range sous son capitaine; les bannières flottent au vent, et la croix triomphante se déploie sur les illustres étendards.

Cependant le soleil s'avance avec rapidité des régions célestes; il se réfléchit sur les cuirasses qui brillent à ses rayons; des étincelles jaillissent de toutes parts : on dirait un incendie immense! Le cliquetis des armes se mêle aux hennissements des chevaux, et la plaine en est assourdie. Godefroi, se méfiant des embuscades de l'ennemi, et

voulant rassurer ses troupes, envoie des cavaliers armés à la légère pour découvrir le pays; des pionniers les précèdent, afin de faciliter les marches, combler les terrains creux, aplanir les collines, et ouvrir les passages encombrés. Ni la gent païenne réunie, ni les fossés profonds qui entourent les murailles, ni les torrents, ni les âpres montagnes, ni les forêts épaisses, ne peuvent arrêter leur course. Ainsi le roi des fleuves, superbe lorsqu'il soulève ses ondes orgueilleuses, franchit ses rives, et brise tout en s'écoulant : rien ne résiste à son impétuosité.

Le seul roi de Tripoli, enfermé dans ses remparts, avec ses gens, ses trésors et ses armes, aurait pu s'opposer aux troupes des Francs; il n'ose les provoquer; le roi les apaise même par ses présents et ses messages; il les reçoit volontairement sur ses terres, et accepte toutes les conditions de paix que le pieux Godefroi lui impose (11). Du mont Seïr qui domine de sa hauteur la ville, vers l'orient, descend une foule de fidèles des deux sexes et de tout âge; elle apporte ses offrandes aux Chrétiens victorieux; joyeuse de leur venue, elle admire leurs armes étrangères, et fidèle amie, elle sert de guide à Godefroi. Lui, conduit directement ses troupes vers la mer; il sait qu'une flotte en côtoie les bords, et qu'elle peut fournir le camp de toutes les provisions nécessaires; les moissons de chacune des îles de la Grèce lui sont destinées, ainsi que les vins de Scio et de Crète.

La mer gémit sous le poids des hauts navires et des vaisseaux plus légers qui la sillonnent; désormais la Méditerranée ne servira plus d'asile aux Sarrasins; car, outre les galères que Saint-Georges et Saint-Marc ont jetées en mer à Gênes et à Venise, l'Angleterre, la France, la Hollande et la fertile Sicile en ont envoyé d'autres. Et toutes ces flottes, qu'une même volonté unit, se sont approvisionnées, sur les divers rivages, de ce qui peut alimenter une armée de terre; ayant trouvé les passages libres jusqu'aux frontières des ennemis, elles se rendent

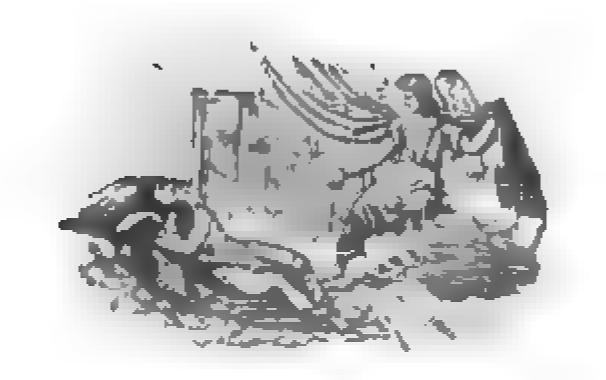
avec promptitude là où le Christ souffrit les douleurs de la mort. Mais la renommée, interprète de la vérité et du mensonge, les avait déjà précédées; elle annonce que le camp glorieux est en marche, que rien ne l'arrête; elle révèle la force des légions, la valeur des plus braves; elle redit leurs noms, leurs exploits, et son regard terrible menace les oppresseurs de Sion.

L'attente du mal est peut-être pire que le mal même. Toutes les oreilles, tous les esprits sont attentifs aux rumeurs les moins certaines. Un murmure confus parcourt le camp et Jérusalem éplorée; le vieux roi sarrasin, à l'approche du péril, roule, dit-on, dans son cœur de barbares projets. Aladin est son nom (12) ; il vit dans de continuels tourments. Homme autrefois cruel, l'âge mûr a radouci son caractère féroce; comme il sait que le but des Chrétiens est d'assaillir les murs de sa cité, de nouveaux soupçons accroissent ses anciennes terreurs. Tout l'épouvante : ses ennemis et ses sujets. Dans la même ville habitent deux peuples, de foi distincte : la partie faible et moins nombreuse croit au Christ; la grande et forte, en Mahomet. Lorsque le Sarrasin conquit Sion et qu'il y établit sa puissance, il amoindrit les charges publiques pour l'Infidèle, et tout le poids fut supporté par les Chrétiens malheureux.

Les craintes d'Aladin irritent sa cruauté naturelle, qui languissait froide sous les années; le voilà plus altéré de sang que jamais. Tel un serpent, assoupi à l'époque des froidures, recouvre sa férocité avec les chaleurs de l'été; tel un lion domestique, si on l'offense, reprend sa fureur innée. « Je vois, dit Aladin, dans ces tourbes d'infidèles, des signes évidents de gaieté; le danger commun fait leur joie, seuls ils rient au milieu de la tristesse publique. Peut-être couvent-ils des perfidies, des trahisons; peut-être songent-ils aux moyens de m'arracher la vie, et d'ouvrir les portes à mes ennemis qui ne sont que leurs complices. Il n'en sera pas ainsi : je préviendrai ces desseins

impies; je m'en vengerai. Coupables, ils périront dans les supplices; j'égorgerai l'enfant sur le sein de sa mère; je brûlerai leurs maisons, leurs temples, les décombres leur serviront de bûcher; et au milieu de ces sépulcres, les premières victimes seront leurs prêtres. »

Ainsi parla l'inique. Cependant il ne suit pas ses maudites pensées. S'il pardonne à l'innocence, c'est par lâcheté, et non par compassion. La peur le pousse à la cruauté; une crainte plus puissante le retient; il tremble de s'ôter tout moyen d'accommodement, et d'irriter les armes victorieuses de ses ennemis. Le perfide tempère sa rage insensée, ou plutôt il cherche un autre moyen de l'assouvir : il détruit et rase les habitations rustiques; les champs cultivés deviennent la proie des flammes. Rien n'est laissé intact aux lieux où les Francs pourraient s'abriter; il trouble les ruisseaux, les fontaines, et à leurs ondes pures il mêle un venin mortel. Toute sa prévoyance est cruelle. Il n'oublie pas de fortifier Jérusalem; formidable de trois côtés, la ville est faible vers le nord; depuis les premiers dangers, on y construit de hauts remparts; les habitants païens et de nombreuses troupes mercenaires s'y trouvent rassemblés.



NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) Une indicible confusion historique domine la grande épopée du Tasse. Le poëte ne s'est point borné à décrire le siége de Jérusalem et les travaux qui s'y rattachent; ce siége, d'après la chronique, dura quarante jours à peine, et n'offrit aucun épisode remarquable. Le Tasse a emprunté des faits qui avaient eu lieu antérieurement; tel personnage, qu'il nomme dans le dénombrement de l'armée à Jérusalem, était mort depuis deux ans à Nicée ou à Antioche; presque tous les combats singuliers, et la bataille contre les forces musulmanes, ainsi que l'a décrite le Tasse, appartiennent également au siége d'Antioche. La tâche historique est donc laborieuse. Nous avons cherché à rétablir les faits dans leur véritable place; au milieu des inventions et des anachronismes qui dominent le poëme, nous avons dû nous empreindre de la vérité absolue, d'après les chroniques françaises et les historiens arabes. Le départ de Godefroi de Bouillon pour la Palestine est du mois d'août 1096. La prise de Jérusalem est du mois de juillet 1099. Telle est la période qu'embrasse le Tasse, et qu'il parcourt avec ses caprices poétiques.

(2) C'est à Alphonse II, duc de Ferrare, de l'antique et illustre maison d'Este, que le Tasse adresse ses chants. La *Jérusalem délivrée* fut publiée à l'époque où la chrétienté était effrayée des grandes invasions de Soliman et d'Amurath en Hongrie; l'Italie elle-même avait été menacée par le pirate Barberousse. Toutes les puissances catholiques se préparaient à de nouvelles croisades contre le Turc; le monde retentissait de chaleureuses prédications pour engager dans la guerre sainte, rois et peuples, seigneurs et prélats. La *Jérusalem délivrée* fut donc un chant guerrier, un poëme de circonstance, pour appeler la chrétienté aux armes; et il y aurait un rapprochement curieux à faire, c'est que la publication de la *Jérusalem délivrée* fut presque contemporaine de la bataille de Lépante, où les flottes chrétiennes, commandées par don Juan d'Autriche, dispersèrent l'escadre des Musulmans. C'est là, indépendamment de la beauté du poëme, une des causes de sa grande popularité. La *Jérusalem* est dans toutes les bouches italiennes; le peuple la récite comme un souvenir national, et à Venise, les gondoliers ont varié les vers et changé le texte. On trouvait jadis communément, et l'on peut trouver encore des éditions du poëme avec l'original sur une colonne, et les variantes vénitiennes de l'autre. L'extrait suivant servira à montrer la différence de l'épopée toscane et des *canta alla barcarola*.

ORIGINAL.

Canto l'armi pietose, e 'l capitano
Che 'l gran Sepolcro liberò di Cristo.
Molto egli oprò col senno e con la mano;
Molto soffrì nel glorioso acquisto;
E invan l'inferno a lui s'oppose, e invano
S'armò d'Asia e di Libia il popol misto;
Chè 'l ciel gli diè favore, e sotto ai santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

VÉNITIEN.

L'arme pietose de cantar gho vogia
E di Goffredo la immortal brassa
Che al fin l'ha libera co strassia, e dogia
Del nostro buon Gesu la sepoltura.
De meso mondo unito, e de quel bogia,
Missier Pluton no l' ha bu mai paura.
Dio l' ha agiuta, e i compagni sparpagnai
Tutti 'l gh' i ha messi insieme i di del dai.

(3) Nicée, célèbre par la tenue de deux conciles (en 325 et 787, premier et septième conciles généraux), fut prise par les Croisés le 20 juin 1097. C'est la première ville de quelque importance dont ils s'emparèrent; aussi tous les chroniqueurs reproduisent les moindres détails du siége, et l'impression qu'ils éprouvérent à l'aspect de l'antique cité. La description la plus remarquable de Nicée se trouve dans Guillaume de Tyr, le grand historien des croisades : « La ville, écrit-il, est située au milieu d'une plaine, dans une position très-favorable; elle est à peu de distance des montagnes qui l'enveloppent presque de tous côtés. La campagne est riche, le sol fertile, et les vastes forêts qui l'avoisinent offrent encore de nombreux avantages. Un lac spacieux en longueur et largeur, situé à côté même de la ville, s'étend de là vers l'occident; il facilite les abords de Nicée à diverses contrées voisines, et sert en même temps de rempart à la ville, dont les murs sont baignés par ses eaux lorsque le vent les soulève avec force. Les autres côtés de la place étaient garnis de murailles précédées de fossés toujours remplis d'eau. Elle contenait en outre une population nombreuse et guerrière; d'épaisses murailles, des tours élevées et serrées de très-prés les unes des autres en faisaient une place renommée pour sa solidité. Nos troupes, lorsqu'elles y arrivèrent, admirèrent à la fois la beauté des fortifications et la bonne construction de tous les travaux. Cette ville, le pays qui l'entourait, et toutes les provinces adjacentes étaient alors sous la domination d'un très-puissant satrape des Turcs, nommé Soliman. » (Tome II de la collection de Bongars : *Gesta Dei per Francos*; lib. 3.) —Ce n'était plus Soliman qui commandait à Nicée, lors du siége par les Croisés, mais son fils Kilig-Arslan, ou *l'Épée du Lion*, comme le

nomme l'historien arabe Ibn-Alatir. Guillaume de Tyr et tous les auteurs latins, confondant le père avec le fils, n'ont fait mention que de Soliman.

—

(4) Tous les détails historiques du siége et de la prise d'Antioche (3 juin 1098) semblent appartenir à l'épopée; aussi est-ce là que le Tasse a puisé les principales idées de son poëme. On ne peut dire l'enthousiasme des Croisés à la vue d'Antioche, qui occupe une si grande place dans les annales du christianisme; longtemps Antioche fut regardée dans la chrétienté comme la fille aînée de Sion; elle porta même le nom de Theopolis, *Cité de Dieu*. Albert d'Aix, dans son *Chronicon Hierosolymitanum*, et Guillaume de Tyr, font une description très-étendue de cette ville; le premier parle spécialement de sa situation et de sa force; Guillaume de Tyr s'occupe de son histoire et de son antiquité. Akhy-Syan (frère du Noir), prince turc Seljoucide, en avait alors le gouvernement; il se comporta avec courage et périt dans la mêlée. Kemal-Eddin, le seul des auteurs arabes qui s'occupe de la première période des croisades, parle avec indignation de la prise d'Antioche : « Il y avait dans cette ville un homme connu sous le nom de Zerrab, ou faiseur de cuirasses; on lui avait donné en garde une des tours; cet homme, voulant se venger d'Akhy-Syan qui lui avait enlevé ses richesses, écrivit à un des chefs de l'armée chrétienne, appelé Boëmond : « Je suis dans telle tour; je te livrerai Antioche, si tu me promets avec la vie telle et telle chose. » Boëmond souscrivit à tout. Dans la nuit du jeudi, 1er de regeb (juin), le faiseur de cuirasses, que Dieu maudisse! jeta une corde aux soldats de ce prince. Ils escaladèrent les murs; ceux qui arrivèrent les premiers aidèrent aux autres, et dès qu'ils furent rassemblés, ils massacrèrent les sentinelles. Voilà comment Boëmond prit Antioche. Il serait impossible de décrire le nombre de Musulmans qui souffrirent en ce jour le martyre; les Francs pillèrent la ville et la réduisirent en servitude. » Cette narration s'accorde avec celles des auteurs chrétiens. Raimond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, et qui l'accompagnait à la croisade, termine ainsi son récit de la prise d'Antioche : « Nous ne saurions narrer combien de Sarrasins et de Turcs furent tués, et il y aurait de la cruauté à raconter les diverses manières dont ils moururent ou furent précipités. Nous ne pourrions dire aussi tout ce qu'on enleva de butin dans l'intérieur de la ville d'Antioche, imaginez-en tout ce que vous voudrez, et évaluez encore au delà. » (*Raimundi de Agiles, historia Francorum qui ceperunt Jherusalem.*) Quelques jours après l'entrée des Chrétiens dans Antioche, on vit apparaître une armée formidable d'Infidèles qui venait la secourir; elle comptait plus de cent mille cavaliers, s'il faut en croire Aboulfarage dans sa chronique syriaque. C'était une réunion de tribus arabes et de Turcomans de l'Asie-Mineure, commandés par Kerboga, prince du Mossoul, auquel s'étaient joints Deccac, prince de Damas; Genah-Eddaulé, prince d'Emesse; Socman et Yatab, chefs de quelques escadrons d'Arabes nomades. A la suite d'une grande bataille sous les murs d'Antioche, l'armée musulmane fut dispersée.

(5) Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, et premier roi chrétien de Jérusalem, était de l'illustre race des comtes de Boulogne, et descendait de Charlemagne par les femmes. Il avait commencé sa carrière militaire dans les guerres de l'empereur d'Allemagne contre le pape; atteint d'une maladie grave après son entrée à Rome, il la regarda comme un châtiment du Ciel, pour le punir de sa conduite envers le saint Siége; et il fit vœu de se rendre à Jérusalem, non comme pélerin, mais comme défenseur des Chrétiens. Albert d'Aix rapporte que dès longtemps avant son pélerinage pour la Terre-Sainte, « le duc Godefroi poussait souvent de profonds soupirs; il ne désirait rien aussi ardemment dans le fond de son âme que de visiter la sainte cité de Jérusalem et le sépulcre du Seigneur. » (*Chronicon Hierosolymitanum*, lib. VI.) Godefroi de Bouillon prit donc la croix, et partit pour Constantinople le 15 août 1096; la noblesse de France et des bords du Rhin le suivit, rangée sous son gonfanon. Devant Nicée, Antioche et Jérusalem, il déploya une grande valeur, et le Tasse a attribué à Tancrède et à Renaud plusieurs faits d'armes de Godefroi. Sa physionomie était martiale, sa taille élevée, sa force extraordinaire; et à mesure que nous avancerons dans notre travail, nous rapporterons, d'après les chroniques, ses merveilleux exploits.

(6) Ce fut un beau et vaillant capitaine que Boëmond, fils de Robert Guiscard, l'aventurier normand qui s'éleva au rang de duc de la Pouille et de la Calabre. Il partit pour la Palestine en 1096, à la tête de plus de vingt mille hommes, et l'on dut à ses intrigues autant qu'à sa valeur la reddition d'Antioche. Boëmond ne suivit point l'armée chrétienne à Jérusalem; il s'occupa d'affermir sa domination dans Antioche, et de l'étendre sur Laodicée défendue par les Grecs. Lorsque Jérusalem fut prise par les Croisés, Boëmond s'y rendit pour recevoir des mains du patriarche l'investiture de la principauté d'Antioche. Il vint plus tard à la cour de Constantinople, et sa vue fit une vive impression sur Anne Comnène, fille de l'empereur; elle a tracé ainsi son portrait: « Sa présence éblouissait autant les yeux que sa réputation étonnait l'esprit. Sa stature surpassait d'une coudée celle des hommes les plus grands; sa taille était mince, sa poitrine large, ses bras nerveux: il rappelait ces statues qui rassemblent en un même sujet les beautés que la nature réunit rarement. Ses cheveux étaient blonds et courts, son visage coloré; ses yeux bleus paraissaient animés par la fierté et le désir de la vengeance. Si la hauteur de son corps et l'assurance de ses regards avaient quelque chose de farouche et de terrible, sa bonne mine avait aussi quelque chose de doux et d'attrayant.» (*Alexiad.*, liv. X.)

(7) Pierre l'Ermite, l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades, était né dans le diocèse d'Amiens, vers le milieu du XIe siécle. On ne sait rien de positif sur les commencements de sa vie; le nom même de sa famille n'est pas connu. Anne Comnène (liv. X) appelle Pierre l'Ermite, *Cucupiettre*, qui paraît tiré du mot picard *Kiokio*, pe-

tit, et du mot *Petrus*, Pierre : petit Pierre. Si l'on en croit Orderic Vital, l'Ermite portait encore un autre nom, et s'appelait *Pierre de Acheris*. Il est désigné de la même manière dans la chronique des comtes d'Anjou. Guillaume de Tyr nous apprend qu'il était ermite de nom et d'effet : *Heremita nomine et effectu*. Adrien Barland, dans son livre *de Gestis ducum Brabantiæ*, s'exprime ainsi : *Petrus heremita, Ambianensis, vir nobilis, prima ætate rei militari deditus, tametsi litteris optime imbutus, sed corpore difformis ac brevis staturæ*, etc... Pierre l'Ermite porta d'abord les armes avec distinction, et servit sous le comte de Boulogne dans la campagne de Flandre, en 1071. Ayant perdu sa femme, après quelques années de mariage, il prit le froc, et se consacra à la solitude. Bientôt le bruit des pèlerinages en Orient le fit sortir de sa retraite ; il se rendit à Jérusalem, auprès du patriarche Siméon, et lui exprima la douleur que lui causait l'état de captivité de la ville sainte. De retour en Occident, Pierre alla à Rome. Le souverain pontife, Urbain II, le reçut comme un prophète, applaudit à sa mission et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de la cité du Christ. Le cénobite traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe ; il se trouva au concile de Clermont, où Urbain II proclama la croisade en présence d'une multitude de chevaliers chrétiens. Les premières troupes de Croisés, conduites par l'ermite Pierre, et par Gauthier-Sans-Avoir, furent taillées en pièces avant de toucher les murs de Jérusalem ; à peine demeura-t-il trois mille hommes de cette armée qui en comptait plus de cent mille, selon les chroniqueurs. L'apôtre de la croisade n'avait rien de ce qu'il fallait pour en être le chef militaire. Pierre, après avoir préparé les grands événements de la guerre sainte, ne joua plus qu'un rôle ordinaire ; et dans la suite, il fut à peine aperçu au milieu d'une croisade qui était son ouvrage. Cependant, il assista au siége de Jérusalem, et Robert le moine reproduit le discours qu'il adressa aux Chrétiens sur le mont des Oliviers. C'est à peu près le même que le Tasse lui fait prononcer six mois auparavant. (*Rob. Monach.*, lib. VI.)

(8) Hugues le Grand, comte de Vermandois et frère du roi de France, Philippe Ier, partit en l'année 1096, pour la Terre-Sainte, à la tête d'une florissante armée. Il fut d'abord retenu prisonnier à Constantinople par l'empereur Alexis, et ne dut sa liberté qu'aux démonstrations belliqueuses de Godefroi de Bouillon. Hugues le Grand se trouva au siége de Nicée et à la prise d'Antioche. Après cette dernière victoire, il fut député avec le comte de Hainaut auprès de l'empereur grec, pour lui en porter la nouvelle ; s'étant mis en marche, avec une escorte, ils tombèrent dans une embuscade de Turcs, près de Nicée. Le comte de Hainaut y fut pris ou tué, et Hugues ne put échapper qu'en se sauvant à toute bride. On ne peut dire s'il était présent au siége de Jérusalem ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était pas mort à cette époque, comme l'écrit le Tasse. Deux ans après la prise de Jérusalem, Hugues, aventureux comme tous les cadets de grande race, entreprit un second voyage en Orient. Il perdit sur la route plus de deux

cent mille hommes, disent les chroniques, dans différentes attaques des Infidèles; lui-même, ayant reçu plusieurs blessures, mourut le 18 octobre 1101 en Cilicie.

(9) Adhémar de Monteil, évêque du Puy en Velay, avait, comme Pierre l'Ermite, embrassé le métier des armes avant d'entrer dans l'état ecclésiastique; il partit pour la Terre-Sainte, à la tête d'un clergé nombreux et d'une foule de guerriers accourus sous ses drapeaux, des provinces d'Auvergne, de la Provence et du Limousin. Il se distingua à Nicée et dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins; mais ce fut surtout devant Antioche qu'il montra les qualités d'un chef habile. Guillaume de Tyr et tous les historiens des croisades louent sa modération, son courage et son éloquence. Le Tasse s'écarte encore de la vérité historique, en le comprenant parmi les chefs qui s'avançaient vers Jérusalem : Adhémar était mort quelques jours après la bataille d'Antioche, c'est-à-dire plus de huit mois avant la marche des Croisés sur la ville sainte. On verra que, dans la suite de son poëme, le Tasse fait mourir Adhémar au siége de Jérusalem d'un coup de flèche lancé par Clorinde. Quelques écrivains ont attribué à Adhémar le cantique *Salve Regina*. Les évêques du Puy, ses successeurs, portaient dans leurs armoiries, d'un côté l'épée, et, de l'autre, le bâton pastoral.

(10) Lorsque le Tasse écrivait, l'antique empire d'Orient était détruit. Depuis plus d'un siècle, Constantinople se trouvait sous la domination des Turcs, après avoir été le siége des empereurs grecs pendant onze cent vingt-trois ans. Toute la chrétienté avait les yeux fixés sur l'Orient, et les paroles du Tasse contre les Grecs retentirent comme un reproche politique, qui remontait à leur inaction durant la première croisade. Alexis Ier occupait le trône de Constantinople à l'apparition de Godefroi et des Croisés; leur présence autour de sa capitale l'effraya. Il concourut avec eux à la prise de Nicée; mais ceux-ci se plaignirent bientôt de ce qu'il gardait adroitement leurs conquêtes, et de ce qu'au mépris des traités, il les laissait manquer de vivres. Alexis fait-il un armement pour coopérer avec les troupes de Godefroi? il se retire en apprenant leur triste position dans Antioche. Plus tard, il envoie des pillards, afin de les attaquer sur leur passage; Anne Comnène avoue elle-même les soupçonneuses précautions de son père. Les écrivains latins lui ont vivement reproché sa perfidie; ils n'ont que des paroles de mépris pour l'empereur et ses peuples. Le Tasse, tout empreint des vieilles chroniques, s'est fait l'écho de leurs plaintes. Du reste, il est constant que les Grecs n'ont eu aucune part à la prise de Jérusalem; Tatin ou Tatice, général d'Alexis, n'était même plus avec les Croisés, quoique le Tasse l'y comprenne encore; il était retourné à Constantinople après la reddition d'Antioche. Voici ce que nous lisons dans Raimond d'Agiles, le chroniqueur le plus curieux à étudier, car il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'ont vu et fait

ses compagnons : « Il y avait, dans notre armée devant Antioche, un homme de la maison de l'empereur, qu'Alexis nous avait donné en sa place, qui se nommait Tatin, n'avait point de nez, et était dépourvu de tout courage. J'avais presque oublié d'en parler, et certes, il aurait bien dû demeurer à jamais en oubli. Après avoir trahi ses compagnons et s'être parjuré lui-même, Tatin, au nez coupé, s'échappa par la fuite. Ayant acheté une honte pour lui et pour les siens, il feignit de se mettre en route comme pour aller rejoindre l'armée de l'empereur, et, abandonnant ses tentes, il partit avec la malédiction de Dieu. » Cette circonstance du nez coupé de Tatin ferait supposer que c'était un esclave élevé par Alexis aux dignités de l'Empire, vieille coutume du despotisme en Orient; ou bien encore, un de ces Tartares au nez épaté, que les empereurs prenaient à leur solde.

(11) Tripoli, nommée *Tarabolous* par les Turcs, ville ancienne et considérable de Phénicie, fut prise sur les Romains, l'an 638, par Youkima, Grec renégat, l'un des généraux du calife Omar. Elle passa dans la suite au pouvoir des califes d'Egypte. A l'arrivée des Croisés, le gouverneur de cette ville, dit l'historien Ibn-Giouzi, s'appelait Facr'Elmole-Ibn-Ammar. Il ne se soumit pas volontairement à Godefroi, comme l'écrit le Tasse, et ce ne fut qu'à la suite d'une défaite qu'il consentit à garder la neutralité. « Il y eut devant Tripoli tant de sang humain répandu, rapporte Robert le moine, qu'il rougit les eaux qui coulaient dans la ville, et remplissait les citernes; les plus nobles de la cité y furent tués, et ceux qui demeurèrent en vie gémirent de ce que leurs citernes avaient été ainsi souillées. » (Lib. x, dans les *Scriptores rerum Germanicarum* de Reuber.)

(12) L'émir égyptien qui avait le commandement de Jérusalem, lors du siége par l'armée de Godefroi, ne se nommait pas Aladin, mais Iftikhar-Eddaulé, ou la *Gloire de l'Empire*. Depuis les grandes conquêtes du sultan Saladin sur les Croisés au XIIe siècle, ce nom avait un immense retentissement dans la chrétienté; le Tasse s'en sera sans doute servi, pour mettre un Aladin ou Saladin, vaincu par les Croisés, à côté de son homonyme, leur vainqueur.



Sophronie et Olinde.

CHANT II.

Tandis que le tyran se préparait aux batailles, Ismen, seul, un jour lui apparut. Ismen peut arracher au marbre des tombeaux un corps sans vie, et faire qu'il respire et sente; Ismen, au seul bruissement de ses évocations, épouvante Pluton jusque dans son palais; il dispose des démons comme de ses serfs pour ses œuvres impies, les enchaînant et les déliant à son gré. Ismen adore Mahomet, pourtant il fut chrétien; il n'a même pu entièrement abandonner ses premiers rites, aussi confond-il dans ses usages profanes les deux lois qu'il connaît mal. Et maintenant, du fond des cavernes, où, loin de la foule, il exerce un art inconnu, il vient, détestable conseiller d'un méchant roi, se présenter à son maître dans le péril commun. « Seigneur, lui dit-il, l'armée victorieuse arrive, réunissons ce qui convient à ta défense; le Ciel et le monde nous prêteront leurs forces. Tu as tout vu, pourvu à tout, avec les qualités d'un roi, d'un capitaine; si chacun de nous fait ainsi son devoir,

cette terre sera le sépulcre de tes ennemis. Quant à moi, je viens m'associer à tes périls, à tes travaux; je te promets tout ce que peut donner l'art magique et les conseils de mes vieux ans. Je forcerai les anges, qui autrefois furent exilés du ciel, à prendre part à nos fatigues. Mais, auparavant, il faut te dire de quelle manière je veux préparer mes enchantements (1).

» Dans le temple des Chrétiens gît sous terre un autel caché; là est la figure de celle qu'ils nomment la Mère de leur Dieu. Devant ce simulacre, recouvert d'un voile, brûle une lampe ardente, et autour sont suspendues les offrandes de leur dévotion crédule. Cette image leur étant ravie, je veux que de ta propre main tu la transportes et la mettes dans ta mosquée. J'emploierai ensuite des charmes si puissants, qu'elle deviendra la redoutable gardienne de tes portes tant que tu la conserveras, et, par de nouveaux mystères, ton empire sera en sûreté dans ses murs formidables. »

Il dit, et il persuade. Aladin, impatient, court à la maison de Dieu, violente les prêtres, et dérobe la chaste effigie; il la porte dans son temple, où un culte insensé et coupable a souvent outragé le Ciel. Dans ce lieu profane, sur cette image sacrée, Ismen murmure ses blasphèmes. Le jour paraissait à peine, et celui qui avait la garde de ce temple immonde ne retrouva plus l'image où il l'avait placée; il la chercha en vain. Bientôt le roi en est averti; cette nouvelle l'irrite; il est convaincu qu'un Chrétien a commis ce vol, et qu'il le recèle chez lui. Cela fut-il, en effet, l'œuvre de la main d'un Fidèle? ou bien le Ciel, indigné qu'un lieu aussi vil abritât sa divine Reine, voulut-il montrer sa puissance? La renommée est encore incertaine; on ne sait si ce fut le résultat d'un miracle ou de l'adresse des hommes : la piété et la foi nous ordonnent de croire que le Ciel en est l'auteur.

Aussitôt on fait de sévères recherches dans chaque église, dans chaque maison de Chrétiens. De cruelles peines attendent ceux qui cacheront le vol ou le coupable, des récom-

penses ceux qui le livreront. Le magicien, de son côté, épie avec tous les artifices de son art; il ne peut rien découvrir. Le Ciel, soit que ce fût son ouvrage, soit que ce fût celui d'autrui, cacha la vérité. Le roi, perdant tout espoir de connaître l'auteur du vol qu'il attribue aux Fidèles, s'abandonne contre eux à la haine la plus féroce; il brûle de fureur et de rage; il oublie toute mesure, et quoiqu'il puisse arriver, il veut se venger et satisfaire son courroux. « Le larron, dit-il, n'échappera pas dans le massacre commun; ma colère ne sera point vaine, et afin qu'il ne puisse se sauver, le juste et l'innocent périront. Mais, que dis-je, le juste! tous sont coupables; jamais un homme de cette secte ne fut l'ami de notre nom; s'il en est parmi eux qui soient exempts de ce crime, leurs anciens forfaits justifieront ma vengeance! Sus, sus, mes loyaux amis! employez le fer et le feu, brûlez et massacrez! »

Ainsi il parle à ses satellites. Le danger est soudain connu des Fidèles; la crainte d'une mort si prompte les effraie; ils n'osent ni la fuite, ni la défense, ni les prières, ni les excuses; incertains, timides, ils trouvent cependant leur salut où ils l'espéraient le moins. Une jeune fille était parmi eux, d'une âme élevée et royale; belle, mais négligeant sa beauté, et n'y voyant qu'un ornement à sa vertu; son mérite le plus grand est de cacher son grand mérite dans une demeure obscure, où, seule, elle se dérobe aux regards et aux hommages des mortels. La beauté digne d'admiration ne peut rester longtemps cachée; tu ne le voulus pas, amour! tu la révélas aux brûlants désirs d'un adolescent. Amour, naguère aveugle, maintenant Argus, tes yeux ne sont plus recouverts d'un bandeau; à travers mille gardes tu pénètres dans les plus chastes asiles pour y porter un regard étranger.

Sophronie est son nom, Olinde est celui du jeune homme. Tous deux ont la même patrie, la même foi. Lui, autant modeste qu'elle est belle, désire beaucoup, espère peu, et ne demande rien; il n'ose et ne sait comment s'exprimer.

Sophronie, de son côté, le repousse ou ne le voit pas. Ainsi, jusqu'à présent, le malheureux Olinde a été inconnu ou dédaigné*.

Tout à coup le bruit se répand qu'on prépare un horrible massacre des Chrétiens. Sophronie, généreuse et dévouée, forme le projet de les sauver. Cette grande pensée accroît son courage, que répriment aussitôt la pudeur et la timidité. Le courage enfin l'emporte, ou plutôt, par un heureux accord, l'audace devient pudique et la pudeur audacieuse. La jeune vierge s'avance au milieu de la multitude; elle ne cache point ses charmes pas plus qu'elle ne les étale; elle marche les yeux baissés, enveloppée d'un voile. Ses manières sont dignes et exquises; on ne peut dire si elle est parée ou si elle ne l'est pas, si c'est l'art ou la nature qui a ajusté son beau visage. Sa négligence est due à la création, à l'amour et au Ciel.

Admirée de chacun, l'altière fille passe sans regarder personne; elle va droit au roi; ses traits irrités ne l'intimident point; elle soutient, intrépide, son féroce aspect. « Je viens, seigneur, lui dit-elle, te prier d'arrêter ta colère et la frénésie de ton peuple; je viens te découvrir le coupable qui t'a offensé; je viens te livrer ce que tu cherches. » A cette hardiesse, à l'éclat subit de ces chastes attraits, Aladin, presque confus, presque dompté, calme son indignation et adoucit sa cruelle face. Avec moins de sévérité, lui dans l'âme, elle sur le visage, il en devenait l'amant; mais une beauté rigide ne séduit pas un cœur farouche, et les douces caresses sont les seules amorces de l'amour. L'étonnement, le désir, la volupté, sinon l'amour, émurent son âme grossière. « Parle, dit-il; j'ai ordonné qu'on n'offense pas tes Chrétiens.—Le coupable, reprit-elle, se trouve devant toi; le vol est l'œuvre de cette main, c'est elle qui déroba l'image; je suis le criminel que tu recherches, et

* Ce passage ne se rapporterait-il pas aux amours du Tasse avec la princesse Éléonore, sœur d'Alphonse? amours malheureuses, et qui, ayant été découvertes, amenèrent la disgrâce du poëte à la cour de Ferrare.

tu dois me punir. » Ainsi elle sacrifie sa noble tête au danger commun, elle se rend responsable de tout. Magnanime mensonge! quelle vérité plus belle pourrait t'être comparée! Le tyran demeure irrésolu, et ne se livre pas aussitôt à sa colère : « Qui t'a donné ce conseil? Quel fut ton complice? Je veux que tu me le dénonces. — Je n'ai cédé à personne la moindre partie de cette gloire; seule, j'ai tout conçu, tout exécuté. — Seule alors tu éprouveras ma colère et ma vengeance. — C'est justice, dit Sophronie; puisque j'ai eu tout l'honneur, je dois subir toute la peine. »

A ces mots, la fureur d'Aladin se rallume. « Où as-tu caché l'image? s'écrie-t-il. — Je ne l'ai point cachée, mais brûlée, et en la brûlant j'ai cru faire un acte louable : désormais elle ne pourra plus être violée par les mains profanes des mécréants. Que demandes-tu? le vol ou le voleur? Le vol, tu ne l'auras jamais; le voleur, tu l'as devant toi. Et pourquoi ces mots de vol, de voleur? ils ne conviennent ni à moi ni à mon action : n'est-il pas permis de reprendre ce qui fut pris injustement? » En écoutant ces paroles, le tyran frémit d'une voix tonnante. N'espère plus le pardon, cœur pudique, âme sublime, noble visage! c'est en vain que l'amour, contre une indignation cruelle, lui fait un bouclier de ses attraits. On saisit la jeune fille, et le roi la condamne à mourir sur un bûcher. Déjà on déchire son voile et son chaste manteau; des chaînes étreignent ses douces mains. Elle se tait; rien ne l'épouvante. Une forte émotion agite sa poitrine; une seule couleur empreint sa belle figure; ce n'est point la pâleur de l'effroi, mais une blancheur éclatante.

Ce grand acte se divulgue bientôt; le peuple accourt, et Olinde avec lui. La nouvelle est certaine, mais la personne est inconnue. Olinde s'avance; il voit la belle prisonnière dans l'attitude d'une condamnée, il aperçoit les exécuteurs employés à leur cruel office; se précipitant alors, il heurte la foule : « Non, non, crie-t-il au roi, cette fille n'est

point coupable du vol, elle s'en vante par folie. Une femme seule, sans expérience, ne peut oser, ni concevoir, ni exécuter une telle entreprise. Comment aurait-elle pu tromper les gardiens? Par quel artifice aurait-elle soustrait l'image sainte? Si elle l'a fait, qu'elle le raconte. C'est moi, seigneur, qui ai dérobé cette image. » Hélas! combien n'aime-t-il pas celle dont il n'est pas aimé! Puis il ajoute: « J'escaladai de nuit ta haute mosquée; après bien des essais par des chemins inaccessibles, je traversai cette étroite ouverture qui lui donne l'air et le jour. A moi l'honneur, à moi aussi la mort. Jeune fille, cesse d'usurper mon supplice; ces chaînes sont à moi, c'est pour moi que ce bûcher s'apprête, que ces flammes scintillent! »

Sophronie baisse la tête, et le regarde d'un œil de pitié et de douceur: « Que veux-tu, malheureux innocent? quel conseil te guide, quelle erreur t'entraîne? Ne suis-je donc pas assez forte pour supporter tout ce que peut la rage d'un homme? Un cœur qui attend la mort, la veut seule, et ne demande pas de compagnon. » Ces paroles d'une amante ne font point rétracter Olinde, ne changent rien à ses pensées. Grand spectacle où la vertu magnanime et l'amour sont aux prises! où la mort se pose comme récompense du vainqueur, où la vie est le supplice du vaincu! Cette persistance à s'accuser l'un l'autre irrite le roi; la fermeté lui semble un outrage; il pense qu'on ne méprise ses tourments qu'en le méprisant lui-même. « Je les crois tous les deux, dit-il; tous deux sont dignes de foi, et leur palme sera telle qu'il convient. » Aussitôt il fait signe à ses gens, et ceux-ci accablent de lourdes chaînes l'infortuné jeune homme. Olinde et Sophronie sont liés au même pieu, le dos attaché contre le dos, le visage caché au visage.

On élève autour d'eux le bûcher, déjà l'on excite la flamme; de douloureuses lamentations se font entendre; c'est Olinde qui parle à la compagne de son supplice. « Ce sont donc là les liens qui devaient m'unir à toi? Est-ce donc là le feu qui devait nous embraser d'une même

ardeur! l'amour m'avait promis d'autres nœuds, d'autres flammes; et voilà ce que nous prépare une cruelle fatalité! Trop, hélas! beaucoup trop nous avons été séparés, et nous ne sommes unis que pour mourir! J'ai le bonheur du moins, dans ce moment terrible, d'être associé à tes tourments, n'ayant pu l'être à ta vie. Je déplore ta destinée et non la mienne, puisque j'expire à tes côtés! O heureuse mort, doux martyre, si mon âme s'exhalant sur tes lèvres pouvait se confondre avec ton dernier souffle! » Il parle ainsi en sanglotant. Sophronie lui répond : « Ce moment solennel, ami, demande d'autres pensers, d'autres larmes, une plus haute raison. Que ne songes-tu à tes fautes? Rappelle-toi la grande récompense que Dieu promet aux bons! Offre-lui ton supplice, il n'aura plus que des douceurs; tu verras avec joie le céleste séjour. Regarde le ciel, comme il est beau! regarde le soleil, qui nous invite et nous console (2)! »

La multitude des païens éclate en bruyantes plaintes; le Fidèle gémit, mais à voix basse. Je ne sais quoi d'inusité et de tendre s'infiltre dans l'âme cruelle d'Aladin; à cette seule sensation il s'indigne; il ne veut pas ployer, et, détournant les yeux, il se retire. Toi seule, Sophronie, tu ne partages pas le deuil commun; toi seule ne pleures pas, quand chacun verse des larmes!

Au milieu de ce péril, voici un guerrier : il paraît tel. Son aspect est noble et digne. Ses habits étrangers, son armure, annoncent qu'il arrive d'un pays lointain; le tigre que son casque a pour cimier attire tous les regards, illustre enseigne, distinction habituelle de Clorinde dans les batailles. Aussi de tous côtés on croit reconnaître Clorinde, et c'est elle en effet. Dès ses plus jeunes ans elle méprisa les mœurs et les occupations efféminées; jamais sa main altière ne voulut s'abaisser à de mesquins travaux, à manier le fuseau et l'aiguille; elle fuit les molles habitudes, l'espace étroit des villes, et sa vertu est respectée même dans les camps. L'orgueil est sur ses traits; elle se complaît

à les rendre sévères, et sa sévérité a des charmes. Très-jeune encore, sa main débile brida le mors d'un coursier; elle saisit l'épée et le bâton; ses membres s'endurcirent dans les luttes, et dans les courses elle les rendit légers; sur les montagnes, à travers les forêts, elle poursuivait l'ours, le lion féroce. Enfin, elle se jeta dans les guerres; elle parut terrible aux hommes, comme ces bêtes sauvages qu'elle avait combattues avec un cœur d'homme dans les déserts.

Maintenant elle vient des contrées de Perse, pour résister aux Chrétiens. Plusieurs fois déjà elle a dispersé leurs membres dans la plaine, et teint les ruisseaux de leur sang. A peine arrivée, son premier coup d'œil découvre un appareil de mort. Avide de connaître le crime des condamnés, elle lance son cheval; la foule s'écarte, et Clorinde regarde attentivement les deux victimes : l'une se tait, l'autre gémit; la plus robuste montre le moins de fermeté. Toutefois les pleurs du jeune homme sont dus à la pitié, non à la crainte; il se lamente, mais ce n'est pas sur son sort. Sa compagne silencieuse, les yeux tournés vers le ciel, semble, même avant d'expirer, ne plus tenir à la terre.

Clorinde s'attendrit, elle partage leur douleur à tous deux, et répand quelques larmes. Ses sympathies sont pour la jeune fille qui ne se plaint pas : le silence la touche plus que les sanglots. Aussitôt elle interroge un vieillard qui est à ses côtés : « Dis-moi, quels sont ceux-ci? Est-ce un crime, ou la fatalité qui les a conduits au supplice? » La réponse du vieillard fut brève, et satisfit à la demande. Frappée de son récit, Clorinde se persuade que tous les deux sont innocents; elle veut les arracher à la mort, par les prières ou par les armes. Les flammes allaient atteindre le bûcher; elle accourt, fait retirer le feu, et s'adressant aux satellites : « Qu'aucun de vous ne soit assez hardi pour poursuivre ce cruel office, jusqu'à ce que j'aie parlé au roi; vous ne recevrez point de reproches de votre retard;

je vous le jure. » Sa grande et majestueuse tenue en impose : les gardes obéissent. Puis elle s'avance vers Aladin, et le trouve venant à sa rencontre : « Je suis Clorinde, dit-elle ; déjà peut-être tu m'as entendu nommer. J'arrive pour défendre avec toi la foi commune et ton royaume ; ordonne, je suis prête à tout entreprendre. Je ne méprise pas ce qui est faible ; je ne crains pas ce qui est puissant. Rien ne m'intimide, ni le combat dans la plaine, ni la résistance dans les villes murées. »

Elle dit, et le roi l'interrompant s'écrie : « Quelle est la terre si éloignée de l'Asie et de la route du soleil, où ta renommée, glorieuse fille, ne soit parvenue, où ton courage n'ait retenti ? Le secours de ton épée dissipe toutes mes craintes et me rassure ; une forte armée réunie pour ma défense me donnerait moins d'espoir. Déjà l'arrivée de ce Godefroi me paraît trop tardive. Tu me demandes de l'emploi : les nobles et périlleuses entreprises sont seules dignes de ta valeur. Je te cède tout pouvoir sur mes gens ; tes ordres seront leur loi. » Clorinde répond à ces louanges par de gracieux remercîments ; puis elle ajoute : « Sans doute exiger le salaire avant le service, cela te paraîtra nouveau ; mais ta bonté m'enhardit. Je sollicite, pour prix de mes actions futures, la grâce de ces deux malheureux ; je la réclame comme un don ; et cependant si le crime est incertain, le jugement n'est pas justice. Je me tais là-dessus ; je tairai de même les grandes preuves qui me démontrent leur innocence. Je dirai seulement mon opinion ; elle diffère de la voix commune qui accuse les Chrétiens d'avoir dérobé l'image, et je m'appuie sur de hautes raisons. Ce fut une profanation de nos lois que le conseil du magicien Ismen ; nous ne pouvons avoir dans nos mosquées, même nos propres idoles, moins encore celles d'autrui. C'est donc à Mahomet qu'il faut attribuer ce miracle, et il l'a fait pour démontrer que jamais les nouvelles doctrines ne pourront souiller ses temples. Laissons à Ismen ses enchantements ;

son arme, c'est la sorcellerie. Nous autres gens de guerre, manions le fer; c'est là notre art, notre espérance (3). »

Elle se tait. Le cœur irrité d'Aladin cède difficilement à la pitié, il se laisse pourtant toucher par la raison et les sollicitations puissantes : « Qu'ils aient la liberté et la vie, s'écrie-t-il; justice ou pardon, on ne saurait rien refuser à un tel intercesseur. Innocents, je les absous; coupables, je te les abandonne. » Olinde et Sophronie furent ainsi délivrés. Cette circonstance fut doublement heureuse pour Olinde : il parvint à faire naître l'amour au cœur de sa noble compagne; il marcha du bûcher à l'autel; de martyr, il devint époux; et après avoir voulu mourir avec Sophronie, elle consentit à vivre avec lui.

Mais le roi soupçonneux voit pour lui un péril dans l'union de tant de vertus. Tous deux par ses ordres sont envoyés en exil loin des frontières de la Palestine; poursuivant son dessein, il bannit les autres Fidèles, et les confine en divers lieux. Quel vide cela ne laisse-t-il pas dans les familles! Quelle tristesse pour le tout jeune enfant comme pour le vieillard décrépit! Dure séparation! on chasse ceux dont on redoute le courage ou l'audace; on garde comme otages tout ce qui est faible et sans défense. Beaucoup s'en vont errants; les autres, plus excités par le désespoir que par la crainte, se réunissent aux Francs, qu'ils rencontrent le jour même de leur entrée dans Emmaüs *.

Emmaüs n'est séparée de la noble Jérusalem que par une distance assez courte; un homme, en partant le matin, peut facilement y arriver le soir. Oh! combien ces renforts ne furent-ils pas agréables aux Chrétiens! combien n'accrurent-ils pas leur ardeur (4)! Le soleil avait déjà atteint le milieu de sa course; Godefroi fit dresser les tentes. Elles étaient à peine déployées, lorsqu'on vit paraître deux chefs, de haute apparence, à la démarche étrangère,

* Emmaüs, ville considérable au temps des Macchabées, n'était plus alors qu'une bourgade connue sous le nom de Nicopolis.

aux vêtements inconnus; leur attitude pacifique dénote qu'ils viennent comme amis auprès de Godefroi. Ce sont les envoyés du soudan d'Egypte; une multitude de cavaliers les entourent.

L'un d'eux est Alète; sa naissance est des plus vulgaires, mais son langage fécond et brillant, ses manières faciles, son esprit varié, l'ont élevé aux premiers honneurs de l'empire. Prompt à feindre, habile à tromper, grand fauteur de calomnies, il sait si bien se contraindre que, lorsqu'il vous accuse, on dirait qu'il vous loue. L'autre, c'est Argant le Circassien; aventurier inconnu, il vint à la royale cour d'Egypte, où il s'est assis au rang des satrapes, après avoir obtenu les plus hauts grades dans la milice*. Impatient, inexorable, féroce, il est infatigable et invincible dans les batailles. Méprisant tous les dieux, son épée est sa seule loi, son seul raisonnement.

Ils demandent audience, et sont admis devant le célèbre Godefroi. Celui-ci, simplement vêtu, assis sur un humble siége, se trouve au milieu de ses capitaines : la valeur réelle, quoique négligée, brille assez de son propre éclat. Le présomptueux Argant lui fait à peine un léger salut; Alète, au contraire, la main droite posée sur sa poitrine, la tête courbée vers la terre, lui rend tous les honneurs que prescrit sa nation. Il commence ensuite sa harangue; de sa bouche sort une éloquence plus douce que le miel; et comme les Francs savent déjà le langage de la Syrie, ils comprennent ce qui leur est dit :

« Magnifique soleil, auquel daignent se soumettre tous ces guerriers réunis : c'est par tes conseils, ta sagesse, qu'ils ont cueilli tant de palmes, et conquis tant de royaumes. Ton nom a déjà franchi les Colonnes d'Hercule; il a retenti parmi nous, et le bruit de ta puissante

* Le Tasse fait sans doute allusion aux Mameloucks, tous fils d'esclaves, lesquels, élevés sous la tente, parvenaient à commander les armées des califes. Plus tard, lors des croisades de saint Louis, l'Égypte fut même gouvernée par des sultans mameloucks : Bibars, Kélaqun, etc.

valeur s'est répandu dans toutes les parties de l'Egypte. Chacun en a été frappé comme d'une chose merveilleuse. Mon maître a appris tes exploits, non-seulement avec surprise, mais encore avec plaisir, et plus d'une fois il se plaît à les raconter. Il aime en toi ce qu'il redoute chez les autres; il vante ton courage, et il désire vivement qu'une même amitié vous unisse, sinon une même foi. Poussé par ce noble désir, il sollicite ton alliance et la paix; la vertu sera le lien de cette union, puisque ce ne peut être la croyance. Mais instruit que tu voulais chasser du trône un de ses voisins, son ami, il nous envoie, avant que tu aies frappé les premiers coups, pour te faire connaître ses pensées.

» Et voici son intention : contente-toi des terres que tu as déjà conquises; laisse en paix la Judée et tous les pays qui reposent sous la protection de son sceptre. De son côté, il promet d'affermir ta puissance peu solide. Si vous êtes ainsi unis, le Turc et le Persan pourront-ils jamais espérer de réparer leurs désastres? Seigneur, les grandes choses que tu as faites en peu de temps étonneront les âges futurs; armées, villes, tu as tout vaincu, tout détruit; tu as supporté la famine, parcouru des chemins inconnus; ta renommée a frappé d'épouvante et de douleur les provinces voisines et les plus éloignées. Tu peux bien acquérir de nouveaux empires; mais en vain espérerais-tu une gloire nouvelle; la tienne est parvenue à son sommet; tu ne dois point l'exposer dans une guerre dont l'issue est douteuse. Vainqueur, tu accroîtras tes Etats, sans accroître ton renom. Vaincu, tu perdras tout, et l'honneur et les contrées soumises. C'est un jeu de fortune bien insensé de risquer beaucoup contre peu, et le certain pour l'incertain.

» Quelques conseillers, jaloux de ta puissance, te porteront à conserver ce que tu as si aisément conquis; peut-être aussi ce désir naturel qui fermente et grandit dans les cœurs, d'avoir un peuple de serfs et de tributaires,

te fera fuir la paix beaucoup plus que les batailles. On t'engagera à suivre les larges voies ouvertes à ton destin; à ne point déposer ta formidable épée, compagne de tes victoires, jusqu'à ce que la loi de Mahomet succombe, jusqu'à ce que l'Asie soit pour toi un désert. Douces choses à entendre, douces flatteries qu'accompagnent souvent les dangers. Mais si la haine ne t'aveugle pas, si la lumière de ta raison n'est point éteinte, tu verras qu'en faisant la guerre, tout est à craindre, rien à espérer; la fortune change tour à tour, tantôt bonne, tantôt mauvaise, et les succès rapides ont toujours un précipice devant eux. Dis-moi si l'Egypte puissante, avec son or, ses armes et sa prudence, s'ébranle pour te perdre; si le Persan, le Turc, et le fils de Cassan* recommencent la guerre, quelle force opposer à leur grande furie? où t'abriteras-tu dans le péril? Tu comptes sans doute sur le méchant roi des Grecs et sur les liens sacrés qui vous unissent? La foi grecque est connue de chacun. Une seule de leurs trahisons t'apprendra toutes les autres; je pourrais t'en citer mille, car cette gent perfide et avare t'a tendu mille embûches; elle t'a déjà disputé le passage sur ses terres. Exposera-t-elle sa vie pour toi? donnera-t-elle son propre sang, après t'avoir refusé un chemin ouvert à tout le monde?

» Peut-être ton espoir se fonde-t-il sur les légions qui t'environnent; tu crois dompter tes ennemis réunis aussi facilement que tu les as vaincus épars. Mais tes troupes sont épuisées par la guerre, par la disette; elles se sont amoindries, tandis que l'union du Persan, du Turc et de l'Egyptien, accroît le nombre des opposants. Et serais-tu même persuadé que tu dois toujours vaincre, que les dé-

* Il y a ici double emploi : le fils de Cassan n'est autre chose que l'habitant de la Perse. On est étonné de rencontrer ce nom dans un discours prononcé au XIe siècle, *Usum-Cassan* ne s'étant rendu maître de l'Empire persan que vers le milieu du XVe siècle, époque où il fonda la dynastie des Turcomans *Ak-Koïounlu* (du mouton blanc).

crets du Ciel seconderont tes volontés, vaincras-tu la famine? Quel refuge, quel asile te défendront de ce fléau? En vain tu agiteras ta lance, tu croiseras l'épée, la victoire te défie! tout est brûlé dans les champs; la main prévoyante des habitants a tout détruit. Plusieurs jours avant ton arrivée, les productions du sol ont été renfermées dans les villes closes et dans les hautes tours. Conduits par ton audace, avec quoi espères-tu nourrir ici tes gens de cheval et de pied? Tu diras : « L'armée de mer prendra soin de nous. » Peux-tu faire dépendre ta subsistance de l'inconstance des vents? obéiront-ils à ta fortune? Penses-tu les diriger selon tes besoins? La mer, sourde à toutes les prières, à toutes les lamentations, s'affaissera-t-elle sous tes désirs? Crois-tu que l'Egyptien, le Persan et le Turc n'auront pas de puissants vaisseaux à opposer aux tiens?

» Il te faudra, seigneur, une double victoire pour sortir de cette entreprise avec honneur; une seule défaite t'enveloppe d'une grande honte et de dangers encore plus grands. Notre flotte détruisant la tienne, l'on mourra de faim sous tes tentes; et, toi-même vaincu, en vain tes navires seraient victorieux. Si dans cette extrémité tu refuses la paix avec le grand roi d'Egypte, je le dis avec vérité, ta prudence est indigne de tes autres vertus. Puisse le Ciel te faire changer d'avis, si tu es décidé à la guerre! Puisse l'Asie respirer au milieu de ses douleurs, et toi, jouir du fruit de tes victoires! Vous, compagnons de ses périls, de ses soucis et de sa gloire, ne vous laissez point séduire par les faveurs de la fortune; ne provoquez point de nouvelles guerres. De même que le pilote, échappé aux dangers de la mer, ramène au port tous les vaisseaux, rassemblez vos voiles éparses et ne vous fiez plus à la vague terrible. »

Alète se tait. Chaque guerrier accueille ce discours par un sombre murmure; on voit tout leur mépris pour les propositions qu'il renferme. Godefroi, leur capitaine, fixe

sur eux ses regards, et cherche à lire sur leur front. Puis, reportant sa vue sur Alète, qui attend sa réponse, il lui parle ainsi : « Envoyé, tu nous as dit avec douceur des paroles, tantôt courtoises, tantôt menaçantes. Si ton roi m'aime, s'il loue nos exploits, c'est une récompense que j'ai pour agréable. Tu nous annonces l'union des païens dans la guerre; je te répondrai en toute liberté d'esprit et avec de simples mots. Tout ce que nous avons jusqu'à présent souffert, et sur la mer et sur la terre, les chaleurs et les froidures, tout cela n'a eu pour but que de nous ouvrir les portes de saintes et vénérables murailles; d'obtenir de Dieu grâce et merci, en arrachant des Fidèles à une dure servitude. Pour un si noble dessein, nous exposerons toujours les honneurs de ce monde, nos biens et notre vie. L'ambition égoïste ne nous a point poussés à cette entreprise; jamais elle ne fut notre guide. Que le maître du Ciel broie dans nos cœurs ce sentiment coupable, s'il existe dans quelques-uns! qu'il chasse ce venin mortel, et que sa main, assouplissant les cœurs les plus endurcis, les échauffe et les embrase! C'est cette main qui nous a conduits et dirigés; elle écarte de nous tous les obstacles, nous sauve de tous les périls, aplanit les montagnes, dessèche les rivières, tempère l'ardeur des étés, brise les glaçons des hivers; elle apaise les flots d'une mer orageuse, comprime ou déchaîne les vents; elle renverse les plus hauts remparts, disperse les plus formidables armées. C'est elle qui fait naître notre ardeur et notre espoir; non les forces fragiles de toutes les troupes de Francs, de tous les soldats que nourrit la Grèce. Tant que cette main ne nous délaissera pas, nous craignons peu que les secours nous manquent; celui qui sait comment elle frappe, comment elle protége, ne cherche point d'autre appui dans ses dangers. Et si, par nos erreurs, ou par des arrêts mystérieux, nous étions privés de son aide, lequel de nous regretterait d'être enseveli près de la sépulture de notre Dieu? Nous mourons ici sans envier le sort de

ceux qui nous survivent ; nous mourons, mais notre mort enfantera des vengeurs. L'Asie ne se rit point de notre destinée, et l'on ne vous voit pas gémir sur notre trépas. Ne crois pas cependant que nous fuyons la paix, comme on fuit une guerre cruelle ; l'amitié de ton roi nous plaît, nous ne repoussons point son alliance. Mais la Judée ne fait pas partie de son empire, tu le sais : pourquoi donc en prend-il tant de soin? Pourquoi veut-il nous défendre la conquête d'un royaume étranger, lorsqu'il devrait se borner à régir le sien en paix et en repos (5)? »

Tel fut son discours. Il met au cœur d'Argant une rage poignante ; les lèvres enflées d'orgueil, le voyez-vous s'avancer vers Godefroi : « Qui ne veut pas la paix, dit-il, aura la guerre : jamais les sujets de querelles n'ont manqué ! En refusant nos premières offres, tu repousses tout accommodement ! » Soudain il saisit la lisière de sa robe, la courbe, en forme un pli qu'il présente à Godefroi ; puis d'un ton insultant et farouche, il s'écrie : « O toi qui braves les entreprises les plus douteuses, je t'apporte dans ce pli, et la paix et la guerre. Choisis sans délai lequel des deux te convient. » Cette fierté outrageante irrite les guerriers, et sans attendre la réponse de Godefroi, leur magnanime chef, tous s'écrient : « La guerre ! la guerre ! — Je vous la déclare mortelle, » répond Argant en secouant le pli de sa robe. Son aspect est terrible, menaçant : on dirait un Romain ouvrant le temple de Janus. Il semble que de sa poitrine sortent la fureur insensée, la discorde sauvage, et dans ses effroyables yeux on croit voir la torche ardente d'Alecto et de Mégère. Tel était sans doute ce mortel qui éleva contre le ciel la grande tour de la confusion ; Babel le contempla dans la même attitude, haussant son front superbe et défiant les étoiles.

« Vous nous menacez de la guerre, réplique alors Godefroi : nous l'acceptons. Dites à votre roi qu'il vienne, qu'il se hâte ; et s'il ne vient pas, qu'il nous attende sur les bords du Nil. » Puis d'un air doux, affable, il les congédie, et

les honore de riches présents. A Alète, il donne un casque précieux pris à Nicée, parmi d'autres dépouilles. Argant reçoit une épée, dont la garde et le pommeau sont d'or; elle est ciselée avec un tel art, que la beauté du travail l'emporte de beaucoup sur le prix de la matière. Après en avoir examiné la trempe, la richesse et les ornements, Argant répète à Godefroi : « Tu verras bientôt l'usage que je puis faire de tes dons (6). »

Ils partent aussitôt. « Que rien n'arrête notre course, dit Argant à son compagnon. Ce soir je serai à Jérusalem; toi, retourne en Egypte, avec le soleil du lendemain. Dans ce pays, ma présence et mes discours ne peuvent plus être utiles. Porte toi-même la réponse de ceux-ci; quant à moi, je ne veux pas m'éloigner du lieu choisi pour les batailles. » Ainsi d'ambassadeur, il devient ennemi. Cette résolution fut-elle subite ou réfléchie? Quoi qu'il en soit, sans songer au droit des gens, aux antiques usages, impatient de tout retard, il marche, à la lueur des étoiles, vers les murailles de la sainte cité.

La nuit était venue. L'onde et les vents sont en repos, le monde paraît muet. Les animaux sont fatigués, soit que la mer et les lacs limpides les cachent dans leur profondeur, soit qu'ils gissent dans les tanières ou accroupis dans les étables. Les oiseaux joyeux calment leurs peines, ou les oublient dans les douceurs du sommeil. Mais sous les tentes des Fidèles, les capitaines des Francs ne dorment pas. Nul d'entre eux ne repose, tant est vif leur désir de voir briller au ciel la clarté qui doit les conduire vers Jérusalem, noble terme de ce grand passage; ils regardent à chaque instant si un rayon pointille pour éclaircir l'obscurité de la nuit.



NOTES DU CHANT II.

(1) Ici commencent les féeries du Tasse, qui tiennent une si large place dans le poëme de la *Jérusalem délivrée*. Tout le moyen âge était rempli de ces traditions de fées et de magie, et c'est encore dans les romans de chevalerie que le Tasse, comme Boïardo et l'Arioste, est allé prendre ses inspirations. L'Ismen du poëte ne serait-il pas un souvenir de Maugis, l'enchanteur qui joue un si grand rôle dans la chronique des quatre fils d'Aymon, au siége du château de Montauban par Charlemagne, et dont les agréables tours désolent tant le bon *Empère* (empereur), pour nous servir de l'expression des vieilles chroniques?

(2) A l'apparition des Croisés en Orient, les Sarrasins alarmés ne virent plus que des ennemis dans les Chrétiens. Ceux-ci eurent à souffrir des persécutions inouïes, et parmi tous les traits de barbarie, il en est un cité par Guillaume de Tyr, qui a sans doute donné au Tasse l'idée de son épisode d'Olinde et Sophronie: «La condition des Fidéles de Jérusalem empira beaucoup, dit l'historien des croisades, tant à cause de la juste douleur que leur donnait la ruine de la sainte église de la Résurrection, que par suite de toutes les vexations et charges auxquelles ils furent chaque jour plus exposés. En outre des énormes impôts et des tributs qu'on exigeait d'eux, fort au delà des usages, et malgré les priviléges qui leur avaient été accordés par les prédécesseurs du roi, ce monarque leur interdit l'exercice des solennités que jusqu'à ce jour ils avaient pratiquées sous d'autres princes, tantôt en secret, tantôt ouvertement. Plus un jour était célèbre, plus ils étaient tenus étroitement enfermés dans leurs habitations; ils n'osaient paraître en public; leurs maisons même ne leur offraient pas un refuge tranquille. On leur jetait des pierres et toutes sortes d'ordures; on les attaquait avec violence, et ces persécutions étaient constamment plus actives dans les jours des plus grandes solennités. Outre cela, sur la moindre indiscrétion de parole, sur la plus légère suggestion d'un accusateur quelconque, les Fidéles étaient enlevés, traînés à la croix et au supplice, sans que jamais on fît connaître aucun motif; on confisquait leurs biens, on les dépouillait de tout ce qu'ils possédaient. Les fils et les filles étaient enlevés à la maison paternelle; tantôt le fouet, tantôt les flatteries et les promesses les entraînaient à l'apostasie, ou bien on les suspendait à la potence. Le patriarche qui vivait alors à Jérusalem était le premier à subir lui-même toutes ces injures, toutes ces violences; il ex-

hortait les Fidèles à la patience, et leur promettait des couronnes éternelles pour les maux temporels qu'ils avaient à endurer. Avertis par ses paroles et son exemple, méprisant pour l'amour du Christ leurs souffrances passagères, ils se consolaient réciproquement par des œuvres de charité. Il serait trop long de raconter tous les tourments que ces fidèles serviteurs de Dieu eurent à supporter dans leurs propres personnes, pour hériter de la maison du Seigneur et demeurer fidèles aux lois de leurs ancêtres. Entre des milliers d'exemples que je pourrais citer, j'en choisirai un seul qui suffira pour montrer sur quels frivoles prétextes on les envoyait au dernier supplice.

« Un citoyen de la classe des Infidèles, animé d'une haine insatiable contre les nôtres, homme perfide et méchant, cherchant un moyen de jeter la mort dans leurs rangs, vint en secret déposer le cadavre d'un chien à la porte d'une mosquée. Les gardiens et tous les habitants de la ville mettaient un grand prix à conserver cette entrée pure de toutes souillures. Le lendemain matin, ceux qui se rendaient à ce temple pour la prière, ayant rencontré ce cadavre immonde et puant, devinrent presque fous, et remplirent toute la ville de leurs clameurs. Un peuple immense accourt aussitôt, et de toutes parts on affirme que ce sont les Chrétiens qui ont commis ce crime. Qu'est-il besoin d'en dire davantage ? On déclare qu'un tel forfait ne peut être expié que par la mort ; on ordonne que tous les Fidèles subiront le supplice. Ceux-ci, se confiant en leur innocence, étaient tous préparés à périr pour le Christ. Tandis que les soldats armés de leurs épées s'avançaient pour donner la mort aux Chrétiens, un jeune homme plein de courage dit à ses compagnons : « Mes frères, il serait trop dangereux que l'Eglise tout entière vînt à périr ; il est plus convenable qu'un seul meure pour le peuple, et que la race soit sauvée. Promettez-moi d'accorder tous les ans des bénédictions à ma mémoire, et de rendre éternellement à ma famille les honneurs qui lui seront dus. Pour moi, avec l'aide de Dieu, je vais détourner le carnage de vos têtes. » Les Fidèles accueillent ces paroles avec reconnaissance, et lui promettent d'accomplir ce qu'il a demandé. En conséquence, ils arrêtent que, pour conserver éternellement sa mémoire, les gens de sa tribu porteront désormais dans la procession solennelle, et au milieu des rameaux de palmier, l'olive qui est le signe de notre Seigneur Jésus-Christ. Aussitôt le jeune homme se présente devant les magistrats, et, se déclarant coupable, affirme en même temps l'innocence de tous les autres. Les juges, ayant entendu sa déposition, prononcent l'acquittement de tous les Fidèles, et envoient le jeune homme à la mort. Renonçant à la vie pour le salut de ses frères, il s'endormit avec piété, car il avait choisi la meilleure part dans le sein du Seigneur. » (*Willelm. Tyr.*, lib. I, *apud Bongars, Gesta Dei per Francos*, t. II.)

(2) On a dit que l'épisode de Clorinde était en opposition avec les mœurs des Musulmans, et que jamais femme en Orient n'avait paru armée dans les batailles : « Cette fiction peut avoir un grand mérite poétique, a-t-on écrit, mais elle est tout à fait contraire aux habitudes

guerrières des Orientaux. Si la *Jérusalem délivrée* était jamais traduite dans une langue de l'Asie, ce qui étonnerait le plus les lecteurs, et ce qu'ils croiraient moins que la chute du Ciel, serait ce que dit le poëte italien du personnage de Clorinde. » Cette observation est exacte; mais on doit remarquer que le Tasse a moins étudié les mœurs orientales qu'il n'a pris ses idées et ses épisodes dans les chroniques françaises, dans les romans de chevalerie surtout; or, l'on sait toutes les belles prouesses qui y sont attribuées aux nobles dames; et, avant le Tasse, l'Arioste n'avait-il pas donné les principaux rôles de son poëme à Marphise et à Bradamante?

(4) L'arrivée des Chrétiens, chassés de Jérusalem, au camp des Croisés, est rapportée par tous les chroniqueurs; ils vinrent demander des secours et un asile à leurs frères d'Occident: «Les pauvres Fidèles, dit Albert d'Aix, avaient été accablés de menaces et accusés de trahison à l'occasion de la venue des pèlerins en ce pays; ils suppliaient, au nom du Seigneur, que l'armée poursuivît sa marche, sans aucun retard, afin de leur porter aide. Les Musulmans avaient jeté dans les fers le chef du principal hospice des pèlerins; les femmes, les enfants, les vieillards étaient retenus en otages; chaque jour enfin les Chrétiens de Jérusalem étaient accablés de nouveaux outrages, et plusieurs fois les Infidèles avaient formé le projet de livrer aux flammes et de détruire de fond en comble le Saint-Sépulcre et l'église de la Résurrection. Le duc Godefroi ayant accueilli leurs supplications, et informé par eux du péril de ses frères, choisit dans le camp et dans ses troupes environ cent chevaliers cuirassés, qu'il envoya aussitôt en avant pour aller porter secours aux malheureux Fidèles du Christ. Ceux-ci se portèrent bientôt à leur rencontre en chantant des hymnes de louange, et faisant des aspersions d'eau bénite, ils reçurent les chevaliers avec de grands témoignages de joie, leur baisant les yeux et les mains, et leur disant: « Grâces soient rendues à Dieu de ce que, de notre temps, nous avons vu les choses que nous avions toujours désirées; savoir, que vous, nos frères en Jésus-Christ, vous soyez venus pour nous délivrer du joug de notre servitude, pour restaurer les lieux sacrés dans Jérusalem, et pour faire disparaître du lieu saint les cérémonies et les impuretés des Gentils. » (*Chronicon Hierosolymitanum*, lib. VI.)

(5) Les ambassadeurs du calife d'Egypte arrivèrent au camp des Chrétiens vers la fin de l'année 1097, c'est-à-dire à l'époque du siége d'Antioche, et six mois avant la prise de cette ville. On ne trouve rien, dans les historiens arabes, qui ait rapport à ces envoyés; Aboulfarage lui-même, si complet, n'en parle ni dans sa chronique arabe, ni dans sa chronique syriaque. C'est que la plupart des écrits musulmans qui nous restent, ne sont que des extraits ou des compilations incomplètes des œuvres originales, et il est évident qu'un grand nombre de faits a été oublié. Nous avons donc été obligés de recourir aux chroniques françaises; celles-ci font mention de deux ambassadeurs qui se présentèrent

devant les tentes des Croisés; mais elles ne disent, ni leurs noms ni l'objet de leur mission. Quelques-unes assurent que le calife d'Egypte promettait de se faire chrétien si on le délivrait des Turcs. On doit croire que ces envoyés n'étaient venus que pour connaître les forces, la marche et les projets des Croisés. Voici, d'après Robert le moine qui était présent, le discours des envoyés et la réponse des Chrétiens; il est curieux de les comparer à ceux que le Tasse leur attribue : « Notre maître nous a chargés de vous porter à vous, chef des Francs, salut et amitié si vous voulez obéir à sa volonté. De nombreux conseils se sont rassemblés à cause de vous à la cour de notre maître; ils ont délibéré pendant sept jours sur ce qu'ils avaient à faire; ils s'étonnent que vous veniez ainsi armés chercher le sépulcre de votre Dieu, chassant les peuples de notre roi des pays qu'ils ont possédés si longtemps, et, ce qui est mal séant à des pèlerins, les passant au fil de l'épée. Si dorénavant vous voulez y venir avec le bâton et la besace, on vous y recevra avec de grands honneurs et abondance de toutes choses. Les gens de pied auront des chevaux; les pauvres ne souffriront de la faim, ni dans le chemin, ni dans le retour; et s'il vous plaît de séjourner un mois au sépulcre, rien ne vous manquera. On vous accordera la liberté d'aller dans toute la ville de Jérusalem, afin que vous y puissiez honorer à votre gré, et de la manière qu'il vous plaira, le temple et le sépulcre. Que si vous méprisez les choses qu'on veut bien vous accorder, et vous confier en vos armes et dans la grandeur de votre courage, voyez à quels périls vous allez vous exposer. C'est à nos yeux une étrange témérité, à quelque puissance humaine que ce puisse être, de s'attaquer aux Babyloniens. Dites-nous maintenant ce qui vous convient dans ces propositions. »

Un des chefs Francs se leva pour répondre, les chroniques ne le nomment pas, et s'adressant aux députés qui étaient sous la tente : « Aucun de ceux qui savent les choses ne peuvent s'étonner si nous venons en armes au sépulcre de Notre-Seigneur, et si nous chassons vos peuples de ces frontières, car ceux des nôtres qui y sont venus jusqu'à ce jour avec le bâton et la besace ont été ignominieusement insultés, et après avoir souffert la honte et les outrages, ont été enfin mis à mort. Cette terre n'appartient point aux peuples qui l'habitent, quoiqu'ils l'aient possédée durant de longues années; nos ancêtres l'ont tenue dans les temps anciens, elle leur a été enlevée par la méchanceté et l'injustice de vos peuples. Vous n'y avez donc pas droit parce que vous l'habitez depuis longtemps; l'arrêt du Ciel dans sa miséricorde est qu'aujourd'hui soit rendu aux fils ce qui fut injustement enlevé aux pères. Que votre nation ne s'enorgueillisse pas d'avoir vaincu les Grecs efféminés, car, par l'ordre de la divine puissance, le glaive des Francs va payer, sur vos têtes, le prix de cette victoire; c'est ce que peuvent savoir ceux qui n'ignorent point qu'il appartient, non aux hommes, mais à celui par qui règnent les rois, de renverser les royaumes. Ils disent qu'ils veulent bien nous permettre de passer au sépulcre, si cela nous convient, avec le bâton et la besace : qu'ils reprennent leur indulgence; car, soit qu'ils le veuillent ou non, leurs trésors nous enrichiront et banniront notre misère. Dieu nous a accordé Jérusalem, qui pourra nous

l'enlever? il n'est pas de courage humain qui puisse nous effrayer; mourir pour nous, c'est naître, et en perdant la vie temporelle, nous en acquérons une éternelle. Allez donc rapporter à ceux qui vous ont envoyés, que, même Jérusalem en notre puissance, nous ne déposerons pas les armes que nous avons prises dans notre pays; nous nous confions en celui qui a instruit notre main à combattre, et rend notre bras ferme comme un arc d'airain. Le chemin s'ouvrira à nos épées, les scandales seront effacés, et Jérusalem sera prise; elle nous appartiendra alors, non par la bonté des hommes, mais par le décret de la justice céleste, car c'est de la face de Dieu qu'émane cet arrêt qui va nous donner Jérusalem. » Les envoyés, ajoute Robert le moine, ne trouvèrent rien à répondre, et furent grandement scandalisés de ces paroles. (*Rob. Monach.*, lib. v, dans les *Scriptores rerum Germanicarum* de Reuber.)

(6) A l'occasion de la richesse des armes des Croisés, de l'impression qu'elles produisirent sur les Infidèles, la narration du Tasse ne s'accorde pas avec les chroniques. Voici ce qu'on lit dans Robert le moine: « Tandis que Kerboga, chef de l'armée sarrasine, était assis à terre, on lui apporta une épée franque et une lance. Kerboga les ayant vues, dit: « Qui nous apprendra où l'on a trouvé ces armes, et pourquoi on les vient apporter en notre présence? » A quoi ceux qui les apportaient répondirent: « Glorieux prince, honneur du royaume des Persans, nous avons dérobé ces armes aux Francs, et nous te les apportons, afin que tu voies et connaisses avec quelles armes ces déguenillés prétendent nous dépouiller, nous et notre pays, et veulent même dévaster toute l'Asie. » Alors Kerboga, souriant, dit: « Il est clair que ces gens sont insensés et font peu d'usage de leur raison, puisqu'ils s'imaginent avec de telles armes pouvoir subjuguer le royaume des Persans. » (*Rob. Monach.*, lib. vi.)



Combat entre Clorinde et Tancrède

CHANT III.

—

Déjà l'aube messagère annonçait l'arrivée du soleil; l'astre parut enfin, mêlant des roses célestes à l'or de ses rayons. Aussitôt le camp s'apprête aux combats; sa grande voix domine le son des trompettes qui retentissent joyeuses et sonores. Le sage capitaine guide et seconde cette ardeur qu'on ne peut retenir : il serait plus facile de détourner la vague bouillonnante se précipitant près de Charybde; on dompterait plus aisément Borée, alors qu'il agite les flancs des Apennins, ou qu'il submerge les vaisseaux. Godefroi donne des ordres, règle les marches; son exécution est prompte, mais prompte avec mesure.

Tous semblent avoir des ailes, au cœur, et aux pieds; ils ne s'aperçoivent pas de la rapidité de leur course. Le soleil jetait ses rayons ardents sur les champs arides, et tout à coup Jérusalem apparut aux Croisés. Jérusalem! ils l'indiquent du doigt; Jérusalem! et un millier de cris la saluent en même temps. Telle une troupe d'audacieux navi-

gateurs, battue des flots et des vents perfides, découvrant un rivage étranger, après avoir parcouru une mer douteuse, un pôle inconnu, l'accueille par de bruyantes acclamations; chacun se le montre, et tous oublient leurs privations et leurs fatigues (1).

Au vif enthousiasme que cette première vue inspire à l'âme des Croisés, succède un sentiment de haute contrition, un amour respectueux et craintif; à peine osent-ils lever les yeux vers la cité, séjour choisi par le Christ, où il mourut, où il fut enseveli, où il reprit sa forme humaine. De faibles accents, des paroles sourdes, les sanglots, les soupirs de cette armée, se livrant tout à la fois à l'allégresse et à la douleur, répandent dans l'air un murmure confus. Ainsi, dans les forêts épaisses, le vent souffle à travers les feuilles; ainsi la mer, pressée entre les roches ou expirant sur le rivage, laisse après elle un long bruissement. Tous s'avancent les pieds nus, à l'exemple de leurs capitaines; ils se sont dépouillés de leurs ornements d'or et de soie, et ont enlevé de leurs casques les plumes ou le cimier superbe. Ils ont chassé de leur cœur l'orgueil hautain, et de pieuses larmes s'épandent de leurs yeux; puis, comme si la source n'en était pas assez abondante, chacun d'eux s'accuse en parlant ainsi :

« C'est donc là cette terre, grand Dieu, que tu as arrosée de mille ruisseaux de ton sang! et à ce cruel souvenir mes yeux ne se transformeraient pas en deux fontaines pour donner cours à mes pleurs! et mon cœur tout de glace ne suivrait pas l'impulsion de mes yeux! Cœur insensible, qui ne se briserait pas, qui ne serait pas déchiré! tu mérites bien d'éternellement souffrir, si tu ne pleures aujourd'hui! »

Sur ces entrefaites, l'une des gardes de la sainte cité, placée sur une haute tour, d'où l'on découvre les champs et les collines, voit la poussière s'élever comme une grande nue; la flamme et les éclairs paraissent l'embraser. Bientôt, à l'éclat des armures, elle distingue des hommes et des che-

vaux : « Quelle vapeur se montre au loin? s'écrie l'Infidèle. Comme elle semble briller! habitants de Jérusalem, venez sur les murailles; armez-vous promptement pour les défendre : voici l'ennemi qui approche. » Puis redoublant ses cris : « Le voici, le voici, le Chrétien; il est là! regardez la poussière qui couvre le ciel d'un horrible nuage! »

Les jeunes enfants, les vieillards sans défense, les femmes épouvantées, qui ne savent ni frapper ni combattre, tous se traînent suppliants, entassés dans les mosquées. Les autres habitants, fermes d'esprit et de corps, saisissent hâtivement les armes; ils accourent aux portes, ou sur les murs. Aladin visite aussitôt la ville; il examine tout, prend soin de tout. Il donne ses ordres; et se retire dans une tour, bâtie entre deux portes, pour être prêt au besoin. Le vieux Sarrasin veut qu'Herminie soit auprès de lui; Herminie la belle, qu'il recueillit dans sa cour, après la mort de son père, et la prise d'Antioche par l'armée des Chrétiens *.

Clorinde est allée à la rencontre des Francs; beaucoup de guerriers l'accompagnent : elle les devance tous. D'un autre côté, vers une sortie secrète, Argant se dispose à recevoir l'ennemi. Les discours et l'aspect intrépide de Clorinde animent ceux qui la suivent : « Il nous faut aujourd'hui, dit elle, donner l'espérance à l'Asie par un début glorieux. » Tandis qu'elle parle aux siens, elle aperçoit à peu de distance des groupes de Francs, chargés du butin des campagnes; ils venaient de piller, selon leur coutume, et conduisaient au camp de nombreux troupeaux. Clorinde marche droit à eux, et leur capitaine, à son tour, vient à sa rencontre. Il s'appelle Gardon; homme d'une grande valeur, mais non pas telle encore qu'il puisse lui résister. Dès cette première rencontre, Gardon va heur-

* Aucun chroniqueur ne nous a laissé le véritable nom de la princesse d'Antioche; Orderic Vital seul en parle, et c'est pour nous apprendre que cette princesse se montra toujours fort dolente et chagrine, de ne point manger de la chair de porc.

ter la terre, à la vue des Francs et des païens; ceux-ci poussent des cris; ils acceptent la chute du Franc comme un heureux augure. Clorinde se jette sur cette troupe; sa main droite en vaut cent; tous ses guerriers la suivent dans la route qu'a ouverte son épée et qu'aplanissent ses efforts. Déjà elle a arraché le pillage aux pillards; les Chrétiens cèdent peu à peu, et dans leur fuite ils se rallient sur le sommet d'une colline, où le terrain vient au secours de leurs armes. Alors, semblable à la foudre qui perce les nues dans un jour d'orage, le brave Tancrède, à qui Godefroi a fait signe, s'avance avec son escadron, et sa grande lance en arrêt. Il la porte avec grâce. Son attitude est si noble, si résolue, qu'Aladin, le voyant du haut de la tour, juge que c'est un guerrier d'élite; et s'adressant à Herminie, dont la poitrine est agitée : « Chaque Chrétien, lui dit-il, doit t'être connu depuis longtemps, quelle que soit l'armure qui le couvre. Quel est celui dont la pose est si hardie, dont la mine est si fière? » Elle veut répondre, mais un soupir vient sur ses lèvres, une larme dans ses yeux! Vainement elle les retient; on s'en aperçoit à la couleur pourprée qui entoure ses prunelles, aux sanglots étouffés qui oppressent son cœur. Puis, usant de feinte, et cachant sous les apparences de la haine un tout autre désir : « Je le connais bien, répondit-elle, et je pourrais le désigner entre mille. Je l'ai vu emplir les champs et les fossés profonds du sang de mon peuple. Hélas! que ses coups sont cruels! La médecine et la magie ne peuvent rien aux blessures qu'il fait. C'est le prince Tancrède : puisse-t-il un jour être mon prisonnier! Je ne voudrais pas qu'il mourût; je voudrais le tenir vivant, afin de donner à mes fiers désirs une douce vengeance.» Elle parle ainsi, et le roi, qui l'écoutait, ne comprit pas le véritable sens de son discours. Un léger soupir se mêle à ses dernières paroles : elle ne peut le comprimer.

Pendant ce temps, Clorinde, la lance au poing, avait assailli Tancrède; tous deux se frappent à la visière, leurs armes brisées volent en éclat. Clorinde reste la tête nue,

car, d'un seul coup, Tancrède coupe les lacs de son armet, et ses cheveux dorés, épars au vent, montrent une jeune fille au milieu des batailles. Son regard foudroie, ses yeux étincellent; ils sont doux dans la colère, que seraient-ils dans le sourire? Tancrède, à quoi penses-tu? que regardes-tu? ne reconnais-tu pas ce gracieux visage pour lequel tu brûles? C'est le même que tu vis autrefois, rafraîchissant son front auprès d'une fontaine solitaire.

Tancrède n'avait remarqué d'abord ni le cimier de Clorinde, ni le blason de son écu; en les voyant, il reste immobile. Clorinde se recouvre la tête, et l'attaque; lui recule, en agitant sa redoutable épée. Mais Clorinde ne le laisse pas en repos; elle le poursuit, le menace, le défie de ses cris et de sa lance. Le chevalier frappé ne se venge point; il regarde moins le fer de l'agresseur que ses yeux d'où l'amour lui décoche ses traits: « Les coups que porte ta main armée, disait-il en lui-même, sont tous impuissants; mais ceux qui partent de ta belle figure atteignent toujours mon cœur. »

Il se résout enfin, quoiqu'il n'espère aucune pitié, à ne pas mourir amant inconnu et silencieux. Clorinde saura que son fer doit abattre un captif suppliant: « O toi, dit-il, qui, parmi cette troupe, parais n'avoir d'autre ennemi que moi, sors de cette mêlée; nous éprouverons mieux nos forces à l'écart: on verra ainsi si ma valeur égale la tienne. » Clorinde accepte ce défi; sans prendre garde qu'elle n'a pas son casque, elle s'avance hardiment, et Tancrède éperdu la suit. Déjà la belliqueuse fille avait pris l'attitude des batailles, elle avait frappé de rudes coups: « Attends, crie le chevalier; il est bien juste avant le combat d'en régler les conditions. » Elle s'arrête; et cet instant donne de la hardiesse à l'amour désespéré de Tancrède: « Puisque tu ne veux pas la paix, ajoute-t-il, arrache-moi le cœur; tel sera notre pacte. Ce cœur n'est plus à moi, il t'appartient; prends-le, je ne dois pas t'en empêcher; il mourra volontiers si ma vie te déplaît. Mes bras sont affaiblis, ma poitrine est sans

défense : que ne frappes-tu? faut-il aider ta main? Je me dépouillerai de ma cuirasse, si tu veux m'atteindre à nu. » Le malheureux Tancrède allait peut-être mêler ses sanglots à ses douleurs; il en fut empêché par l'arrivée soudaine de ses gens et des païens.

L'habitant de la Palestine, craintif ou rusé, fuit devant les Chrétiens. Un d'eux, homme sauvage, voyant flotter la chevelure éparse de Clorinde, s'avance, lève le bras; il va renverser la jeune fille. Aussitôt Tancrède pousse un cri, et accourt avec son épée pour éviter ce grand coup. Il en atténue l'effet, mais Clorinde est blessée; une couleur purpurine empreint ses cheveux blonds. Ainsi, sous la main d'un habile ouvrier, l'or étincelle des feux du rubis. Le prince, furieux, se précipite sur ce vilain; celui-ci s'éloigne, et Tancrède, bouillant de colère, le poursuit. Ils volent comme la flèche dans l'espace. Clorinde, surprise, les regarde s'éloigner, sans songer à les suivre. Elle se retire avec les siens; quelquefois elle montre son visage, et menace les Francs; puis elle se tourne, se retourne, va et vient tour à tour : on ne peut dire si elle fuit ou si elle est victorieuse. Tel, dans un cirque immense, on voit un fier taureau se défendre contre des chiens; leur présente-t-il ses cornes? ils s'arrêtent; prend-il la fuite? ils l'attaquent de nouveau. Clorinde dans sa retraite se couvre de son bouclier, et en garantit sa tête; ainsi les Maures, dans leurs jeux, évitent en fuyant les coups de balles qu'on leur lance.

Tous se sont approchés des hautes murailles de Jérusalem : les uns en fuyant, les autres en poursuivant. Un cri horrible retentit chez les Infidèles; par un mouvement rétrograde, ils forment un grand cercle, et ils attaquent les Chrétiens par derrière et sur les côtés. Argant déploie ses troupes sur la montagne pour les assaillir de face. Le féroce Circassien sort des rangs; il veut porter les premiers coups. Voici un guerrier qui se présente, mais déjà il est renversé, et son cheval avec lui. Beau-

coup d'autres vont le rejoindre, avant que la lance d'Argant soit brisée. Il saisit alors son fer, et quiconque en est frappé, est toujours tué, abattu, ou pour le moins blessé. Clorinde, son émule, vient d'ôter la vie au vaillant Ardélion, homme d'un âge mûr, mais fougueux dans sa vieillesse. Ses deux enfants l'entouraient, et pourtant ils ne l'ont point sauvé : Alcandre, le fils aîné, atteint d'une cruelle blessure, ne put prendre soin de son père, et Polipherne, qui combattait à ses côtés, ne se sauva lui-même qu'avec peine*.

Cependant Tancrède n'avait pas rejoint le manant, qui montait un coursier agile. Il porte sa vue en arrière, et s'aperçoit qu'un imprudent courage a mal engagé ses gens; il les voit entourés d'ennemis. Soudain lançant son cheval, il arrive; mais il n'est pas seul : cette troupe de guerriers, qui accourt toujours où il y a péril, se précipite après lui. Ce sont les aventuriers, sous le drapeau de Dudon, la fleur des héros, le nerf et la vigueur du camp. Renaud, le plus beau, le plus magnanime, les devance tous : l'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à l'aigle d'argent qu'il porte sur un champ d'azur : « Voici, dit-elle au roi, dont le regard est fixé sur lui, voici le vainqueur des plus braves. Sa grande épée n'a peut-être pas de rivale, et ce n'est encore qu'un enfant! Si nos ennemis en comptaient six pareils, la Syrie serait domptée et ploierait sous leur joug; du midi à l'orient, tous les royaumes seraient subjugués, et le Nil cacherait en vain à leur domination sa source inconnue et lointaine. Il se nomme Renaud**. Son bras est plus redoutable pour les murailles que toutes les machines. Vois maintenant cet autre guerrier dont l'armure verte est parsemée d'or : c'est Dudon, capitaine des aventuriers, homme de haut lignage, très-expert

* Tous ces noms sont pris dans les romans de chevalerie, ou dans les romans imités du grec, publiés au xvi[e] siecle; on ne les rencontre, ni dans les chroniques arabes, ni dans celles des Francs.

** Nous renvoyons aux v[e] et vi[e] chants nos observations sur le personnage de Renaud, et la notice historique sur Tancrede.

dans la guerre; s'il les devance tous par l'âge, il ne le cède en valeur à aucun. Gernand, fils du roi de Norwége, est ce grand dont la cuirasse est brunie. La terre ne porte pas un mortel plus orgueilleux, et celà seul ternit l'éclat de ses actions. Les deux guerriers vêtus de blanc, qui le suivent, ne se séparent jamais; Gildippe et Odoard, amants et époux tout à la fois, sont célèbres par leur loyauté et par leur courage dans les armes. »

Le massacre augmentait de plus en plus. Tancrède et Renaud brisent le cercle épais d'hommes qui les entourent, et la troupe de Dudon, venant les rejoindre, refoule cruellement les ennemis. Argant, Argant lui-même, abattu par un rude choc de Renaud, peut à peine se relever. Il eût péri sans doute, mais le cheval du fils de Berthold tombe, l'entraîne dans sa chute, et des instants précieux sont employés à le dégager. L'armée infidèle, mise en déroute, se rallie en fuyant vers la ville; Argant et Clorinde seuls servent de digue et de rempart au torrent qui les déborde. Ils marchent les derniers; l'impétueux effort des Chrétiens s'arrête un moment sur eux, puis il se ralentit. Les fuyards profitent de cet instant pour se tirer du danger. Dudon, ardent dans la victoire, poursuit les fugitifs; d'un choc de son coursier il accable le fier Tigrane, et de son épée, il fait rouler sa tête à terre.

Ni la forte cuirasse d'Algazar, ni la bonne trempe du casque de Corban, ne servent à leur défense; Dudon les perce de part en part: l'un au cou, l'autre à l'épaule, et son fer leur sort par le visage et par la poitrine. Sous ses coups encore, Amurat, Mehemet et le cruel Almanzor perdent une douce existence qu'ils regrettent. Argant, le grand Circassien, ne peut faire un pas en sûreté. Il en frémit. De temps à autre il s'arrête, se retourne; puis il continue sa retraite. Tout à coup, il se dirige vers Dudon, lui plonge son épée dans le cœur, et arrache la vie au vieux capitaine des Francs : celui-ci tombe, les yeux éteints; un dernier sommeil s'appesantit sur ses paupières. Trois fois

il les entr'ouvre, cherchant à jouir de la douce clarté du ciel; il se soulève avec peine sur un de ses bras : trois fois il retombe. Son visage s'assombrit, et un voile épais couvre à jamais ses yeux. Ses membres sont immobiles; la main de la mort les roidit et les glace. Le farouche Argant n'arrête pas sa vue sur ce corps sans vie : il passe outre. Puis se tournant vers les Francs, il les apostrophe ainsi : « O chevaliers! cette épée sanglante est celle que me donna hier votre capitaine. Dites-lui comment j'en use aujourd'hui. Cette nouvelle lui fera plaisir; il saura que la bonté de son présent en égale la richesse. Dites-lui de s'apprêter : je veux faire sur lui une nouvelle épreuve; qu'il vienne nous assaillir, et s'il ne vient pas, nous irons le chercher où il se trouve. » Les Chrétiens, irrités de ces paroles brutales, allaient tous se jeter sur lui; mais il court avec les siens se mettre en sûreté à l'abri de leurs murailles protectrices.

Du haut des remparts, les assiégés commencent à lancer une nuée de pierres; leurs innombrables flèches, habilement dirigées, arrêtent la troupe des Francs. Le Sarrasin rentre dans la ville. Alors, Renaud, dégagé de dessous son cheval, s'approche; il vient pour tirer vengeance du barbare meurtrier de Dudon. « Pourquoi ce retard? crie-t-il à ses compagnons d'une voix formidable; qu'attendons-nous? Quoi! celui qui fut notre guide vient de mourir, et nous ne courons pas le venger? Des murs aussi fragiles arrêteront-ils notre juste colère? non, certes; et seraient-ils défendus par une double enceinte de fer ou de diamants, le féroce Argant ne pourra s'y soustraire à vos redoutables efforts. Allons à l'assaut! » Ces derniers mots retentissent parmi les Chrétiens; ils ne craignent ni les pierres, ni les traits, ni la tempête, ni l'orage.

Renaud secoue sa grande tête, la face pleine d'une audace si terrible, que, jusque dans les murailles de la cité, les plus vaillants sont glacés d'épouvante. Pendant qu'il anime les uns, qu'il menace les autres, arrive un ordre

dant Godefroi, ayant tout examiné, redescend vers les siens. Convaincu que toute attaque par les hauteurs escarpées serait vaine, il fait dresser ses tentes dans la plaine qui avoisine la porte septentrionale ; et de là, s'avançant au bas de la tour Angulaire, il y place le reste de ses gens. L'étendue du camp embrasse ainsi près du tiers de la ville; elle est si vaste que jamais on n'aurait pu complétement l'entourer. Godefroi s'empare de tous les passages, se rend maître de tous les chemins qui y conduisent. Il veut que ses tentes soient munies de tranchées et de fossés profonds, afin de les défendre, d'un côté, contre les sorties des habitants; de l'autre, contre les courses des montagnards (5). Ces préparatifs achevés, il va voir le corps de Dudon; le brave capitaine est là, inanimé, au milieu d'une foule triste et larmoyante; de fidèles amis ont orné avec une noble pompe le cercueil où il repose. A l'arrivée de Godefroi les plaintes et les pleurs redoublent; d'un visage calme, le pieux Bouillon réprime sa douleur et se tait; puis tout pensif, les yeux attachés au suaire, il prononce ces paroles :

« Ce n'est point à toi, valeureux chevalier, que nous devons des regrets et des larmes; mourir en ce monde, n'est-ce pas renaître dans le ciel? Ces lieux où tu t'es dépouillé du manteau de la vie garderont à jamais les nobles traces de ta gloire; tu as vécu en guerrier chrétien, et tu es mort de même. Réjouis-toi donc, âme bien heureuse! repais ta vue de la vue de Dieu, c'est la palme et la couronne de tes belles actions. Notre sort, et non le tien, excite seul les pleurs; ta perte nous a privés de la plus forte partie de nous-mêmes. Ce que le vulgaire appelle la mort nous a ravi ton appui sur la terre; tu peux nous en accorder un céleste, puisque Dieu t'a placé au nombre de ses élus. Nous t'avons vu, homme mortel, employer les armes des mortels; aujourd'hui, esprit divin, tu nous donneras le glaive redoutable du ciel. Reçois désormais les vœux que nous t'adresserons, prête-nous secours dans nos dangers, an-

nonce-nous la victoire ; et, triomphants, nous acquitterons dans les temples nos dévotes promesses. »

Ainsi parla Godefroi. La nuit déjà obscure avait chassé les rayons du jour ; le repos faisait trève aux douleurs et aux larmes. Mais le capitaine chrétien dort peu ; il ne croit pas pouvoir abattre des murailles sans machines de guerre ; il pense à se procurer du bois, à la forme qu'on devra lui donner. Le soleil le trouva debout. Godefroi veut lui-même accompagner les funérailles. A la vue du camp, au pied d'une colline, on a élevé un sépulcre de cyprès odoriférants ; un immense palmier étend sur lui ses rameaux. Là, le corps de Dudon est placé ; là aussi les prêtres, par leurs chants, sollicitent la paix de son âme. Aux branches du palmier sont suspendus des trophées et des armes diverses : autrefois Dudon, dans de plus heureuses entreprises, les avait conquis sur les gens de Perse et de Syrie. Sa cuirasse et les autres pièces de son armure sont attachées au milieu du tronc. On y grave ces mots : « Ci-gît Dudon : honneur à ce champion valeureux ! » Après avoir rempli ce douloureux et saint devoir, le pieux Bouillon envoie sous bonne escorte, à la forêt voisine, tous les ouvriers du camp. Elle est cachée entre des vallons ; un homme de Syrie l'avait fait connaître aux Français. Ils s'y rendent pour construire des machines, contre lesquelles la ville ne pourra résister.

Ils s'animent les uns les autres à la coupe des arbres, et cette antique forêt éprouve des outrages qu'elle ne connaissait pas. Les palmiers sacrés, les frênes sauvages, les funèbres cyprès, les sapins élevés, et les cèdres, et les ormes que la vigne entoure de sa tige tortueuse, tout tombe sous l'acier tranchant. Tantôt les chrétiens abattent les ifs, tantôt les chênes touffus ; mille fois ces arbres avaient renouvelé leur feuillage, mille fois ils avaient dompté les vents en furie. On entend les rouages des chariots gémir sous le poids de leur charge. Au bruit des armes, aux cris confus des travailleurs, les oiseaux abandonnent leurs nids, les bêtes fauves leurs tanières.

NOTES DU CHANT III.

---

(1) Tous les chroniqueurs ont décrit l'impression profonde des Croisés à l'aspect de Jérusalem. Les premiers qui l'aperçurent s'écrièrent : *Jérusalem, Jérusalem. Dieu le veut !* et ce mot de Jérusalem vola de bouche en bouche, de rang en rang, répété par toute l'armée. « En entendant prononcer le nom de Jérusalem, dit Albert d'Aix, les pèlerins versèrent d'abondantes larmes de joie, heureux de se trouver si près des lieux saints, de la ville désirée, pour l'amour de laquelle ils avaient supporté tant de fatigues et de périls, et bravé la mort si souvent. Leur ardent désir de voir la cité sainte leur fit promptement oublier tous leurs travaux et leur lassitude, et ils pressèrent leur marche, plus qu'ils n'avaient coutume de faire. Ils avancèrent ainsi sans se ralentir, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant les murs de Jérusalem, chantant des hymnes de louange, poussant des cris jusqu'au ciel, et répandant des larmes de joie. » (*Alb. Aquens.*, lib. v.) — « O bon Jésus ! s'écrie Robert le moine, quand tes guerriers virent les murs de cette terrestre Jérusalem, que de ruisseaux de larmes coulèrent de leurs yeux ! Le corps incliné, ils saluèrent aussitôt ton saint sépulcre du bruit qu'ils firent en tombant la face contre terre, et ils t'adorèrent, toi qui as été renfermé dans ce sépulcre, et qui es maintenant assis à la droite de ton Père, d'où tu viendras pour juger tous les hommes. Alors réellement tu arrachas de leur sein un cœur de pierre, pour y substituer un cœur de chair, et tu mis en eux ton saint esprit ; et en ce moment ils combattaient contre tes ennemis, depuis longtemps en possession de cette ville, beaucoup plus efficacement par leurs larmes qu'ils ne l'eussent fait en lançant leurs javelots, car ainsi ils t'excitaient à venir à leur secours, et leurs larmes, quoiqu'elles coulassent à terre, montaient abondamment vers toi, leur défenseur. » (*Rob. monach.*, lib. IX.) — Guibert de Nogent ajoute des réflexions pieuses et les souvenirs de l'Ecriture : « Les Chrétiens découvrirent, en poussant des cris de joie, cette Jérusalem vers laquelle ils arrivaient ; ils avaient supporté la faim, la soif, un dénûment absolu, les veilles et le froid ; stimulants délicieux qui les portaient à subir toutes sortes de maux, à rechercher avec passion les blessures et la mort, vers laquelle tant de milliers d'hommes aspiraient par des milliers de vœux. Et, comme on dit dans l'Ecriture de ceux qui mangent le corps du Seigneur, ils ont mangé et ils ont adoré ; de même on peut dire de ceux-ci : Ils ont adoré la cité, et ils l'ont conquise. » (*Guibert de Nogent*, liv. VII, édition de Dom Luc d'Achery, 1651, in-folio.) — Raimond d'Agiles mêle à sa narration des prodiges et des apparitions selon sa coutume. Le chroniqueur Baudri est froid, parce qu'il n'avait pas vu. Enfin,

Guillaume de Tyr s'exprime ainsi : « A la vue de Jérusalem, les Chrétiens tombèrent la face contre terre, adorant et glorifiant Dieu, dont la bonté avait permis que ses fidèles le servissent honorablement et d'une manière digne d'éloges, qui avait daigné exaucer avec bienveillance les vœux de son peuple, et leur accorder, selon leurs désirs, l'insigne faveur d'arriver enfin dans ces lieux, objets de leurs plus ardentes espérances. Alors, s'étant un peu avancés, ils contemplèrent de près la cité sainte, versant des larmes de joie et de piété, poussant de profonds gémissements, marchant à pied, et la plupart d'entre eux sans chaussure ; ils pousuivirent leur route avec la plus vive ardeur, s'arrêtèrent tout à coup en face même de la ville, et dressèrent leur camp. Ainsi se trouvèrent accomplies les prédictions du prophète ; ainsi les paroles du Seigneur se convertirent en un événement historique. Isaïe avait dit : - Réveillez-vous, réveillez-vous, levez-vous, Jérusalem ! Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem : rompez les chaînes de votre cou, fille de Sion, captive depuis si longtemps ! » (*Willelm. Tyr.*, lib. VII.) — Mogir-Eddin, dans son *Histoire* arabe *de Jérusalem et d'Hébron*, dit que lorsque le pèlerin arrive dans la ville sainte, son cœur se remplit de joie. Hasiz fit à son arrivée à Jérusalem quatre vers dont voici le sens : « Quand nous approchâmes de la ville, le Seigneur nous montra Jérusalem; nous avions beaucoup souffert dans notre voyage ; mais nous crûmes alors entrer au ciel. »

(2) Nous donnons, d'après Guillaume de Tyr, la description de Jérusalem telle qu'elle existait à l'époque du siége par les Croisés ; c'est plus spécialement dans cet historien que le Tasse a puisé ses renseignements. Quoi de plus précieux que le témoignage d'un auteur presque contemporain ? « Jérusalem, écrit Guillaume de Tyr, cité sainte et agréable à Dieu, est située au milieu de montagnes très-élevées. Les traditions antiques nous apprennent qu'elle était dans le pays de la tribu de Benjamin ; elle était bornée à l'occident par la tribu de Siméon, le pays des Philistins et la mer Méditerranée. A l'orient de Jérusalem, on trouve le Jourdain et le désert qui le touche, que fréquentaient les fils des prophètes, et qui en est à quatorze milles de distance environ. On y voit aussi la vallée sauvage, où est maintenant la mer de sel, ou mer Morte. Avant que le Seigneur eût renversé Sodome, tout ce pays était arrosé d'eau comme un jardin de délices. Au midi de Jérusalem était la tribu de Juda, dans laquelle on trouve Bethléem, résidence ordinaire du Seigneur, lieu fortuné, témoin de sa nativité, et où fut déposé son berceau. Au nord, Gabaon, célèbre par le miracle du soleil arrêté dans sa course ; Sichar, patrie de la Samaritaine ; Bethel, adoratrice des veaux d'or et témoin des péchés de Jéroboam. — Jérusalem, métropole de la Judée, est située dans un lieu presque entièrement dépourvu de ruisseaux, de fontaines, de bois et de pâturages. Selon les historiens les plus anciens et les traditions des peuples orientaux, elle fut d'abord appelée Salem et ensuite Jébus ; plus tard, David agrandit la ville, et y fixa le siége de son royaume ; elle fut alors appelée Jérusalem. Sous le règne de Salomon on la nomma Hiérosolyma. Après

avoir éprouvé un grand nombre de révolutions, Titus, empereur des Romains, la prit d'assaut, et la renversa de fond en comble, selon ce qu'avait dit le Seigneur, qu'il n'y demeurerait pas pierre sur pierre. Dans le principe, elle était placée sur des revers extrêmement rapides, faisant face, partie à l'orient, et partie au midi, occupant entièrement le flanc de la montagne de Sion et du mont Moriah, de sorte qu'on ne voyait sur le sommet que le temple du Seigneur, et la citadelle Antonia. L'empereur Adrien la fit rebâtir en entier sur les hauteurs.—Jérusalem est plus petite que les plus grandes villes, et plus grande que les villes ordinaires; sa forme est un carré long de trois côtés; elle est enfermée et défendue par des vallées profondes. A l'orient est la vallée de Josaphat. Au midi, se trouve la vallée nommée Ennom, contiguë à celle de Josaphat. On y montre le champ qui fut acheté par Judas, le plus pervers de tous les acheteurs, avec l'argent qu'il retira pour prix de sa trahison; ce champ est nommé Aceldama, et sert à la sépulture des pèlerins. Du côté du septentrion on arrive à Jérusalem par un chemin de plaine, où l'on voit encore aujourd'hui le point sur lequel le premier martyr Etienne fut lapidé par les Juifs. — Jérusalem est bâtie sur deux montagnes; les remparts qui entourent la cité renferment presque entièrement les points les plus élevés de ces montagnes, séparées par une étroite vallée, qui coupe aussi la ville en deux parties. L'une de ces montagnes qui se trouve à l'occident est appelée Sion, et a souvent donné son nom à la ville même. L'autre montagne, située à l'orient, est appelée Moriah. C'est à l'occident, presque sur le point le plus élevé, qu'est construite l'église dite de Sion, du nom de la montagne, non loin de cette tour de David, ouvrage extrêmement solide, qui sert comme de citadelle à Jérusalem, garni de tours, de murailles et de remparts, et qui domine toute la ville. Le lieu même sur lequel est bâtie la ville de Jérusalem est aride, dépourvu d'eau; on n'y trouve ni fontaines, ni ruisseaux, ni rivières, et les habitants en sont réduits à ne se servir que des eaux pluviales. Pendant les mois d'hiver, ils rassemblent les eaux du ciel dans des citernes qui sont en très-grand nombre dans la ville, et les conservent ensuite pour s'en servir pendant tout le cours de l'année. En dehors de la ville, et à deux ou trois milles de distance, il y a quelques fontaines; mais elles sont peu nombreuses, et ne fournissent d'ailleurs qu'une très-petite quantité d'eau. Cependant vers la porte méridionale, au point où se réunissent les deux vallées, et à un mille tout au plus de la ville, il y a une fontaine célèbre, dite Siloé. La source est peu abondante, et jaillit dans le fond de la vallée; elle donne des eaux qui n'ont point de goût et ne coulent pas toujours.» (*Willelm. Tyr.*, lib. VIII.)— Mogir-Eddin a décrit avec toute la pompe du style oriental Jérusalem et les lieux saints. Les Musulmans appellent Jérusalem *El Cods* (la sainte), *Béit-ûl-Moccadès* (la maison sainte), et quelquefois *El Chérif* (la noble).

(3) Les chroniques contemporaines qui nous ont transmis le portrait de Godefroi de Bouillon nous apprennent qu'il réunissait les qualités

guerrières à la simplicité monacale : *Tantum lenis ut magis in se monachum quam militem figuraret.* La physionomie de Godefroi était imposante ; à une taille élevée, il joignait une force prodigieuse. On rapporte à ce sujet qu'un émir arabe étant venu au camp, et ayant entendu vanter son adresse et la vigueur de son bras, voulut se convaincre de la vérité de ces récits ; il présenta à Godefroi un chameau sur lequel il le pria d'essayer sa force. Godefroi lui abattit la tête d'un seul coup d'épée. L'Arabe attribua ce prodige à la qualité du glaive de Godefroi, et ayant remis son arme au prince chrétien, il l'invita à une nouvelle épreuve ; la tête d'un second chameau fut séparée du corps avec la même rapidité que la première fois. L'émir avoua alors que la grande réputation du chef des Francs était encore au-dessous de la vérité. — Au siége d'Antioche, Godefroi, à peine guéri de ses blessures, se signala par une action que l'histoire et la poésie ont reproduite. Un Sarrasin, d'une haute stature, se présenta au fort de la mêlée pour le combattre, et, du premier choc, il mit en pièces son bouclier. Godefroi se dresse sur ses étriers, s'élance sur son adversaire, et le frappe si vigoureusement de son glaive qu'il partage son corps en deux parties : l'une tombe à terre, l'autre demeure sur le cheval. Il n'est guère possible de croire à des faits aussi extraordinaires ; ce ne sont là que de merveilleuses légendes qui parcourent les camps. — Et à Nicée, dans un des assauts que livraient les Croisés, Godefroi donna une preuve d'adresse qui mérite d'être rapportée. Un Turc s'était fait remarquer par des prodiges de bravoure ; il ne cessait d'insulter les Chrétiens. Tout à coup, et comme pour montrer qu'il n'avait rien à craindre, il jette loin de lui son armure, découvre sa poitrine, et se met à lancer d'énormes pierres sur les Croisés. Le duc de Bouillon s'avance, armé d'une arbalète, et se postant derrière les boucliers de deux de ses compagnons, il renverse le Turc en le frappant au cœur. — Enfin toutes les chroniques parlent longuement du combat de Godefroi contre un ours affamé qui était parvenu à le renverser. Godefroi ne se laisse point troubler par la chute ; d'un bras il serre l'animal furieux, et de l'autre il lui plonge son fer dans le corps. Le preux capitaine, grièvement blessé, fut reconduit dans le camp, au milieu des acclamations de toute l'armée. (*Comparez* Guibert de Nogent, *liv.* vii, avec les *liv.* ii *et* iii d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr.) Godefroi ne dut son élection au trône de Jérusalem qu'à sa grande renommée de vaillance et de force. On comptait sous les tentes des Croisés dix chevaliers de plus haut lignage et d'une meilleure noblesse que la sienne ; le frère du roi de France, le duc de Normandie, le comte de Toulouse, avaient une origine plus illustre. Mais à une époque où la force matérielle dominait, il était naturel que le plus fort fût élu.

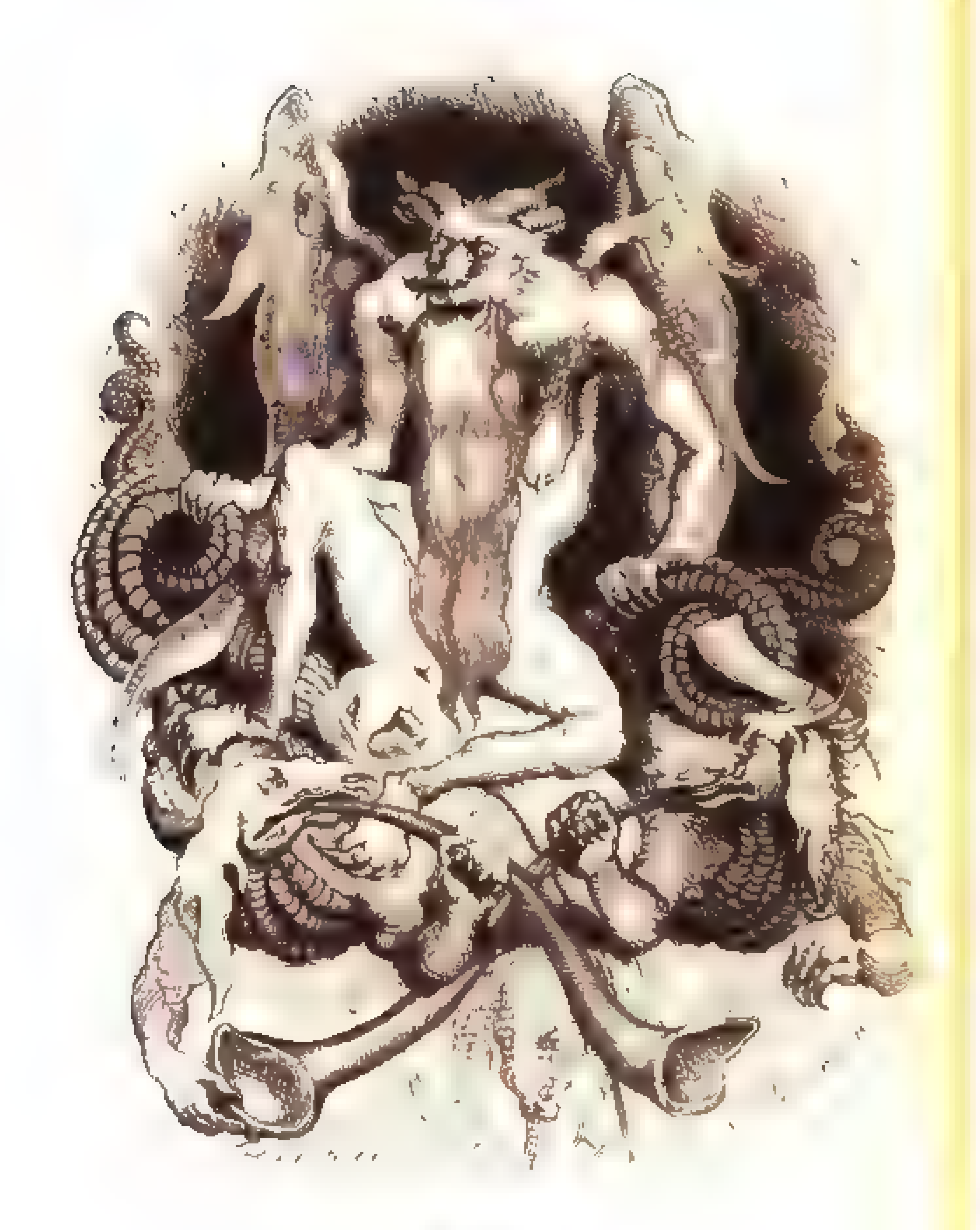
(4) Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, et, après lui, roi de Jérusalem, n'eut aucune part à la prise de la sainte cité. C'est donc à tort que le Tasse le nomme dans le dénombrement. Dès l'année 1097, Baudouin, séparé de l'armée chrétienne, s'était avancé en Arménie, à la tête d'une petite troupe, et avait pénétré jusqu'à Edesse. Cette ville,

capitale de la Mésopotamie, venait d'échapper à l'invasion des Turcs; tous les Chrétiens des pays environnants s'y étaient réfugiés avec leurs richesses. Un prince grec, nommé Thoros, les gouvernait. L'approche de Baudouin et des Croisés produisit la plus vive sensation; le peuple les accueillit avec tant d'enthousiasme, que le gouverneur en conçut de l'ombrage, et commença à voir en eux des ennemis plus à craindre pour lui que les Sarrasins. Pour les engager à défendre son autorité, Thoros, vieux et sans enfants, se détermina à adopter Baudouin et à le désigner pour son successeur. Le prince d'Edesse fut bientôt en butte à une sédition, dans laquelle il perdit la vie; le secret du complot, s'il faut en croire l'historien Mathieu d'Edesse, ne fut point caché à Baudouin; tous les chroniqueurs l'accusent d'avoir trahi en cette occasion son bienfaiteur. Il fut nommé à sa place, et fonda ainsi une principauté qui resta cinquante-quatre ans entre les mains des Latins, et qui fut leur boulevard jusqu'à la seconde croisade. Baudouin dès lors ne songea plus à délivrer Jérusalem; il ne s'occupa qu'à défendre et agrandir ses États. En l'année 1100, Baudouin abandonna le comté d'Edesse à son cousin Baudouin du Bourg, et succéda à Godefroi sur le trône de Jérusalem. Ce prince fit la guerre pendant tout son règne; il ne laissa de repos ni à ses soldats, ni à ses ennemis. Baudouin ajouta par ses conquêtes, au royaume de Jérusalem, les villes de Sidon, Bérite; au mois de mai 1104, il s'empara de Ptolémaïs, nommée depuis Saint-Jean-d'Acre, après vingt jours (et non vingt mois) de siége. Il avait échoué l'année précédente devant cette place. Baudouin étant tombé malade en Egypte au siége de Pharamia, mourut à Laris dans le désert; ses entrailles furent enterrées dans un lieu qu'on nomme encore aujourd'hui Hegiarat Barduil, *le sépulcre* ou *la pierre de Baudouin*. Son corps fut porté à Jérusalem pour y être inhumé auprès de Godefroi. Les historiens arabes ne sont d'accord, ni entre eux, ni avec les latins, sur l'année de sa mort. Ben-Kaiecan la met en l'an de l'hégire 504 (de Jésus-Christ 1110), Ben-Schohna en 515 (1121); Romuald de Salerne et Foucher de Chartres la placent au mois d'avril 1118. Cette dernière époque est préférable, s'il est vrai, comme le marque Albert d'Aix, que le corps de Baudouin entra dans Jérusalem le dimanche des Rameaux de la même année que mourut le patriarche Arnould. Nous n'avons parlé si longuement de Baudouin que pour expliquer la phrase du Tasse, où il est accusé de cupidité et d'aspirer aux grandeurs humaines. (Voyez page 5 de ce volume.)

(5) Les Croisés dressèrent leur camp en face de Jérusalem le 7 juin 1099. Leur armée, d'après les chroniqueurs chrétiens, ne comptait que quarante mille personnes des deux sexes, dont tout au plus vingt mille hommes de pied, et quinze cents chevaliers; le reste était composé de gens du peuple, dénués d'armes, de malades, ou d'autres individus faibles et incapables de service. Les historiens arabes sont loin d'être d'accord sur ce point avec les chroniques; Ibn-Giouzi évalue à cinq cent mille hommes en état de combattre, le nombre des Francs qui assiégeaient Jérusalem. Kemal-Eddin, moins exagéré, ne le fait monter

qu'à trois cent vingt mille. — Dès que les chefs furent arrivés, ils consultèrent tous ceux qui avaient une connaissance exacte des localités, pour arrêter les moyens les plus sûrs et les plus faciles de s'emparer de la ville. Ils furent bientôt convaincus qu'il n'y avait rien à espérer du côté de l'orient et de celui du midi à cause de la profondeur des vallées environnantes, et ils se déterminèrent à entreprendre le siége par le côté du nord. « Ils formèrent donc leur camp, écrit Robert le moine, depuis la porte Saint-Etienne, qui fait face au nord-est, jusqu'à l'autre porte située au-dessous de la tour de David, qui est appelée du même nom et se trouve à l'occident. Le duc de Lorraine s'établit le premier. Après lui, et suivant cette direction, venait Robert, comte de Flandre ; ensuite Robert, duc de Normandie. La quatrième position fut occupée par Tancrède, qui se posta devant une tour angulaire, à laquelle il a depuis donné son nom. Enfin le comte de Toulouse et les gens de sa suite s'emparèrent du terrain qui s'étend depuis cette tour jusqu'à la porte de l'occident. Plus tard, tant pour éviter la tour qui dominait son camp et protégeait complétement cette porte, que pour franchir la vallée qui le séparait de la ville, le comte de Toulouse transporta une partie de ses forces sur la montagne même où la ville est bâtie, s'établit entre les maisons et l'église dite de Sion, éloignée de celle-ci de la distance que le trait d'un arc franchirait difficilement. On dit qu'en faisant ce mouvement son intention fut de faciliter à ses soldats les moyens d'attaquer la ville de plus près, et en même temps de défendre l'église de Sion contre toute insulte des ennemis. — Lorsque les Croisés eurent ainsi dressé leur camp, la portion de la ville qui n'était point assiégée s'étendait depuis la porte du septentrion, vulgairement appelée porte Saint-Etienne, jusqu'à la tour angulaire qui domine la vallée de Josaphat ; depuis cette tour jusqu'à l'autre angle de la ville du même côté, et depuis cet angle jusqu'à la porte du midi, appelée maintenant porte de la Montagne de Sion. En sorte qu'il y avait à peu près une moitié de la circonférence de la ville qui n'était pas du tout investie. » (*Rob. monach.*, *lib.* IX. — *Willelm Tyr.*, *lib.* VIII. — RAOUL DE CAEN, *Gesta Tancredi*, *cap.* CXVI ; et GUIBERT DE NOGENT, liv. VII.) — En comparant la description du siége de Jérusalem par les Croisés, tel que le rapportent les chroniques, à celle du siége qu'en firent les Romains, on trouve que les troupes de Godefroi occupaient les mêmes positions que celles de Titus lorsqu'il dirigea ses premières attaques contre la cité. (*Voyez* le livre V de l'*Histoire de Fl. Josèphe*, et lib. V *Taciti Historiarum*.)





Pluton.

(CHANT IV.)

CHANT IV.

Pendant que les Chrétiens préparent les instruments de guerre, le grand ennemi des humains jette sur eux ses yeux livides. Il les voit joyeux, satisfaits; ses lèvres frémissent de fureur : ainsi un taureau blessé exhale sa douleur par des soupirs et des mugissements. Bientôt, dirigeant toutes ses pensées pour accabler les Chrétiens des maux les plus cruels, Pluton (1) ordonne à son peuple de se réunir dans sa royale habitation : réunion horrible ! comme si c'était pour lui, l'insensé, une légère entreprise de résister à la volonté divine ? l'insensé veut s'égaler au Ciel : il oublie les foudres que lance la main irritée de Dieu.

Le son rauque de la trompette infernale appelle les habitants des éternelles ombres; cette rumeur ébranle les vastes et profondes cavernes; l'air ténébreux en retentit. Le tonnerre ne fait pas plus de bruit en tombant des régions supérieures du ciel; jamais la terre n'éprouve une telle secousse lorsqu'elle est agitée par les vapeurs qui la

remplissent. Soudain les puissances de l'abîme accourent. Oh! que leurs formes sont étranges, horribles! comme elles portent dans leurs yeux la terreur et la mort! Plusieurs impriment leurs pieds fourchus sur le sol; des serpents entrelacés leur servent de chevelure et couvrent leur face humaine; elles ont d'immenses queues qui se déploient et s'entortillent. Là, on voit mille Harpies immondes; des milliers de Centaures, de Sphinx, et de pâles Gorgones; de nombreux Scylles voraces qui aboient; des Hydres, des Pythons qui sifflent; des Chimères qui vomissent des flammes; des Polyphèmes, des Géryons effrayants; des monstres nouveaux, d'aspects divers, tous mêlés et confondus (2).

Ils vont s'asseoir, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur farouche roi. Pluton est au milieu d'eux, ayant au poing un sceptre grossier et pesant. Les écueils, les roches élevées, Calpé même, ou le puissant Atlas, paraissent auprès de lui comme de petites collines, tant il rehausse son large front et ses cornes démesurées. L'horrible majesté de sa cruelle face accroît la terreur, et le rend plus orgueilleux; ses yeux rougeâtres, remplis d'un venin infect, flamboient, semblables à une funeste comète; une longue barbe épaisse, toute hérissée, entoure son menton, et descend sur sa poitrine velue. Sa bouche immonde, dégoûtante d'un sang noir, s'ouvre comme un gouffre profond. De même que du sein du mont Gibel sortent et l'éclair, et le tonnerre, et des fleuves de soufre enflammé; ainsi de la bouche sauvage de Pluton s'exhalent un souffle empoisonné et des torrents de fumée. Au son de sa voix, Cerbère réprime ses hurlements, l'Hydre est muette, le Cocyte arrête son cours, les abîmes tremblent, et l'on entend retentir ces mots (3) :

« Divinités du Tartare, plus dignes d'être assises au dessus du soleil, votre origine, que d'habiter cette sombre demeure où le destin vous a précipitées avec moi; les antiques soupçons, les fiers dédains qui nous accablent, ne

vous sont que trop connus. Celui qui est là-haut régit maintenant les astres d'après son bon plaisir, et nous, nous sommes condamnés comme des âmes rebelles. Au lieu de la clarté pure et sereine du soleil, des étoiles brillantes, il nous a enfermés dans cet abîme obscur, il nous a défendu d'aspirer aux premiers honneurs. Ensuite (hélas! ce souvenir cruel irrite le plus mes souffrances!), il appelle l'homme sur les siéges célestes, l'homme vil, pétri de terre et de fange.

» Ce n'était pas assez. Dans la seule vue de nous porter plus de dommages, il a livré son fils à la mort. Ce fils vint; il brisa les portes du Tartare, et osa mettre le pied dans notre royaume; il en retira les âmes que le sort nous avait dévolues, et reporta au ciel une si riche proie. Vainqueur triomphant, il déploye à notre honte les étendards de l'enfer vaincu. Mais pourquoi renouveler mes douleurs? qui ne sait les injures que nous avons reçues? En quel temps, en quel lieu, notre adversaire a-t-il jamais cessé ses entreprises contre nous? Ne pensons plus au passé; nous ne devons songer qu'aux offenses présentes : hélas! ne voyez-vous pas ce qu'il tente pour attirer tous les peuples à son culte?

» Passerons-nous les jours, les heures dans l'oisiveté? une digne sollicitude n'enflammera-t-elle pas notre cœur? Souffrirons-nous que cette gent de Fidèles prenneune plus grande force en Asie? qu'elle subjugue toute la Judée? que son nom et sa gloire, s'étendant chaque jour, soient célébrés dans une langue nouvelle, et gravés sur des bronzes et des marbres nouveaux? Souffrirons-nous que nos idoles soient éparses à terre? que le monde décerne nos autels à notre ennemi, qu'il ait toutes les offrandes? l'encens ne brûlerait-il que pour lui? aurait-il seul désormais l'or et la myrrhe? Naguère les temples ne nous étaient pas fermés: maintenant il ne reste aucune issue à notre pouvoir. Privé du tribut accoutumé de tant d'âmes, votre chef Pluton habitera un royaume désert! Ah! il

n'en sera pas ainsi. Elle n'est pas encore éteinte en nous cette première valeur qui nous fit combattre l'empire du ciel, armés du fer et de la flamme. Nous fûmes vaincus dans la lutte : je ne le nie pas. Le courage ne nous manqua jamais : les plus heureux eurent la victoire; il nous reste, à nous, la gloire d'une invincible ardeur.

» Ne tardez pas davantage : partez, mes fidèles compagnons, ma puissance et ma force ; allez vite, et exterminez les coupables avant que leur pouvoir s'affermisse ! Etouffez ce feu naissant, avant qu'il brûle tout le royaume des Hébreux. Entrez chez les Chrétiens ; par la force ou par la ruse livrez-les aux derniers supplices. Ce que je veux, doit s'accomplir. Dispersez les uns, qu'ils s'en aillent errants ; massacrez les autres ; que d'autres enfin, plongés dans des amours lascives, aient pour idoles un sourire, un doux regard. Les troupes révoltées, divisées entre elles, tourneront le fer contre leurs chefs ; il faut ruiner leur camp ; tout doit périr avec lui, sans qu'il en reste traces ! »

Les âmes rebelles à Dieu n'attendent pas la fin de ces paroles; déjà elles prennent leur essor, et s'élancent de la nuit profonde vers le séjour de la clarté. Ainsi les vents impétueux, les tempêtes bruyantes, sortent avec furie de leurs grottes, pour obscurcir le ciel et porter la destruction sur le grand empire de la mer et de la terre. Bientôt, déployant leurs ailes, les méchants esprits se dispersent de tous côtés dans le monde; ils inventent divers artifices nouveaux, et se préparent à user de leurs fraudes. Muse, dis-moi quels premiers dangers assaillirent les Chrétiens, de quels lieux ils partirent : tu le sais; mais de tant de travaux si éloignés, à peine un faible bruit de renommée est parvenu jusqu'à nous.

Hidraot, noble et célèbre magicien, gouvernait Damas et les villes voisines; dès ses plus jeunes années il s'était adonné à l'art de la divination, et en était devenu toujours plus passionné. A quoi lui sert sa science, s'il ne peut prévoir la fin de cette guerre incertaine? si l'aspect des étoiles

fixes ou mouvantes, si les réponses de l'enfer ne lui prédisent la vérité? Hélas! aveugle esprit humain! combien tes jugements sont vains et injustes! Hidraot avait annoncé que le Ciel préparait mort et ruine à l'invincible armée d'Occident (4); la gent égyptienne devant remporter la palme de l'entreprise, il désirait que son peuple eût dans cette victoire sa part de gloire et de conquêtes. Mais ayant une haute opinion de la valeur des Francs, il craint que la bataille ne soit sanglante et funeste; il cherche une ruse pour affaiblir en partie le pouvoir des Chrétiens: ses gens et ceux d'Egypte les détruiraient alors plus aisément. Au milieu de ses pensées, apparaît l'ange inique qui l'excite, l'aiguillonne, le conseille, et lui suggère les moyens de faciliter l'entreprise.

Une jeune fille, à laquelle l'Orient concédait le premier titre de beauté, était la nièce d'Hidraot. La souplesse des femmes, les artifices les plus occultes des magiciens, tout lui était connu (5). Hidraot l'appelle, lui communique ses projets, et veut qu'elle en prépare l'exécution: « O ma bien-aimée, lui dit-il, sous tes blonds cheveux, sous ton gracieux visage, tu caches un esprit vieilli, un courage viril; déjà tu me devances dans mon art! le succès doit répondre à mon espoir si tu secondes la grande idée qui m'occupe, si tu achèves la trame que j'ai ourdie: sois donc l'exécutrice courageuse des desseins d'un rusé vieillard. Rends-toi au camp ennemi; déploie tout l'art de ton sexe, tous les attraits de l'amour; que tes supplications soient toujours accompagnées de pleurs, tes paroles confondues avec tes soupirs. Beauté dolente et malheureuse, soumets à ton vouloir les cœurs les plus obstinés; que la pudeur serve de voile à ton audace excessive, fais de la vérité un manteau à tes mensonges. Captive Godefroi, s'il est possible, par de doux regards, par le charme de tes discours, et fais en sorte qu'il mette fin à cette guerre. Si tu ne peux y parvenir, tâche de séduire les grands de l'armée; conduis-les dans des endroits d'où ils ne reviennent

jamais. » Puis, lui détaillant toutes ses vues, il termine ainsi ses instructions : « Pour la patrie et pour la foi, tout est permis. »

Armide, fière de sa beauté, de son sexe, de son âge, se dévoue à l'entreprise ; dès le premier soir, elle part, et s'éloigne par des chemins cachés et inconnus. Seule, avec ses grâces de femme, ses cheveux flottant en longues tresses, elle espère dompter une nombreuse armée, vaincre des peuples invincibles ! On répand dans la multitude des bruits confus sur ce départ. Peu de temps après, la jeune fille arrive où se déployaient les tentes des Francs. L'aspect d'Armide fait naître un léger murmure; chacun a le regard fixé sur elle, ainsi que sur une étoile ou une comète qu'on verrait briller au ciel en plein jour. Tous entourent la belle voyageuse ; on s'informe d'où elle vient, du motif qui l'amène.

Jamais Argos, jamais Délos ou Chypre ne virent une telle beauté, des vêtements aussi splendides. Sa chevelure est d'or ; tantôt elle brille à travers le voile blanc qui l'enveloppe, tantôt elle se montre à découvert. Tel le soleil perce la nue transparente et éclairçit le ciel ; puis, lançant ses rayons de toutes parts, il les déploie plus éclatants, et redouble la clarté du jour. Un léger souffle agite les blondes tresses d'Armide et les détache en boucles ondoyantes. Son œil avare cache les désirs d'amour ; une couleur rosée se confond avec l'ivoire de son visage, et sa bouche de vermillon exhale un doux parfum.

Son beau sein, d'une blancheur de neige, entretient et nourrit le feu d'amour; un voile jaloux le recouvre ; s'il ferme tout passage à la vue, il ne peut arrêter l'amoureuse pensée *. Semblable au rayon du soleil qui passe à travers

(*) Toujours fidèle au but que nous nous sommes proposé, de faire un livre qui aille à tous les âges, et n'alarme point la pudeur des jeunes années, nous avons cherché ici à, rester dans la fidélité du texte, tout en voilant la poésie italienne sous la chasteté de l'expression. La langue française est riche, modeste, et la muse pudique de la patrie aime ces voiles d'or qui la laissent resplendissante en conservant les saintes lois de la décence.

l'eau ou le cristal sans le diviser, la pensée rapide se rit de toutes les barrières, et parcourt les merveilles inconnues; elle erre, elle contemple ce qui est beau; et le désir s'accroît de ce que l'imagination devine. Armide s'avance au milieu d'une foule avide de l'admirer. La jeune fille s'aperçoit de l'impression qu'elle produit; elle en sourit dans son cœur : déjà elle compte sur une plus grande victoire. Tandis qu'elle attend un guide pour la conduire vers le capitaine, Eustache accourt, Eustache, le frère du chef des Francs. A l'apparition de cette beauté divine, il se précipite : tel un papillon voltige autour de la lumière. Eustache veut voir de plus près ces yeux que la pudeur tient abaissés; leur éclat embrase son âme. Emporté par la hardiesse naturelle à la jeunesse et à l'amour, il lui adresse ces paroles :

« Jeune fille, si toutefois un tel nom te convient, à toi qui n'as rien de mortel, jamais le Ciel ne fut si prodigue envers un enfant de la terre. Que cherches-tu? d'où viens-tu? Ton bonheur ou le nôtre t'amène-t-il en ces lieux? Apprends-moi qui tu es? fais que je ne me méprenne pas dans les hommages qu'on doit te rendre; s'il le faut même, je me prosternerai devant toi. — Tes louanges montent trop haut, répond Armide, et mon peu de mérite n'atteint pas une telle sublimité. Je suis une infortunée, morte aux plaisirs, vivant dans les chagrins; vierge errante, fugitive, mes malheurs m'ont jetée en ces lieux. J'ai recours au pieux Godefroi; je mets en lui ma confiance, tant le bruit de sa bonté a retenti au loin. Si tu es aussi courtois que tu le parais, donne-moi accès auprès de ce capitaine. — Il est bien juste, réplique Eustache, que le frère de Godefroi soit ton soutien et ton guide. Noble fille, tu ne m'imploreras pas en vain; Godefroi ne dédaignera pas ma prière, et bientôt tu pourras disposer de la puissance de son sceptre, ou de celle de mon épée (6). »

Il se tait et conduit Armide vers le pieux Bouillon, alors éloigné de la foule, au milieu des grands de l'armée.

La jeune fille le salue avec respect; la rougeur au front, elle ne peut prononcer un mot. Le capitaine la rassure, la console, dissipe ses craintes. Bientôt elle expose ses trompeuses pensées, avec un son de voix dont la douceur enivre l'âme.

« Prince invincible, dit-elle, ton grand nom vole avec éclat, les rois et les provinces se font gloire d'être domptés par toi dans les guerres. Ta valeur est connue de tous; tes ennemis eux-mêmes l'admirent, elle leur donne de la confiance, les invite à rechercher et à solliciter ton appui. Et moi qui suis née dans une religion si différente de la tienne, religion déjà abaissée, que tu tentes d'anéantir, j'espère par ton moyen reconquérir le noble siége et le sceptre royal de mes parents. D'autres requièrent le secours de leurs amis, contre la fureur d'une gent étrangère; moi j'invoque le fer de mes ennemis contre mon propre sang, ce sang ne connaît pas la pitié.

» Je t'implore, et j'espère en toi. Seul tu peux me replacer dans le haut rang d'où j'ai été précipitée: ta main doit être aussi exercée à relever tes ennemis, qu'à les abattre. On vante ta bienfaisance, tes triomphes; et puisque tu as pu ôter à d'autres leurs royaumes, tu obtiendras autant de gloire en me restituant le mien. Si la diversité de notre foi te porte à dédaigner ma juste prière, la confiance que j'ai dans ta vertu me rassure; elle ne peut me tromper. J'en atteste ce Dieu, grand pour nous tous: jamais tu ne donneras ton appui à une plus juste cause. Afin de mieux t'en convaincre, écoute le récit de mes infortunes, et des perfidies d'autrui.

» Je suis la fille d'Arbilan, naguère chef du royaume de Damas. Mon père n'était pas né pour cette dignité; ayant obtenu la belle Cariclée en mariage (7), elle lui fit partager son empire. Ma mère expira en me donnant la vie; ce fut une bien fatale journée que celle de ma naissance et de sa mort. Un premier lustre s'était à peine écoulé, et mon père, succombant à son destin, alla rejoindre sa

femme dans le ciel. Il me laissa sous la tutelle d'un frère qu'il chérissait : si la vertu réside au cœur des mortels, il devait être assuré de sa foi ! Celui-ci prit soin de mon enfance ; il se montra soucieux de mon bonheur, on publiait partout sa fidélité incorruptible et son amour paternel. Cachait-il sous un manteau trompeur la perversité de ses desseins, ou bien ses intentions étaient-elles sincères ? Déjà il me destinait pour femme à son fils.

» Je croissais, et ce fils aussi. Il dédaigne les nobles exercices d'un cavalier ; rien de ce qui est nouveau et agréable ne lui plaît. Sous un aspect difforme, il cache une âme vile ; son cœur altier brûle d'avarice et d'envie ; grossier dans ses manières, grossier dans ses mœurs, il est seul à la hauteur de ses vices. C'est avec un homme si peu digne que mon tuteur voulait m'unir ; il voulait lui faire partager mon lit et mon royaume. Plusieurs fois il s'en est expliqué avec moi. Ses discours, son esprit, ses ruses, tout fut inutile ; il ne put obtenir une promesse : je lui opposais toujours mon silence, ou mon refus.

» Un jour il me quitte avec un visage sombre, miroir fidèle de la méchanceté de son cœur. L'histoire de mes malheurs futurs me parut écrite sur son front. Depuis cette époque, des songes, des fantômes étranges, vinrent troubler le repos de mes nuits ; une fatale horreur imprimée dans mon âme fut le présage certain de mes infortunes. Souvent l'ombre de ma mère s'offrait à ma vue, image décolorée, dans une attitude de douleur. Elle ressemblait peu, hélas ! à ces tableaux qui m'avaient autrefois retracé ses traits ! « Fuis, ma fille, fuis, criait-elle ; une mort funeste te menace. Pars à l'instant ; je vois le poison, le fer ; un perfide tyran prépare ton supplice ! »

» Que me servaient, hélas ! ces indices d'un péril menaçant ? Irrésolue, privée de tout conseil, ils accroissaient les terreurs de mon enfance. Prendre la fuite, m'exiler volontairement, abandonner seule le royaume de mon père, me paraissait cruel : je préférais fermer les yeux là

où je les avais primitivement ouverts. Je redoutais la mort, et je n'avais pas le courage de l'éviter; je craignais de révéler mes craintes, de peur d'avancer l'heure de mon trépas. Ainsi, inquiète et troublée, je passais ma vie dans un continuel martyre; semblable au criminel, qui croit voir à chaque instant le fer atteindre son cou découvert.

» Dans cette situation, est-ce faveur du sort, ou bien le destin me réserve-t-il à de plus grands maux, un des ministres de la cour, que mon père avait vu enfant, vint m'annoncer l'heure prochaine de ma mort, fixée par le tyran; lui-même avait promis à cet homme cruel de me présenter le poison. La fuite seule pouvait prolonger ma vie; je n'avais point d'autre appui, il m'offrit d'être mon guide. Il me rassure, me donne de la hardiesse; n'étant plus retenue par la crainte, je me disposai à partir avec lui, fuyant mon oncle et ma patrie.

» La nuit survient obscure et couvre notre entreprise de ses ombres amies; je m'éloigne avec deux de mes femmes, compagnes choisies de ma mauvaise fortune. Mes yeux couverts de larmes se tournent vers les murs de mon pays; ma vue se détache à regret des lieux de ma naissance; mes regards, ma pensée m'y appelaient sans cesse; à peine pouvais-je mettre un pied devant l'autre, semblable au navire que l'ouragan arrache d'un rivage chéri. Nous marchâmes la nuit, le jour suivant tout entier, par des chemins inconnus à l'homme; enfin un château situé sur les frontières de mon royaume servit à nous abriter.

» C'était le château d'Aronte; Aronte, le même qui m'avait avertie de mes dangers en y portant secours. Le tyran s'aperçoit de notre fuite, il voit ses machinations impuissantes, et entre dans des accès de fureur; il nous accuse tous deux du crime qu'il allait commettre. Il dit qu'Aronte, séduit par mes présents, voulait mêler un venin mortel à sa boisson; alors, délivrée de toute sujétion, je devais suivre mes instincts lascifs, et me livrer à mille

amants. O pudeur! puisse la flamme du ciel me brûler, si jamais j'offense tes lois!

» Que ce tyran soit affamé d'or, qu'il ait soif du sang de l'innocence, c'est pour moi chose dure; mais flétrir mon honneur, c'est ce qui agite le plus mon âme. L'impie, il craint la colère de mon peuple; il l'abuse par ses mensonges : aussi, mon pays incertain, ignorant la vérité, ne s'est pas encore soulevé en armes pour me défendre. Placé aujourd'hui sur mon trône, le front resplendissant de ma couronne royale, le perfide ne cesse de me poursuivre, de me déshonorer, tant sa férocité l'anime. Il menace de brûler Aronte dans son château, si de lui-même il ne se rend prisonnier; et à moi, malheureuse, ainsi qu'à mes alliés, il prédit la guerre, les supplices et la mort.

» Et tout cela, dit-il, pour effacer la honte imprimée sur mon visage, pour rendre à mon sang royal l'honneur que je lui ai enlevé. Le motif réel, c'est la crainte de perdre le sceptre qu'il m'a ravi, et dont je suis la vraie héritière; pour affermir sa puissance, il veut ma ruine. Les iniques projets de ce tyran réussiront; sa colère, insensible à mes larmes, viendra s'éteindre dans mon sang, si tu ne me protéges. Je me réfugie auprès de toi, seigneur; je suis une pauvre enfant, orpheline et innocente. Je t'implore par tes pieds qui foulent le superbe et l'impie, par ton bras, soutien de la justice, par tes hautes victoires, par ces temples sacrés que tu relèves. Venge-moi : seul, tu le peux; ta pitié, fondée sur le droit et la raison, me conservera la couronne et la vie.

» Le Ciel t'accorde le don précieux de vouloir ce qui est juste, et de pouvoir ce que tu veux; sauve mes jours, acquiers un nouvel Etat, car le mien t'appartiendra, si je le recouvre. Parmi un si grand nombre de guerriers héroïques, donne-m'en dix seulement; avec les amis de mon père, et un peuple dévoué, ils suffiront pour me replacer sur le trône. Un des premiers de mon royaume, à la fidélité

duquel est confiée la garde d'une porte secrète, a promis de me l'ouvrir, et de me faire entrer la nuit dans ma royale demeure. Il m'a engagée à te demander des secours, si petits qu'ils soient; il y mettra son espoir, plus que sur une nombreuse troupe, tant l'on redoute ton nom et tes enseignes victorieuses ! »

Armide se tait; elle attend une réponse dans une attitude suppliante. Godefroi, le cœur agité par diverses pensées, ne sait s'il doit céder; il craint les artifices des Barbares, il ne peut avoir confiance dans des hommes qui ne croient pas en Dieu. D'un autre côté, il écoute les pieux sentiments: jamais ils ne sommeillent dans sa noble poitrine. Le capitaine ne veut cependant pas que son instinct de bonté le détermine seul en faveur d'Armide; il consulte aussi ses intérêts. Combien ne lui serait-il pas utile que le chef du royaume de Damas, dépendant de lui, ouvrît les chemins à l'armée des Fidèles, facilitât l'accomplissement de ses desseins, lui fournît des armes, de l'or, des hommes, contre les Egyptiens et leurs alliés!

Godefroi, irrésolu, les yeux attachés sur la terre, combine ses pensées; la jeune fille le regarde et observe attentivement son visage; craintive, elle attend avec anxiété une réponse. Enfin Godefroi lui refuse la grâce qu'elle demande; les expressions de ce refus sont douces et courtoises:

« Si nous n'avions été élus pour le service de Dieu, auquel nos épées sont dévouées, tu pourrais fonder ton espoir sur nos armes, et trouver en nous secours, et non pitié. Notre premier devoir est de mettre en liberté le troupeau de Dieu et de saintes murailles; il n'est pas juste de disséminer nos gens, et de ralentir notre marche victorieuse. Je te le promets sur ma foi, gage certain de mes paroles, si jamais nous arrachons les murs sacrés et chéris du Ciel à un indigne joug, nous suivrons l'impulsion de notre pitié, en relevant ton trône. Aujourd'hui

cette pitié serait impie : nous rendrons à Dieu seul nos premiers devoirs. »

A ces mots, Armide s'incline, et reste un moment immobile; puis levant ses yeux pleins de larmes, elle s'écrie d'un ton plaintif : « Malheureuse! pourquoi donc le Ciel m'a-t-il départi une vie aussi constamment triste! les hommes changeront de nature et de caractère, avant que mon sort cruel éprouve un adoucissement. En vain je me désole : il ne me reste même pas l'espérance : les prières n'ont plus d'écho dans le cœur des mortels. Peut-être ma douleur, qui ne t'émeut pas, fléchirait-elle le tyran, mon persécuteur? Je ne veux pas t'accuser d'inclémence, quoique tu me refuses un bien faible secours; le Ciel, seul auteur de mes maux, rend ta pitié inexorable. Non, seigneur, ce n'est point toi, ce n'est point ta bonté, mais mon destin qui m'enlève tout appui. Cruel destin! destin impie! arrache-moi désormais une vie odieuse. Hélas! c'était trop peu de m'avoir privée, enfant, de tous les soins de ma famille; tu me prives encore de mon royaume, et, pauvre victime, tu me tiens captive sous le couteau! Puisque les lois de l'honneur ne me permettent pas de rester longtemps ici, à qui aurais-je recours? Où me cacher? Quel sera mon refuge contre le perfide? Est-il sous le ciel une retraite pour échapper à la tyrannie? Je vois la mort : en vain je la fuirais, ma main saura la prévenir! »

Un majestueux dédain enflamme les regards d'Armide. D'un air triste, indignée, elle se détourne, feint de vouloir partir. Ses yeux roulent des larmes abondantes, effet de la colère et de la douleur; on dirait de brillantes perles aux rayons du soleil. Ses joues vermeilles en sont inondées; elles paraissent comme ces fleurs naissantes, qui, après la rosée, ouvrent leur calice avec les premières lueurs du jour : l'aurore les admire, elle voudrait en parer sa blonde chevelure. Les pleurs de la jeune fille produisent un effet pareil au feu sacré qui embrase les poitrines. O miracle d'amour! tu fais brûler dans l'eau, tu peux faire sortir

des flammes de la glace ! toujours puissant sur la nature, tu t'es surpassé toi-même en faveur d'Armide !

Cette douleur feinte arrache de vraies larmes au plus grand nombre des chefs Francs ; elle attendrit les cœurs les plus durs. Tous s'affligent avec Armide, et disent : « Si Godefroi lui refuse la grâce qu'elle sollicite, il aura été nourri par une bête féroce, enfanté dans les gouffres des Alpes, sur les affreux rochers où la vague écumante se brise. Cruel celui qui jette dans le désespoir une telle beauté. » Chacun murmure et se tait. Le jeune Eustache, au visage fervent d'amour et de pitié, s'avance et parle avec audace :

« O mon frère et seigneur, dit-il à Godefroi, ton esprit serait trop tenace à son premier avis, s'il ne cédait aux prières, aux souhaits communs. Sans doute, les chefs qui maintiennent ces peuples soumis ne peuvent s'éloigner des murs assiégés et négliger leur mission ; mais pourquoi ne pas choisir dix défenseurs d'une juste cause, parmi nous autres, aventuriers sans emploi spécial, moins astreints à tes lois ? Venger une vierge innocente, ce n'est pas renoncer à servir Dieu : les dépouilles d'un tyran sont toujours agréables au Ciel. Si l'intérêt général ne me guidait pas dans cette entreprise, je m'y dévouerais par devoir : notre rang nous oblige à porter secours aux nobles dames. Ah ! pour Dieu, jamais on ne doit dire en France, où la courtoisie est en honneur, que nous avons craint de braver les fatigues pour une pieuse querelle. Quant à moi, je dépose ici mon casque et ma cuirasse ; je quitte mon épée ; je ne veux pas me servir indignement de mes armes, ni usurper le nom de chevalier ! »

Tel fut le discours d'Eustache. Ses compagnons, d'une voix unanime, approuvent ses paroles ; ils proclament le conseil bon et utile ; ils entourent, pressent, supplient leur capitaine : « Je cède, dit alors Godefroi ; je me rends à tant de sollicitations. Que la jeune fille obtienne sa demande ; elle le doit à vos conseils, non aux miens. Mais si Godefroi, votre chef, trouve en vous obéissance, modé-

rez votre ardeur! » Il ne leur dit que ces mots. Combien sont puissantes les larmes d'une belle femme, les douces paroles que sa bouche prononce! Des lèvres d'Armide semble sortir une chaîne d'or, pour enlacer l'âme à sa volonté.

Eustache l'appelle, et lui dit : « Calme tes douleurs, gracieuse fille; bientôt tu auras le secours réclamé de nous. » Alors les traits d'Armide s'adoucissent; de son voile elle sèche ses yeux. Son aspect est riant : le Ciel lui-même en fut épris. Elle remercie Eustache de ce grand service : « Le monde, s'écrie-t-elle, en conservera éternellement la mémoire; toujours elle restera empreinte dans mon cœur! » Une éloquence muette, des gestes expressifs, suppléent à tout ce que sa langue ne peut exprimer; sa dissimulation n'inspire aucune défiance.

Voyant la fortune sourire à ses fraudes, Armide veut achever son œuvre coupable avant que sa pensée soit découverte; elle veut, par ses doux accents, par son beau visage, faire plus que Médée ou Circé avec leurs artifices; et sa voix harmonieuse se flatte d'assoupir les plus éveillés. Elle épuise les ressources de son art pour attirer dans ses filets de nouveaux amants; elle n'emploie pas avec tous les mêmes charmes, elle les varie selon l'opportunité. Tantôt, jouant la pudeur, elle tient ses yeux baissés; tantôt ils brillent passionnés et avides; tour à tour armée du frein et de l'aiguillon, elle presse les timides, retient les exaltés. Si elle en découvre quelques-uns l'âme attiédie par les soupçons, elle lance sur eux un regard pénétrant, les encourage d'un gracieux sourire. Ainsi elle excite les désirs paresseux, fortifie l'espérance douteuse. D'autres, guidés par une ardeur aveugle et téméraire, osent-ils montrer trop d'audace, alors Armide est avare de douces paroles, de doux regards; elle inspire le respect et la crainte; mais son front dédaigneux laisse entrevoir un rayon de pitié. Auprès d'elle, on craint; on ne désespère jamais; les désirs sont d'autant plus vifs, qu'elle paraît plus altière.

La jeune fille se tient à l'écart; tout éplorée, elle compose son visage et son maintien; ses yeux versent des larmes qu'elle a l'air de vouloir retenir; des cœurs naïfs, trompés par ses artifices, pleurent souvent avec elle. Les flèches de l'amour, acérées par la pitié, deviennent une arme puissante sur l'âme. Puis, comme si Armide se séparait de ses tristes pensées, la joie au front, un sourire céleste sur les lèvres, elle vole vers ses amants, leur adresse la parole, leur donne un nouvel espoir. Son regard étincelle : on dirait un double soleil, dissipant de sombres nuages. Ses douces paroles, son doux sourire, enivrent les sens; peu accoutumée aux plaisirs, l'âme des guerriers semble prête à les abandonner. Hélas! cruel amour! il y a toujours de l'amertume dans tes douceurs! tes maux et tes remèdes ont toujours été mortels!

Ces situations si diverses, de froideurs et de flammes, de ris et de pleurs, de crainte et d'espérance, accroissent le martyre des amants; l'artificieuse Armide s'en fait un jeu. Si d'une voix faible, tremblante, on ose lui exprimer sa peine, elle feint de ne pas comprendre, tant elle est inexpérimentée en amour! ou bien, les yeux baissés, ses traits se colorent d'une chaste rougeur; elle cache ses dédains sous les roses de son beau visage. Un de ses adorateurs cherche-t-il à lui parler, elle l'évite en fuyant, et si elle lui permet de s'approcher, elle sait le contenir. Abusé tout le jour par de vaines erreurs, l'amant fatigué, déçu, reste le soir sans espérance : ainsi un chasseur, à l'approche de la nuit, perd la trace de l'agile animal qu'il n'a pu atteindre.

Tels furent les artifices d'Armide pour soumettre mille et mille cœurs; telles furent les armes employées pour les asservir à l'Amour. Quoi d'étonnant que le fier Achille, Hercule et Thésée, soient devenus la proie de ce dieu, puisque les champions de Jésus-Christ se laissèrent prendre dans ses filets par une impie!

NOTES DU CHANT IV.

(1) On s'étonnera que dans un poëme tout chrétien, le Tasse se serve si souvent des formes et des noms de la mythologie païenne. Ceci s'explique par l'histoire de l'art en Italie; la poésie était tout empreinte des souvenirs de la Grèce et de Rome, dont les beaux monuments restaient debout encore dans le vieux Latium. L'âme du poëte s'en était inspirée; et d'ailleurs il ne faut pas oublier que le Tasse écrivait dans le XVIe siècle, époque où le goût de la mythologie homérique et virgilienne dominait tous les esprits.

(2) Le *Campo-Santo* de Pise conserve une magnifique représentation de l'enfer chrétien; cette peinture, avec l'enfer du Dante, a servi de modèle et d'inspiration à l'immense composition du *Jugement dernier* de Michel Ange. La description du Tasse est toute païenne; elle est spécialement empruntée à Virgile et aux myriades de monstres qui, dans l'*Orlando furioso*, défendent le palais d'Alcine.

(3) C'est toujours l'enfer mythologique qui domine la composition du Tasse. Milton se dépouilla tout à fait des formes de l'antiquité, pour reproduire, sous ses sombres couleurs, l'enfer chrétien. C'est que Milton était de l'école puritaine; il eût dédaigné toute poésie qui ne se serait pas renfermée dans le texte pur des saintes Écritures.

(4) Le nom d'Hidraot est encore une de ces créations dues aux romans publiés dans le XVIe siècle. Damas, nommé par tous les auteurs arabes Demesk, était gouvernée, à l'arrivée des Croisés en Palestine, par Deccac, qui prit le titre de sultan, au préjudice de Redouan son frère, confiné dans la principauté d'Alep. Toute cette partie du poëme est imitée des grands romans de chevalerie; on croirait lire une page d'Amadis de Gaule, ou de Huon de Bordeaux. Il y a toujours un vieux roi magicien qui complote la perte des bons chevaliers de l'armée chrétienne.

(5) Voltaire a reproché au Tasse *du faux brillant, trop de magie.* « On rencontre bien plus dans le Tasse les mœurs du temps où il écrivait, a dit un historien, que celles du XIIe siècle, époque des événements qui forment le sujet de son épopée. La magie n'a été connue que longtemps après la première croisade. » Nous ne partageons pas cette opinion. Sans doute le Tasse s'est laissé dominer par les idées du XVIe siècle; alors on s'occupait beaucoup de magie, de sabbat, de sorciers, d'esprits cubes et incubes; tous les travaux de cette époque portent un

cachet de superstition ; les intelligences les plus hautes n'en furent pas exemptes. Il est évident que le poëte a voulu servir les goûts de ses contemporains ; ceux-ci aimaient la sorcellerie, les enchantements ; le Tasse leur en a donné avec profusion. Mais, dire que la magie n'a été connue qu'après le XIIe siècle, cela n'est pas exact.

Si nous consultons les monuments religieux, nous voyons des magiciens même dans l'Écriture sainte. Aux premiers siècles du catholicisme, les sciences mathématiques ne parurent suspectes aux chrétiens que parce qu'ils croyaient qu'elles conduisaient à la magie. Cette étude fut défendue dans l'Église depuis le règne de l'empereur Constantin jusqu'à celui de l'empereur Frédéric II. Saint Augustin dit que les mathématiciens sont des gens perdus et damnés ; il pensait que le diable avait le pouvoir de changer les hommes en loups-garoux : et dans sa *Cité de Dieu*, il nomme deux personnes de son église d'Hipponne, à qui ce malheur était arrivé. (Edition des Bénédictins, in-f°.)

Si nous parcourons les Chroniques des XIe et XIIe siècles, contemporaines des Croisades, nous voyons également que les Francs croyaient aux magiciens et aux sorciers. « Voici un fait, écrit Raimond d'Agiles, que je ne veux pas passer sous silence : tandis que deux femmes cherchaient à ensorceler deux de nos pierriers devant la grande muraille de Jérusalem, une pierre fortement lancée atteignit et mit en pièces ces deux femmes, ainsi que trois enfants, et, chassant leur âme de leurs corps, détourna les effets de leurs enchantements. » Nous trouvons aussi le passage suivant dans la Chronique de Bernard le Trésorier, précieux document pour l'histoire des deuxième et troisième croisades : « Avant que je vous en dise davantage sur l'armée, je vous raconterai une merveille qui arriva : les hommes de l'arrière-garde trouvèrent une vieille Sarrasine sur une ânesse, qui était esclave d'un Tyrien de Nazareth ; ils la prirent et la mirent en gèhenne (torture), jusqu'à ce qu'elle leur dit qui elle était, et ce qu'elle venait chercher dans le camp. Elle leur répondit qu'elle venait tout autour du camp pour le lier par ses enchantements et ses paroles, dont elle l'avait déjà environné pendant deux nuits, et que si elle l'avait pu encore environner cette nuit-là, ils auraient été si liés, qu'il n'en eût pu échapper un seul de la bataille où ils allaient. On lui demanda si elle les pourrait délier ; elle répondit : Oui bien, pourvu que chacun retournât en sa tente, comme ils étaient quand elle les lia. Alors les archers firent un grand feu de leurs baraques pour la brûler. Ils la jetèrent dedans, et elle en sortit sans pouvoir brûler ; ils la remirent au feu, et elle en sortit comme devant ; et ils ne l'y pouvaient mettre si bien qu'elle ne s'en retirât, dont il advint qu'un homme d'armes la frappa d'une hache, et ainsi la tua. » (Tom. V de la collection de *Dom Martenne et Durand.* Voyez aussi MURATORI, *Rerum italicarum scriptores*, tom. VII, pag. 659, édition de 1725.) Enfin, avons-nous besoin de dire que les magiciens, les enchanteurs jouent un grand rôle dans tous les romans de chevalerie, et que plus d'un demi-siècle avant le Tasse, l'Arioste en avait peuplé son divin poëme ?

(6) Eustache représente ici l'esprit chevaleresque : aucun paladin

ne pouvait refuser l'appui de son bras et de son épée à une femme éplorée et malheureuse; tout chevalier eût été déclaré félon, discourtois, s'il n'avait écouté les doléances d'une jeune fille. Les veuves, les orphelins, ceux que l'injustice faisait gémir dans l'oppression, étaient en droit de réclamer la protection d'un chevalier, et d'exiger, pour leur défense, même le sacrifice de sa vie. Se soustraire à cette obligation, c'était manquer à une dette sacrée, et se déshonorer pour toujours. « Offices de chevaliers est de maintenir femmes veuves et orphelins, et hommes més-aisés et non puissants. »

Chevaliers, en ce monde cy,
Ne peuvent vivre sans soucy;
Ils doivent l'Église défendre,
. . . .
La vefve, aussi l'orphelin entreprendre,
Estre hardis, et le peuple garder.

(Poésies manuscrites du XIV[e] siecle, par Deschamps.)

(7) S'il était permis de mêler quelques idées plaisantes à la versification du Tasse, toujours si grave, si élevée, on pourrait rapprocher les premières paroles d'Armide à Godefroi, du discours que Cervantes fait prononcer à la duègne Doloride qui vient implorer l'appui de don Quichotte, lorsque le pauvre chevalier est si agréablement mystifié chez le Duc. Les expressions sont à peu pres les mêmes. Cervantes a tué l'esprit de la chevalerie par ses tableaux si moqueurs, et en cela, peut-être, il a rendu un mauvais service. L'esprit chevaleresque, c'était la noblesse et la grandeur des actions, le désintéressement, le respect du beau, du saint, du juste; c'était, en un mot, le vieux caractere national.





Gernand tué par Renaud.

(CHANT V.)

CHANT V.

—

La trompeuse Armide captive les chevaliers; elle compte sur les dix nobles hommes qu'on lui a promis, elle espère en amener d'autres furtivement. Godefroi songe à désigner les chefs de l'expédition douteuse que cette femme doit guider. Le nombre, le mérite des glorieux aventuriers (1), le désir de chacun d'eux, le rendent indécis. Sa prévoyance le détermine enfin; il leur laissera choisir un successeur au magnanime Dudon, et sous l'influence de ce nouveau capitaine, ils feront l'élection des dix. Ainsi, on n'aura plus occasion de se plaindre de lui, et en même temps il aura montré à cette troupe d'élite la considération qu'il lui porte.

Godefroi appelle les chevaliers, et leur dit : « Vous avez entendu ma sentence; je ne voulais pas refuser tout secours à cette jeune fille; je lui aurais prêté appui dans un moment plus opportun. Je vous le propose de nouveau; peut-être m'approuverez-vous aujourd'hui : au milieu de

ce monde léger et changeant, la constance est souvent dans la variété des pensées. Si vous croyez qu'il sied mal à votre rang de redouter le péril; si votre généreuse audace dédaigne mes conseils comme trop timides, je ne vous retiendrai pas malgré vous, je ne retirerai pas la parole donnée. Mon empire sur vous doit être et sera toujours doux et modéré. Partez, demeurez, selon votre bon plaisir, j'y consens. Vous nommerez, avant tout, un successeur au capitaine que vous avez perdu. Je confierai à ses lumières le choix des dix guerriers. Ce nombre ne sera pas dépassé : mon autorité suprême impose cette seule condition ! »

A ce discours de Godefroi, Eustache, son frère, répond au nom de tous : « La prudence est la vertu qui te convient, à toi notre capitaine; à nous, c'est la vigueur de l'esprit et du bras. Une lenteur réfléchie, louable dans un chef, serait pour nous lâcheté. Et puisque le péril est peu de chose si on le compare aux avantages, on choisira dix des plus braves pour escorter la jeune fille dans cette honorable entreprise. » Telles furent ses conclusions; son âme brûlante cherche à s'effacer sous les apparences du zèle; ses compagnons, de leur côté, cachent les désirs de l'amour sous les devoirs de l'honneur.

Le jeune frère de Bouillon regarde d'un œil jaloux le fils de Sophie; il admire et envie les vertus de Renaud, les grâces de son corps. Il redoute ce rival. Son adroite jalousie lui suggère une ruse; il le tire à l'écart, et lui adresse ces mots flatteurs : « O, d'un magnanime père, le fils plus magnanime; tout jeune encore, tu es au premier rang de l'armée. Quel sera le capitaine de la valeureuse troupe dont nous faisons partie tous deux? J'obéissais à peine au fameux Dudon, et par respect seulement pour son âge; frère de Godefroi, à qui me soumettrais-je désormais ? à personne, sinon à toi. Ta noblesse égale toutes les autres; ta gloire et tes faits d'armes l'emportent sur les miens; le puissant Bouillon lui-même ne dédaignerait pas de te

céder la palme dans les batailles. Je désire t'avoir pour chef, si toutefois tu n'aimes mieux être le champion de cette reine. Les exploits obscurs flattent peu ton courage; ici tu auras l'occasion de montrer ta valeur dans tout son éclat; je déciderai mes compagnons à te décerner le rang suprême. Pour moi, dans le doute où se trouve mon cœur, je ne réclame qu'une chose : être libre de suivre Armide ou de combattre à tes côtés. »

Eustache se tait; la rougeur colore son visage. Renaud lit sur son front la pensée qu'il veut cacher : il en sourit. Les traits de l'amour ont à peine effleuré le cœur de Renaud; il ne se soucie pas d'accompagner la jeune fille, et de se poser en rival. La mort cruelle de Dudon préoccupe bien autrement son esprit; c'est pour lui un déshonneur de laisser longtemps survivre à sa victime l'audacieux Argant. Puis, le discours d'Eustache lui plaît; il aime la puissance; les paroles flatteuses réjouissent son jeune cœur : « Mon mérite seul, et non une concession, doit me placer au premier rang, répond Renaud; si le courage me distingue, pourquoi envierais-je le sceptre du commandement? tu m'appelles à cette dignité, tu crois qu'elle m'est due : je l'accepte; c'est la plus douce, la plus belle récompense de mon courage. Je ne la sollicite pas; je ne la refuse pas non plus, et si je suis ton chef, tu feras partie des dix. » Eustache alors le quitte; il va ployer à sa volonté les pensées de ses compagnons. Le prince Gernand voudrait s'élever à cette dignité; quoique percé des traits d'Armide, l'amour d'une femme a moins de puissance sur son cœur superbe, que les honneurs dont il est avide.

Gernand est issu de ces grands rois norwégiens dont la puissance s'étendait sur de nombreuses provinces; tant de couronnes, tant de sceptres royaux, possédés par son père et par ses aïeux, l'avaient rendu altier (2). Renaud est plus fier de ses propres exploits que des œuvres de ses ancêtres, lesquels néanmoins, depuis plus de cinq siècles, sont restés célèbres dans la paix, illustres dans la guerre (3). Ger-

nand, prince barbare, pèse tout au poids de l'or; il ne mesure que l'étendue des possessions; pour lui la vertu est obscure si elle ne reflète l'éclat d'un titre royal. Il ne peut souffrir qu'un simple chevalier ose être son rival : il en est irrité; la colère et la rage le transportent hors des bornes de la raison. Un esprit malin, infernal, voyant la blessure profonde du guerrier, se glisse dans son sein, et, par la flatterie, parvient à dominer ses pensées; il aigrit de plus en plus sa haine et son courroux; il le stimule de telle sorte, qu'à chaque instant une voix résonne dans son âme, et lui parle ainsi :

« Renaud lutte contre toi : quelle suite d'antiques aïeux a-t-il à opposer aux tiens? pour se dire ton égal, il doit nommer les tributaires, les peuplades de serfs qui lui obéissent; il doit montrer ses sceptres, comparer les royales splendeurs de ses ancêtres à celles qu'étale aujourd'hui ta famille. Ah! quelle audace dans un cavalier, d'un rang obscur, né en Italie, au milieu de la servitude! Triomphant ou abattu, il fut ton vainqueur le jour où il devint ton émule. Que dira le monde? et c'est ici un honneur suprême pour Renaud : petit chevalier, dira-t-on, il a concouru avec Gernand! Le noble grade que Dudon a occupé pouvait jeter sur toi de l'éclat, de la gloire; il a perdu son prix, dès que Renaud l'a réclamé. Et si Dudon, dans le ciel, s'occupe de nos affaires, de quelle colère le bon vieillard ne doit-il pas être transporté? le regard flamboyant, il peut apercevoir l'ambitieux, encore enfant, inexpérimenté, s'égaler à lui dans son excessive hardiesse, et mépriser son âge, ses vertus. C'est pourtant ce que Renaud a osé; au lieu d'un châtiment, il reçoit honneurs, louanges; plusieurs même le conseillent, l'encouragent, applaudissent à ses projets. Honte à tous! Si Godefroi lui laisse obtenir le rang qui t'est dû, ne le souffre pas; tu ne dois point l'endurer : montre alors ce que tu peux, ce que tu es. »

Au son de cette voix, la face irritée de Gernand exprime

la colère; sa poitrine gonflée ne peut la contenir; elle sort par ses yeux, elle s'exhale dans ses discours. Gernand ne tait rien de ce qu'il croit indigne et au déshonneur de Renaud; il le reproduit, vain, superbe; il proclame son courage, témérité folle ou fureur. Tout ce qui brille en Renaud de magnanime, d'altier, de grand, d'illustre, il le blâme, le condamne comme autant de vices : il obscurcit le vrai sous le mensonge. Ses propos retentissent aux oreilles du cavalier son rival; mais rien n'arrête, rien ne modère le courroux de Gernand, l'impétuosité aveugle qui l'entraîne à la mort. Le démon s'empare de son esprit, agite sa langue, dicte ses paroles, et le porte à renouveler ses injustes outrages.

Au milieu du camp est une vaste place, où se rassemble toujours l'élite des troupes; là, dans les tournois, dans les joûtes, les guerriers assouplissent leurs membres, et les rendent plus vigoureux. Sur cette place, alors que la foule est considérable, Gernand, poussé par son destin, accuse Renaud; sa langue, infectée d'un venin infernal, se dirige contre lui, semblable à un dard aigu. Renaud est à ses côtés; il l'écoute. Ne pouvant plus contenir sa colère : « Tu mens! » s'écrie-t-il. Soudain, de la main droite il saisit son fer, et se précipite sur Gernand. Sa voix est un tonnerre; son épée c'est l'éclair qui annonce et précède la chute de la foudre. Gernand tremble; il ne voit aucun moyen de fuir la mort inévitable qui le menace. A la vue du camp, il affecte du courage, de l'intrépidité; le fer au poing, dans l'attitude d'un homme prêt à se défendre, il attend son grand ennemi.

A l'instant, mille épées nues étincellent; divers groupes de chevaliers mal instruits accourent; on se heurte, on se presse : l'air retentit des accents confus de ces voix incertaines. Ainsi, sur les bords de la mer, le vent mêle ses sifflements au murmure des ondes. Nulle voix ne peut ralentir la furie du guerrier offensé; il méprise les cris, les obstacles, tout ce qui voudrait lui fermer le passage : il aspire à

se venger! Renaud s'élance au milieu des armes, des hommes; il fait tournoyer sa fulminante épée, renverse les barrières, et seul, à la honte d'un millier de défenseurs, il affronte Gernand.

Renaud, même dans sa colère, est maître de lui; il porte des coups rapides à son rival; il cherche à le frapper à la poitrine, à la tête, à droite, à gauche. Sa main, prompte, impétueuse, trompe l'art et les yeux, blesse à l'improviste où on la craint le moins. Renaud ne se repose qu'après avoir plongé deux fois son fer cruel dans le sein de son adversaire; le malheureux tombe, et par une double plaie son âme s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet dans le fourreau son épée encore sanglante, et ne s'arrête pas sur le corps du vaincu; il se dirige au loin : sa colère et sa vengeance sont apaisées!

Le pieux Godefroi, attiré par le tumulte, voit ce spectacle triste, inattendu : Gernand couché à terre, la mort sur le visage; les vêtements, les cheveux couverts de sang. Le capitaine entend des soupirs, des plaintes, des murmures, sur la perte du guerrier. Surpris, il s'écrie : « Quel est celui qui a eu tant d'audace, et s'est rendu si coupable dans ce lieu ? » Arnaud, un des plus chers favoris du prince défunt, raconte le fait; il en aggrave les circonstances : « Renaud, dit-il, l'a tué. Une fureur insensée, excitée par de légères disputes, a guidé sa main; le fer dont il s'était armé pour défendre le Christ, a été dirigé contre un des champions du Christ, au mépris de ton autorité et de tes ordres bien connus. Il est coupable d'avoir donné la mort; il doit être puni d'après nos lois, et conformément à tes édits. S'il reçoit le pardon de son crime, tous les autres suivront son exemple; le guerrier offensé voudra exercer par lui-même une vengeance qui appartient à la justice : on verra bientôt germer les querelles et les discordes. » Puis, il retrace les vertus de Gernand, tout lui sert à éveiller la colère ou la pitié. Tancrède contredit ce discours; il défend courageusement la cause du coupable. Godefroi l'écoute,

et sa figure austère inspire plus la crainte que l'espérance.

« Il te souvient, sage capitaine, de Renaud et de sa valeur, ajoute Tancrède; il te souvient des honneurs qu'il mérite, par lui-même, par sa tige noble, royale, et par Guelfe son oncle. Les châtiments d'un chef ne doivent pas être égaux pour tous; une même faute varie suivant la différence des grades, et l'égalité n'est une justice qu'avec ses pareils seuls. — Les plus grands de l'armée, répond Godefroi, doivent apprendre à obéir aux plus petits. Tu me juges mal, Tancrède; tu me conseilles mal, en voulant que j'autorise leur licence. Quel serait donc ici mon pouvoir, si je n'étais le capitaine que d'une populace vile et basse? Vous ne m'avez pas confié un sceptre impuissant*, un empire honteux; je n'en voudrais pas à ce prix. Vous me les donnâtes libres et respectés; je ne veux pas les voir avilir. Je saurai, quand il le faudra, distribuer les récompenses et les peines, et faire plier sous la loi de l'égalité le superbe comme le plus humble. » Godefroi parle ainsi, et Tancrède, cédant au respect, ne répond pas à son discours.

Raimond, observateur de l'antique et rigide sévérité, applaudit aux paroles de Godefroi : « Par cette conduite, dit-il, un chef se rend vénérable aux inférieurs; la discipline n'est pas complète, si l'on pardonne lorsqu'il faudrait châtier. Toute clémence doit être basée sur la crainte; sans cela les royaumes tombent en ruines. » Tancrède n'oublie rien de ce qui a été dit; il monte un coursier agile, et se dirige immédiatement vers Renaud. Celui-ci, après avoir abattu son fier ennemi, s'était retiré sous une tente; Tancrède l'y trouve, et lui répète les paroles qu'on a tenues à son sujet. Puis il ajoute : « Les dehors de l'homme

* Le Tasse confond ici le sceptre avec l'épée du commandement. Godefroi n'était pas roi encore, mais simple chef de ses troupes. Il y a dans le poète imitation d'Homère, où Agamemnon paraît toujours dans le camp avec son sceptre d'or.

ne sont pas toujours en harmonie avec son cœur, tant la pensée des mortels est un abîme profond; cependant, j'ai étudié l'aspect de Godefroi; je puis affirmer qu'il veut te confondre avec les coupables vulgaires, il veut te courber sous son pouvoir. »

Renaud sourit; et d'un visage où l'indignation étincelle à travers le rire, il s'écrie : « Les serfs seuls, et ceux qui méritent de l'être, cherchent à se disculper dans les fers. Je naquis, je vivrai et mourrai libre *. Des liens indignes ne serreront jamais ni mes pieds, ni mes mains; mon bras, habitué à manier l'épée, à cueillir des palmes glorieuses, repousse de viles chaînes. Si Godefroi récompense ainsi mes services, s'il veut m'emprisonner comme un homme du peuple, me garrotter dans une prison vulgaire, qu'il vienne, qu'il m'envoie ses satellites : je les attends de pied ferme : le sort et les armes décideront entre nous. Les ennemis prendront plaisir à notre tragédie. » A ces mots, il demande sa cuirasse; il se revêt de l'acier le plus fin; son bras gauche soutient un large bouclier, sa fatale épée pend à son côté. Sous cette armure, son aspect est magnanime, auguste; il éblouit comme la foudre. Mars, il te ressemble, lorsque, couvert d'horreur et de fer, tu descends du cinquième ciel!

Tancrède s'efforce d'adoucir ce cœur indompté : « Jeune homme invincible, lui dit-il, toute rude entreprise cède à ta valeur, je le sais; ton grand courage brillera toujours au milieu de la terreur des batailles : Dieu ne permettra pas aujourd'hui qu'il se montre cruel pour nous porter dommage. Dis-moi, que penses-tu faire? Voudrais-tu souiller tes mains du sang de tes compagnons, et, par des coups indignes des Chrétiens, transpercer le Christ dont ils

* Il faut se rappeler que l'Italie, au temps du Tasse, était un corps politique tout morcelé en petites principautés plus ou moins libres, et en républiques populaires. Déjà des livres très-hardis, des doctrines démocratiques, avaient fait marcher les idées du peuple, et le Tasse met les opinions contemporaines dans la bouche de Renaud, son héros chéri.

sont les membres? Un honneur passager, de vains respects, semblables aux flots de la mer qui s'élèvent et s'affaissent bientôt, auront-ils sur toi plus de pouvoir que la foi, et l'amour d'une gloire immortelle dans le ciel? Ah! pour Dieu! triomphe de toi-même, dépouille ta fierté, ton esprit superbe. Cède : non par crainte, mais par une sainte volonté; en cédant tu restes victorieux. Si l'exemple de mes jeunes années pouvait servir à d'autres, je dirais que moi aussi j'ai été provoqué; je sus me rendre maître de mes ressentiments, je ne m'armai point contre les Fidèles. Lorsque je conquis le royaume de Cilicie, et que j'y déployai l'étendard du Christ, Baudouin survint, et, par des moyens indignes, il usurpa ma conquête; il m'avait prodigué toutes les marques de l'amitié, comment aurais-je pu soupçonner sa convoitise? Je ne tentai point de recouvrer ce royaume par les armes, quelles que fussent les chances que je pouvais avoir.

» Tu rejettes la prison, tu regardes tout lien comme un poids humiliant; tu désires suivre les opinions, les usages du monde sur les lois de l'honneur, laisse-moi donc te défendre auprès du capitaine; va trouver Boëmond dans Antioche, tu y seras en sûreté contre la première impétuosité de tes juges. Bientôt nous aurons sur nous l'armée d'Egypte, ou toute autre troupe de païens; ta valeur excessive brillera avec plus d'éclat quand tu seras éloigné; sans toi, le camp paraîtra affaibli, comme un corps auquel on aurait coupé les bras. » Sur ces entrefaites, Guelfe arrive, il approuve l'opinion de Tancrède; il veut que Renaud s'en aille sur-le-champ.

A ces conseils, l'âme indignée de l'audacieux jeune homme fléchit et ploie; il promet de partir à l'instant. Des groupes d'amis l'entourent, tous veulent l'accompagner. Renaud les remercie, saute sur son cheval, suivi de deux écuyers. Il s'éloigne. Un désir d'éternelle gloire anime son noble cœur; son esprit ne songe qu'aux illustres entreprises, aux choses insolites. Il ira au milieu des ennemis;

champion de la foi, il se couvrira de cyprès ou de palmes pour la défendre ; il parcourra l'Égypte, et pénétrera jusqu'à la source inconnue du Nil *.

Renaud avait à peine pris congé, et Guelfe, sans différer, accourt sous la tente où il espère trouver Godefroi. Celui-ci, en le voyant, hausse la voix : « Guelfe, lui dit-il, je te demandais dans ce moment ; j'ai envoyé de tous côtés plusieurs hérauts à ta recherche. » Sur l'ordre de Godefroi, tout le monde se retire, et il commence ce grave discours : « Il est bien vrai, ô Guelfe, que ton neveu se laisse trop aller aux transports de sa fureur ; il ne peut alléguer, selon moi, aucune excuse pour son crime : une opinion opposée me serait douce ! Mais, Godefroi, votre chef à tous, vous doit une égale justice ; il sera toujours le gardien, le défenseur de ce qui est légitime, et des droits de chacun. Inflexible dans ses pensées, son cœur doit rester à l'abri de la tyrannie des passions. Si Renaud, comme on le dit, a été contraint de violer les ordres et l'honneur sacré de la discipline, qu'il se soumette à mon jugement. Il peut venir en liberté : c'est une concession que je fais à son mérite. S'il dédaigne mes conseils (je connais son orgueil indomptable), emploie, pour le faire obéir, l'empire que tu as sur lui ; qu'il ne force pas un homme modéré à être le vengeur sévère des lois et de la puissance méconnues.

— Une âme exempte d'infamie, répond Guelfe, ne peut souffrir des paroles injurieuses sans les repousser. Renaud a donné la mort à son agresseur : l'homme sait-il poser des limites à sa vengeance ? Tu réclames mon neveu, pour le soumettre à ta suprême justice ; je regrette que cela ne se puisse plus. Renaud est déjà loin du camp. J'offre de prouver moi même, avec cette main, à quiconque l'accusera, qu'il a puni justement un injuste outrage ; il a eu

* La source du Nil avait encore au XVIe siècle quelque chose de mystérieux ; les études géographiques n'avaient pas éclairci les points de controverse que, plus tard, le voyage de Niebuhr surtout a expliqués. C'est près des sources du Nil que plusieurs romans de chevalerie placent le paradis terrestre.

raison d'abaisser l'orgueil superbe du présomptueux Gernand. Sa faute est dans l'oubli seul de tes ordres; je ne cherche pas à l'excuser. — Qu'il aille errant, qu'il porte ailleurs la discorde, réplique Bouillon. Toi, ne sème pas ici de nouvelles querelles; pour Dieu, terminons ce débat! »

Cependant l'artificieuse Armide ne cesse de hâter le secours promis: le jour elle supplie, elle emploie tout ce que peuvent l'adresse, l'esprit, la beauté; lorsque la nuit étend son obscur manteau sur les dernières clartés de l'occident, Armide, avec deux femmes et deux cavaliers, va s'abriter sous une tente. Quelles que soient sa science dans les ruses, ses gracieuses manières, ses paroles séduisantes, sa beauté parfaite : le Ciel n'en avait jamais créé une pareille! quel que soit le charme puissant qu'elle a jeté sur les plus illustres de l'armée, le pieux Godefroi a résisté à ses séductions. En vain elle cherche à l'entraîner dans les douceurs d'une vie d'amour : Godefroi, fatigué du monde, dédaigne ses plaisirs fragiles; tous ses désirs sont pour le ciel. Le perfide amour se pose sur le beau visage d'Armide : Godefroi trompe ses efforts. L'enchanteresse ne peut l'arracher du sentier où Dieu dirige sa sainte pensée; elle tend mille embûches; nouveau Protée, elle apparaît sous mille formes. Son doux aspect, son doux regard, embrasent les plus refroidis; mais, par la faveur divine, ils n'ont pas prise sur le chef des Francs.

La belle Armide croyait d'un seul coup d'œil enflammer de chastes cœurs. Oh! combien son orgueil fut alors humilié! Quels ne furent pas son dépit, sa surprise! Elle se décide enfin à diriger ses ruses sur des convictions moins robustes, semblable au guerrier qui abandonne l'attaque d'une ville imprenable, pour porter ailleurs ses forces. Le cœur de Tancrède ne se montre pas moins invincible; un premier amour le domine, il ne laisse aucune place à une nouvelle ardeur. De même que le poison est une arme contre le poison, ainsi un amour en exclut un autre. Gode-

froi et Tancrède furent les seuls qu'Armide ne put vaincre; tous les autres se laissèrent plus ou moins prendre au feu de ses regards.

Armide éprouve de la douleur, en voyant son succès incomplet; toutefois tant de nobles guerriers devenus sa proie la consolent; avant qu'ils s'aperçoivent de ses fraudes, elle veut les conduire dans un lieu assuré, où elle pourra les enchaîner avec des liens bien différents de ceux qui les retiennent aujourd'hui. Le moment fixé par le capitaine pour lui donner secours étant arrivé, Armide s'approche avec respect: « Seigneur, lui dit-elle, le jour où tu devais tenir tes promesses est déjà loin de nous; si le tyran cruel vient à découvrir que j'ai fait un appel à tes armes, il assemblera des forces pour sa défense, et notre entreprise ne sera plus aussi aisée. Avant que ses espions, ou la voix de la renommée, lui apportent cette nouvelle, tu dois choisir, parmi les plus vaillants de ta troupe, un petit nombre d'hommes pour m'accompagner. Si le Ciel ne regarde pas d'un mauvais œil les œuvres des mortels, s'il n'oublie pas l'innocence, je serai replacée sur mon trône, et mon royaume sera toujours ton tributaire, dans la guerre et dans la paix. »

Godefroi accorde ce qu'il ne peut plus refuser. Armide hâte son départ, et le capitaine se voit contraint à faire lui-même l'élection. Tous les chevaliers réclament, avec une ardeur inaccoutumée, pour être du nombre des dix; le zèle qui les anime rend leur demande encore plus importune. La jeune fille voit cet empressement; elle emploie de nouvelles ruses, excite en eux la jalousie coupable: elle sait que des amours paisibles finissent par languir et s'éteindre. Ainsi un cheval court avec moins de vitesse, si un autre cheval ne le suit ou ne le devance. Armide prépare avec adresse ses discours, ses séduisants regards, son doux sourire; chaque guerrier envie le sort de son compagnon: il craint et espère tour à tour. Cette foule insensée, éblouie par des charmes trompeurs, s'agite dégagée de tout frein;

la honte ne la retient plus : en vain le capitaine cherche à la réprimer.

Godefroi voudrait satisfaire chaque parti ; il ne penche pour aucun. Déjà rouge de colère, la folie des chevaliers le fait rougir de honte, et n'espérant plus vaincre l'obstination de leurs désirs, il prend une nouvelle résolution : « Écrivez vos noms, leur dit-il ; jetez-les dans une urne : le sort prononcera ! » Cet ordre est promptement exécuté. Le premier nom qui paraît est celui d'Artemidor, comte de Pembrok ; Gérard vient ensuite ; Venceslas les suit, Venceslas aux cheveux blanchis, naguère si grave, si sage, aujourd'hui vieil amant. Oh ! combien le visage de ces trois guerriers est joyeux, combien leurs yeux expriment les désirs de leur âme, en voyant la fortune seconder leur amour ! Ceux dont l'urne cache encore les noms, le cœur agité, incertain, montrent leur jalousie ; ils ont le regard fixé sur les lèvres de celui qui déploie les billets et qui les lit. Guasco sort le quatrième ; puis Ridolphe ; après Ridolphe, Olderic, Guillaume de Roussillon, le Bavarois Evrard, et Henri le Français. Raimbault* fut le dernier ; plus tard, il renia sa foi, il devint l'ennemi du Christ, tant l'amour est puissant !

Ardents dans leur colère, envieux et jaloux, les autres disent que la fortune est injuste, cruelle : amour, ils l'accusèrent d'être souveraine dans ton empire ! et comme il est dans la nature de l'esprit humain de désirer avec plus d'ardeur ce qui est le plus défendu, beaucoup de chevaliers, en dépit du sort, se disposent à suivre Armide, dès que la nuit sera venue. Toujours ils l'accompagneront, ils exposeront leur vie pour elle. La jeune fille refuse, mais ses douces paroles affermissent les résolutions : elle se plaint à l'un, à l'autre, d'être obligée de partir sans eux.

* Il y a, dans la galarie des troubadours du XIII[e] siècle, un brave chevalier, chantre de la science gaie, du nom de Raimbault ; il était très-hardi et très-impie. Le Tasse lui ferait-il allusion ?

Les dix chevaliers, bien armés, prennent alors congé de Godefroi. Le sage capitaine les tire à l'écart; il les avertit que la foi païenne est douteuse; il leur donne les moyens d'éviter les piéges et les événements malheureux. Ses paroles se perdent dans l'air : l'amour écoute peu les conseils de la sagesse. Enfin Godefroi les congédie, et Armide n'attend même pas l'aube nouvelle pour s'éloigner.

Elle part victorieuse, la jeune fille; tous ces hommes, presque prisonniers, sont les témoins de ses triomphes. D'autres amants demeurent en proie à des maux cruels. La nuit paraissait; elle amenait sous ses ailes le silence, les songes légers; plusieurs guerriers, conduits par l'amour, quittent en secret le camp, et suivent les pas d'Armide. Eustache est le premier; impatient, il obéit à un guide aveugle dans l'aveugle obscurité : il erre toute la nuit. La clarté du jour naissant lui fait découvrir Armide et sa troupe, dans un bourg qui les avait abrités. Soudain, il se dirige vers elle. A son armure, Raimbault le reconnaît : « Que cherches-tu? lui crie-t-il, qui t'amène ici? — Je viens suivre Armide, répond Eustache. Si elle ne me dédaigne pas, je serai son plus zélé défenseur, son soutien le plus fidèle. — Qui t'appelle à tant d'honneur? — L'amour! J'ai été choisi par l'amour, toi par la fortune : lequel des deux a la puissance? — Ce faux titre ne te servira pas; tu emploies en vain une ruse. Serviteur illégitime, tu ne peux être confondu avec les champions légitimes de cette royale vierge. — Et qui s'y opposera? s'écrie l'impétueux jeune homme. — Moi! je te le défendrai, » réplique Raimbault, en se posant devant son rival.

Eustache, avec un égal dédain, un même courage, se jette sur son agresseur. Alors Armide, la grande persécutrice de l'âme, étend la main; elle apaise les ressentiments : « Tu ne dois pas être fâché, dit-elle à Raimbault, de voir s'accroître le nombre de tes compagnons et celui de mes vengeurs. Si tu désires que je sois sauvée, pourquoi me priver d'un nouvel appui? » Et s'adressant à Eus-

tache : « Approche, défenseur illustre de ma vie, de mon honneur; il faudrait être aveugle et sans raison pour dédaigner un aussi noble soutien. » Tandis qu'elle parle, de nouveaux champions apparaissent à chaque instant sur la route.

Ils arrivent de divers côtés, sans se communiquer leurs projets; tous se regardent avec méfiance. Armide les accueille d'un air gracieux; elle se montre joyeuse de leur venue. Le jour commençait à peine, et Godefroi s'aperçoit du départ des chevaliers; son esprit prévoyant s'inquiète des malheurs futurs qui les attendent. Tout à coup survient un envoyé, couvert de poussière, hors d'haleine; son front a l'empreinte de la douleur, son attitude est celle d'un homme qui apporte de pénibles nouvelles. « Seigneur, dit-il à Godefroi, bientôt la grande armée d'Égypte couvrira la mer; Guillaume, commandant des navires génois, m'envoie pour t'en donner avis (4). »

Le messager ajoute : « Une flotte avait amené des vivres pour le camp; les coursiers et les chameaux qui en étaient chargés ont rencontré mille entraves dans les chemins; les conducteurs, assaillis par des voleurs de l'Arabie, ont tous été tués ou faits esclaves; aucun n'a échappé. L'audace insensée et la licence de ces barbares sont inouïes : semblables à un déluge, ils se répandent partout sans obstacles. Pour leur inspirer de la terreur on devrait envoyer plusieurs escadrons; ils garderaient les passages qui des mers de la Palestine conduisent au camp. »

Aussitôt cette nouvelle vole de bouche en bouche; la crainte d'une famine prochaine épouvante le vulgaire des soldats. Le sage capitaine ne voit plus en eux le même courage; il cherche à les consoler, à les raffermir par ses paroles et son visage joyeux : « Champions du Christ, s'écrie-t-il, votre mission est de restaurer la foi des Chrétiens! A travers mille périls, mille alarmes, vous êtes passés avec moi dans ces contrées; vous avez triomphé des armées de Perse, de la perfidie des Grecs, des

d'énergie ? Plus tard, ils avaient conquis Naples, la Sicile, sous Robert Guiscard ; l'Angleterre, sous Guillaume le Conquérant. Les mœurs des Scandinaves, de toutes ces populations de Danois, de Norwégiens, de Suédois, favorisèrent le goût des pèlerinages ; et cette ardeur de voyages, d'expéditions lointaines, a puissamment contribué à former l'esprit des croisades, grande cause de la civilisation européenne.

On ne doit donc pas être surpris de voir un prince de Norwége sous les tentes des Francs, au siége de Jérusalem. Le portrait qu'en donne le Tasse, ce caractère ardent, vindicatif, ne sort pas de la vraisemblance historique. La bravoure était le type saillant des Scandinaves ; ils affrontaient la mort avec un courage fanatique. Ce courage leur tenait lieu d'honneur, de justice ; on le leur inspirait dès l'enfance par une éducation toute martiale ; on exerçait les jeunes gens aux combats singuliers ; lorsqu'ils pouvaient porter les armes, ils étaient agrégés à l'association politique et militaire. Aussi prenaient-ils la mort en moquerie ; Saxon le Grammairien, en parlant d'un duel, dit que l'un des combattants *tomba, rit et mourut*. Toutes leurs actions sont dominées par l'esprit chevaleresque, et en terminant cette note, nous ne pouvons nous empêcher de citer l'ode célèbre du roi Harald le Vaillant, pour donner une idée des sentiments de chevalerie qui animaient ces farouches guerriers du Nord : « Je me suis battu à coups d'épée avec les peuples du Drontheim, s'écrie le héros norwégien ; ils avaient des troupes supérieures en nombre ; ce fut un terrible combat ; je laissai leur jeune roi mort sur le champ de bataille : cependant une fille de Russie me méprise ! — Je sais faire un grand nombre d'exercices, je combats vaillamment ; je me tiens ferme sur un cheval ; je suis accoutumé à nager ; je sais courir sur la glace ; je lance le javelot ; je m'entends à ramer : et cependant une fille de Russie me méprise ! — Peut-elle nier, cette jeune fille, que ce jour où, posté près de la ville dans le pays du midi, je livrai un combat, je ne me sois servi courageusement de mes armes, et que je n'aie laissé de glorieux monuments de mes exploits ? et cependant elle me méprise ! » (TORFEUS, *Histor. Norwegiæ*, t. 2. — BARTHOLIN, *Causæ mortis contemptæ à Danis*, lib. 1, cap. 10.)

(3) Les Chroniques nomment deux personnages du nom de Renaud, qui faisaient partie de la première croisade. L'un, Renaud II, comte de Bourgogne, mourut au siége d'Antioche ; sa vie est sans éclat. L'autre est un capitaine d'origine italienne, mais assurément ce n'est pas lui que le Tasse a voulu désigner. Ce Renaud trahit l'armée des Croisés, et renia sa foi en 1097 ; Robert le moine, seul, en parle, et c'est avec indignation : « Lorsque l'ermite Pierre arriva avec les siens à Constantinople, il y trouva rassemblés beaucoup de Lombards et d'autres gens de pays divers et éloignés ; ces hommes n'avaient pas un prince capable et prudent à leur tête, ils faisaient des choses répréhensibles, détruisaient les églises et les palais des villes, emportaient ce qu'ils y trouvaient, arrachaient les plombs de la couverture des temples, et les vendaient aux Grecs, de quoi l'empereur Alexis fut violemment irrité, et leur ordonna de partir. Ayant donc été plus loin, ils élurent un chef, et mirent à leur

tête au certain Renaud; après avoir erré trois jours ils s'avancèrent au delà de la ville de Nicée. Ils arrivèrent à un château nommé *Exerogorgo* (Anne Comnène le nomme *Xérigordon*), où il n'y avait personne. Les Turcs s'en étaient éloignés par crainte des Francs; mais ils reparurent bientôt en grande multitude. Ils se jetèrent sur Renaud et sur sa troupe sans hésiter, et tuèrent beaucoup d'entre eux. Que dirais-je de plus? les Chrétiens se virent privés d'eau; la mort seule venait à leur secours. Alors leur chef, Renaud, fit secrètement alliance avec les Turcs, aimant mieux conserver une vie temporelle que de mourir pour le Christ. Il rangea ses troupes et feignit de sortir pour aller combattre les ennemis; mais aussitôt qu'il fut sorti il déserta vers eux avec beaucoup d'autres. Las, hélas! chevalier peureux, s'écrie le bon chroniqueur, qui combattit si lâchement et si mollement pour le royaume de Dieu, qui, sain de corps et bien armé, renonça à la foi du Christ; à bon droit mérita-t-il de voir s'évanouir pour lui la gloire du séjour céleste, et tomba en partage à la légion diabolique. » (*Rob. monach.*, lib. 1.)

Ainsi, on ne peut croire que le poétique Renaud du Tasse, cette âme impétueuse, ce caractère fier et hardi, ait été emprunté au Renaud des Chroniques, type de la lâcheté et de la trahison. Le héros du poète est encore un souvenir des romans de chevalerie, de Renaud de Montauban, issu de la race d'Aymon, de la grande famille méridionale, l'ennemi implacable de la race allemande représentée par Ganelon de Mayence. Le Tasse met en présence de Renaud l'Italien, le Norwégien Gernand; tous deux adversaires, ils ont l'épée au poing. C'est ici le symbole de la lutte incessante de la race du Nord contre la race du Midi, lutte éternelle qui ne doit finir qu'avec le monde.

(4) Lorsque le Tasse parle des Génois et des approvisionnements qu'ils apportaient aux Croisés, il est dans la vérité historique. Gênes, l'émule de Venise, était déjà florissante lorsque Magon, dans la quatorzième année de la deuxième guerre punique (205 av. J.-C.), parut avec son armée dans les mers de la Ligurie. Il serait difficile de dire les vicissitudes qu'éprouva cette ville du temps des invasions des Barbares; si l'on voulait rapporter les opinions des historiens modernes d'Italie, on donnerait une fable plutôt qu'une histoire. Le Caffaro, qui a écrit au XIII[e] siècle les *Annales de Gênes*, les commence à la fin du XI[e] siècle, époque de la première croisade. Les Génois ne prirent qu'une faible part militaire aux expéditions chrétiennes; mais leurs flottes, chargées de vivres, suivaient le mouvement des Croisés, et établissaient des comptoirs là où ces Croisés eux-mêmes fondaient leur puissance belliqueuse. Tout le commerce se faisait alors par Gênes, Venise, Marseille, Pise, Amalfi, brillantes cités; les marins de la Méditerranée se rendaient en Egypte, en Palestine, où presque toutes ces nations s'étaient fait assurer des comptoirs.

Les petites républiques d'Italie faisaient d'immenses bénéfices par leurs conventions avec les Croisés; en échange des vivres, elles obtenaient non-seulement le peu d'argent que les barons et les chevaliers portaient avec eux, mais encore des priviléges de commerce dans les

villes de la Syrie. C'est de cette époque des croisades que date l'établissement de la plupart des consulats, grande institution protectrice des intérêts commerciaux. Les Génois avaient équipé pour le siége de Jérusalem une flotte de vingt-huit galères et de six vaisseaux ; Godefroi fut si content de leurs services, qu'il leur accorda le tiers des places conquises. Nous trouvons, à l'époque de la première croisade, un traité fait entre les Génois et les princes du royaume de Jérusalem ; en voici quelques articles, il est curieux de connaître les clauses principales de ces conventions : « C'est à savoir, qu'en toutes les villes et cités qui sont sous la domination et puissance du roi de Jérusalem et de ceux qui lui succéderont, iceux Génois aient leur église, leur place entière, étuves et four à ban, pour les posséder de droit héréditaire, à perpétuité, exempts et affranchis de toute exaction. — Qu'ils aient même autant de droits et propriétés en la ville de Jérusalem, que le roi a coutume avoir. — Que si iceux Génois veulent faire en leur rue, four, moulin, étuves, et avoir mesurage, aunage, jaujage, pour mesurer vin, huile et miel, il leur sera libre, comme aussi de cuire, moudre et étuver ce qu'il leur plaira. — Davantage, les Génois, pour quelque cause que ce soit, ne seront tenus aucunement de payer péages, pontenage, chaussées, ou autre subside ou imposition quelconque, pour entrée ni sortie des villes, pour achat ni vendition, pour ouvrages ni séjour qu'ils pourraient faire èsdites villes. » Nous lisons aussi, dans les statuts de Marseille, diverses clauses relatives aux voyages des Croisés en Palestine ; tout capitaine de navires devait recevoir à son bord, sans rétribution, un certain nombre de pèlerins : aucun de ces braves hommes de mer ne se fût refusé à cet acte de pieux désintéressement.





Herminie dans la chambre de Clorinde.

CHANT VI.

CHANT VI.

—

Un plus doux espoir console et rassure les assiégés : Jérusalem est pourvue de vivres abondants, l'obscurité des nuits favorise l'entrée de nouvelles ressources. Les murs de la cité, du côté de l'orient, sont munis d'armes et d'instruments de guerre ; leur hauteur, leur solidité, leur épaisseur, semblent défier tous les efforts (1). Aladin fait exhausser les remparts, fortifier les tours, soit que le ciel brille de la clarté du soleil, soit que ses feux pâlissent avec la lune et les étoiles ; les ouvriers se lassent, se fatiguent à fabriquer des armures. Au milieu de ces préparatifs, l'impétueux Argant aborde le roi, et lui parle ainsi :

« Prisonniers dans ces murailles, nous feras-tu longtemps encore éprouver les lenteurs d'un siége honteux ? J'entends gémir les enclumes, j'entends le bruit des casques, des boucliers, des cuirasses (2). A quel usage les réserves-tu ? Ces brigands parcourent à leur gré les champs et les bourgs, et aucun de nous ne les réprime, et nos

trompettes ne les arrachent point au sommeil. Rien ne trouble leurs repas, rien ne dérange leurs joyeux festins; ils passent de longues journées, de longues nuits, en paix et en sûreté. Pressés par la faim, par la disette, nous serons obligés de nous soumettre comme des vaincus, ou de mourir ici comme des lâches, si le secours d'Egypte se fait attendre. Quant à moi, je ne veux pas qu'une mort ignoble enveloppe mes jours dans un obscur oubli; je ne veux pas que demain le soleil naissant me retrouve entre ces portes. Le sort disposera de ma vie selon les décrets d'en haut *: je dois faire agir mon épée, et ne pas tomber sans gloire et sans vengeance. Si ton vieux courage n'est pas tout à fait éteint, je pourrais espérer, non plus de mourir avec honneur dans les combats, mais d'en sortir vivant et victorieux. Allons ensemble affronter l'ennemi et notre destinée; souvent, dans les périls, les conseils les plus hardis sont les meilleurs. Si tu n'as pas confiance dans l'audace extrême, si tu n'oses sortir avec tes courageux escadrons, ordonne, et deux guerriers termineront ce grand litige. Afin que le capitaine des Francs accepte volontiers notre défi, il choisira les armes; il fixera, d'après son plaisir, les conditions du combat. Mon rival, quelle que soit son intrépidité, s'il n'a que deux bras et une seule âme, ne me résistera pas : ton droit, défendu par Argant, ne peut périr. Cette main, en dépit du sort et de la fortune, suffit pour te donner la victoire : je te l'offre comme un gage; repose-toi sur elle : ton royaume sera sauvé!

— Vaillant jeune homme, répond Aladin, je suis appesanti par la vieillesse, cependant mon bras manie encore le fer; mon âme n'est point assez timide, assez vile, pour préférer une fin ignominieuse à une mort illustre, magnanime. Loin de moi tant d'infamie! Tu m'annonces une disette dans la cité; je ne la redoute pas. Voici un

* Le Tasse est ici dans la vérité des croyances musulmanes sur la fatalité. C'est aussi le *Dieu le veult* des Croisés.

projet, inconnu de tous : je vais te le révéler. Soliman de Nicée, voulant se venger des offenses qu'il a reçues, a rassemblé, des extrémités de la Libye, les troupes errantes des Arabes ; il espère surprendre l'ennemi dans l'obscurité, et nous donner des vivres et des secours. Bientôt il sera ici. L'aspect de nos villes opprimées, dans la servitude, ne doit pas nous inquiéter ; il faut conserver avant tout mon royal manteau, ma royale demeure *. Modère ton courage, ton ardeur excessive ; attends une occasion favorable à ta gloire et à ma vengeance ! »

Le fier Sarrasin s'indigne au nom de Soliman ; autrefois il fut son émule. Argant éprouve une douleur amère en voyant toute la confiance du roi placée dans ce rival : « Tu feras à ton gré, seigneur, réplique-t-il, ou la paix ou la guerre : je ne dirai plus rien à ce sujet. Temporise, attends Soliman ; confie la défense de ton royaume à celui qui perdit le sien ! Vienne donc auprès de toi ce libérateur du peuple païen (3), ce messager céleste. Moi, je compte sur mes propres forces : cette main me rendra libre ! Maintenant tout repose, permets que je descende pour guerroyer dans la plaine. Je n'irai point comme ton champion ; simple volontaire, je défierai les Francs à un combat singulier (4).

— Tu devrais réserver ta colère et ton épée pour un meilleur usage, répond Aladin. Toutefois, s'il te plaît d'attaquer un guerrier ennemi, je ne m'y refuse pas. — Va trouver les Francs, dit aussitôt Argant à un héraut, et en présence de toute l'armée, fais connaître mes projets au capitaine. Dis lui : Un cavalier prend à mépris d'être caché dans l'enceinte des murs, il brûle de manifester sa puis-

* Le poëte parle du royal manteau, de la royale demeure d'Aladin, comme s'il s'agissait d'un monarque. Nous avons dit le nom de l'émir qui commandait à Jérusalem ; ce n'était qu'un chef militaire, puissant à la vérité, car les émirs prétendent descendre de Mahomet, et portent tous le turban vert. Le mot *Rex* ne se rencontre pas une seule fois dans les Chroniques ; on trouve *amiraldus*, ou *l'admiral*, en vieux langage de France.

sance par les armes. Pour prouver sa valeur, il est prêt à se rendre à un duel dans la plaine, entre la ville et le camp; il défie celui des Francs le plus confiant en son courage. Non-seulement il est disposé à combattre contre un ou deux; mais après un troisième, il en accepte un quatrième, un cinquième, de race vulgaire ou noble. Ce cavalier veut un sauf-conduit, et, d'après les lois de la guerre, le vaincu sera le serf du vainqueur. » Tel est son message; le héraut se revêt aussitôt de sa cotte d'armes où l'or se mêle à la pourpre.

Il arrive en présence de Godefroi et des chefs : « Seigneurs, dit-il, est-il permis à un envoyé de s'exprimer librement devant vous? — Parle sans crainte, répond le capitaine; expose ton message (5). — On va voir, ajoute le héraut, si ma haute mission inspire la joie ou la terreur. » Puis avec des paroles magnifiques, altières, il dénonce le défi. Cette fière troupe frémit d'indignation : « Ton cavalier entreprend une rude tâche, réplique le pieux Bouillon; il pourra s'en repentir : je ne crois pas nécessaire qu'un cinquième adversaire se présente. Qu'il vienne : je lui offre un champ de bataille libre; il y trouvera protection et sûreté. Un de mes champions combattra contre lui sans avantage : je le jure. » Le héraut reprend à l'instant le chemin qu'il avait d'abord parcouru; il s'arrête, c'est pour donner réponse au Circassien.

« Arme-toi, puissant seigneur, s'écrie-t-il; les Chrétiens ont accepté le défi. Les plus intrépides guerriers, aussi bien que les moins courageux, désirent se mesurer avec toi. J'ai vu mille regards menaçants, mille bras prêts à saisir le fer. Leur chef te promet un lieu assuré. » Soudain Argant, impatient de descendre dans la plaine, demande son armure. Le roi dit alors à Clorinde : « Il n'est pas juste, quand ce guerrier s'en va, que tu restes ici; choisis un millier de nos gens pour l'accompagner et le défendre. Seul il se présentera au combat; tu placeras ta troupe à quelques pas de lui. »

Les soldats ont pris leurs armes ; ils sortent de la ville. Argant les précède, à cheval, couvert de son armure accoutumée. Entre les remparts et le camp se déploie un vaste terrain, sans hauteur, sans inégalités ; il semble fait à dessein pour servir de Champ-de-Mars. Là, le féroce Argant descend seul ; là, il s'arrête à la vue de l'ennemi. Son grand cœur, sa grande taille, sa grande force, rendent son aspect superbe, formidable. Tel Phlègre vit Encelade ; tel se montra dans le vallon le géant philistin. Les Francs le regardent sans crainte : ils ne savent pas la puissance de son bras.

Le pieux Godefroi n'a pas encore désigné celui qui doit combattre ; tous les regards sont fixés sur Tancrède ; la voix unanime du camp le désigne comme le plus brave. Une bruyante rumeur se fait entendre, et le capitaine approuve d'un coup d'œil. Le choix du sage Bouillon n'est plus un secret : « Va, dit-il à Tancrède ; sors du camp, et réprime la fureur de ce félon. » Tancrède, fier d'être le champion d'une telle entreprise, fait éclater sa joie et son audace ; il demande son coursier, son casque, et, suivi de plusieurs guerriers, il s'éloigne des redoutes (6).

Tancrède n'a pas encore atteint le vaste champ de bataille où l'attend le Circassien, et déjà Clorinde, la puissante guerrière, offre à sa vue son aspect gracieux et étranger. Sa cotte d'armes est plus blanche que la neige au sommet des Alpes ; la visière de son casque relevée montre au loin sa belle figure. Tancrède ne regarde plus Argant qui élève au ciel son redoutable front ; il s'avance à pas lents sur son coursier, l'œil attaché sur la colline où est Clorinde. Puis, il s'arrête immobile : on dirait un rocher. Sous des dehors de glace, il cache un cœur brûlant ; les batailles ne semblent plus lui sourire.

Personne ne se dispose à se mesurer avec Argant : « Je suis venu pour combattre, s'écrie-t-il ; lequel de vous osera s'avancer et lutter contre moi ? » Tancrède, étonné, stupéfait, n'entend rien. Othon alors pousse son cheval en

avant, et le premier il entre dans l'arène. Un vif désir de combattre le païen animait depuis longtemps Othon; il avait cédé cet honneur à Tancrède, et n'était sorti du camp que pour l'accompagner. En voyant le guerrier, livré à d'autres pensers, ne plus songer au combat, le jeune Othon, impatient, audacieux, saisit promptement l'occasion qui lui est offerte. Rapide comme le tigre ou le léopard dans les déserts, il fond sur le Sarrasin; de son côté, celui-ci met sa forte lance en arrêt. L'ardeur de Tancrède se réveille aussitôt: « Demeure, s'écrie-t-il, le combat m'appartient. » Othon ne pouvait plus reculer.

Tancrède s'arrête; il est rouge de dépit et de colère. C'est pour lui chose honteuse qu'un autre l'ait prévenu dans la lutte. Déjà le jeune et brave Othon, au milieu de sa course, a frappé le casque du Sarrasin. Argant s'élance sur lui, le fer nu; il brise son bouclier, fend sa cuirasse. Le chrétien tombe; ce rude coup l'a désarçonné. Le païen, plus fort, plus robuste, ne fléchit pas; d'un ton superbe et dédaigneux, il insulte à son ennemi: « Avoue-toi vaincu, lui crie-t-il; il suffit à ta gloire d'avoir combattu contre moi. — Non, réplique Othon, les Francs ne déposent pas ainsi leurs armes et leur courage. Un autre justifiera ma chute; moi, je veux la venger ou mourir. » Semblable à Alecto, à Méduse, le Circassien frémit; sa bouche jette des flammes: « Connais maintenant ma valeur, s'écrie-t-il, puisque tu dédaignes ma courtoisie. »

A ces mots, il pique son coursier; il oublie tous les devoirs de l'honneur chevaleresque. Le Franc évite la rencontre, se détourne, et frappe Argant au côté droit. La plaie est grave, cruelle; le fer en revient tout sanglant. Inutile avantage: cette blessure n'affaiblit pas les forces du païen, elle accroît sa fureur et sa colère. Argant arrête son cheval, le ramène en arrière, avec rapidité. Othon s'en aperçoit à peine; il est atteint d'un choc violent, imprévu; ses jambes fléchissent, sa respiration s'affaiblit; la pâleur au visage, il tombe palpitant sur la terre. Féroce dans sa

rage, Argant lance son cheval sur la poitrine du vaincu: « Tout superbe, s'écrie-t-il, périra comme celui qui gît sous mes pieds! » Alors l'invincible Tancrède ne balance plus; cette action barbare l'indigne; il veut effacer sa faute par tout l'éclat de sa valeur.

Il s'avance en criant: « Ame vile, tu portes l'infamie, même dans la victoire. Quels titres de louanges, d'honneurs, attends-tu d'un acte aussi discourtois, aussi coupable (7)? Tu dois avoir été nourri chez les brigands de l'Arabie, ou dans toute autre troupe aussi sauvage. Fuis la lumière; va dans les forêts, à travers les montagnes, exercer ta cruauté sur les bêtes fauves. » Le païen, peu accoutumé à l'outrage, se mord les lèvres, écume de rage. Il veut répondre; sa bouche rend un son confus, semblable au rugissement d'un taureau, ou tel que la foudre quand elle déchire avec violence la nue où elle est captive. Chaque mot d'Argant est un tonnerre qui sort de sa poitrine en feu.

Ces terribles menaces irritent l'orgueil et la colère des deux champions; l'un et l'autre, avec vitesse, s'éloignent pour prendre leur essor. O Muse, redouble ma voix; inspire-moi une fureur égale à celle des combattants; fais que mes vers ne soient pas indignes de leur vaillance: le bruit de leurs armes doit se reproduire dans mes chants.

Les deux guerriers mettent leurs lances noueuses en arrêt. La course légère, le vol rapide, ne peuvent se comparer à la furie de Tancrède et d'Argant; leurs fers se brisent sur leurs casques, et répandent dans l'air mille étincelles. Le retentissement seul de ce rude choc ébranle la terre immobile, agite les montagnes. Ni la fureur, ni l'impétuosité de l'attaque, ne ploient leur front superbe; leurs chevaux se heurtent, s'abattent, et ne peuvent plus se relever. Alors, ces grands maîtres dans les batailles se débarrassent de leurs étriers, tirent leurs épées et combattent pied à terre.

Chacun d'eux avec adresse règle ses mouvements, ses

regards, ses pas, sur ceux de son adversaire; varie ses poses; avance, recule, feint de céder; l'endroit qui ne paraît pas menacé est le premier atteint; puis tous deux se découvrent, et tentent de tromper l'art par l'art. Tancrède, mal défendu par son épée et son bouclier, présente le flanc au païen. Celui-ci court le frapper, et laisse son côté gauche à nu. Soudain Tancrède repousse le fer de son ennemi; du même coup il le blesse; puis il s'éloigne, et se remet en garde. Le féroce Circassien, souillé de son propre sang, frémit avec horreur. Transporté de rage, l'épée haute, ses cris redoublent; il s'avance pour frapper, et lui-même est frappé par Tancrède entre l'épaule et le bras *.

Tel, dans les forêts, un ours blessé entre en furie, et se précipite sur les armes, affronte les périls et la mort; tel l'indomptable Argant, joignant une double plaie à une double honte, appelle la vengeance et méprise les dangers. A un courage téméraire, il unit une force extrême, une infatigable ardeur; le mouvement de son fer est impétueux : la terre en tremble, l'air en étincelle. Tancrède ne peut ni attaquer ni se défendre; il respire à peine, et cherche à se garantir des efforts rapides d'Argant. Ramassé sous ses armes, il attend la fin de cette tempête de terribles coups; il se tient à l'écart. Le fier païen ne faiblit pas. Alors Tancrède s'abandonne à sa colère; il pousse son épée avec violence. La raison et l'art sont domptés par la rage : elle donne des forces et les accroît. Aucun coup ne tombe en vain; le fer perce, déchire. Les armes couvrent la terre; le sang découle sur les armes et se mêle à la sueur. Les épées brillent comme l'éclair, éclatent comme le tonnerre, frappent comme la foudre.

Les deux peuples, incertains, interdits, contemplent ce spectacle atroce. Partagés entre la crainte et l'espérance,

* Evidemment le poëte a emprunté à l'*Iliade*, aux romans de chevalerie surtout, les formes du combat qu'il raconte; c'est tout à la fois un souvenir d'Homère et la traduction en beaux vers des paroles des vieux romanciers.

le regard fixé tour à tour sur ce qui peut nuire ou être utile, ils attendent l'issue de la lutte; on ne voit aucun geste, on n'entend aucun murmure; tous restent muets, immobiles; leur âme seule est agitée. Tancrède et Argant étaient épuisés : peut-être auraient-ils trouvé une mort prématurée en combattant encore; mais la nuit devient obscure, elle cache les objets les plus rapprochés. Des deux côtés un héraut s'avance pour séparer les adversaires. Le Franc se nomme Aridée; l'autre est Pindore, homme sage, prudent, qui avait porté le défi du Circassien.

Ils étendent leurs sceptres pacifiques entre les épées des combattants, avec cette assurance que donne l'antique loi des nations : « O guerriers, s'écrie Pindore, vous possédez la même valeur, la même gloire. Cessez le combat; n'empiétez pas sur les droits et le repos de la nuit. Quand le soleil brille sur la terre, il est bien de travailler; avec la nuit, tout ce qui respire doit être en paix. Des cœurs généreux dédaignent les exploits nocturnes. — L'obscurité des ombres ne me fera point abandonner la bataille, répond Argant. Sans doute je préférerais avoir le jour à témoin, si le Franc jure qu'il reviendra. — Et toi, ajoute Tancrède, promets aussi de reparaître, et d'amener ton prisonnier; à cette condition je remets à un autre temps la fin de notre querelle. » Tous deux ils jurent. Les hérauts chargés de fixer un délai, voulant donner aux champions le temps de guérir leurs blessures, assignèrent le matin du sixième jour.

Cet horrible combat laisse au cœur des Sarrasins et des Fidèles une impression durable de surprise et d'effroi. On parle de la valeur, de l'audace de chaque guerrier; le vulgaire, divisé d'opinions, ne sait lequel des deux il doit préférer. Il attend avec anxiété le dénoûment de ce cruel débat; la fureur triomphera-t-elle du courage, ou bien l'audace cédera-t-elle à la bravoure? Plus que tout autre, la belle Herminie est soucieuse, tourmentée; elle voit dépendre la meilleure partie d'elle-même, des arrêts incertains de Mars.

Herminie était fille du roi Cassan *, autrefois chef dans Antioche; après la prise de ce royaume, elle devint captive du chrétien vainqueur. Tancrède se montra humain envers elle, et sous sa puissance elle n'éprouva aucune injure; au milieu des ruines de sa patrie, elle fut honorée comme une reine. Ce noble chevalier lui fit don de la liberté, il lui laissa ses diamants, son or, tout ce qu'elle avait de précieux. Herminie, voyant une âme royale jointe à un gracieux visage, fut prise par l'amour dans les liens les plus forts qu'il ait jamais tissus. Le corps recouvra la liberté; le cœur fut toujours en servitude. Femme magnanime, elle dut écouter l'honneur : elle abandonna son maître chéri, sa délicieuse prison. Elle s'éloigna, et vint avec sa vieille mère chercher asile dans un pays ami.

Le tyran de la Terre-Sainte la recueillit à Jérusalem. Bientôt, enveloppée d'un voile noir, elle pleura la mort de sa mère. La douleur de cette perte, la tristesse de l'exil, ne purent arracher de son cœur le désir amoureux, ni éteindre une étincelle de sa flamme. Elle aime, elle brûle, l'infortunée; son attente est faible : le feu caché dans son sein se nourrit de souvenir plus encore que d'espérance; mais un incendie secret acquiert de grandes forces. Enfin Tancrède réveille son espoir, en s'avançant avec l'armée vers Jérusalem.

L'aspect de tant de nations fières et indomptées épouvante les païens. Herminie calme son visage troublé; elle contemple joyeuse les altières légions. Ses regards avides cherchent l'amant chéri parmi cette multitude armée. Souvent ses recherches sont vaines; puis elle le reconnaît: « C'est lui, c'est lui-même ! » s'écrie-t-elle.

Dans le splendide palais des rois, près des murs, s'élève une tour antique; de son sommet on découvre l'armée des Chrétiens, la montagne et la plaine. Là, dès que le soleil

* Le gouverneur turc d'Antioche, avant la prise de cette ville par les Croisés, se nommait *Akhy-Sian* (frère du Noir). *Voyez* la note 4 du chant premier, et nos observations sur *Uzum-Cassan*, page 41.

jette ses rayons, jusqu'au moment où la nuit couvre le monde, Herminie, assise, les yeux tournés vers le camp, soupire et s'entretient avec ses pensées. De ce lieu, elle a vu le combat; sa poitrine agitée semblait dire : « Ton bien-aimé est celui que la mort menace. » Pleine d'angoisses et de soupçons, elle attend la fin de cette lutte douteuse; si l'épée du païen frappe, son âme ressent le fer et les blessures. Enfin la vérité lui est connue : ce rude combat doit recommencer. Une crainte nouvelle la domine; son sang se glace; elle verse des larmes en secret, elle exhale des soupirs. Pâle, épouvantée, son attitude reproduit l'Effroi et la Douleur.

D'horribles images troublent ses pensées; des fantômes étranges lui apparaissent en songe, et rendent son sommeil plus cruel que la mort. Elle croit voir Tancrède déchiré et sanglant; elle croit l'entendre implorer son secours. A son réveil, la jeune fille trouve ses yeux baignés de pleurs. La crainte d'un danger futur n'excite pas seule l'ardente sollicitude de son âme : les plaies de Tancrède l'inquiètent : rien ne peut la calmer. De fausses rumeurs retentissent; elles exagèrent les choses inconnues, éloignées; Herminie s'imagine que le brave guerrier gît couché, languissant près de la mort.

Sa mère lui apprit à connaître les vertus secrètes des plantes, les charmes par lesquels on guérit les plaies, on atténue la douleur; art en usage, dans ces pays, chez les filles même des rois. Herminie veut, de sa propre main, porter remède aux blessures de celui qu'elle aime, et elle est forcée de soigner l'ennemi de son amant! Alors elle pense à verser sur les plaies d'Argant le suc d'herbes nuisibles; ses innocentes mains se refusent à des moyens aussi coupables, elle désire avec ardeur que toutes les plantes, tous les charmes perdent leur efficacité. La jeune fille n'éprouve aucune crainte d'aller parmi la gent ennemie; son existence de fatigues et de dangers a vu souvent la guerre, les massacres. L'expérience lui a donné

un courage au-dessus de son sexe; les petits accidents ne la troublent plus, elle ne pâlit pas devant l'image de la terreur. L'amour téméraire éloigne la peur de son sein; elle croirait marcher en sûreté au milieu des griffes envenimées des bêtes sauvages d'Afrique. Mais, si Herminie ne craint rien pour sa vie, elle doit craindre pour sa réputation : deux puissants ennemis, l'Honneur et l'Amour, se disputent son cœur.

L'Honneur lui parle ainsi : « Jeune vierge, jusqu'à ce jour tu as observé mes lois! toi dont j'ai conservé l'esprit et le corps chaste, lorsque tu étais captive des ennemis. Tu as gardé ta belle pureté dans les prisons; libre aujourd'hui, voudrais-tu la perdre? Hélas! qui a pu inspirer cette pensée à ton jeune cœur? à quoi songes-tu? qu'espères-tu? Le titre de pudique, la palme de la chasteté sont donc pour toi peu de chose! Tu irais, amante nocturne, mendier le mépris chez une nation ennemie? Le vainqueur superbe te dirait : Tu as perdu ton royaume et ton âme royale; tu n'es plus digne de moi! »

D'un autre côté, l'Amour, perfide conseiller, séduit Herminie par ces paroles flatteuses : « O jeune fille, tu n'es pas née d'une ourse vorace, ni sur un roc dur et glacé, pour dédaigner ainsi l'amour, et les plaisirs qu'il t'offre. Tu n'as pas un cœur de fer, de diamant, pour rougir du nom d'amante. Va désormais où le désir t'appelle. Tu redoutes un vainqueur cruel : ne l'as-tu pas vu partager ta douleur, s'attendrir à tes larmes? Seule tu es cruelle, toi qui hésites à secourir ton amant. Ingrate, le malheureux Tancrède languit, et tu accordes tes soins à la vie de son adversaire! Hâte-toi de guérir Argant; il donnera plus vite la mort à ton libérateur, ce sera la récompense des services qu'il t'a rendus : ta dette sera acquittée! Et ce ministère impie ne te dégoûte pas? et l'ennui et l'horreur ne t'excitent pas à fuir?

» Quelles ne seraient pas ta joie, ta satisfaction, si ta main secourable, accomplissant un pieux devoir, touchait

la vaillante poitrine de Tancrède? tes soins le rappelleraient à la vie, rendraient à son visage décoloré toute sa fraîcheur, à sa beauté flétrie toutes ses grâces. Tu aurais ta part dans ses louanges, tu partagerais ses exploits; tes noces heureuses s'écouleraient dans de chastes embrassements. Epouse honorée, tu irais prendre place au milieu des dames latines, dans la belle Italie, siége de la vraie valeur, de la vraie foi! »

Hélas! abusée par ses illusions, l'insensée rêve une félicité suprême. En proie à mille doutes, comment pourra-t-elle partir en sûreté? les gardes veillent sur les murs, tournent sans cesse autour du palais; au milieu des périls de la guerre, jamais on n'ouvre une porte sans les raisons les plus graves. Herminie est souvent la seule compagne de Clorinde; le soleil à son déclin la voit avec elle; la nouvelle aurore les retrouve ensemble. Quand la clarté du jour est éteinte, un même lit les reçoit; les deux vierges se confient tout, excepté leurs pensées d'amour. C'est le secret d'Herminie. Si on surprend ses soupirs, ses plaintes, elle attribue à une autre cause les chagrins de son cœur. Herminie pouvait toujours se rendre chez sa compagne; jamais les portes ne lui étaient fermées, soit que Clorinde fût présente, soit qu'elle fût dans les conseils ou à la guerre.

Herminie vint un jour chez Clorinde; la guerrière ne s'y trouvait pas. Elle s'arrête, cherche dans sa pensée les moyens d'exécuter et de cacher sa fuite. Divers projets partagent son âme incertaine. Herminie aperçoit l'armure de Clorinde; cette vue la fait soupirer; elle se dit à elle-même : « Oh! qu'elle est heureuse la très-vaillante fille! combien je lui porte envie! Je n'ambitionne ni ses exploits, ni l'honneur de sa beauté; mais une longue robe n'arrête point ses pas, une jalouse retraite ne captive point sa valeur. Veut-elle sortir, elle revêt son armure, et part sans que la crainte ou la honte la retienne. Pourquoi la nature et le ciel ne m'ont-ils pas donné sa force, son cou-

rage? que ne m'est-il permis de changer cette robe, ce voile, contre un casque, une cuirasse? la chaleur, les froidures, la tempête ou l'orage, rien n'arrêterait ma bouillante ardeur; avec le soleil ou dans l'obscurité des nuits, seule ou accompagnée, je paraîtrais en armes sous la tente.

» Cruel Argant, tu n'aurais pas combattu le premier ton adversaire; avant toi je serais accourue à sa rencontre; maintenant il serait prisonnier! Une amante ennemie ne lui eût imposé qu'une servitude douce, légère; ses chaînes auraient rendu les miennes plus agréables et moins lourdes. Ou bien, sa main m'aurait déchiré le sein, ouvert le cœur: la blessure du fer eût guéri la plaie de l'amour. Mon corps serait en repos, mon âme connaîtrait la paix. Peut-être le vainqueur aurait pleuré sur mes cendres, il aurait accordé une sépulture à mes ossements.

» Malheureuse! je désire l'impossible; en vain je me livre à de folles pensées. Timide, affligée, faut-il demeurer ici comme une femme de la vile populace? Non, je n'y resterai pas. Mon cœur aura confiance : il osera. Pourquoi ne prendrais-je pas cette armure? Ne pourrais-je la soutenir pendant un instant? je le pourrai. L'amour me rendra puissante; avec lui les plus faibles deviennent les plus forts. Dès qu'il a senti ses feux, le cerf craintif redouble d'audace, et se défend. Je ne veux pas aller guerroyer; je veux seulement faire une ingénieuse ruse, je veux être un moment Clorinde; cachée sous sa cuirasse, je suis certaine de franchir les murailles : les gardiens des portes n'oseraient lui résister. Il n'y a pas d'autre moyen : c'est la seule voie qui m'est ouverte. Favorisez cette innocente fraude, Amour, Fortune, vous qui me l'inspirez! Le moment est favorable pour mon départ : Clorinde est encore auprès du roi. »

Ainsi résolue, rien ne l'arrête : l'impétueux amour l'aiguillonne et la pousse. Elle emporte dans sa demeure, voisine de celle de Clorinde, l'armure dérobée. Personne n'en

fut témoin; Herminie était seule, et la nuit, amie des voleurs et des amants, la protégeait. Le ciel tout parsemé d'étoiles devenait plus obscur. Herminie appelle en secret un de ses nobles écuyers et la plus chérie de ses suivantes. Elle leur découvre une partie de ses pensées, le projet de sa fuite, et leur cache la véritable cause du départ. Aussitôt le fidèle écuyer apprête ce qu'il croit utile. Herminie se dépouille de ses longs et pompeux vêtements; sa légèreté surpasse alors toute croyance. Elle ne réclame d'autres secours que celui de sa compagne de voyage; un dur acier presse son cou délicat, ses blonds cheveux; sa faible main saisit un bouclier, et plie sous ce pesant fardeau. Couverte de fer, dans une attitude martiale, elle éblouit. L'Amour, qui est présent, s'en applaudit; il sourit comme le jour où il vit Alcide en habits de femme.

Le poids de cette armure fatigue Herminie; oh! combien sa démarche est lente! elle s'appuie sur sa fidèle compagne, la fait marcher devant elle pour lui servir de soutien. L'amour et l'espérance raniment pourtant ses forces, rendent la vigueur à ses membres débiles; elle arrive aux lieux où son écuyer l'attend, et saute à cheval avec vitesse. Travestis tous trois, ils partent, prenant à dessein les rues les plus secrètes, les plus cachées; ils voient dans l'obscurité le fer briller autour d'eux. Personne n'ose s'opposer à leur voyage; chacun leur cède le pas: partout on reconnaît, même au milieu de la nuit, la blanche armure et le redoutable cimier.

Herminie, moins inquiète, n'est cependant pas sans alarmes; étonnée de sa grande audace, elle craint d'être reconnue. Arrivée à une des portes de la cité, elle cache sa frayeur, trompe le gardien : « Je suis Clorinde, dit-elle; ouvre la porte. Le roi m'envoie où ma présence est nécessaire. » Sa voix de femme, semblable à celle de la guerrière, achève l'illusion. (Comment aurait-on pu croire armée celle qui ne savait pas manier les armes?) Aussitôt la sentinelle obéit; Herminie et sa suite sortent avec promp-

titude; elles vont, par des sentiers obliques et détournés, se mettre en sûreté dans les vallons.

Parvenue à un lieu profond et solitaire, la jeune fille ralentit sa course; les premiers dangers sont évités, elle ne craint plus d'être retenue. De nouvelles pensées la préoccupent; elle voit, pour entrer dans le camp, des obstacles jusqu'alors dissimulés par la vivacité de ses désirs. Il y a folie d'aller sous cette armure au milieu des fiers ennemis; puis elle voudrait ne se révéler à personne avant de s'être montrée à son vainqueur. Amante ignorée, inattendue, elle désire arriver jusqu'à lui sans exposer son honneur, sa sûreté. Elle s'arrête; la réflexion lui donne de la prudence.

« O mon fidèle compagnon, dit-elle à son écuyer, il faut que tu me devances : sois intelligent et prompt. Va dans le camp; fais-toi conduire où se trouve Tancrède. Tu lui diras : « Une jeune fille t'apporte la santé et sollicite la paix : la paix, puisque l'amour lui déclare la guerre! Elle a en toi une foi vive, certaine; en se livrant à ta puissance, elle ne redoute ni la honte ni les affronts. » Dis cela à lui seul; s'il te demande autre chose, réponds que tu ne sais rien de plus, et presse ton retour. Je t'attendrai ici; je crois y être en sûreté. » Le fidèle écuyer s'éloigne avec vitesse, comme s'il avait des ailes. Il agit avec habileté, et pénètre en ami sous les tentes. Introduit auprès du cavalier, celui-ci reçoit le message d'un visage joyeux. Déjà l'écuyer s'éloigne, laissant Tancrède en proie à mille pensées confuses; il va porter à Herminie une douce réponse : elle peut entrer dans le camp, y rester inconnue aussi longtemps qu'elle le voudra.

Herminie, impatiente de tout retard, s'ennuie, se tourmente; elle compte les pas : « Mon envoyé arrive au camp, disait-elle... On le reçoit... Il devrait être de retour! » Elle se plaint de sa lenteur. Enfin elle pique son cheval, et d'un lieu élevé, elle commence à découvrir les tentes des Chrétiens. Il était nuit; le riche manteau des étoiles brillantes

se déployait sans nuages; la lune, à son lever, répandait sa douce clarté comme une rosée de perles. Herminie s'entretient de sa flamme avec le ciel; le silence, les campagnes muettes sont les seuls confidents de ses amours.

Puis, portant ses regards sur le camp : « O tentes des Latins, disait-elle, vous êtes bien belles à mes yeux! En m'approchant de vous, je respire un air qui récrée mes sens et ranime mes forces; si le Ciel destine un doux repos à ma vie agitée, je le chercherai chez vous : au milieu des armes je pourrai trouver la paix! Chrétiens, recevez-moi; j'obtiendrai parmi vous la pitié que l'amour me promit; cette pitié je la rencontrai, étant captive, dans la mansuétude de mon vainqueur. Le désir de recouvrer ma royale puissance par votre appui ne me fait point agir; je serai toujours heureuse s'il m'est permis de servir sous vos lois. »

Herminie, en parlant ainsi, ne prévoit pas les maux que lui apprête la fortune. De la hauteur où est placée la jeune fille, ses armes reflètent des rayons de lumière; leur éclat se mêle à la blancheur de ses vêtements, et rejaillit au loin. Le grand tigre d'argent, gravé sur son casque, flamboie; chacun s'écrie : « C'est la guerrière! » Non loin de là, plusieurs Francs sont aux aguets; ils ont pour chefs deux frères latins : Alcandre et Polipherne. Leur mission est d'empêcher l'arrivée des troupeaux, qui serviraient à l'approvisionnement des Sarrasins. Si l'écuyer d'Herminie leur a échappé, il le doit à son éloignement et à la rapidité de sa course.

Le jeune Polipherne a vu périr son père sous ses yeux par la main de Clorinde; il aperçoit une splendide et blanche armure, et croit reconnaître la guerrière; il accourt, irrite ses troupes contre elle; rien ne peut réprimer sa fureur subite, impétueuse : « Tu es morte, » s'écrie-t-il, et il lui lance en vain un javelot. Telle la biche altérée, recherchant une eau limpide, découvre une belle fontaine parmi les rochers, ou une source aux rives fleuries; elle va se

baigner dans ses ondes, se délasser sous ses ombrages : des chiens arrivent ; soudain elle fuit, et dans sa frayeur elle oublie sa lassitude. Telle Herminie, dont le cœur malade a soif d'amour, croyait reposer dans de chastes caresses son âme fatiguée ; elle entend le bruit des armes, des menaces de mort ; aussitôt elle s'oublie elle-même, abandonne ses désirs ; craintive, elle pique son rapide coursier.

Elle fuit, l'infortunée, et son cheval semble à peine toucher la terre ; sa compagne ne la quitte pas. Le cruel Polipherne, et une multitude d'hommes armés, les poursuivent. Bientôt l'écuyer arrive du camp avec la tardive nouvelle. Il cherche sa maîtresse ; il vole sur ses traces incertaines ; la frayeur l'égare dans les champs.

Alcandre, le plus sage des deux frères, a vu aussi la fausse Clorinde ; trop éloigné, il n'a pas voulu la suivre, et s'est maintenu dans ses positions. Il envoie au camp un messager, chargé de dire : « On n'aperçoit ni troupeaux ni bétail, ni autre butin semblable ; mais Clorinde, épouvantée, est poursuivie par Polipherne. Clorinde n'est pas une simple guerrière, c'est un chef illustre ; si elle se trouve hors des murs dans un tel moment, ce doit être pour exécuter une grande entreprise. Le pieux Bouillon jugera, commandera : Alcandre est prêt à obéir. » Cette nouvelle se répète dans le camp ; le bruit en retentit sous les tentes des Latins.

Tancrède, le cœur agité par le premier message, se dit à lui-même : « Peut-être la jeune fille venait-elle adoucir mes peines, peut-être pour moi seul bravait-elle les périls ! » Sans hésiter, il prend une partie de sa pesante armure, monte à cheval, s'échappe furtivement ; il suit tous les indices, parcourt avec rapidité tous les chemins.

NOTES DU CHANT VI.

(1) Le système de fortification des villes au moyen âge était uniforme en Orient comme en Occident; il avait été emprunté aux Romains, puis aux Grecs. Il consistait en ce qu'on appelle, en terme de génie, une chemise, c'est-à-dire une enceinte de murailles flanquées de tours et de tourelles. Au milieu de cette enceinte, sur une élévation de terre naturelle ou factice, on plaçait le donjon qui servait de refuge, de dernière défense. Les murs d'enceinte n'étaient point en ligne droite, mais sinueux, de manière à ce que les ennemis fussent pris en flanc, et même à dos, par les différentes parties saillantes des murailles; les tours formaient, de distance en distance, autant de bastions; elles dépassaient les murs d'un tiers environ de leur hauteur. Quelques villes du midi de la France, qui n'ont pas éprouvé les ravages des guerres religieuses du XVIe siècle, conservent encore ces enceintes murées : Avignon et la petite ville de Villeneuve-lès-Avignon, en sont de curieux modèles; il est à regretter qu'un système de conservation ne soit pas adopté pour protéger ces beaux débris. Il existe à la Bibliothèque royale un manuscrit du XIIe siècle, sous le titre de *Roman de Godefroi de Bouillon, ou la Conquête de Jérusalem* (cot. n° 7192, in-f°; et Bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres, n° 165, in-f°); dans de petites et grossières miniatures, on peut voir la véritable forme des tourelles et des murailles à ces époques de féeries et de merveilles.

(2) L'armure des Sarrasins était alors la cuirasse, le bouclier, la cotte de maille; les Croisés empruntèrent même plusieurs pièces de leur armure à l'Orient. En Circassie et en Perse on retrouve encore les formes armées du moyen âge; on les rencontre également parmi les guerriers arabes du désert. Les ruines de Persépolis offrent aussi la figure de guerriers couverts d'armures, ce qui fait remonter cet usage à la plus haute antiquité.

(3) Dans notre système de traduction fidèle, nous conservons les mots de peuple païen, *popolo pagano*, employés par le poëte. On n'a pas besoin de faire observer qu'il est impossible qu'Argant se serve de cette expression en parlant des Sarrasins. C'est ici le synonyme de Croyant. Le Tasse a emprunté ce mot de païen aux Chroniques, qui désignent toujours les Musulmans par la dénomination commune de *pagani*. C'était un vieux souvenir du christianisme persécuté, et toutes les fois que les Fidèles trouvaient un ennemi, ils lui donnaient le nom de païen.

Les Chroniques l'emploient en parlant des Arabes d'Espagne qui faisaient des courses sur les côtes de la Méditerranée; et les pirates North-mans (Scandinaves) sont ainsi nommés dans la *Chronique de Saint-Denis*.

(4) La coutume des champions se trouve dans toutes les lois du moyen âge. Quand il s'agissait de faire décider une cause par un combat judiciaire, un champion était choisi, et la loi de la bataille lui était donnée. On peut voir les *Assises de Jérusalem*, curieux document de la jurisprudence féodale, où toutes les règles du combat judiciaire sont détaillées avec soin; c'est dans ces *Assises* ou *Coutumes* qu'il faut étudier le véritable caractère de la féodalité et les mœurs belliqueuses des chevaliers chrétiens. On reporte au règne de Godefroi la première rédaction des *Assises de Jérusalem*; aucun monument contemporain n'indique d'une manière positive si c'est le pieux guerrier qui rédigea ce grand recueil de lois tel qu'il nous est parvenu; il ne faut point s'en étonner : les institutions passaient alors inaperçues des vieux chroniqueurs. Du reste, si l'on excepte la loi salique, le combat judiciaire est en honneur dans tous les codes des nations barbares qui s'établirent sur les débris de l'empire romain; il s'étendit bientôt à toutes les affaires civiles et criminelles. Son extension successive fut la cause principale de la fréquence des guerres privées pendant le moyen âge, guerres qui n'étaient, à proprement parler, que des espèces de combats judiciaires agrandis; et tandis que cette coutume si contraire aux lois d'une bonne police était attaquée par les puissances divines et humaines, les chevaliers l'invoquaient comme inhérente aux droits et aux prérogatives d'une vaillante noblesse. Les épreuves par l'eau et le feu étaient laissées aux clercs et à la bourgeoisie; les hommes d'armes ne voulaient que le combat.

(5) Il y avait des lois qui rendaient inviolables les hérauts d'armes envoyés d'un camp à un autre, pour prononcer les défis chevaleresques; on les accueillait avec honneur. Homère nous apprend que les hérauts de l'antiquité portaient un sceptre semblable à celui des rois; il leur attribue tant d'autorité que les princes grecs ne peuvent rester assis en leur présence. Lorsque Agamemnon, dans le premier chant de l'*Iliade*, envoie deux hérauts vers Achille, celui-ci les reçoit avec grande pompe et les salue du nom de messagers de Jupiter et médiateurs des hommes. Il existe plusieurs chartes du moyen âge où les droits et les devoirs des hérauts d'armes sont longuement développés. Les hérauts avaient leur entrée dans toutes les cours des princes et seigneurs; celui qui la leur refusait était tenu pour discourtois, indigne du titre de noblesse. Ils étaient chargés d'avertir les chevaliers, écuyers et capitaines, du jour où l'on livrerait bataille; à la publication de la paix, la ville où elle était publiée leur devait un marc d'or. Dans les combats judiciaires, toutes les armes du vaincu appartenaient aux hérauts; ils reconduisaient le champion victorieux au son de joyeuses fanfares; le

vaincu était foulé aux pieds, et son blason traîné à la queue d'un cheval. Philippe de Valois fit un grand réglement sur les hérauts d'armes : « Vous serez compagnons des rois, juges de la félonie des nobles, arbitres de leurs querelles; assistez de votre conseil les princes et seigneurs en la cour desquels vous aborderez, et leur demandez librement et sans crainte ce qui vous est nécessaire, le vivre, accoutrement et défrai. Que si quelqu'un vous refuse, qu'il soit infâme, sans honneur, tenu pour criminel de lèse-majesté. Mais aussi donnez-vous garde d'avilir votre noble exercice, par ivrognerie, médisance, flatterie et autres vices qui souillent et honnissent la réputation des hommes; montrez bon exemple partout, maintenez l'équité, et réparez les torts faits par les grands aux petits. » (FAVYN; *Théâtre d'honneur et de chevalerie;* édit. de 1567 in-4°.) — La coutume du roi d'armes Montjoie et des hérauts s'était maintenue sous la vieille monarchie régulière.

(6) Tancrède, qui joue un si grand rôle dans la *Jérusalem délivrée*, fut le vrai type des chevaliers de son temps; il ne connut d'autres lois que la religion et l'honneur. Les annales de la chevalerie n'offrent pas de modèle plus accompli. Toutefois, son caractère tracé par l'histoire n'offre point l'éclat poétique et romanesque de l'épopée; on chercherait en vain dans sa vie quelque chose qui puisse ressembler aux amours de Clorinde. — Le père de Tancrède était Sicilien; il se nommait Eudes ou Odon; les Chroniques le désignent sous le nom de marquis (marquis signifiait alors défenseur d'une marche, d'une frontière). Emma, sa mère, était la sœur du Normand Robert Guiscard. On ignore l'époque précise de la naissance de Tancrède; la première partie de sa jeunesse est également inconnue. Raoul de Caën, son historien, qui l'accompagnait à la croisade, s'exprime ainsi : « Dès son adolescence, ce héros surpassait les jeunes gens par son adresse dans le maniement des armes, les vieillards par la gravité de ses mœurs. Observateur assidu des préceptes de Dieu, il s'appliquait à recueillir ce qu'il apprenait et à mettre les leçons en pratique; la passion seule de la gloire agitait son âme. Lorsque la déclaration du pape Urbain eut assuré la rémission de tous leurs péchés aux Chrétiens qui iraient combattre les Infidèles, Tancrède fit ses dispositions de départ; il rassembla en quantité suffisante des armes de chevaliers, des chevaux, des mulets et les approvisionnements nécessaires. »

En 1096, Tancrède accompagna son cousin Boëmond dans son expédition pour la Palestine; il se signala au passage de la rivière Vardari, et avec une poignée d'hommes il mit en fuite des nuées de Grecs qui s'opposaient à la marche des Croisés. C'est durant le mémorable siége d'Antioche que Tancrède montra toute sa valeur. Pour prévenir les attaques imprévues des Turcs, Tancrède alla se mettre en embuscade dans un lieu par lequel les Infidèles avaient coutume de passer : « Ceux-ci, écrit Raoul de Caën, ayant conçu des soupçons, n'envoyèrent le premier jour que quelques hommes; le second jour, ils sortirent en plus grand nombre. Tancrède eut grand'peine à contenir ses gens : « Attendez encore un petit jour, hommes vaillants, leur dit-il, demain une plus riche proie

viendra tomber dans nos filets. » Ainsi qu'il l'avait prévu, ainsi arriva-t-il. Le troisième jour les Turcs sortent en foule, et dépassent le lieu où les Francs étaient postés. Alors Tancrède s'élance au milieu des ennemis et en tue environ sept cents. » Après la prise d'Antioche, lorsque les Croisés s'avançaient vers Jérusalem, ce fut Tancrède qui vint, avec trois cents hommes, au-devant des Chrétiens chassés de la ville sainte; il planta la bannière des Francs à Bethléem, patrie du Christ. Tancrède fut un des premiers à entrer dans Jérusalem; il s'empara de la mosquée d'Omar et des immenses richesses qu'elle renfermait. Godefroi, devenu roi de Jérusalem, fit don à Tancrède de la principauté de Tibériade.

Baudouin, ayant succédé à son frère sur le trône de Jérusalem, eut de violentes querelles avec Tancrède. De vieilles haines existaient entre ces deux chevaliers : après la prise de Nicée, Baudouin avait disputé à Tancrède la conquête de Tarse en Cilicie, et nous avons vu que le Tasse a rappelé ce fait historique dans l'allocution adressée par Tancrède à Renaud (pag. 101). Toute la carrière de Tancrède n'est qu'une longue suite d'exploits et de conquêtes sur les Turcs; il se rendit successivement maître de plus de vingt-cinq villes ou forteresses. La prise du château de Vetulum fut son dernier fait d'armes; il mourut à Antioche le 6 décembre 1112, et fut inhumé sous le portique de l'église Saint-Pierre. Tancrède avait épousé une fille naturelle de Philippe Ier, roi de France. « Tandis que ce guerrier, de pieuse et illustre mémoire, était près de son dernier jour, écrit Guillaume de Tyr, il fit appeler sa femme et le jeune Pons, fils du comte de Tripoli, et leur conseilla de s'unir tous les deux après sa mort : ce qui eut lieu en effet. » (*Willelm. Tyr.*, lib. XI.)

(7) La courtoisie était le plus bel attribut du chevalier. Considérée comme école de morale, la chevalerie pourrait être opposée aux plus sages institutions de l'antiquité. Dans un système où l'honneur, la justice et l'humanité étaient les premières lois, où les vertus les plus nobles, les devoirs les plus inviolables consistaient à réprimer l'insolence des oppresseurs, à secourir les malheureux, à protéger les faibles; dans un tel système, toutes les qualités de l'âme et du cœur devaient s'ennoblir et s'épurer. Ce fut sous son influence que le manque de foi devint le premier des crimes, la fidélité à sa parole le premier devoir d'un chevalier. Les nations modernes doivent à ces idées la loyauté et les sentiments généreux qui ont survécu à de si grandes révolutions. La chevalerie, envisagée comme institution de police, mérite aussi la reconnaissance des siècles qui la virent naître; à une époque où les peuples étaient accablés de vexations, une vaillante association se forme; la plus sacrée de ses lois est de défendre l'opprimé; des chevaliers parcourent les campagnes, vengent les injustices; ils font trembler dans leur manoir les châtelains perfides et déloyaux. L'influence de la chevalerie sur le système militaire fut immense; l'humanité, les nobles sentiments qu'elle introduisit dans les guerres en atténuèrent les funestes effets. Jusqu'au XIIIe siècle, le but que se proposaient les hommes

d'armes dans les batailles, était la destruction de leurs ennemis, sans pitié ni miséricorde ; l'esprit chevaleresque apporta d'heureuses modifications à cet état de choses, et la guerre se fit avec moins de férocité lorsque la courtoisie devint la vertu caractéristique des chevaliers.

(8) Tous les romans de chevalerie nous montrent les filles de rois, les plus belles princesses, instruites dans l'art de guérir les plaies, de préparer les simples, les breuvages qui, peuvent soulager les chevaliers blessés au milieu des batailles et des tournois. Cet enseignement faisait partie de l'éducation des damoiselles nobles, vivant en leur castel. Quand un chevalier était blessé, la dame de ses pensées se rendait sous la tente, elle le soignait de ses mains, partageait ses douleurs et sa gloire. Tel est le but de la douce Herminie lorsqu'elle veut aller au chevet du lit de Tancrède ; c'était de l'amour chaste et chevaleresque, comme l'entendait le moyen âge de la chrétienté. Les mœurs des femmes d'Orient n'ont rien de semblable. Le Tasse a moins peint une fille du sol de l'Asie brûlante et passionnée, qu'une noble damoiselle de France, chastement éprise d'un brave et digne chevalier.





Herminie arrivant chez les Bergers.

(CHANT VII.)

CHANT VII.

Herminie est emportée par son cheval, sous les arbres touffus d'une antique forêt ; sa main tremblante ne dirige plus les guides : elle reste suspendue entre la vie et la mort. Son coursier l'entraîne dans des chemins détournés ; il la dérobe aux yeux des ennemis : désormais leur poursuite est inutile. Tels des chiens haletants, après une chasse longue et pénible, reviennent attristés d'avoir perdu de vue l'animal qu'ils guettaient dans la plaine ; ainsi les cavaliers chrétiens, fatigués, retournent au camp, la honte et la colère sur le visage. Herminie fuit toujours, timide, éperdue ; elle ne regarde même pas derrière elle si on la suit encore.

Elle fuit toute la nuit, tout le jour ; elle erre sans conseils et sans guides, ne voyant que ses pleurs, n'entendant autour d'elle que ses cris. Au moment où le soleil dételle les coursiers de son char éclatant et se plonge dans la mer, Herminie découvre les eaux limpides du Jourdain (1) ; elle

descend sur les rives du fleuve : là, elle s'arrête. La jeune fille se nourrit de ses malheurs ; ses larmes la désaltèrent. Le sommeil, qui, par les douceurs de l'oubli, donne le calme aux malheureux mortels, vient assoupir ses sens et ses douleurs ; il étend sur Herminie ses ailes paisibles. L'amour, sous diverses formes, ne cesse, pendant son repos, de troubler la paix de son cœur.

Herminie se réveille au gazouillement des oiseaux joyeux, saluant les premières clartés du jour, au murmure du fleuve et des arbustes, alors que le doux zéphir se joue avec les fleurs. Elle ouvre ses yeux languissants, aperçoit des cabanes solitaires ; à travers l'eau et le feuillage, une voix se fait entendre, et la rappelle aux soupirs et aux larmes. Herminie pleure. Un léger bruit parvient jusqu'à elle, interrompt ses sanglots : le chant des pasteurs s'unit aux accords de la musette rustique. Elle se lève, s'avance à pas lents, et voit sous de frais ombrages un vieillard, à côté de son troupeau, occupé à tresser des corbeilles ; il écoute chanter trois enfants.

L'aspect subit de ces armes inconnues les épouvante. Herminie les salue, les rassure, leur montre ses beaux yeux, sa belle chevelure d'or (2) : « Continuez, leur dit-elle, heureuses gens, chéries du Ciel ; ces armes ne troubleront point votre ouvrage, ni l'harmonie de vos chants. O mon père, comment, au milieu du vaste incendie de ce pays, pouvez-vous habiter ce séjour tranquille, sans craindre les excès des guerriers ? — Mon fils, répond le vieillard, ma famille, mes troupeaux, ont toujours été ici à l'abri des violences et des outrages ; le bruit des batailles n'est point encore parvenu dans ces contrées lointaines. Peut-être la faveur du Ciel protége l'humble innocence des pasteurs. La foudre n'éclate pas dans la profondeur des vallons, mais sur les cimes élevées ; ainsi la fureur des armes étrangères opprime seule la tête altière des grands rois. Notre pauvreté vile et dédaignée ne tente point d'avides soldats ; cette pauvreté m'est chère ; je ne souhaite ni sceptres, ni tré-

sors; l'avarice ou l'ambition n'a jamais habité mon âme. J'étanche ma soif dans une eau claire, sans craindre qu'on y mêle du poison; ce troupeau, un petit jardin, me dispensent de tous frais pour ma table frugale.

» Nous avons peu de désirs, peu de besoins; mes enfants sont les gardiens de mes brebis; je n'ai point de serviteurs. Ainsi, dans cette demeure solitaire, je passe ma vie à voir bondir les chevreaux, le cerf agile; à voir les poissons se jouer au sein du fleuve, et les oiseaux déployer leurs ailes dans les airs. J'eus pourtant d'autres idées à cette époque du jeune âge où l'homme se nourrit d'illusions; je dédaignai les occupations des bergers; je fuis le pays de ma naissance, je vécus à Memphis, et fus même placé parmi les domestiques du roi. Simple jardinier, je vis, je connus toute l'iniquité des cours. Trompé par de folles espérances, je souffris longtemps mille dégoûts; enfin ma jeunesse s'écoula, et avec elle mon espoir et mes projets hardis. Je regrettai les loisirs de cette humble vie, je soupirai après la paix que j'avais perdue : « Adieu, palais! » m'écriai-je. Rendu à ces bois amis, j'ai passé d'heureux jours (3). »

Il parle ainsi; Herminie, attentive, demeure comme suspendue aux paroles du vieillard; la sagesse de ce discours pénètre dans son cœur, et calme l'orage de ses sens. Elle réfléchit, et se détermine à rester dans cette solitude jusqu'à ce que la fortune favorise son retour : « O bon vieillard, lui dit-elle, tu es heureux d'avoir autrefois éprouvé la disgrâce! Si le Ciel n'est point envieux de ta douce destinée, prends pitié de mes malheurs. Recueille-moi dans cette demeure chérie; je me réjouis d'habiter avec toi. Peut-être mon cœur, sous ces ombrages, secouera le poids mortel qui l'accable. Si tu aimes l'or, les pierreries, ces idoles du vulgaire, j'en ai assez pour satisfaire tes désirs. » A ces mots, des larmes de douleur, brillantes comme le cristal, coulent de ses beaux yeux; Herminie raconte une partie de ses infortunes : le pasteur attendri confond ses

pleurs avec ceux de la jeune fille. Il la console, l'accueille avec un zèle paternel, la conduit auprès de sa vieille femme douée par le Ciel d'un cœur semblable au sien. La royale fille se revêt d'habits rustiques, un voile grossier recouvre ses cheveux ; son regard, sa démarche, tout révèle qu'elle n'est point une habitante de la campagne (4).

De vils habits ne peuvent effacer le noble éclat d'Herminie, tout ce qui brille en elle d'altier, de grandiose ; la majesté luit sur son front, même au milieu des plus humbles travaux ; un rude bâton à la main, elle conduit les troupeaux vers les pâturages, les ramène au bercail, exprime le suc de leurs mamelles. Dans les brûlantes chaleurs de l'été, lorsque les brebis reposent à l'ombre, souvent Herminie grave, de mille manières, sur l'écorce des frênes et des lauriers, le nom de son amant; elle trace sur mille plantes le triste dénoûment de ses malheureuses amours (5). En relisant ce qu'elle écrit, d'abondantes larmes inondent ses joues : « Arbres amis, s'écrie-t-elle, conservez cette douloureuse histoire; si jamais un amant fidèle s'abrite sous votre ombrage, une douce pitié agitera son cœur; touché de mes aventures fatales, il dira : « La fortune et l'amour ont payé d'une manière trop injuste, trop cruelle, une grande fidélité ! » Peut-être un jour, si le Ciel écoute avec faveur les prières des mortels, peut-être l'auteur de mes maux viendra dans cette forêt; l'œil tourné vers la tombe où sera ma fragile dépouille, il accordera des larmes à mon martyre et des soupirs tardifs. Malheureuse pendant ma vie, puisse mon âme être heureuse après ma mort! puissent mes cendres refroidies jouir d'un bien qu'il ne m'est pas permis de goûter aujourd'hui! » Ainsi elle parle à ces arbres inanimés, deux fontaines de larmes jaillissent de ses yeux. Alors Tancrède, guidé par le hasard, s'éloignait d'Herminie, tout en voulant s'en rapprocher.

Les traces qu'il a suivies l'ont conduit dans la forêt voisine; l'ombre obscure des arbres touffus l'empêche bientôt de reconnaître son chemin. Il s'avance en hésitant,

prête une oreille attentive au bruit des armes, au piétinement des chevaux. Si le vent murmure à travers le jeune feuillage des ormes, si une bête sauvage, un oiseau, en agitent les branches, soudain Tancrède y porte ses pas. Enfin il sort de la forêt; une sourde rumeur se fait entendre dans l'éloignement; à la clarté de la lune, il se dirige vers les lieux d'où ces sons semblent partir. Il arrive près d'un rocher, et voit jaillir en abondance une eau limpide; le ruisseau qu'elle forme coule avec fracas sur des tapis de verdure. Là, le guerrier s'arrête; il appelle : l'écho seul répond à ses cris.

Tancrède gémit douloureusement, il s'indigne contre le Ciel qui lui refuse tout bonheur; il jure de venger la jeune fille, si elle revient outragée. Bientôt il se décide à retourner au camp; les chemins lui sont inconnus, mais il se rappelle le jour marqué pour son combat avec le cavalier d'Egypte : ce jour n'est pas éloigné! Il part. Tout à coup un bruit frappe ses oreilles; à chaque instant il s'accroît. Au fond d'une étroite vallée, Tancrède aperçoit un homme revêtu du costume de messager. Sa main est armée d'un fouet mobile, un cor de chasse est suspendu à son côté. « Quel chemin, lui dit Tancrède, conduit au camp des Chrétiens?—J'y vais, répond celui-ci en italien; les ordres de Boëmond me pressent de m'y rendre. » Tancrède croit que c'est un envoyé de son oncle; il ajoute foi à son langage trompeur, et le suit. Ils arrivent sur des bords où les eaux bourbeuses d'un lac environnent un château. A ce moment, le soleil se jetait dans le vaste abîme, séjour de la nuit.

Le courrier donne du cor; soudain un pont s'abaisse : « Puisque tu es chrétien, dit le messager à Tancrède, tu peux séjourner ici, et attendre le lever du soleil; il y a trois jours à peine que le comte de Cosenze a enlevé cette place aux païens. » Tancrède considère ce château : l'art et la nature l'ont rendu imprenable. Le guerrier a des doutes, il se méfie des embûches secrètes; habitué aux périls et à

la mort, il ne dit mot; son visage n'est point troublé; partout où le guideront la fortune et son devoir, il ne veut d'autre appui que son bras. Cependant, obligé de se rendre à la bataille contre le Circassien, il ne peut songer à une nouvelle entreprise.

Il s'arrête vis-à-vis le château, dans un pré où le pont s'incline; son guide l'engage à entrer : il ne le suit pas. Bientôt un cavalier, armé de toutes pièces, à l'aspect fier et dédaigneux, paraît sur le pont; sa main droite agite un fer nu; il parle d'un ton cruel et menaçant : « O toi, s'écrie-t-il, que le sort ou ta volonté a conduit dans le séjour fatal d'Armide, en vain tu songes à lui échapper. Dépouille-toi de ton armure; tes mains sont captives dans ses fers. Entre dans ce château; en touchant le seuil, tu subiras les lois qu'on y impose. N'espère jamais de revoir le ciel, si tu ne jures d'aller combattre, avec d'autres guerriers, tous les défenseurs du Christ. » A cette voix, à ces armes brillantes, Tancrède, le regard fixé sur le cavalier, reconnaît en lui Raimbault de Gascogne; Raimbault, le même qui avait suivi Armide; il s'était fait païen, et était devenu le défenseur des lois coupables établies dans ce palais.

Une sainte indignation anime les traits du pieux guerrier : « Impie, félon! s'écrie-t-il; je suis Tancrède, toujours le champion du Christ; j'ai saisi le fer pour sa défense, et avec son aide j'ai châtié les rebelles. Tu vas en faire l'épreuve; la colère du Ciel a choisi mon bras pour se venger de tes perfidies! » Le nom glorieux de Tancrède trouble l'impie: il pâlit. Cependant il dissimule sa frayeur : « Malheureux, répond-il, tu viens chercher la mort; on saura bien ici dompter tes forces. Si mon courage ne se dément pas aujourd'hui, j'abattrai ta tête altière, et je l'enverrai au chef des Francs! » Ainsi parle le païen. Le jour finissait; on se voyait à peine. Tout à coup de nombreux flambeaux brillent dans l'air; le château est resplendissant, comme la scène d'un théâtre au milieu d'une fête nocturne. Armide

est assise sur une tourelle élevée; sans être aperçue, elle peut tout voir, tout entendre.

Le magnanime Tancrède redouble de courage, et apprête ses armes pour une lutte cruelle. Son ennemi s'avance à pied; lui-même aussitôt abandonne son coursier débile. Raimbault est couvert de son bouclier, le casque en tête, l'épée nue au poing; il est prêt à frapper. Le vaillant prince se dirige vers lui; sa voix est terrible, son regard foudroyant. Le païen, caché sous ses armes, fait un grand détour, mesure ses coups, combine ses ruses. Tancrède, fatigué, languissant, attaque avec impétuosité; il presse son rival, il le serre. Si l'impie fait un pas en arrière, Tancrède le suit avec vitesse, se jette sur lui, le fait céder; sa fulminante épée se promène sur la visière de son casque. Il porte ses coups redoutables aux parties les plus mortelles; la menace altière les accompagne : la peur accroît le danger. L'agile Gascon se tourne d'un côté, de l'autre; il se dérobe au fer qui le poursuit; son bouclier et son épée cherchent à rendre vaine la fureur de son adversaire.

Moins prompt à la défense que Tancrède ne l'est à l'attaque, déjà le bouclier de Raimbault est brisé, son casque est en pièces, sa cuirasse est ensanglantée. Aucun de ses coups n'atteint Tancrède. Il frémit. La honte, le dépit, les remords et l'amour, agitent tour à tour son cœur. Le païen veut éprouver la fortune une dernière fois, par un combat désespéré; il repousse son bouclier, saisit des deux mains son épée encore vierge de sang, et se lance sur son ennemi. Rien ne résiste à ce choc; Tancrède fléchit sous son armure.

Raimbault porte un coup terrible sur le large front du Chrétien; ce coup retentit comme le son d'une immense cloche. Le casque n'est point percé, mais le guerrier chancelle et recule. Tancrède est enflammé de colère; ses yeux étincellent, semblables à deux charbons ardents. Le perfide païen ne peut soutenir cet aspect formidable; il croit voir le fer sur sa poitrine, il croit le sentir déchirer

ses entrailles. Il prend la fuite, et l'épée de Tancrède vient frapper sur une colonne érigée contre le pont; les éclats volent vers le ciel : le cœur du traître est glacé d'effroi.

Raimbault se réfugie sur le pont; son seul espoir est dans la rapidité de sa course. Tancrède le suit; déjà ses mains le touchent. Soudain toute clarté disparaît, les étoiles s'effacent; dans cette nuit de ténèbres, sous ce ciel désert, la lune même cache sa pâle lumière. Au milieu de ces ombres, de ces enchantements, le vainqueur ne voit plus son ennemi; il ne peut distinguer aucun objet (6). Tancrède s'avance d'un pas mal assuré; le hasard le conduit; il pose son pied sur le seuil d'une porte qui se referme aussitôt sur lui : le guerrier est captif dans une obscure prison.

Tel le poisson fuit l'onde impétueuse du lac de Comacchio *; cherchant un abri sous des eaux tranquilles, il vient s'emprisonner dans des marais; vainement il veut s'éloigner : l'enceinte est toujours ouverte pour l'entrée, toujours fermée pour la sortie. Ainsi Tancrède pénètre de lui-même dans cette étrange demeure; il s'y trouve engagé, sans espoir de rencontrer une issue. D'une main robuste, il tâche d'ébranler la porte; tous ses efforts sont inutiles. « O prisonnier d'Armide, s'écrie une voix lointaine, tu ne peux t'échapper! Ne crains pas la mort : dans ce sépulcre des vivants, tu compteras les jours et les années! » Le fier guerrier ne répond pas; il étouffe dans son cœur ses soupirs, ses gémissements; il accuse l'amour, le destin, son imprudence, les piéges des ennemis. Il se lamente à voix basse : « Ne pas voir le soleil, dit-il, c'est pour moi un léger malheur. Mais, hélas! je perds une vue bien plus douce que celle du jour le plus brillant! Mon âme attristée reverra-t-elle les lieux où naquit mon amour? » Ensuite le souvenir d'Argant redouble sa tristesse : « C'est

* Comacchio, petite ville des Etats de l'Eglise, à 10 lieues de Ferrare et à une lieue de l'Adriatique, s'élève au milieu des lagunes de son nom; ces lagunes sont remarquables par la grande quantité de poissons qu'elles renferment, et qui forment le seul commerce de la cité.

trop manquer à mon devoir, s'écrie-t-il ; il est bien juste que le Sarrasin me dédaigne, me méprise : honte éternelle sur cette grande lâcheté ! »

L'amour et l'honneur tour à tour consument le cœur du guerrier. Il s'afflige. Alors l'audacieux Argant, couché sur un duvet moelleux, était impatient de repos ; le féroce païen ne ferme pas la paupière ; sa cruelle poitrine a horreur de la paix. Avide de sang et de gloire, ses plaies toujours ouvertes, il appelle l'aurore qui doit ramener le sixième jour. L'obscurité de la nuit couvre encore le ciel, aucune clarté ne dore la cime des montagnes, et déjà le Sarrasin est debout : « Apporte-moi promptement mes armes, » crie-t-il à son écuyer. Ce ne sont point ses armes habituelles ; celles-ci lui furent données par le roi égyptien. Il les prend, les regarde à peine ; leur poids énorme ne fatigue pas ses épaules ; sa puissante épée pend à son côté : la trempe en est fine et ancienne.

Telle, dans l'air enflammé, on voit briller une comète à la chevelure horrible et rougeâtre ; sa funeste clarté bouleverse les royaumes, amène des maux cruels, épouvante les tyrans ; tel Argant étincelle sous les armes ; ses yeux sinistres roulent, ivres de sang et de colère ; la menace est sur son visage ; son attitude farouche respire l'horreur de la mort. Un seul de ses regards fait trembler les plus courageux. Son épée est nue, il la soulève, l'agite en l'air. « Bientôt, s'écrie-t-il d'une voix formidable, bientôt l'audacieux Chrétien, assez hardi pour se mesurer avec moi, tombera vaincu, les cheveux épars, couvert de sang et de poussière ; il verra cette main, à la honte de son Dieu, le dépouiller de ses armes ; il saura qu'après sa mort ses membres deviendront la pâture des chiens ! »

Tel un taureau irrité rugit avec horreur ; ses rugissements réveillent son courage, son ardente colère ; il aiguise ses cornes, semble défier les vents au combat, frappe l'arène de ses pieds, et de loin il provoque son rival à une guerre mortelle. Ainsi Argant, transporté de

fureur, appelle un héraut, et d'une voix entrecoupée : « Va dans le camp des Chrétiens, lui dit-il, et annonce la bataille aux champions du Christ. » Le Sarrasin monte à cheval, fait marcher devant lui son prisonnier, sort de la ville ; d'un pas précipité il franchit la colline.

Le cor résonne ; tous les lieux d'alentour retentissent de terribles sons : ainsi le bruit du tonnerre fait frissonner les oreilles et le cœur des humains. Déjà les princes chrétiens sont réunis sous la tente du capitaine ; là, le héraut prononce le défi, nomme d'abord Tancrède, mais il n'exclut aucun guerrier. Godefroi, l'esprit incertain, *jette* ses regards attristés sur ceux qui l'entourent ; personne ne lui paraît digne d'une si haute entreprise. La fleur des braves combattants a disparu ; on n'a point de nouvelles de Tancrède ; Boëmond est éloigné, et l'invincible héros qui a tué le fier Gernand * vit dans l'exil. Les plus vaillants chevaliers du camp, cachés sous le voile de la nuit, ont suivi les traces perfides d'Armide. Les autres, faibles d'esprit et de corps, gardent le silence ; ils repoussent l'honneur d'une telle lutte, tant la crainte l'emporte sur la honte !

A leur aspect, à leurs gestes, le capitaine ne doute plus de leur lâcheté ; plein de mépris, il se lève : « Ah ! s'écrie-t-il, je serais indigne de la vie, si je refusais de l'exposer aujourd'hui, si je laissais un vil païen fouler aux pieds la gloire de nos armes. Demeurez en paix ; oisifs et à l'abri du danger, contemplez mes périls. Qu'on me donne mon armure ? » En un clin d'œil elle lui est apportée. Soudain le sage Raimond s'avance ; dans un âge avancé, il a toute la prudence des vieilles années, et ne le cède en valeur à aucun des guerriers présents : « En exposant ta tête, dit-il à Godefroi, tu exposes l'armée : nous ne le souffrirons

* Dans nos observations sur Gernand et les Norvégiens (pag. 109, note 2), nous n'avons pas parlé de l'expédition de Sigur, frère de Magnus, roi de Norvége ; l'arrivée de ce prince et de ses hommes d'armes dans la Syrie est postérieure de onze ans à la prise de Jérusalem par les Croisés.

pas. Tu es notre chef, et non un simple cavalier; lutter contre toi, soutien de la foi du Christ et de son saint empire, ce n'est point un combat singulier, c'est celui de tout le camp; le royaume de Babylone périra par tes mains. Le sceptre, les conseils, voilà tes seuls emplois; nous, nous devons montrer notre valeur, et manier le fer. Et moi, courbé sous le poids des ans, je ne veux pas refuser la bataille; d'autres peuvent se dérober aux fatigues de la guerre: la vieillesse ne me servira pas d'excuse. Ah! si j'avais la vigueur des jeunes années, si j'étais ce que vous êtes, vous que la crainte tient ici renfermés! on vous déchire, on vous outrage, et la colère et la honte ne vous animent pas! Si j'étais encore tel que je fus, lorsqu'aux yeux de toute la Germanie, à la cour brillante de Conrad II *, je perçai la poitrine du farouche Léopold, et lui donnai la mort! La dépouille d'un homme aussi redoutable fut, pour ma valeur, un trophée plus glorieux que de mettre en fuite, seul et sans armes, une foule immense de cette ignoble tourbe de païens. Si j'avais la même ardeur, la même force, déjà j'aurais réprimé cet orgueil altier. Tel que je suis cependant, mon cœur ne languit pas; ma vieillesse n'est point épouvantée. Je puis tomber sur le champ de bataille; au moins le Sarrazin ne s'applaudira pas de sa victoire. Je veux des armes: cette journée sera le reflet de ma carrière passée! »

Ainsi parle le vieillard; ses paroles réveillent le courage. Les guerriers, muets et timides, deviennent aussitôt ardents, impétueux; tous appellent le combat. Un grand nombre s'en dispute l'honneur; Baudouin le sollicite, et avec lui Roger, Guelfe, les deux Gui, Etienne, Gernier et Pyrrus dont l'heureuse adresse livra Antioche à Boëmond**.

* Il y a ici anachronisme. Raimond de Saint-Gilles n'était pas né encore à l'époque du règne de l'empereur d'Allemagne Conrad II. Ce dernier mourut en l'année 1039, et le comte de Toulouse ne vint au monde que trois ans plus tard.

** Dans la note 4 du premier chant (pag. 22), nous avons dit, d'après l'his-

Evrard, Rodolphe, Rosemond, nés l'un en Ecosse, l'autre en Irlande, le troisième en Angleterre; Gildippe et Odoard, amants et époux, sont animés du même désir (7). Le fier Raimond montre plus d'ardeur, plus d'empressement que tous les autres. Déjà il est armé; son casque seul lui manque. « O vivante image de la valeur antique, lui dit Bouillon, notre troupe a le regard fixé sur toi; tu brilles dans les guerres du triple éclat de l'honneur, de la discipline, de la prudence. Si j'avais dix guerriers d'une bravoure égale à la tienne, je dompterais la superbe Babylone, je déploierais l'étendard de la croix, de la Bactriane à l'île de Thulé (8)! Cède aujourd'hui, je te prie; réserve-toi pour de plus nobles travaux. Laisse-moi mettre d'autres noms dans cette urne; le hasard prononcera, ou plutôt, Dieu seul sera juge : la fortune et le destin obéissent à ses volontés. » Raimond persiste dans sa résolution, il veut que son nom soit inscrit. Le capitaine reçoit les billets; il les mêle, les agite; le premier qui paraît porte le nom du comte de Toulouse.

Ce nom est accueilli par des cris de joie; personne n'ose accuser le sort. Une vigoureuse ardeur est empreinte sur le front du vieillard; il semble rajeunir. Ainsi un serpent étale au soleil les richesses d'une peau nouvelle. Godefroi surtout applaudit à ce choix; il lui présage la victoire, lui prodigue la louange. Puis, détachant son épée, il l'offre à Raimond : « Voici, dit-il, le fer que le rebelle Saxon portait autrefois dans les batailles; je le lui arrachai avec la vie, vie coupable, souillée de mille crimes. Cette arme, dans mes mains, fut toujours victorieuse; prends-la : puisse-t-elle être heureuse dans les tiennes! »

Le fier Argant exhale son impatience par des menaces et des cris : « O troupes invincibles, peuples guerriers d'Eu-

torien arabe Kemal-Eddin, le nom du Musulman qui livra Antioche à Boëmond : il s'appelait Zerrab, ou *faiseur de cuirasses*. Aboulfarage le nomme Rusebach. La dénomination de Pyrrus ou Phyrrous n'est employée que par les chroniqueurs.

rope, un seul homme vous défie! Où est Tancrède? Qu'il vienne, s'il compte tant sur son courage; mollement couché, il attend peut-être la nuit; une fois déjà elle lui a porté secours! S'il tremble, qu'un autre paraisse; cavaliers, fantassins, approchez tous ensemble; votre camp ne renferme donc pas un guerrier pour se mesurer avec moi! Voyez là-bas le sépulcre où gît le Fils de Marie : ce chemin y conduit : avancez; accomplissez vos vœux. A quelle entreprise plus importante réservez-vous le fer? » Les mépris du Sarrasin percent le cœur des Fidèles. Raimond s'enflamme; il ne peut supporter la honte. La valeur outragée devient implacable, elle s'allume au feu de la colère. Le guerrier brise les obstacles, presse les flancs de son *Aquilin*, ainsi nommé à cause de la rapidité de sa course.

Ce cheval vit le jour sur les bords du Tage, dans ces lieux où la jument, à l'époque des amours, présente au souffle des vents sa bouche béante. O merveille! elle devient mère en respirant un air embrasé*. Sans doute Aquilin est né du plus léger zéphir qui caresse l'aurore; il est si agile, si prompt qu'on le voit galoper sur l'arène, bondir à droite, à gauche, sans imprimer aucune trace de ses pas. Le comte Raimond, monté sur ce coursier, vole au combat; l'œil tourné vers le ciel : « Seigneur, s'écrie-t-il, toi qui, dans la vallée de Térébinthe, guidas contre l'impie Goliath un bras inexpérimenté, tu fis périr le destructeur de la foi d'Israël d'un coup de pierre lancée par un jeune garçon! renouvelle aujourd'hui cet exemple; permets que ce félon, vaincu, tombe dans la poussière; vieillard débile, j'abaisserai son orgueil, comme autrefois celui du Philistin fut abattu par un enfant! »

* Le Tasse adopte les vieilles opinions sur l'histoire naturelle; cette fable de la jument près des bords du Tage, qui engendre par le souffle des vents, se trouve dans Pline (lib. IV, cap. 22). Ce serait un travail curieux à faire que l'histoire naturelle au moyen âge; on pourrait séparer les traditions fabuleuses des vérités scientifiques et d'observation, plus abondantes qu'on ne croit dans les chroniques.

Il dit, et ses ferventes paroles montent au séjour céleste : ainsi la flamme, par sa nature, s'élève vers le ciel. L'Eternel accueille cette prière; dans sa glorieuse milice, il choisit un ange pour accompagner Raimond et l'arracher victorieux des mains de l'impie. C'est le même ange que la Providence avait donné au bon Raimond encore enfant; il veillait sur lui au milieu du péril. Le roi du ciel lui prescrit de nouveaux ordres, lui confie la défense du guerrier; l'ange gravit aussitôt la roche élevée où sont déposées toutes les armes de la divine troupe : la lance fatale au serpent, des flèches foudroyantes, les traits invisibles qui portent aux nations la peste, d'horribles fléaux; là est suspendu ce terrible trident, terreur des malheureux mortels, quand le grand Dieu agite les entrailles de la terre et bouleverse les cités. On voit étinceler parmi ces armes un immense bouclier du diamant le plus pur; il peut couvrir tous les peuples, tous les pays situés entre le Caucase et l'Atlas; ce bouclier protége les princes justes, les villes chastes et saintes. L'ange le prend, et se rend en secret auprès du vieux Raimond (9).

Les murs sont déjà couverts d'une foule nombreuse. Le barbare tyran envoie Clorinde et beaucoup de gens armés, avec ordre de s'arrêter au pied de la colline. Vis-à-vis d'eux, des troupes de Chrétiens stationnent en bataille. Entre l'un et l'autre camp, l'espace est assez large pour les deux champions. Argant regarde, et ne voit pas Tancrède; un guerrier inconnu se présente : c'est Raimond! « Celui que tu cherches, dit-il au païen, n'est point ici; je puis le remplacer, ou venir comme troisième adversaire; je suis prêt à repousser tes attaques. » Le superbe sourit, et répond : « Que fait Tancrède? Où est-il? Après avoir affronté le Ciel avec ses armes, il se cache, il disparaît; sa confiançe est dans la légèreté de ses pas! Au centre de la terre, au milieu des ondes, je ne le laisserai en repos nulle part. — Tu mens, réplique Raimond, Tancrède ne te fuit pas; ta valeur n'a jamais égalé la sienne! »

Le Circassien frémit de rage : « Prépare-toi, s'écrie-t-il, je t'accepte pour le combat ; on va voir comment tu sais défendre la folie de tes discours. » Tous deux se précipitent ; avec une égale valeur, ils dirigent de rudes coups sur leurs cuirasses ; Raimond atteint toujours son rival, sans pouvoir le désarçonner. D'un autre côté, Argant se jette en vain sur le cavalier chrétien : son protecteur céleste détourne les coups loin de lui. Le païen se mord les lèvres de fureur, brise sa lance, prononce d'horribles blasphèmes ; il tire le fer, et attaque de nouveau Raimond avec furie. Son puissant coursier heurte le Franc ; celui-ci évite le choc, prend sa course, blesse Argant au front, et s'éloigne. Le cavalier d'Egypte revient sur son adversaire, frappe son casque ; c'est toujours en vain : l'armure du vieux comte a la dureté du diamant.

Le féroce païen veut combattre son ennemi de plus près ; il s'élance sur lui. Le bon Raimond craint d'être renversé par cette charge impétueuse, il cède, se relève aussitôt, et voltige avec adresse autour d'Argant ; son cheval docile obéit au moindre mouvement de la main, jamais il ne fait un faux pas. Tel un capitaine qui assiége une tour environnée de marais ou située sur une haute montagne, emploie mille moyens, mille ruses ; ainsi le comte Raimond fait mille détours ; ne pouvant abaisser le front superbe du Sarrasin, ni entamer sa cuirasse, il cherche des endroits plus faibles et tâche d'ouvrir un passage facile à son épée. Déjà il a percé l'armure de son ennemi ; la sienne est encore intacte. La rage d'Argant est vaine ; il épuise sans résultats sa colère et ses forces.

Enfin, après mille coups, le païen se dresse ; il va frapper le vieux comte ; le rapide Aquilin eût peut-être difficilement évité le choc : mais le secours invisible ne faillit pas au Chrétien ; l'ange étend son bras, le fer cruel tombe sur le céleste bouclier. L'épée d'Argant vole en éclats : les armes fragiles des mortels peuvent-elles résister aux armes pures, incorruptibles de l'Ouvrier éternel ? Le Circassien

voit son fer en poussière; sa main est désarmée, celle du champion ennemi est formidable.

Argant croit avoir brisé son épée sur le bouclier de son adversaire; Raimond le croit aussi : il ignore que le Ciel le protége. Le bras du Sarrasin est sans défense; le comte s'arrête; il dédaigne de viles palmes, les dépouilles facilement conquises. Prends une autre épée, allait-il dire au païen; mais une nouvelle pensée se présente à son esprit. Défenseur de la cause publique, sa chute couvrirait les siens de honte; il méprise une victoire indigne, il ne veut pas non plus compromettre l'honneur du camp. Raimond hésite; au même instant, le païen lui jette à la face les débris de son fer; il pousse son coursier et s'avance pour lutter corps à corps. Le visage du Toulousain est meurtri; sans se troubler, il parvient à se dégager des bras robustes de son rival, et le blesse à la main : cette main est plus cruelle que les serres d'un oiseau de proie!

Le Franc se tourne d'un côté, de l'autre, s'éloigne, revient aussitôt; il porte au païen de terribles coups; il réunit ses forces, ses ruses, tout ce que peuvent le dépit, la colère, pour accabler son ennemi : le Ciel et la fortune secondent son ardeur. Argant, abrité sous son armure, résiste; rien ne l'épouvante. Ainsi, sur une mer agitée, un vaisseau sans gouvernail, les voiles déchirées, les antennes rompues, lutte contre les vagues bouillonnantes; ses flancs, formés de poutres étroitement unies, bravent l'impétuosité des ondes, et laissent encore l'espoir au cœur du matelot.

Argant, tel était ton péril, quand Belzébuth vint à ton secours. Belzébuth a placé au milieu d'un nuage, une ombre légère, à figure humaine; monstre admirable! il ressemble à Clorinde. Belzébuth lui a donné les armes riches et flamboyantes de la guerrière, ses mêmes gestes, le même son de voix. Ce fantôme va trouver Oradin, fameux archer : « O célèbre Oradin, lui dit-il, toi dont les flèches atteignent toujours le but; quel ne serait pas notre danger

si un homme du mérite d'Argant, défenseur de la Judée, tombait vaincu, et si l'ennemi, chargé de ses dépouilles, retournait triomphant sous sa tente? Fais briller ici ton adresse: trempe tes flèches dans le sang de ce redoutable Français: une gloire immortelle, et le noble salaire de notre roi, récompenseront ce grand service. » Ainsi s'exprime le spectre. Oradin, séduit par ces paroles, prend une flèche dans son pesant carquois, et l'ajuste sur son arc.

La corde frissonne; le trait lancé, siffle, vole dans l'air. Il va frapper le bon Raimond à l'endroit où les boucles de la ceinture se joignent; il les sépare, perce la cuirasse, effleure la peau : le guerrier céleste affaiblit le coup, empêche qu'il ne pénètre. Le comte arrache la flèche, laisse couler son sang; d'une voix menaçante, indignée, il reproche au païen son manque de foi. Le Capitaine n'a jamais cessé d'avoir l'œil sur Raimond; les conditions du combat ont été violées, il s'en aperçoit; il craint et soupire. Ses discours, son front irrité, excitent les Francs à venger cet outrage. Tout à coup les visières s'abaissent, les coursiers se précipitent, les lances sont en arrêt; en un instant des nuées de Fidèles et de Sarrasins s'entrechoquent. Le camp disparaît au milieu de la poussière qui s'élève.

Une grande rumeur se fait entendre; les casques, les boucliers se heurtent, les armes se brisent. Là, un cheval gît à terre; un autre debout n'a plus de cavalier. Ici, un guerrier est mort; plus loin, un autre expire; les sanglots, les gémissements redoublent. La bataille est terrible; on se mêle, on se presse; le carnage s'aigrit et s'accroît. Argant se jette au milieu de la mêlée; il arrache à un guerrier sa massue de fer, foule aux pieds les Chrétiens, et s'ouvre un large passage. Il cherche Raimond; contre lui seul il tourne son fer, son impétueuse colère, sa rage forcenée. Semblable à un loup affamé, il veut assouvir sa faim dans les entrailles du guerrier franc.

Les obstacles se multiplient; Orman, Roger de Bernaville, Gui, les deux frères Gérard cherchent à embarrasser

la marche du païen, à retarder sa course. Rien ne l'arrête, rien ne ralentit ses coups; plus il éprouve de résistance, plus il est cruel. Ainsi un incendie caché éclate avec plus de violence, et accumule les ruines. Argant tue Orman, blesse Gui; Roger, faible et languissant, tombe au milieu des morts *. Un cercle épais d'armes et de guerriers entoure le Sarrasin; son courage tient la victoire indécise. Alors Bouillon appelle son frère : « Maintenant, lui dit-il, fais avancer ta bannière; attaque sur la gauche, où la bataille est mortelle. » Le frère du capitaine fond brusquement sur l'ennemi ; ce peuple d'Asie paraît sans force, sans défense ; il ne peut dompter l'impétuosité des Francs. Tout est renversé : hommes, coursiers et drapeaux. Argant seul résiste; ses compagnons épouvantés précipitent leur fuite. Le Circassien immobile rehausse son large front : un géant qui aurait cent bras, cent mains, pour faire mouvoir cinquante épées et autant de boucliers, serait moins redoutable.

Argant soutient les estocades, les coups de lance et de massue, le choc des chevaux; seul il suffit contre tous; il menace les uns, frappe les autres. Ses membres sont meurtris, ses armes brisées, son sang coule avec sa sueur : il paraît ne rien sentir! Enfin une foule innombrable le presse, le renverse, l'entraîne avec elle. Argant cède à la violence de ce déluge ; il n'a ni l'aspect, ni la démarche d'un homme en fuite : on peut juger son cœur d'après les exploits de son bras. Dans ses yeux respire la fureur; il voudrait retenir sa troupe fugitive, rien ne lui réussit : la peur ne connaît pas la discipline; elle n'écoute ni la prière, ni le commandement. Le pieux Bouillon voit la fortune sourire à ses

* Roger de Bernaville est un personnage historique; c'était le plus intrépide des chevaliers normands qui avaient suivi leur duc Robert à la conquête de la Terre-Sainte. Souvent Albert d'Aix raconte les prouesses du *seigneur Roger, excellent cavalier, et maître en faits d'armes*. Il était mort plus d'un an avant le siége de Jérusalem, dans la grande bataille contre l'armée de Kerboga, qui suivit la reddition d'Antioche.

projets ; il suit d'un œil joyeux la bataille, envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Et si Dieu, dans ses éternels décrets, n'avait fixé le jour de la prise de Sion, l'armée invincible aurait touché à l'instant même au terme de ses saintes fatigues. Mais la cohorte infernale voit, dans ce conflit, succomber son empire; elle groupe les nuages, excite les tempêtes. Un voile obscur cache le soleil et le jour. Le ciel devient plus noir, plus effrayant que l'enfer ; puis il s'embrase au milieu des éclairs et de la foudre. Le tonnerre gronde ; une pluie glacée détruit les pâturages, inonde les champs ; l'ouragan brise les rameaux, il semble déraciner non-seulement les chênes, mais les rochers et les collines.

L'eau, le vent, la tempête, accablent à la fois les Francs ; cette violence soudaine imprime aux troupes une terreur fatale, et les arrête. Un petit nombre se réunit sous les saintes bannières ; on peut à peine les distinguer. Clorinde saisit ce moment pour piquer son cheval : « Compagnons, crie-t-elle aux siens, le Ciel est avec nous, sa justice nous protége ; nos têtes sont à l'abri de sa colère, il n'enchaîne point nos bras. La gent ennemie, seule, éprouve sa vengeance ; il lui enlève les armes, la prive de toute clarté : allons en avant ; nous avons pour chef le Destin ! » Ainsi elle excite ses compagnons ; ceux-ci attaquent les Chrétiens avec impétuosité, prennent à mépris leurs coups impuissants. Argant reparaît ; déjà il fait un sort cruel à ses vainqueurs ; les Fidèles abandonnent le camp, tournent le dos à l'orage et aux ennemis.

Animés d'une haine mortelle, les Sarrasins harcèlent les fuyards ; le sang ruisselle ; mêlé aux torrents de pluie, il rougit les chemins. Là, parmi la foule des morts et des mourants, Pyrrus et le brave Rodolphe tombent sans vie ; le premier sous les coups du féroce Circassien, l'autre par la main de Clorinde. Les Francs sont tous en fuite ; les Syriens, les démons ne cessent de les poursuivre. Godefroi, seul, montre un visage calme au milieu des armes mena-

NOTES DU CHANT VII.

---

(1) Le Jourdain est trop connu géographiquement pour que nous en fassions ici la description. Tout le moyen âge est rempli de l'idée d'un pèlerinage aux saints lieux pour se purifier dans le Jourdain; c'est une des poétiques et religieuses émotions de la Croisade; visiter le tombeau de Jésus-Christ et se baigner dans les saintes eaux, tel est le but du pèlerinage, et l'on peut voir dans l'itinéraire des Croisés que ce double devoir est rempli avec une pieuse exactitude. L'idée des purifications est d'ailleurs tout orientale.

(2) On remarquera que le Tasse, vivant au milieu des femmes de l'Italie, au teint brun, à la chevelure noire, parle toujours des chevelures blondes quand il veut exprimer la beauté. Le blond était en effet une distinction de la race germanique des Guelfes; les ducs de Ferrare de la maison d'Este y étaient alliés, et peut-être la princesse qui préoccupait l'âme poétique du Tasse avait-elle cette chevelure d'or; ou bien est-ce seulement une imitation d'Homère et de Virgile, qui parlent sans cesse de Vénus et des Grâces aux blonds cheveux?

(3) Tout cet épisode d'Herminie arrivant chez les bergers est une pastorale, une églogue empruntée à Virgile. Le genre pastoral apparaît toujours aux époques agitées des guerres civiles et des sanglantes annales; on cherche dans les douceurs de la vie solitaire à secouer le triste spectacle des temps. Ainsi Virgile chantait les bergers en face des violences d'Auguste et de la guerre d'Actium; ainsi le Tasse faisait un si doux tableau de la vie des champs au milieu de l'Italie en armes; ainsi le genre Florian précéda et suivit la révolution française.

(4) Il n'est pas rare dans les romans de chevalerie de voir les filles de rois se vêtir de la robe de bergères; elles sont presque toutes reconnues à leur démarche noble et gracieuse. Aussi *messer Ariosto* a-t-il mis Angélique au milieu des bergers, et l'un d'eux, le simple Médor, parvient à toucher son cœur.

(5) Il faut se rappeler que le chiffre d'Angélique et de Médor, entremêlé sur l'écorce d'un chêne, jette *Orlando* dans la folie la plus terrible; le paladin arrache les arbres et brise les rochers. Cervantes n'a

pas manqué de placer le chevalier de la triste figure, fou de sa Dulcinée, dans la Sierra-Morena; mais le pauvre don Quichotte n'arrache ni frênes, ni rochers; il se contente de pleurer, à l'imitation du grand Amadis de Gaule.

(6) L'épisode du château enchanté est copié mot à mot dans les romans de chevalerie; cet écuyer qui donne du cor, ce pont-levis qui s'abaisse, ces murailles de diamant, cette clarté soudaine qui éblouit, ce cavalier armé de toutes pièces, ce combat à outrance, tout cela se trouve répété à satiété dans les épopées du moyen âge.

(7) La plupart des noms propres de guerriers francs, cités dans cette partie du poëme, ne se rencontrent pas chez les chroniqueurs; nous l'avons dit déjà, ils sont empruntés aux romans de chevalerie et aux pastorales du XVIe siècle. Nous publions les véritables noms des chefs de la première croisade, ainsi que ceux des chevaliers qui en faisaient partie, dont les familles existaient naguère ou existent encore de nos jours; c'est un glorieux souvenir que ne récusera pas leur blason:

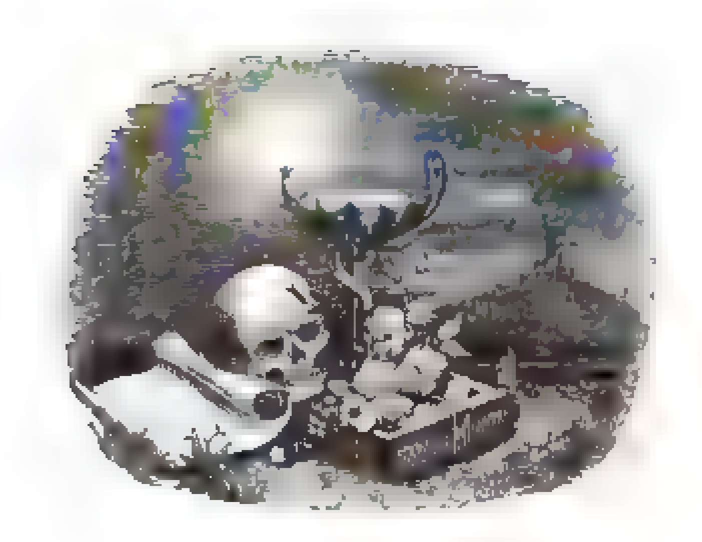
Pierre l'Ermite.
Godefroi de Bouillon.
Tancrède.
Baudouin, frère de Godefroi.
Baudouin du Bourg, leur cousin.
Boëmond.
Raimond de Saint-Gilles.
Robert, duc de Normandie.
Robert, comte de Flandre.
Hugues de France.
Adhémar de Monteil.
Etienne, duc de Bourgogne.
Eustache, frère de Godefroi.
Guelfe, duc de Bavière.
Dudon de Contz.
Albert de Bailleul.
Baudouin de Bailleul.
Eberart de Puisaye.
Le vicomte de Castellane.
Bernard de Montagnac.
Pierre de Dampierre.
Adélart d'Estrées.
Guillaume de Grandménil.
Albéric et Yves de Grandménil.
Baudouin de Grandpré.
Guillaume Dutillet.
Eléazard de Montredon.
Achard de Montmerle.
Gouffier de Lastour.
Guillaume d'Urgel.
Héracle, comte de Polignac.
Thomas de Ferrière.
Pierre de Narbonne.
Le vicomte de Turenne.
Etienne et Pierre de Viel-Castel.
Robert de Sourdeval.
Hugues de Montbel.
Guillaume de Sabran.
Gérard de Chérizy.
Eléazard de Castres.
Hugues de Falcomberg.
Gérard de Mauléon.
Pierre de Hautpoul.
Guillaume de Ferrière.

(8) La Bactriane, aujourd'hui Tartarie indépendante, est l'une des contrées les plus reculées que les Grecs aient connues dans la Perse. Les géographes anciens n'en ont pas déterminé les bornes d'une manière précise; sous ce nom ils ont quelquefois compris d'autres pays peuplés

d'Ariens et de Scythes. La Bactriane, proprement dite, avait pour limites, au nord, la Sogdiane, l'Inde au sud, la Scythie à l'est, et l'Asie à l'ouest. — L'île de Thulé (*Thyle insula*) a été le sujet d'un grand nombre de controverses. Pythéas, le célèbre navigateur marseillais, en a parlé le premier dans la relation de son *Voyage de Gadès à l'île de Thulé.* On a cru que c'était l'Islande ; cette opinion est la plus probable ; on sait qu'au commencement du IVe siècle avant Jésus-Christ, Pythéas s'avança jusqu'à l'extrémité orientale des îles Britanniques, et qu'il aborda l'île de Thulé après six jours de navigation. Danville cherche à démontrer que dans six jours, avec le mode de naviguer alors en usage, Pythéas ne put arriver qu'aux îles Shetland ; la principale de ces îles est nommée par Ptolémée et les anciens, Thulé et Thyé-Jusel. Cependant il paraît prouvé que Pythéas a visité l'Islande ; aussi dans la *Géographie des Grecs analysée,* M. Gosselin reconnaît que la Thulé de Pythéas n'est pas celle de Ptolémée. On peut consulter l'excellente dissertation de ce géographe. Les ouvrages de Pythéas ont été presque totalement perdus, il n'en reste que quelques fragments, conservés dans l'*Histoire naturelle* de Pline et dans la *Géographie* de Strabon.

(9) Raimond, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, nommé *de Saint-Gilles,* parce qu'il eut d'abord cette portion du diocèse de Nîmes en souveraineté, est un des chefs les plus remarquables de la première croisade. Son caractère, tel qu'il a été tracé par le poëte, est conforme à la vérité historique. Raimond avait cinquante-sept ans à l'époque du siége de Jérusalem. Son activité était prodigieuse, son courage téméraire : c'était le type méridional dans toute sa pureté. On ne peut dire la terreur qu'il inspirait aux Sarrasins ; il faut parcourir, pour s'en faire une idée, les historiens arabes Kemal-Eddin, Ibn-Giouzi, Aboulfarage. A la bataille d'Ascalon, qui occupe une si grande place dans l'histoire et la poésie chrétienne, tout l'honneur du succès fut attribué au comte de Toulouse. Le cadi Mogir-Eddin nous apprend qu'un poëte arabe, voulant faire sa cour à Raimond, lui adressa des vers dont voici le sens : « Tu as vaincu par l'épée du Messie. O Dieu ! quel homme que ce Saint-Gilles ! La terre n'avait pas vu de déroute semblable à celle d'Afdal l'Egyptien ! » (Traduit et communiqué par M. Reinaud, orientaliste érudit.)—Avant la prédication de la Croisade, le comte Raimond avait combattu les Maures d'Espagne sous Alphonse le Grand ; cette circonstance a été mise en doute ; dom Vaissette l'adopte comme véritable dans une dissertation spéciale (t. II, p. 280, *Histoire du Languedoc,* in-f°). Le chroniqueur Raimond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, toujours occupé d'apparitions, de visions merveilleuses, décrit longuement une maladie du vieux comte, avant le siége d'Antioche, maladie qui faillit le faire trépasser : « Mais, ajoute le chroniqueur, saint Gilles apparut en songe à ce noble et vertueux seigneur, et lui promit de le rendre à la santé et d'être toujours avec lui. » C'est ce qui aura donné l'idée au Tasse de placer Raimond de Saint-Gilles sous la protection d'un ange qui le défend et le préserve de tout danger.

Après la mort de Godefroi, la royauté de Jérusalem fut offerte au comte de Toulouse; il la refusa. Durant le siége de Tripoli, il bâtit dans le voisinage de cette ville la forteresse de Châtel-Pèlerin; c'est là où il mourut le 28 février 1105. On conserve précieusement dans les archives de l'église d'Arles le testament de Raimond de Saint-Gilles; nous ne pouvons nous empêcher d'en citer quelques passages; ce n'est qu'une suite de restitutions et de donations aux clercs, car le comte, pillard dans ses jeunes années, devint repentant au lit de mort; il légua aux églises et monastères de gras pâturages, des châteaux et de bonnes sommes de deniers, pour obtenir rémission de ses fautes: « Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, moi, Raimond de Saint-Gilles, pécheur fragile, mais confiant en la miséricorde de Dieu, voulant, à l'article de la mort, réparer les injustices que j'ai pu commettre contre l'église d'Arles, j'ai fait les dispositions suivantes : je reconnais et confesse que les terres situées ur le bord du Rhône sont sous la juridiction de l'église d'Arles; en conséquence, je charge mes fils du soin de les restituer. Je laisse à l'église d'Arles et à l'évêque Gibelin son pasteur, la terre que l'on nomme *les fourches*, avec ses dépendances, marais, arbres fruitiers et non fruitiers, vignes, terres cultes et incultes. Je rends et restitue à ladite église les redevances du port du Rhône, droits de pâturages, et la quatrième partie des châteaux d'Alberon et de Tox, que mes ancêtres ont occupés et que j'ai possédés après eux par ma propre faute. — Ce testament a été fait auprès du mont des Pèlerins, dans la Syrie, régnant N.-S. Jésus-Christ, le pape Pascal gouvernant la sainte Eglise chrétienne, l'an 1105 de l'Incarnation du Seigneur, et le 13 du mois de janvier. »





Le corps de Suenon retrouvé par son écuyer.

(CHANT VIII.)

CHANT VIII.

Le tonnerre et la tempête avaient cessé, les vents du nord et du midi ne soufflaient plus; l'aurore avec son front de roses, ses pieds d'or, sortait de la maison céleste : mais les démons ne renonçaient pas à leurs maudits desseins. Astaroth (1), l'un d'eux, parle ainsi à sa compagne Alecto : « Regarde, Alecto, un cavalier s'éloigne; nous ne pouvons le retenir. Echappé des vaillantes mains du défenseur de notre empire, il va raconter aux Chrétiens la triste destinée de Suénon et de ses gens; il leur révèlera de grands secrets; dans ce péril, peut-être rappellera-t-on le fils de Berthold (2). Tu sais combien il nous importe de prévenir ce retour, de lui opposer la ruse et la force. Rends-toi au milieu des Francs; tout ce que le cavalier dira pour leur avantage, tourne-le contre eux-mêmes; répands tes fureurs, ton venin, dans le cœur de l'Helvétien, du Latin et du Breton; excite la vengeance, le tumulte; bouleverse tout le camp. L'œuvre est digne de toi : déjà tu t'en es fait

gloire devant notre monarque. » Il dit, et ces paroles suffisent pour déterminer le monstre à se charger de l'entreprise.

Le cavalier dont l'arrivée a été annoncée venait d'atteindre les tentes des Chrétiens : « Guerriers, s'écrie-t-il, conduisez-moi auprès du capitaine ! » Une foule avide de nouvelles suit les pas de cet étranger ; il s'incline, et baise la glorieuse main, terreur de Babylone : « Seigneur, dit-il, l'océan et les étoiles sont les seules limites de ta renommée ! Je voudrais être porteur d'un plus joyeux message..... » A ces mots, il soupire ; puis il ajoute : « Suénon, fils unique du roi de Danemark, l'orgueil et le soutien de sa vieillesse, souhaitait ardemment suivre tes conseils, et saisir l'épée pour la défense du Christ. Ni la crainte des fatigues et des périls, ni les douceurs de la cour, ni la tendresse d'un père, ne purent éteindre dans sa généreuse poitrine un si noble dessein. Le désir d'apprendre l'art pénible de la guerre sous un maître aussi célèbre l'aiguillonnait ; il prenait à mépris son obscurité honteuse. Le nom de Renaud, l'éclat de ses jeunes années, l'honneur de combattre pour le Ciel, avaient accru son zèle. Suénon brise tous les obstacles, forme une troupe choisie de guerriers fiers, audacieux ; il prend le chemin de la Thrace, et de la capitale de cette contrée. Là, l'empereur grec l'accueillit dans son palais ; là il reçut de ta part un envoyé qui lui raconta la prise d'Antioche, et sa courageuse résistance aux innombrables armées de Perse ; il lui parla de toi, de tes guerriers, de Renaud ; il révéla sa fuite hardie, tout ce qu'il a fait de glorieux parmi vous (3).

» Cet envoyé annonçait que le peuple franc s'était présenté devant les murs de la Cité sainte, pour leur donner l'assaut ; il invite Suénon à venir contempler cette dernière victoire. Son discours stimule le courage du jeune guerrier ; les heures sont pour lui des années, déjà il aurait voulu agiter sa sanglante épée au milieu des Païens. La gloire des autres semble un reproche à son inaction, et le

fait rougir; il n'entend rien, n'écoute rien, ni les prières, ni les conseils; il ne redoute aucun danger : sa seule crainte est de ne point partager tes grands périls. Lui-même affronte le sort, conduit le destin : à peine attend-il pour partir les premiers rayons du soleil. La voie la plus courte est la meilleure. Tous nous suivons notre suzerain, notre capitaine; nous ne cherchons à éviter ni les passages les plus difficiles, ni les lointaines contrées où se réfugient nos ennemis. Ici, nous éprouvons la disette; là, nous luttons contre l'aridité des routes; ici, des violences; là, des embûches. Nous surmontons ces obstacles; les Infidèles sont massacrés et mis en fuite. Tant de succès nous présageaient d'autres victoires; la fortune nous rendait orgueilleux. Bientôt nous établîmes notre camp près des frontières de la Palestine.

» Un jour nos coureurs arrivent essoufflés; ils ont entendu, disent-ils, un formidable bruit d'armes, de chevaux; ils ont vu des étendards, des bannières; tout fait présumer que de nombreuses troupes s'approchent. Cette nouvelle n'intimide pas notre chef, ne modifie pas ses pensées, quelle que soit la pâleur de la plupart de ses guerriers. « Nobles hommes, s'écrie-t-il, nous sommes près d'obtenir la couronne de la victoire, ou la palme du martyre (4). Je compte sur la première; je ne désire pas moins la seconde : avec plus de mérite, elle nous offre la même gloire. O mes amis, notre camp va devenir un temple consacré à la valeur immortelle; les races futures y viendront saluer ou nos trophées ou nos sépulcres! »

» Soudain son activité place les sentinelles, distribue les emplois, les travaux; il ordonne à ses soldats de se maintenir sous leur armure; lui-même ne quitte ni son casque ni sa cuirasse. La nuit était encore obscure, le silence régnait au loin; tout à coup on entend les hurlements des Barbares; cette affreuse rumeur ébranle le ciel et les abîmes. Aux armes, aux armes! crie-t-on de toutes parts. Suénon, couvert de son bouclier, nous devance; une

bouillante ardeur enflamme son courage, et colore ses joues. Nous sommes assaillis; un cercle épais de Sarrasins nous environne et nous presse; leurs lances, leurs piques nous entourent; une nuée de traits s'affaisse sur nous. Les ennemis sont vingt contre un. Dans ce combat inégal, beaucoup d'entre eux sont blessés; d'autres tombent frappés de mort; on ne distingue ni les uns ni les autres, tant l'obscurité est profonde; elle couvre de son manteau nos pertes et nos exploits.

» Suénon, à la tête des siens, hausse son front redoutable : on peut aisément le reconnaître, et applaudir à son excessive valeur. Les cadavres forment autour de lui un rempart, ayant pour fossés des ruisseaux de sang; le brave cavalier porte la terreur dans ses yeux, et la mort dans sa main. L'aurore naissante déployait son voile d'or, et la bataille se poursuivait; à ce moment elle prit fin. En dissipant les horreurs de la nuit, la clarté du jour nous révèle les douleurs de la mort. Quel triste spectacle ne s'offrit pas à notre vue? Le terrain était jonché de mourants, et notre armée presque détruite. Nous étions deux mille au départ, à peine un cent demeurait debout! A l'aspect de ce désastre, je ne sais si le cœur de notre capitaine est troublé; il n'en fait rien paraître, et d'une voix puissante il s'écrie : « Suivons nos frères sur la route du ciel, ils viennent de l'arroser de leur sang : jamais ce sang ne se mêlera aux ondes du Styx ou de l'Averne! »

» Il dit, et la joie sur le visage, il oppose sa large poitrine à la fureur des Barbares. Les armures, quelle que soit leur trempe d'acier ou de diamant, ne peuvent résister à son bras. Bientôt son corps est une immense plaie! La valeur, et non la vie, soutient ce cadavre indompté (5); sans se ralentir, il rend coup pour coup; plus on l'attaque, plus il devient terrible. Un païen, à la taille gigantesque, au farouche regard, se jette sur lui; à l'aide de plusieurs Infidèles, et après une lutte opiniâtre, il parvient à renverser le Danois. Cruel malheur! l'invincible guerrier flé-

chit ; aucun de nous ne peut le venger ! Je ne fus pas avare de ma vie : vous en êtes témoins, nobles dépouilles d'un maître adoré! Je bravai le fer, les périls; la mort devait m'atteindre, si le Ciel l'eût permis.

» Au milieu de mes compagnons étendus sur la poussière, seul je tombai encore vivant; le corps brisé, les sens assoupis, je ne voyais, je n'entendais rien. Dès que mes yeux, cachés sous un sombre bandeau, se furent ouverts à la lumière, une clarté lointaine, faible et tremblante, s'offrit à mes regards. Je n'avais pas assez de force pour distinguer les objets les plus rapprochés; la terre humide, le froid, la fraîcheur de la nuit sous ce ciel désert, redoublaient les douleurs de mes blessures. Cependant cette clarté s'avance, elle s'approche, s'arrête auprès de moi; je soulève avec peine ma paupière, et je vois deux religieux, vêtus de longues robes; ils portaient deux flambeaux : « Mon fils, me dirent-ils, mets ta confiance en Dieu; lui seul se souvient des justes, et sa grâce prévient leurs prières! » En me parlant ainsi, ils étendent sur moi leurs mains pour me bénir; d'une voix basse et inspirée, ils prononcent des mots que je ne peux comprendre : « Lève-toi, » s'écrient-ils; et soudain je me lève, plein de courage et de santé; mes plaies ont disparu; une vigueur nouvelle accroît mes forces.

» Interdit, je les regarde; mon âme étonnée ne peut en croire mes yeux : « Homme de peu de foi, me dit l'un des vieillards, es-tu dans le doute, ou bien ta pensée s'égare-t-elle dans un songe? Tu vois en nous des êtres réels, vrais serviteurs du Christ; nous avons fui un monde séduisant, ses trompeuses douceurs, et nous vivons en ermites au sein de ces contrées sauvages. Dieu, dans sa puissance infinie, m'a choisi pour veiller sur tes jours : ce Dieu de bonté ne dédaigne pas les vils instruments pour accomplir les grands miracles; il ne permet pas que le corps de Suénon reste privé de sépulture, ce corps où habita une âme noble, héroïque, qui, brillante et immortelle, doit plus tard se réu-

sans cesse exposé aux fatigues, aux périls des combats, jouis de leur triomphe; chasse de ton esprit l'empreinte du chagrin. Tu demandes le fils de Berthold; il s'est éloigné du camp; je te conseille d'attendre d'autres avis, et de ne pas t'engager dans une course douteuse. »

Ce discours rappelle à tous les guerriers leur tendresse pour Renaud: « Hélas! disaient-ils, le courageux enfant erre au milieu des Païens! » Puis, ils racontent au Danois ses hauts faits, ils étalent le long tissu de ses exploits. Ce souvenir attendrit l'âme des Francs. Tout à coup des cavaliers arrivent; suivant leur coutume, ils venaient de piller dans la plaine; ils ramenaient des troupeaux nombreux, du blé en petite quantité, et des fourrages pour apaiser l'avide faim des chevaux. Ces cavaliers apportent les signes certains, en apparence, d'un cruel malheur; c'est l'armure de Renaud, déchirée et sanglante. Divers bruits parcourent le camp; à cette vue, la foule attristée se précipite sur les armes du guerrier.

On les regarde; bientôt on a reconnu cette immense cuirasse, ce casque étincelant, où l'aigle éprouve ses petits au soleil, et ne se fie pas à leur plumage (8). Dans les entreprises périlleuses, ces armes étaient toujours en avant du danger; aujourd'hui, couvertes de sang, elles roulent dans la poussière; ce spectacle excite le courroux et la pitié des Chrétiens. Un murmure s'élève sous les tentes; chacun explique à sa manière la mort de Renaud. Le pieux Bouillon appelle Aliprand, chef de la troupe qui avait apporté l'armure, homme simple, et vrai dans ses discours: « Dis-moi, s'écrie le capitaine, où as-tu trouvé ces armes? Bonheur ou malheur, ne me cache rien.

— A deux journées du camp, répond le guerrier, vers les confins de Gaza, se déploie une petite plaine, renfermée entre des collines; de leur sommet descend un ruisseau qui s'écoule lentement à travers mille plantes; des bruyères, des arbres touffus ombragent ce lieu, favorable à une embuscade. Sur ces bords riants, nous cherchions

des troupeaux; soudain nous apercevons sur l'herbe un corps privé de la vie, et des traces de sang. A la vue de ces armes, de leur marque distinctive, nous nous avançons; je m'approche pour découvrir le visage : la tête avait été coupée. La main droite manquait aussi; de nombreuses blessures sillonnaient son dos et sa poitrine; non loin était le casque, surmonté de l'aigle aux ailes blanches et éployées. Tandis que je cherche à pénétrer ce crime, un villageois arrive; il nous aperçoit, recule et prend la fuite. Nos gens le poursuivent, et ne tardent pas à l'atteindre; il répond à leur question : « La veille, dit-il, on a vu sortir de la forêt plusieurs guerriers; l'un d'eux tenait suspendue par sa blonde chevelure une tête sanglante; c'était celle d'un adolescent. Ce même guerrier l'a enveloppée dans un sac et attachée à l'arçon de sa selle*. » Le villageois ajoute : « A leur vêtement, j'ai reconnu des cavaliers de votre nation. » Aussitôt je fais dépouiller le corps; ce souvenir renouvelle mes douleurs et provoque mes larmes! Je m'empare de l'armure, j'improvise de nobles funérailles; cependant si ce cadavre est celui du jeune héros, il mérite d'autres honneurs et un autre sépulcre. » Après ce récit, Aliprand se retire. Godefroi, immobile, rejette toute pensée triste; il veut des témoignages plus réels de cet injuste homicide.

La nuit paraissait; elle enveloppait de ses ailes l'immense azur des cieux. Le sommeil, ce doux repos de l'âme, venait calmer les sens, assoupir les chagrins. Toi seul, Argillan, percé des traits aigus d'une vive douleur, toi seul roule dans ta pensée de coupables projets! Esprit ardent, impétueux, Argillan naquit près des rives du Tronto**; dans les discordes civiles, il se nourrit de haines, de vengeances; il dévasta son pays; bientôt jeté sur une terre d'exil, il

*Les Arabes n'ont point perdu cette coutume d'attacher les têtes sanglantes des vaincus à l'arçon de la selle de leur coursier.

**Tronto, en latin *Truentum*, rivière de la Romagne, dans la marche d'Ancône. Pline la nomme *Truentinum*.

vint guerroyer en Asie, où de plus nobles exploits signalèrent sa valeur. Au lever de la brillante aurore, les yeux d'Argillan se ferment; mais son sommeil n'est pas paisible. Alecto répand sur lui son venin, et le plonge dans un état de stupeur non moins affreux que la mort. Son courage ne peut connaître la paix, même en dormant; la Discorde s'offre à lui sous d'horribles images, et cherche à l'épouvanter. Elle lui représente un grand corps sans tête, le bras droit mutilé; de sa main gauche il soutient un crâne livide, souillé de sang. Ce fantôme semble encore jouir de la vie; à travers ses soupirs et ses sanglots, on croit l'entendre parler : « Argillan, criait-il, ne vois-tu pas la lumière? fuis un camp barbare, un chef impie. O mes amis, comment vous défendre du cruel Godefroi et de la perfidie qui a causé ma mort? Félon, envieux et méchant, il songe aux moyens de vous perdre avec moi. Si tu aspires à de nobles actions, si tu as foi en ton courage, demeure sous les tentes; venge mon trépas dans les maudites entrailles du tyran. Mon ombre t'accompagnera; j'armerai ta main, je guiderai ton fer. » Ainsi parle Alecto, et ses discours animent le guerrier d'une fureur nouvelle. Argillan se lève, roule autour de lui des yeux gonflés de rage; il saisit son armure; impatient, il assemble les cavaliers d'Italie dans le lieu même où sont suspendues les dépouilles de Renaud; puis, d'une voix tonnante, il s'écrie :

« Un peuple féroce, ennemi de la raison, infidèle à ses promesses, avide d'or et de sang, enchaîne nos langues, nous fait plier sous le joug. Depuis sept ans, nous supportons des outrages tellement inouïs, que dans dix siècles ils pourront encore réveiller les haines de l'Italie et de Rome. Je me tairai sur la Cilicie, soumise par les armes du brave Tancrède; les Français la possèdent : leurs ruses ont dompté la valeur de nos guerriers. Les circonstances exigent-elles une prompte exécution, une téméraire audace, nous sommes toujours au premier rang; bravant mille périls, nous portons le fer ou la flamme. Lorsqu'au

sein de la paix, du repos, on partage le butin et les palmes, on ne nous connaît plus; les Français s'approprient tout, triomphes, gloires, villes et richesses. Oublions ces injures; naguère elles pesaient sur notre honneur; aujourd'hui un crime horrible les efface : les Français ont massacré Renaud! ils ont violé les grandes lois de Dieu et de l'humanité; et le ciel ne lance pas ses foudres, et la terre ne les engloutit pas dans ses abîmes profonds! Oui, ils ont tué Renaud, l'épée, le bouclier de notre foi; la mort du vaillant guerrier n'est point vengée! son corps, déchiré en lambeaux, est couché dans la boue, privé de sépulture! Les auteurs de ce forfait ne peuvent être méconnus; vous savez tous, ô mes compagnons, combien Baudouin et Godefroi portent envie à la valeur latine (9).

» A quoi bon chercher des preuves? Je le jure par le Ciel qui nous écoute : ce matin, avec l'aube naissante, j'ai vu l'ombre de Renaud, errante et malheureuse. Spectacle cruel, affreux! De combien de crimes ne sera pas suivi ce premier crime de Godefroi? Je l'ai vu, l'infortuné Renaud; ce n'était point un songe; il est là, devant mes yeux, partout je le retrouve. Que devons-nous faire? La main immonde, ainsi souillée du sang du juste, peut-elle toujours nous gouverner? Dirigeons nos pas vers les bords de l'Euphrate, chez ces peuples efféminés, dans ces plaines fertiles où s'élèvent tant de cités, tant de royaumes prospères; ces cités, ces royaumes seront à nous; les Français ne nous en disputeront pas la conquête. Partons, le sang illustre et innocent ne sera pas vengé. Toutefois, votre ardent courage, maintenant affaibli, devrait reparaître et frapper de mort le serpent dangereux qui a dévoré la fleur du peuple latin; son supplice serait pour les autres monstres un mémorable exemple. Si votre valeur osait entreprendre ce qu'elle peut exécuter, je voudrais aujourd'hui percer ce cœur impie, ce cœur, repaire de trahisons. » Tel est le discours d'Argillan. Sa rage pénètre dans l'âme des guer-

riers : « Aux armes! aux armes! » s'écrie le forcené d'une voix frémissante. Et toute l'altière jeunesse répète ce cri de désespoir.

Alecto secoue au milieu d'eux sa main armée; elle mêle son venin à leur ardeur. La folie, l'indignation, la soif coupable du sang font de rapides progrès; la contagion étend ses ravages; du quartier italien elle va dans celui des Helvétiens, et passe ensuite sous les tentes des Anglais. La mort de Renaud, cette perte publique, n'excite pas seule la rébellion; d'antiques ressentiments la fomentent et la nourrissent; les haines assoupies se réveillent; on appelle les Français des impies, des tyrans; la colère s'exhale contre eux en redoutables menaces. Ainsi, sur un feu trop ardent, l'eau bouillonne, écume, et déborde avec fracas hors du vase qui la renferme. Les esprits sages, en petit nombre, ne peuvent dominer la sédition; Tancrède, Camille, Guillaume et les autres chefs suprêmes sont éloignés du camp! Déjà ce peuple irrité court aux armes; le son retentissant de la belliqueuse trompette se fait entendre au loin. Des messagers expédiés de toutes parts crient au pieux Bouillon de s'armer; Baudouin se présente couvert de sa cuirasse, et se place à côté de son frère.

Les troupes révoltées accusent Godefroi. Le capitaine tourne ses regards vers le ciel, et, suivant sa coutume, il a recours à Dieu : « O Seigneur, s'écrie-t-il, tu sais toute l'horreur que j'éprouve à verser le sang du Chrétien; éclaire l'esprit de nos guerriers, réprime leur fureur, et révèle mon innocence à ces hommes aveuglés. » Il se tait; le Ciel répand dans ses veines une chaleur nouvelle, inusitée; son visage animé respire la hardiesse, la bonté, l'espérance. Environné des siens, Bouillon s'avance vers ceux qui croient venger Renaud; les murmures ne ralentissent pas sa marche. Sa cuirasse est sur son dos; contre son usage, il s'est paré d'un riche et pompeux vêtement; une céleste majesté brille sur ses traits; il tient son sceptre

d'or; avec cette arme seule, il veut dompter la rébellion. Le capitaine se montre aux soldats, il leur parle, et sa voix sonore n'est pas celle d'un fragile mortel.

« Quelles folles menaces, quel bruit d'armes ai-je entendus? où en est la cause? Est-ce là le respect que vous devez à Godefroi, votre chef? On me nomme parjure, et vous répétez cette triste calomnie; peut-être croyez-vous me voir, humble devant vous, solliciter mon pardon, et m'abaisser à la prière? Le monde, rempli de ma renommée, ne me reprochera jamais une telle indignité; ce sceptre, l'honorable souvenir de mes exploits, seront mes uniques défenseurs. Aujourd'hui je fais céder la justice à la clémence; la peine n'atteindra pas tous les coupables. Je pardonne votre erreur en considération de vos anciens services, et en mémoire de Renaud. Sur les plus légers soupçons, Argillan vous a écartés de vos devoirs; auteur d'un si grand trouble, il doit expier par la mort le crime commun. » L'aspect de Godefroi est terrible, majestueux; son regard brille, étincelle, comme la foudre et les éclairs. Argillan, étonné, confondu, tremble à la vue de cette éclatante figure.

Et ces guerriers, pleins d'audace, d'orgueil, de colère, dont les mains avaient si promptement saisi le fer, ces guerriers, maintenant dociles, placés entre la crainte et la honte, n'osent lever leur tête; Argillan, au milieu de leurs armes, est enchaîné sans résistance. Ainsi, un lion fier et superbe rugit en secouant son épaisse crinière; aperçoit-il le maître qui dompta sa nature cruelle, soudain il se soumet; il oublie son immense force et ses griffes redoutables.

On dit qu'à ce moment, un guerrier ailé, dans une attitude menaçante, tenait en main un bouclier pour protéger le pieux Bouillon; il agitait une épée flamboyante, encore teinte de sang. C'était, sans doute, le sang de ces cités, de ces peuples, dont les crimes provoquèrent la tardive vengeance du Ciel.

Le tumulte s'apaise ; on abandonne les armes, et avec elles les maudites pensées. Godefroi, l'esprit occupé de divers projets, de nouvelles entreprises, retourne sous sa tente. Le capitaine veut donner l'assaut avant la fin du second ou du troisième jour; il visite les machines de siége et les autres instruments destructeurs de la Cité.



NOTES DU CHANT VIII.

(1) Le Tasse affectionne le mélange du merveilleux de toutes les mythologies; il ne se contente plus des deux religions chrétienne et païenne, il emprunte les combinaisons de la cabale; Astaroth est un des représentants des signes mystiques, il le fait intervenir dans le grand panthéon qu'a créé sa poésie.

(2) On a dû remarquer que le Tasse parle sans cesse du fils de Berthold; il *s'étend* sur les malheurs et l'impuissance des Chrétiens depuis que Renaud a fui leur camp. Il y a ici une évidente imitation d'Homère. Toute l'*Iliade*, comme on le sait, repose sur la retraite d'Achille sous sa tente, quand on lui a refusé Briséis, l'esclave chérie. Renaud est l'Achille du Tasse; et, dans ce moyen âge, qui est le temps fabuleux de l'histoire moderne, on aimait à faire dépendre des prouesses d'un seul paladin toutes les destinées d'une armée. C'est ce qu'on trouve aussi dans la plupart des romans de chevalerie.

(3) Le poëme de la *Jérusalem délivrée* semble n'avoir qu'une idée, qu'un héros : c'est Renaud, le fils de Berthold. L'intention du Tasse se laisse pénétrer : plusieurs chants de la *Jérusalem* sont destinés à faire l'ingénieux éloge de la maison d'Este, et plus tard le poëte ne manque pas de reproduire sa généalogie; Pierre l'Ermite prédit les nobles destinées de cette illustre famille, que le Tasse rattache à son héros de prédilection.

(4) L'alternative de la gloire et du martyre était le grand mobile qui agissait sur toutes les imaginations chevaleresques des époques féodales. La profession des armes créait un certain mépris de la vie; il fallait donc jeter des idées d'avenir, une existence future et brillante, une récompense céleste; aussi n'est-il pas un sermon sur la croisade, depuis la prédication de Pierre l'Ermite, qui ne promette la palme du martyre. La couronne céleste pour le Chrétien, c'étaient les funérailles chez les vieux Romains; le martyre, c'était la mort pour la liberté sous la république, et pour la gloire sous Napoléon.

(5) Notre respect pour le texte nous force à donner cette image hardie : LA VITA NÒ, MA LA VIRTÙ SOSTENTA QUEL CADAVERO INDOMITO;

la valeur, et non la vie, soutient ce cadavre indompté. Homère se sert des mêmes expressions lorsqu'il parle de ces vigoureuses figures grecques des âges primitifs du monde. C'est aussi pour la première fois que nous voyons, dans la *Jérusalem*, apparaître un demi-géant; le divin Arioste en est plus prodigue. T. Tasso n'avait pas consulté la Chronique de Turpin, comme le poëte de l'*Orlando furioso.*

(6) Le Tasse a peint toute la fidélité des écuyers au moyen âge, le dévouement de ces braves jeunes hommes qui suivaient leurs seigneurs et mouraient pour eux dans les batailles. Il y avait quelque chose d'élevé, de noble dans la réciprocité des devoirs entre le chevalier et son servant; c'était de la part du chevalier une sorte de paternité douce et surveillante; l'écuyer devait à son maître obéissance et fidélité; il portait son casque, son armure dans les tournois; il s'honorait de le servir dans les joyeux festins, quand le paon féodal déployait ses ailes et sa queue aux milles couleurs. « J'ai ouï dire aux anciens capitaines, écrit Brantôme, que jadis, par les vieilles coutumes des batailles, les grands et premiers écuyers devaient être toujours auprès de leurs sires, sans jamais les désemparer ni abandonner, et ne faire que parer aux coups qu'on donnait à leur maître, ni sans s'amuser à autre chose que cela. » (T. I des Capit. franç., pag. 12.) Diverses poésies du moyen âge nous apprennent que les chevaliers donnaient, pendant le combat, les prisonniers à garder à leurs écuyers:

Les prisons (prisonniers) firent arrêter
Et en lieu seur tourner;
A leurs escuyers les livrèrent,
Et à garder les commandèrent.

(*Roman du Brut*, Mss. f. 92.)

(7) C'est dans les chroniques que le Tasse a pris tous les détails sur l'arrivée de Suénon en Orient, et sa mort glorieuse; cette circonstance est antérieure de deux ans à la prise de Jérusalem; le désastre des Croisés danois eut lieu à l'époque où les Chrétiens faisaient le siége d'Antioche. Suénon, fils naturel du roi de Danemark Suénon II, était de cette race aventureuse de Scandinaves qui, depuis le VIIIe siècle, parcouraient les différents points du globe, s'emparaient des villes, des royaumes, et établissaient leur puissance en Sicile, en France et en Angleterre. Il en a déjà été question dans la note sur les Norwégiens (note 2, p. 109). L'historien du Danemark, Mallet, ne parle pas du voyage de Suénon, il semble même le révoquer en doute. Cet événement est attesté par les chroniqueurs contemporains, et voici ce que dit à ce sujet Albert d'Aix : « Après la chute et la prise de la ville de Nicée, Suénon, fils du roi des Danois, jeune homme très-noble et très-beau de sa personne, était demeuré quelques jours auprès de l'empereur de Constantinople qui l'avait accueilli avec bonté. Lorsque ce vaillant prince fut instruit de la victoire des Chrétiens, il entreprit en

toute sécurité de traverser la Romanie, conduisant à sa suite quinze cents hommes belliqueux, qu'il destinait à servir d'auxiliaires aux Chrétiens pour le siége d'Antioche. Soliman, qui, après avoir été vaincu, s'était retiré dans les montagnes pour échapper aux Francs, l'attaqua entre les villes de Finimine et de Ferna *, tandis qu'il reposait couché à l'ombre d'une forêt de roseaux. Suénon périt sous une grêle de flèches, et tous les gens de sa suite subirent le même martyre par la main des impies. Il n'est pas étonnant que tous aient ainsi succombé aux forces supérieures des Turcs; quelques indignes Chrétiens, nés Grecs, découvrirent traîtreusement leur retraite, et Soliman ayant réuni ses troupes à la hâte, les Danois se trouvèrent enveloppés. Toutefois Suénon se défendit longtemps avec ses armes, son glaive renversa beaucoup de Turcs, et ses compagnons suivirent son exemple; mais fatigués, dépouillés de leurs lances, ne pouvant résister plus longtemps à l'innombrable multitude de leurs ennemis, ils rendirent leur âme à Dieu. » (*Alb. Aq. Chron. Hieros.*, *lib.* III.)

Ce récit de la mort de Suénon se trouve rapporté presque textuellement dans Guillaume de Tyr, liv. IV; tous les chroniqueurs accusent les Grecs et l'empereur Alexis de cette nouvelle perfidie ; ceci explique la haine qu'ils leur portent, haine dont le Tasse s'est fait l'écho. (*V.* p. 13 de ce vol. et la note 10, p. 25).

Il est donc incontestable, d'après le témoignage authentique d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr, que les Danois faisaient partie de la première croisade, conduits par le prince Suénon, fils de leur roi. Langebeck, dans le recueil des historiens du Danemark, confirme ce fait; il assure avoir vu un bas-relief en bronze où Suénon est représenté avec les attributs d'un Croisé; ce bas-relief avait été fait par ordre de Christiern V, et au bas du portrait de Suénon plusieurs vers latins exprimaient sa fin tragique. La dissertation de Langebeck se trouve dans le *Scriptores rerum Danicarum ;* elle porte ce titre : *Infelix Suenonis Danici adversus Turcas.* On peut aussi consulter Lychander, *Abrégé des histoires danoises, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, ainsi que Torfeus, *Series regum Danor.*

(8) Ce sont les armoiries de la maison d'Este que le Tasse décrit dans ses beaux vers; elle porte sur son écu un aigle d'argent, armé de gueules, en champ d'azur. Cette opinion de l'aigle *qui éprouve ses petits au soleil, et ne se fie pas à leur plumage,* est empruntée aux naturalistes de l'antiquité, et spécialement à Pline (lib. X, cap. 3). — Les armoiries étaient le grand signe de race, c'est par le blason que les familles se connaissaient et maintenaient leur honneur; il ne pouvait pas y avoir dans une race un fait, une alliance, une gloire, une bâtardise ou un déshonneur, sans que le blason ne le témoignât. Le blason était le certificat de civisme de la noblesse. — Quant aux emprunts si fréquents

* Guillaume de Tyr l'appelle Thermes ; sans doute dans l'ancienne Galatie où était la ville de *Thermæ*, aujourd'hui Aias.

que le poëte fait à l'histoire naturelle de Pline et aux opinions étranges sur la cosmogonie ou la géologie, il faut rappeler qu'au XVIᵉ siècle, aussi bien que dans le moyen âge, Pline était pour l'histoire naturelle un oracle sacré, comme Aristote pour la philosophie, et Ptolémée pour l'astronomie : les travaux de Bacon et de Galilée ne rayonnèrent de leur vif et puissant éclat qu'au commencement du XVIIᵉ siècle.

(9) Le poëte personnifie les antipathies des races du nord et du midi, qui combattaient sous le même drapeau dans la croisade. Quand on touche de près la plupart des événements de l'Europe et de la France spécialement, on doit reconnaître que les grands faits ont été produits par cette haine vivace entre les hommes du Nord et ceux du Midi. Renaud, dans *la Jérusalem*, est l'expression de la race latine, tandis que Godefroi de Bouillon représente la famille germanique.





Région infernale.

(CHANT IX.)

CHANT IX.

—

Le grand monstre infernal voit tous les mécontentements calmés, les haines éteintes ; ne pouvant lutter contre le destin, ni changer les décrets suprêmes de l'éternelle volonté, il s'éloigne ; partout où il passe, les champs fertiles se flétrissent, le soleil pâlit. La Discorde (1), instrument de destruction et de malheur, hâte son vol et se prépare à de nouvelles entreprises ; par les machinations de ses satellites, le fils de Berthold, Tancrède, les guerriers les plus vaillants, les plus redoutés, ont fui les tentes des Chrétiens : « Qu'attendrais-je encore ? dit la furie. Vienne Soliman apporter la guerre ; il aura la victoire, j'en suis certaine, sur un camp désuni et en partie dispersé ! »

Elle dit, et vole vers la plaine où se trouve Soliman, à la tête de ses troupes errantes. De tous les rebelles à Dieu, Soliman est le plus féroce, et si la terre, pour venger de nouvelles injures, reproduisait ses géants, aucun d'eux ne l'égalerait. Il régnait sur les Turcs ; Nicée était le siége de son empire. Cet empire s'étendait le long des rives de

la Grèce, du Sangar aux confins du Méandre, pays qu'habitèrent les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, les peuples du Pont et de la Bithynie. Depuis l'arrivée des pèlerins en Asie, pour combattre les Turcs et la gent Infidèle, les possessions de Soliman ont été conquises, et lui-même battu deux fois dans un conflit général; il éprouva les grandes disgrâces de la fortune, fut chassé de son pays natal, et vint à la cour du roi d'Égypte. Ce prince l'accueillit avec magnanimité et courtoisie; il fut joyeux d'avoir un guerrier aussi brave pour seconder ses desseins, et l'aider à repousser de la Palestine les cavaliers du Christ (2).

Avant de dénoncer la guerre aux Francs, le roi égyptien veut rallier les Arabes à son parti; dans ce but il laisse Soliman maître de ses trésors. Tandis que lui-même rassemble les peuplades d'Asie et du pays Maure, Soliman entraîne sur ses pas les Arabes, toujours avides, voleurs et mercenaires (3). Devenu leur chef, il parcourt la Judée, la livre au pillage; bientôt il ferme tous les chemins qui séparent le camp des Fidèles de la mer. Chaque minute lui rappelle d'antiques outrages, et la ruine de son empire. Il roule mille projets dans sa poitrine en feu; son esprit incertain n'adopte aucune résolution. Un jour Alecto se présente à sa vue; elle a pris les traits d'un vieillard pâle et décharné, le front sillonné de rides; une barbe épaisse cache ses lèvres et son menton, un immense turban enveloppe sa tête, une longue robe lui descend jusqu'aux pieds; elle a un cimeterre pendu à son côté, un carquois sur l'épaule et un arc dans sa main.

« Nous errons dans des plaines désertes, sur des sables stériles, dit la Discorde à Soliman; ces contrées nous refusent tout butin et toute victoire. Cependant Jérusalem est assiégée par Godefroi, déjà ses tours ont percé les murailles; si nous n'allons la secourir, nous verrons bientôt les flammes sur les ruines de la cité. Des chaumières brûlées, des bœufs et des troupeaux, seraient-ils les seuls

trophées de Soliman? Se vengerait-il ainsi de ses affronts et de la perte de son royaume? De l'audace, de l'audace, Soliman ; rends-toi auprès du tyran barbare, surprends-le pendant la nuit; crois en ton vieil Araspe : tu as éprouvé sa fidélité sur le trône et dans l'exil. L'ennemi méprise les timides Arabes, dénués d'armes; il ne redoute pas ces peuplades, accoutumées à la fuite, au pillage; jamais il ne croira qu'elles puissent tenter un grand coup. Ta valeur rendra les Arabes courageux, ils marcheront sans crainte contre une armée inerte et privée de défense! » A ces mots la Discorde se perd dans les nuages, et laisse au cœur de Soliman une rage indomptable.

Le guerrier lève les mains vers le ciel : « O toi, s'écrie-t-il, qui inspires à mon âme cette fureur soudaine, tu ne peux être un mortel; déjà je cours où tu m'appelles; au sein des vallées j'élèverai des montagnes de cadavres, entourées d'un fleuve de sang! Reste avec moi, guide ma main, et dans l'obscurité des nuits, dirige mon épée! » Il se tait; sans différer, il assemble ses hordes errantes; ses discours excitent les faibles, animent leur lenteur; sa volonté brûlante embrase les plus refroidis, tous sont impatients de le suivre. Alecto sonne de la trompette, donne le signal, et déploie dans les airs le lugubre étendard. Les Barbares volent, se précipitent; leur marche rapide devance même la Renommée. La Discorde les accompagne; puis elle les laisse, revêt un costume de messager, et au moment où la nuit prend possession de l'univers, Alecto pénètre dans Jérusalem; elle annonce au roi la prochaine arrivée de la grande troupe des Arabes, elle l'instruit du projet, lui assigne l'heure et le signal pour un assaut nocturne.

Les ombres couvrent le monde d'un voile obscur et de vapeurs rougeâtres; au lieu de la froidure des nuits, une rosée tiède, sanglante, baigne la plaine; le ciel se peuple de monstres, de fantômes; on entend le frémissement des spectres, des esprits malins. Pluton ouvre ses abîmes et

répand sur la terre les ténèbres de l'enfer. Dans cette horreur profonde, le fier Soliman s'achemine vers les tentes des ennemis. La nuit avait atteint la moitié de sa course; les Chrétiens reposaient en sûreté; Soliman s'arrête à un mille de distance du camp. Là, il ordonne à ses gens de prendre leur repas, il les encourage à une cruelle attaque par ce discours audacieux.

« Vous voyez là-bas, leur dit-il, un camp riche de mille dépouilles, et bien plus fameux que redoutable; semblable aux gouffres voraces des mers, il a englouti toutes les richesses de l'Asie. Un destin heureux vous le livre; ces armes, ces coursiers chargés d'or et de pourpre, vont être votre proie. Ce ne sont plus les mêmes troupes, victorieuses de la gent de Perse et de Nicée; dans des guerres aussi longues, aussi redoutables, la plus grande partie a péri. Et fussent-elles encore entières, maintenant dépourvues de leurs armes, dans un profond sommeil, vous les dompteriez aisément : du repos à la mort, il n'y a qu'un faible intervalle. Suivez-moi; je veux, le fer en main et sur des corps expirants, vous montrer le chemin des remparts; les coups de mon épée implacable vous serviront d'exemple : aujourd'hui le règne du Christ périra, l'Asie aura sa liberté, et vous serez glorieux. » Ces paroles animent les Païens; silencieux, ils s'avancent.

Tout à coup, à l'aide d'une faible clarté, Soliman découvre des sentinelles; en vain il s'était flatté de surprendre le sage Capitaine. A la vue du soudan et de ses innombrables bandes, les gardes se replient, et par leurs cris éveillent le premier poste qui s'arme à la hâte et s'apprête à résister. Les Arabes, sûrs d'être aperçus, font résonner leurs trompettes barbares; d'horribles hurlements s'élèvent dans les airs et se mêlent au bruit des armes, aux hennissements des chevaux. Les montagnes, les vallées mugissent; les abîmes répondent à leurs mugissements; et des rives du Phlégéton, la Discorde agitant son flambeau, donne le signal aux habitants de la Cité.

Le soudan se précipite sur les Chrétiens en désordre; moins rapide est la tempête bruyante lorsqu'elle sort de ses cavernes. Le torrent destructeur des arbres, des maisons; la foudre qui abat les tours et les consume; les tremblements de terre, effroi du monde entier, rien ne peut être comparé à sa fureur. Jamais son fer ne frappe sans atteindre, et jamais il n'atteint sans faire une blessure mortelle. J'en dirais davantage, mais ici la vérité ressemblerait trop au mensonge. Soliman est inébranlable; il paraît ne rien sentir, ou il est assez puissant pour maîtriser la douleur; son casque frappé brille, étincelle et retentit comme le son d'une cloche. Seul, il repousse cette première troupe de Francs; semblables à un déluge, les Arabes le suivent; les vainqueurs, les vaincus se confondent; tous entrent dans le camp et y portent l'horreur, les ruines et le désespoir.

Soliman a pour cimier de son casque un énorme, un effroyable dragon; il s'élève sur ses pieds, étend ses ailes, et courbe en arc sa queue tortueuse; il lance un triple dard, rejette une écume livide. Dans la chaleur du combat, on croit entendre ses sifflements, on croit voir sortir de sa gueule la flamme et la fumée. L'aspect de l'impie soudan est formidable : ainsi, au milieu de la tempête, le navigateur aperçoit l'Océan à la lueur de mille éclairs. Les Fidèles sont en fuite; les uns tremblants, éperdus; les autres, d'une main intrépide, saisissent leurs armes; la nuit augmente le tumulte, cache le danger, et l'accroît.

Latin, né sur les bords du Tibre, s'avance le premier, et montre le plus d'audace; les fatigues n'ont pas affaibli son corps, les années n'ont pu dompter son courage. Dans les guerres, cinq de ses fils, presque ses égaux, combattent toujours à ses côtés; une lourde armure presse leurs faibles membres et leur jeune visage. Animés par l'exemple paternel, ils appellent la bataille : « Marchons contre l'Infidèle, leur dit le brave Latin; les dépouilles sanglantes de nos guerriers le rendent plus orgueilleux,

mais ne ralentiront pas votre ardeur habituelle; ô mes fils, les honneurs sont méprisables, s'ils ne sont pas le prix du danger. » Ainsi une lionne farouche instruit elle-même ses petits au carnage; leur crinière ne flotte pas encore sur leur cou, l'âge n'a pas développé leurs griffes cruelles, les terribles défenses de leur gueule, et déjà elle leur apprend à chercher leur proie, à braver les périls, à déchirer le chasseur qui trouble leur asile dans les forêts sauvages.

Le bon Latin suit sa téméraire troupe; avec ses cinq fils, il attaque, il entoure Soliman. Guidés par un même esprit, tous dirigent leurs lances contre le Sarrasin. L'aîné des fils, impétueux, abandonne la sienne; il serre cet implacable ennemi, il tente vainement, avec la pointe de l'épée, d'abattre son cheval et d'entraîner le cavalier dans sa chute. Tel un rocher, battu par la tempête, par les vagues en furie, soutient immobile la colère du ciel, la foudre, les vents déchaînés; ainsi le fier soudan brave les lances, les épées; il frappe entre les joues et les sourcils le jeune audacieux. Le bras d'Aramant retient son frère expirant. Vaine et folle tendresse! à la chute de son frère elle ajoute la sienne; le païen appesantit sur ce bras sa lourde épée, les renverse l'un sur l'autre; ils tombent palpitants, et confondent leurs derniers soupirs.

Soliman brise la lance de Sabin; la présence de cet enfant le choquait; il pousse sur lui son cheval et le broie dans la poussière. L'âme du jeune guerrier s'envole péniblement, elle quitte à regret une joyeuse existence et ses riants plaisirs. Pic et Laurent vivaient encore; ils naquirent ensemble, leur ressemblance fut souvent la source d'une douce erreur. La nature n'avait mis entre eux aucune différence; la rage des ennemis ne les traita pas avec la même égalité. Cruelle distinction! A l'un, le païen tranche la tête, à l'autre il arrache le cœur. Le père (hélas! il ne l'est plus; le fatal destin, en un instant, l'a privé de tous ses fils!), le malheureux vieillard voit sa propre mort dans

la perte de ses enfants, il contemple avec douleur la destruction de sa lignée. Au milieu de ce désastre, comment peut-il respirer? Comment peut-il encore combattre? Les ombres amies cachent à sa vue une partie de cette terrible lutte; la victoire n'est plus rien pour lui, s'il ne périt lui-même. Prodigue de son sang, avide de celui du Barbare, on ne peut préciser ce qu'il désire le plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : « Tu méprises mon bras; il est donc bien faible! tous mes efforts ne peuvent attirer sur moi ta farouche colère. » Soudain il porte à Soliman un rude coup, perce sa cuirasse, lui déchire le flanc, y fait une large plaie : le sang coule en abondance. A ces cris, à ce choc impétueux, le Barbare dirige contre le Chrétien sa colère et son épée; il lui plonge son fer dans les entrailles. Le malheureux Latin expire; son sang s'écoule tour à tour par sa bouche et par sa blessure. Tel, sur les Apennins, un chêne robuste brave le souffle des vents du nord; une affreuse tempête ébranle-t-elle ses racines, il entraîne les arbres voisins dans sa chute bruyante. Ainsi tombe Latin; il s'attache aux ennemis qui l'entourent, les renverse sur lui : digne trépas d'un homme aussi vaillant, de mourir en accumulant les ruines!

Soliman assouvit sa haine sur le corps de ses ennemis; les Arabes, animés par son exemple, font un cruel carnage des Chrétiens. L'Anglais Henri, Oliferne le Bavarois, meurent de tes propres mains, ô fier Dragut! Ariadin ôte la vie à Gilbert, à Philippe, nés sur les bords du Rhin. Albazar d'un coup de massue renverse Ernest; Enguerrand périt sous l'épée d'Algazel (4). Qui pourrait décrire les blessures, le nombre des victimes vulgaires? Godefroi, réveillé par les premiers cris, ne s'arrête pas à d'inutiles réflexions; déjà il est armé, il a réuni des guerriers sous sa bannière et se place à leur tête. A cet effrayant tumulte, le capitaine juge bien que sa troupe est assaillie par les voleurs arabes; il n'avait jamais cru que leurs bandes er-

rantes auraient l'audace de l'attaquer. Bouillon s'avance : Aux armes, aux armes, répète-t-on de toutes parts ; le ciel retentit d'horribles hurlements, et l'on aperçoit Clorinde conduisant à la bataille des nuées de Païens ; Argant marche à côté d'elle. Alors le capitaine se retourne vers Guelfe: « Entends-tu ces cris de guerre? lui dit Godefroi ; ils partent des montagnes et de la Cité sainte. Rends-toi vers ces lieux ; ta valeur, ton habileté, réprimeront le choc des Barbares. Va, ne néglige rien, emmène une partie de nos guerriers ; j'irai te soutenir avec le reste de mes gens. »

Il dit, et par des sentiers divers, une égale fortune les conduit tous deux. Guelfe court à la colline ; Godefroi se dirige vers les Arabes vainqueurs. Sur son passage, le capitaine rassemble de nouveaux guerriers ; bientôt sa troupe, puissante et formidable, arrive sur les lieux où le Turc féroce répand le sang du Chrétien. Ainsi le Pô, humble vers sa source, remplit à peine un lit étroit en descendant des montagnes ; plus il s'éloigne, plus ses eaux grossissent ; brisant les digues, les rochers, il rehausse son front de taureau, inonde les plaines voisines ; ses cornes nombreuses refoulent l'Adriatique ; le fleuve semble lui porter la guerre, et non le tribut de ses ondes (5).

Les troupes de Godefroi, épouvantées, prennent la fuite ; le capitaine accourt, menace : « Quelle est donc cette frayeur? s'écrie-t-il. Où fuyez-vous? Regardez du moins ceux devant lesquels vous tremblez : ce sont de vils Païens, incapables de donner ou de recevoir une blessure en face ! Retournez sur vos pas ; un seul de vos regards jettera l'effroi parmi ces barbares. » Soudain, il pique son coursier, le pousse au milieu de l'incendie allumé par Soliman ; il pénètre à travers le sang, le fer, les périls et la mort ; sa grande épée détruit les obstacles, les plus fortes barrières, les rangs les plus serrés ; à droite, à gauche, Bouillon renverse chevaux et cavaliers, armes et combattants : il s'élance sur une montagne de victimes. Le soudan, intrépide, voit sans crainte cette furieuse attaque ; il

s'avance vers son rival, l'épée haute, et se précipite sur lui. Quels chevaliers, quels champions le sort a réunis des extrémités du monde, pour se mesurer ensemble !

Là, dans une étroite arène, la rage dispute à la valeur le vaste empire de l'Asie. Qui pourrait dire la rapidité, la pesanteur des coups ? combien la bataille fut cruelle ? Je passe sous silence mille exploits prodigieux ; l'obscurité les couvrit de ses ombres ; ils étaient dignes d'avoir pour témoins l'univers et le soleil le plus brillant ! Le peuple du Christ, guidé par un tel capitaine, reprend son audace, et se jette sur l'ennemi. Autour de l'homicide soudan se groupent ses meilleurs guerriers ; Chrétiens et Infidèles, vainqueurs et vaincus, tous arrosent la terre de leur sang.

Tels, avec une même force, une égale fureur, luttent l'un contre l'autre les vents du nord et du midi ; tous deux veulent dominer sur l'Océan et dans les airs ; les flots, les nuages s'entrechoquent et se brisent. Ainsi, dans ce combat terrible, Francs et Païens ne cèdent pas ; les casques sont opposés aux casques, les boucliers aux boucliers, les épées menaçantes se heurtent et se confondent.

Du côté de la ville, la bataille n'est pas moins cruelle ; des milliers d'esprits infernaux parcourent l'espace immense des airs et soutiennent le courage des Sarrasins : nul ne songe à reculer. Les feux de l'enfer embrasent Argant, déjà enflammé de ses propres feux. Le Circassien a mis en fuite les Fidèles ; d'un saut il franchit les fossés, les comble de morts, de mourants, aplanit les chemins, facilite l'attaque. Ses guerriers l'ont suivi ; Clorinde marche son émule : elle eût dédaigné le second rang. Les Chrétiens ne pouvaient résister. Tout à coup Guelfe arrive avec sa troupe ; il retient les fuyards, dompte la rage du peuple félon ; partout on combat, partout coulent des ruisseaux de sang. Alors le Roi du ciel, du haut de son trône, tourne ses regards sur cette horrible bataille.

L'Éternel, juste et bon, est assis dans ce sanctuaire d'où il prescrit ses lois à tous ; sa main féconde orne et

embellit notre petite terre, où la raison et la vérité n'ont plus d'empire. Sur un trône auguste, cette seule et divine lumière jette une triple clarté. A ses pieds sont les humbles ministres de ses volontés : la Nature, le Destin, le Mouvement, le Temps, l'Espace et la Fortune, capricieuse déesse qui dissipe, comme la poussière et la fumée, nos gloires, nos sceptres et nos trésors. Dieu, enveloppé de sa splendeur, éblouit les yeux les plus purs ; autour de lui, des esprits immortels jouissent inégalement d'un bonheur toujours égal ; le céleste séjour retentit de leurs concerts (6).

Le Roi du ciel appelle à lui l'archange Michel ; sous une armure de diamants le séraphin étincelle et brille : « Vois, dit ce grand Dieu, la troupe impie des démons soulevée contre mon troupeau chéri de Fidèles ; elle a osé sortir des abîmes de la mort pour troubler le monde. Pars, ordonne-lui de laisser désormais le soin de la guerre aux guerriers, qu'elle ne répande plus son venin sur la demeure des vivants et sur les vastes plaines du ciel ; refoule-la dans l'affreuse nuit des enfers, digne asile de ses crimes ; sur elle-même elle exercera ses fureurs : je le veux ; exécute mes ordres. » L'Éternel parle ainsi. Le chef de la céleste milice s'incline avec respect. Soudain il déploie ses ailes d'or, et d'un vol rapide comme la pensée, il franchit la sphère du feu, de la lumière, où siégent, immortels et glorieux, les bienheureux esprits ; il considère le bel azur des cieux et le cercle brillant des étoiles.

L'archange voit rouler, sous une forme, un aspect différents, Jupiter, Saturne, et les autres planètes ; elles ne peuvent être errantes, une main divine les fait mouvoir et les dirige. Des plaines flamboyantes du jour éternel, l'invulnérable messager descend dans les régions où grondent le tonnerre, la tempête, où le monde, livré à de continuels combats, meurt et renaît tour à tour (7). Par le mouvement de ses ailes, le séraphin dissipe les ténèbres, les sombres horreurs ; la nuit se dore de la vive clarté qui

entoure son visage. Tel, après l'orage, le soleil, au milieu des nues, étale ses éclatantes couleurs; telle une étoile fend l'espace, et se précipite au sein des mers.

L'archange Michel touche enfin les lieux où la troupe impie, infernale, allume la fureur des Païens; il demeure suspendu par la seule force de ses ailes, agite sa lance : « Ames maudites, s'écrie-t-il, vous devriez connaître les foudres terribles du Roi du monde; couverts d'opprobres, d'extrêmes misères, d'affreux tourments, vous restez encore superbes! Il est écrit dans le ciel : à un signal vénérable, les murs de Jérusalem crouleront, et la Cité sainte ouvrira ses portes. Pourquoi lutter contre le destin? Pourquoi irriter la céleste cour? Fuyez, esprits de désordre, rentrez dans votre repaire, séjour des supplices et de la mort; vos guerres, vos triomphes, seront ensevelis dans la profondeur de vos cachots. Là, sur les coupables, exercez vos cruautés aux sombres accords des cris, des grincements de dents, au bruit des fers et de vos chaînes. » Il dit, et de sa formidable lance, il presse, frappe les plus paresseux. Les monstres abandonnent en gémissant les belles régions de la lumière et des étoiles; ils précipitent leur vol vers les abîmes, et vont accroître la douleur des damnés. Jamais une telle nuée d'oiseaux n'a traversé les mers pour chercher de plus douces contrées; moins nombreuses sont les feuilles desséchées par les premiers froids d'automne. Délivré de ce fléau, le ciel secoue sa tristesse et reprend son joyeux aspect.

Alecto n'agite plus ses serpents, elle n'embrase plus la redoutable poitrine du Circassien; mais la fureur du Barbare ne fléchit pas; il dirige son fer cruel sur des groupes épais de Francs; il confond les chefs et les soldats, frappe les têtes les plus viles et les plus altières. Non loin de là, Clorinde disperse dans la plaine les membres brisés des Chrétiens; elle atteint de son épée Bérenger; le fer pénètre auprès du cœur, séjour de la vie, et sort sanglant par les épaules. La guerrière blesse Albin au gosier, et

Gallus au visage; puis elle abat la main droite de Gernier, cette main, encore armée, s'agite sur la poussière : ainsi la queue d'une vipère, séparée de son corps, cherche en vain à s'y réunir. Clorinde se tourne vers Achille, appesantit sur lui son fer; la tête du fidèle roule sanglante. Affreux spectacle! le corps du guerrier, immobile, reste toujours sur son cheval; libre de tout frein, après mille détours, le coursier s'en débarrasse en bondissant.

Tandis que l'indomptable Clorinde poursuit l'armée d'Occident, l'altière Gildippe, à son exemple, ne fait pas un moins grand massacre des Sarrasins; toutes deux, du même sexe, montrent une égale audace, une semblable valeur; il ne leur est pas permis de lutter l'une contre l'autre, le Destin les réserve à des ennemis plus puissants. Les deux Amazones s'élancent, se heurtent; elles ne peuvent s'ouvrir un passage, tant la foule est épaisse! Guelfe se jette alors sur Clorinde, son fer lui effleure le côté. La guerrière riposte, le Franc est atteint d'une cruelle blessure; vainement il redouble ses coups. Les Chrétiens entourent Guelfe, leur chef et leur guide; en face d'eux la multitude des Païens s'accroît; la bataille devient horrible, Sarrasins et Fidèles se mêlent et se confondent.

Du haut de la céleste voûte, l'Aurore découvre aux mortels son beau visage de pourpre et d'or. Le féroce Argillan a profité du tumulte pour s'échapper de sa prison; une armure est à terre, bonne ou mauvaise il la revêt à la hâte; déjà il est au camp, et veut, par de nouveaux exploits, faire oublier sa récente erreur. Tel un coursier captif brise ses liens, conquiert sa liberté; il va se jouer parmi les troupeaux, dans les fleuves ou sur les prairies; sa crinière flotte au vent, sa noble tête se relève avec fierté, de ses pieds il frappe le sable, et ses hennissements sonores font retentir les airs. Tel paraît Argillan, l'aspect farouche, intrépide, le regard enflammé; il s'élance rapide, la poussière garde à peine l'empreinte de ses pas; rien ne l'arrête. Arrivé au milieu des ennemis, il s'écrie d'une voix

tonnante : « Vils rebuts des humains, Arabes voleurs et paresseux, d'où vous vient aujourd'hui tant d'audace? Vous ne pouvez supporter le poids d'un casque, d'une cuirasse; vous ne savez ni vous armer ni vous défendre; faibles et timides, vos coups se perdent dans l'espace, votre salut est dans la fuite, et si un moment vous triomphez, c'est dans l'obscurité des nuits. Maintenant les ténèbres se dissipent; montrez donc votre force, votre valeur! »

Il parle encore, et déjà sa cruelle épée renverse Algazel; la parole expire sur les lèvres du barbare, une subite horreur le prive de la clarté du jour, le froid de la mort glace ses veines; plein de rage, ses dents furieuses déchirent la terre qui reçoit son dernier souffle. Le vaillant Chrétien tue Saladin, Muleasse, Agricalte; d'un seul coup il partage le corps d'Aldiazil, perce la poitrine d'Ariadin, le terrasse et l'insulte par de cruelles railleries. L'Infidèle entr'ouvre ses yeux mourants; d'une voix altérée il répond aux outrages du vainqueur : « Qui que tu sois, tu ne jouiras pas longtemps de tes triomphes; un sort pareil au mien t'attend, et le bras vigoureux de nos guerriers fera justice de ton orgueil! — Laisse au ciel le soin de ma destinée, réplique Argillan avec un sourire amer; toi, meurs ici, sers de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie! » Au même instant, il le presse du pied, lui arrache la vie.

Parmi la foule des archers se trouve un page du soudan; les premières fleurs de la jeunesse ornent encore son visage; ses joues, trempées de sueur, ont l'éclat des perles, de la rosée; la poussière couvre ses cheveux bouclés et paraît les embellir; une fierté dédaigneuse donne de la noblesse à ses traits. Le tourbillon ou la flamme est moins rapide que ce page; la neige au sommet des Apennins est moins blanche que son coursier; sa main agite un javelot; une épée pend à son côté, elle repose dans une brillante enveloppe, travail barbare enrichi d'or. Avide de gloire,

l'impétueux enfant se jette avec délices sur les rangs ennemis, partout il porte le désordre. Argillan, attentif, épie le moment où il pourra le frapper; bientôt il tue son cheval, attaque le cavalier avec furie; et sur sa figure suppliante, il dirige, le cruel, une arme inexorable! Le fer semble plus humain que son maître, il se détourne; mais le Chrétien le pousse de nouveau, et fait une large plaie à ce gracieux ouvrage de la nature.

Non loin de là, Soliman était aux prises avec le Capitaine; à l'aspect des dangers de l'enfant, il abandonne la bataille, tourne la bride de son cheval et le presse; il arrive trop tard pour secourir son cher Lesbin, assez tôt pour le venger. O douleur! il l'aperçoit étendu mort, semblable à une belle plante tout récemment flétrie; il regarde ses yeux languissants, sa tête penchée sur ses épaules. Sa mélancolique pâleur éveille la pitié; le cœur de marbre du soudan s'amollit, des larmes s'échappent de ses yeux! Tu pleures, Soliman! et naguère, l'œil impassible, tu contemplais la destruction de ton empire! Le sang de l'infortuné jeune homme fume sur le fer ennemi; à cette vue, la colère du Sarrasin se rallume, ses larmes se tarissent; il se précipite sur Argillan, lève le bras; d'un seul coup, il lui fend le casque, la tête et le bouclier. Ce grand exploit était bien digne de Soliman! Sa vengeance n'est pas éteinte; monté sur son coursier, il lutte contre un cadavre. Tel dans sa rage, un chien mord la pierre qui l'a blessé. Faible remède à l'immense douleur du Païen! sur ce corps inanimé, sa cruauté est impuissante. Pendant ce temps, Godefroi ne frappait pas en vain, sa colère n'était pas stérile.

La vieille milice de Soliman se compose de mille Turcs, couverts d'armures, guerriers indomptables à la fatigue, d'un courage audacieux, habitués à tous les périls; ils avaient accompagné leur chef aux déserts de l'Arabie, et dans la mauvaise fortune, toujours ils furent ses amis. Cette milice, d'une valeur égale à celle des Francs, s'a-

vance par groupes épais. Godefroi, le fer en main, s'élance sur elle; il atteint le visage du fier Corcutte, le flanc de Rostin, il abat la tête de Sélim, et coupe à Rossen les deux bras. Ces guerriers ne tombent pas seuls; d'autres blessés, d'autres morts les suivent. Godefroi décime les Sarrasins, soutient leurs attaques; la fortune des Barbares ne fléchit pas, ils conservent encore l'espérance. Tout à coup s'élève un immense nuage de poussière; il porte dans son sein les foudres des batailles; des armures brillent, répandent au loin un éclat subit, et épouvantent les Infidèles. Cinquante cavaliers paraissent; ils déploient sur leur cuirasse d'argent la croix vermeille et triomphante. Non, eussé-je cent bouches, cent langues, une poitrine, une voix de fer, non, jamais je ne pourrais compter le nombre de Païens que renverse le premier choc de ce terrible escadron. L'Arabe succombe sans se défendre; le Turc indompté résiste et périt en combattant.

Partout règnent l'horreur, la cruauté, la douleur et l'effroi; un lac de sang inonde la plaine; la mort victorieuse erre de tous côtés. Le roi égyptien, joyeux de sa récente fortune, s'éloigne de la ville avec une partie de ses gens; sur une hauteur il considère la bataille. Aladin voit son armée en désordre; il fait sonner la retraite, envoie à Argant, à Clorinde, messages sur messages, les supplie de se retirer; ivres de sang, aveuglés par la rage, tous deux refusent d'obéir. Ils cèdent enfin, et dans leur fuite, ils tâchent de rallier les troupes. Qui peut donner des lois à la multitude, maîtriser la crainte et les lâchetés? Les Sarrasins sont en déroute; les uns abandonnent leur bouclier, les autres leur épée; pour eux le fer n'est plus un appui, c'est un fardeau. Entre la cité et la plaine, de l'occident au midi, se trouve un vallon hérissé de rochers; les Barbares s'y précipitent, et un épais tourbillon de poussière enveloppe les remparts. Guelfe arrête sa troupe; il ne veut pas l'exposer sur des chemins déserts, où le tyran aurait l'avantage. De son

côté, Aladin, après cette affreuse mêlée, rassemble les siens dans la ville.

Soliman a exécuté tout ce que peut un mortel; couvert de sang et de sueur, ses forces sont épuisées; une respiration lourde, pesante, oppresse sa poitrine; son bras plie sous le poids du bouclier; sa main affaiblie se refuse à manier son fer; ce fer est émoussé, il meurtrit et ne coupe plus. Indécis, irrésolu, le farouche soudan doit-il mourir de sa propre main? enlèvera-t-il à d'autres une aussi grande gloire? ou bien, survivra-t-il à sa défaite, mettra-t-il ses jours en sûreté? « Le Destin triomphe, s'écrie-t-il; mon exil sera le trophée de sa victoire; l'ennemi me verra fuir, il insultera de nouveau à mon malheur. Qu'importe, si je puis encore troubler sa paix et son trône mal affermi? Je ne cède pas : le souvenir de mes affronts rend ma haine éternelle; toujours cruel, implacable, du sein même du sépulcre je surgirai pour le combat ! »



NOTES DU CHANT IX.

(1) Les dogmes de la mythologie païenne dominent toujours le Tasse; dans cette partie du poëme, on peut dire qu'il n'est Chrétien que par le sujet : toutes ses images sont homériques ou virgiliennes. La théologie chrétienne n'admet pas l'action du Destin immuable; l'éternité de Dieu n'est pas le vieux Destin des anciens. Puis vient la Discorde que l'enfer théologique n'admet pas non plus; la démonologie telle que l'entend l'Eglise est empruntée aux idées orientales, à la Syrie et à la Perse. Toutefois la pensée première de l'épisode où l'archange Michel chasse, avec son glaive foudroyant, la légion infernale, aux formes horribles, appartient à l'idée religieuse : le Tasse s'en est inspiré dans les légendes, et devant le magnifique tableau bien connu de Raphaël.

(2) Les Turcs, nation descendue des Huns, et originaire de la grande Tartarie, se divisaient anciennement en neuf classes : 1° les Huns blancs qui vinrent de la Tartarie orientale s'établir sur les bords de la mer Caspienne; 2° les Turcs Zéna, qui se rendirent formidables vers l'an 552 de Jésus-Christ; 3° les Turcs Hongrois, établis entre le Tanais et le Volga; 4° les Turcs Hoeikes, destructeurs de la puissance des Zéna, et dispersés eux-mêmes plus tard par Genghis-Khan; 5° les Tholonides, souverains de Syrie et d'Egypte jusqu'au milieu du xe siècle; 6° les Ikschidites, qui gouvernèrent l'Egypte pendant plus de cent ans; 7° les Gaznevides, conquérants de presque toute la Perse vers la fin du xe siècle; 8° les Kharismiens, chefs du Khouaresme, entre le Jaxarte et l'Oxus; 9° enfin les Seljoucides. — Soliman, fondateur de la dynastie des sultans d'Iconium, était de la race des Turcs Seljoucides; vers l'année 467 de l'hégire (1074 de Jésus-Christ), il pénétra dans l'Asie-Mineure et poussa ses conquêtes jusqu'à Nicée, où il établit sa résidence. C'est depuis cette époque que l'Asie-Mineure est connue sous le nom de Turquie. Alors recommença entre les Grecs et les Turcs cette longue et sanglante lutte qui dura prés de quatre cents ans, et qui ne cessa qu'à la prise de Constantinople par Mahomet II en 1453. Soliman était brave de sa personne, il fut presque toujours victorieux dans les nombreuses guerres qu'il eut à soutenir. Une fois cependant la fortune l'abandonna; l'émir d'Alep voulait exiger de lui un tribut; Soliman le refuse, entre sur les terres de l'émir et les ravage, puis il va faire le siége d'Alep. Toutousch, prince de Damas, vint au secours de cette ville, et après une rude bataille il dispersa les troupes du sultan de Nicée. Obligé de fuir, Soliman se donna la mort; quelques auteurs arabes disent qu'il périt dans le combat.

Soliman mourut en 1084, et lorsque les Croisés parurent dans la Palestine en 1096, c'était son fils Kilig-Arslan, ou l'*Epée du lion*, qui commandait à Nicée; il ne put résister aux premiers chocs des Francs, et ceux-ci le dépouillèrent de toutes ses possessions. Plus tard Kilig-Arslan eut sa revanche; au mois de juillet 1101, il détruisit successivement trois nouvelles armées de croisés qui traversaient l'Asie; l'une sous la conduite des comtes de Blois et de Toulouse; la seconde sous les ordres du duc d'Aquitaine et du comte de Vermandois, auxquels s'était joint Guelfe, duc de Bavière; et la troisième commandée par le comte de Nevers. Kilig-Arslan périt en 1107 dans une bataille contre le gouverneur d'Edesse. Aboulfarage assure qu'abandonné des siens et poursuivi par les vainqueurs, il se noya dans la rivière de Chabul. Le Tasse, comme tous les chroniqueurs, a confondu Soliman avec Kilig-Arslan son fils. (*Voy.* la note 3, pag. 21.) Peut-être cette erreur est-elle volontaire chez le poëte; il aura voulu personnifier dans le fier soudan de Nicée, cet autre Soliman, vainqueur de Belgrade et de Rhodes, l'effroi de la chrétienté, et dont la renommée puissante préoccupait tous les esprits au XVIe siècle.

(3) L'apparition des Arabes du désert devant les tentes des Croisés français nous reporte aux époques modernes. Toutes les fois que nous avons touché le rivage de la Syrie ou de l'Egypte, nous avons eu en face les habitants du désert au long burnou blanc, race immense, formidable, qui s'étend depuis le Sahara jusqu'à la chaîne de l'Atlas. C'est surtout lors des expéditions chrétiennes, sous saint Louis, que les Arabes jouèrent un grand rôle; ils aidèrent les Mamelouks dans la défense du territoire.

(4) Tous ces noms d'Ariadin, de Muléasse, d'Algazel, etc., cités par le Tasse, sont moins pris dans les vocabulaires arabes ou syriaques que dans les souvenirs de la domination mauresque en Espagne, de ces riches colonies qui embellirent Cordoue, Grenade et Séville. Il y avait aussi des noms stéréotypés pour les poëtes et les romanciers des XVe et XVIe siècles; les Arabes devaient s'appeler Almanzor, Albazar, Algazel, comme les Chrétiens, Tristan, Amadis, Arthus, etc. Le Tasse n'a fait que reproduire des noms déjà employés par ses devanciers, Boïardo et l'Arioste.

(5) C'était une vieille fiction poétique, que de donner des cornes au fleuve du Pô; Virgile s'en est servi plusieurs fois dans ses Bucoliques:

Et gemina auratus taurino cornua vultu Eridanus.

Les cornes, dans le système mythologique, étaient le symbole de l'abondance, comme le taureau était l'emblème du travail et de la fertilité du sol. Le Pô (*Padus, Eridanus*), le plus considérable des fleuves

de l'Italie (il a un cours d'environ 150 lieues depuis sa source au mont Viso, dans les Alpes Cottiennes, jusqu'à son embouchure), se jette dans l'Adriatique par un grand nombre de bras; les deux principaux sont le Pô di Maëstro et le Pô di Goro, le moins large, mais le plus fréquenté. Une distance de cinq lieues sépare ce delta, qui est entrecoupé de bras secondaires dérivés du Pô di Maëstro : tels sont le Pô delle Tolle et le Pô Donzella. Depuis Plaisance, où il reçoit la Trébia, ce fleuve est constamment renfermé dans des digues de trente pieds de hauteur dont l'origine est attribuée aux Etrusques.

(6) Le mélange de la théogonie païenne se fait ici avec la confusion la plus désordonnée. L'admirable unité de Dieu; la trinité, qui n'est que l'idée philosophique de la pensée, du sentiment et de l'action; la hiérarchie angélique des séraphins, sont remplacées par un caprice de poëte, qui leur substitue les divinités du paganisme : la Nature, telle que les anciens l'entendaient, et comme Lucrèce l'a définie, c'est-à-dire la Matière; la Destinée brutale et aveugle; le Mouvement dans le sens géométrique; le Temps, l'Espace et la Fortune, matérielle aussi. Le Tasse est un artiste de la renaissance; il est tout empreint du paganisme des arts, à Rome et à Florence.

(7) De la théogonie le poëte passe maintenant à l'astronomie, telle qu'elle était comprise dans le moyen âge, avant Galilée. Le Tasse est scientifiquement instruit; il reflète tout ce que son époque a de théories sur la philosophie, sur les sciences exactes et les arts d'imagination. Ce serait une étude curieuse à faire, que de considérer la *Jérusalem délivrée* comme un poétique inventaire de l'intelligence et des connaissances humaines à l'époque où elle fut écrite.

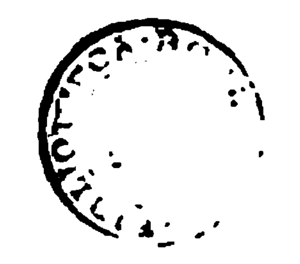




Le Magicien et Soliman.

(CHANT X.)

CHANT X.



Soliman parlait encore, et soudain il aperçoit un coursier qui se dirige vers lui; il le saisit par la bride, s'élance sur son dos. Le casque du Sarrasin, avili, n'est plus surmonté du cimier horrible, sa cotte de maille déchirée ne conserve aucun vestige de sa royale splendeur. Tel un loup, chassé d'une bergerie, va s'abriter dans les forêts; son large flanc regorge de victimes, et, toujours avide de carnage, sa langue s'agite dans sa gueule sanglante. Ainsi paraît Soliman après le massacre; sa soif cruelle n'est pas assouvie. Son heureux destin l'arrache sain et sauf aux nuées de flèches qui volent et sifflent autour de lui, aux lances, aux épées, à tous les instruments de mort. Il s'éloigne par des chemins déserts, inconnus; son esprit flotte incertain dans un abîme de pensées.

Le soudan se décide enfin à rejoindre le roi d'Egypte et ses troupes puissantes; il veut unir ses armes aux siennes, éprouver la fortune dans un nouveau conflit. Cette

résolution prise, rien ne l'arrête; seul et privé de guides, il se dirige vers les rivages sablonneux de l'antique Gaza. Les vives douleurs de ses blessures, la lassitude de ses membres, ne lui font pas quitter ses armes; il marche tout le jour sans se reposer un instant. L'obscurité des nuits couvre le monde, l'empreint de ses sombres couleurs; Soliman panse ses plaies, apaise sa faim avec le fruit d'un palmier; puis il appelle le sommeil, se jette à terre la tête appuyée sur son bouclier; il cherche à calmer l'agitation de ses sens. Toujours ses blessures s'aigrissent; la douleur, le dépit, invisibles vautours, déchirent et rongent sa poitrine.

La nuit était profonde, l'univers silencieux. Soliman, vaincu par la fatigue, oublie dans le sommeil ses inquiétudes et ses chagrins; son âme est agitée, même au sein du repos; une voix sévère retentit à ses oreilles : « Soliman, Soliman, réserve cette oisiveté pour des temps plus heureux; ta patrie, ton royaume esclaves, gémissent sous le joug des étrangers, et tu sommeilles sur ce sol! et tu ne le vois pas peuplé des ossements de tes guerriers sans sépulture! et dans ces contrées, témoins de tes désastres, tu peux attendre en paix le retour du soleil! » Le soudan s'éveille, lève les yeux, aperçoit devant lui un vieillard; un bâton noueux sert d'appui à son corps, dirige ses pas tremblants et affaiblis : « Qui es-tu, fantôme importun? s'écrie le Païen; pourquoi viens-tu troubler le sommeil du voyageur? que t'importe ma honte ou ma vengeance?

— Tes nouveaux projets, répond le vieillard, me sont en partie connus; je viens auprès de toi avec l'intention de te servir. Mes vifs reproches ont un but : la honte aiguillonne le courage assoupi. Ecoute, et mes discours ranimeront ta brillante valeur. Tu vas diriger ta course vers le grand roi d'Egypte, je le sais; ce sera pour toi un voyage rude et inutile; l'armée sarrasine saura bien se rassembler sans ton aide. Ce n'est pas là où tu pourras montrer aux ennemis ton audace et ta force; si tu veux

me prendre pour guide, je promets de te conduire dans les murs que les Chrétiens environnent de toutes parts; je t'y introduirai au milieu du jour, sans périls, sans le secours de ton épée. Tu obtiendras de la gloire en luttant contre les obstacles, et tu défendras les remparts jusqu'à ce que la gent d'Egypte vienne renouveler la bataille. »

Le fier Soliman étudie l'aspect du vieillard, le son de sa voix; bientôt son âme féroce dépouille son orgueil, sa colère : « O mon père! s'écrie-t-il, accompagne mes pas, je suis prêt à te suivre; le meilleur conseil pour moi, est celui de braver la fatigue et les dangers. » Le vieillard applaudit à ces nobles paroles, il verse sur les plaies du soudan un baume qui en calme les douleurs devenues plus acerbes par la rosée nocturne; il étanche son sang, lui rend sa force et sa vigueur. Le soleil animait de ses rayons les fleurs à peine écloses au souffle de l'aurore : « Partons, dit l'inconnu, il en est temps; le jour éclaire notre route, et rappelle les mortels au travail. » Non loin de là un char l'attendait; le vieillard s'y assied auprès du redoutable Turc; d'une main exercée, il presse, il anime les coursiers. Le char s'éloigne avec vitesse, glisse sur la poussière, et ne laisse aucune trace; les chevaux haletants, essoufflés, blanchissent le mors de leur écume. O merveille! l'air se condense, forme un nuage autour du char. Les pierres, les machines de guerre ne pourraient entamer cette épaisse enceinte; et cependant, transparente pour les deux voyageurs, ils voient, de son sein, le ciel et tout ce qu'il recouvre (1).

De nombreuses rides plissent le front de Soliman; ses cheveux se crispent; le regard fixé sur cette nue, sur ce char, il admire leur marche rapide comme l'éclair. Le vieillard lit, sur son visage immobile, l'étonnement de son âme; il lui parle. Le soudan agité, s'écrie : « O toi, qui que tu sois, assez puissant pour soumettre la nature à d'étranges et prodigieux effets, pour pénétrer, à ta volonté, dans les replis les plus cachés du cœur humain; si tu con-

nais les événements de l'avenir, dis-moi quel sera le terme posé par le Ciel à ce grand mouvement de l'Asie? Dis-moi d'abord ton nom? par quel moyen accomplis-tu tant de choses inusitées? si tu ne chasses le trouble de mon esprit, comment pourrai-je t'écouter et te comprendre? » .

Le vieillard sourit : « Il m'est facile, lui dit-il, de satisfaire une partie de tes désirs. Je me nomme Ismen; j'approfondis tout ce qui est secret, inconnu, et en Syrie on m'appelle magicien. Mais, te dévoiler l'avenir, déployer à tes yeux les éternelles annales du destin, c'est un vœu trop hardi, une prière trop téméraire; cela ne nous a pas été accordé, à nous, faibles mortels. Chacun de nous ici-bas s'avance à travers les malheurs et les désastres par le moyen de ses forces et de ses talents; souvent le puissant et le sage sont les seuls artisans de leur bonheur. Ton bras invincible peut sans peine disperser la troupe des Francs, défendre et sauver une place assiégée par ce peuple barbare; prépare-toi à lutter contre le feu, contre le fer; ose, souffre, espère, j'augure bien de tes efforts. Cependant je puis te révéler ce que j'entrevois d'une manière confuse. Avant que la grande planète ait pendant plusieurs lustres parcouru sa carrière, je vois, ou je crois voir un guerrier qui sera l'orgueil de l'Asie par ses illustres exploits; il aura le gouvernement de la fertile Egypte. Je ne parle pas de ses travaux durant la paix, du perfectionnement des arts, de ses brillantes qualités; il te suffit de savoir qu'il effacera toutes les victoires des Chrétiens. Dans un dernier combat il détruira leur injuste empire; les débris malheureux de leur armée seront rejetés dans une île étroite, défendue seulement par la mer. Ce guerrier sera de ton sang (2)! » Le vieux magicien se tut. « Heureux l'homme réservé à tant de gloire! » s'écrie Soliman; mais la joie qu'il éprouve est mêlée de jalousie.

« La fortune bonne ou mauvaise, selon les décrets d'en haut, ajoute-t-il, n'aura sur moi aucun pouvoir; jamais on ne me reverra, si ce n'est victorieux. La lune, les étoiles

changeront plutôt leur cours, avant que je détourne mes pas de la route où je me trouve! » En disant ces mots, le visage de Soliman étincelle; le feu de l'audace éclate sur ses traits. Les deux voyageurs aperçoivent bientôt les tentes des Francs; spectacle affreux, cruel! sous combien de formes diverses la mort ne leur apparaît-elle pas! La vue du soudan se trouble; la douleur est dans ses yeux. Hélas! quelle n'est pas sa honte en présence de ses étendards, autrefois si redoutables, maintenant foulés aux pieds! Les Chrétiens triomphants et joyeux marchaient sur la poitrine des guerriers les plus chéris de Soliman; ils arrachaient avec orgueil les armes, les vêtements à tous ces malheureux privés de sépulture. Plusieurs d'entre eux rendaient les derniers devoirs à leurs amis avec toutes les pompes de la victoire; d'autres jetaient pêle-mêle Turcs et Arabes sur un bûcher ardent.

Le féroce Soliman soupire, tire son fer, s'élance du char; il veut se précipiter sur l'ennemi : l'enchanteur le retient, et dompte son impétueuse folie. Tous deux dirigent leur course vers une haute colline, et laissent derrière eux le camp des Chrétiens. Ils descendent; en un instant le char disparaît; toujours cachés au milieu du nuage, ils s'avancent dans une vallée; enfin ils arrivent sur la montagne de Sion, là où elle fait face au couchant. Le magicien s'arrête, examine ce mont élevé. Au sein d'un roc s'ouvre un profond souterrain creusé depuis longtemps; des ronces, des arbustes en masquent l'entrée. Ismen les écarte, se courbe afin de pénétrer dans cet étroit sentier; d'une main il sonde le passage, il présente l'autre à Soliman pour lui servir de guide.

« Où me conduis-tu? quel est ce chemin dérobé? s'écrie le soudan; je pourrai, si tu le permets, m'en ouvrir un plus facile avec mon épée. — Ne dédaigne point, répond Ismen, de porter tes pas dans cette route solitaire; le grand Hérode y passa souvent, et tu connais toute la gloire de ce roi! Il fit creuser cette caverne, quand il voulut don-

ner un frein à ses sujets; de la tour appelée Antonia, nom d'un de ses plus chers favoris (3), il se rendait par cette voie au temple antique; il quittait la cité, la garnissait ou la dépeuplait de soldats. De tous les hommes vivants, seul je connais cette retraite obscure; elle nous conduira dans le palais où Aladin, trop épouvanté des menaces de la fortune, réunit ses plus sages conseillers et les plus puissants de son armée. Ta présence est nécessaire; écoute en silence, puis, quand il en sera temps, tu feras éclater ton audacieuse parole. »

Tel est le discours d'Ismen, et déjà Soliman remplit de sa taille gigantesque cet étroit souterrain; il suit presque en rampant son guide pas à pas; plus ils s'avancent, plus le chemin s'élargit; bientôt ils atteignent le milieu de cet antre. Le magicien ouvre une petite porte; il fait monter avec lui Soliman par un escalier en ruine, sur lequel un soupirail jette une clarté faible et tremblante. Enfin ils parviennent dans une vaste salle, brillante de lumières. Là le sceptre en main, le diadème sur la tête, Aladin est assis; son visage attristé se reflète sur ceux qui l'entourent. Le fier soudan, sans être aperçu, voyait tout, entendait tout. Du haut de son trône, le roi parlait ainsi : « O mes fidèles sujets! la journée d'hier a été funeste à notre empire; déchus de notre espoir, le secours d'Égypte seul nous reste. Dans un péril aussi pressant, cette espérance est trop lointaine. Je vous ai rassemblés, pour avoir votre avis et vos conseils. » A ces mots, un murmure sourd se répand dans la salle, semblable au bruit du vent à travers le feuillage; Argant se lève, et sa face joyeuse, pleine d'ardeur, impose le silence.

« Magnanime roi! s'écrie le cavalier toujours indompté et féroce, pourquoi sonder notre courage? Notre situation est connue, il est inutile d'en reparler. Cependant, j'ose le dire, ayons confiance dans nos propres forces, faisons le sacrifice de notre vie. Rien ne résiste à la valeur, elle nous prêtera son appui. Sans doute je ne désespère pas du

secours d'Egypte : je ne pourrais sans crime douter de la sincérité de mon roi. Ce discours m'est inspiré par le désir de nous voir tous animés d'une ardeur invincible : préparé aux chances diverses de la fortune, chacun de nous doit se promettre la victoire et mépriser la mort. »

Argant n'en dit pas davantage ; il ne doute pas de l'effet de ses paroles. Après lui, Orcan se lève. Ce guerrier, d'un aspect majestueux, célèbre par sa haute noblesse, avait acquis quelque gloire dans les batailles ; mais, uni à une jeune femme, joyeux de la naissance de plusieurs enfants, les liens de mari et de père ont amolli son courage. « Seigneur, dit-il, je ne blâmerai pas les magnifiques paroles d'Argant : elles sont le résultat d'une bouillante ardeur qui ne peut et ne veut être contenue. Le fier Circassien, suivant son usage, s'exprime devant toi avec trop de hardiesse ; cela lui est permis : l'audace de ses discours se reproduit dans ses actions. Il t'appartient, à toi, doué par les années et les événements, d'une haute prudence, il t'appartient d'employer l'autorité de tes conseils pour modérer ce zèle impétueux. Tu compareras l'espoir d'un secours lointain avec le péril actuel ; tes anciennes murailles, tes nouveaux remparts, avec les forces de l'ennemi. Nous sommes dans une ville fortifiée par la nature et l'art ; d'un autre côté, les Chrétiens préparent contre nous de grandes et terribles machines. Quel effet produiront-elles ? je l'ignore. J'espère et je crains tout à la fois ; je redoute les arrêts incertains de Mars ; peut-être subirons-nous la famine si les assiégeants nous attaquent de plus près.

» Les blés, les bestiaux, introduits hier dans nos murs, tandis que sous les tentes on ensanglantait le fer, ont été pour nous une heureuse fortune ; mais si le siége se prolonge, ces faibles ressources suffiront-elles à l'immense population de la cité ? Ce siége durera jusqu'au jour où l'armée d'Egypte a promis de nous secourir : qu'arriverait-il si ce secours nous manquait ? L'Egyptien, dit-on, devancera notre espoir et ses promesses. Eh bien ! je ne vois pas

encore la victoire, je ne vois pas encore la délivrance de Sion. N'aurons-nous pas à combattre ce même Godefroi, ces mêmes guerriers qui ont si souvent dispersé et détruit les Syriens, les Persans, les Turcs et les Arabes? Leur valeur, tu la connais, toi, valeureux Argant; plusieurs fois tu leur as cédé la bataille: la rapidité de ta fuite pouvait seule te mettre en sûreté. Clorinde, moi-même, nous la connaissons aussi cette valeur; nos désastres furent communs. Je n'accuse personne, chacun de nous a montré la puissance de son bras. Je dirai plus, et l'indignation d'Argant, et les menaces de mort imprimées dans ses yeux ne m'intimideront pas: un destin inévitable soutient notre fatal ennemi; nos troupes nombreuses, nos murs fortifiés, ne l'empêcheront pas de régner sur ces contrées. Mon zèle, mon amour pour ma patrie et pour mon roi m'obligent à ces révélations: j'en prends le Ciel à témoin. O sage monarque de Tripoli, tu as su obtenir des Francs le maintien de la paix et de ton trône. L'inflexible Soliman aurait pu, comme toi, se sauver par des présents et des tributs; peut-être en ce moment est-il frappé de mort ou accablé de lourdes chaînes; peut-être proscrit, fugitif, est-il destiné à de plus grandes misères! »

Orcan enveloppe ainsi sa pensée dans le vague de ce discours; il n'ose conseiller la paix, ni la soumission à un joug étranger. Le soudan irrité ne peut se contenir. « Souffriras-tu longtemps encore un tel outrage? lui dit le magicien. — Si je suis ici dans les ténèbres, c'est bien contre mon gré, répond Soliman; je brûle de dépit et de colère. » A peine a-t-il parlé, et soudain le nuage qui l'environne se dissipe dans les airs; le soudan, la fierté sur le visage, paraît tout brillant de clarté: « Le voilà, s'écrie-t-il, le voilà, Soliman, ni timide, ni fugitif! Avec mon bras, j'offre de prouver à cet homme sa lâcheté et son mensonge. Moi, fugitif! N'ai-je pas répandu des torrents de sang, n'ai-je pas changé la plaine en montagnes de cadavres? Au milieu des ennemis n'ai-je pas perdu jusqu'au

dernier de mes compagnons : moi fugitif! Si ce perfide, ou tout autre semblable à lui, reniant sa patrie, sa croyance, parle encore d'un pacte vil et infâme, permets, grand roi, que ce fer en fasse justice. Les brebis et les loups habiteront dans une même bergerie, les colombes et les serpents dans un même nid, avant que sous un même ciel on voie jamais en paix le Turc et le Chrétien! »

L'attitude de Soliman est formidable, sa main droite agite une lourde épée. A ce discours, à cet horrible aspect, tous les Barbares épouvantés gardent le silence. Puis, avec des yeux moins farouches, moins cruels, le soudan s'avance vers Aladin : « Aie confiance, puissant seigneur, lui dit-il ; Soliman est avec toi ! » Aladin s'était déjà levé pour aller à sa rencontre ; il s'écrie : « Vaillant ami, combien je suis joyeux de te revoir! Ta présence me fait oublier la perte de mon armée, je ne crains plus les dangers. Si le Ciel nous favorise, bientôt tu relèveras ton trône et tu affermiras le mien. » Il le serre dans ses bras, le presse sur son cœur. Aladin cède son siége au grand roi de Nicée; lui-même se place à sa gauche; Ismen est à sa droite. Clorinde se présente la première, et vient offrir son hommage à Soliman; d'autres guerriers la suivent. Ormusse est de ce nombre; il était parvenu à sauver du carnage les Arabes placés sous ses ordres ; au moment le plus acharné de la bataille, Ormusse, profitant de l'obscurité et du silence, conduisit sa troupe, par des chemins déserts, dans l'enceinte de la ville; il avait amené de nombreux troupeaux aux habitants. Le fier Circassien seul se tient éloigné; ses traits respirent l'envie, le mépris : tel un lion, immobile, roule de terribles regards. Orcan, morne et pensif, n'ose regarder en face Soliman. Ainsi réunis, le roi des Turcs et le tyran de la Palestine se communiquaient leurs projets.

Le pieux Godefroi avait poursuivi la victoire et l'ennemi; les chemins étaient libres. De nobles funérailles honorent les dépouilles de ses guerriers. Le capitaine fait tous les préparatifs pour donner l'assaut dès le lendemain,

son visage majestueux et irrité menace les Barbares de leur perte prochaine. Le glorieux escadron, terreur de la gent Infidèle, se composait des plus braves guerriers chrétiens, de ceux-là même qui avaient suivi un guide trompeur; Tancrède, naguère prisonnier d'Armide, est avec eux. Bouillon les fait appeler; en présence de l'ermite Pierre et des vaillants de l'armée, il leur dit : « Racontez-moi les détails de votre aventureux voyage et de vos courtes erreurs; comment avez-vous pu, dans un moment aussi décisif, nous secourir si promptement? » Tous baissent la tête ; ils éprouvent un vif repentir de leur faute. Enfin, le fils du roi des Bretons s'exprime ainsi :

« Il est bien vrai, seigneur, nous avons obéi à une beauté perfide! Le sort avait prononcé, nos noms n'étaient pas sortis de l'urne, et nous partîmes sans nous confier nos projets. L'amour nous fit errer dans des routes inconnues; divisés, jaloux les uns des autres, de doux regards, de tendres discours nourrissaient nos haines et notre ardeur. Nous approchâmes de cette contrée où la colère du Ciel foudroya un peuple maudit; terre autrefois féconde, pays de délices. On n'y voit aujourd'hui que des eaux bitumineuses, un lac stérile recouvert de noires vapeurs. Sur ces eaux pesantes, les corps les plus lourds surnagent : le fer, la pierre, comme le sapin ou l'orme léger (4). Au milieu du lac s'élève un château; un pont très-étroit en permet l'entrée aux voyageurs. Là, on nous accueillit; je ne sais quels charmes règnent en ces lieux : tout y plaît, tout y est riant. L'air y est toujours embaumé, le ciel pur, les ondes limpides, les arbres et les prés toujours verts. Sous les myrtes touffus jaillit une fontaine, plus loin bouillonne un ruisseau ; le gazouillement des oiseaux et le murmure du feuillage semblent inviter au sommeil. Je me tais sur tous les ouvrages d'or, de marbre, sur toutes les merveilles des arts.

» Armide fait dresser une table splendide, ornée de vases précieux, sous l'ombrage le plus épais; on y voit les pro-

duits de toutes les saisons, les présents de la terre et des mers; cent jeunes filles en faisaient le service avec grâce. Le sourire, les discours de l'enchanteresse, versent sur notre âme un poison mortel; chacun de nous boit à la coupe de l'oubli. Soudain Armide se lève. « Je vais revenir, » nous dit-elle. Et en effet elle revient; mais ses traits sont froissés; elle agite une petite baguette, parcourt un livre à voix basse (5). Bientôt je sens changer ma volonté et mes pensées, ma vie et mon élément. O prodige! de nouveaux désirs m'animent, je m'élance dans l'eau, je m'y baigne; mes jambes se rapprochent, mes deux bras disparaissent; mon corps se raccourcit, se resserre; je suis transformé en poisson, et ma peau se revêt d'écailles. Mes compagnons subissent la même métamorphose. Il ne me reste de cet état qu'un vague souvenir, semblable à un songe confus. Enfin, Armide nous rend à notre première forme; muets d'étonnement, frappés d'épouvante, son regard oblique nous menace encore.

« Ma puissance, nous dit-elle, vous est maintenant connue; mon pouvoir sur vous est souverain! Au gré de ma volonté, je puis, dans un éternel cachot, priver les uns de la clarté du ciel, changer les autres en bêtes fauves, en reptiles, en oiseaux ou en planètes, vous durcir comme les rochers, vous rendre limpides comme l'eau de cette source. Toutefois vous échapperez à ma colère, si vous voulez servir d'instruments à mes projets. Faites-vous païens; pour la défense de mon empire, saisissez l'épée contre l'impie Bouillon. » Tous refusent, repoussent avec horreur ce pacte indigne; Raimbault seul est persuadé. Impuissants à nous défendre, elle nous jette enchaînés au fond d'un souterrain. Le hasard amène Tancrède auprès de ce même château; lui aussi est fait prisonnier. La magicienne nous retint peu dans les fers; nous fûmes livrés à un envoyé du roi de Damas, et, entourés de cent hommes d'armes, on allait nous conduire vers le monarque égyptien.

» Nous étions en marche; mais la haute providence du

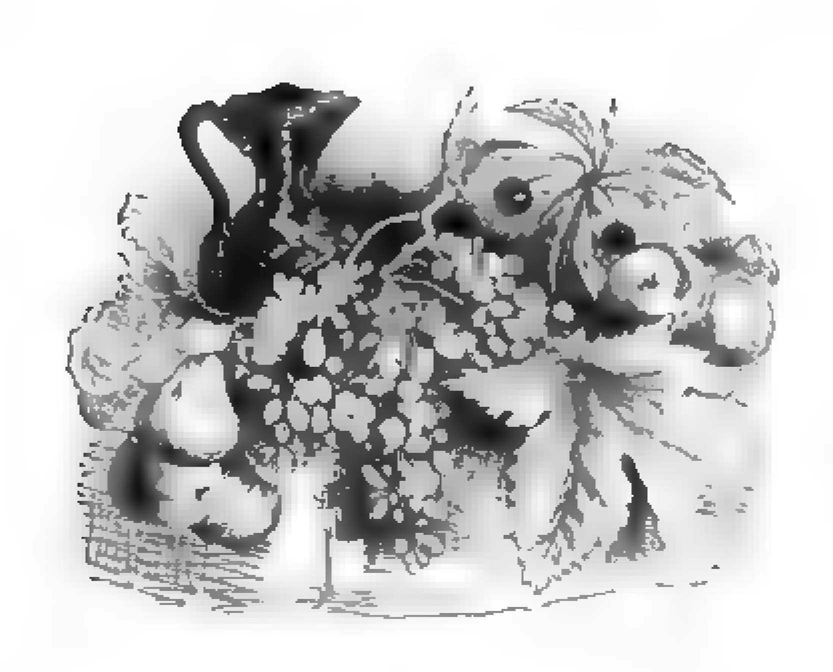
Ciel dirige et règle toute chose; elle permet que l'intrépide Renaud vienne à notre secours; sa gloire déjà illustre s'accroît de jour en jour par de nouveaux exploits. Renaud déploie sa valeur habituelle, attaque nos gardiens et les disperse; chacun de nous reprend ses armes dont les Barbares s'étaient emparés. Je l'ai vu, le vaillant Renaud; mes compagnons l'ont vu comme moi; nous avons pressé sa main, nous avons entendu sa voix puissante. Un faux bruit, une coupable nouvelle retentit dans ce camp : Renaud est plein de vie. C'est aujourd'hui le troisième jour qu'il s'est séparé de nous, abandonnant son armure sanglante et brisée; guidé par un pèlerin, il s'est acheminé vers Antioche. »

Il dit, et l'ermite Pierre lève les yeux au ciel; son visage change de couleur : quel éclat vénérable et sacré brille sur toute sa personne ! Animée d'une pieuse ardeur, son âme se transporte au milieu des esprits angéliques; l'avenir se dévoile à ses regards; sa pensée pénètre dans l'abîme éternel des siècles et des âges. Soudain sa langue se délie; d'une voix éclatante l'ermite révèle les événements futurs (6). A cet aspect, à cette voix, les guerriers interdits écoutent en silence : « Renaud vit encore! s'écrie-t-il; une femme perfide avait abusé votre esprit. Il respire, le courageux enfant, et sa jeune existence prélude à de vieilles gloires. Ses exploits en Asie, où retentit sa renommée, ne sont que des présages. Les années s'écoulent; je le vois dompter un empereur impie; à l'ombre de son aigle d'argent, il protége Rome et l'Eglise, et les arrache à de cruelles mains. Ses grandes actions serviront de mémorable exemple aux fils de ses fils; ils défendront la tiare, les temples sacrés, contre les rebelles et l'injustice des Césars. Abaisser les superbes, soutenir la faiblesse et l'innocence, punir l'impiété, tels seront leurs nobles travaux. L'aigle de la maison d'Este élèvera son vol au-dessus du soleil; et il est bien juste que du sein de la lumière et de la vérité, cette aigle porte aux mortels les foudres de saint

Pierre; elle étendra ses ailes triomphantes, invincibles, partout où l'on combattra pour le Christ*. Renaud doit être rappelé; digne soutien de notre entreprise, le Ciel le réserve à de hautes destinées! »

Par ce discours, le sage ermite dissipe les craintes des Francs au sujet de Renaud. Dans la joie commune, le pieux Bouillon garde le silence. La nuit étend sur la terre son voile obscur; les guerriers se séparent, et vont se livrer au repos : les grandes pensées du capitaine, seules, ne sommeillent jamais!

* Le Tasse donne plus tard la généalogie fabuleuse de la maison d'Este (chant XVII). Nous la mettrons en regard de la vérité historique.



NOTES DU CHANT X.

(1) C'est sous toutes les formes que le Tasse a placé la magie dans son poëme; des femmes, de jeunes filles sont douées de l'art des séductions, des enchantements; maintenant apparaissent les vieux nécromanciens des romans de chevalerie, tradition bretonne de Merlin l'enchanteur dont le tombeau est si célèbre dans la chronique de Turpin. Le poëte donne à son magicien Ismen les mêmes attributs que les romanciers du moyen âge assignent aux devins et sorciers; ils lisent, sérieux et graves, dans un livre ouvert devant eux; ce livre est celui de la destinée; ils sont assis sur un char traîné au milieu des nuages par de blanches licornes, et guérissent les plaies les plus graves en murmurant quelques paroles sacramentelles. Dans ces temps de batailles, il était bon de répandre l'opinion des guérisons merveilleuses: on allait plus fièrement aux combats.

(2) Le Tasse confond ici deux époques. Les révélations du vieux magicien à Soliman, sur « ce guerrier, l'orgueil de l'Asie, qui aura le gouvernement de la fertile Egypte, » désignent évidemment Saladin, le puissant vainqueur de Jérusalem et des Croisés; il mourut en 1193. Après le règne de Saladin, les Francs restèrent maîtres de plusieurs villes en Syrie et en Palestine; et lorsque le poëte parle « de la destruction de leur empire et du refuge qu'ils iront chercher dans une île étroite et déserte, » il franchit un espace de cent années, car ce n'est qu'en 1291, près d'un siècle après la mort de Saladin, et sous le règne de Kalil, surnommé *Melik al Ascraf* (le roi illustre), que les Chrétiens furent entièrement expulsés de leur conquête et refoulés dans les îles de la Méditerranée, Chypre, Rhodes, et plus tard Malte. La vie du sultan Kalil est glorieuse pour les Musulmans, mais elle est loin d'égaler celle de Saladin; il n'est pas étonnant que le Tasse ait retenu ces grands noms qui retentissaient dans tous les manoirs de chevalerie depuis la fin du XII[e] siècle.

(3) Le poëte commet une erreur historique en disant que la tour Antonia fut ainsi appelée du nom d'un favori d'Hérode; elle dut ce nom d'Antonia à la flatterie du prince des Juifs envers Antoine, qui, aux jours de sa puissance, l'avait fait nommer par le sénat, roi de Judée... *Turris Antonia, in honorem M. Antonii ab Herode appellata,* dit Tacite, lib. V. (*Historiar.*) Voyez aussi Josèphe, lib. XV. — Cette tour, bâtie

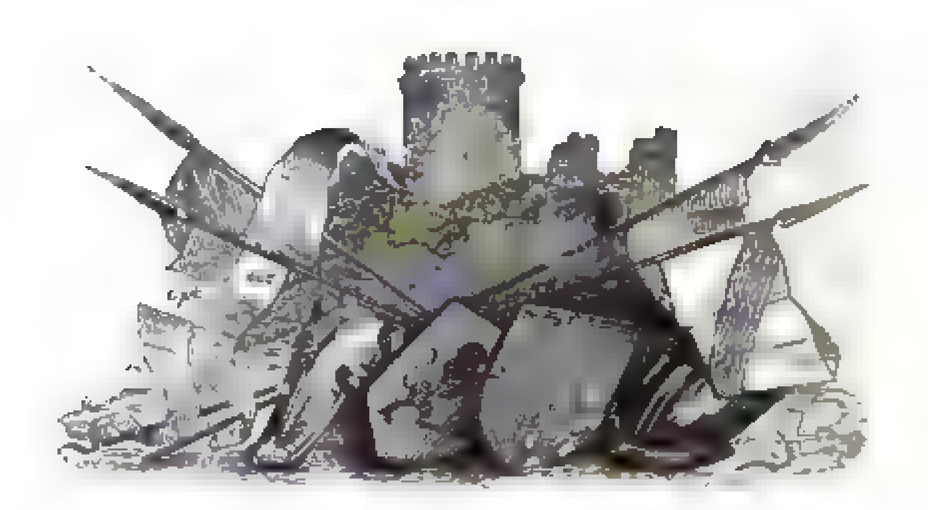
sur un rocher, avait d'abord été construite par le grand-prêtre Hyrcan I[er], troisième fils de Simon Machabée ; Hérode l'embellit et la fortifia pour la garde du Temple qu'il faisait réédifier.—Lorsque la fortune de l'empire romain se jouait en Syrie et en Egypte, Antoine reçut dans son alliance tous les souverains d'Orient, et particulièrement les princes de Syrie qui avaient salué les aigles de Rome et leur payaient tribut ; Hérode fut un des princes les plus délicatement flatteurs pour Rome, pour ses empereurs et pour ses dieux ; il agrandit la cité de Samarie à laquelle il donna le nom de *Sébaste*, mot grec qui a la même signification qu'*Auguste* ; et il fit élever, sur l'emplacement de la tour de Straton, une ville qu'il appela *Césarée*, en l'honneur du César victorieux.

(4) Le Tasse a voulu désigner le lac célèbre nommé mer Morte ou mer Salée dans les Livres saints, *asphaltites lacus*, ou lac de bitume dans les auteurs grecs et latins, et en arabe *Bahr-el-Loud* (mer de Loth). Ce lac séparait la Judée du pays des Moabites. La description du Tasse est conforme aux renseignements donnés par Strabon, Josèphe et Tacite ; le premier de ces historiens rapporte que cette contrée était autrefois fertile et peuplée de plusieurs villes florissantes, lesquelles furent englouties par un tremblement de terre ; parmi ces villes il cite Sodome et Gomorrhe, brûlées par le feu du Ciel, selon le témoignage de l'Ecriture. Les eaux de la mer Morte, chargées d'acide sulfurique, sont plus pesantes que toutes celles connues jusqu'ici ; d'épaisses vapeurs les recouvrent, le bitume de Judée flotte à leur surface. Suivant Josèphe, l'empereur Vespasien fit plusieurs fois jeter dans ce lac des hommes qui ne savaient pas nager, et dont les mains étaient liées derrière le dos : tous revenaient sur l'eau et ne pouvaient être noyés. Voici, du reste, comment s'exprime Tacite sur la mer Morte : « Ce lac, d'un circuit immense, ressemble à une mer, mais ses eaux ont une saveur corruptrice, l'odeur qu'il exhale est pestilentielle ; jamais il n'est agité par les vents, il ne souffre dans ses eaux ni poissons, ni aucun oiseau aquatique. On doute même si c'est de l'eau ; ce qu'on y jette surnage comme sur un corps solide ; sans savoir nager on s'y soutient avec la même facilité. Dans un certain temps de l'année il rejette du bitume. » *Lacus immenso ambitu, specie maris, sapore corruptior, gravitate odoris accolis pestifer, neque vento impellitur, neque pisces aut suetas aquis volucres patitur. Incertæ undæ ; superjacta, ut solido, ferunt ; periti imperitique nandi perinde attolluntur. Certo anni bitumen egerit.....* (Taciti Historiar. lib. V.) Josèphe et Pline parlent à peu près dans les mêmes termes de la mer Morte : *Nihil in Asphaltite Judææ lacus qui bitumen gignit, mergi potest*, dit ce dernier, lib. V, cap. 16. En présence de ces grandes autorités des temps anciens, nous laisserons parler une grande autorité des temps modernes : « Les merveilles racontées de la mer Morte, dit M. de Châteaubriant, ont disparu devant un examen sévère. On sait aujourd'hui que les corps y plongent ou y surnagent, suivant les lois de la pesanteur de ces corps et de la pesanteur des eaux du lac. Les vapeurs empestées qui devaient sortir

de son sein, se réduisent à une forte odeur de marine et à des brouillards, à la vérité malsains comme tous les brouillards. » Au milieu de ces opinions contradictoires, nous sera-t-il permis de faire observer que les nombreuses révolutions du sol, les tremblements de terre, tous les phénomènes enfin qui se sont produits dans les contrées volcaniques de l'Asie, depuis les vieilles époques où Josèphe et Tacite écrivaient, auront sans doute assaini l'air, et modifié les singulières vertus attribuées aux eaux de la mer Morte par les historiens grecs et latins? — On peut aussi consulter sur ce lac le mémoire publié par D'Anville en 1764.

(5) La baguette a toujours été l'attribut que les romans comme la vieille histoire ont mis dans les mains des magiciens; les invocations, les enchantements, tout s'est fait par la baguette, antique tradition orientale empruntée sans doute à Moïse dans le magnifique livre du Vieux Testament. Les premières peintures du XVe siècle nous reproduisent les magiciens avec leurs longs bonnets pointus, leurs robes fourrées, leurs grosses lunettes et une petite baguette en main.

(6) De même que le Tasse confond perpétuellement les saintes traditions du christianisme avec la mythologie païenne, de même il met sans cesse en présence les magiciens et les prophètes dans une indicible confusion : Pierre l'Ermite fait des prédictions comme Ismen ; la prescience de Dieu et celle du démon sont en lutte continuelle. C'est là une vive empreinte du temps dans lequel le poëte écrivait ; c'est là aussi l'expression d'une haute pensée philosophique, de la lutte éternelle entre le principe du bien et le principe du mal.





Clorinde décochant ses traits.

(CHANT XI.)

CHANT XI.

Le capitaine des Chrétiens dirigeait ses pensées vers l'assaut, apprêtait les belliqueuses machines, lorsque Pierre le solitaire le tire à l'écart, et d'un ton sévère lui parle ainsi : « O capitaine! tu prépares les armes terrestres ; ce n'est pas là un digne commencement, le Ciel doit être ton premier appui; invoque par des prières publiques la milice des anges et des saints, elle seule peut te donner la victoire. Le clergé, revêtu de ses ornements, ouvrira la marche; il suppliera l'Eternel par la pieuse harmonie de ses chants; l'exemple des chefs inspirera le respect à la multitude; toute l'armée accompagnera vos pas (1). »

Godefroi approuve ce sage avis de l'Ermite : « Serviteur chéri du Christ, lui dit-il, je me réjouis de suivre ton conseil. Je vais inviter les chefs à se rendre auprès de moi; de ton côté, va trouver les deux pasteurs des peuples, Guillaume et Adhémar; il vous appartient à tous les trois d'ordonner cette pompe auguste et sacrée. » Le len-

demain, le vieillard réunit les évêques et d'autres gens d'église, dans un vallon, autour de l'autel où l'on célébrait le divin service. Là, les clercs se revêtent de robes blanches ; Guillaume et Adhémar la mitre en tête, se couvrent de manteaux dorés qui s'agrafent sur la poitrine et cachent de longs habits de lin (2).

Pierre marche le premier ; il déploie dans les airs le vénérable étendard. Le clergé, partagé en deux lignes égales, le suit d'un pas grave et lent ; humbles de visage et d'une voix suppliante, ils forment un double concert. Guillaume et Adhémar sont placés à côté l'un de l'autre ; après eux Bouillon s'avance ; les autres chefs, deux à deux, viennent derrière lui. Tout le camp, armé pour les défendre, les accompagne ; le peuple se rassemble et sort des retranchements. On n'entend ni la trompette, ni les chants de la guerre, mais les seuls accents de la piété.

Ils vous invoquent, ils vous implorent, Père tout-puissant, Fils égal au Père, et toi, Esprit divin, lié à tous deux par un éternel amour. Soyez propices à leurs désirs, Vierge sainte, Mère de l'Homme-Dieu ; vous, chefs des fulminants escadrons de la céleste milice ; et toi qui dans l'onde sacrée ondoyas les mortels ! Ils sollicitent ton appui, inébranlable soutien de la maison de Dieu, où maintenant ton digne successeur ouvre les portes de la grâce et du pardon ; et vous tous, messagers du glorieux royaume, prophètes de la mort victorieuse du Messie : pour attester ce miracle, vous avez prodigué votre sang, vous vous êtes livrés au martyre ! Exaucez nos vœux, vous tous enfin dont les écrits et les discours ont enseigné la route pénible du ciel. Toi aussi, servante fidèle, chérie du Christ ; tu sus choisir la plus noble vie ! et vous, jeunes vierges, renfermées dans de chastes cellules, unies à Dieu par des liens sacrés ; et vous encore, magnanimes filles, qui, au milieu des tourments, méprisâtes les rois et leurs bourreaux (3) !

Tels étaient les chants des Fidèles ; leurs rangs se

déployaient, tous s'avançaient lentement vers la sainte montagne couronnée d'oliviers, et célèbre dans l'univers; à l'orient, ce mont domine la cité, et n'est séparé de ses murs que par la vallée de Josaphat. Les Fidèles s'y dirigent; leurs chants retentissent sur les collines et dans les cavernes: mille échos leur répondent. Une harmonie cachée anime les bois et les rochers; tous répètent clairement et le grand nom du Christ et celui de Marie. Du haut des murailles, les Païens étonnés contemplent en silence ces pompes inusitées, ces cérémonies inconnues; bientôt revenus de la nouveauté de ce spectacle solennel, les profanes poussent des cris; leurs outrages, leurs blasphèmes font mugir le torrent, et la grande vallée, et la montagne *.

Le peuple de Jésus-Christ n'interrompt point sa douce et chaste mélodie; ces clameurs, semblables au bruit d'une nuée d'oiseaux criards, ne l'épouvantent pas; les flèches de l'ennemi ne peuvent l'atteindre ni troubler les pieux accords de ses chants. Sur la cime de la montagne il orne l'autel où doit s'accomplir le grand sacrifice; des deux côtés brûle une lampe magnifique, brillante d'or et de clarté. Guillaume se pare de riches ornements; silencieux, il prie; tout à coup, d'une voix éclatante, il s'accuse lui-même, invoque Dieu et lui rend grâces. Les premiers de l'armée, à genoux, entourent le saint évêque; la foule, plus éloignée, a le regard fixé sur lui. Enfin, les su-

* . . . . *e di bestemmie e d'onte,*
Muggi il torrente, e la gran valle, e'l monte.

Notre respect scrupuleux à reproduire le mot à mot du texte italien, ce que n'avaient pas fait nos devanciers, nous oblige d'employer l'expression *mugir* dont se sert le poëte en parlant des montagnes, des vallées et des torrents. Cette figure pourra paraître exagérée, mais non point ridicule, pas plus que les sublimes paroles du psalmiste : « Les montagnes sautèrent comme des » agneaux, et les collines comme des béliers. » Du reste, l'emploi du mot *mugir*, appliqué aux torrents, s'explique et se justifie : le Tasse, à l'imitation des anciens, a donné aux fleuves des cornes de taureau; en faisant mugir les torrents, il ne fait qu'amplifier cette poétique fiction.

blimes mystères sont terminés : « Partez, » s'écrie Guillaume; et de sa main sacerdotale il bénit ce peuple de Chrétiens. Pleins de ferveur, chefs et soldats retournent dans le camp (4).

Les Fidèles se dissipent, Godefroi regagne sa tente; des groupes nombreux, empressés, suivent ses pas. Le pieux Bouillon les congédie, retient les chefs, les invite à sa table, et fait placer en face de lui le vieux comte de Toulouse. Un frugal repas ranime les forces des guerriers, chasse leur soif importune : « Demain, leur dit le capitaine, avec la nouvelle aurore, tenez-vous prêts pour l'assaut; ce sera une journée de sueurs et de guerre; aujourd'hui vous et vos troupes reposez-vous. » Les guerriers se séparent; ils consacrent une partie du jour au sommeil, l'autre au travail. Soudain les trompettes des hérauts annoncent les ordres de Godefroi; chaque Fidèle doit être en marche aux premières lueurs de l'aube naissante. La nuit, paisible amie du repos, faisait alors trève aux fatigues.

L'aurore est encore obscure, le jour ne paraît point à l'orient; la charrue ne déchire pas la terre ; le berger ne parcourt pas encore la prairie; les oiseaux dorment sous le feuillage ; on n'entend dans les forêts ni le bruit du cor, ni les aboiements des chiens, et déjà résonne au loin la trompette matinale; le signal du combat retentit jusqu'au ciel. Aux armes, aux armes, tel est le cri général des nombreux escadrons. Godefroi se lève, et ne revêt point sa grande cuirasse habituelle ; il rejette tout pesant fardeau; l'armure légère d'un homme de pied suffit à sa défense. Le bon Raimond voit le capitaine sous ce frêle équipement, il devine son projet, et se dirige vers lui (5).

« Seigneur, lui dit-il, où est ta lourde cuirasse, ton armure garnie de fer? Pourquoi es-tu en partie désarmé? Je n'aime point à te voir exposé aux périls d'une gloire vulgaire. Quelle peut être ton ambition? Serait-ce de monter le premier sur la muraille? Laisse à d'autres ces

exploits, laisse-leur sacrifier une vie moins digne, moins utile que la tienne. Toi, seigneur, reprends tes armes ordinaires. Tu es l'âme du camp, le mobile de nos succès : pour Dieu, aie soin de tes jours! » Il se tait. « Sache, répond Godefroi, que lorsque dans Clermont le grand Urbain me donna cette épée, et de sa main puissante me constitua défenseur de la foi, je ne fis pas seulement vœu de remplir les devoirs d'un capitaine, mais encore d'employer mes forces et mon bras comme un simple guerrier*. Quand j'aurai rangé tous les Fidèles contre l'ennemi, quand j'aurai satisfait à mes devoirs de chef de l'armée, j'irai moi-même combattre sur les remparts, j'accomplirai mes promesses : le Ciel veillera sur moi. »

Bouillon parle ainsi; ses deux frères et tous les chevaliers de France imitent son exemple. Les autres chefs revêtent comme eux une armure légère, et paraissent sous le costume des gens de pied. Cependant les Païens sont déjà groupés sur la partie faible de leurs murailles : c'est le côté du nord se prolongeant vers l'occident. Le tyran impie y rassemble son peuple, sa milice étrangère; les enfants, les vieillards viennent partager sa fortune, ses extrêmes fatigues; ils fournissent à des bras plus robustes, la chaux, le soufre, les pierres, les traits et le bitume. Les autres points de la cité sont à l'abri de tout assaut. Le mur, au-dessus de la plaine, est couvert d'armes, de machines de guerre. Soliman, géant horrible, s'élève de la moitié du corps sur les redoutes. Argant, au milieu des créneaux, montre au loin sa face menaçante; et de la tour angulaire, Clorinde semble planer sur eux tous. Un lourd carquois, des flèches meurtrières sont suspendus aux épaules de la belle amazone; déjà l'arc est dans ses mains, le trait est sur la corde tendue; impatiente de frapper, elle attend l'ennemi au passage. Telle, autrefois, on croyait

* Godefroi de Bouillon n'assistait pas au concile de Clermont, en Auvergne (novembre 1095), où fut prêchée la première croisade par le pape Urbain II. Le duc de Lorraine était alors en Flandre.

voir la déesse de Délos lancer ses traits du sein des nues.

Le vieux roi parcourt la ville à pied, va d'une porte à l'autre, visite les remparts, encourage et rassure les défenseurs. Ici, il double le nombre de ses gens; là, il leur donne une plus grande quantité d'armes; ses soins s'étendent à tout. Les femmes attristées, éperdues, se rendent dans les temples pour invoquer leur dieu imposteur: « O prophète, s'écrient-elles, brise, de ta main juste et forte, les lances des brigands chrétiens; renverse à nos portes formidables les blasphémateurs de ton grand nom. » Leurs prières ne furent point entendues dans l'éternel séjour des pleurs et de la mort. Ainsi, d'un côté, la ville se prépare à la défense; de l'autre, le pieux Bouillon s'avance avec ses gens, et fait déployer leurs étendards.

La sage prévoyance du capitaine a tout prévu. Les hommes de pied ouvrent la marche; il les distribue sur deux lignes obliques, en face des murs qu'il se propose d'attaquer; au centre, se trouvent les terribles instruments de guerre, d'où, semblables à la foudre, s'élancent les pierres et les traits. Derrière les fantassins, Godefroi place les cavaliers, puis il donne le signal de la bataille. Les archers sont si nombreux, les flèches volent en si grande quantité, que déjà la foule des Païens est moins épaisse, les assiégés sont affaiblis; ils périssent ou prennent la fuite. Les Francs précipitent leurs pas; les uns, protégés par des machines, traversent sans danger des nuées de traits; d'autres unissent leurs boucliers et s'en couvrent la tête. Ils arrivent ainsi au fossé, et s'efforcent d'en remplir le vide pour le mettre de niveau avec la plaine. Ce fossé large et profond ne contient ni limon ni eaux croupissantes; bientôt on le comble à l'aide de fascines, de troncs d'arbres et de pierres. L'audacieux Adraste, le premier, pose une échelle et y monte; les flèches et une pluie de bitume bouillant ne peuvent l'arrêter.

On le voyait, ce fier Helvétien, déjà parvenu au sommet des murailles; en butte à mille traits, aucun n'a pu

réprimer sa course hardie. Tout à coup un débris de rocher, d'un poids énorme, rapide comme la bombe, l'atteint sur son casque et le renverse : ce coup formidable est un exploit du Circassien. Le Fidèle presse la terre sous son poids immobile, mais sa blessure n'est pas mortelle. D'une voix cruelle et puissante, Argant s'écrie : « Le premier est tombé; vienne un second prendre sa place. Lâches guerriers, montez à l'assaut sans vous cacher; regardez-moi, ne suis-je pas à découvert? Vous ne resterez pas longtemps à l'abri de vos étranges machines, vous périrez comme des bêtes fauves dans leurs tanières. »

Il dit, et ses discours n'intimident pas les Chrétiens; réunis sous leurs larges boucliers, ils bravent les traits, les pierres les plus pesantes. Déjà le dur bélier, des poutres démesurées menacent les murailles, brisent les portes et les remparts. Cependant une immense roche, poussée par cent bras vigoureux, disperse les groupes les plus épais : on dirait la chute d'une montagne. Les boucliers sont séparés, les casques mis en pièces; la terre est rougie de sang, jonchée d'armes et de cadavres. Les assaillants ne font plus usage de leurs machines; ils dédaignent les périls obscurs, ils les affrontent au grand jour. Les uns grimpent sur des échelles; les autres sapent les fortifications. Le mur croule, et ouvre au milieu des ruines une brèche à l'impétuosité des Francs. Les terribles secousses du bélier agrandissent le passage ; du haut des créneaux, la gent païenne le défend, elle emploie tous les stratagèmes usités dans les batailles; aux redoutables efforts des instruments de guerre, elle oppose des balles de laine; cette matière souple et molle reçoit les coups et les amortit.

Tandis que l'audacieuse troupe des Chrétiens montre une aussi grande valeur, Clorinde a déjà sept fois tendu son arc, sept fois ses traits sont partis; chaque flèche s'est trempée dans un sang noble et digne. L'altière amazone méprise la populace, tout triomphe vulgaire; elle atteint un premier guerrier, c'est le fils du roi des Anglais; à peine

a-t-il levé son bouclier au-dessus de sa tête, un coup funeste lui perce la main droite : son gantelet d'acier ne peut la garantir ; inhabile à manier les armes, il se retire frémissant de douleur et de colère. Le comte d'Amboise expire sur le bord du fossé, le Français Clotaire sur l'échelle ; l'un blessé à la poitrine, l'autre à la ceinture. Le comte de Flandre soulevait le bélier, et au même instant il est frappé au bras gauche ; le fer demeure dans la plaie, on ne peut l'en détacher.

L'imprudent Adhémar contemplait ce cruel combat ; soudain un trait fatal lui déchire le front. Le prélat y porte la main ; un second trait cloue cette main sur son visage ; Adhémar tombe, et les flèches d'une Païenne nagent dans le sang du pieux évêque *. Le courageux Palamède, méprisant tous les périls, s'élance sur les remparts ; la septième flèche de Clorinde lui enlève l'œil droit, traverse l'orbite, et ressort sanglante derrière la tête ; le guerrier chancelle, et meurt au pied de la muraille.

Ainsi elle frappe !... Godefroi, par un nouvel assaut, accable les assiégés ; il conduit vers une des portes la plus grande de ses machines ; c'est une tour de bois chargée d'armes et de troupes, roulant sur un essieu mobile ; elle égale en hauteur les créneaux les plus élevés ; masse mouvante, elle s'approche des redoutes, lance des javelots et tente de s'unir à la muraille opposée. Tel un navire, dans une lutte de mer, cherche à s'accrocher aux vaisseaux ennemis. Les défenseurs de la cité attaquent cette tour, la repoussent avec leurs piques, font pleuvoir des pierres sur son sommet et sur ses roues. Les flèches obscurcissent le ciel ; semblables à deux nues qui s'entrechoquent, souvent le trait est repoussé par un autre trait. Les Sarrasins tombent des remparts, comme les feuilles ou les

* Nous avons dit déjà que l'évêque Adhémar était mort de maladie, après la prise d'Antioche, plus de huit mois avant le siége de Jérusalem. (*Voy.* note 9 du chant 1er, pag. 25.)

encore verts d'' ... des Francs, abrité sous
rêle. ... naçant et dédaigneux ;
fidèles, m ... e flèche fulminante :
de plus ... remparts d'un plus
raye, ... ébranlable Argant
e r
in
... pas ; le trait
... g. Le Cir-
arme. Clorinde arrive ... er de sa
mun. Alors les Francs, à la ... t-il, je
pent les cordes auxquelles les balles ... le et
dues ; ces balles se détachent et laissent ... ne
défense (6).

Battus par la tour, battus par le rude bélier, ... remparts présentent plusieurs ouvertures, et laissent ... dans l'intérieur de la cité les mouvements de l'ennemi. Le capitaine, couvert d'un immense bouclier (il s'en servait rarement dans les batailles), s'avance auprès des murs, examine tout avec attention ; il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour disputer le périlleux passage. Clorinde et le cavalier circassien, sur la hauteur, doivent défendre les créneaux. A cet aspect, une ardeur généreuse enflamme le cœur de Godefroi ; il se retourne vers le bon Sigier qui porte un bouclier et un arc : « O mon fidèle écuyer ! lui dit-il, donne-moi ces armes légères ; je veux essayer de franchir le premier, sur les décombres, ce chemin dangereux ; il est temps de signaler mon courage par quelque noble exploit. » A peine a-t-il parlé, à peine a-t-il changé de bouclier, une flèche rapide lui traverse la jambe, déchire les nerfs et produit une douleur cruelle. Le coup partit de ta main, Clorinde ! la renommée le dit ainsi : toi seule en as l'honneur ; et si dans cette journée les Païens évitèrent la mort ou la servitude, c'est à toi qu'ils le durent.

Cette blessure ne ralentit point la marche du magna-

nime héros; debout sur les ruines, il appelle ses guerriers. Bientôt Bouillon s'aperçoit de la gravité de sa plaie; ses jambes fléchissent sous lui, et le forcent d'abandonner l'attaque. De la main, il fait signe à Guelfe: « Je m'en vais malgré moi, lui dit-il; tiens ma place de capitaine, supplée à mon éloignement. Dans une heure je serai de retour. Je pars et je reviens. » A ces mots, il monte un coursier agile, mais il ne peut entrer dans le camp sans être vu des siens et des ennemis. La fortune des Francs disparaît avec Godefroi. Le Païen sent accroître sa vigueur; son espoir se réveille, son courage se ranime. Les Fidèles ont perdu leur audace, leur impétuosité; leur fer est moins redoutable, le son même de leurs trompettes est languissant. La troupe fugitive des Païens, naguère chassée par la crainte, se montre de nouveau sur la muraille; à l'exemple de l'intrépide guerrière, les femmes saisissent les armes; on les voit, les cheveux épars, courir, lancer des traits; elles ne craignent pas de s'exposer pour la défense de leur ville chérie.

La terreur redouble parmi les Chrétiens : Guelfe, le puissant Guelfe, tombe renversé; le destin l'a choisi entre mille guerriers, et a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. Au même instant, un coup pareil frappe le comte Raimond; le vaillant Eustache est atteint sur le bord du fossé. Les flèches de l'ennemi, souvent mortelles, font toujours de larges blessures. Le succès enhardit le Circassien : « Ce n'est point ici Antioche! crie-t-il aux Fidèles d'une voix tonnante; la nuit ne sera plus favorable à vos artifices. En face de vous se trouvent un soleil brillant, un peuple courageux, une autre manière de combattre. L'amour des victoires, du pillage, est-il éteint dans vos cœurs? N'êtes-vous plus que de faibles femmes épuisées au moindre assaut! »

Ainsi s'exhale la fureur de l'audacieux cavalier. La grande cité qu'il défend ne lui paraît pas assez vaste pour ses exploits; il s'ouvre un passage, franchit la brèche; le tyran

'icée est à ses c
› où nous d
e crains-t
le ces
pa'

ɩe des Francs, abrité sous
enaçant et dédaigneux;
une flèche fulminante:
remparts d'un plus
ébranlable Argant

iste pas; le trait
sang. Le Cir-
le fer de sa
crie-t-il, je
e vole et
oitaine
ren-
nde
ns

pent les échelle
une montagne, et le
Les chrétiens renonc
rent plus à entrer dans la vi
ils cèdent à la colère des de
leurs machines, désormais impuiss
fureur qui les met en pièces. L'un et l
donnent à tous les transports de leur rag
les flammes; armés de torches flamboyantes, il
vers la tour. Ainsi les sœurs de Pluton, ministre
de ses volontés, quittaient autrefois le Tartare pour
leverser le monde, en agitant leurs serpents et leu
flambeaux.

L'invincible Tancrède encourageait les Latins à l'assaut; il voit ces flammes, ces deux torches ardentes; soudain il cesse de parler et court arrêter les Sarrasins; sa prodigieuse valeur les repousse et les met en fuite; en un instant la fortune change l'aspect de la bataille. Le capitaine, blessé, était alors sous sa tente; Baudouin et le bon Sigier sont auprès de lui, de nombreux amis affligés les entourent. Godefroi, impatient, essaie d'arracher le trait funeste; le bois se brise et le fer reste dans la plaie. Le pieux Bouillon veut qu'on emploie pour l'en retirer les moyens les plus violents, il veut que l'on sonde sa blessure: « Avant la fin du jour, s'écrie-t-il, rendez-moi aux combats. » Il dit, et appuyé sur le bois d'une lance, il livre sa jambe à l'acier tranchant.

Hérotime, né sur les rives du Pô, travaille à la guérison du capitaine. Les plantes et leurs vertus, les eaux et leur

15

usage, tout lui est connu. Vieillard chéri des muses, il leur a préféré la gloire plus obscure d'un art utile; par ses chants il pouvait immortaliser le nom des guerriers, il aima mieux par ses soins arracher leurs membres fragiles au trépas. Godefroi, le regard assuré, maîtrise sa douleur. Hérotime, les bras nus, et d'une main légère, tente d'extraire la flèche avec le secours des plantes; puis, armé d'un fer, il croit la saisir : rien ne lui réussit; la fortune ne seconde pas son adresse, ne sourit pas à ses vœux; il devient presque homicide, tant le martyre du héros redouble. Enfin, l'ange protecteur de Bouillon, touché de ses maux cruels, va sur le mont Ida cueillir le dictame, herbe salutaire et veloutée, éclatante comme la pourpre. La nature apprit aux chèvres sauvages à connaître les vertus secrètes de cette plante, elles s'en servent lorsque l'arme du chasseur a déchiré leurs entrailles. L'ange invisible l'apporte, en distille le suc dans des eaux préparées; il mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie à la panacée odoriférante. Le vieillard en verse sur la plaie : la flèche sort d'elle-même; le sang s'arrête, la douleur s'apaise, et la vigueur renaît (7)!

« Ce n'est point mon art, s'écrie Hérotime, ce n'est point la science d'un mortel qui a guéri ta blessure; un ange, j'en suis certain, est descendu sur la terre; sa main céleste t'a prêté secours. Reprends-tes armes et retourne aux combats. » Avide de batailles, le pieux Bouillon met sa chaussure; déjà le casque sur la tête, le bouclier au bras, il a saisi sa forte lance. Mille guerriers le suivent, sortent des retranchements, et marchent vers la Cité; la terre tremble sous leurs pas, une nuée de poussière obscurcit le ciel. Les Infidèles voient de loin l'arrivée de ces troupes; la terreur s'empare d'eux, et les glace d'épouvante.

Trois fois le capitaine pousse un cri; les Chrétiens reconnaissent cette voix altière, signal des batailles; avec une impétueuse ardeur, ils vont encore à l'assaut. Les deux féroces Païens se sont ralliés sur les débris des murs; ils en défendent vaillamment le passage contre Tan-

crède et ses guerriers. Le capitaine des Francs, abrité sous ses armes, s'approche d'un air menaçant et dédaigneux; bientôt il décoche au fier Circassien une flèche fulminante: jamais aucune machine n'a frappé les remparts d'un plus terrible coup. Le trait fend l'espace; l'inébranlable Argant lui oppose son bouclier.

Le bouclier cède, la dure cuirasse ne résiste pas; le trait perce l'armure du Païen et l'inonde de son sang. Le Circassien n'éprouve aucune douleur, il arrache le fer de sa blessure, et le dirige sur Godefroi: « Tiens, s'écrie-t-il, je te renvoie ton arme! » L'instrument de vengeance vole et revole dans les airs: il n'atteint pas Godefroi. Le capitaine se courbe; l'arme cruelle passe au-dessus de sa tête, renverse le fidèle Sigier, et lui fait au gosier une profonde plaie: ce guerrier, expirant pour son maître, quitte sans regret le séjour de la lumière. Une pierre lancée par le grand Nicéen blesse le chef des Normands; il tourne sur lui-même et tombe avec fracas. Bouillon ne peut plus supporter tant d'injures; l'épée au poing, il gravit les ruines amoncelées, et va porter la guerre au milieu des ennemis. De merveilleux exploits signalent la valeur du Franc; la lutte devient meurtrière. Soudain la nuit paraît, elle couvre le monde de son obscur manteau; ses ombres pacifiques calment le courroux des mortels. Godefroi cesse de combattre et se retire.

Avant d'abandonner le champ de bataille, le pieux Bouillon fait retirer les malades et les blessés; il sauve de la fureur des ennemis ses belliqueuses machines, et cette grande tour, terreur première de la gent Infidèle, encore redoutable, quoique brisée en plusieurs endroits. Echappée à de nombreux périls, elle allait être en sûreté; mais semblable à un navire, qui, après avoir bravé les vagues, la mer en furie, échoue sur le sable, et périt sur un écueil à la vue du port; ou telle qu'un coursier, vainqueur des précipices, tombe à la porte de sa retraite: ainsi la tour chancelle; deux de ses roues se détachent, et la laissent

suspendue comme une immense ruine ; les troupes la soutiennent, bientôt des mains habiles auront relevé ses débris. Elle sera réparée avant le lever du soleil, Godefroi l'exige ; il l'entoure de gardes, en place à toutes les avenues. De la Cité on entend le bruit des marteaux, les cris des travailleurs : on distingue leur ouvrage à la lueur de mille flambeaux resplendissants.



NOTES DU CHANT XI.

(1) Ce beau chant du Tasse débute par la procession des Croisés ; c'est un fait historique, et qui a sa grande poésie. Tous les chroniqueurs parlent avec enthousiasme de cette solennité religieuse ; leur âme fervente s'exalte à la vue de l'armée des Chrétiens faisant sept fois le tour de la Cité sainte, parcourant pieds nus la montagne des Oliviers, où tant de pieux souvenirs devaient réveiller leur zèle. Le Tasse, nous le répétons, a étudié les chroniques ; il leur a emprunté la plupart des faits historiques de sa magnifique épopée, de même qu'il s'est empreint de la lecture d'Homère, de Virgile pour la poésie, et des romans de chevalerie pour tous les épisodes romanesques, les combats à outrance, les enchantements et les magiciens. Guillaume de Tyr, Guibert de Nogent, Robert le Moine, Albert d'Aix, ont été compulsés par le poëte, mais c'est surtout dans le récit de Raoul de Caën qu'il s'est inspiré ; on croit même reconnaître une certaine ressemblance de style. Raoul de Caën est un écrivain spirituel, ingénieux, d'une imagination vive, vraie, quelquefois brillante ; son œuvre, composition moitié historique, moitié poétique, où les vers se mêlent à la prose, contient les plus curieux incidents de la Croisade, et les chevaleresques actions de tous ces héros épiques. Nous aurons occasion de le citer souvent. Raoul de Caën parle de la procession des Croisés ; mais tout préoccupé des merveilleux exploits de Tancrède, dont il retrace minutieusement la vie, il semble avoir négligé cette cérémonie imposante. Albert d'Aix entre dans plus de détails ; nous allons les faire connaître, car les processions chrétiennes étaient alors un dénombrement tel que les fait Homère. A toutes les époques, les peuples ont aimé ces solennités extérieures où la foi se manifeste hautement et à la face du soleil.

« Les princes de l'armée, écrit Albert d'Aix, crurent devoir, d'après l'avis des évêques et des membres du clergé, consulter un homme de Dieu qui habitait solitaire dans une tour antique et d'une grande hauteur, située sur la montagne des Oliviers, et lui demander ce qu'ils avaient à faire, quel parti ils devaient prendre d'abord, en lui annonçant l'ardent désir qu'ils éprouvaient d'entrer dans la ville sainte et de visiter le sépulcre du Seigneur, après avoir entrepris un long voyage dans ce dessein et bravé des périls infinis. L'homme de Dieu, ayant appris leurs projets, leur donna le conseil de commencer en toute dévotion à se mortifier par des jeûnes, de continuer assidûment leurs prières, et d'aller ensuite avec plus de confiance, et, sous la protection de Dieu, livrer des assauts contre les murailles et les Sarrasins qui les défendaient. Par suite des conseils de l'homme de Dieu, les évêques et le

clergé ordonnèrent un jeûne de trois jours, et le sixième jour de la semaine tous les Chrétiens marchèrent en procession autour de la ville; ils se rendirent de là sur la montagne des Oliviers, vers le lieu où le Seigneur Jésus monta aux cieux; et se portant sur une autre place, celle où il enseigna à ses disciples à prier, ils s'y arrêtèrent en toute dévotion et humilité. Sur ce même emplacement, Pierre l'Ermite et Arnould, clerc doué de beaucoup de science et d'éloquence, ayant parlé au peuple, apaisèrent les nombreuses querelles qui s'étaient élevées entre les pèlerins en diverses occasions. Leurs exhortations spirituelles parvinrent aussi à éteindre l'inimitié qui régnait depuis longtemps entre le comte Raimond et Tancrède, et qui provenait de l'injustice du comte Raimond, lequel refusait de payer à Tancrède la solde qu'il lui avait promise. Les deux princes furent touchés de componction et se réconcilièrent. Après eux beaucoup d'autres Chrétiens se réunirent également en bonne intelligence, et toute la procession des pèlerins descendit alors de la montagne des Oliviers et se rendit sur la montagne de Sion, dans l'église de la sainte Mère de Dieu; pendant le trajet, des clercs vêtus de blanc portaient avec respect des reliques de saints. » (*Alb. Aquens. Chronic. Hierosoly.*, lib. VI.)

Le récit de l'abbé Guibert contient quelques nouveaux renseignements. « Avant d'entreprendre l'assaut, s'écrie-t-il, les pontifes et les prêtres ordonnèrent au peuple de chanter des litanies, de célébrer un jeûne, de se mettre en prière et de faire des aumônes. Se souvenant du sort de l'antique Jéricho, se rappelant que jadis les Israélites avaient fait sept fois le tour de la place au bruit des trompettes retentissantes, portant devant eux l'arche sainte avant de renverser les murailles de la cité perfide, les Chrétiens s'avancèrent en procession, humbles de corps et d'esprit, invoquant en pleurant tous les saints; ils parcoururent l'enceinte extérieure de Jérusalem, marchant pieds nus; les seigneurs et le peuple prirent part à cette cérémonie, implorant tous ensemble les secours du Ciel. Cette procession s'accomplit avec ferveur et dans la plus grande humilité. » (GUIBERT DE NOGENT, liv. VII.)

(2) Le Tasse décrit ici le costume grec des prêtres, qui est le vêtement sacerdotal constamment adopté par l'Eglise latine; toutes les peintures des Xe et XIe siècles, les fresques des basiliques de Rome donnent cet habillement aux prêtres, aux apôtres et au Christ luimême. Le costume grec du clergé s'était transmis intact au moyen âge, et s'est perpétué jusqu'à nos jours. Quant aux ordres monastiques, le vêtement de bure au large capuchon, la corde noueuse qui ceint le corps du pauvre moine, tout cela est emprunté aux serfs de l'époque féodale.

(3) Cette invocation de la Trinité sacrée, de la Vierge Marie, des anges, des apôtres et des martyrs, est une véritable profession de foi catholique du Tasse; on dirait vraiment qu'il en a besoin, tant il a mêlé dans son poëme le sacré au profane, la mythologie à la croyance chré-

me. Il ne faut pas oublier que l'Inquisition veillait alors sur les trines catholiques; le Tasse dut faire sa profession de foi pour évi- les poursuites du Saint-Office contre les libertés poétiques de son re.

4) La bénédiction de l'armée, cette confession générale, était dans mœurs de la chevalerie; les Croisés, avant d'aller aux batailles, de- ndaient aux clercs d'Eglise l'absolution de leurs fautes, et on lisait bulle d'indulgence du pontife à ceux qui se rendaient dans la rre-Sainte. Toutes les prières pour la bénédiction de la croix, des nes, de l'épée et des drapeaux, ont été réunies en un volume par les lres du pape Clément VIII, sous le titre de *Pontifical romain;* la ²mière édition est de 1596. Urbain VIII en fit faire une seconde ition plus correcte, en 1634; elle a été plusieurs fois réimprimée. en n'est beau comme ces cérémonies religieuses; lorsqu'on bénis- it les armes, un évêque debout et sans mitre haranguait les Fidèles ii prenaient la croix : « Dieu tout-puissant, s'écriait-il, dans la ain duquel est la victoire, et qui avez accordé à David des forces ad- irables pour renverser le rebelle Goliath; nous prions humblement otre clémence de daigner bénir ces armes et d'accorder la grâce à vos erviteurs, qui désirent les porter et s'en servir librement et victorieu- ement pour la défense et la protection de la sainte Mère l'Eglise, es pupilles et des veuves, et contre les attaques des ennemis invisibles t visibles! »

Il y avait ensuite la bénédiction des drapeaux. La multitude des Chrétiens entourait les pieux étendards, et le prélat, à genoux, les mains ointes, le regard fixé sur le ciel, priait ainsi : « Dieu toujours tout- uissant, qui êtes la bénédiction de tous et la force des triomphateurs, egardez favorablement les prières de notre humilité, et sanctifiez par otre bénédiction céleste cet étendard qui est préparé pour la guerre, fin qu'il soit formidable contre les nations rebelles, et qu'environné le vos forces, il soit terrible aux ennemis du peuple chrétien, l'appui le ceux qui ont confiance en vous, et le garant de la victoire; car vous êtes le Dieu qui détruisez les armées et fortifiez du secours céleste ceux qui espèrent en vous. » L'évêque faisait une aspersion sur les dra- peaux, puis il s'asseyait et les remettait à ceux qui étaient placés de- vant lui : « Recevez ces drapeaux sanctifiés par la bénédiction céleste, leur disait-il; qu'ils soient terribles aux ennemis du peuple chrétien; que le Seigneur vous fasse la grâce de pénétrer sains et saufs au milieu des bataillons ennemis pour son nom et pour sa gloire. » (*Pontifical romain*, p. 359 et suiv.)

(5) Les barons du moyen âge avaient deux espèces d'armures; ou ils se revêtaient de l'épaisse cuirasse, du cuissard, du casque lourd, de la forte épée; ou bien ils avaient une simple cotte de mailles, un lég r gantelet, une tunique serrée de taille et un petit bouclier. On retrouve

cette différence de costume dans les grandes figures de pierre couchées sur les tombeaux des vieilles cathédrales; on reconnaît par là si le noble chevalier est mort en paix ou en guerre. Lorsqu'il est mort paisible en son manoir, entouré de son chapelain, de ses pages et servants, lorsqu'il a obtenu la rémission de ses fautes, il est étendu avec une tunique, souvent un faucon au poing, le levrier aux pieds et la toque féodale sur son chef. Quand le baron est mort en guerre, au milieu des rudes batailles, il est couvert de son armure toute blasonnée, et sa main droite, posée sur sa longue épée, semble vous menacer encore.

(6) Les opérations militaires des Croisés, telles que les décrit le Tasse, sont d'une scrupuleuse vérité historique; seulement le poëte transporte à ce premier assaut contre les murs de la Cité sainte des détails qui ne devraient faire partie que de l'assaut général donné un mois plus tard. Rétablissons les faits. Les Chrétiens dressèrent leur camp en face de Jérusalem le 7 juin 1099 (*voyez* la note 5, p. 70). Trois jours après leur arrivée, le 10 au matin, d'après Robert le Moine, liv. IX, ils assaillirent les murailles. A cette époque ils étaient dépourvus de toute espèce de machines de guerre, et la forêt qui leur fournit plus tard les matériaux nécessaires pour la construction des tours, n'était pas encore découverte : les pieux guerriers n'avaient pour eux que leur enthousiasme; cela ne leur suffit pas, en présence des formidables remparts et de la courageuse résistance des Sarrasins : l'armée chrétienne fut repoussée. Voici comment s'expriment à ce sujet les chroniqueurs. « Le troisième jour du siége, écrit Albert d'Aix, les Chrétiens se revêtirent de leurs cuirasses et de leurs casques, en vertu des ordres des princes, et, se couvrant de leurs boucliers, ils assaillirent les murailles et les remparts. Les Infidèles furent vigoureusement attaqués à coups de pierre, avec des frondes et des flèches qui volaient par-dessus les murailles, et l'on combattit durant une bonne partie de la journée : beaucoup de Fidèles furent blessés et mis hors de combat; quelques-uns d'entre eux eurent les yeux percés par des flèches. Les Chrétiens, irrités des maux que souffrait le peuple, redoublaient d'ardeur et se battaient avec acharnement; ils attaquèrent fortement les murs extérieurs que l'on appelle *Barbacane*, et les endommagèrent sur quelques points avec des marteaux en fer; ce jour-là cependant ils ne purent pousser bien loin leur entreprise. » (*Alb. Aquens. Chronic. Hierosoly.*, lib. VI.)

Raimond d'Agiles accuse les Croisés de faiblesse et d'indécision : « Un jour que les princes étaient venus visiter un ermite sur la montagne des Oliviers, celui-ci leur dit : « Si demain vous assiégez la ville jusqu'à la neuvième heure, le Seigneur vous la livrera. » Et comme ils lui répondirent : « Nous n'avons pas de machines pour attaquer les murailles, » l'ermite leur dit alors : « Dieu est tout-puissant, et, s'il le veut, il escaladera une muraille avec une échelle de jonc : le Seigneur est toujours près de ceux qui travaillent pour la vérité. » Ayant en conséquence préparé leur échelle, le lendemain ils attaquèrent la ville

depuis le matin jusqu'à la troisième heure, avec une si grande vigueur, que les Sarrasins se virent forcés d'abandonner le mur intérieur, car les nôtres détruisirent les ouvrages avancés, et quelques-uns d'entre eux montèrent même jusque sur les murs intérieurs. La ville était donc au moment d'être prise, lorsque la crainte et la faiblesse se glissèrent dans le cœur des nôtres : ils renoncèrent à leur entreprise, et alors nous perdîmes un grand nombre d'hommes. » (Raimund. de Agiles, *Historia Francorum*, etc.)

« J'ai entendu dire, j'en prends Dieu à témoin, s'écrie l'abbé Guibert, par des hommes très-véridiques qui faisaient partie de cette expédition du Seigneur, que, lorsque la milice chrétienne revint de cet assaut sans avoir pu obtenir aucun succès, on voyait les plus braves chevaliers se retirer loin des murailles, frappant des mains, poussant de déplorables lamentations, et se désolant, comme si Dieu les eût entièrement abandonnés. » (Guibert de Nogent, liv. vii. — Guillaume de Tyr, liv. viii.)

S'il faut en croire Raoul de Caën, ce fut Tancrède, le vaillant Tancrède qui monta le premier sur l'échelle, et non point l'Helvétien Adraste, personnage d'invention du Tasse. « Impatient de tout délai, s'écrie le poétique chroniqueur, déjà Tancrède s'avançait sur les premiers échelons ; déjà sa main droite, armée du glaive, menaçait semblable à la foudre. En lui se réunissaient la grandeur de la naissance, l'illustration du nom, la faveur des services passés, l'espoir des services futurs : aussi les Chrétiens s'opposèrent-ils à son dessein, et désarmèrent ce bras qui s'était déjà porté en avant. Un jeune homme se présente alors pour prendre sa place. Heureux sur tous les échelons, depuis le premier jusqu'au dernier, le malheur l'atteignit au terme même de son entreprise. Déjà, en effet, il avait saisi de la main gauche le sommet de la muraille, quand tout à coup un glaive ennemi tombe sur lui, de telle sorte, que celui qui venait de monter avec ses deux mains, et rapide comme la foudre, put à peine redescendre, privé de son arme, et presque entièrement de l'usage de sa main. Et afin que l'obscurité du silence ne laisse pas sans récompense l'audace d'un si brave chevalier, je dirai qu'il avait nom Rembaud, originaire de la terre de France, surnommé Créton, né à Chartres, d'une noble race, rempli de force et de vaillance ; mais, malgré cette force et cette vaillance, on le rapporta blessé. Nul ne prit sa place ; chacun redoutait les glaives ennemis et un millier d'épées prêtes à tomber sur un seul homme qui monterait ; car tous les combattants de la ville s'étaient rassemblés sur ce point. Frustrés dans leurs espérances, voyant la fortune favoriser les défenseurs de la place et résister aux assiégeants, les Chrétiens enlevèrent alors leur échelle, qui non-seulement leur avait été inutile, mais de plus pernicieuse : tentative cependant bien excusable, si l'on considère à quel point elle était hardie et singulière. » (Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, cap. 119.)

Tel fut le premier assaut, d'après l'histoire et les chroniques ; il précéda de plus d'un mois (10 juin — 14 juillet) l'attaque générale qui fut suivie de la reddition de la ville. Nous donnerons à sa véritable place, c'est-à-dire au chant xviiie, la description de cette attaque et des ma-

chines de guerre employées par les Croisés. — Les histoires arabes sont très-défectueuses sur tous ces événements; elles s'en occupent à peine. Ibn-Giouzi, Mogir-Eddin, Ibn-Zouiak ne se réveillent que pour déplorer la prise de Jérusalem, et nous citerons plus tard des poésies arabes où la pompe du style oriental se déploie dans toute sa magnificence.

(7) Le Tasse suit encore les opinions des romanciers sur l'art de guérir les blessures et d'opérer les cures merveilleuses par les simples. Le Dictame ou Dictamne (*origanum Creticum*) se trouve en France; quoique cette plante ne croisse pas naturellement, elle est cependant commune dans les jardins : ses feuilles et ses fleurs sont en usage pour diverses maladies. Il en est question dans Pline, lib. XXV, cap. 4; Dioscorides en parle lib. III, cap. 37, de son célèbre ouvrage grec sur la *Matière médicale générale;* Cicéron, livre Ier de son traité *de naturâ Deorum*, et Virgile, lib. XII de l'*Énéide*. Du reste, tout ce passage de la guérison de Godefroi est emprunté pour ainsi dire mot à mot à Virgile, depuis ce vers :

Dictamnum genitrix Cretæa carpit ab Ida,

jusqu'à ceux-ci :

. . . . *Spargitque salubris*
Ambrosiæ succos, et odoriferam Panaceam.





Enfance de Clorinde.

(CHANT XII.)

CHANT XII.

Il était nuit; l'armée chrétienne, fatiguée, ne se reposait point encore; elle veillait auprès de la tour, et protégeait les ouvriers. De leur côté, les Païens réparaient les murailles de la ville, relevaient ses remparts. Dans l'un et l'autre camp, on panse les plaies, on prend un égal soin des blessés. Déjà la plupart des travaux nocturnes touchent à leur fin; les épaisses ténèbres et le silence invitent au sommeil. L'intrépide Clorinde, avide d'honneurs et de gloire, reste toujours debout; le Circassien l'accompagne, et tous deux cherchent à réveiller le zèle assoupi des travailleurs. La guerrière se dit à elle-même : « Aujourd'hui, Argant et le roi de Nicée ont accompli des prodiges; seuls, ils ont pénétré au milieu de la troupe des Chrétiens; seuls, ils ont détruit ses machines; et moi, du haut d'une tour, j'ai combattu, mais de loin. Est-ce donc là tout ce qu'une femme peut oser? Naguère, sur les montagnes, dans les forêts, je

poursuivais les bêtes fauves; maintenant, entourée de braves cavaliers, alors qu'il faudrait déployer une mâle valeur, je me montre faible et timide! Que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe et me cacher dans la retraite? » Ainsi parle en secret la guerrière; sa pensée s'arrête à un grand projet.

Clorinde se tourne vers Argant : « Dès longtemps, seigneur, lui dit-elle, mon esprit inquiet roule une entreprise insolite, audacieuse; ou c'est Dieu qui me l'inspire, ou bien les mortels se font un dieu de leur volonté. Regarde ces brillantes lumières hors du camp des ennemis; j'irai là; armée du fer et de la flamme, je brûlerai leur tour. Ce résultat obtenu, le Ciel fera le reste! Si le sort s'oppose à mon retour, je laisse à tes soins mes fidèles suivantes, et un homme qui eut pour moi l'amour d'un père; fais reconduire en Egypte ce vieillard débile et ces jeunes filles attristées. N'oublie pas ma prière : cet âge et ce sexe sont dignes de ta pitié! »

Argant s'étonne; une noble ardeur embrase sa poitrine : « Tu irais là, s'écrie-t-il, et tu me laisserais ici confondu parmi le vulgaire; et je pourrais contempler en sûreté la fumée et les flammes! Non, j'ai été associé à tes armes, je veux l'être à tes périls et à ta gloire. Mon cœur, semblable au tien, méprise la mort; il est beau d'échanger sa vie contre son honneur. — Tu as donné une éternelle preuve de ta vaillance dans la dernière sortie, répond Clorinde. Je suis femme; ma perte ne tournerait pas au dommage de la cité, et toi, si tu tombes, (puisse le Ciel écarter ce présage!) qui restera pour défendre les remparts? — Vainement tu veux opposer de trompeuses excuses à ma ferme résolution, réplique le Circassien. Je suivrai tes pas, si tu me conduis; je les devancerai, si tu me refuses. »

Tous deux se rendent chez le roi. Aladin les accueille au milieu de ses plus sages conseillers, de ses guerriers les plus illustres : « Seigneur, lui dit Clorinde, daigne nous

écouter et agréer nos propositions. Argant promet de brûler la grande machine des Chrétiens : les promesses d'Argant ne sont pas vaines! Je l'accompagnerai. Nous attendons que la fatigue ait rendu plus profond le sommeil des ennemis. » Le roi lève au ciel ses deux mains; des larmes de joie inondent ses joues ridées; il s'écrie : « Louange à toi, assez bon pour abaisser tes regards sur tes serviteurs et sauver mon royaume! Soutenu par des bras aussi formidables, ce royaume ne peut périr. Et quels dons, quels présents, quels honneurs pourront jamais égaler tes services, couple vaillant et honoré! L'immortelle voix de la renommée publiera ta victoire; elle remplira le monde du bruit de tes exploits. La récompense de ton action est dans ton action même; la moitié de mon empire serait encore un faible prix *. »

En présence de Soliman, le vieux roi presse dans ses bras Clorinde et le Circassien. Le soudan ne peut cacher la jalousie de son cœur : « J'ai saisi l'épée, s'écrie-t-il, ce n'est pas en vain! Je marcherai votre égal, ou du moins j'irai sur vos traces.— Ah! répond Clorinde, nous serons donc tous à cette entreprise! et si tu viens, qui protégera la Cité? » Argant prépare un refus altier au terrible roi de Nicée; Aladin le prévient, s'approche de Soliman : « Magnanime guerrier, lui dit-il, ta valeur s'est toujours montrée avec éclat; jamais l'aspect du péril ne t'a étonné, jamais les guerres n'ont affaibli ton courage. En sortant de ces murs, tu feras des prodiges dignes de ta main, je le sais; mais n'est-il pas dangereux de vous éloigner tous à la fois, et de laisser la ville dépourvue de ses soutiens les plus célèbres? Je m'opposerais même au départ d'Argant

* Il y a sans doute peu de ressemblance entre Argant et Clorinde, Nisus et Euriale; cependant le projet, les discours, la démarche auprès d'Aladin, le transport de joie et d'espérance dont le vieux roi est saisi, tout est conforme ici à la célèbre aventure des deux amis, telle qu'elle est racontée par Virgile; les expressions sont les mêmes, et la poésie italienne n'est que la traduction exacte des beaux vers latins. lib. IX de l'*Enéide*.

et de Clorinde, si leur projet me paraissait moins utile, ou si d'autres bras pouvaient l'exécuter.

» Des gardiens vigilans entourent la machine hostile; un petit groupe de mes gens ne suffirait pas pour les attaquer; il serait inopportun d'en faire sortir un grand nombre. Deux guerriers se chargent de l'entreprise; déjà ils ont couru de semblables dangers : laissons-les partir; eux seuls feront plus que mille soldats. Il est de l'honneur de ta couronne de demeurer sur les remparts. Lorsque Clorinde et Argant reviendront après avoir allumé l'incendie, et ils y réussiront, j'en suis certain, la troupe ennemie les poursuivra : alors tu iras les protéger et les défendre. » Aladin s'exprime ainsi; le soudan cède à ses conseils, mais ses traits ont perdu leur gaieté.

« Ne sortez pas encore, ajoute Ismen, une plus grande obscurité est nécessaire; j'apprête un mélange de diverses matières qui s'attacheront à la tour et la brûleront en un instant (1); peut-être aussi, en différant, vous trouverez endormis la plupart des gardiens. » Cet avis est approuvé, et les deux Païens, sous leur tente, vont attendre le moment favorable à leurs desseins. Clorinde quitte ses habits tissus d'argent, son magnifique cimier, son armure fulminante; elle prend un casque sans plumes et sans dorures, une cuirasse noircie, triste présage de son malheur. Sous ce déguisement, elle espère marcher inconnue au milieu des ennemis. L'eunuque Arsète est à ses côtés; il l'avait soignée au berceau, il avait veillé sur elle dès l'enfance. Quoique courbé sous les années, Arsète accompagnait toujours la guerrière; il la voit changer ses armes, et devine l'immense péril où elle va s'exposer. Il s'en afflige; il la supplie, par ses cheveux blanchis à son service, par le doux souvenir de ses soins, d'abandonner son projet. Clorinde lui résiste.

« Puisque ton esprit altier persiste dans sa résolution funeste, dit le vieillard; puisque ni mon âge, ni mes larmes, ni mes prières ne peuvent te fléchir, je vais te dévoiler

l'obscur mystère de ta naissance ; tu choisiras ensuite pour guides, ou mes conseils, ou tes désirs. » Arsète poursuit, et Clorinde, l'œil immobile, l'écoute en silence.

« Sénape gouvernait autrefois l'heureux pays d'Ethiopie (2) ; peut-être y règne-t-il encore. Il suivait la loi du Christ, et son peuple mulâtre la suivait comme lui. Esclave et païen, j'obéissais aux ordres de la reine, princesse au teint bruni ; mais le noir ne nuisait point à sa beauté. Sénape l'aimait avec passion ; sa jalousie égalait son ardeur, et prenait chaque jour un plus grand empire sur son cœur agité. Il éloignait sa femme des mortels ; il aurait voulu la cacher au Ciel même. La reine, sage et modeste, trouvait son bonheur dans le bonheur de son époux. De pieuses peintures ornaient sa chambre et représentaient une touchante histoire. Une jeune fille, blanche de figure, aux joues de vermillon, était serrée dans les griffes d'un dragon furieux ; un cavalier, la lance au poing, frappait le monstre et lui arrachait la vie. Souvent la reine était devant ce tableau ; là, elle adressait ses prières et faisait l'aveu de ses fautes.

» Bientôt elle devient mère, et met au jour une enfant d'une blancheur de neige ; cette enfant, c'était toi !.... Ta couleur insolite l'étonne, la trouble ; la jalousie du roi lui est connue ; en voyant la nuance de ton visage, peut-être doutera-t-il de la fidélité de sa femme : elle se décide à te dérober à ses regards, et substitue à ta place une petite négresse née quelques jours auparavant. Les femmes de la reine, et moi, son fidèle esclave, pénétrions seuls dans la tour où elle était renfermée ; tu fus confiée à mes soins. On ne put te donner le baptême : l'usage de ces contrées ne le permettait pas. Ta mère m'ordonna, en pleurant, de te conduire dans un pays lointain et d'y veiller sur ton enfance ; ses sanglots interrompaient ses plaintes. Qui pourrait exprimer sa douleur ? Qui pourrait dire le nombre de ses baisers, et combien de fois elle répéta ses derniers adieux ?

« O Seigneur, s'écriait-elle, les actions les plus secrètes te sont connues; tu peux sonder le fond de mon cœur, tu peux voir s'il fut toujours pur, si toujours ma pensée et mon corps conservèrent leur chasteté : je m'humilie en ta présence! Aujourd'hui je t'implore, mais ce n'est pas pour moi : sauve cette petite innocente; je suis contrainte de la repousser de mon sein, de lui refuser tout aliment! Permets qu'elle vive, ô mon Dieu, qu'elle ressemble à sa mère par l'honneur, et non par l'infortune! Toi, guerrier céleste; toi, qui as arraché une jeune vierge à la dent cruelle de ce dragon, j'ai allumé de pieux flambeaux devant ton image, j'ai brûlé de l'encens, je t'ai offert de l'or; prends pitié de ma fille, et dans les chances diverses de la fortune j'aurai recours à toi! » En disant ces paroles, sa poitrine était oppressée, une pâleur mortelle était empreinte sur ses traits.

» Je te pris dans mes bras, je te dérobai à tous les regards; et, pour éviter les soupçons, je te plaçai au milieu d'une petite corbeille, cachée sous des feuilles et des fleurs. Le soir, je partis furtivement; je me dirigeai vers une sombre et obscure forêt. Tout à coup une tigresse vient à moi; son aspect féroce me glace d'épouvante; je te pose à terre, je saute sur un arbre. La bête fauve roule ses yeux farouches. Soudain elle paraît plus calme; elle s'approche lentement et te caresse avec sa langue; tu lui souris, ta main enfantine se porte avec confiance dans sa gueule béante. Enfin, elle se couche auprès de toi, elle t'offre ses mamelles, et tu les saisis avec avidité. Confondu, étonné, j'admire ce prodige. Bientôt l'animal s'éloigne, après t'avoir rassasiée de son lait (3).

» Je descends, je te reprends dans mes bras, et, poursuivant ma route, je m'arrête sur la fin du jour auprès d'une petite ville, où je te fis nourrir secrètement. Seize mois s'écoulèrent; ta langue apprit à former les premiers sons, tes pieds hasardèrent les premiers pas. J'étais parvenu à un âge voisin de la vieillesse; riche des trésors

dont la reine m'avait comblé, ennuyé de cette existence errante, je sentais le besoin de visiter ma patrie, de revoir mes anciens amis, et de passer l'hiver de la vie dans mes propres foyers. Je pars pour l'Egypte, pays de ma naissance; je t'emmène avec moi. Arrivé sur les bords d'un torrent, je me trouve assailli, d'un côté par les ondes, de l'autre par des voleurs. Que devais-je faire? Me sauver, et ne point abandonner mon précieux fardeau. Je me jette à la nage; ma main droite résiste au courant, ma main gauche sert à te soutenir.

» Les eaux sont rapides; au milieu du torrent, elles tournent et se replient sur elles-mêmes; déjà elles m'enveloppent, elles vont m'engloutir. Je te délaisse! mais les vagues te soulèvent et te portent, le vent les seconde, et te pose sans accident sur le sable : épuisé de fatigue, j'y arrive avec peine. La nuit suivante, au moment où le silence de l'univers est le plus profond, je vois en songe un guerrier. D'un air menaçant il m'appuie son épée nue sur le visage : « Je te commande d'exécuter les ordres que tu as reçus, me dit-il d'un ton impérieux; baptise cette enfant chérie du Ciel : je la défends, je la protége. Pour elle, j'ai inspiré de la pitié à une bête féroce, j'ai donné des entrailles à un torrent. Malheur à toi si tu ne crois pas à mes paroles! » Je me réveille en sursaut, je continue mon voyage avec les premières lueurs du jour. Je ne m'occupai point de ton baptême : un simple rêve ne put dompter mes croyances, et, oubliant les prières de ta mère, je t'élevai dans la foi païenne. Tu croissais; courageuse et hardie, tu domptais la nature et la timidité de ton sexe : tu acquis de la gloire et un renom. Ta récente carrière, tu la connais; tu sais aussi qu'aux jours des batailles, je t'ai toujours accompagnée avec la tendresse d'un père et la fidélité d'un vieux serviteur.

» Hier, un profond sommeil avait fermé mes paupières, et le même guerrier m'apparut encore en songe; son regard était plus sinistre, sa voix plus terrible que la pre-

mière fois : « Félon, s'écriait-il ; le moment approche où Clorinde doit échanger sa vie et son destin ; quel que soit ton mauvais vouloir, elle m'appartiendra ; la douleur sera ton partage ! » Il dit, et d'un vol rapide il fend les airs. Ce songe, cette vision, présagent un événement funeste. N'en doute pas, objet cher à mon cœur, le Ciel te menace ! Je ne sais : peut-être est-il indigné de voir mépriser sa religion, peut-être cette religion est-elle la seule véritable. Ah ! je t'en prie, quitte tes armes ; réprime ton courage ! » Arsète sanglote et se tait. Clorinde semble troublée : une vision pareille à celle du vieillard avait agité son sommeil. Bientôt sa belle figure a repris toute sa sérénité : « Je suivrai la croyance que tu m'as inspirée au berceau, s'écrie la guerrière ; aujourd'hui voudrais-tu m'en faire douter ? Je n'abandonnerai point par crainte mes armes ni mon entreprise : un cœur magnanime affronte tout ! J'irai en avant, dût la mort s'offrir à ma vue sous son aspect le plus hideux ! » Clorinde console le vieux Arsète ; l'heure n'est pas éloignée où elle doit unir les effets aux promesses ; elle part, et va rejoindre Argant, le compagnon de ses périls. Ismen, auprès d'eux, excite, aiguillonne leur valeur déjà si puissante ; il leur donne du soufre, du bitume et du feu caché dans un vase d'airain.

Les deux guerriers sortent en silence ; ils descendent la colline avec promptitude, et atteignent les lieux où s'élève la machine ennemie. Leur courage s'exalte, leurs cœurs tressaillent, leur ardeur ne peut se contenir ; ils saisissent vaillamment le fer. La garde effrayée pousse un cri, et leur demande le mot de ralliement. Les Païens s'avancent sans répondre : « Aux armes ! aux armes ! » s'écrie la sentinelle d'une voix tonnante. Le couple audacieux ne se cache plus, il précipite ses pas. Semblable à la bombe ou au tonnerre, qui en un clin d'œil éclate et brille, Clorinde et le Circassien arrivent à l'improviste ; ils pénètrent au milieu des troupes, les dispersent, et s'ouvrent un large passage ; à travers mille lances, mille coups, ils tentent

leur projet. Déjà le feu scintille sur les matières combustibles, déjà il s'attache à la tour. Les flammes s'étendent et s'accroissent : qui pourrait décrire leur action, et comment d'épais tourbillons de fumée dérobent aux étoiles leur brillante clarté?

Cette fumée, ces flammes s'élèvent dans les airs ; le vent souffle et augmente l'incendie en le concentrant sur un seul point. Les Francs prennent leurs armes ; la vue de cette immense lumière les épouvante. Tout à coup la redoutable machine tombe ; quelques instants suffisent pour détruire le fruit de tant de travaux. Deux escadrons de Chrétiens accourent ; Argant les insulte : « J'éteindrai l'incendie dans votre sang ! » leur crie-t-il, et il leur montre un front terrible. Bientôt le Circassien cède peu à peu et regagne le sommet de la colline ; Clorinde le suit. La foule des Fidèles presse les Païens : on dirait un torrent après une longue pluie. La porte Dorée est ouverte (4) ; Aladin, environné de ses gens, s'y est rendu pour y recevoir ses guerriers : la fortune a secondé leur entreprise. L'amazone et le Circassien vont franchir le seuil ; les Francs les poursuivent, les harcèlent. Soliman les repousse, ferme la porte : Clorinde est restée hors des murs !

Elle ne peut pénétrer dans la ville, la vaillante fille ; Arimon l'a frappée de son fer, et elle s'élance sur lui avec impétuosité. Argant ne s'aperçoit pas de l'éloignement de sa compagne ; la foule des combattants, l'obscurité profonde cachent à ses yeux tous les objets. Clorinde s'est vengée dans le sang de son agresseur ; elle dirige de nouveau ses pas vers la porte, la trouve fermée et se résigne à mourir. Cependant un moyen de salut est possible ; elle se glisse au milieu des Chrétiens, aucun d'eux ne la reconnaît. Tel un loup surpris par des bergers se dérobe en silence à leur colère. Tancrède, seul, a suivi des yeux ce guerrier ; il l'a vu foulant aux pieds Arimon ; il lui paraît digne d'éprouver sa valeur, et de mesurer ses armes avec les siennes. Clorinde continue sa marche sur la colline ; le

bruit des armes retentit à ses oreilles; elle se retourne: « O toi, s'écrie-t-elle, dont la course est si rapide, que me veux-tu? que m'apportes-tu? — La guerre et la mort! répond une voix formidable. — La guerre et la mort! eh bien, tu les auras, réplique l'amazone; je ne refuse pas de te les donner. » Elle dit, et l'attend de pied ferme. Tancrède abandonne son coursier et saute à terre. Les deux champions, enflammés d'orgueil et de rage, se précipitent l'un sur l'autre, semblables à deux taureaux irrités.

Mémorable lutte! tu étais digne d'un plus vaste théâtre, et d'avoir pour témoin le soleil le plus brillant! De si prodigieux exploits furent pourtant ensevelis dans les ténèbres. O nuit! permets-moi de soulever ton voile; souffre que je transmette aux races futures ces beaux faits dans tout leur éclat; la gloire et la renommée des deux guerriers doivent être éternelles comme l'obscurité de tes ombres.

La ruse et l'adresse sont dédaignées; l'art est dompté par la fureur. Les adversaires ne savent ni reculer, ni se couvrir de leurs armes: leurs fers se heurtent avec fracas; leurs pieds sont toujours immobiles, leurs bras toujours en mouvement: jamais ils ne frappent en vain! La honte provoque la vengeance, la vengeance renouvelle la honte: à chaque instant la bataille devient plus terrible. Les combattants se rapprochent; dans leur aveuglement, ils luttent avec le pommeau de leurs épées; le sang inonde les armures; les casques, les boucliers s'entrechoquent. Trois fois la main robuste du cavalier a saisi la jeune fille; autant de fois elle lui échappe. Epuisés, haletants, tous deux s'éloignent et vont se reposer après une si longue fatigue.

Le soleil surgissait à l'orient; ses premiers rayons faisaient pâlir la dernière étoile. Tancrède, à peine blessé, voyait avec joie et orgueil le sang de son rival. O fol esprit humain! le moindre souffle de la fortune le flatte et l'éblouit! Malheureux, de quoi te réjouis-tu? hélas! bien triste et bien douloureux sera ton triomphe: chaque goutte

de ce sang te coûtera un torrent de pleurs! Les deux guerriers se regardent, ils ne profèrent aucune parole; enfin Tancrède s'écrie : « Notre valeur mériterait d'autres témoins que la nuit et le silence; mais puisque le destin renie notre gloire, dis-moi, je te prie (si toutefois les prières ont quelque force au milieu des batailles), dis-moi ton nom et ta naissance; vainqueur ou vaincu, je connaîtrai du moins celui qui honorera mon triomphe ou ma défaite. — Jamais je ne révèle mon nom, répond la fière Clorinde. Sache seulement que j'ai aidé à mettre le feu à la grande tour : cela doit suffire à ta curiosité. — Barbare, discourtois! s'écrie Tancrède indigné; ton silence et ta réponse appellent une égale vengeance (5). »

La colère pénètre de nouveau dans leurs cœurs, le combat se ranime. Quel combat! le fer perce les cuirasses, déchire les chairs; oh! que les coups sont cruels! combien larges et profondes sont les blessures des champions! la fureur seule retient encore la vie en eux. Tels l'ouragan et la tempête soulèvent les eaux de la mer Egée; l'orage cesse, et les vagues longtemps encore conservent leurs ondulations bruyantes. Ainsi les deux guerriers, sans vigueur, ont toujours leur impétuosité première, et accumulent dangers sur dangers.

L'heure fatale approche, où la vie de Clorinde va finir. Le cavalier dirige son fer sur le sein de la jeune fille, et le pousse avec force; le sang jaillit, inonde ses vêtements tissus d'or. Déjà Clorinde se sent mourir; ses jambes fléchissent. Tancrède, la menace à la bouche, veut achever sa victoire; il presse, il serre la vaillante amazone : elle tombe!... Sa voix éteinte prononce quelques mots : un esprit céleste les lui dicta. La foi, la charité, l'espérance l'illuminent soudain; rebelle à Dieu pendant sa vie, Clorinde lui obéit à sa mort.

« Ami, tu as vaincu, dit-elle; je te pardonne; et toi, pardonne aussi, non à ce corps chétif, mais à mon âme. Baptise-moi, donne à mon cœur l'innocence des jeunes

années ! » Ces suaves et mélancoliques paroles retentissent au cœur du Chrétien, elles éteignent son courroux ; des pleurs involontaires s'échappent de ses yeux. Non loin de là, au pied de la montagne, coule un petit ruisseau ; Tancrède y plonge son casque, et, l'œil attristé, il revient accomplir sa pieuse mission *. D'une main tremblante il découvre ; il voit ! il reconnaît ! funeste vue ! funeste reconnaissance (6) !

Peut-être serait-il mort, si dans ce moment suprême il n'eût recueilli ses forces, s'il n'eût étouffé son désespoir. Tancrède se hâte de donner une vie immortelle à celle que son fer a privée de la vie des humains ; il prononce les paroles sacrées, et Clorinde paraît joyeuse, elle sourit ! l'expression de ses traits semblait dire : Le ciel s'ouvre, je m'en vais en paix. Une tendre pâleur empreint ses joues de roses, et sur ce blanc visage, on croit voir des violettes dans un parterre de lis. La jeune fille mourante tourne ses regards vers le ciel, et, soulevant sa main glacée, elle la présente à son vainqueur comme un gage de paix. Dans cette attitude, elle expire !

Tancrède perd sa vigueur factice ; sa volonté et sa raison cèdent à la violence de sa douleur. La mort est imprimée dans ses yeux languissants ; ses gestes, son silence, tout annonce qu'il ne peut survivre à son chagrin. Désormais de faibles liens le rattachent à la vie : il va les briser. Son âme suivra celle de la guerrière, et prendra son essor vers le ciel. Aussitôt le hasard amène dans ces lieux une troupe de Francs ; ils voient la jeune fille et le cavalier. Le chef de cette troupe reconnaît le prince chrétien, il accourt ; il reconnaît aussi Clorinde, étrange rencontre qui l'afflige. C'est une Païenne, il le sait ; cependant il

* « Le lieu de la scène est aisé à trouver, dit M. de Chateaubriand ; Clorinde ne peut rentrer avec Argant par la porte Dorée ; elle est donc sous le Temple, dans la vallée de Siloë. La source où Tancrède va puiser de l'eau, c'est la fontaine de Siloë, ou plutôt la source de Marie, qui jaillit du pied de la montagne de Sion. » (*Itinéraire*, part. V.)

veut préserver sa dépouille de la dent vorace des loups; il confie les deux corps aux gens de sa suite.

Le guerrier blessé se réveille à peine; il gémit faiblement. La vie est encore en lui, mais sa compagne est immobile. On les porte l'un à côté de l'autre; arrivés au camp, on les sépare. Les écuyers de Tancrède l'entourent, lui prodiguent leurs soins; déjà ses yeux se rouvrent à la lumière, il entend les discours de ses serviteurs; leurs prompts remèdes soulagent ses blessures. Interdit, étonné, sa vue s'égare; enfin il recouvre ses sens, et d'une voix affaiblie il parle ainsi :

» Je vis! je respire! je revois encore l'odieuse clarté du jour, de ce jour qui me révèle mon forfait. Hélas! timide main, pourquoi n'oses-tu détruire aujourd'hui ma coupable existence? Déchire ma poitrine, fais souffrir à mon cœur les tourments les plus cruels. Vaine prière : habituée à des actions impies, atroces, tu regarderais comme un acte de pitié de mettre fin à ma douleur. Triste et mémorable exemple d'un amour malheureux, je vivrai d'une vie indigne; tel sera mon supplice. Errant, forcené, les ennuis, les remords agiteront mon âme. J'aurai en horreur les rayons du soleil, les ombres obscures de la nuit, éternels témoins de mon crime. Je me craindrai moi-même, je me fuirai toujours, et toujours je me retrouverai.

» En quels lieux, sur quelle terre a-t-on placé le chaste corps de la victime? Peut-être en ce moment les bêtes fauves viennent en aide à ma récente fureur! Ah! trop noble proie, trop chère et trop précieuse pâture! Les ténèbres ont irrité sur ton cadavre, noble fille, non-seulement mon bras, mais encore les animaux sauvages. Et si des dents cruelles t'ont dévorée, je veux subir le même sort, je veux avoir une même tombe, tombe glorieuse où mes restes palpitants se confondront avec les tiens! »

Le corps de Clorinde, objet des lamentations du cavalier, était à ses côtés; soudain ses yeux voilés s'éclair-

cissent : ainsi l'éclair brille et perce les nues. Tancrède se soulève avec peine ; il traîne ses membres appesantis, et dirige ses pas vers la guerrière inanimée. Il s'approche ; il voit la marque de son fer, il voit ces traits décolorés, privés de leur éclat, semblables encore à un ciel pur dans une belle nuit d'été. Tancrède se sent défaillir ; il serait tombé si ses écuyers fidèles ne l'eussent soutenu. « Divin visage, s'écrie-t-il, en te regardant la mort peut bien paraître douce, mais tu es impuissant pour adoucir mon sort. O belle main, tu me fus offerte comme un gage de paix et d'amitié : dans quel état je te retrouve ! dans quel état suis-je moi-même ! Les voilà donc ces traces funestes de mon coupable aveuglement, de ma rage, de ma fureur ! ô mes yeux, aussi impitoyables que ma main : elle a fait les plaies, et vous les contemplez sans verser des larmes ! Puisse tout mon sang se répandre, si mes pleurs refusent de couler ! » A ces mots, il arrache violemment l'appareil posé sur ses blessures ; le sang ruisselle. Tancrède, le fer en main, allait se frapper ; il s'évanouit, et cette crise lui sauve la vie.

La renommée publie déjà les cruelles angoisses du guerrier ; le pieux Godefroi se rend auprès de lui, des amis dévoués accourent : ni les paroles sévères, ni les sages conseils, ne peuvent atténuer la tristesse de son âme. Telle une plaie mortelle s'aigrit sous la main qui tente de la guérir ; ainsi de douces consolations irritent une grande douleur. Le vénérable Pierre s'intéresse au prince chrétien, comme un pasteur vigilant à une faible brebis ; il lui reproche son égarement : « O Tancrède, Tancrède, s'écrie-t-il, quel changement s'opère en toi ! qui t'accable ainsi ? Quel épais nuage dérobe à tes yeux la vraie clarté ? Ton malheur est une leçon du Ciel ; sa voix te rappelle dans le chemin dont tu t'es écarté, il te le montre du doigt. Champion du Christ, ressaisis ta puissance, reviens à tes premiers exploits, à tes devoirs ; tu as tout oublié pour la jeune fille rebelle à Dieu ! une heureuse adversité punit ta faute, tu peux être l'instrument

de ton salut, et tu refuses! Tu rejettes, ingrat, les dons salutaires du Ciel! où vas-tu, malheureux? ta conduite désordonnée t'entraîne à ta perte; déjà tu es suspendu sur l'abîme sans fond, et tu ne le vois pas! Regarde-le, je t'en conjure; ta douleur te conduirait à une double mort : sache t'en rendre maître.»

La pensée d'un éternel châtiment affaiblit le désespoir de Tancrède; son âme attristée s'ouvre aux douces consolations. Cependant il gémit, sa langue exprime ses souffrances; tantôt il se parle à lui-même, tantôt il s'adresse à la guerrière, qui sans doute dans le ciel lui prêtait une oreille attentive. Le soleil se lève-t-il à l'orient, Tancrède appelle Clorinde; le soir il l'appelle encore; il l'invoque, il la prie. Ainsi la fauvette, par ses chants plaintifs, déplore la perte de ses petits qu'une main barbare lui enlève. Tancrède ferme ses paupières; le sommeil s'y glisse à travers les larmes.

Tout à coup Clorinde lui apparut; elle était richement vêtue d'une robe parsemée d'étoiles, une éblouissante splendeur entourait son visage. Tancrède reconnaît son amie. « Admire ma beauté, lui dit-elle; je suis heureuse, cette nouvelle doit calmer tes regrets. Mon bonheur est ton ouvrage; tu m'as privée de la vie des humains, mais ta piété m'a placée au séjour céleste. Là, je goûte d'ineffables délices; là aussi, je l'espère, tu viendras me rejoindre; nos âmes jouiront d'elles-mêmes, et du grand Dieu qui les créa. Dompte tes sens, ne te ferme pas la route du Ciel, n'abrége pas tes jours. Oui, sois-en certain : je t'aime autant qu'il m'est possible d'aimer un mortel. » En parlant ainsi, son regard étincelle; puis elle disparaît au sein des nues, et laisse une indicible joie dans le cœur du guerrier.

Tancrède se réveille; on bande ses plaies; on donne, d'après ses ordres, une sépulture à ce corps naguère animé d'une noble vie. La tombe qui le recouvre est simple, modeste, dépourvue d'ornements. Des torches funèbres entourent le cercueil, un nombreux cortége l'accompagne,

et aux branches d'un sapin élevé on attache les armes de la guerrière (7). Le lendemain, Tancrède surmonte sa faiblesse; pénétré d'un pieux respect, il va visiter les dépouilles chéries. La vue de ce sépulcre le fait pâlir, glace ses sens, enchaîne sa langue. Enfin, l'œil immobile sur le marbre, il pousse un cri de douleur et de désespoir : « O tombe respectée, dit-il, je t'arrose de mes pleurs, toi qui renfermes l'objet de ma flamme; non, tu n'es point le séjour de la mort, mais d'une cendre vivante où l'amour repose; auprès de toi, mon cœur s'embrase! Reçois mes larmes, mes soupirs, et donne-les à ces restes précieux que tu possèdes; donne-les à Clorinde; ta pitié et ma hardiesse n'offenseront pas sa belle âme : il n'y a ni colère ni haine dans le ciel. Pardonne à mon erreur, Clorinde; cet espoir seul me soutient. Je vis pour t'aimer, je mourrai en t'aimant : heureux si je suis un jour étendu à tes côtés sous cette froide pierre, si nos âmes se réunissent, si mes cendres se mêlent avec les tiennes! Glorieuse destinée! puisse-t-elle s'accomplir! »

Le bruit de la mort de Clorinde parcourait alors la Cité; la nouvelle vole de bouche en bouche; les cris, les gémissements retentissent. On eût dit que la ville venait d'être prise d'assaut, que le fer ennemi ravageait ses temples, bouleversait ses murailles et ses maisons. Tous les yeux se portent sur l'infortuné Arsète. Sa douleur n'éclate pas en sanglots; il souille ses cheveux blancs d'une poussière immonde, il se meurtrit la poitrine et le visage. A chaque instant, la foule des Païens s'accroît; Argant s'avance à pas précipités.

« Elle n'est plus, la redoutable fille! s'écrie le Circassien; que n'ai-je pas dit, que n'ai-je pas tenté pour éviter ce désastre? A peine eussé-je appris qu'elle était restée hors des murs, je voulus suivre ses traces, partager ses dangers. Je suppliai le roi de faire ouvrir les portes; jamais il ne voulut y consentir, et je fus contraint de céder à sa volonté suprême. Hélas! peut-être aurais-je arraché la guer-

rière à ses périls, ou du moins, sur cette terre rougie de son sang, un glorieux trépas eût terminé mes jours. Les dieux et les hommes en ont autrement ordonné : elle est morte!.... Je n'oublierai pas les devoirs nombreux que cette perte impose à ma valeur.

» Jérusalem, écoute les promesses d'Argant ; et toi, Ciel, sois-en témoin : si je les trahis, fais éclater sur ma tête tes foudres puissantes. Je jure de venger Clorinde : il appartient à mon bras de punir le Franc homicide. Je ne déposerai cette épée qu'après avoir déchiré les entrailles de Tancrède, et livré ses membres à la voracité des corbeaux (8) ! »

Il jure ! les Païens applaudissent à ses dernières paroles : l'idée d'une éclatante vengeance sourit à leur courroux. Vains serments! bientôt les effets démentiront les espérances : Argant tombera vaincu par le Chrétien qu'il croit déjà fouler aux pieds.



NOTES DU CHANT XII.

(1) Le feu joue un grand rôle dans les moyens de guerre à l'époque des Croisades; les machines étaient toutes en bois, et l'on voit, dans les miniatures des XIIe et XIIIe siècles, les assiégés se précipiter sur les tours pour les brûler. Aussi avait-on mis beaucoup de soin à la composition des feux, à la mixtion des diverses matières inflammables; le Tasse fait allusion au feu grégeois, qui ne fut connu des Sarrasins que plus tard. Le feu grégeois se composait, d'après la version commune, du napthe que les chroniqueurs de la Croisade désignent sous le nom d'*oleum incendiarum*. Jacques de Vitry, le naïf naturaliste du moyen âge, le dit ainsi, liv. III. L'historien grec Cinnamus appelle le feu grégeois πυρ Μηδικον ; Pline parle de ce feu vivace, et dans son irrésistible penchant pour les fables, il assure que ce fut de ce feu dont se servit Médée, d'où l'étymologie Ελαιον Μηδιας, lib. II.— Procope en fait mention, *de Bell. Gothic.*, lib. IV. — Ducange, cette mine féconde, inépuisable, de science et d'érudition, a donné de nombreux détails sur le feu grégeois. *Glossar. Med. et Infim. Græcita.*, p. 1275, Πυρ θαλασσιον υγρον *Glossar. Med. et Infim. Latinitat.* IGNIS GRÆCUS. La puissance du feu grégeois était inouïe; il brûlait dans l'eau avec toute sa vivacité; il s'attachait aux machines de guerre comme une huile brûlante, et les dévorait rapidement; on ne parvenait à l'éteindre qu'avec du sable et du vinaigre; les Croisés se servirent de ce moyen devant Damiette, en 1218, selon le témoignage de Jacques de Vitry, liv. III. Le feu grégeois consumait des flottes entières, et lors de la décadence du Bas-Empire, les Grecs l'employèrent avec succès contre les progrès des Sarrasins.

(2) La première partie de l'histoire de Clorinde, telle qu'elle est racontée par le Tasse, est imitée des *Ethiopiques* d'Héliodore, ou les *Amours de Théagène et de Chariclée*. Là, une reine d'Ethiopie, au teint noir, enfante la blanche Chariclée pour avoir regardé trop fixement un grand tableau de Persée et d'Andromède, dont sa chambre était ornée; et par la même crainte, elle se sépare de son enfant : « Témoin me soit le soleil, dit cette reine elle-même dans un écrit adressé à sa fille, que ç'a n'a point été pour vous méfaire ni pour vous perdre, que je vous ai jetée et exposée incontinent que vous avez été née, et que je n'ai pas souffert que votre père Hydaspe vous ait vue; mais, néanmoins, me veux-je purger envers vous et les hommes vivants, en décou-

vrant le moyen et la cause pour laquelle vous fûtes exposée; si, que vous ayant mise au monde blanche, qui est couleur estrange aux Ethiopiens, je connus bien que c'estoit pour avoir eu tout droit devant mes yeux la pourtraiture d'Androméde, qui fut la cause que vous fûtes formée, à la malheure, toute semblable à elle. Je délibérai alors de me racheter de mort ignominieuse, étant assurée que votre blanche couleur me ferait soupçonner et mécroire d'avoir forfait à mon honneur, et quant et quant je vous exposai à l'incertitude de la fortune. » (*Ethiopiques*, liv. IV, traduction d'Amyot.) Ce roman d'Héliodore est placé au premier rang parmi les ouvrages que les Grecs nous ont laissés en ce genre; le style en est clair, naturel, et il est plein de détails sur l'état de l'Egypte au IV[e] siécle de l'ére chrétienne. La traduction des *Ethiopiques*, par Amyot, est antérieure de quelques années à l'apparition de la *Jérusalem délivrée;* elle eut un immense succès en France, alors que le Tasse faisait un voyage à Paris, et était présenté à la cour de Charles IX. Il n'y a donc rien d'étonnant dans cet emprunt du poëte.

A peu prés à la même époque, était également publié le travail si curieux de François Alvarez : *Historiale description de l'Ethiopie, contenant vraie relation des terres et pays, assiette des royaumes et provinces; leurs coutumes, lois et religion, avec les portraits de leurs temples et autres singularités, ci-devant non connues.* Rien ne peut surpasser la véracité de ce voyageur, et son ouvrage sera toujours un livre classique sur le pays qu'il décrit. Le Tasse l'a évidemment consulté. Sous le nom d'Ethiopie, les anciens comprenaient tout le pays de l'intérieur de l'Afrique, dont les peuples étaient noirs, et plus particuliérement les contrées au-dessus de l'Egypte, qui composent de nos jours la Nubie et l'Abyssinie; ces peuples formaient dans l'antiquité plusieurs nations puissantes que les Grecs désignaient sous le nom générique d'*Ethiopiennes;* Pline en compte quarante-cinq. — Le Tasse est exact lorsqu'il dit que les rois d'Ethiopie professaient la religion chrétienne : « Or voici comment provint le commencement de la chrétienté en ces parties, écrit F. Alvarez; l'eunuque de la reine Candace était par les chemins pour aller visiter le temple de Jérusalem; lors saint Phillppe lui apparut proche Gaza, et aprés avoir conversé longtemps ensemble, icelui apôtre donna le baptême audit eunuque, lequel suivit sa route, joyeux à merveille, jusqu'à tant qu'il parvint à la maison de la dame Candace, reine d'Ethiopie, et la convertit et la baptisa avec toute sa famille, lui racontant ce qui lui était advenu; par quoi elle fit baptiser tout le peuple de son domaine. » Les *Actes des Apôtres*, VIII, relatent cette conversion. — Dans les révélations de l'eunuque Arsète à Clorinde, le Tasse lui fait dire : « On ne put te donner le baptême en naissant; l'usage de ces contrées ne le permettait pas. » Le poëte est toujours dans la stricte vérité de l'histoire : « En icelles contrées d'Ethiopie, continue Alvarez, ils baptisent les mâles à quarante jours et les femelles à soixante, auquel âge les enfants ne pouvant arriver meurent sans baptême. Ils font ce baptême en l'église comme nous, sinon qu'ils baptisent à la porte, et non sur les

fonts, avec un pot plein d'eau qu'ils bénissent; ils administrent toujours ce sacrement le samedi ou dimanche matin. » Damien de Goës a fait l'analyse du voyage d'Alvarez dans son *Fides moresque Æthiopum*.

(3) Toutes ces fables de jeunes et beaux enfants nourris par des animaux féroces ont leur origine dans les écrivains de l'antiquité, Tite-Live, Pline et Virgile. Clorinde est allaitée par une tigresse, comme Rémus et Romulus le furent par une louve. Du reste, cette circonstance se reproduit dans beaucoup de romans de chevalerie; c'est le symbole de la force protectrice de la faiblesse, du courage barbare attendri par l'innocence, belle fiction au temps de la violence féodale. Ces récits merveilleux adoucissaient le caractère farouche du vieux baron; il ne dépouillait pas la veuve, l'orphelin, lorsqu'il voyait les animaux des forêts eux-mêmes se laisser toucher par les pleurs naïfs d'un enfant ou la seule beauté d'une femme.

(4) La porte Dorée, primitivement nommée *porte des Tribus*, faisait partie des huit portes que contenait l'enceinte de Jérusalem au temps des Croisades. La porte Dorée était probablement la plus ancienne, l'escarpement du terrain n'ayant jamais permis d'élever des machines pour battre le côté de la muraille où elle était située. Cette porte était double, suivant l'usage de la plus haute antiquité, et comme les portes Scées de Troie; l'une servait pour entrer dans la ville, l'autre pour en sortir. Sous les rois latins, cette porte ne s'ouvrait que pour la procession du dimanche des Rameaux; les Musulmans la firent murer. La plupart des historiens ont confondu avec la porte Dorée, la porte d'Or, indiquée par Guillaume de Tyr et appelée par les Arabes *Essakeré;* l'Edrisi les distingue formellement, désignant la première par le nom d'*Alasbat* (porte des tribus), et l'autre par celui de *Bab-Arrahmé* (porte de clémence).

Les autres portes de Jérusalem, d'après le dénombrement d'Esdras, étaient: 1° la porte de Cédar (*Bab-Heutta* ou *Eddasié*). Les modernes l'appellent quelquefois porte de la vallée de Josaphat, mais plus souvent porte de la Sainte-Vierge ou porte de Saint-Etienne, à cause des deux tombeaux de ce nom, qui sont presque vis-à-vis; 2° une autre porte Saint-Etienne, détruite par Soliman en 1534. Ce nom de porte de Saint-Etienne, donné à deux portes presque voisines, a fait naître bien des erreurs pour ceux qui ont voulu décrire les opérations du siége de la Cité sainte; 3° la porte d'Ephraïm ou de Damas; 4° celle d'Hérode ou des Turcomans; 5° la porte de Jafa ou de Bethléem, nommée par les Arabes *Bab-el-Khalil* (porte d'Hébron ou d'Abraham); 6° la porte de Sion ou de David (*Bab-Sehioun*). Ainsi, à l'époque de la première croisade, Jérusalem avait huit portes. Enisol Djelil, historien arabe du XVe siècle, en cite une neuvième qui existait de son temps à l'occident de la cité. On n'en voit aucun vestige de nos jours, et il est constant qu'elle n'était pas encore bâtie lors du siége par l'armée de Go-

defroi, car se trouvant en face du quartier des Provençaux, les chroniqueurs n'auraient pas manqué d'en faire mention. Il en est de même de la porte des Maugrabins ou Barbaresques (Bab-el-Megarabé) ; elle ne fut construite que sous les rois latins de Jérusalem. — Comparez pour tous ces détails, la *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, par d'Anville ; le *Voyage au Levant*, de Deshayes ; l'*Istoria dello stato presente della città di Gerusalemme*, par Mariti ; l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand, et l'*Analyse* donnée t. 1er du grand travail de M. Michaud.

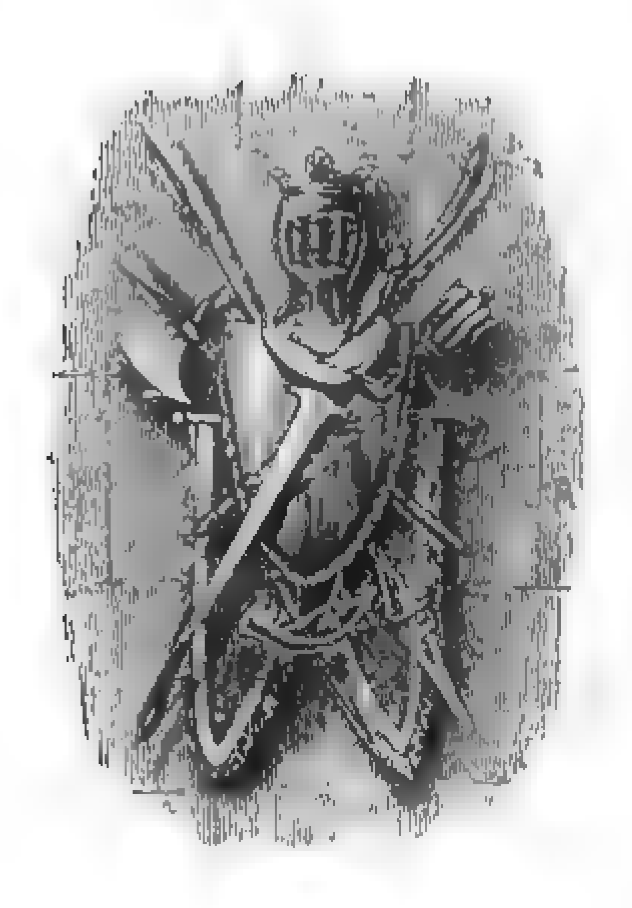
(5) Il faut se rappeler que Clorinde n'avait ni armoiries, ni blason, en sortant de Jérusalem ; or, comme la race et l'origine du chevalier n'étaient connues que par ses armoiries, tout adversaire avait le droit de lui demander son nom pour savoir s'il était d'extraction noble et illustre ; s'il s'y refusait, c'était un félon et discourtois, de par les lois des carrousels, tournois et combats singuliers. (FAVYN, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, in-4.)

(6) Le baptême à l'heure de la mort, *in extremis*, était une coutume des temps de la chevalerie : tous les romans des XIIIe et XIVe siècles en sont remplis ; les mécréants se faisaient ondoyer au moment du trépas, ce qui les absolvait de toutes leurs fautes. Il y a même dans le roman de Guérin de Montglave un curieux épisode : le géant Roboastre ou Robastre s'est fait moine ; un Sarrasin se convertit ; il le baptise, lui donne en sus l'absolution, puis il l'assomme d'un bon coup de poing, afin qu'il ne retombe plus en ses impiétés. Telles étaient les singulières mœurs de cette génération.

(7) C'était encore une des habitudes de l'époque chevaleresque, de suspendre aux branches d'un arbre les armes d'un noble sire et le blason de sa race. Souvent le preux qui, par dévotion, se séparait de sa lourde armure pour faire pénitence, l'attachait aux rameaux d'un frêne ou d'un sapin ; il fallait que tous la respectassent ; si un chevalier discourtois s'en emparait, il s'exposait à un combat à outrance. C'est ainsi que Roland, dans l'*Orlando furioso*, place ses armes au tronc d'un frêne quand son fol amour pour Angélique l'a conduit au désespoir. Cervantes n'a pas laissé échapper ce trait de caractère ; don Quichotte suspend aussi ses armes aux branches d'un arbre dans la Sierra Morena quand il pleure sa Dulcinée ; mais les bergers ne respectent pas l'armure du pauvre chevalier, ni même son fameux armet de Membrin, et don Quichotte s'en console en disant que c'est là encore un tour des maudits nécromanciens et enchanteurs.

(8) Argant fait ici ce qu'on appelait dans les lois de la chevalerie le vœu de vengeance ; cette parole, il fallait la tenir sous peine de déshonneur. C'était principalement au milieu des festins, quand le paon féodal aux mille couleurs paraissait sur la table, que les vœux commençaient ; on *gabait* et promettait de délivrer une noble dame enfermée dans une tour isolée, de pourfendre un énorme géant, ou de tuer cinquante Sarrasins. Ces vœux de vengeance devaient se tenir jusqu'à la mort; aussi le Tasse fait-il expirer Argant, le fer en main, accomplissant sa promesse.

La dernière partie de ce chant de la *Jérusalem délivrée* est, comme on le voit, une sorte de tableau des coutumes et des mœurs de la chevalerie en France ; le poëte a donné aux Musulmans le même caractère des chevaliers du moyen âge, et c'est en quoi il s'éloigne de la vérité historique qu'il a toujours suivie. Mais, nous le répétons, le Tasse a moins étudié les mœurs orientales que les chroniques de France et les romans de l'époque chevaleresque. Ces réflexions s'appliquent surtout à l'épisode de Clorinde, mâle et gracieuse figure, poétique création, dont nous nous séparons avec regret.





Enchantements d'Ismen dans la forêt.

(CHANT XIII.)

CHANT XIII.

—

L'immense machine, terreur des murailles, était réduite en cendres, et Ismen songe à de nouveaux artifices pour protéger la Cité; il veut enlever aux Francs les moyens de se procurer du bois, il veut les empêcher de reconstruire une autre tour contre Sion et ses remparts. Près du camp des Chrétiens, entre des vallées solitaires, s'élève une antique forêt; le feuillage touffu de ses arbres jette au loin une ombre funeste (1). Là, quand le soleil brille de sa clarté la plus éblouissante, ses rayons y pénètrent à peine et reflètent une pâle et mélancolique lumière. Ainsi, sous un ciel nébuleux, on ne sait si la nuit précède le jour ou si elle lui succède. Dès que le soleil disparaît, une obscurité profonde, d'épaisses ténèbres, une horreur infernale se répandent sur ces lieux; l'œil attristé ne peut rien voir, le cœur est glacé d'épouvante. Jamais dans cette forêt le berger n'a conduit ses troupeaux; jamais le voyageur ne s'y arrête, il l'évite et la montre du doigt. Les sorcières s'y

assemblent, chacune accompagnée d'un démon, bouc difforme ou monstre effrayant; tous arrivent sur des nuages. Conseil hideux, infâme, où l'on célèbre d'une manière immonde, des noces criminelles au milieu de profanes festins (2).

Nul habitant n'enleva jamais un rameau à ces arbres : les Francs osèrent couper le bois nécessaire à leurs machines. Le lendemain de l'assaut, à la faveur de la nuit et du silence, Ismen se rend dans ces lieux; un pied nu, le corps dépourvu de ceinture magique, il décrit un large cercle, trace des caractères, murmure de puissantes paroles. Trois fois il porte son regard vers l'orient, trois fois il agite sa baguette, merveilleux talisman pour arracher les morts du tombeau, pour leur rendre le mouvement et la vie; trois fois il frappe la terre de son pied, et d'une voix terrible il prononce ces mots :

« Ecoutez, écoutez, vous qui fûtes autrefois chassés des régions célestes par la foudre tonnante; vous, habitants des airs, promoteurs des orages et des tempêtes; et vous, ministres des enfers, désespoir éternel des damnés; toi aussi, impitoyable souverain de ce royaume de feu; écoutez tous : je vous invoque! Prenez sous votre protection les arbres de cette forêt : je les ai comptés, et je vous les confie; à chaque branche l'un de vous doit s'unir, comme l'âme au corps des humains. Le Franc épouvanté s'échappera par la fuite, ou du moins, redoutant vos vengeances, il arrêtera ses coups. » Il parle ainsi, et ajoute à son discours d'horribles blasphèmes : aucune bouche, sans être impie, ne saurait les répéter *.

A sa voix, les étoiles, cette parure de la nuit, perdent leur éclat; la lune s'efface, un nuage la recouvre, mais les démons ne paraissent point. « Esprits infernaux, s'écrie le

* On voit encore ici toute l'attention du Tasse pour conserver à son poëme la pensée religieuse, au milieu de cette sombre démonologie. Nous l'avons déjà dit, il craignait les poursuites du Saint-Office, et il voulait les éviter par ces sortes de professions de foi.

magicien irrité, où êtes-vous? d'où vient ce retard? peut-être attendez-vous des charmes plus efficaces, des accents plus mystérieux? Je n'ai pas oublié les formidables ressources de mon art; ma langue souillée de sang peut encore proférer ce grand nom, pour lequel l'enfer ne fut jamais sourd; Pluton même obéit et se soumet..... si... si...» Il allait en dire davantage : soudain les enchantements s'accomplirent! autour de lui se groupent des masses innombrables d'esprits; les uns font partie de la troupe errante dans les airs, les autres sont sortis des profondeurs de l'abîme. Tous s'avancent lentement et comme frappés de terreur : un arrêt suprême leur a défendu de se mêler aux guerres! Il leur reste encore la liberté d'habiter la forêt, le tronc des arbres et leur feuillage.

Ismen, joyeux de la réussite de ses projets, se rend auprès d'Aladin : « Seigneur, lui dit-il, reprends ton courage, le calme de ton âme; désormais ton siége royal sera en sûreté : l'armée des Francs ne pourra plus renouveler ses grandes machines. » Ensuite, il lui raconte en détail l'heureux succès de son art magique. « A ce récit de mon entreprise, continue-t-il, j'ajouterai des nouvelles chères à mon cœur. Bientôt Mars et le soleil se joindront dans le signe du Lion; ni les vents, ni la pluie, ni la rosée ne tempéreront leurs feux brûlants. Le ciel prédit de funestes chaleurs et la sécheresse la plus sinistre; jamais les noirs Nasamons, les Garamantes n'en auront ressenti de pareilles*. Cette aridité nous sera supportable, à nous, abrités sous les frais ombrages de la ville, à côté des fontaines et de leurs eaux limpides; mais elle moissonnera les Chrétiens

* Les Nasamons, les Garamantes, antiques peuplades d'Afrique. — Les Nasamons étaient tous pirates et habitaient sur le littoral de la Méditerranée, à l'extrémité du golfe de Sidra, à peu près aux mêmes lieux où se trouve aujourd'hui Tripoli. Ce peuple était jadis puissant; les Romains lui firent longtemps la guerre; on sait qu'après sa ruine, Domitien s'écria dans le sénat : « J'ai voulu que les Nasamons cessassent d'être, et ils ne sont plus. » — Les Garamantes campaient au milieu des sables du désert, à l'orient du Sahara.

dans la plaine; et déjà domptés par le Ciel, l'Egyptien les dispersera aisément. Tu les vaincras sans combattre, il ne te convient plus d'affronter la fortune. Et si le Circassien altier, impatient de tout repos, méprise tes conseils, t'importune, te presse, pose un frein à son ardeur. Le Ciel, propice à nos vœux, te donnera la paix; il portera guerre et ruine au milieu des ennemis. »

Ce discours rassure Aladin, il ne craint plus la puissance des Francs. Les murailles, si fortement frappées par le bélier, sont réparées à la hâte; le roi donne ses soins à la reconstruction des remparts. Les troupes, les habitants, les esclaves, tout travaille avec activité.

Mais le pieux Bouillon ne veut pas assaillir inutilement la Cité sainte; avant toute chose, on doit rétablir la grande tour, élever de nouvelles machines. Il envoie ses gens dans la forêt pour se procurer des matériaux; ceux-ci se mettent en marche aux premiers rayons du jour : ils aperçoivent les arbres touffus, l'horrible feuillage. A cet aspect, une terreur soudaine les arrête. Tel, un timide enfant n'ose tourner ses regards du côté où il croit découvrir des spectres, des fantômes étranges; dans les ténèbres, il redoute les prodiges. Ainsi tremblent les Chrétiens, sans connaître l'objet de leur crainte; la peur offre à leur esprit des monstres effrayants, des sphinx et des chimères. Eperdus, alarmés, ils reviennent sur leurs pas, et dans un discours confus ils expliquent la cause de leur fuite; on n'ajoute point foi à leurs récits. Le capitaine leur donne une escorte de vaillants guerriers, et leur prescrit de retourner dans la forêt; Godefroi veut relever leur courage, et faire exécuter ses commandements.

Les Fidèles s'approchaient de la retraite des démons; la vue des ombres ténébreuses les glace d'effroi. Cependant, d'un air audacieux qui dissimule leur frayeur, ils s'avancent vers les lieux enchantés. Tout à coup un bruit terrible retentit dans les airs, et déchire les entrailles de la terre : ainsi les vents et les vagues furieuses brisent

tous les écueils. On distingue le rugissement des lions, le sifflement des serpents, les hurlements des ours et des loups; le tonnerre gronde! ces cris divers, ces sons variés se réunissent et forment un seul et même accord. Les Chrétiens épouvantés ont la pâleur au front; la raison, le devoir, sont impuissants sur leur esprit; ils obéissent à un pouvoir inconnu, invisible : tous prennent la fuite. L'un d'eux accourt vers Bouillon, pour l'instruire et justifier leur conduite.

« Seigneur, dit-il, nous n'avons pu réussir à nous rendre maîtres de la forêt; une main formidable la défend; j'en ai la conviction, et je le jurerais au besoin : Pluton y a transporté sa demeure. Qui la regarderait sans crainte aurait au cœur une triple enceinte de diamant; il faudrait être de marbre pour entendre sans frémir ces hurlements et ce tonnerre. » Il dit, et parmi les guerriers présents Alcaste avait écouté en silence; homme d'une valeur farouche, Alcaste méprisait les mortels et la mort *; les bêtes fauves les plus féroces, les monstres les plus hideux, ne l'intimidaient pas; la foudre, les agitations du globe, la violence des vents, rien ne domptait sa témérité aveugle.

Alcaste, la tête haute, et avec un sourire moqueur, s'écrie : « J'irai où n'ose aller ce guerrier; seul, je veux abattre ces arbres, asile des spectres et des chimères; les affreux fantômes, le sombre murmure du feuillage, les cris lugubres des oiseaux, ne pourront m'en empêcher, dût même la route des abîmes s'offrir à ma vue dans ces épouvantables profondeurs. » Ainsi parle Alcaste, et, de l'aveu du capitaine, il s'éloigne. Bientôt il aperçoit la forêt, un sourd bruissement frappe ses oreilles. Le guerrier se porte en avant; déjà ses pieds allaient fouler le redoutable sol. Soudain un incendie immense arrête ses pas.

* *Sprezzator de' mortali, e della morte.*

Ce vers est répété mot pour mot, en parlant de Rimedon, chant XVII.

Les flammes s'accroissent; mêlées à des torrents de fumée, elles s'élèvent comme une haute muraille, entourent les arbres : aucun ne sera coupé. Le feu s'étend avec rapidité, et prend la forme de tours, de châteaux; des machines de guerre semblent défendre ce nouvel enfer.

Oh! combien de monstres armés paraissent à travers les créneaux! que leur figure est hideuse! l'un jette sur le Chrétien ses yeux livides, l'autre le menace en agitant son fer. Alcaste fuit; sa démarche est lente, semblable à celle d'un lion poursuivi par des chasseurs. Alcaste n'avait pas encore connu la crainte; pour la première fois il doute de lui-même; son âme indignée s'en étonne, s'afflige; un amer repentir lui déchire le cœur. Rouge de colère et de honte, il marche en silence et à l'écart; son regard, naguère si fier, porte l'empreinte de la tristesse. Mandé par Godefroi, le guerrier s'excuse; il cherche à se dérober à tous les yeux; enfin il obéit et se présente devant le capitaine. A son attitude timide, au désordre de ses discours, Bouillon voit bien qu'il a eu peur. « Eh bien! s'écrie-t-il, qui peut ainsi vous effrayer? Est-ce une ruse des humains, ou un prodige de la nature? S'il est parmi vous un guerrier enflammé d'une noble ardeur, qu'il aille dans ce lieu sauvage, qu'il en pénètre le mystère, et que du moins, à son retour, il nous en donne des nouvelles certaines. » Il dit, et durant trois jours les plus vaillants de l'armée essayèrent de parcourir la forêt; tous reculèrent épouvantés.

Tancrède venait de rendre les honneurs suprêmes à Clorinde; la pâleur de ses traits révèle son impuissance à soutenir le casque et la cuirasse; cependant il s'offre pour cette entreprise, et ne redoute ni la fatigue ni les dangers; l'énergie de son âme se communique à ses membres, et accroît son courage. Il vole à des périls inconnus, le magnanime guerrier; rien ne l'arrête, ni l'horrible aspect de la forêt, ni les secousses de la terre, ni le bruit de la foudre. D'un pas ferme, assuré, il s'avance;

bientôt surgit la muraille de feu. Tancrède, immobile, semble hésiter : « A quoi serviront ici mes armes? s'écrie-t-il. Irai-je me jeter dans la gueule de ces monstres, au milieu de ces flammes dévorantes? Sans doute, je ne dois pas épargner mon sang lorsque l'intérêt commun l'exige, mais l'honneur demande-t-il des sacrifices sans résultats? Cependant, que dira l'armée si je recule? Où trouvera-t-elle du bois, si cette forêt lui manque? Godefroi voudra s'en rendre maître à tout prix, et un autre guerrier exécuterait cet exploit! Non; peut-être ces feux ne sont redoutables qu'en apparence! » A ces mots, il se précipite au sein des flammes. Mémorable témérité!

Tancrède ne ressent pas sous son armure la chaleur brûlante d'un violent incendie; il ne peut distinguer si les flammes sont réelles ou fantastiques : ces flammes se dissipent dès qu'on va les toucher. Un brouillard épais leur succède, répand sur la terre la nuit et les froidures; cette humide obscurité disparaît à l'instant. Tancrède est étonné; mais, toujours intrépide, il parcourt la forêt profane, en sonde les profondeurs les plus secrètes. Aucun prodige, aucun fantôme, ne s'oppose à sa marche; l'épaisseur du bois, seule, est un obstacle à sa vue et à ses pas. Un vaste et aride terrain se déploie en forme d'amphithéâtre; au milieu s'élève, comme une pyramide, un immense cyprès. Tancrède s'approche, et voit sur le tronc de cet arbre différents caractères inconnus. Ainsi, dans l'antique Egypte, on écrivait avec des signes mystérieux. Le Chrétien découvre quelques mots tracés en langue syriaque, il lit : « Audacieux guerrier, tu oses pénétrer dans ce séjour de ténèbres! Si ta cruauté n'égale pas ta puissance, ne trouble point cet asile. Pardonne à des âmes privées de la lumière céleste : les vivants ne peuvent être en guerre avec les morts! »

Tancrède cherche à comprendre le sens de ces paroles; autour de lui le vent agite les plantes et le feuillage; un faible son parvient à ses oreilles : on dirait les soupirs et

les gémissements d'un mortel. Ces accents confus mettent au cœur du guerrier la douleur, la pitié et l'effroi. Enfin il saisit son épée, et en frappe violemment le cyprès. O merveille! le sang coule de l'écorce, et donne à la terre une teinte de vermillon. Tancrède frissonne; il redouble ses coups, et soudain une voix plaintive s'exhale du fond de ce nouveau sépulcre. « Hélas! Tancrède, ne m'as-tu pas assez poursuivie? Maîtrise un instant ta fureur. Tu m'as privée de mon corps, douce demeure qui me devait la vie et le mouvement, et tu briserais encore l'arbre malheureux auquel m'unit un funeste destin? Voudrais-tu, cruel, outrager tes adversaires après leur mort, et même au sein de leur tombeau? Je fus Clorinde; d'autres esprits habitent avec moi cette écorce rude et grossière; toutes les victimes des batailles, les Francs et les Païens tombés devant les murs de la Cité, sont ici renfermés par un charme magique. Ces branches, ces rameaux sont animés, et tu ne peux, sans être homicide, en abattre le moindre fragment (3). »

Tel un malade voit en songe des dragons et des chimères; ces simulacres ne sont pas des figures réelles, il le sait, il en a la certitude, et pourtant il veut fuir : l'aspect des monstres l'épouvante. De même Tancrède ne croit pas à ces apparitions, mais la crainte s'empare de lui et le fait trembler. Mille pensées le rendent immobile; son cœur se glace, le fer s'échappe de sa main affaiblie. Sous cette impression de terreur, il lui semble entendre pleurer et gémir la jeune fille; ces pleurs, ces gémissements l'importunent, il ne peut supporter la vue du sang.

Ainsi, ce guerrier dont le cœur invincible affrontait la mort, ce guerrier jamais effrayé par les fantômes, faible seulement en amour, cède à une fausse image, à de vaines lamentations. Le Chrétien sort de la forêt; un vent impétueux en avait chassé son épée, mais sur sa route il la retrouve. Cependant il ne regarde pas derrière lui, il n'ose sonder la cause de ces prodiges. Arrivé auprès du capi-

taine, Tancrède calme son agitation. « Seigneur, dit-il, j'ai à raconter d'incroyables événements. On a parlé de l'horrible spectacle et de l'épouvantable bruit de ce bois : tout est exact dans ces récits. Un immense incendie m'apparut d'abord; aucune matière inflammable ne l'alimentait; bientôt il s'étendit, et forma une vaste muraille défendue par des monstres armés. Je m'élance au milieu des flammes, je les traverse sans obstacles; ces feux disparaissent; la nuit et les froidures de l'hiver leur succèdent. Bientôt le jour renaît dans tout son éclat. Le dirai-je? Ces arbres sont doués de la parole et du sentiment; chaque coup de mon épée a fait jaillir du sang de leurs troncs, comme s'ils étaient formés de chair humaine; divers esprits les animent; j'en ai la preuve, et leurs accents plaintifs résonnent encore dans mon cœur. Je m'avoue vaincu; non, jamais je ne pourrai arracher à ces arbres ni leur écorce ni leurs rameaux (4). »

Il dit; un abîme de pensées s'ouvre devant le capitaine: ira-t-il lui même lutter contre les enchantements, ou bien enverra-t-il chercher des matériaux dans une forêt plus éloignée, mais d'un accès moins difficile? Soudain l'ermite Pierre l'arrache à la profondeur de ses projets : « Abandonne tes desseins hardis! s'écrie-t-il; il appartient à un autre bras de bouleverser ce lieu sauvage. Déjà un vaisseau fatal aux ennemis aborde sur des sables déserts, et plie ses voiles dorées; déjà un redoutable guerrier brise d'indignes liens et s'éloigne du rivage. L'heure marquée pour la prise de Sion approche : l'armée païenne sera détruite*. » Le visage de l'ermite est en feu; sa voix, ses gestes, n'ont rien de mortel. Le pieux Godefroi ne veut pas rester inactif, il se livre à de nouveaux soins.

Le soleil entrait alors dans le signe du Cancer, et ré-

* Pierre l'Ermite continue de faire l'office de prophète près l'armée des Croisés, sorte d'opposition aux enchantements, aux sorcières et aux magiciens qui viennent agiter le camp des Fideles. Tout le poëme du Tasse roule sur l'éternelle lutte entre le principe du bien et le principe du mal.

pandait au loin une chaleur inusitée, ennemie des projets du capitaine et des travaux de ses soldats. Toute bienfaisante clarté est bannie du ciel, les étoiles sinistres y dominent, et communiquent à la terre leur funeste influence. Des feux mortels s'accroissent à chaque instant. A une journée brûlante succède une affreuse nuit : un jour lugubre les remplace. Le soleil se lève environné de vapeurs sanglantes, sombre présage de malheurs; il se couche empreint de taches rougeâtres, menaces de destruction à son retour. Les dangers du moment semblent s'accroître par la certitude des dangers futurs.

L'astre jette ses rayons ardents sur les immenses plaines, et l'œil des humains voit la fleur se dessécher, le feuillage pâlir; l'herbe des champs languit altérée, la terre se fend, les sources sont taries. Tout éprouve la colère céleste; et les nues stériles, éparses dans les airs, se montrent comme autant de flammes. Le ciel présente l'aspect d'une noire fournaise; rien ne paraît pour reposer la vue; le zéphir se tait; si un vent souffle avec violence, c'est celui du rivage maure, vent nuisible, étouffant, et dont l'haleine épaisse frappe les joues et la poitrine des guerriers.

Les ombres, aussi funestes, sont embrasées de la chaleur du soleil; des comètes, des trombes de feu parsèment le voile de la nuit. O terre malheureuse! l'aurore même te refuse sa rosée, et les plantes et les fleurs appellent en vain leur aliment! Le sommeil a fui ces nuits de tristesse, les mortels implorent ses douceurs et ne peuvent les obtenir. De tous les maux supportés par les Francs, la soif est le plus cruel; l'inique dominateur de la Judée a troublé les citernes en y mêlant des poisons destructeurs : moins infecte était l'onde infernale du Styx ou de l'Achéron. La petite fontaine de Siloë, seule, demeure toujours pure, et offre aux Fidèles ses trésors appauvris; ses eaux glissent sur le sable et l'humectent à peine. Frêle ressource! Le Pô dans ses plus grandes crues, dans ses plus vastes profondeurs, et le Gange et le Nil débordé sur

l'Egypte, n'auraient pu satisfaire les Chrétiens. Si l'un d'eux a vu, entre des rives verdoyantes, dormir comme un liquide argent une onde tranquille; ou des eaux vives se précipiter du sommet des Alpes, et couler sur une plaine fleurie, son désir lui en retrace l'image, accroît son tourment; cette image froide et humide le dessèche, le brûle, et bouillonne dans sa pensée *.

Regardez-les, ces guerriers; leurs membres robustes avaient résisté aux fatigues des âpres chemins, jamais ils ne plièrent sous leur armure d'acier, jamais le fer ennemi et l'aspect de la mort ne les domptèrent; maintenant, accablés par la chaleur, ils gisent étendus; le poids même de leur corps leur est à charge; un feu secret circule dans leurs veines, et les consume lentement. Le coursier, naguère si fougueux, languit auprès de l'herbe aride et la prend en dégoût; ses jambes débiles chancellent, sa superbe crinière flotte en désordre; l'amour d'une noble gloire cesse de l'animer; les riches ornements dont il est revêtu et les dépouilles du vainqueur sont pour lui un vil fardeau. Le chien fidèle languit aussi; oubliant sa retraite et son maître, toujours haletant, il cherche en vain la fraîcheur matinale; la nature lui a donné une manière distincte de respirer; il n'en reçoit aucun soulagement, et l'épaisseur de l'air pèse sur ses poumons (5).

Ainsi souffraient la terre et ses infortunés habitants. Les Fidèles, délaissés par la victoire, redoutaient de plus grands maux; partout retentissaient d'unanimes lamentations : « Où Godefroi place-t-il son espoir? Attend-il la ruine entière de son camp? Avec quelles forces croit-il renverser les hauts remparts des ennemis? Qui lui fournira des ma-

* *Che l'immagine lor gelida e molle*
L' asciuga e scalda, e nel pensier ribolle.

Tous les traducteurs, nos devanciers, n'ont pas osé rester fidèles dans ce passage comme dans beaucoup d'autres; ils ont cru devoir adoucir les couleurs, et ils ont effacé la peinture, dit avec raison M. Ginguené.

chines? A tant de signes visibles ne reconnaît-il pas la colère du Ciel? La fortune nous est contraire; tout en fait foi, et les monstres, et les prodiges, et ce soleil brûlant auprès duquel pâlissent les feux de l'Inde et de l'Ethiopie (6). Sommes-nous donc une troupe vile et dédaignée, des âmes méprisables et indignes? Godefroi voudrait-il nous faire souffrir une mort cruelle pour perpétuer son sceptre et son empire? Où sont les bienfaits de son règne pour en désirer le maintien au détriment de l'armée? Le voilà, cet homme surnommé le pieux, la providence, l'appui du faible; en repoussant le salut des siens, espère-t-il conserver un dangereux honneur? Pour nous, les fontaines, les ruisseaux sont taris; pour lui on apporte l'eau du Jourdain, et dans de joyeux banquets, entouré d'un petit nombre d'amis, il la mêle avec le vin de Crète. »

Tels sont les murmures des Francs. Le chef des Grecs est ennuyé de suivre leurs bannières : « Pourquoi mourir ici? s'écrie-t-il. Dois-je me laisser périr, et ma troupe avec moi? Si Godefroi, persistant dans sa folie, marche aveuglément à sa ruine et à celle de son peuple, que m'importe! » Soudain, sans prendre congé, lui et ses gens s'éloignent en silence au milieu de la nuit*. Le jour révèle cette fuite : d'autres guerriers veulent l'imiter. Ceux qui ont suivi Clotaire, Adhémar, et les chefs réduits en poussière, se disposent à partir; ils se croient dégagés de tous serments par la mort de leurs capitaines, et déjà plusieurs d'entre eux s'échappent furtivement.

Godefroi voit tout, entend tout; il pourrait employer les moyens violents : il les abhorre. Le capitaine prie avec zèle; sa ferveur arrêterait le cours des fleuves, déplacerait les montagnes. Les yeux tournés vers le ciel et les mains jointes, il supplie le Roi du monde d'ouvrir les sources de sa grâce : « O mon Père, ô mon Dieu! tu re-

* Nous avons déjà parlé du chef des Grecs, Tatin ; il s'était séparé des Francs après la prise d'Antioche. *Voy.* la note 10, page 25.

pandis autrefois dans le désert une douce rosée sur ton peuple; tu permis à la main d'un mortel de briser les rochers et d'en faire jaillir des ruisseaux. Renouvelle aujourd'hui ce miracle en faveur de tes guerriers; viens-leur en aide, et verse sur eux tes trésors! »

Cette humble prière, émanée d'un pieux sentiment, s'élève au ciel avec la rapidité de la flèche, et se présente devant Dieu. L'Eternel l'accueille; il jette sur l'armée des Fidèles un regard de pitié; il voit ses dangers, ses fatigues, et prononce des paroles amies : « Ce camp chéri, jouet de l'adversité, a éprouvé de rudes périls; l'enfer et le monde contre lui ont employé et la force et la ruse. Les choses vont changer : toujours la prospérité et le bonheur l'accompagneront! Vienne la pluie! Vienne aussi l'invincible guerrier et toutes les troupes égyptiennes pour augmenter sa gloire! »

A ces mots, l'Eternel agite sa tête puissante. Les cieux tremblent; les planètes fixes et errantes se détachent; les vastes plaines de l'air et de l'Océan, les montagnes, les abîmes frémissent de respect. Les éclairs étincellent, le tonnerre gronde, et les Chrétiens joyeux saluent la foudre et sa clarté. Des nuages s'amoncellent; ils ne sont point formés de vapeurs terrestres, mais ils descendent du ciel même. Une nuit soudaine enveloppe le jour; à ces ténèbres succède une violente pluie, et les ruisseaux débordent de leurs lits.

Tels, sur des rives desséchées par les ardeurs de l'été, on entend les oiseaux criards et leur voix rauque appeler l'orage; les ailes éployées ils se baignent dans l'onde, s'y plongent à plusieurs reprises, cherchent à étancher leur soif. Tels les Chrétiens accueillent avec transport les torrents que verse sur eux la main du Créateur; leurs cheveux, leurs vêtements en sont inondés. Les uns boivent cette eau bienfaisante dans des coupes, dans des casques, d'autres en humectent leur visage et leurs bras noircis; d'autres, enfin, plus prévoyants, en remplissent

des vases et la conservent pour un meilleur usage.

Non-seulement les humains se livrent à l'allégresse, et ne songent plus à leurs dangers, mais la terre aride reçoit la pluie dans son sein entr'ouvert, et la distribue à ses veines brûlantes; bientôt elle rend la vigueur aux plantes et à leur tige. Ainsi, une jeune fille maladive demande un adoucissement à ses souffrances; de doux breuvages font renaître sa fraîcheur, chassent la cause de ses maux; soudain elle les oublie; on la voit reprendre ses guirlandes de roses et ses habits de fêtes.

La pluie cesse, le soleil brille; ses rayons sont tempérés comme aux beaux jours d'avril et au commencement de mai. Noble foi chrétienne! tu peux préserver l'air de toute influence mortelle, tu peux changer l'ordre des saisons, tu peux vaincre le destin et la fureur des éléments!



NOTES DU CHANT XIII.

(1) La découverte d'une forêt par les Chrétiens au siége de Jérusalem est historique; tous les chroniqueurs en parlent. Cette forêt était à une distance de dix lieues de la Cité sainte; de nos jours elle existe encore, on la nomme *forêt de Saron*. Son aspect n'offrait rien de redoutable; il n'y avait ni monstres, ni spectres, ni fantômes horribles. Il ne faut pas oublier que l'époque où écrivait le Tasse était contemporaine des grands voyages en Amérique; on faisait d'étranges récits sur les forêts vierges qui couvraient ce nouveau sol, sur les innombrables animaux qui habitaient ces impénétrables retraites; on parlait des rugissements effroyables des lions, du bruissement des feuilles, du sifflement des vents, des ouragans furieux, des épouvantables orages; tout cela frappait vivement l'imagination, et aura sans doute donné au Tasse l'idée de sa forêt enchantée. Dans le XVI[e] siècle, période toute de magie et d'enchantements, on voyait du fantastique, là où il n'y avait que le sublime spectacle de la nature. Alors la croyance était répandue que lorsqu'une conjuration ou un sort avait été jeté sur des hommes ou sur des choses, ils étaient au pouvoir des esprits infernaux. Ceci explique comment les évocations d'Ismen peuplent la forêt d'âmes maudites et réprouvées.

Il existe un mémoire sur la forêt de Saron, rédigé par M. Paultre en 1799, durant la campagne de Syrie; en voici l'analyse.

Le 14 mars 1799, l'armée française, partie de Jaffa pour marcher sur Saint-Jean-d'Acre, arriva sur les bords d'un torrent qui se jetait à la mer; ce torrent était l'ancienne limite des tribus de Dan et de Benjamin avec celle d'Ephraïm. En face se déployait une vaste plaine; elle se prolongeait à deux ou trois lieues, et se perdait dans une forêt, au pied des montagnes de Naplouse, désignées par les Hébreux sous le nom de Mont-Garizim. L'armée devait traverser cette forêt: il eût été dangereux de l'approcher sans l'avoir fait reconnaître, car les troupes syriennes étaient peu éloignées; on craignait qu'elles eussent profité de l'avantage que leur offraient des lieux couverts et difficiles. Un détachement de cavalerie dut s'assurer si les chemins étaient praticables; bientôt il annonça que la route était libre et que l'on pouvait s'avancer en toute sûreté. Après une heure de marche, on parvint à l'entrée de la forêt. Des sables, des rochers, des buissons, des ravins en défendaient l'approche; des branches d'arbres, des troncs tout entiers, renversés de vieillesse ou par accident, arrêtaient les pas des soldats. Cependant l'armée surmonta toutes les difficultés et pénétra dans la forêt.

Cette forêt s'étend sur un vaste coteau de la chaîne qui sépare la vallée du Jourdain des plaines de la Palestine, et qui est elle-même un prolongement du mont Liban. Le coteau peut avoir huit à neuf lieues de longueur, depuis le Mont-Garizim jusqu'au rivage de la mer; sa largeur est de deux à trois lieues; sa hauteur est progressive de Naplouse aux rives de la Méditerranée, où il se termine par des collines et des rochers; il est bordé au nord par le torrent d'Arsouf, au midi par celui de Lidda; ces deux torrents coulent parallèlement l'un à l'autre; la distance entre leur lit est de cinq lieues, qui était la largeur de l'ancienne tribu d'Ephraïm, au centre de laquelle s'étendait le mont Saron. Les pentes du mont Saron sont plus escarpées du côté du nord que du côté du midi: sa base est une roche calcaire, qui, dans plusieurs endroits de la forêt, s'élève à nu au-dessus du terrain par blocs isolés ou entassés les uns sur les autres. En général, on ne peut mieux comparer les sites de cette partie de la Palestine, qu'à ceux des environs de Fontainebleau.

« La forêt couvre le coteau, dit M. Paultre, elle est uniquement composée de chênes, de l'espèce désignée par les anciens sous le nom de *Quercus cerris;* ses feuilles sont plus lisses et moins dentelées que celles de nos chênes communs. Ces chênes ne me parurent pas susceptibles d'atteindre une grosseur considérable; la plupart, quoique annonçant un âge très-reculé, pouvaient être embrassés à leur tronc par un seul homme; leur tige était noueuse et d'une venue peu droite, aucune ne dépassait vingt-cinq à trente pieds de hauteur. La venue de ces arbres était à peu près celle des bois de gravier de nos côtes sèches et élevées de la basse Bourgogne, et je crois que la même cause, savoir, les défauts de profondeur de terre végétale et d'humidité, pouvait produire cette ressemblance, quoique sous des climats différents. Du reste, je présume que le bois est de bonne qualité; mais étant noueux, contourné et de peu de grosseur, il ne pouvait être d'une grande utilité pour la charpente; aussi Salomon voulant bâtir le Temple, fut-il obligé de tirer ses bois du Liban, tandis que la forêt de Saron était bien plus rapprochée de Jérusalem. Les Croisés, forcés d'y prendre leur bois pour la construction des machines et des tours d'attaque, se plaignirent que cette forêt ne pouvait leur fournir que des pièces de petite dimension, ce qui rendit leurs travaux longs et difficiles. Depuis cette époque, la forêt n'a pas été exploitée, elle ne sert aujourd'hui qu'aux usages des habitants. Le gouvernement ne tient pas à une propriété qui ne peut lui être d'aucun produit, vu les difficultés de transport dans un pays où tout se porte à dos de chameaux. C'est dans la forêt de Saron, je le répète, où les Croisés allèrent couper les bois pour le siége; Raoul de Caen le prouve d'une manière irrécusable, car il la place au bas des montagnes de Naplouse, ainsi qu'elle existe effectivement. »

(2) Dans la description des enchantements d'Ismen, le poëte fait intervenir un nouvel ordre d'esprits; c'est la sorcière, nature inférieure à la fée et au magicien, d'après la hiérarchie diabolique. La fée pou-

vait être bienfaisante, douce, protectrice; la sorcière était malfaisante, immonde. La fée est une création brillante et chevaleresque du moyen âge, vivant en bonne harmonie avec les poétiques figures de cette époque; la sorcière appartient plus spécialement aux temps de sabbat, d'empoisonnements, de mixtions de simples et d'herbes vénéneuses (du XIIIe au XVIe siècle). La sorcière est évidemment le produit de l'alchimie.

(3) C'est un des épisodes les plus fréquents, dans les grandes aventures de chevalerie, que l'apparition, au milieu des forêts ou sur les bords des fleuves, d'inscriptions qui indiquaient une vaste entreprise à accomplir; tantôt c'était une femme qui sollicitait un libérateur, tantôt un orphelin privé de sa royauté, qui appelait un brave chevalier à son aide. La langue syriaque était l'idiôme cabalistique.—L'identification de Clorinde avec le cyprès revient à la doctrine mythologique des Dryades. Clorinde vit dans le cyprès, elle lui donne son existence : c'est la métempsycose modifiée, le système des âmes qui s'étendent dans les airs pour passer ensuite dans des corps distincts. La métempsycose n'était que le matérialisme poétisé.

(4) Raoul de Caen assure que Tancrède découvrit dans la forêt quatre pièces de bois disposées pour un assaut; c'était avec ces machines, ajoute-t-il, que les califes étaient parvenus à s'emparer de Jérusalem : « A peine les a-t-il découvertes, que n'osant, dans l'excès de sa joie, se confier ni à lui-même, ni à ses propres yeux, Tancrède se lève, s'avance, touche et examine de plus près : « O mes compagnons, s'écrie-t-il, Dieu nous accorde plus que nous ne demandons; nous cherchons du bois informe et nous le trouvons tout travaillé. » Ses compagnons répondent aussitôt à la voix qui les appelle; ils avaient gémi, ils se réjouissent, et Tancrède se hâte d'envoyer un exprès à l'armée désolée pour lui apporter des consolations. Cette joyeuse nouvelle s'étant répandue dans tout le peuple, on la reçoit en poussant des cris de joie; les tentes des Francs retentissent d'allégresse, et tous se portent en avant et en procession, chantant les litanies. Ce que je viens de raconter tient du miracle, et toi, qui que tu sois, qui le liras avec attention, tu ne saurais nier l'intervention du Ciel. » (*Gesta Tancredi*, cap. CXX.) — Raoul de Caen, seul, rapporte cette circonstance; il faut un peu se méfier de ses merveilleux récits en ce qui touche Tancrède, dont il est le panégyriste.

(5) La description de la sécheresse supportée par les Chrétiens est une des belles pages de la *Jérusalem délivrée;* rien n'égale la magnificence de style du Tasse, la solennité de sa poésie. Les chroniqueurs entrent dans beaucoup de détails sur cette sécheresse, sur les privations que les Croisés endurèrent; cependant ils ne parlent pas de l'empoisonnement des fontaines; c'est là un de ces faits empruntés au siége de Jérusalem par les Romains, tel que le décrit Josèphe : « Notre ar-

mée était livrée à l'horrible tourment de la soif, dit Guibert de Nogent, et l'on fut obligé de coudre des cuirs de bœuf et de buffle pour aller chercher de l'eau; mais l'eau, transportée dans de telles outres, était infectée par le suintement des peaux encore toutes fraîches; on l'employait cependant pour l'usage de l'armée et pour la fabrication du pain d'orge, et, malgré cette ressource, quelques hommes, parmi les Chrétiens, ne cessaient d'éprouver tous les maux de la disette. Combien l'âpreté de ce pain grossier râclait désagréablement le gosier de tant d'hommes d'une grande noblesse! Croit-on que leurs estomacs délicats n'étaient pas souvent éprouvés par l'âcreté de cette boisson puante? O Dieu de bonté! quelles souffrances ne durent pas ressentir ces hommes, qui, se souvenant sans doute du haut rang qu'ils avaient jadis occupé dans leur patrie, et du délicieux repos qu'ils y avaient goûté, ne trouvaient pas même, au milieu de leurs maux, la consolation de quelques avantages extérieurs, et étaient en outre exposés tous les jours à la cruelle fatigue d'une chaleur dévorante! Aussi je pense que l'on ne vit jamais dans aucun siècle des princes aussi grands livrer leurs corps à tant de supplices, par le seul espoir d'obtenir des récompenses spirituelles. Les Sarrasins, de leur côté, avaient soin de se placer constamment en embuscade auprès des fontaines et des courants d'eau, toujours empressés de massacrer les nôtres en tous lieux et de leur enlever ce qu'ils pouvaient. » (GUIBERT DE NOGENT, liv. 7.)

« La chaleur brûlante du soleil, le défaut absolu d'eau, une sécheresse intolérable, ajoute Albert d'Aix, ne cessèrent de désoler le peuple chrétien pendant la durée du siége. Ceux des pèlerins qu'on envoyait de tous côtés à la recherche des sources, rapportaient dans des sacs de peau de chèvre une eau trouble, puante, bourbeuse, et remplie en outre de sangsues. On faisait payer deux pièces de monnaie à chacun de ceux qui portaient les lèvres à l'embouchure de ces sacs pour prendre une gorgée d'eau; beaucoup avalaient les sangsues et mouraient subitement. » (ALB. AQUENS., lib. 6.) — « L'armée était non-seulement tourmentée par la disette de grains et par le défaut d'eau, écrit Raoul de Caen, mais encore menacée de nouveaux combats, car les Egyptiens et les habitants de la Palestine affluaient de tous côtés et se répandaient avec fureur; les collines des environs portaient de l'acier et du fer, seuls fruits qu'on y eût semés, en sorte qu'il n'était plus possible de soulager la détresse des assiégeants; et il était vrai de dire que le peuple qui avait d'abord assiégé était maintenant assiégé lui-même. Aussi entendait-on répéter une seule et même complainte; elle volait de bouche en bouche: « En vain aurons-nous vaincu dans les combats en Romanie, en vain aurons-nous supporté la famine à Antioche, et tant d'autres fatigues encore, si, après avoir traversé la mer, le sable du rivage auquel nous touchons devient pour nous une occasion de naufrage. » C'était en effet une triste pensée, et cependant vous eussiez vu les Chrétiens chercher de pieuses consolations à leurs maux; ils s'élançaient avec ardeur sur les murailles de la ville sainte, disant: « Que j'embrasse du moins, avant que je meure, cette Jérusalem objet de mes désirs! » (RAOUL DE CAEN, chap. CXXIII.) — « La soif était telle, continue Robert le moine, que les Fidèles creusaient la

terre et y appliquaient leur bouche pour en sucer l'humidité. Un petit ruisseau extrêmement faible, nommé Siloë, ne pouvait, certes, suffire à leurs besoins. » (*Rob. Monach.*, lib. 9.)

La fontaine de Siloë, célèbre par la guérison de l'aveugle de l'Evangile, jaillissait du pied de la montagne de Sion, au point où se réunissent les deux vallées de Siloë et de Gehennon. Cette fontaine ne fournissait qu'une très-petite quantité d'eau; elle était intermittente, et ne coulait que de trois en trois jours, s'il faut en croire Guillaume de Tyr. — Il est curieux de comparer les épouvantables effets de la soif, d'après les chroniques du XIe siècle, avec les souvenirs de quelques vieux militaires français de l'expédition d'Egypte, lorsqu'ils traversèrent le désert à la fin du XVIIIe siècle; plusieurs soldats moururent de soif; ils tombaient comme frappés par la foudre.

(6) Tandis que les malheureux Croisés souffraient toutes les ardeurs d'une soif dévorante, quelle ne devait pas être leur douleur en voyant les Sarrasins maudits, pourvus de toutes les ressources, ayant de l'eau en abondance! Indépendamment de l'eau des pluies qu'ils avaient conservée dans des citernes, ils en faisaient arriver du dehors par des conduits et des aqueducs, et ces eaux se jetaient dans deux vastes piscines situées auprès de l'enceinte du Temple. L'une de ces piscines existe encore; c'est la *piscine probatique*, ainsi nommée parce qu'on y purifiait les victimes destinées aux sacrifices; elle est près de la porte Saint-Etienne, où se trouvait autrefois le tombeau de Pilate. Ce fut sur ses bords que Jésus-Christ dit au paralytique : « Levez-vous, et emportez votre lit. » La piscine probatique est tout ce qui reste de l'architecture primitive des Juifs à Jérusalem.





Renaud prisonnier d'Armide.

(CHANT XIV.)

CHANT XIV.

La nuit, environnée de nuages d'une précieuse rosée, et du souffle léger des vents, couvrait de son obscurité la terre rafraîchie; elle secouait les bords humides de son voile sur la verdure et sur les fleurs. Les mortels, dans un doux sommeil, oubliaient leurs pensées, et du battement de ses ailes, le zéphir caressait leur repos. Mais le roi du monde, toujours vigilant, siége au milieu de l'éternelle clarté; il tourne sur le capitaine des Francs un regard favorable, et, dans un songe paisible, il lui révèle ses hauts décrets.

A l'orient, non loin des brillantes portes du soleil, se trouve une porte de cristal ouverte avant les premières lueurs du jour. Dieu envoie, par ce passage, les songes aux esprits chastes, aux âmes pures; celui destiné au pieux Bouillon descendit sur des ailes d'or. Jamais aucune vision n'offrit des images si belles, si riantes; les secrets du ciel et des planètes sont dévoilés à Godefroi; il voit, comme

dans un miroir, les astres et leurs mouvements ; il croit être transporté au sein de l'immensité lumineuse et resplendissante.

Le capitaine admire l'étendue, la lumière de ce lieu élevé, l'harmonie de son ensemble. Tout à coup un cavalier, entouré de brillants rayons, se présente à sa vue, et sa douce voix lui parle ainsi (1) : « Godefroi, ne reconnais-tu pas Hugues, ton fidèle ami ? Refuserais-tu de l'accueillir* ? — Ton nouvel aspect, semblable au soleil dans son éclat, répond le capitaine, a troublé mes sens ; je n'ai pu me rappeler tes traits. » Soudain il lui tend les bras ; trois fois il veut le presser sur son cœur ; trois fois cette ombre légère lui échappe et se dissipe comme la fumée ou comme un songe **.

Hugues sourit : « Je ne suis plus revêtu d'un corps terrestre, lui dit-il ; je suis un esprit, un habitant de la cité céleste, du temple de Dieu, séjour de ses guerriers : un jour tu y auras place. — Ce jour est-il éloigné ? répond Godefroi. Puissent mes liens mortels se briser à l'instant s'ils doivent retarder mon bonheur ! — Bientôt, réplique Hugues, tu seras glorieux et triomphant ; prodigue encore dans cette guerre, et ton sang et tes sueurs. Il appartient à ton bras d'arracher aux Païens l'empire de la Terre-Sainte. Tu établiras dans ces contrées un royaume chrétien, et ton frère, après toi, en portera le sceptre (2). Mais, pour ranimer ton amour et tes désirs, écoute les chants divins, le son des lyres angéliques ; contemple ces éblouissantes demeures, ces vives flammes : la main éternelle les dirige et les fait mouvoir.

* Le Tasse veut désigner Hugues le Grand, comte de Vermandois et frère du roi de France Philippe Ier. *Voy.* la note 8, pag. 24.

** Ceci est imité presque mot à mot de Virgile, lorsque Créuse apparaît à Enée :

Ter conatus ibi collo dare brachia circum ;
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

(ÆNEID., lib. II.)

Abaisse tes regards sur ce petit globe, ajoute-t-il en lui montrant la terre; tout y est vil, même la récompense de vos peines, de vos travaux! Combien sont étroits le cercle où vous vous agitez, la solitude où vous étalez votre faste! Là, comme si vous étiez dans une île, la mer vous environne; cette mer, vous l'appelez Océan, vaste abîme, noms orgueilleux donnés à un étang, à un simple marais. »

Bouillon regarde, et prend à pitié ce qu'il voit; la terre, les fleuves et la mer paraissaient comme un point. La folie de l'humanité l'étonne. Faibles mortels, nous nous attachons à des ombres, à de la fumée; nous cherchons de serviles grandeurs, une renommée obscure, et nous oublions le ciel qui nous invite et nous appelle! « Puisque Dieu ne veut pas me délivrer de cette prison, s'écrie le pieux Godefroi, supplie-le de me montrer la route la plus sûre au milieu des erreurs de ce monde. — Tu es dans le vrai chemin, ne t'en détourne pas. Je te recommande une seule chose : rappelle le fils de Berthold de son exil lointain. La Providence t'a choisi pour capitaine suprême d'une haute entreprise; elle a nommé Renaud ministre de tes projets. Tu occupes la première place, la seconde est à lui; tu es la tête du camp, il en est le bras : nul autre ne peut lui être opposé. Ce guerrier, seul, triomphera des enchantements de la forêt; il donnera une vigueur nouvelle à tes troupes errantes, indécises; il détruira les formidables murs de la Cité et les armées de l'Orient.

— Oh! combien le retour du vaillant cavalier me serait agréable! répond Bouillon. Tu sais si je l'aime, tu pénètres dans les pensées les plus secrètes, tu connais ma sincérité. Dis-moi, en quel lieu faut-il lui envoyer un messager? quelle proposition lui ferai-je? dois-je employer la prière ou le commandement? Une telle démarche conciliera-t-elle la justice et l'honneur? — Le roi éternel te comble de ses grâces, veille sur ton pouvoir, répond Hugues; par sa volonté, tous les Fidèles te révèrent et t'obéissent. Tu ne solliciteras pas : l'autorité souveraine ne peut sans s'a-

vilir descendre à la prière; mais laisse-toi fléchir, cède aux premières supplications. Guelfe, animé de l'esprit de Dieu, te conjurera d'absoudre l'intrépide enfant, de lui pardonner ses erreurs, tristes résultats de sa colère. Renaud mène aujourd'hui loin du camp une vie oisive et de plaisirs; à ta voix il reviendra te prêter sa main puissante. Pierre, initié dans les mystères célestes, guidera les pas de tes envoyés; ceux-ci auront bientôt des nouvelles certaines du héros, ils connaîtront les moyens de le délivrer et de le conduire auprès de toi. Ainsi, Dieu réunira sous tes saintes bannières tes compagnons dispersés. Je terminerai ce discours par une prédiction chère à ton cœur : ton sang se mêlera au sang de Renaud; il en sortira une illustre et glorieuse lignée *. » Hugues se tait, et se dissipe comme la fumée au souffle des vents, comme la nue en face du soleil. Godefroi se réveille; ce songe laisse dans son âme une impression confuse de joie et d'étonnement.

Déjà le jour éclairait l'univers; le pieux Bouillon abandonne tout repos, et se couvre de sa lourde armure. Les chefs se réunissent en conseil sous sa tente; ils délibèrent : d'autres guerriers exécuteront leurs ordres. Guelfe, l'esprit agité par diverses pensées, s'exprime le premier : « Prince, dit-il, je viens implorer ta clémence en faveur d'une récente faute. Je demande la grâce du vaillant Renaud; cette demande de Guelfe au pieux Godefroi ne peut être ni indiscrète, ni prématurée, et j'espère obtenir un pardon profitable à tout le camp. Autorise le retour du cavalier; il versera son sang en expiation de ses erreurs. Est-il parmi nous un bras plus formidable pour couper les arbres de l'horrible forêt ? est-il une poitrine plus opiniâtre à braver les périls et la mort ? Tu le verras, l'indomptable jeune homme, renverser les murailles, briser les portes, s'élancer seul sur les

* François de Lorraine, duc de Guise, issu de la race de Godefroi de Bouillon, s'unit le 19 janvier 1548 avec Anne d'Este, sœur d'Alphonse II, duc de Ferrare, descendant de Renaud, d'après la généalogie d'invention du Tasse

créneaux. Rends à ton armée cet appui, objet de ses vœux et de ses espérances ; rends à Guelfe un neveu intrépide, et à toi-même un serviteur dévoué. Ne le laisse pas languir dans un vil repos ; permets-lui de suivre tes étendards victorieux, témoins de ta valeur : sous un tel chef, sous un tel maître, il fera des exploits dignes de lui (3) ! »

Ainsi parle Guelfe ; tous les guerriers, par un murmure favorable, secondent sa prière. Godefroi, comme s'il cédait à une demande imprévue, s'écrie : « Je ne puis me refuser à vos désirs ; aujourd'hui la rigueur se tait : la loi et la raison fléchissent devant l'assentiment général. Que Renaud revienne ; plus modéré désormais, il devra réprimer sa colère, et répondre à votre espoir par de nobles actions. Guelfe, il t'appartient de le rappeler : son retour, je l'espère, sera immédiat. Choisis un cavalier, et dirige ses pas vers la contrée où s'est réfugié le fougueux enfant. »

L'écuyer danois se lève : « J'aspire à l'honneur de ce message, dit-il à Guelfe. Pour remettre à Renaud l'épée de mon maître, je parcourrai les chemins les plus pénibles, les routes les plus lointaines. » Guelfe accepte avec joie l'offre de cet homme courageux ; il lui donne pour compagnon le sage et prévoyant Ubalde. Dès ses jeunes années, Ubalde étudiait les mœurs diverses des peuples ; il avait voyagé dans les froides régions du globe, sur les sables brûlants de l'Ethiopie ; il connaissait la langue et les coutumes des nations. Plus tard, Guelfe l'admit au nombre de ses intimes, et il lui témoigna toujours une vive amitié.

A ces deux guerriers fut confiée l'honorable mission de reconduire au camp le fier champion du Christ ; Guelfe leur enjoint de se rendre à Antioche, où régnait Boëmond ; on croyait Renaud dans cette cité : la voix commune le disait ainsi. Pierre le Solitaire ne partage pas cette erreur ; il s'approche : « L'opinion du vulgaire est un guide infidèle, dit-il aux cavaliers ; si vous l'écoutez, elle vous détournera du vrai chemin. Allez près des rives d'Ascalon ;

à l'embouchure d'un fleuve, vous rencontrerez un vieillard de nos amis; ayez confiance en lui, ajoutez foi à ses paroles. Ce vieillard a beaucoup vu par lui-même; je l'ai instruit de votre départ : vous apprécierez sa courtoisie et sa prudence. »

Les deux voyageurs obéissent avec respect aux ordres de l'ermite, organe du divin esprit. Ils prennent congé, et marchent en toute hâte vers Ascalon. La mer se brise contre les murs de cette ville; Ubalde et le Danois n'entendaient pas encore le frémissement des vagues et des rochers, quand ils découvrirent un fleuve grossi par les eaux des pluies; ses ondes débordées roulaient, impétueuses et rapides comme la flèche dans les airs*. Ils s'arrêtent étonnés ; soudain un vieillard vénérable leur apparaît ; une longue robe de lin le recouvre, sa main agite une baguette, une couronne rustique orne son front; il remonte le fleuve, et foule d'un pied sec les flots tumultueux. Tels, lorsque les froidures ont durci les rivières, les peuples voisins du pôle se précipitent dans des traîneaux, et glissent avec confiance sur la glace immobile. Ainsi s'avance le vieillard sur ce sol liquide et agité. Les deux guerriers le regardent fixement : il les aborde.

« Amis, leur dit-il, vous entreprenez une rude et pénible recherche; vous avez besoin surtout d'être guidés. Celui que vous demandez habite une terre lointaine, inhospitalière et déserte. Oh ! combien de travaux vous restent à faire ! quel immense espace de mers et de rivages n'aurez-vous pas à parcourir ! Votre voyage s'étendra au delà même des limites de notre monde ! Entrez dans ces obscures cavernes où j'établis ma demeure ; je vous révélerai des secrets importants pour la réussite de vos projets. » Il dit, et commande aux flots de leur donner libre

* « Ce fleuve, écrit M. de Châteaubriand, est le torrent d'Ascalon, ou un autre torrent plus au nord, qui n'a été connu qu'au temps des Croisades, selon le témoignage de D'Anville. » (*Itinéraire*, part. v.)

passage: les flots obéissent. A droite, à gauche, les ondes se retirent, et s'élèvent comme deux montagnes.

Le vieillard prend les cavaliers par la main, les conduit sous le fleuve, au milieu des plus sombres profondeurs; à l'aide d'une lumière faible, incertaine, semblable aux lueurs de la lune à travers le feuillage, ils voient d'immenses réservoirs; toutes les eaux de l'univers en découlent, et s'éparpillent en fontaines jaillissantes, en rivières et en lacs paisibles. Ils peuvent distinguer l'Éridan à sa naissance, le Gange, le Tanaïs, le Danube et l'Euphrate; le Nil même ne leur cache pas ses sources inconnues. Plus bas, un ruisseau de soufre et d'argent vif se condense aux feux du soleil : le liquide se transforme en métaux, en masses d'or. Les rives du fleuve sont semées de pierres précieuses; elles brillent comme des flambeaux ardents, et triomphent de l'obscurité de ce lieu. Là, le saphir étale son céleste azur; le diamant, la topaze, l'escarboucle étincellent, et la belle émeraude déploie ses vertes couleurs (4).

Les guerriers s'avancent en silence; ces merveilles préoccupent leur esprit. Enfin Ubalde élève la voix : « O mon père! s'écrie-t-il, où sommes-nous? Révèle-nous qui tu es, en quels lieux tu nous mènes? Dans mon étonnement et ma surprise, je ne puis en croire mes yeux; pour moi, tout est songe et fantôme. — Vous vous trouvez, répond le vieillard, au sein de l'immense terre, féconde et productive; jamais on ne pénètre dans cet abîme sans y être guidé par ma main. Je vous conduis à mon palais; vous apercevrez bientôt son éblouissante clarté.

» Je naquis païen, mais la bonté divine m'a régénéré dans les saintes eaux. Les maudits esprits n'ont aucun pouvoir sur mon âme; loin de moi les charmes, les enchantements, pour évoquer le Phlégéton ou le Cocyte! Je cherche à connaître les vertus des plantes, les secrets de la nature; je contemple et j'admire le cours des planètes. Je ne suis pas toujours au milieu de ces obscures

cavernes; souvent j'établis ma demeure au sommet du mont Carmel ou sur la cime du Liban. Là, Mars, Vénus et les autres étoiles m'apparaissent dans tout leur éclat; j'étudie leur lenteur, leur vitesse, l'influence favorable ou sinistre de leurs mouvements. Sous mes pieds, les nuages s'amoncèlent ou se dissipent, versent la pluie ou la rosée; je suis la marche des vents, je vois la foudre et ses sillons tortueux se précipiter sur la terre; je touche les comètes et leurs globes de feux.

» Plein d'orgueil, satisfait de moi-même, je me croyais autrefois infaillible; je croyais égaler en savoir, en puissance, le maître suprême de l'univers. L'ermite Pierre m'ondoya sur les bords du fleuve sacré, il effaça les souillures de mon âme, dessilla mes yeux, et je connus alors la faiblesse de notre nature; jusqu'à ce moment solennel j'avais erré au milieu des ténèbres. L'esprit humain est à l'éternelle vérité, ce que l'œil des oiseaux de nuit est aux rayons du soleil *. Je me pris à rire de moi, de ma folie. Cependant, d'après les conseils du religieux, je poursuis ma primitive carrière de sciences et de recherches. Je ne suis plus le même homme : ma vie, mes pensées et ma volonté dépendent de l'ermite. Je me repose sur lui; il me commande et me dirige : souvent même il m'emploie à de grandes actions. Il m'a chargé de rappeler de son exil l'invincible héros; dès longtemps il m'avait annoncé votre arrivée, et je vous attendais de jour en jour. »

Les deux guerriers s'approchent de la demeure du

* Nous avons dit que Lebrun avait non-seulement négligé de reproduire l'expression, mais encore il a souvent défiguré la pensée même du poëte. En voici un exemple. Ces beaux vers du Tasse :

Conobbi allor ch' augel notturno al Sole
È nostra mente ai rai del primo vero ;

ces beaux vers, disons-nous, qui expriment une belle pensée, ont été ainsi rendus par Lebrun : « Je connus alors que nos yeux, toujours faibles et *clignotants*, ne pouvaient fixer la Vérité sur son trône éternel. »

vieillard. C'est une espèce de grotte contenant de vastes chambres, d'immenses salles, ornées de toutes les richesses de la terre, des objets les plus rares, les plus précieux : on eût dit une création des arts, et non un chef-d'œuvre de la nature. Les deux voyageurs prennent leur repas sur une table somptueuse, servie par deux cents esclaves ; ils se désaltèrent dans des coupes d'argent, dans des vases d'or et de cristal : « Il est temps de satisfaire l'impatience de vos désirs, s'écrie le sage magicien. Vous savez en partie les ruses et les fraudes de l'impie Armide, comment elle parvint sous vos tentes, par quels moyens elle en arracha plusieurs guerriers, comment l'Infidèle les fit accabler de chaînes, et vous n'ignorez pas leur délivrance sur la route de Gaza, où on les conduisait entourés de nombreux gardiens.

» Les suites de cet événement vous sont inconnues : en voici le récit fidèle. A peine l'enchanteresse se vit-elle enlever sa proie, fruit de tant d'artifices, elle se déchira les mains dans des transports de fureur. « Laisserai-je le coupable se vanter de m'avoir ravi tant d'illustres captifs ? disait-elle. Non ; il supportera lui-même les douleurs de la servitude ; il endurera tous les maux destinés à ses compagnons ; et pour assouvir ma vengeance, il périra. Sa mort causera l'entière ruine des Chrétiens. » Elle dit, et sa pensée s'arrête à une odieuse machination. La perfide se dirige vers les lieux où Renaud dispersa les gardiens ; l'intrépide enfant avait abandonné sa glorieuse armure, et s'était revêtu de la cuirasse d'un ennemi, pour marcher inconnu sous ce costume obscur. Avec l'équipement de l'illustre cavalier, la magicienne habille un corps sans tête, et l'expose sur les rives d'un fleuve. Des troupes de Francs devaient s'y rendre, elle en avait la certitude ; elle consultait les esprits infernaux ; ses mille espions rôdaient autour de votre camp, ils lui révélaient vos pertes et vos succès.

» A côté du cadavre, Armide place un homme intelli-

gent déguisé en berger; elle lui prescrit ses ordres, règle ses actions et ses discours. Fidèle à sa mission, le Païen parle à vos cavaliers, il les rend méfiants et soupçonneux. Leurs soupçons, leurs méfiances s'accrurent, excitèrent la sédition et les discordes : la guerre civile fut sur le point d'éclater. Bouillon, disait-on de toutes parts, avait fait tuer Renaud : on le croyait! Des avis plus certains démentirent cette invraisemblable nouvelle. Tels furent les premiers artifices d'Armide. Ecoutez maintenant les suites de ses ruses.

» Renaud arrive sur les bords de l'Oronte, dans un endroit où ses flots divisés forment une île de peu d'étendue. Armide l'attendait au passage. Le guerrier aperçoit une colonne de marbre blanc auprès d'un petit bateau; il s'approche, et lit ces mots tracés en lettres d'or : « O pèlerin, qui que tu sois, conduit par le hasard ou par ta volonté; sache que dans cette île on trouve cachées les plus grandes merveilles; de l'orient à l'occident, rien ne pourrait leur être comparé : traverse le fleuve si tu veux les voir. » Renaud se laisse séduire, abandonne ses écuyers, et seul, il franchit l'onde dans l'étroite nacelle. Déjà il touche la rive opposée; son œil avide parcourt cette terre riche en fleurs, en verdure, en eaux limpides et en ombrages; cependant rien n'attire ses regards : l'île est riante, le guerrier s'y arrête, il détache son casque, et le souffle des vents caresse son repos.

» Le bouillonnement des vagues se fait entendre; soudain Renaud dirige ses pas vers le fleuve. Une jeune fille, à la blonde chevelure, surgit du sein des eaux : ainsi se montre sur la scène d'un théâtre nocturne, une nymphe ou une déesse. Cette jeune fille est un fantôme, elle ressemble pourtant aux antiques sirènes des plages et des mers de l'Etrurie. Le ciel admirait sa belle figure, la douceur de ses accents; elle chantait :

« Joyeux enfants, vous que le printemps recouvre de son manteau fleuri, ne vous laissez point éblouir par un

rayon trompeur de vertu ou de gloire. Suivre la loi de ses désirs est la seule sagesse; recueillir les fruits de chaque saison de la vie, est le seul cri de la nature : votre âme serait-elle sourde à sa voix? mépriseriez-vous ses dons précieux et passagers? La valeur, les triomphes, sont des mots dépourvus de sens, de vaines idoles pour le vulgaire; la renommée, grande illusion des orgueilleux mortels, est un écho, un songe, l'ombre même d'un songe que le moindre souffle dissipe. Vivez heureux d'une existence de délices; obéissez à vos penchants, oubliez vos chagrins, ne devancez jamais par la pensée les maux de l'avenir. Si le Ciel vous menace, s'il lance ses traits enflammés, ses foudres puissantes, restez indifférents. Telle est la sagesse, tel est le bonheur, d'après les enseignements et les conseils de la nature (5). »

« Ainsi chantait l'impie! Sa voix harmonieuse endort le jeune guerrier; un sommeil irrésistible ferme ses paupières : le tonnerre même ne saurait l'arracher à ce profond repos, image de la mort. Armide saisit cet instant pour assouvir sa vengeance; elle sort de sa retraite, se précipite sur Renaud, le regarde fixement; elle voit son attitude calme, son doux sourire; immobile, elle s'arrête; sa colère fléchit, et penchée sur le front du héros, on dirait Narcisse au bord de la fontaine. Elle reçoit sur son voile l'abondante sueur du cavalier, elle tâche de rafraîchir l'air qu'il respire : ainsi est désarmé ce cœur de glace, ce cœur dur comme le diamant. Avec des roses et des lis, Armide forme de tendres, mais d'indissolubles liens; elle les place autour du cou de Renaud, à ses mains, à ses pieds; puis elle le pose sur son char, et l'enlève au-dessus des nues. Elle ne prend ni la route de Damas, ni celle du château entouré par les ondes; elle va cacher sa jalousie et sa faiblesse au sein de l'immense océan, loin de tout rivage connu, où n'aborda jamais aucun vaisseau; elle choisit pour demeure une de ces îles désertes, nommées îles de la Fortune.

» Armide monte sur la cime d'un mont obscurci par les ombres ; ses enchantements mettent de la neige au bas de cette montagne, de la verdure et des fleurs à son sommet. Soudain un palais splendide surgit auprès d'un lac ; un printemps perpétuel y règne, et la magicienne dans ce lieu passe sa vie avec Renaud. Il faudra l'arracher, le courageux enfant, à cette prison reculée ; il faudra vaincre ses gardiens. Une main amie, en vous donnant des armes, dirigera aussi vos pas.

» A peine éloignés de ce fleuve, vous rencontrerez une femme d'un âge avancé, mais jeune encore de visage ; vous la reconnaîtrez à ses longs cheveux bouclés, aux mille couleurs de sa robe flottante. Ce guide fidèle vous conduira sur la grande mer, avec la rapidité de l'aigle et de la foudre. Arrivés au pied de la montagne, vous entendrez siffler des serpents, vous verrez des ours, des lions, des sangliers ouvrir leur effroyable gueule : en agitant cette baguette, ils fuiront épouvantés.

» Sur le haut du rocher, des périls plus menaçants vous attendent. Une fontaine y coule limpide, et invite à se désaltérer : son froid cristal recèle de funestes poisons. Quelques gouttes de cette eau rendent l'âme joyeuse, provoquent le rire, et ce rire précède la mort. Détournez vos lèvres de ces ondes homicides ! Craignez les perfidies des jeunes filles ; fuyez leur voix suppliante, leur aspect séduisant ; méprisez leurs regards, leurs discours, et d'un pas ferme, entrez dans le palais d'Armide. D'innombrables murailles protégent ce séjour, et forment mille détours confus ; j'en ai tracé le plan sur cette carte ; avec son aide vous éviterez toute erreur. Au milieu du labyrinthe, se trouve un jardin, où le feuillage même des arbres semble respirer le bonheur ; là, sur la verdure, sont étendus Armide et le cavalier.

» Dès que la magicienne aura quitté son amant chéri, montrez-vous à sa vue ; placez devant ses yeux ce bouclier de diamant confié à vos mains. Renaud y verra re-

flêter son image, ses vêtements efféminés : la honte et le dépit chasseront de son cœur un indigne amour. Je n'ajouterai rien à mes paroles. Allez sans crainte, pénétrez dans cette demeure impie, parcourez-en les profondeurs; aucune puissance magique n'arrêtera vos pas, ne retardera votre course : Armide elle-même ne pourra prévoir votre arrivée, ni s'opposer à votre retour. Mais l'heure du sommeil avance, et demain, le jour doit vous trouver debout. » Il parle ainsi, et désigne aux deux voyageurs une chambre de repos; joyeux et pensifs, les cavaliers s'y rendent, et se séparent du bon vieillard.



NOTES DU CHANT XIV.

(1) La première partie de ce chant offre un mélange de la poétique mythologie grecque sur les songes, et de la théorie chrétienne sur les révélations soudaines et spirituelles. Les apparitions de guerriers morts en combattant les Infidèles sont très-fréquentes dans les chroniques; c'était un noble encouragement pour les Croisés; plus le séjour terrestre présentait de tourments et de désolations, plus la pensée chrétienne rehaussait les magnificences du séjour céleste où l'on dépouillait l'impur vêtement de la chair; ces pieux récits ranimaient les dévouements incertains, les courages chancelants. Les vers du Tasse ont ici une pompe philosophique remarquable; il s'élève à la hauteur de la morale chrétienne si grande, si solennelle.

On trouve dans Raimond d'Agiles un fait à peu près semblable à celui de l'apparition de Hugues à Godefroi. « Après le siége d'Archas, écrit le chroniqueur, Anselme de Ribourgemont partit glorieusement pour une autre vie. S'étant levé le matin, il appela les prêtres auprès de lui, se confessa de ses péchés, et demanda miséricorde à Dieu et aux prêtres, annonçant à ceux-ci que la fin de sa vie était proche. Et comme les prêtres s'étonnaient de ses paroles, parce qu'ils le voyaient sain et bien portant, il leur dit : « Ne vous étonnez pas, mais écoutez-moi plutôt. Cette nuit j'ai vu le seigneur Engelram de Saint-Paul, qui a été tué à Marrah, et je l'ai vu, non point en songe, mais étant éveillé. Et je lui ai dit : Qu'est-ce donc, vous étiez mort, et maintenant vous vivez. Et il m'a répondu : Certes, ils ne meurent point ceux qui ont terminé leur vie au service du Christ. Et comme je lui demandais de nouveau d'où lui était venue son excessive beauté, il me répondit : Tu ne dois point t'étonner de ma beauté, parce que j'habite une très-belle maison. Et aussitôt il me montra dans le ciel une maison tellement belle, que je ne crois pas qu'il y ait rien de plus beau. Et comme je demeurais frappé de stupeur en voyant l'éclat de cette maison, il me dit encore : On t'en prépare une beaucoup plus belle d'ici à demain. A ces mots, il disparut. » Raimond d'Agiles est, de tous les chroniqueurs, celui qui nous a transmis le tableau le plus vrai, le plus exact, des mœurs des Croisés et de leurs naïves croyances; on ne peut dire le grand nombre de visions, de songes, de pressentiments et de miracles dont il nous a conservé le souvenir. (*Vid.* RAIMUNDI DE AGILES, *Historia Francorum*, etc....)

(2) Le royaume chrétien de Jérusalem, fondé en 1099 par Godefroi de Bouillon, compte treize rois dans ses annales :

I.	Godefroi de Bouillon.	1099 à 1100
II.	Baudouin Ier.	1100 à 1118
III.	Baudouin II.	1118 à 1131
IV.	Foulques.	1131 à 1144
V.	Baudouin III.	1144 à 1162
VI.	Amauri Ier.	1162 à 1173
VII.	Baudouin IV.	1173 à 1185
VIII.	Baudouin V	1185 à 1186
IX.	Gui de Lusignan.	1186 à 1192
X.	Conrad.	1192
XI.	Henri.	1192 à 1197
XII.	Amauri II de Lusignan.	1197 à 1210
XIII.	Jean de Brienne.	1210 à 1229

Après l'empereur d'Occident, Frédéric II, qui prit possession de Jérusalem le 17 mars 1229, les Turcs Kharismiens s'emparèrent de la Cité sainte (1244). Depuis cette époque, aucun prince chrétien ne posséda cette ville, quoique plusieurs souverains portent encore de nos jours le titre de roi de Jérusalem.

(3) Il a été question de Guelfe, duc de Bavière, dans plusieurs chants de la *Jérusalem*. Guelfe était fils d'Azzon II, de la race italienne d'Este, et l'oncle de Berthold, duc de Carinthie ; ce qui expliquerait sa parenté avec Renaud, le fils de Berthold, si Renaud n'était pas un personnage d'invention du Tasse. Guelfe fut nommé duc de Bavière par l'empereur Henri IV, après la déposition du duc Othon ; il fut ainsi le chef d'une branche de la maison d'Este établie en Allemagne, et devint la souche de la maison de Brunswick, aujourd'hui régnante en Angleterre. La vie de ce prince s'écoula au milieu des batailles ; pendant plusieurs années il servit avec zèle et succès l'empereur Henri ; mais à la diète de Tribur, en 1076, il se déclara contre son protecteur, et détruisit son armée devant Wurtzbourg. — Azzon d'Este venait de mourir ; il avait partagé ses Etats d'Italie entre deux de ses enfants, Hugues et Foulques, sans faire mention de Guelfe, son troisième fils, qu'il croyait suffisamment doté par le duché de Bavière. Guelfe, irrité de cette disposition, opéra une descente en Italie ; ses tentatives n'eurent aucun succès. « Il faut cependant, dit Muratori, qu'il y ait eu entre les enfants de Guelfe et de Foulques une convention, au moyen de laquelle la branche d'Este établie en Allemagne ait obtenu des droits sur la Ligurie, car nous voyons qu'elle jouissait du tiers de la ville de Rovigo, et qu'elle exerçait la puissance seigneuriale dans plusieurs autres cités. » (*Ann. d'Ital.*, tome VI, page 325.) — Guelfe ne faisait pas partie de l'armée des Croisés qui assiégea Jérusalem ; il ne partit pour la Palestine qu'au mois d'avril 1101, deux ans après la prise de la Cité sainte. Ses troupes furent dispersées en traversant l'Asie Mineure ; cependant il parvint à Jérusalem, et, après un court séjour, il reprit la route de

l'Europe ; s'étant arrêté dans l'île de Chypre pour cause de maladie, il y mourut en 1102 ; son corps fut transporté à Altdorf par les soins de son fils.

(4) On ne doit pas oublier que la *Jérusalem délivrée* fut écrite à une époque de voyages et de découvertes ; le Tasse en est vivement préoccupé, comme de tous les faits contemporains. La description merveilleuse des cavernes d'or et de rubis, de saphir et d'émeraudes, ne serait-elle pas empruntée aux premières impressions que les mines d'Amérique avaient produites ? On dirait que l'imagination du poëte est allée se colorer aux magiques tableaux des richesses trouvées par Cortez et Pizarre dans le Mexique et au Pérou. Il faut reconnaître pourtant que les romans de chevalerie sont remplis de semblables descriptions ; le romantique empire de Trébizonde est le siége habituel de toutes les mines d'or et de diamants, ainsi que des escarboucles. Les pierres précieuses étaient abondantes au moyen âge ; on peut en voir de brillantes encore sur les missels de la Bibliothèque royale.

(5) Le Tasse adopte l'antique tradition des sirènes. S'il y avait alors une féerie attrayante pour les idées morales, il y avait également une histoire naturelle toute de poésie ; on admettait les faunes, les satyres, les sirènes, les licornes, comme des réalités historiques. Qui sait, peut-être à l'époque antédiluvienne, des races inconnues aujourd'hui se rapprochaient-elles de ces traditions. Les immenses travaux de Cuvier et des géologistes pourraient faire pressentir l'existence d'êtres étranges et merveilleux. — Le poëte met une chanson de philosophie épicurienne sur les lèvres de cette jeune fille. Le symbolisme de la sirène est en quelque sorte l'expression du vice qui s'offre sous des apparences séduisantes, et qui devient hideux quand on le touche.





Ubalde et le Danois à la recherche de Renaud.

(CHANT XV.)

CHANT XV.

—

Les lueurs de l'aube naissante rappelaient à leurs travaux les habitants de la terre; le vieillard s'approche des deux guerriers, leur remet le plan du labyrinthe, le bouclier et la baguette d'or : « Le jour commence à poindre, leur dit-il ; n'attendez pas une plus grande clarté pour entreprendre ce voyage. J'accomplis ma promesse : je vous donne les moyens de triompher des enchantements. » Ubalde et le Danois étaient déjà debout, déjà une pesante armure recouvrait leurs membres robustes ; ils suivent le vieillard dans des chemins obscurs, et traversent avec lui la même route qu'ils ont parcourue la veille. Bientôt ils arrivent aux bords du fleuve : « Partez, mes amis, leur dit le sage magicien ; soyez heureux. »

Le fleuve reçoit les voyageurs; ses ondes les soulèvent et les posent sur la rive, comme une feuille abattue par l'orage. Soudain ils voient un petit vaisseau et sur la poupe la femme qui doit les guider; son front calme, ses regards

paisibles, annoncent la douceur; sa figure ressemble à celle d'un ange, une éblouissante splendeur l'environne; on ne peut définir les diverses couleurs de sa robe, où se confondent l'azur et le vermillon. Ainsi, les plumes de l'amoureuse colombe reflètent autour de son cou mille nuances; elles brillent au soleil comme le rubis, étincellent comme la verte émeraude; ces teintes variées plaisent à l'œil et le récréent (1).

« Heureux guerriers, s'écrie l'inconnue, entrez dans ce navire sur lequel je sillonne sans dangers l'Océan; les vents lui sont toujours propices, la tempête toujours impuissante, et les charges les plus lourdes lui sont toujours légères. Mon maître, prodigue de ses faveurs, m'a désignée pour vous conduire. » Elle dit, et fait avancer le vaisseau. Ubalde et son compagnon y prennent place; le navire s'éloigne; ses voiles flottent dans les airs : une main amie tient le gouvernail, règle ses mouvements. Le torrent est impétueux, il porterait toute une flotte, et cette barque légère se soutiendrait sur un ruisseau !

Les vents poussent avec rapidité le navire vers le rivage; l'onde blanchit, les flots écument, se brisent, et font entendre au loin un sourd murmure. Bientôt le fleuve, plus considérable, roule des eaux tranquilles; il se précipite dans les vastes abîmes de la mer, et disparaît sans laisser aucune trace. Le merveilleux vaisseau touchait à peine les vagues bouillonnantes, et déjà les nuages cessent de s'amonceler, la tempête menaçante se dissipe; au souffle du zéphir les montagnes liquides s'effacent et se transforment en plaines d'azur. Le ciel semble sourire : il ne parut jamais plus éclatant.

La nacelle se dirige vers l'occident; elle laisse à gauche Ascalon, et arrive en vue de Gaza (2). Cette ville riche et puissante, bâtie sur son ancien port, s'est élevée du milieu des ruines. Des nuées de gens de guerre s'y rassemblaient : moins nombreux étaient les grains de sable du rivage! Les voyageurs considèrent ces milliers de tentes; ils aperçoi-

vent les cavaliers, les fantassins courant vers la cité, retournant sur la plage; ils voient les chameaux, les éléphants fouler de leurs pieds les sentiers sablonneux. Puis, dans le port, ils découvrent plusieurs navires; les uns étaient retenus par leurs ancres, les autres déployaient leurs voiles; d'autres encore, à l'aide de leurs rames, glissaient rapidement sur l'onde : « Les Infidèles peuplent ces mers et ce rivage, dit aux deux guerriers la femme qui les guide, et cependant toutes les troupes du tyran d'Egypte ne sont point encore rassemblées. Là, se trouvent réunis les soldats des pays voisins; il attend ceux des contrées lointaines. Son vaste empire se prolonge de l'Orient au Midi, et vous aurez accompli votre mission avant la marche de son armée, soit qu'il en prenne le commandement, soit qu'il le confie à un capitaine. » Elle dit, et le petit navire vole au milieu de la flotte ennemie; il ne redoute ni l'attaque, ni la poursuite; bientôt il s'éloigne et se dérobe à tous les regards. Ainsi l'aigle traverse en sûreté les groupes d'oiseaux timides; et s'approchant près du soleil, il défie l'œil des humains.

Déjà la barque légère touche à Raphi, ville de Syrie, la première en quittant l'Egypte; déjà elle atteint Rinocolure et ses stériles rivages. Non loin s'élève un promontoire; son sommet renferme les ossements de Pompée, et domine les flots qui baignent sa base. Voici Damiette, et les sept branches du Nil si célèbres, et cent autres moins connues, par où ce fleuve porte ses ondes en tribut à la mer. Les voyageurs naviguent vers la cité que fonda pour des Grecs un Grec vainqueur; ils passent devant le Phare : île, autrefois, le Phare fait aujourd'hui partie du continent. Rhodes et Crète échappent à leur vue; ils longent l'Afrique, terre fertile et cultivée sur les bords de la mer, aride et peuplée de monstres dans l'intérieur. La Marmarique déploie son territoire; Cyrène y comptait cinq grandes villes, non loin de Ptolémaïs où le Léthé roule paisiblement ses ondes fabuleuses.

Le vaisseau gagne la haute mer; il redoute la grande Syrte, dangereuse aux navigateurs, et doublant le cap de Judecque, il traverse le détroit de Magre. Tripoli est sur le rivage, et presque en face, Malte, cachée au milieu des eaux. Les voyageurs laissent derrière eux les autres Syrtes, et Alzerbe, ancienne demeure des Lotophages. Au fond d'un golfe fermé par deux montagnes, ils découvrent Tunis; Tunis, cité riche, puissante, sans égale dans la Libye; elle est vis-à-vis la Sicile, d'où surgit le mont Lilibée. Les deux guerriers reconnaissent les lieux où brillait Carthage. L'altière Carthage n'existe plus; le sol conserve à peine ses nobles ruines et ses débris. Les villes, les royaumes périssent, l'herbe et le sable recouvrent les pompeux monuments du faste; et l'homme s'indigne d'être mortel! Egoïsme et orgueil de notre esprit *!

Bientôt apparaissent Biserte, et l'île de Sardaigne dans le lointain. Le navire côtoie ces rivages où s'écoulait la vie des pasteurs numides; il évite Bougie, Alger, infâmes retraites de pirates (3); Oran est à peu de distance des rives de la Tingitane, asile des lions, des éléphants, et où sont assis les empires de Fez et de Maroc, vis-à-vis le royaume de Grenade. Déjà les voyageurs atteignent le détroit compté au nombre des travaux d'Alcide. Sans doute c'était un continent, mais une grande catastrophe aura brisé la terre; l'Océan forma ce passage; ses ondes jetèrent Calpé d'un côté, Abila de l'autre; l'Espagne fut séparée de la Libye, tant la suite des âges peut opérer de changements!

* *Giace l'alta Cartago; appena i segni*
Dell' alte sue rovine il lido serba.
Muojono le città, muojono i regni;
Copre i fasti e le pompe arena ed erba;
E l' uom d' esser mortal par che si sdegni;
O nostra mente cupida e superba!

Il n'y a peut-être, dans aucun poëte, six plus beaux vers, dit M. Ginguené. Le Tasse ne paraît jamais plus à l'aise que quand son sujet l'appelle à penser et à s'exprimer sur ce ton; il semble alors qu'il est dans son élément et qu'il parle son langage.

Quatre fois le soleil s'était montré à l'orient depuis que le léger navire avait quitté les bords du fleuve; il avait parcouru un long espace sans chercher abri dans aucun port. Enfin, il franchit le détroit, et se confie au vaste Océan. Si, au milieu des terres, les mers semblent immenses, quelle doit être l'étendue de l'Océan qui entoure l'univers! La fertile Gades et deux îles voisines ne sont pas aperçues des voyageurs; les monts et les rivages fuient; les ondes ont pour limite le ciel, le ciel s'unit avec les ondes. « O toi, merveilleuse femme qui nous conduis sur cet abîme, s'écrie Ubalde; dis-nous si jamais on a pénétré dans ces lieux? Au delà de ces plaines liquides y a-t-il un monde habité? — Hercule, répondit-elle, ayant tué les monstres de la Libye et de l'Espagne, ayant subjugué ces contrées, Hercule n'osa braver l'Océan; il resserra dans un petit espace l'aventureux esprit humain. Mais Ulysse, avide de sciences et de découvertes, méprisa les bornes posées; il déploya sur la grande mer son vol audacieux. Habile navigateur, il ne put cependant éviter les tempêtes; l'Océan vorace l'engloutit, et sa triste destinée sera toujours un mystère enseveli avec son corps. Si quelque autre mortel fut poussé par les vents loin de ces rochers, il ne reparut jamais; sans doute il a péri!

» L'Océan est inconnu; il renferme des milliers d'îles, des milliers de royaumes inconnus également. Les terres y sont peuplées, fécondes comme les vôtres; le soleil, prodigue de ses bienfaits, ne peut les rendre stériles. — Dis-moi, réplique Ubalde, de ce monde ignoré quelles sont les lois, quelle est la religion? — Chaque peuple y a son culte, sa langue, ses usages. Les uns adorent des bêtes fauves; les autres invoquent le soleil, les étoiles ou la terre, notre mère commune; d'autres encore, dans leurs abominables festins, se nourrissent de viandes coupables et criminelles. En un mot, toutes les peuplades établies au delà de Calpé ont des coutumes barbares, une croyance impie. — Dieu, lumière des nations, continue le cavalier, a donc voulu

cacher la vraie clarté à cette grande partie de l'univers? — Non; la foi chrétienne, les arts et les lois y seront un jour connus, et les longues distances entre les peuples sembleront se rapprocher. Un temps viendra où le navigateur actif méprisera les colonnes d'Hercule; ces mers, aujourd'hui sans nom, ces royaumes lointains seront illustres parmi vous. Le plus hardi des vaisseaux parcourra tout ce que l'Océan environne; vainqueur des obstacles et rival du soleil, il mesurera l'immense étendue de la terre.

» Un mortel de la Ligurie osera, le premier, s'exposer sur ces ondes; ni le frémissement des vents, ni les mers inhospitalières, ni les climats incertains, ni la crainte des périls les plus formidables, rien ne pourra retenir son courage, sa généreuse ardeur. O Colomb! tu dirigeras tes voiles heureuses vers un nouveau pôle! A peine la Renommée suivra ton vol, avec ses yeux et ses ailes sans nombre! La Renommée célèbre Bacchus, Alcide; sur toi elle arrête seulement ses regards, et cela suffit à la postérité! La moindre de tes actions fournirait le sujet d'un poëme, d'une noble histoire (4). »

Ainsi parlait cette femme, et son navire voguait vers le couchant *. Les deux guerriers voient le soleil devant eux se perdre dans l'abîme; ils le voient derrière eux renaître avec le jour. L'aurore répandait sur la terre sa douce rosée, et tout à coup les voyageurs aperçoivent une montagne obscure: sa cime est cachée au milieu des nues. Ils s'avancent; les nuages se dissipent; semblable à une pyramide, cette montagne est large à sa base, pointue à son sommet; d'épaisses vapeurs s'exhalent de son sein. Tel paraît le rocher que supporte Encelade; le jour, il jette des torrents de fumée; la nuit, ses flammes s'élèvent dans les airs.

* « L'ordre géographique de la navigation des deux chevaliers, écrit M. de Châteaubriand, est merveilleusement suivi. Le poëte marque la route au couchant, quoiqu'elle fût d'abord au midi; mais il ne pouvait entrer dans ce détail. »

Voici des montagnes moins escarpées, des îles moins redoutables; ce sont les îles de la Fortune, ainsi nommées par les anciens. On les croyait chéries du ciel; la terre inculte, disait-on, y était féconde et productive; la vigne, négligée, y portait de magnifiques fruits. Dans cet immortel séjour des âmes bienheureuses, jamais les oliviers ne fleurissaient en vain; le miel découlait du creux des arbres, les ruisseaux faisaient entendre le doux murmure d'une eau limpide; les zéphirs et la rosée tempéraient les ardeurs de l'été.

« Nous touchons au but de notre voyage, s'écrie la compagne des deux guerriers. Vous voyez les îles de la Fortune, si célèbres et si peu connues; elles sont au nombre de dix, toutes fertiles et riantes, mais ce fonds de vérité a enfanté mille mensonges! » Elle dit, et fait approcher son vaisseau de la première de ces îles: « O toi, guide de notre haute entreprise, s'écrie l'écuyer danois, permets-moi de descendre sur le rivage, de visiter ces pays lointains; laisse-moi observer les habitants, leur culte, leur croyance, tout ce qui excite la curiosité des esprits sages et attentifs. Combien je serai joyeux de raconter tant de merveilles, et de pouvoir dire: J'y étais! — Le ciel oppose à tes nobles désirs un décret sévère, inviolable. Dieu a fixé l'époque des grandes découvertes; les temps ne sont point accomplis! Il vous est défendu de révéler au monde les secrets du vaste Océan. La faveur divine vous conduit sur une mer où sont venus échouer l'art et l'expérience des navigateurs; elle vous donne pour mission la délivrance de Renaud, et son retour dans vos contrées; cela doit vous suffire: il y aurait orgueil et folie à vouloir lutter contre le destin! » Elle se tait; déjà la première île semble s'abaisser; la seconde s'élève.

Toutes ces îles ont une direction commune vers l'orient; des intervalles égaux les séparent. Les pèlerins en comptent sept où ils distinguent des cabanes, des terres cultivées, des traces d'habitations. Trois autres sont dé-

sertes; dans leurs bois et sur leurs montagnes les animaux féroces ont un asile assuré. Le rivage d'une de ces îles forme un vaste bassin; deux hauteurs le protégent et le dérobent à la vue. En face, les vagues se brisent sur un écueil, et de grandes roches appellent l'attention des voyageurs. Ainsi abritée, la mer repose en silence. De sombres forêts couronnent les montagnes de cette île; au milieu est une grotte, où coulent de paisibles ondes. Jamais aucun lien n'y enchaîna les vaisseaux, jamais le navigateur n'y jeta l'ancre. La femme, guide des deux guerriers, pénètre avec sa nacelle dans cette retraite solitaire, et amène ses voiles flottantes.

« Regardez l'édifice bâti sur la cime de ce mont, leur dit-elle; là, au sein de l'oisiveté et des plaisirs, languit le champion de la foi des Chrétiens. Modérez votre impatience, vous gravirez le rocher dès que le soleil aura paru; ses premiers rayons seront favorables à vos projets : tout autre instant leur serait funeste. Le jour luit encore, dirigez-vous vers la base de la montagne. » Ubalde, et son compagnon le Danois, prennent congé de cette noble femme; ils descendent sur le rivage, et le parcourent sans se fatiguer. Bientôt ils arrivent au terme de leur course : le char du soleil était toujours éloigné de l'Océan.

Des ruines amoncelées, des précipices, défendent le redoutable sommet de la colline; les frimas et les neiges couvrent tous les sentiers. Cependant on y rencontre des fleurs, de la verdure, des arbres touffus; au milieu des glaçons, les roses et les lis conservent leur fraîcheur. Telle est, sur la nature même, la puissance des enchantements! Les voyageurs se reposent au pied de la montagne, dans un lieu obscur et sauvage. Le soleil, source éternelle de clarté, dorait les cieux de ses nouveaux rayons : « Courage, courage, » s'écrient les deux cavaliers, et, pleins d'ardeur, ils continuent leur route. Soudain, un horrible serpent veut s'opposer à leur marche; sa tête est surchargée d'écailles jaunâtres; la rage gonfle ses veines, ses yeux flam-

boient, et de ses larges narines sortent des vapeurs empoisonnées. Son corps obstrue le chemin; tantôt il se replie, tantôt il s'allonge et déroule ses anneaux. Rien n'arrête les pas des guerriers; déjà le Danois saisit son fer, attaque le serpent: « Que fais-tu, lui crie son compagnon, qu'oses-tu tenter? Avec ton bras et de telles armes espérerais-tu dompter ce terrible dragon?» Il dit, et agite la merveilleuse baguette d'or; un sifflement se fait entendre dans les airs; le monstre épouvanté prend la fuite, et laisse libre le passage (5).

Plus loin, un lion rugit et lance de farouches regards; sa crinière est en désordre, sa gueule vorace montre son effroyable profondeur, et les coups répétés de sa queue l'excitent à la colère. La baguette lui est présentée; une secrète horreur glace son intrépidité naturelle: il disparaît. Les deux voyageurs poursuivent rapidement leur route, quoique assaillis par une formidable troupe de bêtes fauves ayant chacune un aspect différent, un cri distinct. On voit réunis en ce lieu les animaux les plus féroces de l'Egypte, des confins de l'Atlas et des forêts de l'Hyrcanie. Cette cruelle armée ne résiste point aux cavaliers; elle aperçoit la baguette, et un nouveau miracle la dissipe à l'instant. Le couple victorieux atteint sans obstacle le revers de la montagne; l'âpreté des chemins et la rigueur des glaces peuvent seules ralentir ses pas.

Ubalde et le Danois franchissent les neiges, les sentiers escarpés; sur le sommet de la montagne, ils trouvent une vaste plaine, un beau ciel, une douce atmosphère; on y respire un air pur, embaumé; le souffle léger des vents n'y reçoit pas du soleil le mouvement et le repos. Là, jamais les frimas ne suivent les chaleurs, jamais les nuages ne remplacent la sérénité des airs; l'été et ses feux brûlants, l'hiver et ses froidures y sont également inconnus; toujours le ciel y brille d'un même éclat; les prés y sont toujours verts, les plantes toujours en fleurs, les fleurs toujours odorantes; le feuillage des arbres y est éternel,

et le palais de l'enchanteresse, assis sur les bords d'un lac, domine les monts et les mers.

La route est pénible ; les voyageurs fatigués marchent avec lenteur. L'onde limpide d'une fontaine les invite à humecter leurs lèvres desséchées ; cette onde jaillit du sein d'un rocher, s'éparpille sur les plantes, et se réunit dans un bassin profond ; son cristal transparent coule sous les ombrages touffus, et des siéges de verdure, placés autour de son rivage, offrent aux cavaliers un délicieux repos.

« Voilà, disent-ils, la fontaine du rire ; voilà le ruisseau funeste aux mortels ; tenons-nous sur nos gardes, donnons un frein à nos désirs ; fermons l'oreille à la douceur perfide du chant des fausses sirènes. » En disant ces mots, ils aperçoivent un lac formé par la réunion des ondes débordées ; une table, richement servie, s'élève sur ses bords. Deux jeunes filles, riantes et gracieuses, folâtrent à la surface des flots ; elles se défient à la nage, se baignent, inondent leur visage, montrent leur tête et leurs épaules. A cet aspect, le cœur des deux guerriers est moins austère ; Ubalde et son compagnon s'arrêtent, ils regardent ces joyeuses nymphes poursuivre leurs jeux, leurs amusements ; l'une d'elles se soulève au-dessus du lac, sa chevelure imite le cristal, et les eaux limpides semblent un voile à ses attraits.

Telle l'étoile du matin, brillante et humide de rosée, surgit du sein des ondes ; telle autrefois la déesse des amours sortit de l'écume féconde de l'Océan : ainsi paraît cette jeune fille ; elle tourne ses regards sur les deux cavaliers, feint de les voir pour la première fois, et, détachant ses blonds cheveux réunis par un seul nœud sur sa tête, elle s'en recouvre comme d'un manteau d'or. Puis, elle ouvre de nouveau ses yeux où la honte s'unit au plaisir. Elle rit, elle rougit ; ses ris embellissent sa rougeur ; la rougeur de son visage embellit les ris à son tour. Sa voix touchante, harmonieuse, attendrirait les cœurs les plus en-

durcis : « O voyageurs, disait-elle, heureux de pouvoir pénétrer dans ce séjour de délices! Vous trouverez ici un remède à vos chagrins, un refuge assuré après les orages de la vie; vous éprouverez la liberté des premiers siècles, le bien-être de l'âge d'or. Abandonnez vos armes avec confiance, laissez-les en paix sous ces ombrages; désormais, guerriers de l'amour, vous aurez pour lits de batailles l'herbe des champs, les tapis de verdure. Nous vous conduirons devant la reine de ces contrées; elle rend heureux tout ce qui l'entoure; vous ferez partie du petit nombre de ses intimes. Purifiez dans cette onde votre corps souillé de poussière, et sur cette table attrayante prenez votre repas. »

Tels étaient les chants d'une des nymphes, l'autre l'accompagnait du geste et du regard : ainsi, dans une fête, le son des instruments règle les pas, réprime leur vitesse, active leur lenteur. Ubalde et le Danois sont inflexibles; ce séduisant aspect, ces douces paroles effleurent à peine leurs sens. Si le désir s'éveille dans leur cœur, soudain la raison, armée pour le combattre, l'étouffe à sa naissance. Les cavaliers s'éloignent, entrent dans le palais; les jeunes filles, dédaignées, se précipitent au fond des ondes.



NOTES DU CHANT XV.

(1) L'épisode de cette femme, qui, à la poupe d'un vaisseau, guide Ubalde et le Danois, n'est point une invention du Tasse; cet épisode se trouve dans un grand nombre de romans de chevalerie. Il faut se rappeler que l'épopée du moyen âge repose sur des combinaisons à peu près uniformes, combinaisons souvent adoptées par le Boïardo, l'Arioste et le Tasse. Comme le moyen âge fut une période essentiellement mystique, où toute chose avait un sens figuré, il est à croire que cette femme exprimait une pensée morale et religieuse. A l'époque du Tasse, les idées scientifiques fermentaient; il est possible aussi que ce guide presque céleste soit l'image de la boussole et de l'aiguille aimantée dont Jacques de Vitry et Guyot de Provins avaient, depuis trois siècles, donné la description :

Une pierre laide et brunète,
Où li fer volontiers si joint.

La découverte de la boussole appartient au XIIIe siècle; alors on indiqua les propriétés de l'aimant, sa direction vers le nord et l'étoile polaire : « Si prenez une pierre d'aimant, ce est calamite, dit Bruneto Latinus, vous trouverez qu'elle a deux faces, dont l'une gist vers Tramontaine, et l'autre gist vers l'autre bord. » — Tiraboschi est entré dans de savantes et curieuses recherches sur la boussole. (*Ist. dell. litterat. ital.*, t. IV, édit. in-4. Voyez également l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins; discours préliminaire du tom. IX.)

(2) A mesure que le poëme de la *Jérusalem délivrée* se développe, on aperçoit la prodigieuse instruction du Tasse; ce n'est pas seulement un écrivain à l'imagination vive, féconde, un de ces esprits qui vivent d'abstractions; le Tasse, nous le répétons, reflète à lui seul toutes les connaissances scientifiques de son époque; c'est un génie universel; plus on l'étudie, plus on le pénètre, plus il commande l'admiration. Le voilà maintenant lancé dans la géographie positive. Sans doute, il y a ici une évidente imitation d'Homère dans l'*Odyssée*, et du mystérieux itinéraire d'Ulysse, symbole de cet esprit investigateur qui cherche incessamment. Homère écrivait à l'époque des découvertes que les Tyriens avaient poussées fort loin, de même que le Tasse était presque contemporain des voyages de Christophe Colomb; il

n'est donc pas étonnant que les deux grands poëtes se soient rencontrés dans les mêmes conceptions et dans les mêmes formes : tous deux ont subi l'inévitable action de la curiosité de leur temps.

(3) L'indignation du Tasse contre les pirates de Bougie et d'Alger s'explique par les incessantes courses des Barbaresques sur les côtes d'Italie. Au XVI[e] siècle, la Sicile, les bords du Tibre n'étaient pas à l'abri d'excursions qui désolaient la péninsule italique; Barberousse, ce pirate-roi, avait ravagé la Pouille, il s'était emparé de la ville de Fondi; Rome même, épouvantée, redoutait ses armes menaçantes. L'Italie avait pour se défendre les forces maritimes de Gênes, de Venise, et nous nous étonnons que le poëte n'ait parlé qu'accidentellement de Malte, sans indiquer les nobles chevaliers qui jouèrent un si grand rôle après les Croisades. L'imagination était alors vivement frappée par cette puissance barbaresque, et c'est sans doute ce qui a inspiré à l'Arioste l'idée de faire assiéger Paris par les Sarrasins sous leur roi Agramante; on sait d'ailleurs que ce passage de l'*Orlando furioso* n'est que la poétique copie de la chronique du moine Abbon sur le siége de Paris par les Normands.

(4) L'esprit de découvertes dominait le XVI[e] siécle; on publiait alors des voyages aux Indes orientales et occidentales; on révélait les mœurs, les habitudes, les croyances de ces peuplades inconnues, et voilà ce qui explique comment le poëte s'arrête avec tant de complaisance sur l'expédition d'Ubalde et de son compagnon. Les îles Fortunées, aujourd'hui les Canaries, avaient surtout fourni de merveilleuses descriptions aux navigateurs; c'était là une terre de délices, tout y venait à souhait comme dans le vieux jardin des Hespérides. La poésie du Tasse n'est pas seulement empruntée au neuvième chant de l'*Odyssée*, mais encore aux mille récits des Portugais, lorsqu'au commencement du XV[e] siècle ils firent la conquête des îles Canaries; ces récits, traduits en toutes les langues, préoccupaient les peuples civilisés du Continent. « Ceux qui habitent ce pays-là, dit une ancienne relation française, sont des hommes qui s'étudient à passer doucement cette vie avec le moins de peines et travail qu'ils peuvent, et ne se soucient nullement des choses pour lesquelles nous nous tourmentons tant. On trouve là autant de commodités pour la vie humaine et autant de délices comme on peut attendre d'un terroir fort cultivé, fort agréable et fort tempéré. Il y a de belles plaines, des campagnes entrecoupées de rivières et de ruisseaux; il y a de grandes et hautes roches, force torrents, petites et grandes rivières où l'on peut poser des moulins à eau. Le rivage est droit et uni, et s'y voient les herbes toutes vertes, ce qui fait croire que la mer n'y bat point, et voyant les arbres fort droits et entiers, c'est un indice qu'il n'y a point là de tempêtes. Outre ces commodités, il y en a une merveilleusement agréable et plaisante, qui est que, dès le point du jour, vous entendez d'un bois qui est proche un fort doux concert d'une milliasse d'oiseaux de toutes sortes, entre lesquels on entend des



Renaud dans les jardins d'Armide.

(CHANT XVI.)

CHANT XVI.

Le riche palais d'Armide, de forme circulaire, renferme dans l'intérieur un vaste jardin ; ses ornements surpassent ceux des jardins les plus célèbres qui fleurirent jamais. Mille détours confus, d'obliques sentiers, des galeries, ouvrage des démons, protégent cette impénétrable retraite. Cent portes y conduisent ; toutes sont d'argent ciselé, et roulent sur des gonds où l'or étincelle et brille. Les deux cavaliers s'arrêtent devant la plus grande ; ils en admirent les figures sculptées : le fini du travail l'emportait sur la richesse de la matière ! Ces figures semblaient respirer et vivre. La parole seule leur manquait ; souvent, l'œil étonné doutait même de leur silence.

Là, au milieu des esclaves de Méonie, Alcide joue avec une quenouille ; ses larges épaules ont soutenu le ciel, il a dompté les enfers ; maintenant il manie un fuseau ! L'Amour le regarde et sourit. Iolé, d'une main faible, soulève en plaisantant les armes homicides du héros ; elle se re-

couvre de la peau du lion, fardeau beaucoup trop rude pour ses membres débiles. Vis-à-vis est la mer; ses plaines d'azur blanchissent sous les flots bouillonnants; une double rangée de vaisseaux la sillonnent; les armes éblouissent comme l'éclair; Leucate paraît embrasé de l'incendie des batailles. D'un côté, se montrent Auguste et les Romains; de l'autre, Antoine, les Égyptiens, les Indiens, les Arabes, et tous les peuples d'Orient.

On croit voir flotter les Cyclades, arrachées de leur base; on croit voir des montagnes se heurter, tant le choc des vaisseaux est terrible! Les traits volent, les flammes s'étendent; la mer est teinte de sang, couverte de débris. La victoire est indécise; mais déjà la reine étrangère prend la fuite! Antoine fuit également, il renonce à ses espérances, à l'empire du monde! Non; il ne fuit pas, il ne connaît pas la crainte, le fier guerrier; Cléopâtre l'entraîne; il la suit, frémissant tout à la fois d'amour, de honte et de colère; il contemple les navires dispersés, et le cruel combat, encore incertain. Puis, retiré sur les bords du Nil, il semble attendre la mort dans les bras de son amie, et l'aspect de sa belle figure adoucit son triste destin. Toutes les portes du palais présentaient ainsi des sculptures variées. Ubalde et le Danois détournent les yeux de ces objets, et pénètrent dans le labyrinthe (1).

Tel le Méandre se joue entre des rives obliques, tortueuses; ses ondes remontent vers leur source, ou descendent vers la mer; les flots qui viennent, se perdent dans les flots qui retournent *. Tels, et plus inextricables encore, sont les sentiers du jardin d'Armide; mais le livre,

* Ce passage est la traduction presque littérale des beaux vers d'Ovide, liv. VIII des *Métamorphoses*:

Non secus ac liquidus Phrygiis Mæandros in arvis
Ludit, et ambiguo lapsu refluitque, fluitque:
Occurrensque sibi venturas adspicit undas:
Et nunc ad fontes, nunc ad mare versus apertum
Incertas exercet aquas.

présent du sage vieillard, les reproduit avec détail, et en révèle les détours. Bientôt ce délicieux jardin est aperçu des deux guerriers; de paisibles lacs, des eaux agitées, des fleurs, des plantes, des arbustes, de petites collines, des vallons ombragés, des bois, des grottes, frappent tout à coup leur vue. L'art a créé ces merveilles, et leur donne un nouveau prix en cherchant à s'effacer. Le sol fertile, les terres incultes s'y confondent; vous croiriez naturels et le site et les ornements; l'art paraît avoir pris plaisir à imiter la nature son modèle. Le zéphir obéit à la magicienne, et rend les arbres toujours fleuris; avec des fleurs éternelles les fruits durent éternellement.

Sur la même tige, entre les mêmes feuilles, la figue vieillit à côté de la figue naissante; le nouveau fruit et l'ancien pendent à la même branche, couverts de leurs écorces, l'une verte, l'autre dorée. Dans la partie du jardin la plus exposée au soleil, la vigne élève en rampant le luxe de ses rameaux; ici, elle porte des grappes encore en fleurs; là, des grappes jaunies, où brille un doux nectar. De jolis oiseaux accordent leurs chants sous les ombrages. Le murmure des vents agite les feuilles et les ondes; quand les oiseaux se taisent, le zéphir répond à haute voix; les oiseaux chantent-ils, le zéphir soupire avec douceur. Soit hasard, soit artifice, cette musique harmonieuse, tantôt accompagne leurs airs, et tantôt les répète.

Parmi ces oiseaux, on en distingue un dont le plumage est varié; son bec a l'éclat de la pourpre; sa voix ressemble à celle des humains, sa langue forme des sons qui tiennent du prodige; tous les oiseaux, attentifs, se taisent pour écouter ses chants, les vents retiennent leur haleine : « Vois cette rose timide tout récemment éclose, disait-il ; moins elle se montre, plus elle est belle ; bientôt elle déploie ses vives couleurs ; puis, elle languit, elle disparaît tout à coup, cette rose, désirée par mille jeunes filles. Ainsi la fleur de la vie dure un jour ; jamais

le printemps ne ramène nos premières années, jamais il ne nous rend leur fraîcheur. Cueillons la rose dès le matin de ce jour brillant, le soir elle sera flétrie; cueillons la rose d'amour. Aimons, puisqu'en aimant nous pouvons encore être aimés *. »

Il se tait; les autres oiseaux reprennent leurs chants, et les colombes redoublent leurs baisers. Le chêne robuste, le chaste laurier, toute la nombreuse famille des plantes, la terre et les eaux, semblent s'animer et confondre leurs soupirs. Au milieu de cette douce mélodie, de ces objets attrayants, les deux cavaliers, toujours austères, s'arment contre les séductions. Soudain leurs regards pénètrent à travers l'obscur feuillage; ils croient voir, et leur doute se change en réalité, ils voient, sur la verdure, Renaud soutenu par Armide (2).

Le voile de l'enchanteresse la recouvre à peine, ses cheveux en désordre flottent au gré des vents; une sueur limpide embellit ses joues enflammées; un pétillant sourire étincelle dans ses yeux humides: ainsi un rayon de lumière brille à la surface des ondes. Armide se penche sur Renaud, et le visage du guerrier se réfléchit dans son visage. Il se consume, il soupire; on dirait que son âme s'envole et va s'unir à celle de la magicienne. Ubalde et le Danois, cachés, contemplent cette scène d'amour.

Un miroir du cristal le plus pur était suspendu à côté de Renaud; Armide le prend et le place entre les mains du cavalier; ils s'y regardent tous deux, et, parmi tant d'objets divers, ils n'aperçoivent qu'un seul et même objet. L'un se glorifie de sa servitude, l'autre de son empire; Armide ne voit qu'elle-même, Renaud ne voit qu'Armide: « Tourne, lui disait-il, tourne vers moi ces yeux où je lis ton bonheur et le mien; mon cœur, mieux que ce cristal, retrace tes beautés, leurs formes, leur puissance. Hélas! si tu me dédaignes, admire du moins tes attraits. Mais une

* *Amiamo or quando*
Esser si puote riamato amando.

petite glace ne peut reproduire tant de merveilles, une si douce image ; le ciel et les étoiles, seuls, sont des miroirs dignes de toi! »

Armide sourit aux discours de Renaud; elle ne cesse de se regarder, de s'occuper de sa parure ; elle ajoute des roses étrangères aux lis naturels de son teint. Quand elle eut tressé ses cheveux, qu'elle en eut effacé le désordre, elle les arrondit en boucles et les couvrit de fleurs, comme on sème de l'émail sur de l'or. Le paon superbe déploie avec moins d'orgueil la pompe de son plumage; Iris est moins éclatante lorsqu'elle étale au soleil son arc humide de rosée. Le plus bel ornement d'Armide est sa ceinture, jamais elle ne la quitte; pour la former, elle mêla des substances que nulle autre main n'eût pu réunir. Tendres dédains, paisibles refus, douces caresses, douces paroles, sourires, larmes touchantes, soupirs entrecoupés, elle fondit tous ces éléments, les façonna au feu lent des flambeaux, et en retira cette admirable ceinture dont sa taille est ornée.

Bientôt, Armide prend congé de Renaud; elle s'éloigne. Son habitude était de sortir pendant le jour, elle allait consulter ses livres magiques. Renaud ne pouvait suivre ses pas; il parcourait les parterres et les labyrinthes. Dès que les ombres, amies du silence, couvrent la terre, Armide revient dans ses jardins passer de délicieux instants. A peine eut-elle disparu, les deux guerriers, cachés derrière les buissons, se montrèrent à Renaud sous leur pompeuse armure.

Tel, un coursier fougneux, enlevé après la victoire au périlleux honneur des guerres, s'abandonne à un vil repos dans de gras pâturages; mais s'il est réveillé par le retentissement de la trompette, si l'éclat des cuirasses frappe sa vue, il se retourne en hennissant; déjà il appelle le combat, et sous son maître, il brûle d'être heurté dans sa course et de heurter à son tour *. Tel devient le magnanime

* *E l' uom sul dorso*
Portando, urtato riurtar nel corso.

enfant à l'aspect subit des brillantes armures ; ce terrible guerrier, ce courage intrépide qui languissait dans l'oisiveté, sent tout à coup renaître son ardeur. Ubalde s'approche, et lui présente le bouclier de diamant. Renaud y porte ses regards; il se voit surchargé d'ornements; de suaves parfums inondent ses cheveux, et son fer, son redoutable fer, disparaît sous un luxe efféminé : ce n'est plus un instrument de batailles, mais une inutile parure.

Renaud revient à lui; déjà il ne peut soutenir sa propre vue. Ainsi l'homme, accablé par un sommeil profond, reprend ses esprits après une longue rêverie. Le guerrier baisse les yeux, la honte les tient attachés à la terre; il voudrait se cacher sous les ondes, se précipiter au sein des flammes. Alors Ubalde commence ce discours: « Toute l'Asie, toute l'Europe, sont en armes; quiconque aime la gloire et adore le Christ, combat dans les plaines de Syrie; toi seul, ô fils de Berthold, loin des limites du monde, tu languis dans l'oisiveté; champion d'une jeune fille, toi seul n'es point frappé de ce grand mouvement de l'univers. Quel repos, quelle léthargie a donc assoupi ta valeur ? quelle faiblesse s'est emparée de toi ? Allons, allons, Godefroi t'appelle, le camp te réclame, la victoire et la fortune t'attendent. Viens achever une entreprise noblement commencée; sous les coups de ton épée, les sectes impies seront détruites. »

Il dit, et le noble enfant, confus, reste sans voix et sans mouvement; soudain la honte fait place au dépit, résultat du courage et de la raison; un feu plus vif, plus ardent, accroît la rougeur de son visage; il déchire ses vains ornements, son indigne parure, tristes marques de sa servitude; il hâte son départ, franchit le labyrinthe et ses tortueux détours. Cependant Armide aperçoit le fier gardien des portes de son palais étendu sans vie sur la poussière; elle soupçonne, et bientôt elle acquiert la certitude que Renaud se dispose à fuir; elle le voit, hélas ! funeste vue ! elle le voit sortir de sa douce retraite, et s'éloigner

d'un pas rapide. Elle veut crier : « Ah! cruel, dans quelle solitude me laisses-tu! » Mais la douleur rend sa voix impuissante; ses faibles accents retentissent dans son cœur, et augmentent l'amertume de ses chagrins. Malheureuse! un pouvoir supérieur au tien te sépare de l'objet de tes désirs ! Armide renouvelle ses artifices, et cherche en vain à retenir le cavalier.

La perfide connaît tout : et les mots profanes que murmurait la bouche immonde des magiciennes de la Thessalie, et les conjurations pour arrêter le mouvement des planètes, pour retirer les âmes maudites de leur sombre prison; toutefois l'enfer ne seconde pas ses volontés. Armide renonce aux enchantements : elle espère surpasser les forces de la magie, à l'aide de sa beauté suppliante. Elle vole sur les traces de Renaud, elle n'écoute plus l'honneur. Hélas! où sont maintenant ses triomphes, sa fierté! Naguère un seul de ses regards bouleversait l'empire de l'Amour; ses dédains égalaient son orgueil; elle voulait être aimée, et elle détestait les amants. Abandonnée, trahie, elle poursuit maintenant Renaud qui la méprise. Elle cherche dans ses pleurs un attrait de plus à ses charmes; elle part! Les neiges, les âpres collines ne sont point un obstacle à ses pieds délicats; ses cris la précèdent; enfin, elle arrive au moment où le guerrier touchait le rivage. « Tu emportes une partie de moi-même, et tu me laisses l'autre, s'écrie-t-elle dans un transport de fureur; prends celle qui me reste, ou rends-moi celle que tu m'arraches, ou bien encore donne la mort à toutes deux. Arrête, arrête tes pas; écoute mes dernières paroles. Que crains-tu, impie? tu as pu me fuir, tu peux aussi fermer l'oreille à mes accents.

— Seigneur, ajoute Ubalde, ne refuse pas d'entendre cette sirène; elle vient armée de sa beauté, de ses prières, de douces plaintes, d'amers regrets. Si tu résistes à sa vue et à ses discours, tu seras désormais invincible : la raison parvient ainsi à dominer les sens. » Le cavalier s'arrête;

Armide, inondée de larmes, semble accablée par la douleur; elle s'approche, examine Renaud : soit courroux, soit réflexion, soit timidité, elle ne profère pas un mot. Le fils de Berthold ose à peine lever les yeux; ses regards furtifs respirent la honte et la tristesse.

Tel, un habile musicien, avant de déployer toute l'étendue de sa voix, prélude par de doux accords à l'harmonie de ses chants; ainsi, Armide n'oublie pas ses fraudes et ses ruses; elle laisse échapper de faibles soupirs, afin de disposer l'âme de Renaud à recevoir ses vifs reproches. Tout à coup, elle s'écrie : « N'attends pas de moi, cruel, les prières d'une amante; autrefois tu me donnais ce nom; si ce souvenir te pèse, écoute-moi du moins comme ennemie. Deux adversaires ne sont pas toujours inflexibles : tu peux satisfaire à ma demande et conserver tous tes dédains. Si tu m'as prise en haine, si cette pensée fait ta joie, je ne veux point t'en priver! Et moi, n'ai-je pas détesté les Chrétiens, ne t'ai-je pas eu en horreur? Je suis née païenne; j'ai employé mille moyens pour renverser une domination oppressive; je t'ai persécuté; je t'ai entraîné hors des batailles, sur une terre inconnue et lointaine.

» Joins à cela une action plus malheureuse pour toi : je t'ai séduit, je t'ai trompé. Séduction impie, artifice coupable! Se livrer à un tyran! lui offrir comme un don ce qu'on a refusé à mille adorateurs comme une récompense : c'est là encore un de mes crimes. Quitte ce séjour chéri, passe les mers, va combattre et détruire notre foi. Que dis-je? notre foi! ah! elle n'est plus la mienne! Tu es ma cruelle idole; à toi seul je suis fidèle *! Permets-moi seulement de te suivre : cette grâce s'accorde entre ennemis. Le voleur laisse-t-il derrière lui sa proie? le vainqueur n'amène-t-il pas ses captifs? Ton camp me verra parmi tes

* *Chè dico nostra? ah non più mia; fedele*
Sono a te solo, idolo mio crudele.

autres trophées, je viendrai accroître tes triomphes, et celle qui se joua de toi, jouée à son tour, se montrera comme une esclave. Pourquoi conserverais-je cette chevelure? tu la dédaignes! Mes vêtements devront répondre à mon titre d'esclave. Je t'accompagnerai dans les rudes batailles, au milieu de la foule hostile; j'ai assez de courage, assez de vigueur pour conduire tes coursiers et pour porter tes lances. Je serai ton bouclier ou ton servant, je ne m'épargnerai pas pour te défendre, et les flèches des ennemis traverseront mon sein avant de pénétrer jusqu'à toi. Peut-être, il n'y aura pas un guerrier assez barbare pour t'arracher la vie, aux dépens de mes jours; il oubliera le plaisir de la vengeance en voyant cette beauté que tu méprises. Malheureuse, j'ose encore me flatter! je vante des attraits désormais impuissants! » Elle allait en dire davantage, mais d'abondantes larmes jaillissent de ses yeux, comme une source d'un rocher, et interrompent son discours. Alors, dans une attitude suppliante, elle tâche de presser les mains de Renaud, de le saisir par ses vêtements; le chrétien recule, il résiste, il triomphe; ses pleurs refusent de couler, et l'entrée de son cœur est interdite à l'amour.

La raison a glacé dans le sein de Renaud la vivacité première de ses flammes; la pitié, chaste compagne de l'amour, les remplace, et agite sa poitrine. Le guerrier ne peut retenir ses larmes; cependant il dissimule ses pensées et dompte sa faiblesse. « Armide, s'écrie-t-il, ta destinée m'afflige; je calmerais ton ardeur, si j'en avais le pouvoir. Ne crois pas à mon mépris, ne crois pas à mes dédains; oublieux de tes injures, je n'appelle point la vengeance! Il est vrai, tu as été extrême dans ton amour et dans ta haine, mais tu n'es ni mon esclave, ni mon ennemie. Tes fautes sont habituelles aux humains; ton excuse est dans ta croyance, dans ton sexe, dans ta jeunesse. Moi-même, ne suis-je pas aussi coupable? Si je censurais ta conduite, on pourrait me refuser tout par-

don. Au milieu de mes joies, au milieu de mes dangers, ta mémoire me sera toujours chère. Je serai ton chevalier, autant que me le permettront cette guerre d'Asie, ma religion et mon honneur.

» Mettons un terme à nos erreurs, à notre honte; laissons-les ensevelies au sein de ces contrées désertes; leur souvenir ne se mêlera jamais au récit de mes exploits en Europe et dans les deux continents voisins. Armide, ne permets pas que ta beauté, ton illustre naissance soient flétries par une vulgaire passion. Vis en paix; je pars, tu ne peux me suivre: mon guide s'y oppose. Demeure, ou bien choisis une autre route; suis les conseils de la sagesse. » Il parle ainsi; Armide, inquiète, troublée, la colère sur le front, lance sur lui ses regards, et éclate en violents reproches:

« Non, la belle Sophie ne t'a pas enfanté; tu n'es pas du sang des Azzon *. Tu es né au milieu des ondes en furie, ou sur les neiges du Caucase; une tigresse d'Hyrcanie t'a sans doute allaité. Pourquoi dissimuler plus longtemps? Cet homme impitoyable s'est-il montré humain? a-t-il donné une larme, un soupir à mon désespoir? Que dois-je lui cacher, que dois-je lui dire? Il veut être mon chevalier, et il me fuit, il m'abandonne! Vainqueur généreux, il veut bien oublier les offenses d'une ennemie coupable, il veut bien lui pardonner ses erreurs! Écoutez ses conseils, écoutez ce chaste philosophe d'amour, voyez comme il raisonne! O ciel! ô dieux! vous souffrez cet impie, et vous foudroyez les remparts, vous foudroyez vos temples!

» Fuis, cruel; emporte avec toi cette paix que tu désires me laisser; fuis à jamais, homme injuste et féroce. Bientôt mon ombre suivra tes traces; nouvelle furie, armée de torches et de serpents, je te persécuterai autant que je t'aimais! Et si ta destinée t'arrache aux écueils et

* Nom de plusieurs princes de la maison d'Este. (*Voy.* notes du chant XVII.)

aux tempêtes, tu iras combattre dans la plaine ; là, parmi les morts, tu paieras de ton sang mon chagrin et mes larmes. Tu appelleras Armide.... j'espère pouvoir l'entendre !.... » A ces mots la parole expire sur ses lèvres, elle tombe sans vie ; une sueur glacée couvre ses membres ; ses yeux repoussent la clarté.

Tes yeux se ferment, Armide ! le ciel jaloux se refuse d'adoucir ton martyre. Regarde, infortunée ! des pleurs amers sillonnent le visage de ton ennemi ! Ecoute ; ses soupirs calmeront tes douleurs. Renaud s'éloigne, et ses derniers regards expriment la tendresse. Que fera-t-il ? doit-il abandonner sur le sable désert cette jeune fille expirante ? la courtoisie, la pitié l'arrêtent ; mais la nécessité inflexible l'entraîne malgré lui. Il part ; les zéphirs agitent la chevelure de sa conductrice ; la barque légère glisse sur l'Océan. L'œil de Renaud est attaché au rivage, et soudain le rivage disparaît !

Armide recouvre ses sens ; le silence, la solitude l'environnent : « Il est parti ! s'écrie-t-elle ; il a pu me délaisser mourante ! Le traître n'a pas retardé sa fuite, il m'a refusé tout secours ! et je l'aime encore ! assise sur ce rivage, je pleure au lieu de me venger ! Je n'ai donc pas d'autres armes, d'autres ressources ! Ah ! je poursuivrai l'impie ; je le poursuivrai dans les abîmes, dans le ciel même ! déjà je le saisis, je lui déchire le cœur, je disperse ses membres, pour servir d'exemple aux coupables : je le surpasserai en cruauté !.... Où suis-je ? qu'ai-je dit ?

« Malheureuse Armide ! tu devais exercer tes fureurs lorsque le barbare était ton prisonnier ; alors ta vengeance eût été facile. Aujourd'hui une colère tardive t'enflamme !... Si mes artifices sont impuissants, mes désirs me restent. O ma beauté méprisée ! tu as reçu l'outrage ; tu dois te venger ! Oui, tu seras le prix du guerrier qui m'apportera la tête de Renaud. L'entreprise est pénible ; mais elle est honorable ; ma personne, mes richesses, voilà sa récompense. Si je ne suis pas satisfaite, la beauté

n'est qu'un vain présent de la nature. Présent funeste, je t'abhorre; je déteste mon rang, ma vie, le jour de ma naissance; l'espoir d'une douce vengeance peut seul me soutenir. » Elle dit, et s'éloigne du rivage; ses cheveux en désordre, son regard oblique, son visage en feu, tout révèle sa colère et son désespoir.

Armide rentre dans son palais, et d'une voix terrible elle évoque les divinités maudites. En un instant, le ciel se couvre d'épais nuages ; la planète éternelle pâlit, un vent impétueux semble déraciner les montagnes. On entend les mugissements des monstres infernaux; ils sifflent, hurlent, ou aboient. Des ombres plus obscures que la nuit enveloppent la demeure de l'enchanteresse; soudain des éclairs brillent, les ténèbres se dissipent; l'air n'a pas encore toute sa sérénité, mais le palais a disparu; il n'en reste aucun vestige; on ne peut même dire : « Il était là ! » Tels les feux du soleil ou le souffle des vents dispersent les vapeurs amoncelées dans les airs; tel dans un rêve s'évanouit un fantôme. De stériles rochers remplacent le palais de la magicienne ; la nature en ces lieux s'empreint d'une sombre horreur.

Armide monte sur son char, et s'élève bruyamment au-dessus des nuages ; elle fend les airs, traverse des rives inconnues, des terres lointaines; elle franchit les colonnes d'Alcide, évite l'Hespérie, le pays maure, et arrive aux frontières de la Syrie. Elle ne se dirige point vers Damas; ses regards se détournent d'une patrie jadis chère à son cœur ; Armide se rend dans le château bâti au milieu des ondes. Là, elle écarte de sa présence ses femmes, ses esclaves ; elle s'abandonne à mille pensées, bientôt la rage l'emporte sur la honte.

« J'irai, s'écrie-t-elle, sur les lieux où le roi d'Egypte rassemble les armées de l'Orient; j'emploierai de nouveau les ressources de mon art, je paraîtrai sous mille formes, je manierai l'arc et l'épée : j'abjure l'honneur et ses lois pour satisfaire ma vengeance! Ne m'accuse pas, ô mon

oncle Hidraot; le blâme rejaillit sur toi. Tu m'as donné de la hardiesse, tu as excité mon audace; par tes conseils, je suis devenue femme errante. Tu es le premier coupable de tout ce que j'ai fait d'indigne en amour, et de tout ce que me fera entreprendre ma colère. »

Ainsi parle Armide. Soudain elle réunit ses femmes, ses écuyers, ses pages, et se couvre de superbes vêtements où brille sa royale fortune. Elle s'éloigne! elle marchera le jour, la nuit, sans se reposer, jusqu'à ce qu'elle ait rejoint les troupes égyptiennes sur les plaines brûlantes de Gaza.



NOTES DU CHANT XVI.

---

(1) Le poëte décrit avec complaisance les magnificences des bas-reliefs, les portes d'argent et d'airain qui ornaient le palais d'Armide. Homère et Virgile avaient également cette habitude ; de pareilles descriptions brillent dans leurs immortelles œuvres. De plus, le Tasse vivait à l'époque de la Renaissance, à ce moment où les arts se prêtaient une gloire mutuelle et jetaient un magnifique éclat. La peinture, la sculpture, l'art des nielles, les ciselures, tout cela créait un vaste champ aux poétiques imaginations. Il y a même un rapprochement curieux à faire ; on dirait que le Tasse a lu le fragment du Grec Nicétas sur les monuments de bronze et d'airain que les Croisés détruisirent à Constantinople, et qu'ils firent fondre pour se procurer des pièces de monnaie. Voici ce passage ; nous le citons comme curiosité historique, et parce qu'il se rapporte d'ailleurs aux Croisades :

« Les Croisés, dit Nicétas, brisèrent les statues dont je vais donner la description : — Les conducteurs des chars qui avaient remporté le prix ; ils étaient jetés en bronze à leurs frais ou à ceux du public ; on les voyait debout sur leur char qui semblait courir dans la lice, et en admirant l'attitude, les spectateurs pouvaient juger de la ressemblance. Les plus précieuses de ces statues avaient été transportées du Stadium olympique. — Le sphinx, le cheval marin et le crocodile indiquent l'ouvrage et les dépouilles de l'Egypte. — La louve qui allaite Romulus et Rémus, sujet également agréable aux Romains anciens et modernes. — Un aigle qui déchire un serpent, monument domestique de Byzance, et attribué par les Grecs à la puissance magique du philosophe Apollonius, dont le talisman passait pour avoir délivré Byzance des reptiles venimeux. — Un âne et son conducteur, qu'Auguste plaça dans sa colonie de Nicopolis, pour servir de monument à la bataille d'Actium. — Une statue équestre, qui, selon l'opinion commune, représentait Josué, conquérant juif, étendant le bras pour arrêter le cours du soleil ; on voyait aussi Bellérophon et Pégase ; on distinguait à l'attitude du coursier qu'il était porté dans les airs. — Un obélisque de forme carrée, dont les faces travaillées en bosse présentaient une variété de scènes pittoresques : des oiseaux qui chantaient, des laboureurs occupés de leurs travaux, et d'autres jouant de la musette ; des moutons bêlants, des agneaux bondissants, la mer, un paysage, une pêche et une quantité de différents poissons ; de petits amours folâtrant et se jetant mutuellement des pommes, et sur la cime de l'obélisque, une figure de femme que la moindre baleine de vent faisait tourner, et qu'on nommait la Suivante du vent. — Le berger de Phrygie, qui présentait

à Vénus le prix de la beauté ou la pomme de discorde. — La superbe statue d'Hélène. Nicétas décrit avec enthousiasme et admiration la délicatesse de ses pieds, ses bras d'albâtre, ses lèvres de rose, son sourire attrayant, la douceur de ses yeux, la régularité de ses sourcils, sa taille élancée et gracieuse, la légèreté de la draperie de sa robe flottante, sa superbe chevelure éparse et tombant en longues boucles sur ses épaules. Comment la vue de ce chef-d'œuvre, s'écrie-t-il dans son indignation, n'arrêta-t-elle pas les bras destructeurs des Barbares ? — La statue colossale d'Hercule, par Lysippe. Son pouce était de la grosseur et sa jambe de la hauteur d'un homme ordinaire ; il avait la poitrine et les épaules larges, les membres nerveux, les cheveux crépus, l'aspect imposant ; sans massue, sans arc ni carquois, sa peau de lion négligemment passée sur les épaules ; il était assis sur un panier d'osier ; sa jambe et son bras droit étaient étendus ; son genou gauche plié soutenait son coude et sa tête appuyée sur sa main gauche ; ses regards pensifs annonçaient la colère. — Une autre statue colossale de Junon, l'ancien ornement de son temple de Samos ; huit bœufs avaient transporté avec peine cette masse énorme jusqu'au palais. — Un troisième colosse de Pallas ou Minerve, de trente pieds de hauteur, et qui représentait avec énergie le caractère martial et les attributs de cette déesse. Il est juste de dire que les Grecs détruisirent eux-mêmes cette Pallas après le premier siége, par un motif de crainte ou de superstition. » — Ce passage de Nicétas ne se trouve pas dans les éditions ordinaires, mais seulement dans Fabricius, *Bibliotheca græca, sive notitia scriptorum veterum græcorum quorumcumque monumenta integra aut fragmenta edita extant*, etc..., tom, VI, pag. 405, 416.—Gibbon l'a analysé, *The decline and fall of the Roman Empire*, chap. LX.

(2) Les jardins d'Armide sont devenus une de ces descriptions que l'on trouve partout, sur la scène comme dans la peinture. Au XVIIIe siècle, temps des statuettes et des Amours gracieux de l'école de Boucher et de Vanloo, on se prit de passion pour les jardins d'Armide. Voltaire avait dit : *Mais que ne pardonne-t-on pas pour Armide et pour Herminie ?* et l'oracle du goût avait mis en faveur les suaves descriptions. On sait, du reste, que le Boïardo, l'Arioste, comme le Tasse, ont eu également leurs poétiques jardins. Au milieu des bois d'orangers et d'oliviers qui se mirent dans la Méditerranée, sous les pampres jaunis de la Toscane, on s'explique très-bien comment les poëtes pouvaient rêver de féeriques demeures et des séjours enchantés.

M. Ginguené a comparé la poésie de l'Arioste avec celle du Tasse ; il a fait un rapprochement entre les jardins d'Alcine et les jardins d'Armide. « Dans la description des jardins magiques d'Armide, dit-il, on trouve à la fois les preuves les plus brillantes du talent descriptif du Tasse, des imitations presque toujours heureuses, et, il faut en convenir, un assez grand nombre de ces traits qui sortent du naturel pour tomber dans l'affectation ou dans la recherche, et enfin un sujet de comparaison entre l'Arioste et le Tasse, plus évident et plus facile que n'en peut offrir aucune partie de leurs poëmes. Quelque dangereuse que cette lutte dût lui paraître, le Tasse n'en fut point effrayé.

Cependant on ne peut disconvenir que la description de l'Arioste ne soit plus naturelle et plus franche; elle est même plus riche; il a fait de l'île d'Alcine un véritable lieu de plaisir. Le plus beau site, les sociétés les plus enjouées, la table, les doux concerts, les amusements de toute espèce, y séduisent à la fois tous les sens. La peinture physique de l'île, ou, si l'on veut, le fond du paysage, quoique de pure fantaisie, paraît être d'après nature. Ce que le poëte a vu, ou pu voir, et l'empreinte que son imagination en a gardée, composent son tableau. Celui du Tasse, tout ingénieux et brillant qu'il est, n'est point fait de source, il a moins pris dans la nature que dans les tableaux d'autres peintres ce qu'il y a de plus beau dans le sien. Mais, à son tour, il a l'avantage dans le portrait d'Armide, malgré les défauts qu'il est aisé d'y apercevoir.

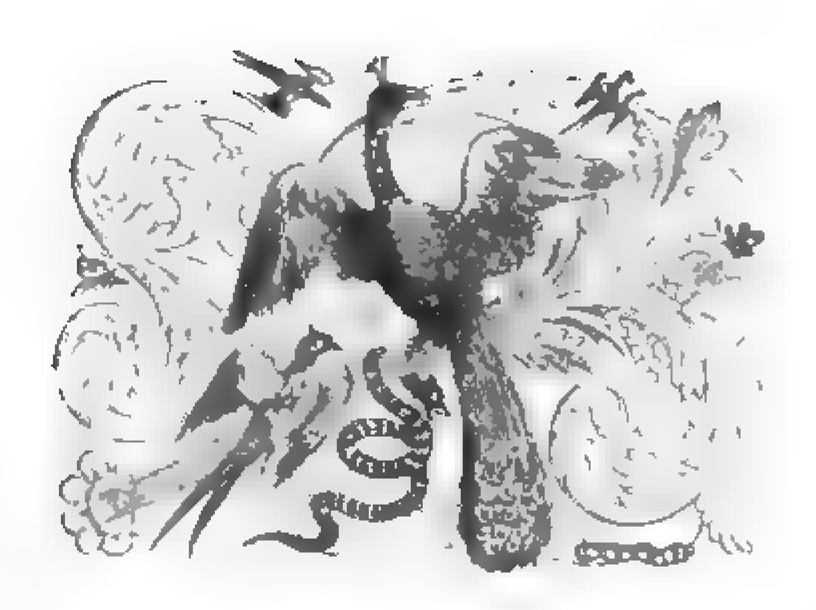
» L'Arioste, il est vrai, n'a eu pour objet qu'une allégorie morale. Sa jeune Alcine est une espèce de fantôme de beauté qui cache ce que le vice et la vieillesse réunis ont de plus hideux. Elle est là, dans son île, attendant chaque nouvelle proie que son art y attire ou que le hasard y conduit. Roger vient après beaucoup d'autres, qui n'ont, comme lui, embrassé qu'une ombre; il suffit que la sagesse lui ouvre un instant les yeux, et qu'il voie l'effroyable réalité sous les apparences menteuses de jeunesse et de fraîcheur, pour que le charme cesse et ne puisse plus revenir. Armide, au contraire, faite pour inspirer des idées de dissipation à un jeune héros, doit réunir ce qu'il y a de plus séduisant dans la jeunesse et dans le premier éclat de la beauté. C'est une ennemie qui a troublé et affaibli l'armée chrétienne, qui en a voulu immoler le plus ferme appui, il faut qu'elle soit punie; mais comment? En éprouvant elle-même ce que son cœur ignorait encore; Renaud, qu'elle cherche en vain à retenir, lui échappe; en la quittant, il la voit toujours armée de ses artifices, de ses moyens de séduction, de sa douleur profonde, afin qu'il ait plus de mérite à revenir à la sagesse et à la gloire. Tout ce qu'il fallait que fût un tel personnage, Armide l'est réellement; c'est une des créations les plus originales, les plus fortes et les plus heureuses de la muse épique. » (*Hist. litt. d'Ital.*, tom. v.)

Les opinions de Ginguené ne sont-elles pas un peu hasardées? Sans donner aucune préférence à l'un des deux poëtes, ne pourrait-on pas dire que l'Arioste s'est plus spécialement renfermé dans l'épopée chevaleresque des romans et de la chronique, tandis que le Tasse a fait plus d'emprunts à l'antiquité classique? Le personnage d'Armide, nous l'avouons avec Ginguené, forme un gracieux épisode; mais ce n'est point là une création: on en trouve le type dans l'*Enéide*, et n'y a-t-il pas plus d'un trait de ressemblance entre Didon et Armide, ces deux femmes aimantes et délaissées?

(3) Voltaire, qui a souvent rendu justice au Tasse, et Ginguené plus encore que Voltaire, ont critiqué les poétiques chants de l'oiseau au brillant plumage; Voltaire dit même, avec son ton moqueur, que l'intervention d'un perroquet est indigne de l'épopée. Les écrivains du dernier siècle avaient pourtant admis les sirènes, les faunes, les sa-

tyres, les dryades et toutes les inventions mythologiques ; pourquoi donc reprocherait-on au Tasse ce qui est, d'ailleurs, imité des fabliaux du moyen âge ? On n'a qu'à lire les *lais* de Marie de France, les chants des ménestrels, pour se convaincre que la fiction des bêtes parlantes, antique comme les fables de la Grèce, s'était transmise aux trouvères et aux troubadours ; leurs poésies étaient populaires à l'époque du Tasse ; elles faisaient les délices des châteaux, et le poëte n'a fait qu'emprunter les gracieuses traditions des fabliers contemporains. Quant au langage des fleurs et des arbres qu'il emploie également, c'est une idée familière aux Orientaux ; on la retrouve non-seulement à Constantinople et dans les harems, mais en Perse, dans l'Inde et jusque chez les nomades du Curdistan. — *Voyez* les *Mines de l'Orient* de M. de Hammer, tom. I et II, et l'excellent travail de M. Reinaud : *Description des monuments musulmans du cabinet de M. de Blacas*. tom. I.

(4) On a dû remarquer ces petites chansons, expressions du sensualisme, que, de temps à autre, le Tasse jette dans sa grave poésie ; il n'ose prendre sur lui-même cette morale facile ; il la met tantôt dans la bouche d'une sirène, tantôt dans celle d'une nymphe, gracieuses filles, mais perfides, que son imagination place dans les jardins du plaisir. Tristes plaisirs, comme le dit bientôt le poëte, car le Tasse est surtout dominé par cette belle pensée : l'homme ne peut faire de grandes choses qu'en restant maître de ses passions !





Départ d'Altamore.

(CHANT XVII.)

CHANT XVII.

—

La cité de Gaza, frontière de Judée, est aux bords de la mer, sur la route de Péluse; d'immenses solitudes l'environnent, et les sables arides mêlent leurs tourbillons aux vagues agitées par le vent du midi; au milieu de ces plaines mobiles, le pèlerin trouve à peine un refuge contre les tempêtes. Gaza, enlevée aux Turcs par le roi d'Egypte, sert de limites à ses possessions; il a quitté Memphis, sa royale demeure, pour y transporter le siége de son empire et en faire le centre de ses vastes projets; déjà d'innombrables troupes de diverses provinces s'y trouvent rassemblées (1).

Muse, reproduis-moi l'état de ces contrées; quels étaient les alliés, les tributaires, les forces et la puissance de leur grand monarque, lorsque, du midi aux extrémités de l'orient, il précipita dans la guerre les peuples et les rois? Seule, tu peux me montrer les chefs, les soldats, et la moitié du monde armé pour les batailles.

Quand l'Egypte, rebelle à Dieu, se fut soustraite à l'empire des Grecs, un guerrier du sang de Mahomet en devint le tyran; on l'appela Calife; ses successeurs ont hérité de son sceptre et de son nom. Ainsi, le Nil vit autrefois une longue suite de Pharaons et de Ptolémées. Les siècles ont agrandi ce royaume; il couvre l'Asie et l'Afrique, depuis les rivages de Syrie jusqu'aux confins de la Marmarique et de Cyrène; il suit le cours du Nil et dépasse Syène dans l'intérieur des terres; d'un côté, il est borné par l'Euphrate; de l'autre, par des sables déserts. A droite, il renferme l'Arabie et ses parfums; à gauche, la mer et ses richesses; au delà de cette mer, il s'étend vers les lieux où le soleil se lève. Un tel pays contient de grandes ressources; le monarque aujourd'hui régnant l'a rendu illustre et glorieux.

Ce prince, habile à gouverner, habile à combattre, doit beaucoup à sa naissance, et plus encore à son mérite. Il a fait la guerre aux Persans et aux Turcs; souvent vainqueur, quelquefois vaincu, toujours il s'est montré supérieur à la mauvaise fortune. Son âge avancé ne lui permet plus de soutenir le poids des armes; il a quitté son épée, mais il conserve un esprit belliqueux, l'ambition des honneurs et du pouvoir. Ses généraux combattent pour lui. Puissant de pensées et de paroles, le fardeau de la monarchie ne semble pas trop lourd à sa vieillesse. Son nom, seul, fait trembler les petits souverains d'Afrique; les Indiens le révèrent; les uns lui fournissent volontairement des armées, les autres lui paient des tributs.

Ce grand monarque, jaloux des victoires et de la fortune des Francs, réunit ses escadrons et se prépare à les diriger contre le naissant empire des Chrétiens. Armide vient les rejoindre, à l'heure même indiquée pour le dénombrement; tous les guerriers comparaissent dans une vaste plaine, hors des murs de Gaza. Le prince siége sur un trône élevé, où l'on monte par cent degrés d'ivoire; audessus de sa tête est placé un ciel d'argent; ses pieds

foulent l'or et la pourpre; la richesse de ses ornements barbares augmente l'éclat de sa royale splendeur, et son turban, d'une blancheur éblouissante, forme un superbe diadème autour de son large front. Le sceptre est dans ses mains; sa barbe chenue lui donne un aspect vénérable et sévère. Ses yeux conservent encore la vigueur des premières années; chacun de ses gestes répond à la majesté de son âge et de son empire. Dans cette attitude, Apelle ou Phidias avaient sans doute représenté Jupiter, le Jupiter Tonnant !

A sa droite et à sa gauche se trouvent deux satrapes *: l'un tient l'épée nue de la justice; l'autre, le sceau de l'Etat, emblème de sa dignité; celui-ci, dépositaire des secrets du royaume, est chargé des affaires civiles; celui-là, chef des armées, a toute puissance pour infliger les châtiments. Des gardes nombreuses entourent le trône; ce sont les fidèles Circassiens, armés de lances; une cuirasse couvre leur poitrine, une longue épée pend à leur côté **. Le tyran, sur son siége, aperçoit au loin les innombrables peuplades; toutes les troupes devant lui abaissent avec respect leurs armes et leurs étendards.

Les Egyptiens se montrent les premiers; quatre chefs les conduisent, deux de la haute Egypte, deux des basses contrées, produites par les eaux du Nil. Dans ces pays, un fertile limon remplaça d'abord la mer, et le sol, affermi, devint propre à la culture. Ainsi s'accrut l'Egypte; ainsi autrefois la plupart de ses terres étaient sillonnées par les navigateurs. Au premier escadron apparaissent les habitants des riches plaines d'Alexandrie et des rives occidentales de l'Afrique. Araspe est leur capitaine; puissant par les ressources de son génie plus que par la force

* L'expression de satrape est empruntée à la vieille Perse, et non à l'Orient moderne.

** Les Circassiens formaient en effet la garde des califes; c'étaient des hommes de la montagne; ils faisaient le même office militaire que les Albanais auprès des pachas de la Grèce.

de son bras, Araspe connaît toutes les ruses de la guerre, et dans cet art, aucun Maure ne le surpasse.

Le second rang se compose des peuples campés sur les côtes d'Asie, vers l'orient; leur chef Arontée est illustre par ses titres et non par ses exploits; jamais il n'a sué sous une lourde armure, jamais la trompette matinale ne l'a éveillé; tout à coup, du sein des plaisirs, l'ambition le pousse au milieu des périls. La troisième troupe n'est point un simple escadron, c'est une armée; on ne croirait pas l'Égypte cultivée et moissonnée par tant de mains! cependant une seule ville a envoyé tous ces hommes, ville immense, rivale des provinces, et qui renferme mille petites cités. Je veux parler du Caire. Campson commande cette multitude indisciplinée aux batailles. Sous Gazel marchent les tribus des environs du Caire; leurs possessions s'étendent jusqu'à la seconde cataracte du Nil. Les guerriers égyptiens manient l'arc et l'épée; ils ne pourraient supporter le poids du casque et de la cuirasse; richement vêtus, ils inspirent l'envie du butin, et non la crainte de la mort.

L'habitant de Barca vient ensuite; sa misérable existence s'écoule sur des plages désertes, et se soutient à l'aide du pillage; presque nu et sans armes, il obéit aux ordres d'Alarçon. Les rois de Tripoli et de Sumara lui succèdent; leurs soldats, moins voleurs, ne savent pas lutter de pied ferme, mais ils sont habiles à combattre en voltigeant. Les cultivateurs de l'Arabie Pétrée et ceux de l'Arabie Heureuse les suivent; s'il faut en croire la renommée, ils n'ont jamais ressenti les ardeurs de l'été ni les froidures de l'hiver. Là, croissent l'encens et les parfums; là, parmi des fleurs odoriférantes, renaît l'immortel phénix; le jour de sa mort est celui de sa naissance, sa tombe lui sert de berceau.

L'habillement de ces peuples n'a point l'éclat du vêtement de l'Égyptien; leurs armes sont les mêmes. Voici d'autres Arabes, sans habitations fixes, sans demeures positives; éternels voyageurs errants qui traînent partout

leurs maisons et leurs cités; ils ont la voix et la taille féminines, les cheveux longs et noirs, le visage noir également. Ils se défendent avec de longues cannes des Indes munies de pointes de fer, et montés sur leurs coursiers, vous les diriez portés sur des tourbillons, si toutefois le vent forme des tourbillons aussi rapides. Syphax guide le premier groupe, Aldin dirige le second, le fier Albiazar le troisième. Ce chef n'est pas un guerrier, c'est un voleur, un homicide.

Après ces troupes paraissent les peuples des îles de la mer Arabique, d'où l'on retirait autrefois le coquillage aux riches perles; Agricalte est à leur tête. Les Nègres des bords de la mer Rouge les accompagnent; Osmide, leur capitaine, dédaigne toute loi, toute croyance. Les Éthiopiens de Méroé sont avec eux. L'île de Méroé, entre le Nil et l'Astrobora, renferme dans sa vaste enceinte trois royaumes et deux cultes différents. Les rois Canaro et Assimir, tributaires du calife et sectateurs de Mahomet, conduisent ces barbares. Le troisième roi n'est pas venu: il professe la sainte croyance.

Deux nouveaux escadrons, armés d'arcs et de flèches, obéissent aussi à deux monarques. L'un est soudan d'Ormus, l'autre du Boécan. Ormus est une belle terre au sein du golfe Persique; le Boécan forme une île quand la mer s'élève : lorsque les flots s'abaissent, le voyageur y passe à pied sec. Et toi, Altamore, une épouse adorée n'a pu te retenir! On la vit pleurer, se déchirer le sein, arracher ses cheveux blonds pour te détourner de ce fatal départ : « Cruel, disait-elle, tu préfères donc à ma présence l'horrible aspect des vagues en furie? Le fer est donc pour tes bras un plus précieux fardeau que ce jeune fils et ses douces caresses ? »

Altamore gouverne Samarcande; son diadème indépendant est le moindre de ses titres; à un brillant courage il unit une force prodigieuse et la science des batailles. Le peuple chrétien le redoute avec raison : il éprouvera

sa valeur ! ses guerriers portent la cuirasse, l'épée, et une massue à l'arçon de leur selle. Le féroce Adraste arrive des extrémités de l'Inde, des portes mêmes de l'aurore ; son armure est une peau verdâtre de serpent, semée de taches noires ; sa taille gigantesque fatigue de son poids un éléphant comme si c'était un coursier. Ses soldats habitent les bords du Gange, et se baignent près des bouches de l'Indus.

L'élite de la royale milice le suit. Ces hommes, comblés d'honneurs, de richesses, montent de vigoureux chevaux ; ils servent dans la guerre et dans la paix ; armés pour la protection du monarque, leur présence inspire la terreur. Le ciel brille de l'éclat de leurs vêtements d'acier, d'or et de pourpre. On distingue parmi eux Alarco, Hidraorte, Odemart ; l'audacieux Rimedon qui méprise les mortels et la mort ; Tigrane, Rapold le grand pirate, naguère l'effroi des mers ; le puissant Ormond et Marlabuste l'Arabique, ainsi nommé à cause de ses victoires sur les Arabes révoltés. On aperçoit Orinde, Arimon, Pirga, Brimarte, le destructeur de villes, Suifante le dompteur de coursiers ; Aridamante, célèbre dans les luttes, et Tisapherne, foudre de Mars. Tisapherne, à cheval ou à pied, la lance ou l'épée en main, nul ne peut s'égaler à lui. Un guerrier d'Arménie, renégat de la vraie foi, guide cet escadron de Païens. On le nommait Clément ; aujourd'hui il s'appelle Emiren ; homme chéri du roi d'Egypte comme le plus sûr de ses défenseurs ; chef et cavalier remarquable par son courage, par la vigueur de ses pensées et de son bras.

Le dénombrement était à sa fin, lorsque Armide parut, et déploya ses bataillons. L'enchanteresse, le carquois sur l'épaule, s'avance sur un char éblouissant ; la colère se confond avec la douceur naturelle de ses traits, et donne à sa belle figure une plus grande dignité ; elle menace, et sa menace même a des charmes. Son char de topaze et de rubis ressemble à celui du dieu du jour ; quatre licor-

nes le dirigent ; cent jeunes filles et cent pages, armés de flèches, l'entourent, placés sur de blancs coursiers, souples dans leurs mouvements, rapides dans leur marche. Armide est à la tête de ses troupes, mais Aradin conduit les peuples de Syrie soldés par Hidraot (2).

Tel, le phénix, à sa rentrée dans la vie, montre aux Ethiopiens les mille couleurs de son plumage, et sa couronne dorée, présent de la nature ; les mortels étonnés l'admirent, et les oiseaux le suivent dans les airs. Ainsi Armide étale sa beauté, ses grâces, et sa merveilleuse parure ; elle dompte les âmes les plus farouches, les cœurs les plus rebelles. Son visage grave et irrité séduit tous ces hommes de nations si différentes ; que sera-ce quand ils verront la joie sur sa figure, son doux sourire, et ses beaux yeux ?

Armide s'éloigne, et bientôt le chef de tant de rois ordonne à Emiren de s'approcher ; il le destine au commandement suprême. Emiren devine cet honneur, et à sa noble attitude on voit bien qu'il en est digne. Les gardes circassiennes lui ouvrent le passage du trône : il y monte. La main droite sur la poitrine, la tête inclinée, il fléchit le genou, et le monarque lui parle ainsi : « Prends ce sceptre, Emiren ; je te confie mes troupes, dirige-les en mon nom ; délivre un roi mon tributaire, fais éprouver aux Francs ma colère et ma vengeance. Va, regarde et triomphe ; impitoyable pour les vaincus, ne les laisse pas vivre, ou accable-les de fers. » Tel fut le discours du tyran. Emiren accepte l'autorité souveraine : « Puissant monarque, s'écrie-t-il, je reçois de ton invincible main ce sceptre glorieux ; sous tes auspices je vole à de nobles entreprises, et bientôt j'espère venger les grandes injures de l'Asie. Je ne reviendrai que vainqueur ; un désastre pourra me frapper de mort, jamais il ne me couvrira de honte. Si le Ciel nous menace, je le supplie d'amonceler sur moi seul ses tempêtes, de sauver tes armées, et de donner à mes funérailles l'aspect pompeux d'une victoire. » Il dit ;

des voix confuses et le son des instruments barbares semblent applaudir à ses projets. Les acclamations, les cris retentissent; le roi descend de son trône, et s'avance entouré de ses guerriers les plus illustres; il se rend sous sa tente, invite les chefs à un repas; assis à une table d'honneur, il leur envoie les mets préparés et leur adresse de flatteuses paroles.

Déjà les tables ont disparu; partout règnent la joie et le plaisir. Armide croit le moment favorable pour accomplir ses artifices; elle aperçoit tous les regards fixés sur elle, tous les cœurs infectés de son venin; elle se tourne vers le prince, et s'efforce de paraître courageuse et magnanime par ses gestes et par sa voix; il y a dans ses traits un mélange d'orgueil et de soumission : « Suprême monarque, s'écrie-t-elle, moi aussi je viens combattre pour la foi et pour la patrie. Je suis femme, mais femme d'un sang royal, et une reine n'est pas indigne de manier le fer. Qui veut régner a besoin des talents d'un roi; la même main doit tenir le sceptre et l'épée. Mon bras n'a ni faiblesse, ni langueur; il saura blesser un ennemi, et faire saigner ses blessures. Ce n'est point la première fois qu'une noble ardeur m'entraîne; déjà j'ai défendu notre religion et ton empire. Mes exploits te sont connus; tu sais que j'ai fait prisonniers plusieurs vaillants champions de la Croix. Je te les envoyais captifs, chargés de fer; aujourd'hui ils gémiraient dans tes obscurs cachots, tu serais sûr de la victoire et de terminer ce grand litige, si le fier Renaud ne les eût mis en liberté, et n'eût dispersé mes soldats.

» Tu as entendu parler de ce Renaud, on vante partout ses prouesses; il m'a cruellement outragée, et je dois le dire à ma honte, j'attends encore une vengeance. Le dépit accroît mes ressentiments et m'excite aux batailles. Il faudrait de trop longs discours pour raconter mes injures; un mot suffira : je veux être vengée! J'y parviendrai; les flèches ne volent pas en vain dans les airs, et le Ciel dirige toujours contre le coupable les traits

lancés par la main de l'innocent. J'aimerais devoir à moi seule cette vengeance; cependant si un de tes sujets m'apportait la tête odieuse du barbare, je lui accorderais tout, je lui donnerais ma personne et mes trésors; j'en fais ici le serment solennel, inviolable : je le jure! La récompense est-elle digne du péril? que tes guerriers répondent. »

La magicienne parle ainsi, et Adraste jette sur elle des regards enflammés : « Belle amazone, lui dit-il, ne prodigue pas tes flèches contre le Franc homicide; une âme aussi vile ne mérite pas l'honneur de tes coups. Je serai moi-même le ministre de ta colère; je te livrerai la tête de Renaud, je lui arracherai le cœur, et ses membres sanglants deviendront la pâture des vautours. » Tel est le discours d'Adraste l'Indien; Tisapherne le prend en pitié : « Qui es-tu, s'écrie-t-il, pour étaler tant d'orgueil devant notre roi et devant nous? Il est peut-être ici un guerrier dont les exploits effaceront tes audacieuses bravades, et ce guerrier garde le silence. — Mes promesses sont loin d'égaler mes actions, réplique le farouche Indien; si tu osais ailleurs tenir un pareil propos, ce seraient là tes dernières paroles *. » Ils allaient continuer; le roi étend la main : « Gracieuse femme, dit-il à l'enchanteresse, tu es noble, magnanime; il est bien juste que ces champions sacrifient leur courroux, et emploient leur valeur contre ton redoutable ennemi; alors seulement ils en feront un bon usage, ils se montreront rivaux de gloire. » Le monarque se tait; les deux guerriers offrent de nouveau leurs services à Armide, et se disputent l'honneur de la venger. Ils ne sont pas seuls; chaque capitaine publie son zèle, son courage; tous jurent d'abattre l'exécrable tête. C'est pourtant contre un héros, naguère cher à son cœur,

* Ces disputes entre les chefs de l'armée pour Armide sont encore empruntées à Homere. L'Arioste multiplie aussi ces épisodes, qui entraient parfaitement dans l'esprit du moyen âge et dans les institutions de la chevalerie.

que la perfide arme tant de bras, qu'elle soulève tant de haines !

Renaud, après avoir quitté le rivage lointain, accomplit heureusement son voyage ; la petite barque suit une route déjà connue, et les vents toujours favorables secondent son retour. L'intrépide enfant admire le pôle, les deux ourses, les astres brillants au milieu de l'obscurité ; il contemple les fleuves, la cime sauvage des rochers au-dessus des flots ; il s'informe de la situation des terres, des coutumes diverses des peuples. Quatre fois le soleil avait brillé à l'orient depuis que les voyageurs naviguaient sur les vastes mers, et le jour allait disparaître, lorsque leur navire toucha le continent : « Voici les plages de la Palestine, dit alors la femme, guide du vaisseau ; voici le terme de notre course. » Elle pose les trois cavaliers sur la rive, et s'éloigne, rapide comme la pensée.

La nuit se lève, et donne à l'univers un aspect uniforme ; on ne distingue ni maisons, ni cabanes, ni traces d'hommes ou de chevaux ; partout les sables déserts sont dépourvus de sentiers. Renaud et ses compagnons hésitent, puis ils s'avancent et laissent la mer derrière eux. Tout à coup, dans l'éloignement, je ne sais quoi de lumineux frappe leur vue ; l'or et l'argent étincellent, et dissipent les ombres. Les Fidèles marchent vers cette clarté ; bientôt ils découvrent des armes suspendues au tronc d'un arbre ; mille pierres précieuses entourent une cuirasse et un casque dorés ; aux rayons de la lune, cette armure reflète un feu plus vif que celui des étoiles. Plusieurs figures sont ciselées sur un bouclier ; un vieillard, qui semble en être le gardien, aperçoit les trois guerriers, et vient à vient à leur rencontre.

Ubalde et le Danois reconnaissent la vénérable figure du sage magicien ; le vieillard reçoit leurs saluts, les accueille avec courtoisie, et s'adressant à Renaud qui le regarde en silence : « Jeune guerrier, lui dit-il, dès long-

temps je désirais ton arrivée. Je suis ton ami; si tu en doutes, demande-le à tes compagnons; par mes conseils, ils ont triomphé des enchantements au milieu desquels tu vivais égaré. Ecoute mes discours; ils ne ressembleront en rien aux chants des sirènes; mais conserve-les dans ton cœur, jusqu'à ce qu'une sainte voix te révèle mieux la vérité. On ne trouve pas la vertu sous l'ombrage, sur la verdure, auprès des nymphes et des rives fleuries; elle réside au sommet d'une montagne escarpée; pour l'atteindre, il faut s'arracher aux plaisirs, il faut braver les froidures de l'hiver, les chaleurs de l'été. Voudrais-tu, aigle superbe, fuir les cimes élevées et ramper dans les vallons?

» La nature t'a donné un front altier, une généreuse ardeur; d'illustres exploits peuvent te conduire aux dignités suprêmes; elle t'a départi également une colère impétueuse, non pour l'employer aux discordes civiles, non pour servir de folles idées, mais pour te rendre formidable aux ennemis étrangers, et réprimer tes passions, cruels ennemis intérieurs. Laisse au pieux Godefroi la direction de ton courage; permets qu'à son gré, il le rende tiède ou brûlant, qu'il l'excite ou le dompte. »

Renaud, les yeux tournés vers la terre, écoutait attentivement ces conseils et les gravait dans son esprit. Le vieillard pénètre ses secrètes pensées, il ajoute : « Lève la tête, ô mon fils; fixe tes regards sur ce bouclier : tu y verras tes aïeux; tu verras leurs exploits et leur renommée franchir les lieux les plus arides, les plus déserts. Combien ils te devancent dans la carrière de la gloire! Allons, allons, réveille-toi; leurs portraits seront autant d'aiguillons à ta valeur. » Renaud admire le bouclier; un habile artiste a multiplié les figures dans ce petit espace; on y aperçoit l'auguste lignée d'Accius : son sang pur, incorruptible, prend sa source dans l'antique Rome. Tous ces princes sont couronnés de lauriers. Le fils de Ber-

thold apprend de la bouche du vieillard et leurs guerres et leurs victoires.

Caïus est le premier; lorsque l'Empire, près de sa chute, allait tomber aux mains des nations étrangères, Caïus fut appelé au trône, et devint ainsi la tige de la maison d'Este; ses voisins, plus faibles, se soumirent à son pouvoir. Après lui, sous Honorius, le fier Goth reparaît encore. Bientôt l'Italie en feu est ravagée par les Barbares; Rome, captive et esclave, redoute sa ruine entière : Aurélius se montre, et sauve la liberté de ses sujets. Plus tard, Foreste s'oppose aux Huns, puissants dominateurs du Nord.

A ses yeux de dragon, à sa monstrueuse figure, on reconnaît le farouche Attila; on croit entendre ses rugissements; vaincu dans un combat singulier, il se réfugie au milieu de ses troupes, et le vaillant Foreste, l'Hector de l'Italie, prend la défense d'Aquilée. Ce héros meurt, et sa patrie meurt avec lui. Acarin, son fils, digne héritier de sa gloire, devient le champion de l'honneur italique. Altin cède à la destinée, et non aux coups des Huns; il cherche un asile sur les rives de l'Eridan, et oppose une digue aux inondations de ce fleuve orgueilleux; de mille cabanes désertes il forme une cité, qui, dans la suite des siècles, servira de royale demeure aux magnanimes princes d'Este. Ce guerrier, vainqueur des Alains, vaincu ensuite par Odoacre, périt en combattant pour l'Italie. Mort généreuse! tu l'associes à la gloire de son père!

Alforise tombe à ses côtés. Azzon et son frère, envoyés en exil, se rétablissent par leurs armes et par leur génie, après la mort du roi des Hérules. Auprès d'eux, Boniface, l'Epaminondas de la maison d'Este, l'œil droit percé d'un javelot, semble sourire en quittant la vie : il a sauvé son bouclier chéri et dompté Totila. Valérien, enfant, marche sur les traces de son père : cent escadrons de Goths ne pourraient résister à sa mâle poitrine, à son bras vigoureux. Ernest disperse les Esclavons, et l'intrépide Aldoard chasse de Montcelse le roi de Lombardie.

Voici Henri et Bérenger. Partout où Charlemagne déploie ses illustres drapeaux, Bérenger occupe la première place, comme ministre ou comme capitaine. Sous le règne de Louis, il va combattre son neveu en Italie, et le fait prisonnier. Ici paraissent Othon et ses fils, au nombre de cinq. Alméric, marquis de la cité bâtie aux bords de l'Eridan, fondateur de temples, élève au ciel ses pieux regards. Azzon deuxième lutte contre Bérenger; la fortune, d'abord contraire, le favorise; il triomphe et reste maître de l'Italie. Son fils Albert passe chez les Germains, et s'y distingue par son courage; vainqueur des Danois dans les batailles et dans les joutes, Othon lui donne sa fille et ses trésors. Derrière lui est l'impétueux Hugues qui brisa les aigles romaines; marquis d'Italie, la Toscane entière a salué son pouvoir.

Plus loin on voit Tédalt; à ses côtés Boniface et sa femme Béatrix; ils n'ont point d'enfants mâles pour héritiers d'un grand nom, d'une grande fortune. Mathilde supplée par son mérite à sa jeunesse et à son sexe; sage et vaillante fille, elle s'élève au-dessus des trônes. Sur son noble visage respire la fierté, une ardeur martiale éclate dans ses yeux. Ici elle met en fuite les Normands et leur chef Guiscard, naguère invincible; là elle détruit l'armée de l'empereur Henri, elle lui arrache son étendard et l'offre à Dieu dans un temple. Plus loin, elle replace le souverain pontife sur le trône de saint Pierre au Vatican. Azzon cinquième l'accompagne et seconde ses exploits; elle l'aime, elle l'honore. Mais la postérité d'Azzon quatre, féconde et heureuse, étend au loin ses rameaux; Guelfe, le fils de Cunégonde, part pour la Germanie; brave rejeton des guerriers romains, il va fleurir aux champs de la Bavière. L'arbre des Guelfes, desséché, trouve un appui dans la maison d'Este; ses branches reprennent leur vigueur et brillent de l'or des sceptres et des couronnes; bientôt cet arbre grandit, touche au ciel, et couvre de son ombre la Germanie entière.

La royale tige italienne n'est pas moins illustre : vis-à-vis de Guelphe, Berthold et Azzon égalent leurs aïeux. Telle est la suite de ces héros; tous, sur l'airain, semblent vivre et respirer. Le fils de Berthold les contemple, et cette vue réveille dans son âme le courage et l'honneur. Une bouillante ardeur embrase sa poitrine; déjà il croît ses projets accomplis, la Cité sainte envahie, la gent païenne massacrée; ses espérances se transforment en réalités. Il se couvre à la hâte de son armure, et sa pensée devance la victoire. Alors l'écuyer danois lui raconte la mort de Suénon, et remet entre ses mains la royale épée. « Prends-la, s'écrie-t-il; fais-la servir à défendre la justice et la foi des Chrétiens; son premier maître te chérissait : il t'appartient de le venger ! — Puisse le ciel armer mon bras d'une vengeance éclatante, s'écrie Renaud; puissé-je avec ce fer acquitter ce que je dois ! » L'écuyer lui exprime en peu de mots sa joie et sa reconnaissance. Cependant le sage vieillard invite les chevaliers à poursuivre leur voyage.

« Il est temps de te rendre auprès de Godefroi et de l'armée, dit-il à Renaud; tu y arriveras dans un moment opportun. Quelle que soit l'obscurité de la nuit, je saurai bien découvrir les tentes des Chrétiens. » Il monte sur son char, où le suivent les trois guerriers; bientôt il pique ses coursiers et les dirige vers l'orient. Les ténèbres les environnent, et le vieillard parle ainsi au jeune fils de Berthold : « Tu as vu la souche antique et la descendance de ta race; dès son origine, fertile en héros, elle doit en produire encore : les siècles n'ont point affaibli sa vigueur. Je t'ai fait connaître tes ancêtres, que ne puis-je te montrer tes neveux dans les âges futurs ? que ne puis-je les présenter à l'univers avant leur naissance même ? tu admirerais une lignée non moins glorieuse et des exploits non moins brillants. Je n'aperçois la vérité dans l'avenir que d'une manière obscure, incertaine, douteuse, semblable à une lumière au milieu d'épaisses vapeurs, et si je te révèle des secrets, je les dois à un sage en rapport avec le Ciel.

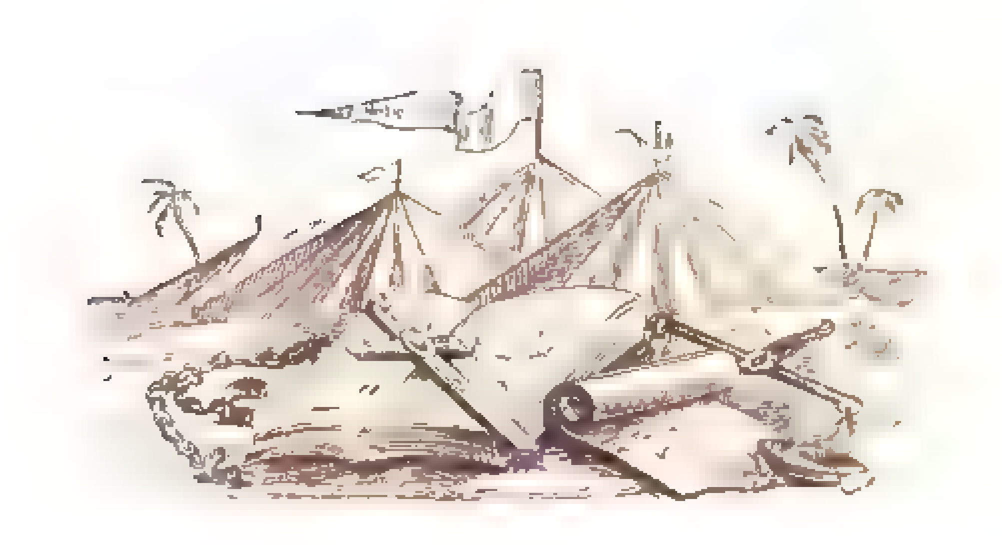
» Je le prédis : jamais aucune nation, grecque, latine ou barbare, n'aura été riche en héros comme le sera ta postérité; tes neveux égaleront les plus belles renommées de Sparte, de Carthage et de Rome. Au-dessus de tous ces guerriers, je distingue un Alphonse, le deuxième par son nom, le premier par ses vertus; il naîtra lorsque le monde, corrompu et épuisé, n'aura plus d'illustres capitaines. Nul ne soutiendra mieux le sceptre et l'épée, le poids des armes et du diadème : il sera l'immense gloire de ton sang.

» Jeune encore, il donnera dans ses amusements mille preuves de son excessive valeur; il deviendra l'honneur des tournois, la terreur des forêts et des bêtes féroces. Bientôt vainqueur dans de véritables batailles, il rapportera des palmes et de nobles dépouilles; son front sera couronné de chêne et de lauriers. Plus avancé en âge, il établira la paix et le repos dans ses Etats, il maintiendra ses villes paisibles en présence des puissantes armées de ses voisins. On le verra protéger les arts, féconder le génie, célébrer de magnifiques jeux, de superbes fêtes; il pèsera les récompenses et les peines; sa sollicitude préviendra toutes les misères.

» Et si jamais, dans ces temps de malheur où l'impie infestera les terres et les mers, où il donnera des lois aux peuples les plus célèbres, si jamais Alphonse saisissait le fer pour relever les temples détruits, les autels profanés, quelle juste et terrible vengeance n'exercerait-il pas sur le redoutable tyran et sur sa secte inique ! En vain le Turc et le Maure lui opposeraient mille escadrons; il porterait la Croix, l'aigle blanc et les lis d'or de sa famille, au delà de l'Euphrate, au delà des glaces du Taurus, et des empires où les ardeurs de l'été sont éternelles; il découvrirait les sources inconnues du Nil, et baptiserait les peuplades au visage noirci (3). »

Renaud écoute ce discours en silence; la gloire de sa postérité excite dans son cœur une secrète joie. Déjà l'aube, messagère du soleil, surgissait à l'orient; on aper-

cevait les tentes des Fidèles, on voyait flotter leurs pavillons. « Le soleil brille sur vos têtes, s'écrie le vieillard; ses rayons éclairent le camp, la plaine, les montagnes et la Cité. Je vous ai accompagnés dans ces chemins solitaires, je vous ai préservés de toute injure; maintenant vous pouvez marcher sans guide; il ne m'est pas permis d'aller plus loin! » Il dit, et prend congé des voyageurs; ceux-ci s'avancent à pied; ils arrivent sous les tentes avec les premières lueurs du jour. La renommée publie cette nouvelle, et le pieux Godefroi se lève de son siége pour accueillir les trois guerriers.



NOTES DU CHANT XVII.

(1) Gaza, antique cité, était l'une des cinq villes des Philistins; on lui donna le nom de Gaza, mot persan qui signifie *trésor*, lorsque Cambyse, roi des Perses, y eut placé ses richesses en se rendant en Egypte. A toutes les époques, cette ville subit les ravages des guerres; d'abord prise par Cyrus, Alexandre l'emporta plus tard d'assaut, et la traita avec rigueur; dix mille habitants furent massacrés, et les femmes vendues sur les places publiques; le gouverneur Bétis expira dans de cruelles souffrances, attaché par les pieds à un char que l'on traîna autour des murs. Vers l'année 98 avant l'ère chrétienne, Alexandre Jannée, roi des Juifs, se rendit maître de Gaza, et la détruisit de fond en comble; Pompée la fit rebâtir à peu de distance de l'ancien emplacement. Les habitants primitifs de Gaza adoraient les divinités phéniciennes : Dagon était la principale; ils adoptèrent ensuite la mythologie des Grecs. — A l'époque de l'expédition de Godefroi dans la Terre-Sainte, Gaza venait d'être bouleversée par un de ces tremblements de terre si fréquents en Syrie; Baudouin III, cinquième roi de Jérusalem, la fit rebâtir sur les hauteurs qui l'entouraient; il y construisit une forteresse, et la donna aux chevaliers du Temple pour la posséder à perpétuité, la garder et la défendre contre les Sarrasins. — Le port de Gaza, aujourd'hui comblé, était très-vaste; la ville possédait de beaux monuments et de nombreuses richesses. — Ce furent les portes de Gaza que Samson mit sur ses épaules et qu'il transporta au sommet de la montagne : un tel souvenir rendait cette cité bien chère aux pèlerins.

(2) L'intervention des armées égyptiennes dans les guerres de la Palestine au XIe siècle, résultait des rapports essentiels de l'Egypte et de la Syrie. La situation territoriale des deux Etats n'a jamais permis que l'un ne fût menacé sans que l'autre le fût également; témoin la croisade de saint Louis dirigée d'abord contre Damiette, et plus tard la campagne d'Egypte sous Bonaparte; on se rappelle que le siége de Saint-Jean-d'Acre devint le complément nécessaire de l'expédition française. Le bruit de l'arrivée de Godefroi de Bouillon et des Chrétiens avait retenti dans les provinces soumises à l'islamisme; les Francs eurent à combattre les Persans aussi bien que les Egyptiens; c'était une lutte religieuse qui exigeait la présence de tous les

Croyants sous les drapeaux du prophète. Chose remarquable ! tandis que le pape, pontife suprême des Chrétiens, appelait les Fidèles sous l'étendard de la croisade, le calife, pontife suprême des Musulmans, faisait aussi un appel à toutes les forces de l'islamisme.

Les califes étaient les successeurs de Mahomet; chefs de la religion et de l'Etat, ils possédaient une autorité immense ; tous les autres souverains mahométans relevaient d'eux comme leurs vassaux, et les peuplades révéraient dans les califes les vicaires du prophète, ainsi que l'indique leur nom. Le calife faisait sa résidence à Bagdad; mais en 969 un schisme s'éleva entre les Abassides et les Fatimites. Le mahadi fatimite Moez Lédiniliah conquit l'Egypte, fit bâtir le Caire, et s'y établit avec le titre de calife. L'Egypte cessa dès lors de reconnaître l'autorité du calife abasside de Bagdad. — Le califat de Bagdad fut détruit en 1258 par l'invasion des Tartares; il avait eu cinquante-six titulaires depuis Abou-Bekr jusqu'à Mostazem. — On ne compte que onze califes d'Egypte depuis Moez jusqu'à Adhed, qui mourut en 1171. Les souverains qui régnèrent après Adhed renoncèrent au titre de calife et prirent celui de sultan ; Saladin fut le premier.

Aboul Casem Mostali était calife d'Egypte lorsque Jérusalem tomba au pouvoir des Croisés ; jeune prince de vingt-cinq ans, dépourvu de génie et de caractère, entièrement dominé par son visir Afdal, Mostali ne prit aucune part aux grandes révolutions qui marquèrent son règne: la vérité historique est donc ici en opposition avec la poésie du Tasse. Toute l'activité belliqueuse s'était concentrée dans le visir Afdal ; ce fut lui qui traversa le territoire de Gaza, ayant sous ses ordres une armée de deux cent mille hommes, s'il faut en croire les chroniques des Francs, bien au delà, sur ce point, des calculs d'Ibn Giouzi et des historiens arabes, qui évaluent les troupes du visir à vingt mille cavaliers à peine. Afdal venait combattre les Chrétiens ; il les rencontra dans les plaines d'Ascalon un mois après la prise de Jérusalem. Nous n'anticiperons pas sur les événements ; on trouvera le récit de cette bataille dans les notes du chant vingtième.

Le dénombrement fait par le Tasse des peuplades qui obéissaient à l'Egypte, est un résumé de toutes les connaissances alors acquises sur l'Afrique. Cette ample description, espèce de cours de géographie, sourit au poëte ; il paie ainsi son tribut au goût de son époque pour les découvertes ; il se complait dans ces détails où il s'empreint des couleurs homériques, car Homère, comme on le sait, est le grand peintre des dénombrements. Nous avons besoin de prémunir les esprits contre de fausses notions sur des contrées aujourd'hui mieux connues; il y a autant de fables que de vérités dans cette peinture des pays de l'Afrique. Le Tasse a suivi les traditions, les préjugés, les idées fantastiques, tout ce que les voyageurs rapportaient de leurs courses auprès des mystérieuses sources du Nil et dans les immenses déserts. — On peut comparer le *Voyage en Arabie* de Niebuhr avec les *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, par M. Et. Quatremère.

Il faut ajouter un renseignement général, utile pour le sens de ces descriptions. Le poëte donne aux Sarrasins des armures pareilles aux

chevaliers de France; habitués à voir les Orientaux couverts de longs vêtements et de robes flottantes, nous nous faisons difficilement à l'idée de ces armures. Pourtant rien n'est plus exact, et nous avons déjà dit que l'Orient avait fourni plus d'une arme défensive à la chevalerie d'Occident; les cottes de maille, les casques d'acier, les boucliers ovales et ramenés en pointe furent empruntés à la Palestine par les Croisés. Aujourd'hui encore, les voyageurs sont étonnés, quand ils parcourent la Circassie et les montagnes de l'Asie, de retrouver des soldats armés comme les preux chevaliers du moyen âge.

(3) La maison d'Este, une des plus anciennes de l'Europe, a eu l'inappréciable avantage d'être célébrée par deux grands poëtes. L'Arioste et le Tasse voulurent imiter Virgile qui avait chanté Auguste victorieux; mais l'obscurité profonde de la plupart des petits princes d'Este était loin d'égaler la gloire du César. Le Tasse donne à Renaud un bouclier où sont placées les images de ses ancêtres, un vieillard lui prédit une noble lignée, comme Virgile avait fait descendre du ciel un bouclier où se trouvaient gravés les futurs exploits des successeurs d'Octave; et comme Virgile encore dans l'*Enéide*, l'Arioste et le Tasse développèrent dans l'*Orlando furioso* et la *Gerusalemme liberata* des généalogies fabuleuses. L'origine de la famille d'Este ne remonte pas aux Romains; il faut la chercher parmi les ducs et marquis souverains de la Toscane dès le IX[e] siècle; Oberto I, qui gouvernait en 931 la Luniglane et le comté d'Obertenga, paraît en être la tige.

Nous suivrons les tables généalogiques publiées par Muratori dans son bel ouvrage : *Antichità Estensi ed Italiane*, part. I.

Oberto I régnait de		931 à 994
Oberto II	—	994 à 1014
Albert Azzo ou Azzon I	—	1014 à 1030
Albert Azzo II	—	1030 à 1117

Il laissa de Cunégonde, sa femme, princesse de la maison des Guelfes, un fils, Guelfe IV, duc de Bavière, souche de la maison de Brunswick. (*Voy.* note 3 du chant XIV, pag. 291.)

Foulques, son second fils, régnait de		1117 à 1137
Obizzo I	—	1137 à 1194

Azzo V, fils d'Obizzo, est indiqué par les historiens comme le cinquième prince de la maison d'Este qui eut ce nom de baptême; Azzo III et IV, ses prédécesseurs, étaient des frères cadets et n'avaient point régné. Azzo V épousa la seule héritière de Guillaume, chef du parti guelfe à Ferrare. Par ce mariage la maison d'Este acquit bientôt la souveraineté entière de cette ville.

Azzo VI, fils et successeur d'Azzo V, fut seigneur de Ferrare	de 1196 à 1212
Aldobrandin I	— 1212 à 1215
Azzo VII	— 1215 à 1264
Obizzo II	— 1264 à 1293
Azzo VIII	— 1293 à 1308
Foulques	— 1308 à 1317
Obizzo III	— 1317 à 1352
Aldobrandin II	— 1352 à 1361
Nicolas II	— 1361 à 1388
Albert	— 1388 à 1393
Nicolas III	— 1393 à 1441
Lionel	— 1441 à 1450

Borso fut créé duc de Ferrare, de Reggio et de Modène par l'empereur Frédéric III ; il régna depuis 1450 jusqu'en 1471.

Hercule I de	— 1471 à 1505
Alphonse I	— 1505 à 1534
Hercule II	— 1534 à 1559
Alphonse II	— 1559 à 1597

Le duc Alphonse II, tant exalté par le Tasse, devait être un jour son persécuteur; c'est ce même prince qui le fit enfermer, sous prétexte de folie, dans l'hôpital Sainte-Anne de Ferrare : nous en avons déjà parlé. Alphonse, que le poëte voudrait voir à la tête d'une croisade contre le Turc, n'était pas à la hauteur d'une aussi grande mission; médiocrité vaniteuse et sans énergie, sa carrière s'écoula au milieu des fêtes, des tournois et des joutes, et sa conduite envers le Tasse le flétrit justement aux yeux de la postérité.





Renaud délivrant la forêt de ses enchantements.

(CHANT XVIII.)

CHANT XVIII.

Renaud, arrivé auprès de Godefroi, lui adresse ce discours : « Seigneur, l'honneur jaloux a excité ma vengeance contre le guerrier norwégien ; si je t'ai offensé, j'en éprouve de vifs regrets ; le repentir est dans mon cœur. Je reviens à ta voix, prêt à tout entreprendre pour recouvrer ton amitié. » Il dit, et s'incline avec respect. Godefroi lui tend les bras : « Oublions le passé, s'écrie-t-il ; chassons de notre mémoire de tristes souvenirs. La réparation de tes erreurs sera dans tes exploits. Viens triompher des monstres de la forêt ; tu rendras notre victoire facile sur des ennemis épouvantés.

» L'antique forêt, où nous coupions le bois nécessaire à nos machines, est devenue aujourd'hui un formidable séjour d'enchantements ; nul ne peut se vanter d'y avoir abattu un seul arbre. Cependant, pour attaquer la Cité, il faut des instruments de guerre ; fais briller ta valeur dans ces lieux, où pâlirent d'autres courages. » Le Che-

valier, en peu de mots, se dévoue aux fatigues et aux périls; ses paroles sont brèves, mais sa noble attitude révèle tout ce qu'il fera. La joie sur le visage, il se tourne vers ses compagnons et leur presse les mains; Guelfe, Tancrède, et tous les chefs de l'armée s'étaient réunis pour le voir. Renaud témoigne à plusieurs reprises son affection aux capitaines, puis il accueille les plus simples soldats d'un air affable et populaire: les cris d'allégresse n'auraient pas été plus bruyants, la foule plus épaisse, si, vainqueur de l'Orient et du Midi, il fût revenu sur un char de triomphe.

Ainsi entouré, il se rend sous sa tente et s'assied au milieu d'un cercle d'amis; il répond à leurs demandes, il les questionne sur l'état de la guerre, sur les enchantements de la forêt. Bientôt chacun d'eux s'éloigne, mais le saint ermite reste avec Renaud: « Tu as accompli un merveilleux voyage, lui dit-il; tu as vu de grandes choses. Quelle ne doit pas être ta reconnaissance pour le Roi suprême de l'univers! Il t'a retiré du palais de la magicienne; brebis égarée, il t'a ramené au bercail; enfin, par la voix et sous les ordres du pieux Bouillon, il te choisit pour exécuter ses volontés. Tu ne dois point encore armer tes mains profanes; plongé dans les ténèbres et dans les faiblesses de la chair, les eaux du Nil, du Gange ou de l'Océan n'effaceraient pas tes souillures: la grâce divine, seule, peut rendre pur ce qui est immonde! Agenouillé devant Dieu, implore le pardon de tes fautes les plus secrètes, prie et verse des larmes. »

Telles sont les paroles de l'ermite; Renaud se jette humblement à ses pieds, il fait l'aveu de ses folies d'amour, de jeunesse, et déplore son orgueil. Le ministre du Ciel lui accorde rémission: « Demain, ajoute-t-il, aux premières lueurs du jour, tu iras adorer l'Éternel sur cette montagne, qu'éclairent les rayons du soleil naissant. De là, tu te rendras à la forêt où habitent les fantômes; tu dompteras, j'en suis sûr, ces géants et ces monstres, si de nouvelles erreurs n'affaiblissent point ton courage; mé-

prise les supplications et les pleurs, les chants suaves, le doux sourire, les tendres regards : dédaigne de faux aspects et de feintes prières. »

Le désir et l'espérance animent le vaillant guerrier ; il se prépare à cette grande entreprise ; le jour, la nuit, il s'en préoccupe. Le ciel était obscur, et déjà Renaud saisit ses plus belles armes ; il revêt une cuirasse neuve d'une couleur étrange. Bientôt il se sépare de ses compagnons ; seul, à pied et silencieux, il s'éloigne du camp. Les ombres luttaient alors contre la clarté ; un rideau de pourpre paraissait au ciel du côté de l'orient, mais les étoiles brillaient encore. Renaud dirige ses pas vers le mont des Oliviers ; les yeux élevés au ciel, il contemple les beautés nocturnes et matinales, toujours divines, toujours incorruptibles.

« Oh ! quelles éblouissantes lumières contient le temple céleste ! disait-il ; le jour voit le soleil sur son char éclatant ; la nuit est fière de l'astre argenté et des étoiles d'or. Cependant nous négligeons ces merveilles ; nous vivons au milieu des ténèbres, séduits par les regards et le sourire d'un visage mortel ! » Renaud atteint le sommet de la montagne ; il se prosterne, et ses pensées prennent leur essor vers les cieux : « O mon père ! s'écrie-t-il, considère d'un œil de pitié et de clémence les premières fautes de mes jeunes années ; répands sur moi les trésors de ta grâce, donne à mon cœur sa primitive pureté (1). »

Déjà brille l'aurore vermeille ; ses rayons étincellent sur la cime verdoyante de la colline, sur le casque et sur l'armure du guerrier. La douce haleine du zéphir caresse le front et la poitrine de Renaud ; des nuages de rosée éclatent au-dessus de sa tête, et cette pluie céleste change la couleur de ses vêtements : une vive blancheur remplace leur teinte grisâtre. Tels, les fleurs et le feuillage desséchés, s'embellissent à la fraîcheur du matin ; tel le serpent, rajeuni, étale avec joie sa peau nouvelle.

Le Chrétien admire ce changement ; d'un pas intrépide

il s'approche de l'antique forêt; arrivé sur les lieux où l'aspect des arbres frappa de terreur d'autres guerriers, il aperçoit de frais ombrages; dans ce bois, rien ne lui semble horrible. Il s'avance; une harmonie lointaine retentit à ses oreilles; il entend le bruit d'un ruisseau, le souffle léger du vent à travers les feuilles, le chant mélancolique du cygne, les plaintes du rossignol; dans ce concert de voix humaines et d'instruments de musique, mille sons variés forment un seul et même son.

Renaud, d'après le récit de ses compagnons, attendait les grands coups de tonnerre, et partout les accords des nymphes, des sirènes, des oiseaux, se confondent avec les murmures du zéphir et d'une eau limpide. Il s'arrête; puis il marche lentement. Si, dans sa route, il rencontre un obstacle, c'est un fleuve au cristal transparent et paisible; ses bords riants, tapissés de verdure, exhalent un doux parfum. Non-seulement ce fleuve entoure la forêt comme une vaste guirlande, mais, par de petits canaux, il la sépare et la divise. Ainsi ses flots baignent le bois, et en échange le bois les couvre de son ombre.

Le fils de Berthold cherche un passage; tout à coup surgit un admirable pont; des arches d'or le soutiennent et présentent un large chemin. Le guerrier le traverse; à peine touche-t-il la rive opposée, le pont est entraîné par la violence du fleuve: l'onde tranquille s'est transformée en torrent! Renaud se retourne; il aperçoit les eaux débordées comme à l'époque des neiges: les vagues roulent bruyamment et font mille détours. Cependant un désir curieux l'attire sous les arbres touffus, et dans cette solitude sauvage de nouvelles merveilles s'offrent à sa vue. Ici, naissent des fleurs; là, jaillissent des sources; un lis, une rose ouvrent leur calice; un ruisseau, une fontaine coulent en silence; de toutes parts la forêt séculaire semble rajeunie; l'écorce des arbres reverdit, les plantes retrouvent leur vigueur.

Une manne céleste est sur chaque feuille, le miel dis-

tille de chaque branche. Les chants et les pleurs, singulière harmonie, se font entendre de nouveau; d'où partent ces voix humaines, ces accords du cygne, des ondes et des vents? Où sont placés les instruments de ce concert? Renaud ne peut le deviner. Il regarde; sa pensée refuse de croire à la vérité de ce qu'il voit; près d'une grande place, à l'extrémité d'un chemin, un myrte étale ses rameaux et dépasse en élévation les cyprès et les palmiers; le feuillage de ce myrte étrange plane sur tous les autres arbres et domine dans la forêt. Le guerrier s'arrête; ô prodige! un chêne se fend, et de son vaste tronc sort une jeune nymphe bizarrement vêtue. Bientôt surgissent cent autres nymphes de l'écorce de cent autres chênes.

Telles, dans des tableaux ou sur la scène, on reproduit les déesses des bois, le cothurne aux pieds, les bras nus, la robe flottante et les cheveux tressés : telles paraissent ces jeunes filles; seulement, au lieu de l'arc et du carquois, elles ont des harpes et des lyres. Groupées autour du myrte et du guerrier, elles commencent une danse joyeuse et des chants pleins de douceur : « O toi, l'espérance de notre reine, combien va lui être agréable ta présence en ces lieux! Elle attend de ton arrivée la guérison de ses blessures, le remède à ses maux d'amour; cette sombre forêt, sa demeure, tout à coup embellie, a revêtu pour toi les plus gracieuses formes. » Ainsi elles chantent; le myrte, soudain entr'ouvert, fait entendre des accords non moins doux.

Dans l'antiquité on admirait des merveilles au milieu d'un arbre rustique : ce myrte élevé montre des beautés plus rares et plus parfaites. Renaud aperçoit une femme dont l'aspect trompeur a quelque chose de céleste; il reconnaît Armide et son visage séduisant. L'enchanteresse jette sur lui des regards où sont confondues la joie et la douleur : « Je te revois après m'avoir abandonnée, s'écrie-t-elle; quel est le motif de ton retour? Viens-tu consoler mes jours et mes tristes nuits, ou bien veux-tu me persécuter,

me chasser de ma retraite? Pourquoi, le fer en main, me dérobes-tu ta belle figure? Es-tu mon amant ou mon ennemi? Je n'aurais point placé pour un ennemi ce pont aux arches d'or, ces fleurs, ces fontaines et ces ruisseaux; je n'aurais point aplani les obstacles à ses pas. Ote ton casque, découvre ton front, tourne vers moi tes yeux, et que ta main presse la mienne, si tu es mon ami! »

Armide feint le désespoir; ses joues perdent leur éclat; elle a recours aux soupirs, aux sanglots et aux larmes. La vue d'un tel martyre aurait fléchi un cœur de diamant; mais Renaud se dépouille de toute pitié, et saisit vivement son fer. Il se dirige sur le myrte; la magicienne s'y attache, elle l'entoure de ses bras: « Non, s'écrie-t-elle, tu ne me feras pas l'outrage de détruire mon asile. Cruel, quitte cette épée, ou plonge-la dans le sein de l'infortunée Armide pour t'ouvrir un passage jusqu'au myrte chéri. »

L'impétueux enfant, l'épée haute, est insensible à toute prière. O nouveau prodige! l'enchanteresse se transforme: telles, dans un songe, les figures se multiplient et changent d'aspect. Le corps d'Armide s'épaissit, ses traits se rembrunissent, son teint de roses et d'ivoire s'efface. Bientôt, c'est un immense géant, un Briarée dont les cent bras agitent cinquante épées et font mouvoir cinquante boucliers. Chaque nymphe s'arme à l'instant, et devient un horrible Cyclope. Renaud n'éprouve aucune crainte il frappe, il redouble ses coups; l'arbre, comme s'il était animé, répond par de sourds gémissements. Les plaines de l'air, peuplées de monstres, ressemblent à l'infernal séjour (2).

Le ciel est en feu, le tonnerre gronde, la terre tremble; les vents et les orages luttent avec violence. Une effroyable tempête assaillit le Chevalier, mais la fureur des éléments n'affaiblit pas son courage. Enfin, il brise le tronc; cet arbre n'est plus qu'un simple myrte: les enchantements disparaissent et les fantômes se dissipent.

Les cieux recouvrent leur clarté ; l'air est tranquille, mais la forêt, dépourvue du charme magique, conserve toujours la sombre horreur qu'y répandit la nature. Renaud, victorieux, recherche avec soin si de nouveaux obstacles n'empêcheront pas les travailleurs ; il sourit : « Vaines apparitions, dit-il, insensé qui fuit devant vous ! » Il reprend le chemin du camp. Alors Pierre le solitaire s'écrie d'une voix puissante : « Les enchantements de la forêt sont anéantis ; déjà revient le guerrier vainqueur : regardez-le !..... » Et en effet, on l'aperçoit dans le lointain ; sa démarche est fière, noble ; sa cuirasse blanche et son aigle d'argent brillent au soleil d'un éclat inaccoutumé. Les troupes saluent son retour par mille cris d'allégresse ; le pieux Bouillon l'accueille avec honneur, et personne n'en est jaloux. « Je suis allé, suivant tes ordres, dans le redoutable bois, dit le guerrier au capitaine ; j'ai vu, j'ai dispersé les fantômes. Nos soldats peuvent s'y rendre, ils y seront en sûreté. »

Les Chrétiens se précipitent dans cette antique forêt, où ils choisissent de nombreux matériaux. Un ouvrier obscur avait construit sans art leurs premières machines ; maintenant une main plus illustre réunit les poutres à l'aide de l'osier : Guillaume, capitaine des Génois, dirige les travaux. Naguère souverain des mers, Guillaume s'est vu forcé d'en céder l'empire aux grandes escadres des Sarrasins ; il amène dans le camp des Fidèles ses matelots, leurs armes et les munitions de ses navires ; esprit fertile en ressources, nul, dans les sciences mécaniques, ne peut s'égaler à lui. Cent ouvriers, sous ses ordres, exécutent ses commandements.

Guillaume fait dresser des balistes, des béliers et des catapultes destinés à détruire les remparts les plus solides et à empêcher l'ennemi de défendre ses murailles. Il ordonne ensuite la construction d'une merveilleuse tour : l'intérieur est en bois de sapin, l'extérieur est revêtu de cuirs pour braver les fureurs d'un incendie. Les pièces

qui la composent se démontent et se rassemblent; une longue poutre surgit de la partie inférieure et sert à battre les remparts; du milieu, un pont s'élance sur la muraille opposée; à son sommet, une petite tour s'élève et s'abaisse. L'immense machine, portée sur cent roues, peut se mouvoir avec facilité remplie d'armes et de soldats. Les troupes, d'un œil attentif, admirent l'art inconnu et l'habileté des travailleurs. En même temps, et sur ce premier modèle, on construit deux autres tours (3).

Les ouvrages des Fidèles n'ont pas échappé aux regards des Sarrasins; des gardes, postées sur les créneaux, voient les sapins et les ormes de la forêt rouler au milieu du camp; ils aperçoivent les machines, mais ils n'en distinguent pas la forme. Les Païens, de leur côté, fortifient leurs murailles et leurs tours; ils exhaussent leurs remparts : faibles sur un point, ces remparts n'auraient pu résister au choc de la bataille. Les Barbares se croient en sûreté; ils défient toutes les forces du dieu de la guerre. Ismen prépare des feux d'une étrange nature; il mêle du soufre et du bitume recueilli au lac de Sodome, ou peut-être dans ce vaste fleuve qui fait neuf fois le tour des enfers. Le perfide magicien en compose une matière infecte et brûlante; il promet de venger, par de terribles incendies, les injures faites à la forêt *.

Les Chrétiens s'apprêtent à l'assaut, les Infidèles à la défense. Soudain on voit une colombe passer au-dessus de l'armée des Francs; elle traverse d'un vol rapide les plaines célestes, et déjà, du sein des nuages, elle s'abaisse vers la ville; un faucon, au bec recourbé, aux serres cruelles, la poursuit et se place entre le camp et la Cité. La colombe n'attend pas son ennemi, et lorsque, précipitant son vol, l'oiseau redoutable va l'atteindre près de la tente du capitaine, elle cherche un asile sur les genoux du pieux Bouillon. Godefroi l'examine; il découvre avec

* Nous avons parlé du feu grégeois, note 1 du chant XII, page 252.

surprise un billet attaché à son cou par un fil et caché sous une de ses ailes : aussitôt il le détache et l'ouvre; le billet contient ce peu de mots : « Le chef des troupes égyptiennes au roi de la Judée, salut. Ne t'épouvante pas, seigneur; résiste encore; dans quatre ou cinq jours je viendrai délivrer tes remparts et disperser tes ennemis. » Tel est l'écrit secret, tracé en caractères barbares et confié à l'habitant des airs : en Orient, on employait alors ces messagers (4).

Godefroi met en liberté la colombe, et l'oiseau timide n'ose retourner vers le maître dont il a trahi la confiance. Le capitaine des Francs réunit ses guerriers et leur montre le billet : « Le Roi du ciel et sa divine providence ne nous laissent rien ignorer, s'écrie-t-il; il faut essayer une nouvelle attaque : tout retard nous serait funeste. N'épargnons ni fatigues ni sueurs pour renverser les murs du côté du midi; l'entreprise est pénible, mais nous pouvons l'exécuter. Cette partie de la ville, protégée par le sol, doit être plus dépourvue de travaux et moins peuplée de défenseurs. Toi, Raimond, tu conduiras là tes machines. Moi, suivi de l'appareil de notre armée, je me dirigerai vers la porte du nord : les Sarrasins abusés attendront sur ce seul point l'impétuosité de nos coups, et ma grande tour mobile ira jeter l'effroi dans une autre direction. En même temps, toi, Camille, tu élèveras la troisième tour non loin de mes guerriers. » Il se tait. Raimond, assis auprès de lui, applaudit à son discours : « On ne peut rien supprimer, rien ajouter aux paroles de Godefroi, dit-il; je demande seulement l'envoi d'un de nos cavaliers dans le camp des ennemis, afin de pénétrer leurs pensées : il devra nous faire connaître leur nombre exact et leurs projets.

— Je propose mon écuyer pour cette mission, ajoute Tancrède; c'est un homme intelligent, agile, plein d'adresse; il unit la prudence à l'audace, comprend plusieurs

langues, modifie à sa volonté ses gestes, sa voix et ses mouvements. » Mandé par Godefroi et par son maître, le fidèle écuyer se présente; il accepte avec joie l'entreprise: « A l'instant même je m'éloigne, s'écrie-t-il; bientôt, sans être reconnu, je m'introduirai sous les tentes des Païens: je veux en plein jour faire le dénombrement de leurs soldats et de leurs chevaux. Je promets de vous révéler la force de leurs escadrons, les desseins de leur chef; je me flatte de découvrir ses sentiments les plus intimes et ses pensées les plus secrètes. » Ainsi s'exprime Vafrin, et sans différer il échange ses vêtements contre une longue robe; son cou est à découvert, un turban entoure sa tête; il s'arme d'un carquois et d'un arc de Syrie : on dirait un Barbare. Sa facilité à parler plusieurs langues étonne ses compagnons : à Memphis on l'eût pris pour un habitant de l'Egypte, à Tyr pour un Phénicien. Il monte un rapide coursier : le sable conserve à peine l'empreinte de ses pas.

Les Fidèles aplanissent les chemins, achèvent leurs machines; ils travaillent, ils se fatiguent le jour, la nuit, sans se reposer; désormais rien ne peut retarder les effets de leur puissance. La veille de l'assaut, le pieux Bouillon est en prière; il impose à ses guerriers l'humble aveu de leurs fautes, il les engage à se nourrir du pain céleste; ensuite il dirige son armée vers les murs où il pense le moins en faire usage. Ces préparatifs contre le formidable côté de leur ville réjouissent les Païens; mais, pendant l'obscurité de la nuit, Godefroi approche sa tour vaste et mobile des remparts les plus faibles; Raimond, sur une hauteur, domine la Cité sainte avec ses machines munies de soldats, et Camille place les siennes près des murailles situées entre le nord et l'occident.

Le lendemain, aux premières clartés du soleil, les Infidèles s'aperçoivent de ce changement de position; ils

regardent et découvrent bientôt un nombre infini de balistes, de catapultes et de béliers. La troupe barbare transporte à la hâte ses moyens de défense sur les points menacés par Godefroi. Le capitaine, qui n'oublie pas la marche des armées d'Egypte, a déjà pris l'offensive; il appelle Guelfe et les deux Robert : « Tenez-vous à cheval prêts à combattre, leur dit-il. Je vais attaquer la partie faible des remparts; méfiez-vous de l'arrivée soudaine des peuplades ennemies pour nous livrer bataille. » Il dit, et déjà de trois côtés les Chrétiens intrépides donnent un triple assaut. Aladin commande ses guerriers, et lui-même en ce jour a ressaisi son fer. Le monarque, affaibli par les ans, courbé sous son propre poids, se revêt d'une armure longtemps oubliée, et s'avance contre Raimond; à Godefroi il oppose Soliman, et le farouche Argant au bon Camille. Tancrède, neveu de Boëmond, accompagne Camille; la fortune le favorise et le met en présence de l'adversaire dont il sera bientôt vainqueur.

Les archers lancent des traits empoisonnés; des nuées de flèches semblent obscurcir les cieux. Les coups les plus terribles partent des machines; de leur sein surgissent des globes de marbre, des poutres armées de fer et d'acier. Chaque pierre, rapide comme la foudre, arrache la vie, déchire les membres, brise les armures, et ne laisse même pas aux corps leur forme humaine; le javelot traverse les plaies, et dans sa course impétueuse sème partout la mort. Tant de fureur n'empêche pas la défense des Sarrasins; de légères étoffes, des matières souples, placées sur leurs murailles, atténuent la violence des coups; ils repoussent avec vigueur par leurs armes l'audacieuse troupe des assiégeants. Les Chrétiens ne cessent de poursuivre leur triple attaque; les uns, abrités sous les machines, se dérobent aux nuées de traits; d'autres poussent vers les remparts les tours, que les Païens cherchent à éloigner.

Déjà ces grandes tours essaient de jeter leurs ponts sur les créneaux, déjà le bélier frappe les murs.

Renaud s'arrête incertain ; ce péril n'est pas à la hauteur de son courage ; il dédaigne la gloire vulgaire de parcourir des routes connues à la foule des guerriers. L'intrépide enfant porte ses regards devant lui ; il veut se frayer un chemin inaccessible, assaillir les murs les plus redoutables. Il s'adresse aux chevaliers naguère soumis à Dudon : « O lâcheté ! s'écrie-t-il ; environné de nos armes, ce mur reste debout ! La valeur aplanit les obstacles et ne redoute point les dangers ; précipitons nos pas, et faisons de nos boucliers une barrière impénétrable aux flèches de l'ennemi. »

A ce discours, les nobles aventuriers entourent Renaud ; tous, au-dessus de leurs casques, élèvent leurs boucliers, et, sous ce toit de fer, ils bravent l'horrible tempête. L'Infidèle accumule en vain les ruines : rien n'arrête l'audacieuse troupe ; elle arrive au pied des remparts. Renaud dresse une longue échelle ; il la manie d'un bras ferme : avec moins de facilité le vent ploie un roseau. On lance sur le guerrier, des poutres, des débris de colonnes : toujours intrépide, la chute du mont Ossa ou de l'Olympe ne saurait l'intimider. Les traits, les pierres pleuvent sur son armure ; d'une main il garantit sa tête, de l'autre il touche la muraille. L'exemple d'un exploit aussi hardi, aussi extraordinaire, anime les Fidèles ; ils le suivent, ils posent des échelles à côté de la sienne ; mais comme leur valeur, leur destinée est inégale : les uns périssent, les autres tombent renversés. Renaud les anime ou les menace ; déjà il peut atteindre les créneaux. Les Païens accourent ; ils le poussent, le heurtent, et cherchent vainement à le refouler. O prodige ! un seul homme, suspendu en l'air, résiste à une foule d'ennemis placés sur un terrain solide. Oui, il leur résiste, et son ardeur s'accroît par la résistance : tel le palmier soulève ses branches sous le poids

dont on les surcharge. Enfin Renaud triomphe; il brise les lances et les piques, se rend maître des murs, et indique la route à ses compagnons. Il présente sa victorieuse main au plus jeune frère de Godefroi, près de tomber, et lui concède ainsi l'honneur d'être le second sur les remparts. . . . .

D'un autre côté, le capitaine subit les chances diverses et périlleuses de la fortune; non-seulement la bataille se poursuit entre les hommes, mais encore entre les machines. Les Syriens ont planté sur leurs murailles un tronc d'arbre, autrefois mât de vaisseau; ils ont mis à son extrémité une grosse poutre ferrée, qui avance et recule au moyen de câbles. Ainsi la tortue allonge sa tête hors de son écaille, et soudain la retire. L'immense poutre dirige sur la tour la vigueur de ses coups; elle la repousse et l'entr'ouvre; mais des armes sûres défendent la machine des Francs : deux longues faux sortent rapidement de son sein et vont couper les cordes, appuis de la poutre ennemie (5). . . . .

Telle, une vaste roche, minée par les siècles ou déracinée par la fureur des éléments, s'écroule avec fracas, et emporte dans sa chute les troupeaux, les arbres et les maisons. Ainsi tombe l'effrayante poutre; elle entraîne les hommes, les armes et les créneaux; la tour même en éprouve deux fortes secousses; les murs en chancellent; les collines en retentissent. . . . .

Bouillon victorieux s'avance; il se croit maître des remparts. Soudain des flammes ardentes et fétides, lancées contre lui, arrêtent ses pas. Jamais, de ses cavernes, le mont Gibel ne jette tant de feu; jamais, dans les ardeurs de l'été, le ciel des Indes ne verse d'aussi brûlantes vapeurs. Ici, des globes, des flèches, des vases embrasés sillonnent les airs; là, se précipitent des flammes noires ou rougeâtres; l'odeur en est infecte, la fumée malfaisante, le bruit assourdissant comme le tonnerre. Ce feu s'atta-

che, dévore, et bientôt les cuirs humides, placés contre la tour, ne pourront plus la défendre ; ils se plissent, se dessèchent : la grande machine va être consumée, si le secours du Ciel n'arrive pas.

Le magnanime Bouillon, toujours calme, inébranlable, est à la tête de ses troupes ; il les encourage et les excite à éteindre l'incendie, mais l'eau commence à leur manquer. Telle est la triste position des Fidèles. Tout à coup un vent impétueux souffle avec violence, et repousse les flammes sur l'ennemi ; des tourbillons les dirigent vers les toiles tendues par les Païens, et les brûlent en un instant. O glorieux capitaine ! le grand Dieu te chérit et te protége, le Ciel combat pour toi, les vents t'obéissent et accourent au son de tes trompettes.

L'impie Ismen voit tourner contre lui ses feux de soufre et de bitume ; il a recours à son art, à ses ruses ; il veut dompter la nature et les tempêtes ; entouré de deux magiciennes, ses complices, il se présente sur la muraille : à son regard oblique, à son visage noirci, à sa barbe épaisse, on dirait Pluton ou le nautonnier des enfers au milieu de deux furies. Le murmure de leurs paroles fait frémir le Phlégéton et le Cocyte ; l'air se trouble, le soleil se couvre d'obscurs nuages. Aussitôt un énorme rocher, fragment d'une montagne, est lancé de la plus grande tour ; il écrase l'enchanteur et les deux sorcières, disperse leurs membres, mêle leur sang : ainsi est broyé le grain sous la meule pesante. Ces trois âmes maudites abandonnent en gémissant la clarté céleste, et vont se réfugier au sein des ombres infernales. Mortels, apprenez, par cet exemple, à respecter le Roi suprême !

Cependant la tour, échappée à l'incendie, s'approche de la ville et jette un pont sur les remparts ; l'intrépide Soliman accourt, il redouble d'efforts pour la briser, et son triomphe était possible si une seconde tour n'eût surgi aussitôt : l'immense machine s'allonge et dépasse les plus

hauts édifices de la Cité. A la vue de ce prodige, les Sarrasins sont saisis d'étonnement. Le fier Turc, toujours à son poste, assailli par des nuées de pierre, espère encore abattre le pont; il pousse des cris et encourage ses soldats.

Alors l'archange Michel, invisible à tous les guerriers, apparaît au capitaine; sa céleste armure efface l'éclat du soleil le plus brillant : « Godefroi, lui dit-il, l'heure est arrivée où Sion va sortir de sa cruelle servitude; n'abaisse point tes yeux, mais considère avec quelles forces le Ciel vient à ton secours; admire les myriades d'immortels rassemblés dans les airs. L'humanité enveloppe tes sens d'un épais nuage, je vais le dissiper; tu verras les esprits divins, tu pourras soutenir un instant les rayons de leur angélique splendeur. Contemple tous les anciens champions du Christ; aujourd'hui habitants du ciel et armés pour ta défense, ils veulent partager avec toi la gloire d'achever une aussi noble conquête. Hugues, au milieu des ruines, au milieu des tourbillons de poussière et de fumée, combat et brise les machines hostiles. Dudon attaque la porte septentrionale avec le fer et la flamme, il fournit des armes aux assiégeants; il les exhorte, les dirige et pose lui-même des échelles. Sur cette colline, est l'évêque Adhémar, revêtu d'habits sacrés, ayant sur la tête une couronne sacerdotale : il bénit tes soldats. Élève tes regards, tu apercevras l'immense armée des cieux. » Bouillon regarde; une innombrable milice se montre à sa vue; trois escadrons se divisent chacun en trois cercles; les plus petits occupent le centre, les autres s'en éloignent et s'agrandissent en s'éloignant*.

Godefroi, ébloui, baisse les yeux; il les élève de nou-

* L'idée de ces trois cercles qui dans le ciel distinguent les bienheureux, était commune au moyen âge; on la voit reproduite dans les fresques du Campo-Santo de Pise, et dans la plupart des tableaux religieux de l'école italienne.

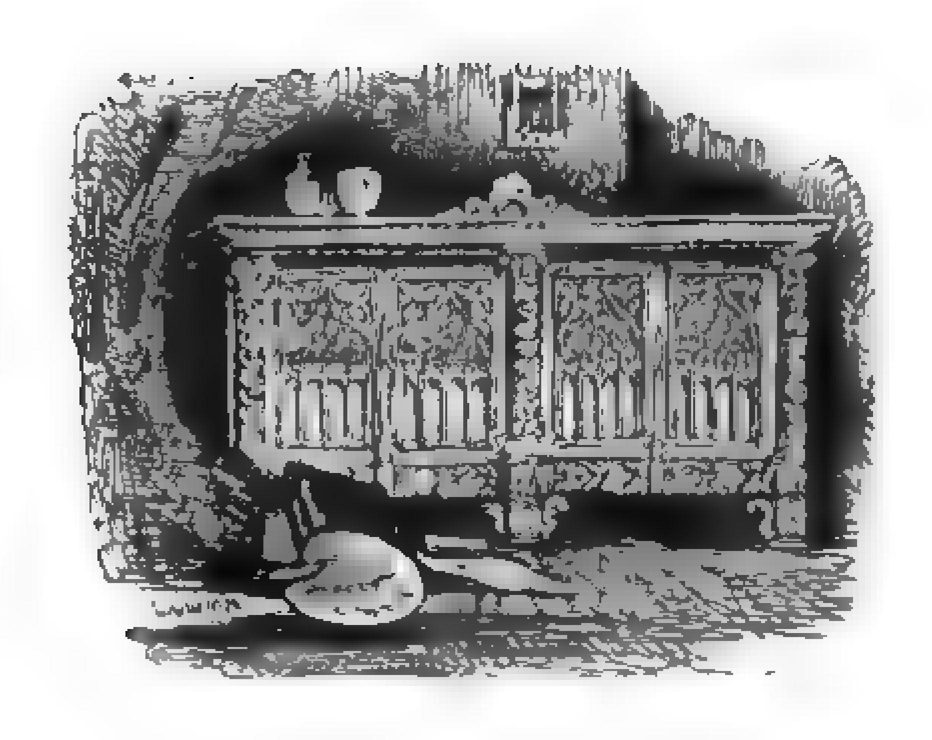
veau : l'auguste spectacle a disparu. Bientôt de toutes parts la victoire sourit aux Fidèles ; les plus intrépides suivent Renaud sur les murs, déjà les Sarrasins succombent. Le capitaine, dans son impatience, prend des mains d'un écuyer le pieux étendard. Le premier, il traverse le pont ; Soliman l'arrête au milieu de sa course ; et sur ce petit espace éclatent peu d'actions, mais beaucoup de valeur : « Je me dévoue au salut commun, s'écrie le soudan ; coupez le pont, mes amis ; je me défendrai, et ma dépouille n'est pas facile à conquérir. » Il dit, et aperçoit Renaud dont l'aspect redoutable met en fuite les Païens : « Que ferai-je ? ajoute Soliman ; dois-je sacrifier ma vie sans résultats ? » Sa pensée s'arrête à une nouvelle défense : il cède le passage. Bouillon le suit d'un air menaçant, et déploie sur les murailles le saint étendard de la Croix.

Le drapeau victorieux flotte en mille plis et se déroule avec orgueil ; les vents le respectent, le jour lui prodigue ses plus vives clartés, les traits et les flèches l'évitent ou reculent ; Sion et la montagne opposée l'adorent, et semblent incliner leurs sommets. Les troupes poussent des cris de joie ; les collines en retentissent et répètent leurs derniers accents. Plus loin, Tancrède dompte Argant et triomphe des obstacles ; il abat le pont de sa tour, s'élance sur les remparts et arbore aussi la Croix.

Du côté du midi où combattent le vieux Raimond et le tyran de la Palestine, les guerriers de Gascogne n'ont pu joindre encore leur grande tour à la Cité ; Aladin, entouré de ses meilleurs soldats, fait une résistance opiniâtre. Cette partie des murs, la moins forte, est défendue par de nombreuses machines ; là, d'ailleurs, l'immense tour a rencontré des chemins difficiles ; les efforts de l'art n'ont pu vaincre les inégalités naturelles du sol. Cependant, Sarrasins et Gascons entendent le signal de la victoire ; la ville est prise vers la plaine : Raimond et le tyran ne peuvent en douter : « Compagnons, la Cité est envahie, s'écrie le

Toulousain, et les vaincus nous résistent ! Seuls, n'aurons-nous aucune part à cette glorieuse entreprise ! » Au même instant Aladin s'éloigne ; toute défense lui paraît inutile ; il se réfugie dans la forteresse, où il espère soutenir un nouvel assaut (6).

L'armée victorieuse pénètre dans la ville par les murailles et par les portes ; sur son passage elle renverse, brûle et détruit. Le fer irrité sème partout la mort, et avec elle, ses compagnons, le deuil et l'horreur ; le sang coule en ruisseaux remplis de blessés et de cadavres.



NOTES DU CHANT XVIII.

(1) La confession des fautes, ce noble aveu des folies de jeunesse et d'amour, entrait dans les habitudes de la chevalerie ; jamais un paladin n'entreprenait une expédition lointaine et périlleuse sans se préparer devant Dieu ; il observait une abstinence rigoureuse, et jurait à genoux sur les Evangiles. Non-seulement ces pieuses démonstrations avaient lieu au moment des batailles, mais les chevaliers manifestaient encore leur piété dans les simples tournois et les carrousels. Cela donnait un nouveau courage aux combattants, et ces naïves croyances distinguent les guerriers de l'épopée chevaleresque des vieux héros de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*, avec leur orgueil et leur fierté. — Comparez Froissart, liv. II, avec le tome III de *Lancelot du Lac* et l'*Histoire du maréchal de Boucicaut*, publiée par Godefroi, pag. 51.

(2) Les forêts étaient habituellement le théâtre des exploits de la chevalerie ; il n'est pas un roman du moyen âge qui ne place les grandes aventures sous l'ombrage des bois touffus. Les légendes bretonnes parlent des mystères du roi Arthus dans les forêts ; qui n'a lu également les récits des romanciers sur la forêt des Ardennes, séjour des magiciens, des fées et des cavernes pleines de prodiges ? Peut-être aussi le Tasse a-t-il emprunté l'idée première de sa forêt enchantée, aux merveilleuses descriptions de Lucain dans la *Pharsale*. — L'épisode d'Armide métamorphosée en géant, s'explique encore par les romans de chevalerie ; c'est chose commune dans les épopées du moyen âge que cette transformation subite d'une fée noble et belle, en monstre épouvantable, ou bien, femme jeune et attrayante, elle devient tout à coup repoussante et ridée.

(3) Dans les Xe et XIe siècles, les Pisans et les Génois étaient tous d'habiles constructeurs de navires, et ils furent très-utiles aux Croisés, en élevant les tours et les machines du siége de Jérusalem. Cependant, d'après les chroniques, ce ne fut point Guillaume, capitaine des Génois, mais Gaston de Béarn, qui dirigea les travaux. « On avait désigné Gaston de Béarn, écrit Raimond d'Agiles, pour surveiller les ouvriers qui construisaient les machines, tressaient les claies et travaillaient aux chaussées pour attaquer les remparts. Ce Gaston, prince d'une grande noblesse, était honoré de tout le monde à cause de ses services et de sa vaillance ; en cette occasion, il distribua avec sagacité le travail que les chefs lui avaient confié, et il le fit exé-

cuter avec beaucoup de sagesse. » Les machines employées alors à l'assaut des villes étaient empruntées à l'antiquité, et plus spécialement aux Romains; le Tasse est d'une grande vérité historique dans la description qu'il donne des béliers et des tours dont se servirent les Croisés.

La structure des tours mobiles ne différait presque en rien de celle d'une maison de charpente à plusieurs étages; ces tours étaient composées d'un assemblage de poutres et de grosses solives, capables de résister aux masses de pierre lancées par les balistes. Les auteurs anciens ont beaucoup parlé des tours mobiles, et nous trouvons dans Végèce un passage qui résume tout ce qu'on peut dire sur ces sortes de machines. « Les tours ambulatoires, écrit-il, sont faites par la réunion de poutres et de forts madriers; on les recouvre de peaux pour les garantir des feux lancés par ceux de la ville assiégée; elles ont quelquefois trente pieds en carré, quelquefois quarante ou cinquante; leur hauteur, proportionnée à leur largeur, dépasse toujours les murailles et même les tours de pierre; elles sont appuyées sur plusieurs roues, par le moyen desquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger si l'on peut approcher la tour jusqu'aux murailles, car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre et fournir différentes façons d'attaque. Il y a d'abord un bélier pour battre en brèche; puis, sur l'étage du milieu, un pont-levis composé de deux poutres, qui s'abat promptement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée, et sur lequel les assiégeants passent et se rendent maîtres des remparts. Dans les étages supérieurs, des archers tirent incessamment sur les ennemis, et lorsque les choses en sont là, la ville ne tient pas longtemps, car que peut-on espérer lorsque ceux qui avaient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts, en voient tout à coup paraître un autre qui les domine ? » (VEGET., *de Re milit.*, lib. IV, cap. 17. — Voyez aussi les travaux d'Onozander, d'Héron et d'Athénée, sur les machines de guerre des anciens, dans le recueil intitulé : *Mathematici veteres*, in-f° Vitruve, *de Architecturâ*, lib. X; J. Lipse, dans son *Poliorceticon, sive, de Machinis, tormentis, telis*, dial. IV, lib. II; et les détails que donne Procope, *de Ædif.*, cap. 13.)

Telles furent les tours mobiles de Godefroi de Bouillon, du duc de Normandie et du comte de Toulouse. Le remède le plus sûr contre ces machines était le feu; on n'en venait guère à bout par d'autres moyens; cependant les Infidèles avaient une manière fort simple d'empêcher l'abord des tours auprès des murailles, pour que les assiégeants ne pussent jeter leur pont; ils avançaient de longues poutres, armées d'une pointe de fer, qui allaient s'appuyer contre la machine. Cette invention était ingénieuse : on ne pouvait se délivrer de la poutre, ni s'opposer à ce qu'on la poussât contre la tour.

De toutes les machines de guerre des anciens, la plus usitée dans les siéges était le bélier suspendu. Les Grecs et les Romains, comme tous les autres peuples du monde, s'en servirent, mais on ne saurait en trouver l'origine; la plupart des écrivains de l'antiquité en attribuent l'invention aux Carthaginois; Diodore de Sicile en fait honneur à Pé-

riclés. Le chevalier Follard prétend que le bélier était connu avant même le siècle de David. Cette machine était composée d'une poutre semblable à un mât de navire; le bout était armé d'une masse de fer représentant la tête d'un bélier, ce qui lui fit donner ce nom; elle frappait avec tant de force et de violence, que rien ne pouvait résister à ses coups redoublés. Comme le bélier était la principale pièce d'un siége, les assiégés employaient toutes sortes de ruses, tous les artifices imaginables pour le détruire et le rendre inutile; ils remplissaient des ballots de laine et de plume que l'on descendait avec des cordes à l'endroit où le bélier avait frappé; ainsi les coups qu'il donnait, ou ne portaient pas, ou perdaient leur force en rencontrant une matière molle et facile à s'étendre; mais on remédiait à cette invention en coupant, avec des faux attachées à de longues perches, les cordes qui soutenaient les ballots. — L'art de la mécanique et des constructions en pierres et en bois fut poussé à un haut point de perfection dans le moyen âge; les machines de guerre étaient meurtrières, dévastatrices, et les récits du Tasse, conformes à l'histoire, peuvent nous faire comprendre tout ce qu'avaient d'affreusement ingénieux les moyens de destruction.

(4) Avons-nous besoin de dire que le billet trouvé par Godefroi sous l'aile d'une colombe n'a pas la formule orientale; le Tasse connaissait mal les usages des Orientaux; il a surtout étudié les chroniques des Francs, et c'est dans Raimond d'Agiles qu'il a pris l'idée de cette colombe venant chercher un abri sous les tentes des Fidèles. « Tandis que nous étions en marche pour la Cité sainte, écrit Raimond d'Agiles, nous établîmes un soir notre camp près des marais de Césarée. Soudain un pigeon qui volait au-dessus de l'armée, mortellement blessé par un épervier, vint tomber au milieu des nôtres. L'évêque d'Agde l'ayant pris, trouva une lettre que cet oiseau transportait, et qui était conçue à peu près en ces termes : « Le roi d'Accon au duc de Césarée. Une race de chiens a passé chez moi, race folle et querelleuse, à laquelle, si tu aimes ta loi, tu dois chercher à faire beaucoup de mal, tant par toi que par les autres. Si tu le veux, tu le pourras facilement. Fais savoir la même chose dans les autres villes et dans les châteaux. » Le matin nous ordonnâmes à l'armée de se rassembler, et nous fîmes connaître le contenu de cette lettre aux princes et à tout le peuple, leur faisant voir combien Dieu se montrait rempli de bonté, puisque les oiseaux même ne pouvaient traverser les airs pour nous faire du mal, et venaient au contraire nous livrer les secrets de nos ennemis. » Raimond d'Agiles, on le sait, est l'historien des croyances et des poétiques visions.

(5) On remarquera que toutes les fois qu'il s'agit d'expéditions adroites et de supercheries de guerre, le poëte en a chargé la race méridionale; cette race était fine et rusée; il faut lire dans les chroniqueurs les nombreux tours d'adresse des Provençaux; tandis que les braves chevaliers du Nord combattaient la lance au poing, le visage découvert, les Provençaux employaient la finesse; ils étaient non moins cou-

rageux, mais plus habiles. Raoul de Caen nous a laissé de curieux détails sur les hommes du Midi; au siége de Jérusalem, ils furent les seuls qui ne manquèrent pas de subsistance. « De même que la poule est en tout point le contraire du canard, de même les Provençaux diffèrent des Français par les mœurs, par l'esprit, par toutes les habitudes et la manière de vivre, s'écrie Raoul de Caen; ils ont de la sobriété, savent chercher de tous côtés avec industrie, et ne craignent pas la fatigue. Du temps de la disette, ils rendirent par leur activité beaucoup plus de services que ne le faisaient d'autres races d'hommes plus empressées à combattre; leurs mains étaient armées de longues broches de fer, avec lesquelles ils allaient, comme par enchantement, découvrir du grain jusque dans les entrailles de la terre. En un seul point, cependant, ils se livraient d'une manière honteuse à la cupidité : ils vendaient aux autres peuples de la viande de chien en guise de lièvre, ou d'âne en guise de chèvre; ou bien encore, s'ils trouvaient moyen, en l'absence de tout témoin, d'atteindre un cheval ou un mulet gras, ils lui faisaient une blessure dans les intestins, et l'animal ne manquait pas d'en mourir. Alors grande stupeur chez tous les autres, qui, ne connaissant pas l'artifice, et ayant vu le même animal gras, alerte, robuste, ne trouvaient sur lui nulle trace de blessure, et ne pouvaient découvrir la cause de sa mort. Les spectateurs, effrayés en voyant une chose aussi merveilleuse, s'écriaient : « Eloignons-nous; le démon a soufflé sur cette bête. » Ils se retiraient donc; puis ceux qui étaient coupables de cette mort s'avançaient comme n'en sachant rien, et lorsqu'on leur défendait d'approcher : « Nous aimons mieux, disaient-ils, mourir d'une telle nourriture que de faim; » et celui qui supportait le dommage prenait en compassion celui-là même qui l'avait causé. Alors les Provençaux mettaient en pièces le cadavre, et chacun en emportait un morceau, soit pour le manger, soit pour le vendre. » (*Gesta Tancredi*, cap. LXI.) L'historien de Tancrède, brave et simple Normand, ne peut comprendre ces supercheries de la race provençale.

(6) Le jeudi 14 juillet 1099, au matin, les Francs donnèrent l'assaut général contre les murs de la Cité sainte; cet assaut fut meurtrier et se prolongea jusqu'au lendemain. Peu s'en fallut que les Croisés ne fussent encore repoussés : les Infidèles opposèrent à leurs efforts la ruse, l'habileté et le courage. Le vendredi, à midi, l'armée affaiblie par les fatigues, encombrée de blessés et de mourants, était sur le point de céder, lorsque tout à coup un chevalier ayant en main un bouclier éblouissant, apparut au ciel, disent les chroniqueurs, et s'avança vers les chefs pour les appeler à entrer dans la ville : « Nous n'avons jamais pu savoir quel était ce chevalier, s'écrie Raimond d'Agiles. A cette vue, les nôtres, déjà tout languissants, se ranimèrent et coururent vers les murailles, les uns portant des échelles, les autres portant des cordes. Quelques jeunes guerriers allumèrent des flèches et les lancèrent tout embrasées sur les matelas qui garnissaient les redoutes des Sarrasins; ces matelas étaient remplis de coton, et le feu ayant pris, mit en fuite les assiégés. Alors le duc Godefroi et ceux qui étaient avec

lui jetèrent le pont de leur tour sur les remparts, et s'élancèrent dans la ville avec une audace intrépide. » Ce fut donc après un siége de trente-neuf jours, le vendredi 15 juillet 1099, à trois heures du soir, que Jérusalem tomba au pouvoir des Croisés; la mort du Christ avait eu lieu aussi un vendredi, à trois heures, et les chevaliers, dans le récit de leur victoire, n'oublièrent pas ce pieux rapprochement.

Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le guerrier qui pénétra le premier dans la Cité sainte; Raimond d'Agiles assure que ce fut Tancrède, mais Raoul de Caen, son historien et son panégyriste, ne le cite pas; il nomme Bernard de Saint-Valeri, Lethold et Engelbert. Guillaume de Tyr affirme que ce fut Godefroi et Eustache, son frère. Enfin, Guibert de Nogent parle d'un chevalier, du nom de Leutald (probablement le Lethold de Raoul de Caen), homme vaillant et plein d'audace : « Ce chevalier, s'écrie-t-il, digne d'être à jamais célébré par son courage et son brillant fait d'armes, s'élança le premier sur la muraille, et frappa de stupeur tous les Sarrasins au milieu desquels il se trouva. A peine y fut-il monté, que plusieurs jeunes Francs, illustrés déjà par leur ardeur, craignant de demeurer en arrière après un tel exemple, s'élancèrent à sa suite, et parvinrent également sur les remparts. Je m'empresserais de les désigner ici par leurs noms, si je ne savais qu'après leur retour ils se soient rendus coupables de si grands crimes, et tellement couverts d'infamie, que je fais certainement très-bien de garder le silence, de l'avis des hommes qui chérissent le nom de Dieu. » — Comparez Guibert de Nogent, liv. vii, avec le chap. cxxvi de Raoul de Caen, le liv. vi d'Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, liv. viii. — Le Tronci donne la gloire aux Pisans d'être montés les premiers à l'assaut, et d'avoir planté l'étendard de la croix sur la plus forte des tours, qu'on nomma depuis le château de Pise. (*Memorie della città di Pisa*, p. 35.) Il est incontestable que les Pisans rendirent de grands services au siége de la Cité sainte, et on en a la preuve dans les traités et les avantages commerciaux qu'ils obtinrent plus tard des rois de Jérusalem.

Les détails donnés par le Tasse sur l'attaque générale et la prise de Jérusalem sont empruntés mot à mot à Guillaume de Tyr, et plus encore à Raoul de Caen; le poëte, devenu historien, a conservé les moindres circonstances de l'assaut, et son récit est absolument conforme aux chroniques. Albert d'Aix rapporte la merveilleuse apparition de l'évêque Adhémar, au moment même où la Cité était envahie : « Beaucoup de gens, dit-il, virent le seigneur Adhémar, évêque du Puy, homme plein de vertus et dont la mémoire est immortelle, et qui était mort à Antioche; plusieurs hommes vénérables et dignes de foi affirmèrent alors et soutinrent constamment l'avoir vu aussi de leurs yeux monter le premier sur les murailles de la ville et exciter tous les Fidèles à y pénétrer; dans la suite il apparut aussi d'une manière manifeste à un grand nombre de Chrétiens qui visitaient les saints lieux. Plusieurs autres encore, en l'honneur desquels on avait célébré les offices des morts pendant le cours du voyage et qui s'étaient pieusement endormis dans le sein du Christ, se montrèrent à beaucoup de Croisés dans la même ville. »

Nous avons déjà parlé, d'après Raimond d'Agiles (note 5 du chant IV, page 90), de la présence de deux magiciennes sur les remparts ; Guillaume de Tyr confirme ce fait : « Je ne dois point passer sous silence un événement qui arriva ce même jour, et qui mérite bien d'être consigné dans cette histoire. Parmi les machines que les Croisés faisaient jouer contre les assiégés, il y en avait une qui lançait des rochers d'un poids énorme, avec une violence et un fracas épouvantables. Voyant que tous les efforts qu'ils dirigeaient contre cette machine demeuraient infructueux, les assiégés firent venir deux magiciennes, et leur ordonnèrent de jeter un sort sur cet instrument, et de le rendre inutile en chantant des chansons magiques. Tandis que ces femmes étaient sur la muraille, opérant leurs prestiges et prononçant les paroles qui devaient favoriser leurs enchantements, une meule lancée de cette même machine vint les frapper inopinément, ainsi que trois jeunes filles qui les avaient accompagnées, les brisa en mille pièces et les précipita sans vie du haut des remparts. »

Les historiens arabes passent rapidement sur la défaite de leurs armes ; Ibn Giouzi consacre à peine quelques lignes à la prise de Jérusalem : « Les Francs, s'écrie-t-il, firent jouer toutes leurs machines à la fois ; puis, attaquant comme un seul homme, ils mirent les Musulmans en fuite, et entrérent dans la ville. » Ibn Zoulak, pour donner plus de solennité à cet événement, assure qu'au moment de l'entrée des Chrétiens, le soleil disparut, la terre se couvrit de ténèbres, et les étoiles brillèrent en plein jour. Jérusalem n'avait pas cessé d'être au pouvoir des Infidèles depuis quatre cent soixante et un ans ; le calife Omar s'en était emparé la seizième année de l'hégire (636 de Jésus-Christ).





Tancrède retrouvé par Vafrin et Herminie.

(CHANT XIX).

CHANT XIX.

—

La peur, la prudence et la mort ont privé les Païens de toute défense; l'opiniâtre Argant, seul, resté sur les murs envahis, montre un front calme et intrépide. Les Fidèles l'entourent, il combat au milieu d'eux; il ne craint pas de mourir, mais de céder, et en mourant il ne veut point paraître vaincu. Tancrède, le plus redoutable de ses adversaires, se précipite sur lui; à sa démarche, à ses gestes, à ses armes brillantes, le Circassien reconnaît l'ennemi contre lequel il a déjà lutté, et qui, au mépris de sa parole, n'était pas revenu le sixième jour : « Tancrède, lui crie-t-il, est-ce ainsi que tu tiens ta promesse? Aujourd'hui seulement tu retournes à la bataille, et tu n'es pas seul! Je ne refuse point cependant de combattre avec toi, et de donner encore une preuve de ma valeur. Tu n'es plus un guerrier, mais un inventeur de machines; fais-toi un bouclier de tes soldats; appelle à ton aide de nouvelles armes, de nouvelles ruses; intrépide meurtrier de femmes, tu ne pourras échapper à mes mains, ni éviter la mort! »

Ces altières menaces font sourire de dédain le brave Tancrède : « Mon retour est tardif, répond-il ; bientôt il te semblera précipité, bientôt tu souhaiteras voir entre nous et la mer et les Alpes ; tu éprouveras si les causes de ma lenteur sont dans la faiblesse et dans la crainte. Viens à l'écart, vainqueur de géants et de héros : le meurtrier de femmes te défie ! » Ainsi parle Tancrède, et, se tournant vers les siens, il leur fait signe de s'éloigner : « Cessez vos attaques, s'écrie-t-il ; ce Païen est mon ennemi, encore plus que le vôtre ; un ancien engagement m'oblige à lutter contre lui. — Seul ou accompagné, dans un lieu habité ou désert, réplique alors le Circassien, je m'attache à tes pas, quels qu'en soient les avantages ou les périls. » Ce fier défi accepté, ils se mettent en marche pour terminer leur grande querelle. La haine accompagne Argant, et dans le ressentiment même de son rival il trouve une protection. Tancrède, animé par un puissant désir de gloire, brûle de verser le sang du Païen ; sa colère ne serait pas assouvie, si une autre main en répandait une seule goutte ; il couvre l'Infidèle de son bouclier : « Ne le frappez pas, crie-t-il à ceux qu'il rencontre ; » et il l'arrache sain et sauf aux coups des Chrétiens victorieux et irrités.

Les champions sortent de la ville, et laissent derrière eux les tentes des Francs ; ils se dirigent, par un chemin tortueux et par des détours secrets, dans un petit vallon, environné de collines ombragées : on le dirait destiné à servir de théâtre aux luttes et aux combats. Les deux guerriers s'y arrêtent, et Argant jette sur la Cité un regard de tristesse. Tancrède voit son adversaire sans bouclier ; il se débarrasse du sien, et s'écrie : « Quelle pensée t'agite ? Songerais-tu à tes derniers moments qui s'approchent ? Si ta timidité et tes craintes émanaient d'un tel motif, elles seraient bien tardives. — Je pense, répond le Circassien, à cette ville, antique capitale du royaume de Judée, aujourd'hui vaincue ; vainement j'ai tâché de prévenir sa fatale ruine, et ta vie, que le Ciel me livre, est

une faible compensation pour ma vengeance et mon courroux. » A ces mots, ils s'avancent l'un contre l'autre avec courtoisie: tous deux connaissent leur valeur.

Le Chrétien, agile, délié, voltige et frappe rapidement; le Circassien, d'une taille gigantesque, le dépasse de sa vaste tête. Tancrède, ramassé sous ses armes, tournoie et se courbe; son épée rencontre l'épée de son ennemi; il emploie mille moyens pour la détourner. Le farouche Argant, debout, montre une même habileté dans une attitude différente; il allonge ses grands bras, et cherche, non le fer, mais le corps de son rival. L'un tente à chaque instant de nouveaux accès, l'autre porte toujours son épée au visage; il menace, et s'oppose aux coups furtifs et imprévus.

Tels, dans un combat naval, lorsque sur la surface des mers les vents du nord et du midi ne soufflent plus, deux vaisseaux d'inégale grandeur luttent avec un égal avantage; l'un l'emporte par son poids, l'autre par la promptitude de ses mouvements; le plus léger va, revient, attaque en même temps la poupe et la proue; l'autre reste immobile, prêt à écraser son ennemi s'il ose s'approcher.

Tandis que le Chrétien tâche d'éloigner le fer de son adversaire, Argant agite vivement son épée et lui en présente la pointe devant les yeux; Tancrède veut l'éviter, mais le Païen, par un choc violent, trompe ses efforts et lui fait au côté une large blessure. A cette vue Argant s'écrie: « Maître d'escrime invincible, tu es vaincu dans ton art! » Couvert de honte et de dépit, Tancrède abandonne ses ruses; la vengeance l'anime; pour lui une victoire tardive serait une défaite; il répond aux outrages avec son fer, qu'il dirige sur le casque du Circassien. Argant pare le coup, mais Tancrède, résolu, croise l'épée; il s'avance avec vivacité, et, de sa main gauche, saisissant le bras droit de son rival, il le blesse cruellement: « Le maître d'escrime vaincu, lui dit-il, riposte ainsi à son vain-

queur! » Le Circassien frémit, se débat, et dans ses contorsions il ne peut dégager ses membres captifs. Enfin, il quitte son épée et se précipite sur Tancrède; tous deux se serrent, se heurtent et se pressent. Avec moins de forces, Alcide lutta contre l'énorme géant sur les sables déserts; avec moins de vigueur, il l'étreignit de ses bras nerveux.

Après mille secousses, mille efforts, les deux guerriers tombent ensemble. Soit adresse, soit hasard, la main droite d'Argant est libre, tandis que celle du Chrétien est engagée sous le corps de son ennemi. Tancrède s'aperçoit du danger, il l'évite et se relève. Le Sarrasin, moins agile, se relève à son tour, et reçoit un coup terrible avant d'être debout; il va périr, mais sa puissante valeur se ranime. Telle, au souffle des vents, la cime touffue du sapin ploie et se redresse bientôt. La bataille recommence, sans art et plus horrible. Tancrède perd son sang par de nombreuses blessures; Argant verse le sien par ruisseaux; déjà ses forces diminuent et languissent, comme la flamme sans aliment. Le Fidèle voit le bras du Païen porter des coups plus faibles; la colère expire dans son cœur magnanime; il s'éloigne, et parle ainsi avec douceur:

« Cède-moi, homme courageux; reconnais pour ton vainqueur la fortune ou mes armes; je ne veux ni tes dépouilles, ni triompher de toi; je ne me réserve aucun droit sur ta vie. » A ces mots, le terrible Circassien rassemble toutes ses fureurs : « Tu oses te vanter de ma défaite! s'écrie-t-il; tu oses proposer une lâcheté au fier Argant! profite de ton destin; je n'ai aucune crainte, et bientôt je saurai te punir de ta folie. »

Tel, un flambeau près de s'éteindre jette une clarté plus brillante; ainsi les forces du Païen s'accroissent; la colère dans ses veines remplace le sang; il veut, par une fin glorieuse, illustrer sa dernière heure. Des deux mains il saisit son fer, et frappe avec vigueur; en vain Tancrède lui oppose son épée; le fer atteint ses épaules, glisse sur son

dos, et, d'un seul coup, fait plusieurs blessures. Tancrède ne tremble pas : la nature a rendu son âme inaccessible à la frayeur!

L'Infidèle veut porter un second coup aussi terrible ; ses efforts et sa colère se perdent dans les airs; Tancrède, attentif, se détourne et évite le choc. Et toi, Argant, ton propre poids t'entraîne sans pouvoir te retenir; tu tombes, heureux du moins que nul ne puisse s'attribuer la gloire de ta chute! Les plaies du Circassien se dilatent et s'entr'ouvrent; son sang jaillit en abondance; sa main gauche et un genou appuyés sur la terre, il se défend encore : « Rends-toi, » lui crie le vainqueur généreux; et, cessant de combattre, il lui fait de nouvelles offres. Mais le Païen, par une atteinte soudaine, le blesse de son fer au talon; toujours il le menace. « Félon, dit alors Tancrède furieux, tu abuses de ma pitié! » Et il lui plonge deux fois son épée dans la visière, où le passage était facile. Argant meurt; il meurt tel qu'il a vécu, audacieux et intrépide; ses dernières paroles, ses derniers mouvements furent altiers, formidables et féroces (1).

Tancrède remet son fer dans le fourreau, et rend grâces à Dieu de son triomphe. Mais la victoire a épuisé les forces du vainqueur, il craint que sa vigueur affaiblie ne puisse supporter les fatigues du retour; cependant il se met en marche, et se traîne pas à pas dans un chemin où naguère il précipitait sa course. Bientôt les forces lui manquent; plus il redouble d'efforts, plus il s'épuise; il s'assied et pose sa tête sur sa main droite qui fléchit comme un roseau; il lui semble voir tourner tous les objets, il croit apercevoir le jour se couvrir de ténèbres; enfin le guerrier perd connaissance : on distinguerait avec peine le vainqueur du vaincu.

Pendant cette lutte acharnée, résultat d'une haine particulière, la colère des Chrétiens, dans la Cité, s'appesantissait sur le peuple coupable. Qui pourrait jamais retracer le douloureux tableau de la ville conquise? Quelles ex-

pressions reproduiraient un spectacle si triste et si atroce? Partout dominent les massacres et des montagnes de cadavres; ici, des blessés sont confondus avec des corps sans vie; là, des mourants sont ensevelis sous des morts sans sépulture. Des mères éplorées, la chevelure éparse, fuient en pressant de jeunes enfants contre leur sein; et le soldat pillard, chargé de butin et de dépouilles, traîne de jeunes vierges par les cheveux.

A l'occident, du côté de la colline la plus élevée, où est le Temple, Renaud, souillé du sang ennemi, chasse devant lui le peuple impie. La redoutable épée du chevalier atteint les Infidèles couverts d'armures, et en fait un grand carnage; les boucliers, les casques sont de frêles barrières contre ses coups : la défense la plus sûre, c'est d'être désarmé. Son noble fer s'attaque seulement au fer, et dédaigne d'être cruel avec les faibles; son regard et sa formidable voix suffisent pour disperser ceux qui n'ont ni armes ni courage. Vous eussiez vu les prodiges étonnants de sa valeur; il employait le mépris, la menace et la mort; peuples et soldats, dans une égale fuite, cherchaient à éviter un péril inégal. Les habitants timides et une troupe nombreuse de guerriers s'étaient réfugiés dans ce Temple, souvent brûlé, souvent rebâti, toujours connu sous le nom de son premier fondateur, Salomon; l'or, les cèdres et les marbres précieux avaient servi à le construire. Ces richesses ont disparu; de hautes tours et des portes de fer font sa force et sa solidité (2).

L'intrépide Renaud arrive devant le vaste édifice où s'est précipitée la foule; il en trouve les portes fermées, et le faîte couronné d'un appareil de défense. Deux fois son regard terrible l'examine de la base au sommet, deux fois il en fait le tour pour découvrir un étroit passage. Tel, dans l'obscurité des nuits, le loup avide et altéré, la gueule béante, rôde autour des bergeries; la faim irrite sa férocité naturelle et sa rage. Ainsi Renaud, attentif, tâche d'apercevoir une ouverture escarpée ou facile; il s'arrête

au milieu de la grande place, tandis que sur les hauteurs, les malheureux Sarrasins attendent l'assaut. Non loin de là se trouvait une poutre énorme (on ne sait à quel usage elle était destinée); les antennes des vaisseaux de la Ligurie n'auraient pu la surpasser en longueur et en grosseur. D'une main habituée à manier les fardeaux les plus lourds, le Chevalier s'en saisit comme d'une lance, et la pousse contre les portes qu'il heurte avec impétuosité.

Le métal ni le marbre ne peuvent soutenir ce choc violent; les gonds se détachent de la pierre, les serrures se brisent, les portes sont abattues : jamais le bélier et le canon, instruments de mort, n'accumulèrent tant de ruines. Les Fidèles inondent le Temple comme un déluge, et Renaud, vainqueur, les seconde. Ce noble édifice, autrefois maison du Seigneur, devient un triste et sombre théâtre de carnage. O justice du ciel! moins tu es prompte, plus tes châtiments sont terribles aux coupables; tu as la puissance secrète de rendre cruelles et colères les âmes douces et paisibles! Le Païen criminel lave de son sang le Temple, asile de ses profanations (3).

Soliman s'est dirigé vers la tour principale, nommée Tour de David; il y a conduit le reste de ses guerriers pour en défendre les approches. Aladin y court, et le soudan l'aperçoit : « Viens, célèbre monarque, lui dit-il, mettons-nous à l'abri sous cette roche fortifiée; tu y préserveras ta vie et ton royaume de la fureur des ennemis. — Hélas! hélas! répond le roi, un courroux barbare bouleverse la Cité; ma vie s'éteint, mon empire tombe; pour moi, c'en est fait de l'existence et de mon règne. On peut dire avec raison : nous avons été, car notre dernier jour, à tous, s'approche comme un inévitable dénoûment. » Ces paroles attristent le fier Turc : « Où est ton antique valeur? s'écrie-t-il. Un fatal destin peut nous dérober un royaume, mais le courage nous reste, et ne saurait nous être enlevé. Demeure auprès de nous, pour reposer tes membres appe-

santis et épuisés par la fatigue. » Il dit, et le vieux roi se décide à entrer dans la tour.

Le soudan, de ses deux mains, saisit une massue en fer, et remet à son côté sa fidèle épée; intrépide, il se place devant la tour et en défend le passage. Ses coups terribles, souvent mortels, renversent lorsqu'ils ne tuent point. A l'aspect de cette arme redoutable, tous les guerriers fuient et s'éloignent. Au même instant apparaît le Toulousain Raimond, suivi de ses vaillantes troupes; l'audacieux vieillard affronte le péril, et méprise la pesanteur des coups. Il frappe le premier, mais en vain. Soliman, plus heureux, l'atteint au front, et le comte, chancelant, tombe les bras étendus. Le courage des vaincus, affaibli par la crainte, renaît aussitôt; les vainqueurs périssent ou sont repoussés. Le soudan voit à ses pieds, au milieu des morts, Raimond presque sans vie : « Portez ce chevalier dans l'enceinte, dit-il aux siens, et gardez-le captif. »

Les Païens s'avancent pour exécuter cet ordre, mais l'entreprise est rude, pénible. Les soldats de Raimond ne le délaissent pas, tous se hâtent de le défendre; ici, combat la fureur; là, une pieuse affection. Cette lutte n'est point vile : les uns protégent un grand homme, les autres veulent lui arracher la liberté et la vie. Soliman, opiniâtre dans sa vengeance, aurait sans doute triomphé; sa formidable massue brisait les casques de l'acier le plus fin, les boucliers les plus lourds; mais un secours puissant, inattendu, vient soutenir ses ennemis; de deux côtés opposés, surgissent tout à coup le Capitaine suprême et l'invincible Guerrier.

Tel, lorsque grondent le tonnerre et la tempête, lorsque les éclairs brillent, lorsque mille nuages obscurcissent le jour, le berger ramène ses troupeaux de la prairie et leur cherche un refuge contre le courroux du ciel; il les rassemble par ses cris : avec sa houlette il les dirige. Ainsi le Païen, à la vue de l'innombrable troupe de Fidèles, au sifflement de leurs armes, fait rentrer ses hommes dans la

tour; il s'y réfugie le dernier, et cède avec audace aux conseils de la prudence. A peine Soliman a-t-il fermé les portes, Renaud arrive, et franchit les barrières, les obstacles : rien ne l'arrête. Le désir de dompter un adversaire, sans égal dans les batailles, le conduit et l'anime; il n'a point oublié son serment, ses vœux et sa promesse de donner la mort au vainqueur du Danois. Son bras invincible allait attaquer les murailles, et le soudan, peut-être, n'y eût pas été en sûreté contre ce fier ennemi; mais le capitaine fait sonner la retraite : l'obscurité couvre les cieux. Bouillon campe dans la ville; il veut recommencer la lutte, le lendemain, au lever du soleil.

Godefroi, le visage joyeux, parle ainsi à ses guerriers : « Le grand Dieu a favorisé nos armes; nous avons triomphé des périls; désormais, avec peu d'exploits et sans aucune crainte, nous accomplirons nos projets. Demain vous attaquerez cette tour, faible et dernière ressource des Infidèles; maintenant la pitié vous impose de porter votre sollicitude sur les malades et les blessés. Allez, et prenez soin de nos soldats; ils viennent de nous acquérir une nouvelle patrie; ces devoirs, et non le désir des trésors et de la vengeance, conviennent aux chevaliers du Christ. Hélas! beaucoup trop de sang a été répandu aujourd'hui! la soif des richesses ne vous a que trop dominés! Mettez un frein à votre cruauté, à votre ardeur du pillage, je vous l'ordonne, et les trompettes à l'instant vont proclamer mes défenses. » Il dit, et se rend sous la tente où le comte de Toulouse, rappelé à la vie, souffre et gémit encore.

Soliman parle à ses guerriers avec non moins d'audace; il comprime dans son âme la violence de ses chagrins : « Compagnons, s'écrie-t-il, demeurez intrépides contre les affronts de la fortune; l'espérance nous reste. Une fausse terreur nous exagère le danger; les ennemis sont maîtres de la populace, des remparts et des maisons, mais non point de la Cité, car la Cité réside dans le monarque, dans

votre courage et dans la vigueur de vos mains. Le roi et ses plus illustres défenseurs sont en sûreté : cette tour les protége. Laissons aux Francs le vain trophée d'une terre déserte : ils succomberont, et finiront par perdre la bataille, j'en ai la certitude; insolents dans la prospérité, ils vont se livrer aux meurtres, aux pillages, à la débauche. Au sein du carnage, du butin et des ruines, ils seront surpris, frappés de mort, si les troupes d'Egypte ne tardent pas à nous rejoindre : ces troupes ne peuvent être éloignées! Et puisque, à l'aide de nos machines et de nos pierres, nous dominons les principaux édifices de la ville, fermons à nos ennemis toutes les rues qui conduisent au Sépulcre. » Ce discours ranime les courages abattus, et redonne l'espoir aux malheureux Païens. Pendant ce temps, Vafrin erre au milieu de cent bataillons armés.

Choisi pour épier les troupes ennemies, Vafrin partit au déclin du jour. Voyageur inconnu, il suit des chemins obscurs, solitaires; il dépasse Ascalon : la clarté matinale ne brille pas encore; et lorsque le fidèle écuyer aperçoit la puissante armée, le soleil est à la moitié de sa course. Vafrin voit d'innombrables tentes; sur leur cime flottent des étendards d'azur, de pourpre et de différentes couleurs; il entend mille langages confus, le bruit des trompettes, des tambours (4) et des instruments barbares, les cris des chameaux et des éléphants mêlés aux hennissements des coursiers fougueux : « Sans doute, s'écrie Vafrin, l'Afrique et l'Asie entière sont ici rassemblées. » Il examine la force du camp, sa situation, ses moyens de défense; puis, sans se cacher, sans prendre des routes obliques et désertes, il marche directement vers les royales portes; il interroge, il est interrogé à son tour; dans ses questions et dans ses réponses, toujours vif, toujours adroit, il montre un front calme et audacieux.

Vafrin tourne autour des places, autour des tentes; il considère les guerriers, leurs armes et leurs chevaux; il apprend le nom des chefs, étudie leurs mouvements et

leurs ruses. Désireux de plus vastes renseignements, il épie et pénètre les desseins les plus cachés. Enfin, par son habileté et sa prudence, il arrive près de la tente du chef; la toile est déchirée, et par une ouverture on découvre tout, même dans les mystérieuses salles de la royale demeure; les secrets ne peuvent échapper à un homme placé au dehors. Vafrin regarde à travers cette ouverture : on le croirait chargé de la réparer.

Émiren est sous sa tente, debout, la tête nue, revêtu de ses armes et d'un manteau de pourpre; plus loin, deux pages tiennent son casque et son bouclier; il s'appuie sur une lance et fixe un guerrier d'une taille gigantesque, d'un aspect cruel et menaçant. Vafrin écoute; il entend prononcer le nom de Godefroi, et à ce nom il prête une oreille plus attentive: « Tu es donc bien sûr, disait Emiren au guerrier, de donner la mort à Godefroi? — Oui, répondait Ormond, et je jure de ne plus revenir à ta cour si je ne suis vainqueur; je devancerai même ceux qui m'accompagneront dans ce complot. Pour récompense, je réclame l'autorisation d'élever au Caire un trophée des armes du Chrétien, et d'y graver ces mots : « Ormond enleva ces armes au capitaine des Francs, destructeur de l'Asie, dans un combat où il lui arracha le cœur; il les a ici suspendues afin de perpétuer la mémoire de cet exploit. » — Notre généreux monarque ne laissera point sans honneur une action aussi importante, ajoute Emiren; non-seulement il fera droit à ta demande, mais il y joindra un plus noble salaire. Apprête ton déguisement et tes armes : le jour de la bataille approche. — Tout est déjà prêt, » réplique Ormond. Les deux Païens se taisent. Ce discours jette Vafrin dans le trouble et l'incertitude; quels peuvent être ce complot, ce déguisement? il ne peut le deviner.

Il se retire, agité, et passe la nuit sans fermer la paupière. Le lendemain, avec la nouvelle aurore, le camp déploie ses enseignes, et Vafrin marche à la suite des

bataillons; lorsque l'armée se repose, il s'arrête, et se rend sous les tentes pour découvrir la vérité. Bientôt il reconnaît Armide, assise sur un trône éclatant, au milieu de ses guerriers et de ses femmes; l'enchanteresse soupire, et s'entretient avec ses pensées; sa tête est appuyée sur ses mains d'albâtre, et ses regards de feu sont attachés à la terre; on ne sait si elle pleure, mais dans ses yeux roulent des perles liquides. Vis-à-vis d'elle, le fier Adraste semble ne plus vivre ni respirer, tant sa vue et ses désirs sont tournés vers Armide! Tisapherne, auprès d'eux, les examine et s'enflamme; l'amour, la rage et le dépit colorent son visage.

Altamore, entouré d'un cercle de femmes, met un frein à ses passions; il dirige avec réserve d'avides regards sur les mains, sur la belle figure d'Armide; il contemple ses attraits qu'un voile recouvre à peine. Enfin Armide lève les yeux; son front est calme; un doux sourire, rapide comme l'éclair, dissipe le nuage de ses chagrins: « Seigneur, dit-elle à Adraste, le souvenir de ton courage bannit la tristesse de mon âme; j'espère sous peu être vengée, et cet espoir adoucit ma colère. — Secoue tes ennuis, répond l'Indien; redonne à ton visage sa sérénité; bientôt ma main vengeresse amènera Renaud captif, ou tu verras à tes pieds sa tête impie : j'en ai fait le serment. » Tisapherne se tait : la jalousie est dans son cœur. Armide le regarde : « Et toi, seigneur, s'écrie-t-elle, à quoi penses-tu? — Moi, répond Tisapherne d'un air moqueur, je suivrai de loin et d'un pas timide, la valeur de ce terrible guerrier. » Ces mots piquent l'amour-propre de l'Indien : « Avec raison tu me redoutes, lui dit-il; tu marcheras à ma suite et à l'écart. — Si j'étais maître de mon courage, réplique Tisapherne en agitant sa tête altière; si je pouvais librement manier mon épée, on verrait bientôt lequel de nous a le plus d'audace; ni ta personne, ni tes menaces, ni ton fer ne m'épouvantent : je ne crains que le Ciel et mon amour! » Il dit, et soudain Adraste se lève

pour le provoquer; mais Armide le prévient et les sépare: «Chevaliers, s'écrie-t-elle, pourquoi me priver d'une promesse si souvent jurée? Vous êtes les champions de ma cause; un pareil titre doit établir la paix entre vous. En vous insultant, vous m'insultez moi-même; vos injures m'outragent, vous le savez.» Ainsi elle parle, et fait ployer sous son joug de fer l'âme irritée des deux Païens (5).

Vafrin entend ces discours; il s'éloigne et tâche de pénétrer le vaste complot : ses recherches sont vaines, partout règne le silence. Le fidèle écuyer adresse des questions importunes, et les obstacles accroissent son ardeur; il est décidé à sacrifier sa vie, ou à découvrir le grand secret. Il emploie mille moyens inconnus, mille ruses nouvelles, et ne peut parvenir à connaître ni les armes, ni les détails de la conjuration. Enfin, la fortune lui vient en aide, et délie les nœuds de cette difficulté; il apprend, d'une manière certaine, quelles sont les embûches dont on menace le pieux Bouillon.

Vafrin rentre sous la tente où Armide, implacable ennemie, est encore assise au milieu de ses défenseurs; le Chrétien veut poursuivre ses investigations dans un lieu où sont réunies tant de peuplades différentes; il aborde une jeune fille comme s'il la connaissait depuis longtemps, et lui parle d'un ton affable, comme si l'amitié les unissait : «Moi aussi, je voudrais bien être le champion d'une beauté, dit-il en plaisantant; je désirerais abattre avec ce fer la tête de Renaud ou de Bouillon; et, si tu en as le désir, demande-moi la vie d'un de ces chefs barbares.» Vafrin espère amener ce discours frivole à une conversation plus sérieuse; il sourit, et un geste qui lui était familier le dévoile. Au même instant, une femme arrive, le fixe et s'approche : «Je te dérobe à mes compagnes, lui dit-elle, et te choisis pour mon champion; tu ne feras point un mauvais usage de ton amour. Tu es mon chevalier; je veux à l'écart m'entretenir avec toi.»

Ils s'éloignent : « Je t'ai reconnu, Vafrin, poursuit la jeune femme ; tu dois aussi me reconnaître. » L'écuyer cache son trouble, et se retourne en souriant : « Je ne me souviens pas de t'avoir jamais vue, s'écrie-t-il ; tu es digne d'être admirée ; mais tu me donnes un nom différent du mien. J'ai reçu le jour sur les plaines brûlantes de Biserte ; Lesbin fut mon père, et je m'appelle Almansor. — Je n'ignore point ta naissance, continue l'étrangère ; je ne m'opposerai pas à tes projets. Ne déguise rien à une amie qui, pour sauver tes jours, sacrifierait son existence. Je suis fille d'un roi, je suis Herminie, naguère esclave de Tancrède, et ta compagne. Confiée à tes soins, j'ai passé deux mois heureux dans une douce captivité ; tu m'as toujours traitée avec courtoisie. Regarde : c'est bien moi ! » Vafrin l'a examinée d'un coup d'œil attentif, et bientôt il se rappelle ce gracieux visage. « Tu peux vivre auprès de moi en sûreté, ajoute Herminie ; je le jure par le soleil et par les cieux ! Je te prie même de me reconduire dans ma chère prison ; je passe de tristes nuits, de lugubres journées ; ma vie et ma liberté sont remplies d'amertume. Si tu séjournes ici comme espion, la fortune te favorise ; je te dévoilerai le complot, et je t'apprendrai ce que tu aurais difficilement connu. »

Ainsi s'exprime Herminie, et Vafrin la regarde en silence ; il a souvenir d'Armide, de sa fausse image. Les femmes sont indiscrètes, trompeuses ; elles veulent et ne veulent plus : insensé l'homme qui se fie à leurs discours. Telles sont les pensées du Chrétien. « S'il te convient de venir, dit-il enfin à la jeune fille, je serai ton guide ; occupons-nous de ce projet : garde tes révélations pour un moment plus opportun. » Soudain ils se disposent à fuir, et ils préparent leurs coursiers. Vafrin quitte le premier les tentes ; Herminie retourne auprès de ses compagnes, et s'y arrête un instant ; elle leur parle de son nouveau champion, elle a l'air de le prendre en moquerie ; puis elle sort, et va rejoindre le fidèle écuyer :

tous deux franchissent bientôt et le camp et la plaine.

Déjà les voyageurs arrivent dans un chemin désert, déjà ont disparu les tentes des Barbares : « Dis-moi, s'écrie Vafrin, quels sont les piéges tendus contre la vie du pieux Bouillon ? » Alors Herminie lui dévoile le complot : « Huit guerriers de la royale cour, parmi lesquels le plus célèbre est Ormond l'Invincible, ont conspiré par haine ou par vengeance ; voici leur plan. Le jour où le royaume d'Asie sera disputé dans une grande bataille entre deux grandes armées, ces guerriers porteront un vêtement français, la croix sur leur cuirasse, et les couleurs blanche et or, comme les gardes de Godefroi ; sur leurs casques ils auront un signe connu des Païens. Dans le choc et la mêlée des troupes, ils se mettront en marche, ils entoureront le vaillant capitaine, ils se montreront ses amis et ses défenseurs ; mais ils seront armés d'un fer empoisonné, et chacune de leurs blessures deviendra mortelle. Et, parce que je connaissais les coutumes, les armes et les habits des Chrétiens, les Barbares m'ont fait dessiner leur déguisement : j'ai été contrainte à cette œuvre coupable. Ces raisons m'obligent à fuir le camp et toute demande impérieuse ; je déteste et j'abhorre la souillure d'un acte déloyal.

» Ces raisons ne sont pas les seules ! » Herminie n'a pu retenir ces dernières paroles, à peine articulées ; elle se tait, baisse les yeux, et la rougeur colore son visage. Vafrin veut lui arracher son secret : « Pourquoi ce peu de confiance ? s'écrie-t-il ; pourquoi cacher les véritables motifs à ton fidèle servant ? » La jeune fille pousse un soupir, elle parle d'une voix faible et tremblante : « Eloigne-toi pour toujours, disait-elle, pudeur dont j'ai si peu gardé les lois ; tu n'as sur moi aucun empire. Vainement tu essaierais de cacher avec tes chastes feux les feux de l'amour ; autrefois j'aurais dû céder à tes conseils, et non maintenant que la destinée m'a rendue errante. »

Herminie ajoute : « Dans cette nuit funeste à mon exis-

tence, funeste à ma patrie vaincue et captive, je perdis plus que je ne parus perdre; alors commencèrent mes grandes infortunes. La privation d'un royaume m'eût semblé chose légère, si, en sacrifiant ma puissance et mes États, je ne m'étais sacrifiée moi-même; mon cœur, ma raison et mes sens m'abandonnèrent pour ne plus revenir. Tu le sais, Vafrin; à la vue des massacres, j'accourus vers ton maître; je l'avais aperçu le premier, couvert de son armure, mettre le pied dans ma royale demeure, et m'inclinant devant lui: « Invincible guerrier, lui dis-je, accorde-moi ta pitié, ta clémence. Je ne te supplie point de me laisser la vie, mais sauve mon innocence et mon honneur. » Le chevalier me présenta la main, et n'attendit pas la fin de ma prière: « Jeune beauté, me répondit-il, tu ne m'imploreras pas en vain : je serai ton défenseur et ton appui. » Aussitôt je ne sais quoi de suave et de tendre s'infiltra dans mon âme, et s'y transforma en blessure, en incendie.

» Tancrède, auprès de moi, partageait mes chagrins; ses douces paroles consolaient ma douleur : « Je te cède ta liberté entière, me répétait-il, je ne veux point de tes dépouilles. » Hélas! il m'arrachait ce qu'il voulait me donner: c'était un vol sous la forme d'un présent. Tancrède me rendait ce que j'avais de moins précieux, et il usurpait tout pouvoir sur mon cœur! L'amour se cache avec peine; souvent je te parlais de mon maître; en voyant ma faiblesse, tu t'écriais : « Herminie, l'amour te consume. » Je ne l'avouais pas; mes soupirs étaient les fidèles interprètes de mon âme, et mes regards, plus encore que mes discours, trahissaient peut-être mon ardeur.

» Malheureux silence! que n'ai-je alors sollicité des remèdes à mes maux? Ne devais-je pas briser plus tard le frein de mes désirs? Je partis, ayant au fond du cœur la blessure que je croyais mortelle; je demandai protection pour ma vie, et bientôt, excitée par l'amour, j'oubliai toute réserve. Je me dirigeai de nouveau vers mon vainqueur :

il m'avait rendue maladive, seul il pouvait me guérir; dans ma route je faillis tomber aux mains d'une troupe de Barbares; je me réfugiai en un lieu désert, écarté, et j'y vécus, jeune bergère, dans une cabane isolée au milieu des bois. Mes pensées, affaiblies par la crainte, se réveillèrent; je voulus retourner auprès de Tancrède; un même péril vint m'arrêter; la fuite n'était plus possible, et des bandes pillardes d'Egyptiens me conduisirent à Gaza. Je fus offerte à leur capitaine, respectée et comblée d'honneurs tant que je demeurai avec Armide. Ainsi, plusieurs fois captive, je me suis toujours soustraite à la servitude. Voilà mes cruelles aventures; souvent esclave, souvent mise en liberté, je porte encore mes premiers fers. Ah! puisse le chevalier qui m'a donné ces liens indestructibles, ne pas me dire : « Fille errante, cherche un autre asile loin de moi! » Mais puisse-t-il accueillir mon retour avec pitié et me recevoir dans mon ancienne prison! » Telles sont les paroles d'Herminie au Chrétien; tous deux poursuivent leur marche, et la nuit et le jour.

Vafrin évite les routes fréquentées, il franchit les sentiers les plus courts, les plus sûrs. Au moment où le soleil s'efface, où les ombres surgissent à l'orient, les voyageurs arrivent près de la Cité; ils aperçoivent des traces sanglantes; le corps d'un guerrier obstrue le chemin, et sa figure tournée vers le ciel semble respirer la menace. C'est un Païen; on le reconnaît à ses armes, à ses vêtements. Vafrin s'en éloigne. A peu de distance, un autre guerrier attire ses regards : « Celui-ci est chrétien, » dit l'écuyer; la couleur brune de l'habillement lui inspire des doutes; il met pied à terre, découvre le visage du cadavre : « Ciel, s'écrie-t-il, c'est Tancrède! Tancrède frappé de mort! »

L'infortunée Herminie s'était arrêtée pour examiner l'Infidèle; les cris douloureux de Vafrin lui déchirent le cœur; au nom de Tancrède, à l'aspect de sa belle tête décolorée, elle accourt éperdue; elle se précipite, s'é-

lance de son coursier, inonde de ses larmes le Chrétien; d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écrie : « Triste et funeste vue! dans quel moment m'amène ici la destinée! Après une longue séparation, je te revois, Tancrède, et tu ne me vois plus! tu ne me vois plus, quoique placée devant toi; je te retrouve, et en te trouvant je te perds pour toujours. Eussé-je jamais pensé que ta présence deviendrait pour moi un tourment? Je n'ose te regarder : que ne suis-je privée de la lumière ? Hélas! où est la flamme qui brillait autrefois dans tes yeux ? où est ton teint vermeil ? où est la sérénité de ton front ?

» Cependant, pâle et défait, tu me plais encore. Si tu entends mes plaintes, si elles pénètrent jusqu'à toi, pardonne à l'audace de mes désirs, à mon ardeur téméraire; je voudrais ravir à la mort une partie de ses droits en ranimant tes lèvres éteintes, et ta bouche d'où sortirent tant de douces paroles qui me consolèrent dans mes chagrins. Reçois mes soupirs; accueille mon âme : permets-lui de suivre la tienne. » Herminie se lamente, gémit ; ses yeux se transforment en deux ruisseaux de larmes. Cette eau vivifiante rappelle Tancrède à la vie; il entr'ouvre ses lèvres, et les yeux toujours fermés, il pousse un soupir qui se confond avec les soupirs de la jeune fille. Herminie sent respirer le chevalier, elle redouble de force : « Ouvre les yeux, Tancrède, s'écrie-t-elle, vois couler mes pleurs; regarde-moi; je veux t'accompagner dans le voyage éternel, je veux mourir à tes côtés. Ne te hâte pas de me fuir : accorde à ma prière cette dernière faveur. »

Tancrède ouvre ses yeux appesantis et les referme aussitôt. Herminie continue ses plaintes. « Il n'est pas mort, dit Vafrin à sa compagne; donnons-lui des soins, plus tard nous pleurerons. » Le fidèle écuyer désarme son maître, Herminie le seconde d'une main tremblante et fatiguée; elle examine les plaies; instruite dans l'art de les panser, elle espère leur guérison. Tancrède épuisé perd tout son sang, et au milieu de ces contrées désertes Herminie n'a

que son voile pour entourer les blessures. L'amour suggère à sa pitié une nouvelle ressource; de ses cheveux elle étanche le sang, et de ces mêmes cheveux dont elle se dépouille, elle lie et referme les plaies.

Le peu d'étendue de son voile ne suffit pas à des blessures aussi profondes; elle n'a ni dictame, ni plantes salutaires, mais elle sait de puissantes paroles magiques. Déjà le guerrier sort de son assoupissement mortel, déjà il peut entr'ouvrir ses mobiles paupières; il voit son écuyer et la jeune fille revêtue d'un costume barbare; « Vafrin, dit-il, comment et depuis quand dans ces lieux? Et toi, qui es-tu, douce et généreuse femme? » Herminie, joyeuse et craintive, soupire; la rougeur colore sa belle figure: « Tu sauras tout, répond-elle; en ce moment je t'invite au silence et au repos. Mes soins te rendront bientôt la vie; prépare-leur une récompense. » Elle dit, et soulève contre ses genoux la tête du chevalier.

Cependant Vafrin songe à reconduire son maître avant que la nuit devienne plus obscure. Un groupe de Fidèles arrive; l'écuyer reconnaît les soldats qui entouraient Tancrède lorsqu'il affrontait le Circassien et l'appelait à la bataille. Le vaillant champion leur avait défendu de le suivre; ils le cherchaient alors avec inquiétude; beaucoup d'autres Francs les accompagnent, et parviennent à découvrir le guerrier; ils le placent sur une espèce de siége formé par la réunion de leurs bras: « Et l'intrépide Argant restera donc ici la proie des corbeaux? s'écrie Tancrède. Ah! ne le laissez pas sans lui rendre hommage, sans lui donner une sépulture. Je ne conserve aucune haine contre ce buste inanimé; Argant a péri avec courage; il a droit aux honneurs, seule et dernière justice qui nous reste sur la terre après la mort. » Tancrède reçoit de nombreux secours; il fait porter derrière lui les dépouilles de son ancien rival, et Vafrin marche à côté d'Herminie, comme le gardien d'un objet précieux.

« Ne me conduisez pas sous ma tente, ajoute le prince

chrétien, mais dans la royale ville ; si un événement menace ma fragile existence, c'est là qu'il doit m'atteindre, et peut-être le lieu où expira l'Homme immortel me rendra la route des cieux plus facile : ainsi se réaliseront mes pieuses pensées, je toucherai au but de mon pèlerinage et de mes vœux. » Soudain, transporté à Jérusalem, on le pose sur un lit où il s'endort d'un sommeil paisible. Vafrin trouve à Herminie un asile secret non loin de Tancrède ; ensuite il se rend auprès de Godefroi, et pénètre jusqu'à lui sans obstacle ; il le voit occupé à peser les conseils et à discuter divers projets pour sa nouvelle entreprise.

Le capitaine est assis à côté du corps maladif de Raimond ; les plus sages, les plus illustres de ses guerriers l'environnent ; tous gardent le silence, et l'écuyer s'exprime ainsi : « Seigneur, je suis allé d'après tes ordres au milieu des Infidèles ; j'ai parcouru leur camp, mais n'attends pas de moi le détail de ces innombrables armées. J'ai vu les Barbares couvrir les montagnes, les plaines et les vallons ; partout où ils arrivent, où ils s'arrêtent, ils dépouillent la terre, dessèchent les fleuves et les fontaines ; les eaux de la Syrie ne peuvent suffire à les désaltérer, et ses moissons à les nourrir. La plupart de leurs fantassins et de leurs cavaliers, soldats inutiles, sans discipline et sans ordre, combattent de loin, et ne savent pas manier le fer. Il y a cependant de braves troupes sous les étendards de la Perse ; la garde Immortelle du roi est la plus redoutable. Toujours au complet, on la nomme Immortelle ; les rangs n'y sont jamais vides, et des hommes nouveaux remplacent les absents. Le chef de l'armée est Emiren (6) ; nul ne peut égaler sa valeur, sa prudence, et le roi lui ordonne d'employer tout son art pour vous entraîner à un rude combat.

» Dans deux jours paraîtra cette armée ennemie, j'en ai la certitude. Renaud, songe à défendre ta vie ; ils la convoitent et la désirent ; les plus vaillants, les plus célèbres ont aiguisé contre toi leurs fers et leur colère ; Armide elle-même s'est donnée au guerrier qui, ayant abattu ta

tête, pourra la lui offrir. On remarque parmi eux, le noble, le courageux persan Altamore, roi de Samarcande ; le géant Adraste, homme dépourvu de sentiments humains, et dont le royaume touche aux portes de l'aurore : Adraste monte un éléphant, et s'en sert comme d'un coursier. Là aussi se trouve Tisapherne, auquel la renommée, d'une voix unanime, prodigue la louange. »

Tel est le discours de Vafrin. Le visage du jeune Renaud s'enflamme, ses yeux étincellent ; il ne peut contenir son impatience, et voudrait déjà se précipiter au milieu des ennemis. Vafrin se tourne vers Bouillon : « Seigneur, ajoute-t-il, ce que j'ai dit est peu de chose. Voici maintenant un affreux projet des Barbares : ils emploieront contre toi la trahison, cette arme de Judas. » Le fidèle écuyer expose ensuite les détails du complot ; il fait connaître les ruses, les déguisements, les bravades et les récompenses promises. On l'interroge, il répond à toutes les questions. Bientôt un profond silence s'établit ; le capitaine dirige ses regards sur le comte de Toulouse : « Quel est ton avis ? lui dit-il.

— Il me semble, s'écrie Raimond, que demain, avec la nouvelle aurore, on ne doit pas donner un deuxième assaut, comme cela était décidé ; il faut investir la tour et empêcher la sortie de ceux qu'elle renferme. Faisons reposer nos troupes, disposons-les à une grande bataille ; tu réfléchiras s'il vaut mieux tenir l'ennemi en échec, ou employer la force ouverte. Avant tout, il est urgent d'avoir soin de tes jours ; avec toi nous sommes sûrs de vaincre ; sans toi, quel serait notre guide, où serait notre appui ? Change le vêtement de tes gardes, afin qu'on puisse reconnaître les traîtres ; par ce moyen tu découvriras les fraudes : tes ennemis se livreront eux-mêmes.

— Tu fais preuve d'amitié et de sagesse, selon ta coutume, réplique le capitaine. Je prononce sur ce que tu n'oses conseiller : nous marcherons contre les troupes ennemies. L'armée victorieuse de l'Orient ne peut rester

cachée derrière un mur ou un rempart; les impies éprouveront notre valeur dans la plaine, en face du soleil et de ses plus vives clartés; ils ne soutiendront pas notre terrible aspect, ni l'éclat de notre gloire, ni la vue de nos armes, et sur les débris de leur puissance nous établirons notre empire. La tour devra se rendre, ou bien, privée de défenseurs, nous l'envahirons aisément. » A ces mots, le magnanime Godefroi se tait; il s'éloigne, et l'apparition des étoiles invite au sommeil chaque guerrier.



NOTES DU CHANT XIX.

(1) La bataille acharnée entre Argant et Tancrède est une de ces grandes lices que les lois de la chevalerie nommaient combat à outrance; il n'y avait alors que peu ou point de quartier à espérer pour l'un et l'autre adversaire. Le combat à outrance commençait par l'échange de formidables coups de lance; chaque chevalier fournissait ce qu'on appelait la carrière, c'est-à-dire que les deux champions se précipitaient la lance en arrêt; si l'un était renversé, son ennemi se jetait sur lui l'épée au poing, et il avait le droit de le tuer, à moins que la courtoisie ne lui inspirât ses lois généreuses, comme cela se voit presque toujours dans les épopées du moyen âge. Souvent la lance des chevaliers, faite en bois de frêne durci, se brisait en éclats sur le cuissard, le bouclier ou la cuirasse, et soudain chacun d'eux, se raffermissant sur ses étriers, saisissait son fer; la lutte recommençait, et faisait jaillir mille étincelles de l'armure des combattants. Cette armure était souvent si impénétrable, que la pointe de l'épée ne pouvait trouver le plus petit joint. Alors venait la dernière période du combat : les deux adversaires se prenaient corps à corps et luttaient vigoureusement, le poignard de miséricorde à la main, ou bien avec la masse d'armes. C'est évidemment un de ces combats à outrance, si fréquents dans les romans de chevalerie, que le Tasse a voulu reproduire. Les chroniques contiennent quelquefois de nombreux détails sur ces terribles luttes qui, d'ailleurs, appartiennent à toutes les œuvres épiques et chevaleresques depuis Homère. La plus belle description se trouve dans les *Chroniques de Saint-Denis*, quand le narrateur raconte la bataille de Bovines, sous Philippe-Auguste; on sait que le roi de France fut renversé de son cheval, et que son adversaire ne put jamais trouver un joint à son armure pour l'atteindre et le blesser.

(2) De tous les édifices antiques, le plus vaste, le plus magnifique dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, est le temple bâti dans Jérusalem par Salomon; l'or, l'argent et l'airain, les cèdres du Liban et la pierre de Tyr avaient servi à le construire. Il renfermait trois enceintes : la première s'appelait le parvis des Gentils; la seconde, le parvis des Israélites; et la troisième, le parvis des Prêtres. Dans cette troisième enceinte se trouvaient le *Saint* et le *Saint des Saints*. Le *Saint* contenait le chandelier à sept branches, la table des pains, l'autel des parfums; il n'y avait dans le *Saint des Saints* ou sanctuaire que l'arche d'alliance, et il n'était permis qu'au grand pontife d'y entrer

une fois par an, après des cérémonies et des purifications nombreuses. Cent cinquante mille ouvriers travaillèrent au Temple pendant plus de sept ans, et il fut entièrement fini la onzième année du règne de Salomon (1005 avant J.-C.). — Comparez, pour tous les détails, les merveilleuses descriptions de Josèphe, liv. VIII ; le *Codex Middoth*, et le chap. VI du troisième livre des Rois.

Quatre cent soixante-dix ans après sa construction, ce premier temple fut incendié et détruit de fond en comble par Nabuzardan, l'un des capitaines de Nabuchodonosor, qui, s'étant emparé de Jérusalem, renversa ses palais, ses fortifications, et emmena captifs les habitants. Après la captivité, le Temple fut reconstruit par Josué et Zorobabel ; Hérode l'Ascalonite le rebâtit en entier, mais il fut ravagé et brûlé de nouveau, lorsque Jérusalem tomba au pouvoir de Titus et des Romains. Près de six siècles s'écoulèrent, et le Temple n'était plus qu'un monceau de ruines ; l'an 638, le calife Omar, maître de Jérusalem, voulant bâtir une mosquée, choisit la partie orientale de l'enceinte du temple de Salomon, à l'angle sud-est de la Cité. Cette mosquée existe encore, et conserve le nom de son fondateur. Tancrède fut le premier des Croisés qui pénétra dans la mosquée d'Omar, d'où il retira d'immenses richesses ; les Chrétiens y firent de nombreux changements, ils tapissèrent les murailles de pieuses peintures : quatre-vingt-huit ans plus tard, Saladin victorieux les effaçait. — *Voyez* les fragments d'historiens arabes, traduits par M. Reinaud (*Bibl. des Croisades*, pag. 214 et suivantes).

De nos jours, *El Haràm* ou le Temple est la réunion de plusieurs bâtiments élevés à différentes époques de l'islamisme ; on y entre par neuf portes ; ce n'est pas une mosquée seule, mais un groupe de mosquées. Son nom *El Haràm* signifie un lieu fermé à tous ceux qui n'adorent pas le prophète. L'entrée des mosquées n'est défendue par aucun précepte canonique, et à Constantinople même, les Francs visitent la mosquée de Sainte-Sophie quand ils sont porteurs d'un firman ; mais aucun gouverneur musulman n'oserait permettre à un Chrétien de franchir le seuil des temples de la Mecque et de Jérusalem. Cependant le Père Roger, au milieu du XVIIe siècle, parcourut la mosquée d'Omar ; il y compta jusqu'à sept mille lampes, fruit de la piété des Croyants, car Mahomet a promis des récompenses à ceux qui feraient des offrandes dans le temple de Jérusalem : « Un jour, écrit l'historien arabe Enisol-Djelil, Maimouna, fille de Saad, l'esclave du prophète, lui dit : « O prophète, donne-nous une décision sur Jérusalem ? — Il répondit : C'est la terre où les nations seront rassemblées et dispersées au jour du jugement. Allez-y et priez-y, car une prière que vous y aurez faite en vaudra mille autres. — Mais, répliqua Maimouna, et les présents, si nous ne pouvons y aller ? — Que celui, ajouta le prophète, qui ne peut y aller, y envoie une lampe et de l'huile pour nourrir les lampes, et il aura le même mérite que s'il y était allé en personne. Lorsqu'un de vous aura allumé une lampe à Jérusalem, les anges ne cesseront d'implorer pour lui la miséricorde de Dieu tant qu'elle jettera quelque lueur ; et celui qui y fera une fondation pieuse obtiendra une prolongation de sa vie pour quinze ans ; ses enfants et ses richesses s'accroîtront. »

La partie principale du temple de Jérusalem est composée de deux édifices qu'on pourrait regarder comme deux temples différents ; mais par leur situation, ils forment un ensemble, un vaste tout. On les nomme : l'un, *El Aksa ;* l'autre, *El Sakhra.* Ce dernier prend son nom d'une roche vénérée des Musulmans, qui croient que dans ce lieu les prières sont le plus agréable à la Divinité : « C'est par cette raison, écrit Ali-Bey, que tous les prophètes, depuis la création du monde jusqu'à Mahomet, y sont venus prier ; et, actuellement encore, les prophètes et les anges y viennent en troupes invisibles pour faire leur prière sur la roche, non compris la garde ordinaire de soixante-dix mille anges qui l'entoure perpétuellement. » La nuit que Mahomet fut enlevé de la Mecque par l'ange Gabriel, disent les Musulmans, et qu'il fut transporté dans les airs sur la jument *El Boràk,* qui a la tête d'une belle femme, une couronne et des ailes, le prophète vint prier sur *El Sakhra ;* la roche, joyeuse de porter ce saint fardeau, s'affaissa et reçut l'empreinte du pied sacré du prophète. Les Croyants touchent cette empreinte avec la main, et se sanctifient en passant la même main sur leur barbe et leur figure. — Consultez le *Voyage d'Ali-Bey,* tome III, chap. 6 et 7 ; les *Mines d'Orient,* tome II, pag. 382, et l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand, part. IV.

(3) C'est avec un douloureux étonnement qu'on lit dans les chroniques le récit des massacres de Jérusalem ; on n'y trouve pas une plainte, pas un mot de blâme. Quelle était donc cette génération si implacable, pour considérer comme un fait simple et naturel la destruction de tout un peuple ? Les lois de la guerre avaient été transmises au moyen âge par l'Orient, et l'on sait que dans l'antiquité il n'y avait aucun quartier à espérer pour les vaincus ; les populations étaient dispersées, transplantées d'une terre dans une autre : c'est ainsi que disparurent les Assyriens, les Babyloniens, et tant de grandes nations de l'ancien monde. Les Chrétiens et les Musulmans avaient adopté ce droit impitoyable de la victoire ; ils ne se considéraient pas comme des hommes de la même nature, d'une semblable espèce ; le Musulman donnait l'épithète de chien au Fidèle, et le Fidèle répliquait par des paroles plus outrageantes encore contre les mécréants. Quand donc Jérusalem fut prise d'assaut, rien d'étonnant que les Chrétiens ne fissent aucun quartier à ces Sarrasins maudits qui détenaient le tombeau du Sauveur ; que de souffrances durant le siége ! que d'outrages à venger ! Cela explique les tristes détails qu'on va lire et la naïveté cruelle des écrivains de la Croisade.

Le Tasse attribue à Renaud ce que Raoul de Caen raconte de Tancrède ; on remarquera même une certaine ressemblance de style et de pensées entre le grand poëte et le chroniqueur : « Semblable à un lion plus encore qu'à un homme, s'écrie avec enthousiasme Raoul de Caen, Tancrède, dans sa fureur, vole à de plus grands exploits. Ce qu'aucun des deux Ajax n'eût même imaginé, ce que n'eussent osé ni Hector, ni Achille, tout cela est facile à Tancrède, au petit-fils de Guiscard. L'enceinte intérieure du Temple, enceinte vaste et étendue, entourée de

fortes murailles défendues par deux portes de fer, avait recueilli les fuyards, ou, pour mieux dire, tous les habitants de la ville, chassés par la frayeur et cherchant à échapper aux horreurs de la guerre. Le fer le plus dur les protége; mais Tancréde, plus dur que le fer, frappe, brise, renverse les portes, et pénétre au milieu d'eux; il se précipite, les met en fuite, et l'ennemi ne trouve aucun abri devant lui. Dès que les portes sont ouvertes, les flots de sang qui sont répandus font voir, ô Tancrède, ce que peuvent ta valeur et ton épée! Qui aurait le temps de raconter en détail et les joies de ceux qui massacrent et les douleurs de ceux qui sont massacrés, et tous les biens qui sortent de tant de maux! Mars déploie sa fureur de mille manières, il agit par mille moyens, il entasse des milliers de victimes. La colère s'abandonne à tous ses emportements, le glaive moissonne tout ce qu'il rencontre. Courage, saintes fureurs; courage, glaives sacrés; courage, sainte destruction, ne ménagez rien; tombez sous les coups, race dépravée, qui avez répandu le sang innocent, qui devez maintenant donner tout le vôtre. Vous qui avez tant de fois déchiré le Christ en mille piéces, recevez à votre tour les châtiments que font retomber sur vous les membres du Christ.

» Ainsi est brisé l'acier et le fer, le bois de cèdre et l'airain, le cyprès et l'or des belles portes de Salomon; tout s'écroule, tous les passages sont livrés aux combattants; un petit nombre d'hommes triomphe d'un nombre infini d'ennemis. Dans ce conflit, ils se transpercent et se tuent les uns les autres; tantôt ceux qui sont encore sains et saufs frappent les blessés de mille manières diverses, et tantôt en tombant ils atteignent et blessent ceux qui sont couchés par terre sans avoir reçu de blessures. Les morts même, étendus sur le sol, tuent parfois les vivants. Plus cette populace est nombreuse, plus le désastre s'accroît; celui qui tombe resserre celui qui demeure debout, et celui-ci presse celui qui est tombé; le glaive n'en épargne aucun, il pénètre partout; de larges ruisseaux de sang inondent l'édifice, il s'y forme un lac d'un si horrible aspect, que ceux même qui l'ont fait en ont horreur; les portes, les murailles, les colonnes, tout est couvert de sang; le pavé même a disparu sous le sang, et les jambes ne peuvent atteindre aux marbres qu'en étant elles-mêmes submergées. » (Raoul de Caen, chap. 128 à 134.)

« Parmi les Sarrasins, ajoute Raimond d'Agiles, les uns étaient frappés de mort, ce qui était pour eux le sort le plus doux; d'autres, percés de flèches, se voyaient forcés de s'élancer du haut des tours; d'autres encore, après avoir longuement souffert, étaient livrés aux flammes et consumés. On voyait dans les rues et sur les places de la ville des monceaux de têtes, de mains et de pieds. Mais tout cela n'était encore que peu de chose, si nous en venons au temple de Salomon, où les Sarrasins avaient coutume de célébrer les solennités de leur culte. Qu'arriva-t-il en ces lieux? Si nous disons la vérité, nous ne pourrons obtenir croyance; qu'il suffise de savoir que dans le temple et dans le portique de Salomon on marchait à cheval dans le sang jusqu'aux genoux des cavaliers. Juste et admirable jugement de Dieu, qui voulut que ce lieu même reçût le sang de ceux dont les blasphèmes

contre lui l'avaient si longtemps souillé. » — « Nous n'avons jamais lu, continue Guibert de Nogent, qu'on ait fait un si grand massacre de Gentils; Dieu, leur rendant la pareille, frappa, par un juste retour, ceux qui avaient si longtemps infligé toutes sortes de châtiments et de supplices aux pèlerins qui voyageaient pour l'amour de lui. Il n'est personne, en effet, sous le ciel, qui puisse comprendre tous les maux, toutes les tribulations, toutes les tortures mortelles que les insolents Gentils faisaient endurer à ceux qui allaient visiter les lieux saints, et l'on doit croire, sans aucun doute, que Dieu en était bien plus affligé que de la captivité même de sa croix et du sépulcre, livrés entre des mains profanes. » (GUIBERT DE NOGENT, liv. VII.) — *Voyez* aussi Albert d'Aix, liv. VI; Robert le moine, liv. IX, et la lettre écrite au pape Pascal II et aux Fidèles, par l'archevêque de Pise, Godefroi de Bouillon et Raimond de Saint-Gilles, où ils disent que dans le temple et le portique de Salomon, le sang vil des Sarrasins montait jusqu'au poitrail des chevaux. Dom Martène a publié le texte de cette lettre : *Novus Thesaurus anecdotorum*, t. I; une traduction en a été faite dans les pièces justificatives du travail de M. Michaud.

On se demandera peut-être comment le Tasse, qui vivait à une époque comparativement moderne, a conservé ce même caractère d'insensibilité froide en racontant les massacres de la Cité sainte : « O justice du Ciel, s'écrie-t-il, moins tu es prompte, plus tes châtiments sont terribles aux coupables. Le Païen criminel lave de son sang le Temple, asile de ses profanations ! » C'est qu'au XVIe siècle les haines contre le Turc existaient vivaces encore; la lutte était fortement engagée contre l'islamisme; on se battait à Lépante, dans la Hongrie, sur les côtes d'Italie même, et le poëte s'est fait l'écho des ressentiments de la chrétienté en armes.

(4) Les Orientaux sont les premiers inventeurs des instruments de musique militaire; en suivant attentivement les historiens arabes, on voit que les clairons, les buccines, et plus tard le tambour, furent empruntés par les Francs aux peuplades orientales; le tambour surtout joue un très-grand rôle dans les démonstrations militaires, telles que les rapportent les chroniques de l'Orient; plusieurs manuscrits sont même ornés de dessins où se mettent en trophée des triangles, des tambours et le clairon musulman, à peu près dans la forme des temps modernes. Il y a eu divers traités sur les instruments de musique au moyen âge; ces instruments étaient nombreux, mais monotones; Barbazan nous en a laissé une longue énumération.

(5) Le Tasse, nous le répétons, connaissait peu les coutumes orientales; il applique encore ici la galanterie française du moyen âge chrétien aux habitudes si opposées des Musulmans. On ne comprendrait pas comment les sectateurs du prophète se seraient disputé l'honneur de baiser la main d'Armide ou de toute autre femme, quels que fussent son rang et sa beauté; la jalouse fureur de ces Arabes et de ces Indiens

réunis sous la tente aurait éclaté par des transports moins chevaleresques : Armide eût été achetée par le plus riche d'entre eux. Ces descriptions inexactes de la *Jérusalem délivrée* nous ont valu d'étranges tableaux sur les mœurs orientales, et peut-être devons-nous aux fausses données du Tasse, l'Orosmane de Voltaire et le Malek-Adel de madame Cottin.

(6) Le poëte a supposé que le chef des troupes égyptiennes était un renégat, du nom de Clément, appelé Emiren depuis son apostasie. Nous avons déjà dit que le visir Afdal dirigeait les forces de l'islamisme. Les chroniqueurs de la croisade défigurent étrangement les noms des Infidèles; ainsi Afdal, qu'Albert d'Aix nomme *Méravis*, est appelé Clément par Robert le moine, qui fait même une espèce de jeu de mots impossible à rendre en français : *Clementem imo Dementem*, Clément ou l'Insensé : « C'était l'émir de Babylone, ajoute Robert le moine, homme audacieux et auteur de toute malice, qui vint en pompeux appareil pour effacer la mémoire du sépulcre du Seigneur. » lib. II. — Il est certain que le Tasse a pris dans ce chroniqueur le nom de Clément, et, du titre d'émir, il a formé le nom propre Emiren. Les auteurs arabes donnent au visir Afdal le titre d'*émir algioiousch*, ou chef des armées.





Godefroi déposant son épée sur le Saint-Sépulcre.

(CHANT XX.)

CHANT XX.

Déjà le soleil avait rappelé tous les mortels à leurs travaux, déjà la dixième heure du jour était sonnée; les Infidèles, placés sur la grande tour, aperçoivent daus le lointain une sorte de nuage, semblable à l'épaisse vapeur qui, le soir, couvre le monde; ce sont des troupes amies, ils en ont la certitude; des tourbillons de poussière obscurcissent le ciel, blanchissent les campagnes et les collines. Du haut des remparts les assiégés poussent des cris, et forment un bruit pareil à celui des grues, lorsqu'aux approches des froidures, elles se réunissent et quittent leur asile de la Thrace, pour chercher des rivages plus calmes et des vents moins glacés. Les Barbares, ranimés par l'espérance, portent la main sur leurs flèches, et joignent la vivacité de l'outrage à la promptitude des coups.

Les Francs devinent bientôt la cause de cette impétuosité, de ces fureurs, de ces menaces; ils regardent, et voient paraître la puissante armée; soudain une géné-

reuse ardeur les excite au combat et enflamme leur poitrine. L'altière jeunesse se rassemble, elle frémit : « Invincible capitaine, s'écrie-t-elle, donne-nous le signal. » Le sage Bouillon réprime cette audace; il ne veut pas livrer bataille avant la nouvelle aurore, ni même reconnaître le camp hostile par une attaque improvisée : « Il est bien juste de vous reposer après tant de fatigues, » leur dit-il; peut-être son but est de nourrir une folle confiance dans l'esprit des ennemis.

Chaque guerrier fait ses préparatifs, et tous attendent avec impatience le retour des clartés célestes. L'air ne parut jamais si calme que dans cette mémorable journée; l'aube, joyeuse et riante, semble couronnée de tous les rayons du soleil; les cieux redoublent d'éclat, et veulent contempler sans voiles les grands exploits des combattants. Les premières lueurs matinales surgissent à peine, et Godefroi conduit ses troupes hors de la Cité. Raimond et une multitude de Fidèles venus en aide à leurs libérateurs des pays voisins de la Syrie, doivent surveiller le tyran de la Palestine; quoique nombreux, le capitaine leur laisse un groupe de Gascons.

Godefroi s'avance, son noble aspect est un présage certain de la victoire; une nouvelle faveur divine brille en lui, et le rend plus magnanime, plus auguste; l'honneur donne à son visage les vives couleurs des jeunes années: ses gestes, son regard paraissent n'avoir rien de mortel. Bientôt les Chrétiens se trouvent en présence de l'armée païenne. En arrivant, Bouillon fait occuper une montagne qui s'élève à gauche et se prolonge derrière ses troupes; il déploie ensuite ses bataillons dans la plaine sur un large front; les hommes de pied sont au milieu; la cavalerie, partagée en deux ailes, les environne et les protége. L'aile gauche, dirigée par les Robert, s'étend vers la colline dont on s'est rendu maître; Godefroi donne à son frère le commandement du centre, et lui-même se met à droite, du côté où la plaine, plus découverte, présente aussi plus de

dangers : l'ennemi, très-nombreux, pouvait envelopper les Fidèles. Le capitaine place là ses Lorrains, guerriers d'élite et couverts d'armures; entre les archers à cheval il pose des fantassins habitués à combattre parmi les cavaliers. Puis, des aventuriers et de soldats choisis dans d'autres corps, il forme un escadron, et désigne Renaud pour en être le chef : « Seigneur, lui dit-il, de toi dépend la victoire et la fin de l'entreprise; tiens ta troupe cachée derrière ces grandes et vastes ailes. Attaque l'ennemi dès qu'il s'approchera, et tâche de rendre vains tous ses projets. Si je ne me trompe, le but des Païens est de nous entourer. »

Bouillon, monté sur un coursier, semble voler au milieu de la cavalerie et des fantassins; sa visière levée laisse voir ses traits; son aspect et son regard foudroient; il rassure les esprits craintifs, il affermit ceux qui espèrent; aux intrépides il rappelle leurs exploits, aux audacieux leurs prouesses; il promet à ceux-ci des récompenses, à ceux-là des honneurs. Enfin, il s'arrête devant les plus illustres escadrons, et d'un lieu élevé leur adresse un discours; chaque soldat, attentif, est dans l'enthousiasme. Les paroles du capitaine se pressent sur ses lèvres avec rapidité; ainsi, du sommet des Alpes, les neiges fondues se précipitent en torrents.

« Guerriers, vainqueurs de l'Orient, fléaux des ennemis du Christ, s'écrie-t-il, voici le dernier jour de vos travaux, voici l'instant que vous appeliez de vos vœux. Si le Ciel a réuni aujourd'hui tout ce peuple rebelle, ce n'est pas sans motifs : il vous le livre, afin que d'un même coup vous terminiez toutes ces guerres. Une bataille nous donnera plusieurs victoires; nos fatigues et nos périls n'en seront pas plus grands. N'ayez aucune crainte à l'aspect de ces Barbares dominés par la discorde, par l'indiscipline, embarrassés dans leurs dispositions; les combattants sont peu considérables; le courage manque au plus grand nombre. La plupart de nos adversaires sont des hommes

dépourvus d'armes, de vigueur et d'adresse; la violence seule les a fait sortir de l'oisiveté et de la servitude. Déjà chancellent leurs épées, leurs boucliers, leurs étendards; à leurs accents confus, à leurs mouvements incertains, je prévois leur défaite. Ce chef, couvert d'or et de pourpre, au regard féroce, et qui organise ses escadrons, a sans doute vaincu et l'Arabe et le Maure, mais sa valeur ne peut nous résister. Quelle que soit son habileté, que fera-t-il au milieu de l'hésitation et de la frayeur des siens? Je ne le crois pas connu de ses soldats, et il les connaît mal; à peu d'entre eux il pourrait dire : Tu étais là, j'y étais avec toi. Je suis, moi, le capitaine d'une troupe choisie; nous avons combattu et triomphé ensemble; dès longtemps je vous dirige à mon gré. Quel est celui parmi vous dont j'ignore la patrie et la naissance? Quelle épée m'est inconnue? Est-il une de vos flèches dans les airs dont je ne puisse dire : C'est le bras d'un Français ou d'un Irlandais qui l'a lancée? Je réclame votre ardeur habituelle; chacun de vous doit se montrer tel que je l'ai vu autrefois, avec le même zèle; rappelez-vous l'honneur du Christ, votre gloire et la mienne. Allez; dispersez les impies, foulez aux pieds leurs membres sanglants, affermissez notre sainte conquête. Pourquoi vous retenir? Je le lis dans vos yeux, vous reviendrez vainqueurs. »

Ce discours finissait à peine, et une lumière étincelante parut descendre du ciel : ainsi brille un éclair, ainsi une étoile dans l'été se détache du manteau de la nuit. Peut-être le soleil avait-il produit cette clarté, qui vint former une couronne autour de la tête du pieux Bouillon, présage de son règne futur. Peut-être encore (est-il permis à un mortel de pénétrer dans les secrets des cieux), peut-être était-ce un ange descendu des célestes chœurs pour couvrir de ses ailes le capitaine des Chrétiens.

Tandis que Godefroi donne ses ordres, et qu'il parle à ses guerriers, le chef des Egyptiens fortifie ses bataillons. Emiren, qui voit dans le lointain la marche des

Francs, fait avancer ses troupes; il les forme aussi en deux ailes, et place les fantassins au centre, la cavalerie sur les côtés; il retient pour lui la direction de l'aile droite, Altamore commande l'aile gauche, et Muléasse l'infanterie: Armide est au milieu de l'armée. A droite, sous Emiren, se trouvent le monarque des Indiens, Tisapherne, et le royal escadron; à gauche, du côté où les Païens se déploient facilement dans la plaine, Altamore conduit le souverain de la Perse, celui de l'Afrique, et les deux princes qui règnent sur le sol le plus brûlant de l'univers. De cette partie du camp surgiront les pierres, les arbalètes et les flèches.

Emiren distribue ainsi ses troupes, parcourt les rangs, du centre aux extrémités; il s'adresse lui-même aux siens, ou se sert d'un interprète; il mêle les reproches et les louanges, les récompenses et les punitions : « Soldats, dit-il aux uns, pourquoi ce visage attristé? Que craignez-vous? Que peut un seul contre cent? Notre ombre et nos cris suffiront pour mettre en fuite les Chrétiens. — Vaillants guerriers, dit-il à d'autres, allez reprendre avec courage les dépouilles qu'on nous a ravies. » Puis, il présente à l'un d'eux l'image de sa patrie suppliante, de sa famille abattue, épouvantée : « La patrie te parle et t'implore par ma voix, s'écrie-t-il. Conserve mes lois, ne permets pas que mes temples sacrés soient baignés de mon sang; protége les jeunes vierges contre les outrages de l'impie, défends les sépulcres et les cendres de tes aïeux. Regarde ces vieillards affaiblis par l'âge; ils te montrent leur chevelure blanchie, et gémissent sur les années qui ne sont plus; regarde ta femme, ta couche nuptiale, tes enfants et leurs berceaux. — L'Asie vous a créés champions de son honneur, ajoute Emiren à d'autres guerriers, et l'Asie attend de vous une vengeance cruelle, mais équitable, de cette poignée de voleurs et de barbares. » Ainsi, par ses discours variés avec adresse, Emiren anime les différentes peuplades.

Déjà les chefs se taisent, et un petit espace sépare à peine leurs armées.

Admirable spectacle! voyez s'avancer ces deux troupes rivales, voyez leur impatience, et comment chaque escadron en bon ordre s'apprête au combat; les bannières flottent déployées, et sur d'orgueilleux cimiers les plumes ondoyantes obéissent au souffle des vents; les mille couleurs des cuirasses, les armes d'or et de fer éblouissent aux rayons du soleil, et portent au loin les éclairs et la foudre. Des deux côtés les piques sont innombrables : on croirait apercevoir une forêt immense! les arcs sont tendus, les lances sont en arrêt; les frondes résonnent, le trait siffle dans les airs. Le coursier se dispose à la lutte, seconde la fureur et les haines de son maître; il s'agite, il bondit; de ses naseaux sortent la flamme et la fumée.

Cette vue a des charmes; du sein même de l'effroi semble émaner le plaisir; les accords terribles des bruyantes trompettes sont pour les oreilles un sujet de joie et de frayeur. L'armée des Fidèles, la moins nombreuse, offre un aspect plus merveilleux; le son de ses instruments est plus guerrier, plus sonore, et ses armures ont plus d'éclat.

Godefroi donne le signal, l'Infidèle répond et accepte la bataille. Les Chrétiens, agenouillés devant le Ciel, posent leurs lèvres contre la terre. Bientôt disparaît l'intervalle qui sépare les ennemis; on se heurte, on se presse; dans les deux ailes, la mêlée est sanglante; déjà les fantassins se portent en avant. Quel bras parmi les Francs attaqua le premier? qui mérita les premières louanges? Ce fut Gildippe; elle renversa le redoutable Hyrcan, souverain d'Ormus, et le blessa au cœur : le Ciel accorda cette gloire à la main d'une femme. Hyrcan tombe; les Fidèles applaudissent à sa chute et au coup qui l'a frappé. La guerrière a brisé sa lance; elle saisit sa bonne épée, pénètre dans les épais bataillons et pousse son cheval au

milieu des Persans. Gildippe atteint Zopire à la ceinture, et le sépare presque en deux; elle entr'ouvre le gosier du cruel Alarçon, et lui déchire le double passage des aliments et de la voix. Du revers de la main, elle étend sur la poussière Artaxerces, et de la pointe de son fer elle prive Argée de la vie. La main gauche d'Ismaël, détachée de son bras, roule à terre; le choc retentit aux oreilles de son coursier, qui, libre de tout frein, prend la fuite et porte le désordre dans les rangs.

A ces guerriers, à beaucoup d'autres dont le silence des vieux siècles nous dérobe les noms, Gildippe arrache l'existence; les Persans se précipitent sur elle, se serrent et se disputent l'honneur de sa dépouille. Odoard, fidèle époux, vole au secours de sa femme chérie, et cette union double leurs forces. Vous eussiez vu ce couple magnanime combattre d'une manière nouvelle et sans exemple; le mari protége sa femme, la femme défend son époux; l'audacieuse guerrière repousse les attaques dirigées contre Odoard, et celui-ci oppose son bouclier aux coups qui menacent sa compagne : s'il le fallait, il se présenterait à découvert. La vengeance leur est commune; le farouche Artabante, chef dans l'île du Boécan, ose frapper Gildippe : Odoard lui donne la mort, et Gildippe fend la tête d'Arimont qui vient de blesser Odoard.

Ainsi étaient massacrés les Persans. Le roi de Samarcande faisait des Chrétiens un carnage encore plus affreux; son fer renverse et tue cavaliers et fantassins; si l'on échappe à son épée, c'est pour être foulé aux pieds des chevaux: heureux qui meurt à l'instant, et n'a pas à gémir sous son pesant coursier. Le vigoureux Brunellon, le puissant Ardouin périssent sous les coups d'Altamore; la tête et le casque du premier retombent sur ses épaules; le second est percé à l'endroit même où les ris se forment et dilatent le cœur : étrange et affreux spectacle! Ardouin expire en riant. L'homicide épée n'atteint pas seulement

ces deux guerriers; la mort cruelle moissonne Genton, Guy, Guasco, et le brave Rosemond. Qui pourrait compter les victimes d'Altamore, tous ceux qu'écrase son coursier? qui pourrait révéler leurs noms et la quantité de leurs blessures?

Personne n'ose attaquer le féroce Persan; Gildippe seule se présente et ne redoute pas ce rival formidable; furieuse, elle se jette sur lui: jamais amazone, sur les rives du Termodon, ne mania le fer et ne soutint un bouclier avec autant d'audace et de vigueur. La guerrière dirige son épée sur le casque du barbare, où brillait un diadème d'or et de diamant; elle le brise. L'orgueilleux roi païen est contraint de baisser la tête; le coup part d'une main robuste, Altamore le devine; la honte et le dépit l'enflamment; il lui tarde de venger cet outrage. Au même instant il frappe la vaillante Gildippe, et lui enlève l'usage de ses membres et de ses sens; elle tombait: son fidèle époux accourt et la soutient. Soit hasard, soit courage, cet exploit suffit à Altamore; il s'éloigne. Ainsi, le lion magnanime dédaigne un ennemi vaincu; il le regarde et passe outre.

Cependant Ormond devait exécuter l'horrible complot; à l'aide de son déguisement, il se mêle aux Fidèles et entraîne avec lui ses complices. Tel, au milieu de l'obscurité des nuits, le loup prend les allures du chien et s'approche des bergeries; silencieux, il épie le moment pour y entrer. Les conjurés s'avancent; déjà le fier Païen est à côté du pieux Bouillon; le capitaine aperçoit sa cuirasse blanche et dorée: « Voilà le traître, s'écrie-t-il, qui, sous un faux vêtement, veut être confondu parmi les Chrétiens; voilà ses complices autour de moi! » En disant ces mots, Godefroi s'élance sur le perfide, et le blesse mortellement. Le félon, immobile, ne se défend pas; naguère intrépide, il semble maintenant frappé de terreur, comme s'il avait devant les yeux la tête de Méduse. Les lances, les épées sont tournées contre les Barbares, les

traits pleuvent sur eux; Ormond et les conjurés sont mis en pièces : à peine quelques débris font reconnaître leurs cadavres.

Bouillon, couvert du sang ennemi, marche droit au chef des Persans qui refoulait les nombreux escadrons : devant lui les Chrétiens disparaissaient, comme les sables d'Afrique au souffle des vents du midi. Godefroi menace les fuyards, il les arrête et se précipite sur Altamore. Ces deux champions commencent une cruelle lutte : le Xante et le mont Ida n'en virent jamais de plus terrible. Les hommes de pied, sous Baudouin et Muléasse, se heurtent et s'entrechoquent. Non loin de la colline, la guerre entre les cavaliers n'est pas moins opiniâtre; le capitaine des Barbares y combat en personne, et deux puissants guerriers secondent ses efforts. Emiren et l'un des Robert, avec une égale bravoure, sont aux prises; mais Adraste l'Indien brise le casque de l'autre Robert, et déchire son armure. Tisapherne n'a point trouvé encore un rival digne de sa valeur; il porte le ravage et la mort dans les groupes les plus épais.

La fortune balance ainsi les craintes et les espérances; des piques, des boucliers rompus, des cuirasses fracassées couvrent le champ de bataille; les épées sont à terre ou dans les blessures; parmi les mourants, les uns ont le visage tourné vers le ciel, d'autres semblent mordre la poussière. Le coursier est étendu auprès de son maître, l'ami auprès de son ami, le Franc auprès du Sarrasin; le vainqueur est sous le vaincu, le blessé sous un corps sans vie. Je ne sais quel bruit confus règne dans les airs; on n'entend pas des paroles distinctes, mais des soupirs, des gémissements, les cris de la fureur, les murmures de la colère. Les armes, qui naguère égayaient la vue, offrent un aspect triste et sombre; l'or et l'acier ont perdu leur éclat, les couleurs variées n'ont plus d'attrait; les plumes, les ornements des casques sont foulés aux pieds; la pous-

sière recouvre ce que le sang épargne : tout est changé dans l'un et l'autre camp.

Bientôt les Arabes, les Ethiopiens et les Maures, placés à l'extrémité de l'aile gauche, s'avancent en se déployant, et s'étendent dans la plaine pour envelopper leurs ennemis ; déjà les archers inquiètent de loin les Fidèles. Soudain Renaud et son escadron se précipitent : on dirait que le tonnerre gronde et que le sol vient de trembler. Assimir de Méroé se présente à la tête des noirs guerriers d'Ethiopie; Renaud le frappe au cou et le renverse parmi les morts. Ce triomphe, qui excite dans le vainqueur la soif du sang, le pousse à des exploits inouïs, incroyables et horribles. Le nombre de ses victimes surpasse le nombre de ses coups, et cependant ses coups se multiplient ; les Infidèles, épouvantés, croient voir un triple fer dans sa rapide main. Tel le serpent, à nos yeux, paraît armé d'un triple dard. La vitesse des mouvements du chevalier abuse les Païens, et la terreur seconde leur foi dans les prodiges.

Renaud baigne dans leur sang les tyrans de la Libye et les rois basanés; ses compagnons, émules de sa valeur, sont enflammés par cet exemple : ils se jettent sur le peuple barbare; ce n'est plus un combat, mais un massacre : d'un côté on emploie le fer, de l'autre on pousse des cris *. Les Infidèles ne présentent pas longtemps le visage pour recevoir d'honorables blessures; dominés par la crainte, ils prennent la fuite; leurs rangs se brisent et se séparent. Renaud les poursuit jusqu'à ce qu'il les ait entièrement dispersés; enfin il retourne sur ses pas, et dédaigne une troupe sans courage. Tels les vents terribles qu'ar-

* La traduction littérale serait ici : « D'un côté on emploie le fer, et de l'autre la gorge. » *Che quinci oprano il ferro, indi la gola.*

C'est une imitation de Lucain, qui avait dit :

Perdidit inde modum cædes, ac nulla secuta est
Pugna : sed hinc jugulis, hinc ferro bella geruntur.

(Phars., lib. vii.)

rêté une montagne ou une forêt redoublent d'impétuosité; mais, vainqueurs des obstacles, ils modèrent leur violence et soufflent plus calmes dans la plaine; ou telles encore, les vagues bouillonnantes qui écument contre les écueils, roulent plus tranquilles au milieu des mers. Ainsi Renaud sent diminuer sa fureur en voyant céder les résistances; il s'indigne d'épuiser en vain sa colère sur les fuyards, et se dirige vers l'infanterie que défendaient naguère l'Arabe et l'Africain; maintenant rien ne la protége: ceux qui devaient la soutenir sont morts ou éloignés. L'intrépide enfant l'attaque; il rompt les lances, franchit les barrières, pénètre au sein des bataillons, les renverse et triomphe. Avec moins de rapidité l'orage et la tempête détruisent les moissons. La terre est jonchée de débris d'armes, de cadavres sanglants, et le vainqueur les foule aux pieds.

Renaud arrive auprès d'un char en or, où, dans une attitude menaçante, se trouve la perfide Armide; de nobles guerriers, ses amants, l'environnent; elle reconnaît le chevalier, et jette sur lui des regards où le plaisir se mêle au désespoir : d'abord de glace, soudain elle s'enflamme. Renaud feint d'être préoccupé d'un autre objet; il évite le char, mais l'escadron rival ne le laisse point passer sans combattre. Les uns le frappent de leurs épées, les autres de leurs lances; l'enchanteresse elle-même a une flèche sur son arc; le dépit excite ses mains et les rend cruelles: l'amour, qui, dans son sein, lutte contre la colère, les retient, les désarme, et montre toute la puissance des feux qu'Armide tenait cachés. Trois fois elle saisit son arme, trois fois elle la repousse. Enfin le dépit l'emporte; l'arc est tendu, le trait vole : le repentir vole après lui.

Armide voudrait que ce trait reculât, qu'il vînt déchirer son cœur. Tel est sur la perfide l'empire d'un amour déçu : que serait-ce s'il était victorieux? Armide se repent de sa faiblesse, les haines s'accroissent dans son âme agitée; elle craint, elle désire, et suit des yeux la flèche re-

doutable. L'arme n'est pas en vain lancée, elle atteint la cuirasse du chevalier, mais n'entame point ce rempart, trop dur pour les traits d'une femme. Renaud s'éloigne. Armide se croit méprisée; transportée de fureur, elle envoie de nouvelles flèches, et, tandis que l'amour lui rouvre ses blessures, elle ne peut frapper son ennemi.

« Il est donc invulnérable, disait-elle; son corps serait-il revêtu du même marbre dont il a endurci son âme? Les coups d'œil ni les coups de main ne peuvent rien sur lui *. De quelle trempe est l'égide qui le couvre? Sans armes, je suis vaincue; avec mes armes, je le suis encore; ennemie ou amante, il me dédaigne. A quels artifices, à quelle métamorphose puis-je recourir? Malheureuse! je ne dois plus rien attendre de mes chevaliers; toutes leurs forces, j'en ai la certitude, sont de frêles ressources en face de la puissance de Renaud. » Et en effet, elle aperçoit la plupart de ses champions mourants et renversés. Seule, sans défense, elle se croit déjà esclave et captive; son arc est auprès de son fer, mais les armes de Diane ou celles de Minerve pourront-elles la protéger? Tel le cygne timide qui voit planer dans les nuages un aigle aux cruelles serres, se cache et replie ses ailes; ainsi Armide est accablée par la frayeur.

Altamore rassurait les Persans épouvantés; si ses efforts ne les avaient retenus, tous auraient pris la fuite. Il découvre celle qu'il aime; il accourt, oubliant sa gloire et ses troupes; pour sauver l'enchanteresse il laisserait périr le monde entier; il escorte son char, et, avec son épée, lui trace un large chemin. Pendant ce temps, Renaud et Godefroi massacrent ses guerriers; l'infortuné Altamore en est témoin, mais, plus amant que capitaine, il ne s'y oppose pas; il conduit Armide en sûreté, et revient donner un secours impuissant à ses soldats vaincus.

De ce côté, l'armée païenne est irrévocablement

* *Colpo d'occhio e di man non puote in lui.*

détruite; du côté opposé, les Chrétiens abandonnent le champ de bataille aux Infidèles. L'un des Robert, blessé à la poitrine et au visage, sauve à peine sa vie: l'autre est prisonnier du farouche Adraste. Ainsi les désastres sont égaux. Godefroi saisit l'instant favorable; il rallie ses escadrons et les ramène au combat. Les deux troupes hostiles se heurtent; toutes deux, teintes de sang, triomphent et se couvrent de dépouilles; l'honneur et la victoire sont dans l'un et l'autre camp : Mars et la Fortune n'osent encore se prononcer.

La lutte implacable se poursuit entre les Fidèles et les Païens; le fier Soliman, placé au sommet de la tour, contemple, comme dans un théâtre ou dans un cirque, cette terrible guerre, les différentes attaques, l'horreur des massacres et l'inconstance des jeux du sort. A cette première vue, il reste étonné, immobile; soudain il s'enflamme. Le soudan désire prendre part à la haute entreprise et partager les périls des siens. Déjà tout armé, il saisit son casque. « Allons, allons, s'écrie-t-il, éloignons-nous; affrontons aujourd'hui la victoire ou la mort. » Peut-être la Providence divine lui donne cette ardeur afin d'anéantir dans une même journée le vaste empire des Sarrasins; ou peut-être sent-il approcher sa dernière heure, et il veut la braver. Soliman ouvre rapidement la porte, s'élance à l'improviste sur les Chrétiens, et n'attend pas ses compagnons. Seul, il se présente, défie des milliers d'ennemis; son intrépidité le pousse au milieu d'eux, entraîne les autres Barbares et Aladin lui-même; les prudents et les lâches oublient leurs craintes : tous sont soutenus par l'espérance et plus encore par la fureur.

Ceux que le Turc féroce attaque les premiers tombent sous ses coups horribles, imprévus : telle est sa promptitude en donnant la mort, qu'on le voit à peine frapper ses victimes. Bientôt la terreur se communique; des cris douloureux se répètent, et la foule tumultueuse des Fidèles de la Syrie se retire en fuyant. Les soldats de

Raimond, moins désorganisés, quoique plus exposés aux attaques et aux périls, gardent leur position et leur ordre de bataille. Jamais les dents des bêtes fauves, jamais les serres des oiseaux de proie ne furent plus ensanglantées que le fer du soudan au milieu des Chrétiens : Soliman semble dévorer les membres des vaincus. Aussitôt le brave Raimond accourt auprès des siens que le soudan moissonne; il reconnaît la main cruelle dont il a reçu tant de blessures, et cependant il ose l'affronter; mais il tombe : son grand âge, qui ne peut soutenir un choc violent, est la seule cause de sa chute. Tout à coup cent boucliers se lèvent pour le protéger, et cent épées pour le défendre. Soliman passe outre; il le croit mort, ou peut-être dédaigne-t-il un triomphe trop facile.

Le farouche Nicéen frappe, tue d'autres guerriers, et, dans un petit espace, de merveilleux exploits signalent sa valeur. Entraîné par sa rage, il va plus loin chercher de nouvelles victimes; il appelle de puissantes luttes pour assouvir la soif de sang qui le dévore. Tel un homme affamé laisse un repas frugal et court à un riche festin. Soliman franchit la muraille, vole vers la plaine; la même fureur anime toujours ses compagnons et épouvante ses ennemis. Le Païen achève sa victoire; le Franc résiste, mais sa résistance annonce déjà une fuite. Les Gascons cèdent; les Fidèles de Syrie, dispersés, arrivent près de l'asile du vaillant Tancrède. Leurs cris parviennent jusqu'au chevalier maladif; il se soulève avec peine, promène ses regards de tous côtés et aperçoit le comte de Toulouse étendu sur la poussière; il voit ses troupes éparses et fugitives. Le courage, qui n'abandonne jamais une âme intrépide et qui ne languit pas lorsque même le corps est épuisé, donne à Tancrède de la vigueur, et lui fait oublier ses blessures. D'une main, il pose sans effort un pesant bouclier sur son bras affaibli; de l'autre, il saisit son épée nue : ces armes lui suffisent.

Il se dirige vers les fuyards : « Où allez-vous? s'écrie-

t-il. Vous laissez donc votre maître en proie aux Sarrasins, et les Barbares pourront faire un trophée de ses armes dans leurs mosquées et dans leurs temples! Retournez en Gascogne, et dites au fils de votre capitaine que vous preniez la fuite quand son père expirait! » A ces mots, il présente sa poitrine languissante et dépourvue de cuirasse à mille soldats vigoureux et couverts d'armures; son large bouclier, formé d'acier et de cuirs de taureaux, tient Raimond à l'abri des épées et des flèches; avec son fer il repousse l'ennemi, et le vieillard se trouve en sûreté sous ce rempart impénétrable. Bientôt il respire et se relève, le visage rouge de honte, et la colère au fond du cœur; ses yeux étincellent; Raimond tâche de découvrir le soudan victorieux; il ne le voit pas : il frémit, et jure de se venger sur les guerriers de Soliman.

Les Francs suivent leur chef et retournent à la bataille; naguère épouvantés, ils deviennent audacieux; la crainte passe aux Infidèles. En un instant le combat change d'aspect. Raimond, impatient de vengeance, arrache la vie à plus de cent Barbares, et s'efforce d'atteindre les plus illustres. Soudain il voit à la tête de ses troupes l'usurpateur de la Palestine; il s'élance sur lui, le blesse au front, redouble ses coups : le monarque pousse un cri horrible, et va mordre la terre sur laquelle il a régné. Privés de leurs capitaines, dont l'un expire, l'autre est loin d'eux, les Sarrasins adoptent divers partis; semblables à des animaux irrités, ils se jettent sur le fer des Chrétiens, ou, guidés par la crainte, ils essaient de regagner la forteresse; mais le vainqueur y entre, et accomplit sa glorieuse conquête.

La tour est prise; les fuyards sont massacrés sur les degrés, sur le seuil de la porte. Raimond, entre les créneaux, déploie le noble étendard, et ce signe de victoire flotte à la vue des deux armées rivales. Le soudan ne l'aperçoit pas; il s'éloigne des murs et se mêle aux combattants. La plaine est ensanglantée; partout la mort triom-

phe. Soliman voit un cheval sans frein et sans maître; il en saisit les rênes et s'élance sur son dos. La présence du redoutable Païen apporte aux Infidèles effrayés, abattus, un grand mais inutile secours; vous diriez la foudre qui éclate, et laisse sur les rochers l'éternelle empreinte de sa course rapide. Plus de cent victimes tombent sous le fer du soudan: il en est deux dont la mémoire vivra au delà des siècles.

Gildippe et Odoard, s'il est permis à mes vers de traverser les âges, ils feront connaître aux nations étrangères vos cruelles aventures, vos illustres et nobles actions; vous serez cités comme des modèles de vertu et d'amour; les larmes de l'amant fidèle honoreront mes chants et votre trépas.

La vaillante Gildippe dirige son coursier vers les lieux où Soliman massacre les Chrétiens; elle le frappe à deux reprises, perce son bouclier, et lui fait au côté une profonde plaie. Le Barbare la reconnaît à son armure: «Voilà ce couple sans pudeur, s'écrie-t-il; malheureuse, le fuseau et l'aiguille te protégeraient mieux que ton épée et un amant!» Il dit, et, transporté de rage, il lui lance un coup terrible, brise sa cuirasse, et déchire ce sein que l'amour seul devait blesser. Gildippe se sent périr; elle abandonne les rênes de son cheval, et l'infortuné Odoard qui s'en aperçoit, arrive trop tard pour la défendre. Que fera-t-il dans ce malheur extrême? L'amitié et la colère se partagent son cœur; l'une le porte à soutenir sa compagne, l'autre l'excite à la venger. L'amour l'invite à satisfaire sa fureur et sa tendresse; de la main gauche il enlace la guerrière, la main droite servira son courroux. Ses désirs et ses forces, ainsi divisés, ne résistent pas au redoutable Païen; Odoard ne peut garantir son amie, ni empêcher sa mort; le soudan coupe le bras sur lequel s'appuie la fidèle Gildippe; elle tombe; Odoard tombe avec elle, et presse de son corps le corps de l'amazone.

Tel un ormeau que la vigne entrelace, renversé par le

fer ou la tempête, entraîne dans sa chute la plante chérie; il la dépouille de son vert feuillage, écrase ses grappes vermeilles; indifférent sur son propre sort, il paraît gémir du destin de sa compagne. Ainsi périt Odoard; il plaint celle que le Ciel lui avait donnée pour femme inséparable; tous deux voudraient se parler, leurs paroles se transforment en soupirs; ils se regardent, se serrent encore, et perdent au même instant la lumière du jour.

La renommée déploie son vol et publie ce résultat funeste; non-seulement Renaud en est instruit par la rumeur publique, mais un messager lui confirme cette nouvelle; la colère, le devoir, l'amitié, la douleur le poussent à une éclatante vengeance. Adraste s'oppose à son passage, et le menace sous les yeux même du soudan: « Je te cherche, je te désire, s'écrie le farouche monarque; enfin, te voilà! je reconnais ton vêtement: est-il un bouclier que je n'aie regardé? Ne t'ai-je pas appelé en vain par ton nom? Je vais maintenant acquitter mon vœu et remettre ta tête à ma déesse. Tu es l'ennemi d'Armide, je suis son champion: viens faire assaut de fureur et de courage. » Ainsi il le défie, et le frappe violemment sur la tempe; le casque ne se fend pas, mais Renaud chancelle sur ses étriers; soudain il fait à son rival une blessure mortelle: l'art d'Apollon ne saurait la guérir. Cet énorme géant, cet indomptable roi, tombe, et un seul coup a l'honneur de sa chute. L'épouvante et l'effroi glacent tous les cœurs. A la vue de cet exploit, Soliman se trouble et pâlit; la mort lui semble inévitable; il ne sait rien résoudre, rien adopter; chose inouïe, il hésite! Quelle volonté humaine n'est pas soumise à l'éternelle loi?

Tel, un malade agité voit en songe des fantômes confus; il veut fuir; ses pieds, ses mains ne secondent pas ses efforts; il veut crier, et la parole expire sur ses lèvres. Tel Soliman désire combattre et attaquer son adversaire; il ne retrouve ni ses forces, ni son ardeur habituelles; une secrète frayeur atténue son courage; mille

pensées roulent dans son esprit : aucune cependant n'est pour la fuite.

Renaud vainqueur attaque le soudan irrésolu ; sa rapidité, sa fureur, sa taille même, n'ont rien de mortel aux yeux du Sarrasin. Le fier Soliman résiste à peine, mais en mourant il demeure impassible et ne tente point de se dérober aux coups ; il ne lui échappe pas un soupir ; ses derniers mouvements sont altiers et magnanimes. Ainsi, ce nouvel Antée, qui, dans le cours de longues guerres, se releva toujours plus terrible après une chute, tombe enfin pour jamais ne reparaître : le bruit de sa défaite retentit au loin. La fortune n'ose plus laisser la victoire indécise, elle vient se réunir aux chefs des Francs et combattre avec eux (1).

La royale troupe, l'espoir de l'Orient, fuit comme les autres bataillons ; naguère appelée Immortelle, cette troupe, à la honte de son titre orgueilleux, est forcée de céder. Emiren arrête le guerrier, porteur de l'étendard du calife : « N'est-ce pas toi, lui dit-il avec amertume, que j'avais choisi entre mille pour défendre l'enseigne de mon maître ? Rimédon, je ne te l'avais pas confiée pour la reporter en arrière. Lâche ! tu vois ton capitaine au milieu des ennemis, et seul tu le délaisses ! Qu'espères-tu ? te sauver ? Reviens donc auprès de moi ; la route que tu suis mène à la mort ; combats si tu ne veux périr : le chemin de l'honneur est aussi le chemin de la vie. »

Rimédon, enflammé de dépit, retourne à la bataille. Emiren parle plus sévèrement à d'autres fuyards ; il menace, il frappe ; la crainte de la mort fait braver la mort même. Il parvient ainsi à rallier la majeure partie de l'aile en désordre ; l'espérance ne l'abandonne pas, et Tisapherne surtout ranime son courage. Ce guerrier fait des prodiges ; il disperse, massacre les Flamands et les soldats de Normandie ; Garnier, Gérard et Roger expirent sous ses coups. Après avoir immortalisé son nom par ses exploits, Tisapherne, comme s'il dédaignait la vie, re-

cherche de plus grands dangers. Il voit Renaud, et le reconnaît à son aigle ensanglantée, à sa cuirasse d'azur : « Voici, dit-il, de tous les périls le plus redoutable; puisse le ciel seconder mon audace! Armide, sois témoin d'une vengeance que tu désires. O Mahomet, si je triomphe, je consacrerai dans ta mosquée ces armes victorieuses. »

Ainsi parle le Païen, et le prophète, sourd à sa voix, n'entend ni ses vœux ni ses prières. Tel, un lion s'agite et se débat pour réveiller sa férocité naturelle; tel, Tisapherne irrite son courroux; l'amour accroît ses fureurs et les enflamme; il rassemble ses forces, s'abrite sous ses armes et pique son coursier. Renaud s'apprête à l'attaque et se précipite à son tour. Les guerriers présents laissent le champ libre, et contemplent ce cruel spectacle. Le Sarrasin et le héros de l'Italie se portent des coups terribles, multipliés, et chaque spectateur, dans l'étonnement, oublie ses haines, ses amitiés et sa colère. Tisapherne ne fait que frapper; Renaud, mieux armé et plus fort, frappe et multiplie les blessures. Le sang de l'Infidèle inonde le champ de bataille, son bouclier est fendu, son casque est entr'ouvert. Armide voit son champion désarçonné; l'effroi s'empare de ses autres défenseurs et brise les liens fragiles qui les rattachent à sa cause.

Environnée naguère de tant de guerriers, Armide maintenant se trouve seule sur son char; elle abhorre la vie, redoute la servitude, désespère de la victoire et de sa vengeance. Partagée entre la fureur et la crainte, elle descend, saute à cheval et s'éloigne; la haine et l'amour fuient avec elle, comme deux levriers à la poursuite de leur proie. Telle, dans les siècles antiques, Cléopâtre se sauva d'une bataille cruelle, laissant son fidèle Antoine lutter contre Octave au milieu des mers; rebelle à lui-même, Antoine obéit à l'amour et suivit les voiles éparses de sa compagne. Tisapherne voudrait aussi poursuivre la belle magicienne, mais Renaud s'oppose à son départ.

La fuite d'Armide semble priver le Païen de la clarté

du jour et du soleil; il se retourne, atteint son ennemi au front, et la violence du coup contraint Renaud à baisser la tête : le Cyclope Brontès, en forgeant le tonnerre, fait tomber son marteau avec moins de pesanteur. Le Chrétien se relève, agite son fer, perce la cuirasse, déchire la poitrine de son rival; sa formidable épée lui traverse le cœur, siége de la vie, et va sortir entre les épaules. Cette double blessure ouvre une large issue à l'âme fugitive du Païen.

Renaud s'arrête; de quel côté dirigera-t-il l'attaque? où portera-t-il ses secours? Les Barbares sont anéantis, leurs étendards roulent à terre; le noble enfant cesse le carnage, et l'ardeur martiale qui l'animait semble aussitôt s'apaiser. Devenu calme, il se rappelle la jeune fille, sa fuite et son désespoir; il veut lui donner des soins : la pitié, la courtoisie l'exigent; Renaud se souvient qu'en la quittant il promit d'être son chevalier; il vole après elle et suit ses traces.

Pendant ce temps, Armide découvre une retraite obscure où elle peut mourir inconnue; le hasard a conduit ses pas dans un vallon solitaire; elle abandonne son coursier, son arc et son carquois : « Armes malheureuses et déshonorées, s'écrie-t-elle, vous avez quitté, vierges de tout massacre, la funeste bataille : je vous repousse; désormais impuissantes à venger mes injures, restez ici ensevelies. Ah! parmi tant de flèches, n'en est-il pas une seule qui ose se baigner dans le sang? Si toute autre poitrine vous a paru invulnérable, percez le sein d'une femme; je vous livre le mien à découvert, faites-en le théâtre de vos exploits, de vos victoires; il est sensible aux coups, l'amour le sait : jamais il ne le frappa en vain. Montrez-vous fortes et puissantes, et je vous pardonne votre ancienne faiblesse. Infortunée Armide! être réduite à demander à mes traits la guérison de mes maux! Tout autre remède pour moi est sans vertu; il faut des blessures à mes blessures : puissent les plaies de mes flèches guérir

les plaies de mon cœur, puisse la mort calmer mon désespoir ! Heureuse, si, en mourant, je n'infecte pas l'enfer de mon venin ! demeure ici, amour ; que ma fureur seule me suive et devienne l'éternelle compagne de mon ombre, ou plutôt, qu'elle retourne du ténébreux royaume pour tourmenter celui qui me dédaigne : d'horribles insomnies troubleront ses tristes nuits et son repos. »

Armide se tait ; ferme dans ses résolutions, elle choisit une flèche acérée ; déjà ses mouvements révèlent son projet, déjà la pâleur de la mort couvre son front ; soudain Renaud arrive, s'élance, et saisit le bras qui pose sur le cœur l'arme fatale. Armide pousse un cri de surprise : elle ignorait la présence du chevalier ; elle détourne sa vue de ce visage chéri, et perd bientôt connaissance ; semblable à une fleur demi coupée, sa tête retombe sur son sein. Renaud reçoit la jeune fille dans ses bras, délie les nœuds de sa robe, baigne de pleurs sa belle figure ; Armide revient à elle, et soulève sa paupière humide : ainsi la pluie argentée du matin ranime une rose flétrie. L'enchanteresse ouvre trois fois ses yeux et trois fois les referme pour ne point voir l'objet de sa tendresse ; d'une main languissante elle tâche de repousser le bras vigoureux qui la protége, et ses efforts augmentent la puissance des liens dont elle est entourée. Enfin, retenue dans ces chaînes qui autrefois lui furent douces et qui le sont peut-être encore, Armide verse des larmes, et sans regarder le chevalier, elle lui adresse ces paroles :

« O toi, également cruel dans ta fuite et dans ton retour, qui t'amène ici ? Chose étrange ! tu m'as privée de la vie, et tu veux m'arracher à la mort, tu veux sauver mes jours ! A quels affronts, à quels supplices réserves-tu donc Armide ? Félon, je connais tes artifices, mais mon pouvoir serait bien faible si je ne pouvais mourir ! Tu croiras perdre ton honneur si l'on ne voit pas enchaînée à ton char de triomphe une femme que tu as trahie, et que la force retient captive ; ce sera là le plus grand de tes titres et de tes

exploits. Les temps où je te demandais la paix et la vie sont loin de nous; aujourd'hui la mort me semble douce; cependant je ne la sollicite pas de ta main : tout ce qui me vient de toi me paraît odieux! J'espère moi-même me soustraire à ta férocité; si dans tes fers, le poison, le laçet, les armes et les précipices manquent à ma douleur, je connais de sûrs moyens pour m'empêcher de vivre : grâces en soient rendues au Ciel, tu ne pourras t'y opposer. Cesse donc tes soins : ah! comme il feint encore! comme il flatte mon dernier espoir! »

Ainsi elle se lamente; aux pleurs que l'amour et le dépit font couler de ses yeux, Renaud mêle de tendres larmes : « Armide, lui dit-il avec douceur, calme l'agitation de ton âme; je ne te réserve pas à des affronts, mais à un royaume; je ne suis point ton ennemi, mais ton champion et ton esclave. Lis dans mes yeux, si tu ne veux ajouter foi à mes paroles, à la loyauté de mes promesses : je jure de te replacer sur le trône où siégèrent tes aïeux. Ah! s'il plaisait au Ciel d'éclairer ton esprit d'un de ses rayons et de t'arracher le voile du paganisme *, aucune puissance en Orient ne saurait égaler la tienne! »

Tels sont les discours et les supplications du chevalier; ses soupirs et ses sanglots étouffent ses prières. Le courroux de la jeune fille s'éteint dans son cœur; d'autres désirs seuls y restent : ainsi la neige se fond aux feux du soleil ou au souffle des zéphirs : « Voilà ton esclave, s'écrie Armide; dispose d'elle : tes volontés seront sa loi. »

Cependant le capitaine égyptien aperçoit dans la poussière le royal étendard; il voit tomber Rimédon sous les coups de l'invincible Godefroi; tous ses guerriers sont dispersés et fugitifs. Il ne veut point se montrer lâche, et va chercher une illustre mort auprès d'un bras puissant :

* *Ed oh piacesse al Cielo,*
Ch' alla tua mente alcun de' raggi suoi
Del paganesmo dissolvesse il velo.

il ne la cherche pas en vain! Emiren pousse son coursier sur le pieux Bouillon; nul ennemi ne lui paraît plus glorieux; partout où il passe, partout où il arrive, Emiren laisse des traces de sa valeur. Avant de pénétrer jusqu'à Godefroi: « Je viens périr de ta main, lui crie-t-il, mais en tombant, j'essaierai de t'écraser. »

Il dit, et au même instant les deux guerriers se précipitent pour combattre. Le capitaine des Francs a son bouclier percé, et reçoit une blessure au bras gauche; un coup terrible frappe à la joue son adversaire, et le fait chanceler sur sa selle; il veut se relever, aussitôt Bouillon lui déchire les entrailles. Émiren mort, cette immense armée ne présente plus que des débris. Godefroi poursuit les vaincus; il s'arrête à la vue d'Altamore, qui s'avance couvert de sang, à pied, ayant pour toute défense la moitié de son casque et la moitié de son épée; cent piques le menacent et l'environnent: « Cessez vos attaques, crie Bouillon aux siens. Prince, dit-il à l'Infidèle, rends-toi prisonnier; je suis Godefroi. »

Au nom illustre de Godefroi, qui retentit de l'Éthiopie aux deux pôles, Altamore, dont l'âme magnanime ne consentit jamais à un acte de faiblesse, s'écrie: « Je me soumets à toi, tu en es digne, » et soudain il lui remet ses armes. « La victoire que tu remportes sur Altamore, continue le guerrier, augmentera ta fortune et ta gloire; une tendre épouse rachètera ma liberté avec toutes les pierreries et l'or de mon royaume. — Le Ciel, répond Godefroi, ne m'a point donné un cœur avide de trésors; garde pour toi les richesses de l'Inde et de la Perse; je ne cherche pas à vendre la vie des hommes. Je fais la guerre en Asie: je n'y suis point venu pour le change ou le négoce. » Il se tait, confie Altamore à ses gardes, et s'élance sur les Infidèles épouvantés; tous se retirent dans leurs retranchements, où ils ne peuvent éviter la mort. Les Chrétiens s'emparent du camp, y multiplient les massacres; le sang coule en ruisseaux

sous les tentes, inonde les dépouilles et les ornements des Barbares (2).

Ainsi triomphe Godefroi; le jour luit encore; il conduit les vainqueurs à la Cité conquise et au saint autel du Christ. Le capitaine quitte son armure teinte de sang; il vient avec ses guerriers dans le temple, où il suspend ses armes, adore le grand sépulcre et accomplit ses vœux (3).



NOTES DU CHANT XX.

(1) Dans le grand épisode militaire qui suit la prise de la Cité sainte, on aperçoit le soin qu'a pris le Tasse de réunir en une seule bataille la plupart des hauts faits d'armes que les Chroniques rapportent sur la campagne des Croisés, depuis Nicée et Antioche jusqu'à Jérusalem; il a tout confondu pour donner une couleur plus brillante à cette magnifique description qui achève son poëme. Quand on rapproche la *Jérusalem délivrée* de la Chronique, on voit que le Tasse a surtout étudié le siége d'Antioche et les exploits épiques qui en marquèrent la durée; ce siége fournit de plus curieux événements militaires que celui de la Cité sainte. C'est ainsi que, pour la mémorable bataille, après la reddition de Jérusalem, le Tasse suppose que le combat eut lieu sous les murs de la ville, et que les Infidèles avaient encore une forteresse en leur pouvoir. Ces détails n'appartiennent pas au siége de Jérusalem, mais à celui d'Antioche. Les Chrétiens, à peine maîtres des remparts de Sion, avaient triomphé de toutes les résistances, et deux jours après l'assaut, la tour de David, où s'étaient réfugiés l'émir Iftikhar-Eddaulé et ses meilleures troupes, fit sa soumission à Raimond de Saint-Gilles; le comte de Toulouse eut assez d'influence pour empêcher leur massacre et les faire conduire sains et saufs dans la ville d'Ascalon.

Vingt jours s'écoulèrent sans alarmes. Tout à coup des messagers arrivent et demandent à parler à Godefroi; ils lui annoncent qu'une formidable armée égyptienne, sous les ordres du visir Afdal, s'approche pour combattre les Francs; on l'avait aperçue se dirigeant vers Ascalon. « Les Sarrasins sont en si grande multitude, dirent les envoyés en terminant leur discours, que Dieu seul peut savoir leur nombre. » Il était alors dix heures du soir; le pieux Bouillon fit allumer des torches, et ses hérauts d'armes parcoururent la Cité pour inviter chaque guerrier à saisir sa lance et son épée; demain, avec le jour naissant, on irait à la rencontre des Egyptiens, qui voulaient reprendre le Saint-Sépulcre. Grand fut l'enthousiasme parmi les Croisés; naguère ils avaient dispersé leurs ennemis, et ce souvenir de victoire accroissait leur ardeur. La nuit se passa en préparatifs, et bientôt les soldats du Christ se mirent en marche, guidés par Godefroi et Eustache, son frère; par le comte de Toulouse, Tancrède, le duc de Normandie et le comte de Flandre; l'armée égyptienne leur apparut, groupée autour d'Ascalon, ville célèbre, bâtie sur la Méditerranée, et qui montrait au loin ses mosquées et ses minarets.

La bataille s'engagea le 15 août, un mois après la prise de la Cité

sainte. « Notre armée arriva dans une plaine voisine du rivage, écrit Guibert de Nogent, et l'on s'occupa de séparer les divers corps; Godefroi prit la gauche avec les troupes qui le suivaient; le comte de Saint-Gilles fut se placer sur les bords de la mer; le comte de Flandre et le duc de Normandie chevauchèrent sur la droite; Tancrède et les autres princes s'avancèrent par le centre. Pendant ce temps, les Sarrasins demeuraient immobiles dans leurs positions. Vous les eussiez vus portant suspendus à leurs épaules des vases qu'ils remplissaient d'eau fraîche, afin de pouvoir boire lorsqu'ils se lanceraient à la poursuite des nôtres, après les avoir mis en fuite. Mais Dieu en ordonna autrement que n'avait prévu cette race ennemie. Le duc de Normandie ayant reconnu la tente du prince de l'armée égyptienne, toute resplendissante d'argent et d'or, pressa son cheval rapide, attaqua avec impétuosité le prince, et lui porta une horrible blessure. D'un autre côté, le comte de Flandre se jette au plus épais des rangs ennemis; Tancrède se précipite sur eux, et partout nos escadrons se livrent à leur fureur; bientôt le rivage et la plaine sont inondés de sang; les Infidèles ne peuvent soutenir longtemps une si rude mêlée, et, réduits au désespoir, ils ne tardent pas à prendre la fuite. Le comte de Saint-Gilles, qui avait occupé le rivage sablonneux, ayant lancé son corps d'armée contre les ennemis, les attaqua avec une impétuosité pareille à celle de la tempête, de sorte qu'un grand nombre d'entre eux, cherchant à fuir le fer qui les menaçait, s'enfoncèrent volontairement dans les abîmes de la mer. Après avoir fait une horrible boucherie des Sarrasins, et plus particulièrement des Ethiopiens, les Francs pénétrèrent sous les tentes des ennemis, et y enlevèrent des dépouilles, des trésors et des richesses d'une valeur inappréciable; puis ils retournèrent à Jérusalem, se livrant à des transports de joie, versant d'abondantes larmes, et rendant d'infinies actions de grâces à Dieu. » GUIBERT DE NOGENT, liv. VII.

Telle fut la bataille d'Ascalon, qui affermit les conquêtes des Chrétiens et termina la première croisade. Les historiens arabes font honneur de cette victoire au comte Raimond, et nous avons eu occasion de citer des poésies que lui adressa un Musulman. (*Voyez* note 9 du chant VII, page 159, et la lettre déjà citée, écrite au pape Pascal II par l'archevêque de Pise, Godefroi de Bouillon et Raimond de Saint-Gilles.)

(2) C'est une destinée curieuse, que celle de Jérusalem; ville solitaire et presque dépeuplée, jetée pour ainsi dire au milieu du désert, elle a excité à toutes les époques le zèle religieux des populations; les Juifs pleurent encore sur ses ruines, et leurs tribus dispersées n'ont qu'une seule espérance, c'est de venir mourir sous l'amandier des ancêtres, et de trouver place sous la pierre funéraire des rives du Jourdain. Les Musulmans considèrent aussi Jérusalem comme la ville sainte, la ville privilégiée, égale à la Mecque, et nous avons vu les récompenses promises par Mahomet à ceux qui viendraient la visiter. (Note 2 du chant XIX, page 392.) Les Chrétiens également ont environné Jérusalem d'un culte mystique, et, au moyen âge surtout, cette cité devint en quel-

que sorte l'image de la Jérusalem céleste dont saint Bernard parle avec tant d'enthousiasme. Maintenant Jérusalem est le but de pèlerinages historiques ; plus d'un savant et d'un poëte sont allés rêver sur ses débris. Il nous en reste de belles descriptions, depuis l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand, jusqu'à la *Correspondance* de MM. Michaud et Poujoulat, et au *Voyage* de M. de Lamartine. Pour donner une juste idée des douleurs que la perte de Jérusalem fit éprouver à tous les peuples, nous rapprocherons les plaintes d'un savant rabbin, après la destruction de la ville par Titus, des expressions de désespoir qu'un poëte arabe exhale à la suite de la conquête par les Chrétiens.

« Pleurez, fille de Juda, la maison n'est plus ! s'écrie le rabbin Abravanel ; le soldat impie a immolé les pontifes sur le parvis et dans le sanctuaire. Le sang de nos pères a roulé des rochers d'une coudée dans le lit du Jourdain, et l'olivier s'est flétri à l'approche de ces flammes cruelles qui ont dévoré l'espérance de Jacob ! Que sont devenues les pompes superbes de nos fêtes ? Fille de Sion, pourquoi vos yeux cherchent-ils encore l'époux de votre cœur ? Voulez-vous donner une postérité à celui qui n'a pas une pierre pour reposer sa tête ? Prenez les chemins du veuvage, fuyez le lit nuptial et les dix suzims de la dot. Israël, couvre ta tête de cendres ! le Saint des saints n'est plus ! » — ABRAVANEL, *Comment. in Esaïam.*

Et dix siècles plus tard, le poëte arabe Abivardi composait les vers suivants que chaque Croyant récitait sur les places publiques et dans les mosquées de Damas et de Bagdad : « Nous avons mêlé le sang à l'abondance de nos larmes ; il ne nous reste pas d'abri contre les malheurs qui nous menacent ! — Les tristes armes, pour un homme, de répandre des pleurs, lorsque la guerre embrase tout de ses épées étincelantes ! — O enfants de l'islamisme, bien des combats vous restent à soutenir, dans lesquels vos têtes rouleront à vos pieds ! — Comment dormir et fermer les paupières lorsqu'on est atteint par des commotions qui réveilleraient l'homme le plus profondément endormi ? — Vos frères dans la Syrie n'ont pour se reposer que le dos de leurs chameaux ou les entrailles des vautours. — Les Francs les couvrent d'opprobre ; et vous, vous laissez traîner votre robe dans la mollesse comme des gens qui n'ont rien à craindre ! — Que de sang a été répandu ! que de femmes à qui on n'a laissé pour couvrir leur beauté que leurs mains ! — Entre les coups de lances et d'épées, le choc est si épouvantable que la tête des enfants en blanchirait de frayeur. — Telle est cette guerre, que ceux mêmes qui s'éloignent de ses fureurs dans l'espoir de s'en préserver, grincent bientôt les dents de regrets. — Il me semble voir celui qui repose à Médine se lever pour crier : O enfants de Haschem ! — Quoi ! mon peuple ne vole pas à l'ennemi, la lance à la main, lorsque la religion croule par ses fondements ! — Il n'ose pas approcher du feu, crainte de la mort, et il ne voit pas que le déshonneur est une blessure qui reste ! — Est-ce donc que les chefs des arabes se résigneront à de tels maux, et que les guerriers de la Perse se soumettront à un tel avilissement ? — Plût à Dieu, puisqu'ils ne se battent plus par zèle pour la religion, qu'ils résistassent pour le salut de leurs proches ! — S'ils renoncent aux récompenses célestes, lorsque le danger les ap-

pelle, ne seront-ils pas du moins attirés par l'espoir du butin? » — (Traduit par M. Reinaud : *Biblioth. des Crois.*, t. I.)

(3) L'ardeur des Chrétiens pour courir au sépulcre du Christ et chanter des actions de grâce, était chose toute naturelle; cette grande prise d'armes, qui avait jeté l'Occident sur l'Orient, n'avait-elle pas eu pour but la délivrance de la Cité sainte? ce but était atteint; les guerriers vainqueurs allaient pleurer de joie sur le trophée qu'ils avaient conquis. Il faut rappeler que le XI[e] siècle fut rempli de prédications sur le tombeau de Jésus-Christ et sur les mérites de la croix; les pèlerins s'y étaient portés en masse, et quand on remonte à cette époque, on s'explique très-bien le saint enthousiasme des Fidèles victorieux. Toutes les fois qu'une grande pensée a présidé aux immenses entreprises, rien de plus simple que l'entraînement qui vous pousse à l'exaltation. En considérant même ces pieuses démonstrations sous le point de vue purement militaire, quoi d'étonnant qu'après tant de souffrances, tant de travaux, tant de fatigues, les croisés se soient précipités vers le sépulcre saint, qui était le port après la tempête?

« La ville étant prise, dit Raimond d'Agiles, il était beau de voir avec quelle dévotion les pèlerins se rendaient au sépulcre du Seigneur, battant des mains, se livrant aux transports de leur joie, et chantant un nouveau cantique. Leurs cœurs offraient à Dieu vainqueur et triomphant des tributs de louanges qui ne peuvent se raconter. Un nouveau jour, des transports de joie tout nouveaux, une allégresse toute nouvelle et à jamais durable, enfin le terme de cette entreprise et de leur vœu, tout cela inspirait aux Fidèles des paroles nouvelles, un cantique nouveau. Ce jour, à jamais célèbre dans les siècles à venir, changea nos douleurs et nos fatigues en joie et en transports d'allégresse; ce jour, dis-je, fut l'affermissement de toute la chrétienté, l'anéantissement du paganisme et le renouvellement de notre foi. » — « Bientôt les chrétiens confondant leurs joies et leurs larmes, ajoute l'abbé Guibert, se précipitèrent tous vers le lieu, objet de leurs plus ardents désirs. Ils se rendirent au sépulcre du Seigneur, offrant d'infinies actions de grâce pour la délivrance des lieux bienheureux; ils se rappelaient en ce moment toutes les angoisses qu'ils avaient endurées, et lorsqu'ils se voyaient parvenus à des triomphes qu'ils n'avaient osé espérer, nul ne saurait comprendre combien étaient douces les larmes qu'ils répandaient. O Dieu tout-puissant, que de tressaillements d'entrailles, que de joies, que de larmes, lorsqu'après avoir souffert des douleurs inouïes, telles qu'une autre armée n'en éprouva jamais, les chrétiens se virent parvenus à l'objet de leurs vœux! » GUIBERT DE NOGENT, liv. VII.

« Tandis que Tancrède se dirigeait vers le temple du Seigneur, pour enlever les richesses qu'il contenait, s'écrie Albert d'Aix, tandis que tous les princes recherchaient avec ardeur les dépouilles des Turcs, et que tout le peuple chrétien faisait un affreux ravage des Infidèles, le duc Godefroi, s'abstenant de tout massacre, et ne conservant auprès de lui que trois de ses compagnons, Baudri, Stabulon et

Adelbold, dépouilla sa cuirasse, et s'enveloppant d'un vêtement de laine, sortit, pieds nus, hors des murailles, et suivant l'enceinte extérieure de la ville en toute humilité, rentrant ensuite par la porte qui fait face à la montagne des Oliviers, il alla se présenter devant le sépulcre de notre Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant; il versa des larmes, prononça des prières, chanta les louanges de Dieu et lui rendit grâces, pour avoir été jugé digne de voir ce qu'il avait toujours si ardemment désiré. » ALBERT D'AIX, liv. VI.

Dix jours après la conquête, le conseil des princes s'étant assemblé, nomma des électeurs pour choisir un chef suprême au nouveau royaume chrétien. Plusieurs guerriers illustres étaient sur les rangs: Godefroi de Bouillon; Robert, comte de Flandre; Robert, duc de Normandie, Tancrède et Raimond de Saint-Gilles. Le nom de Godefroi fut proclamé; le pieux chevalier refusa le titre de roi et la couronne d'or; il se fit simplement appeler *défenseur du saint sépulcre:* « Il ne voit, disent les Assises, estre sacré et corosné roy de Jérusalem, parce qui il ne voit porter corosne d'or là où le roy des roys Jésus-Christ, le fils de Dieu, porta corosne d'espines, le jour de sa passion. »

Le règne de Godefroi dura peu, un an à peine; après avoir consolidé la puissance des Francs par d'heureuses expéditions contre les Arabes des rives du Jourdain, après avoir fait rédiger ce grand Code, connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*, beau monument de la législation du moyen âge, Godefroi mourut le 18 juillet 1100, pleuré par tous les Fidèles qu'il avait conduits à la victoire, et par les populations chrétiennes qu'il avait arrachées à la servitude; son corps fut placé auprès de la tombe du Christ, et on grava sur la pierre l'épitaphe suivante: *Hic jacet inclitus dux Gothofridus de Buillum, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano, cujus anima regnet cum Christo. Amen.*

Les troubadours et les trouvères, ces maîtres du gai savoir, ont plusieurs fois consacré leurs chants aux croisades; quand on suit leurs poésies, écrites dans la langue-d'oc et la langue-d'oil, on trouve un grand nombre de lais et de sirventes qui célèbrent les malheurs des Chrétiens, et excitent la chevalerie à prendre les armes pour la délivrance du tombeau du Christ. Nous avons déjà parlé d'un poëme sur Godefroi de Bouillon, écrit en vers français, et qui existe aux manuscrits de la Bibliothèque royale. (Note 1 du chant VI, pag. 131.) Ce poëme, que nous avons parcouru avec attention, ne contient aucun épisode qu'on puisse rapprocher de l'épopée du Tasse; c'est la chronique de Guillaume de Tyr ou d'Albert d'Aix, rimée par le trouvère; il y a toute apparence que ces vers étaient récités de château en château par les troubadours, qui les accompagnaient de leur musique monotone. Ces chants portaient les barons et les chevaliers à saisir leur bonne épée pour *conquerre* la Palestine. On remarquera que les poésies que nous allons donner n'appartiennent pas à la première croisade; on rencontre très-peu de monuments en vers de la fin du XI[e] siè-

cle; tout se rattache à l'époque postérieure, après les conquêtes de Saladin et les premiers revers des Fidèles. Le Tasse n'a pas puisé dans ces sources; il a suivi la chronique. Nous publions donc ces pièces comme documents, afin de compléter tout ce qui se rapporte aux croisades.

Bernard Alahan de Narbonne et Raimond Gaucelm de Béziers composèrent chacun un sirvente, qui fut chanté à Aimeri de Narbonne, pour l'engager à venger les lieux saints. Dans un poëme qui appelle les chevaliers à la croisade, Pons de Capdueil s'écrie : « En prenant la croix, les pécheurs se laveront de leurs crimes et iront en paradis : malheur à ceux qui resteront! les malades, les vieillards, seuls, sont exceptés, pourvu qu'ils donnent de l'argent aux pèlerins. » — « Celui qui fit l'air, le ciel, la terre, la mer, le chaud, le froid, le vent, la pluie et le tonnerre, dit Rambaud de Vaqueiras dans un long sirvente, Dieu, enfin, veut que nous passions tous la mer à sa suite, comme Gui, Gaspard et Melchior allèrent à Bethléem. Puisse saint Nicolas guider notre flotte! que les Champenois dressent leur bannière; que le marquis Boniface crie *Montferrat!* que le comte Baudouin crie *Flandre!* que chacun frappe si rudement qu'il brise lances et épées. Nous aurons bientôt mis les Turcs en déroute. Que le vaillant roi d'Espagne fasse des conquêtes sur les Maures, tandis que le marquis de Montferrat tiendra la campagne et fera des siéges contre le soudan; car le marquis de Montferrat est si haut par-dessus les plus braves, que les croisés de France et de Champagne l'ont demandé au ciel comme le meilleur de tous pour recouvrer le sépulcre. »

Et Gavaudan le vieux, qui vivait à la fin du XIIe siècle, gémit sur la perte de Jérusalem, conquise par Saladin ; il exhorte les Fidèles à se rendre dans la Palestine : « Seigneur, s'écrie-t-il, par nos péchés, la puissance des Sarrasins s'est accrue ; Saladin a pris Jérusalem, hélas! et on ne l'a pas encore recouvrée! c'est pourquoi le roi de Maroc a mandé qu'avec tous ses Infidèles il combattrait les rois chrétiens; il a ordonné à tous ses Maures, Arabes et Andalousites de s'armer contre la foi de Jésus-Christ, et il n'y en aura pas un, gras ni maigre, qui ne s'assemble plus dru et menu que la pluie! Empereur, roi de France, roi d'Angleterre et roi d'Espagne, allez vaincre tous ces chiens, abusés par Mahomet. Laissons là nos héritages; allons contre ces renégats pour ne pas encourir la damnation ; avec nos épées, nous trancherons la tête à ces misérables. Gavaudan aura prophétisé vrai ; ces chiens seront mis à mort, et Dieu sera honoré et glorifié dans les lieux où Mahomet fut servi.»—Nous avons traduit ces passages sur le texte publié en langue romane, par M. Raynouard.

TABLE DES MATIÈRES.

CHANT IV.

CHANT V.

CHANT VI.

CHANT VII.

CHANT VIII.

CHANT IX.

CHANT X.

CHANT XI.

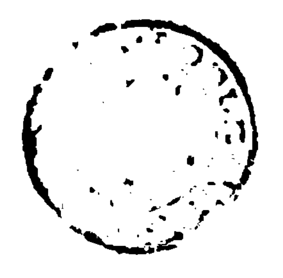
CHANT XVI.

CHANT XVII.

CHANT XVIII.

CHANT XIX.

CHANT XX.



FIN.

